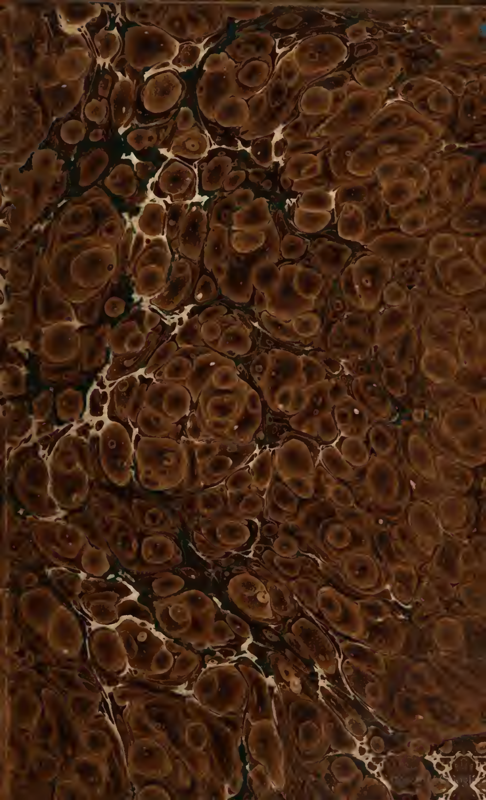

201
1 C
26

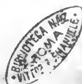


HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

TOME XIII.



DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE



PAR LEBEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

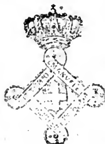
REVUE ENTIÈREMENT, CORRIGÉE,

ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.)

TOME XIII.





PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE JACOB, N° 24.

M. DCCC. XXXII.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

M. A.-J. SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS) CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR, RÉDACTEUR DU JOURNAL ASIATIQUE.

Si la vie des sages et des hommes illustres appartient à l'histoire contemporaine, la postérité réclame à son tour leurs leçons et leurs vertus, pour en faire ses modèles et son admiration.

D'ailleurs, quand ils jouèrent un rôle important dans l'univers, les orages politiques qu'ils ont traversés grondent encore après eux, et les passions de haine ou d'amour, soulevées sur leur passage, ne cessent pas de s'agiter sur la poussière de leur tombe.

Pour nous, destinés à leur survivre, c'est donc un devoir, à la fois doux et pénible, d'anticiper envers eux le juste tribut de la reconnaissance de l'avenir, en nous hâtant de buriner en traits fidèles leur brillante et ineffaçable image.

J'aimai, je chéris, je vénérai, je regrette amèrement chaque jour l'homme célèbre dont je veux écrire la vie; mais je ne serai ni louangeur ni partial: sa modestie m'en fait un devoir, et je ne saurais mentir devant sa haute supériorité.

Antoine-Jean Saint-Martin naquit le 17 janvier 1791, dans une famille d'honnêtes et honorables négociants. Placé au voisinage de l'Hôtel-de-Ville, il lui fut donné, jeune encore, d'assister comme témoin aux orgies de la terreur, d'entendre les

cris ignobles de l'émeute, et de contempler l'agonie des victimes sur plus d'un char funèbre.

Destiné d'abord au commerce, il en suivit de bonne heure les opérations avec cette ténacité que nous lui avons connue. Son activité, son amour du travail, son dévouement suffisaient à tous les détails des trois établissements de son père, dont il était le messager, l'âme, le *factotum*. Frappé d'un si bel assemblage de rares qualités, un banquier, ami de la maison, engagea le père du jeune homme à ne pas le laisser dégénérer dans une carrière inférieure à ses moyens. Quelle que fût la prospérité de ses affaires, c'était beaucoup exiger qu'un négociant se privât d'un appui sur lequel il devait naturellement compter; mais les encouragements du banquier ne furent pas perdus pour ce jeune homme. Il se chargea, lui, d'allier le commerce à l'étude, les détails du moment avec ses hautes destinées.

Il commença dès-lors à donner ses journées au travail de la maison, et une partie des nuits à des recherches littéraires. Doué d'une excessive sobriété, qui l'accompagna jusqu'au dernier jour de sa vie, et penseur par caractère, les repas et les jeux, ces grandes occupations de l'enfance, ne lui enlevaient qu'une faible portion de son temps. Il put donc suivre des cours d'étude au collége des Quatre-Nations, que venait de rouvrir le gouvernement consulaire. Quelle dut être l'application d'un élève, faisant dans ses loisirs de tels progrès, qu'il forçait son maître, M. Mentelle, à s'écrier: « J'apprends mille choses de cet enfant. »

M. Saint-Martin, en effet, avait reçu de la nature, et développé par la méditation, une perspicacité rare pour découvrir les rapports des choses. Il était déja, à ce qu'il paraît, si bien habitué à s'approprier par la réflexion les idées d'autrui, que bientôt, comme s'il en eût été le maître, il vous y faisait voir ou des faibles inaperçus, ou des faces nouvelles.

A vingt ans, M. Saint-Martin avait acquis une solide théorie et une pratique sûre de deux des plus riches idiomes de l'Asie, aussi différents l'un de l'autre que les mœurs des peuples qui les parlent ont peu de ressemblance, l'arabe et l'arménien. Que dis-je? sa mémoire docile s'était exercée sur une demi-douzaine

d'autres, dont, sans en posséder la plénitude peut-être, il avait cependant des notions justes et étendues : mais, pour apprécier ses efforts, il faut se reporter à une époque où n'avaient encore paru, ni la grammaire, ni la chrestomathie arabes, ni le dictionnaire arménien d'Aucher. Il fallait donc, pour travailler, que M. Saint-Martin se fît d'abord des instruments de travail.

Ce jeune homme, fort de sa volonté et de sa tenace observation, apprit donc presque seul, et de génie, cinq langues, l'arabe, l'arménien, le persan, le syriaque, le turk, dont une seule suffit au travail de l'âge viril, sans compter celles qu'il ne fit qu'effleurer, comme le zend et le géorgien, car tout cela se retrouve dans les Mémoires sur l'Arménie. Or, l'auteur de ce merveilleux livre nous assure qu'il était conçu et presque rédigé en 1812. Il fut achevé d'imprimer en 1819, dans sa vingt-septième année.

Quand je considère ce livre étonnant qui fut son début, son chef-d'œuvre, toute sa gloire, toute sa puissance, je ne m'étonne point de l'admiration que lui accordèrent les connaisseurs. Dans nos études, le philologue n'est que le mineur qui extrait le minerai brut, et tout au plus le dégage de sa gangue; au lieu que l'érudit est l'habile metteur en œuvre, qui sait en tirer des merveilles. Tel était le but de M. Saint-Martin. Il marcha dès l'abord, sans hésiter, vers ce but qu'il paraît n'avoir jamais ignoré, celui de faire servir les langues à l'histoire et à la géographie de l'Asie occidentale, et d'après un plan conçu en gros, dès sa première jeunesse, dont il ne s'écarta jamais. Il compulsa donc, et dépouilla tout ce qu'il y a d'écrit sur cette partie, en arménien, arabe et turk.

M. Saint-Martin avait de grandes vues sur l'étude des pays où se concentraient ses recherches. L'arménien tient au persan moderne, et plus encore à l'ancien. M. Saint-Martin s'était proposé, comme objet d'examen, tous les dialectes de cette ancienne langue, si glorieuse, si vénérée dans la bouche de Xerxès, et sous la plume de Zoroastre. Il avait donc cherché, dans la langue du zend et dans ses ramifications, les raisons qu'il ne pouvait trouver dans son arménien, relativement trop moderne pour lui. Il avait aussi voulu rattacher ses études aux

idiomes caucasiques, et dépouillé ce que l'on en savait alors pour la langue géorgienne. Avec Maggi, il s'était fait un vocabulaire de quelques centaines de mots, vocabulaire bien mauvais sans doute. De cette sorte, en prenant l'Arménie pour position centrale, il s'étendait sur la Parthie, la Médie, les montagnes des Courdes, l'Assyrie et la Chaldée; et le grec de l'Anatolie le menait, par la Lazique, à la Colchide, l'Ibérie et l'Albanie. Là, il expliquait l'un par l'autre, les langues et l'histoire, la chronologie et les sciences, et tous les rapports des peuples de son domaine. Je dis son domaine, car il était souverain de cette vaste portion de l'Asie littéraire.

S'il n'eût fallu que traduire, rien de plus facile: comparer et conclure l'est bien moins. Or, tel est le principal mérite du premier volume de ses Mémoires.

Vous y trouvez d'abord un discours contenant, pour ainsi dire, l'état de situation de la langue arménienne, et des considérations profondes et tout à fait neuves de philologie historique; puis un travail également neuf de géographie également fondée sur l'histoire, fruit d'immenses lectures. Viennent ensuite des tables de l'histoire civile et religieuse d'Arménie, dont les résultats ne sont pas toujours d'accord avec d'autres travaux plus connus; mais l'auteur n'a pas cité ses autorités.

Quant au second volume, à part la dissertation si curieuse sur l'établissement des Mamigoniens et des Orpélians en Arménie, la traduction d'un texte déja assez bien épuré par les Arménistes de Madras, n'offrait pas de très-grandes difficultés. Mais, que l'on prenne la peine d'examiner ces nombreuses notes destinées à compléter un texte trop court, et cette richesse d'extraits de toutes langues dont elles sont pleines, on n'a pas assez d'éloges pour un pareil travail.

M. Saint-Martin a laissé en manuscrit une quantité considérable de traductions de l'arménien: 1° un Abrégé d'Histoire universelle; 2° l'Histoire de Lazare de Parbe; 3° Moyse de Khoren; 4° plusieurs portions considérables d'un ouvrage intitulé: Histoire d'Arménie, que je n'ai pu assez examiner pour en nommer l'auteur; 5° l'Histoire des Vardaniens, par Élisé; 6° l'Histoire du pays de Taron, celle de Nersès-le-Grand, l'ouvrage de Nersès

Claïetsi; le tout plus ou moins complet; 7° la vie de Thamour, par Thomas de Mezzob, et enfin l'Histoire d'Arménie du patriarche Jean, qui paraissent terminées. Ces divers ouvrages, très-volumineux, m'ont semblé se rapporter à un temps assez ancien, à cause de la différence notable des écritures.

Le Journal des Savants rendit un compte très-favorable des mémoires sur l'Arménie, et l'Italie savante lui paya un juste tribut d'éloges dans la *Bibliotheca italiana*, des mois d'avril et de mai 1821.

J'ai pourtant entendu nier les connaissances de M. Saint-Martin en arménien et en arabe, et vraiment on ne peut se rendre compte d'une pareille agression. Il fait imprimer un livre considérable, plein d'extraits et de traductions: le livre circule, et pas une critique ne s'élève. Ou il n'y avait pas de juges, et c'est alors la preuve d'un mérite original; ou il y en avait, et, en déclinant leur compétence, ils ont entendu approuver ce qu'ils n'attaquaient pas. Pour ne rien dire de ce qui n'est point dans mes attributions, je puis assurer, quant à l'arménien, que j'ai attentivement confronté avec les textes les traductions d'arménien faites par mon maître, et que j'y ai trouvé mieux qu'une philologie minutieuse, le sentiment de la valeur des phrases, la précision rigoureuse des expressions techniques ayant une portée plus que grammaticale, en un mot, la parfaite appréciation des choses.

J'ai omis, dans la rapidité du récit, une circonstance qui influa beaucoup, à mon sens, sur la carrière de M. Saint-Martin, ce sont ses liaisons avec M. Abel-Rémusat. Dans sa première jeunesse, cet homme, depuis si célèbre, eut occasion de fréquenter les belles galeries de l'abbé de Tersan. Tandis qu'il y puisait le goût de la langue chinoise, et y trouvait les moyens de l'étudier, un jeune homme, destiné à d'autres études, venait y chercher tout ce qui se rattachait à l'Arménie et aux Arsacides. Après l'amour du beau moral ou de la même vertu, il n'y a sans doute que celui du beau intellectuel qui puisse établir de vives sympathies. Deux âmes qu'emporte vers ce noble but leur excellente nature; se rencontrant dans les routes de la science, se comprennent, s'attirent, semblent se reconnaître

comme d'anciens citoyens d'une patrie commune. Voilà l'amitié philosophique. Mais comment l'expliquer entre deux êtres de propensions si diverses? C'est que la véritable amitié résulte d'une conformité de goûts, alliée à quelques différeuces dans les opinions et les manières. (Pour l'honneur du siècle, l'un n'alla pas moins loin, et s'éleva aussi haut que l'autre.)

Quand M. Rémusat fit paraître son premier ouvrage, l'Essai sur la langue et la littérature chinoise, en 1811, M. Saint-Martin prit aussi la plume pour la première fois que je sache, pour annoncer le livre de son ami, dans le *Magasin encyclopédique* du mois de septembre. Sans rien connaître lui-même à la marche de cette langue, alors mystérieuse, son instinct du bon lui faisait deviner tout ce qu'il y avait de mérite à n'avoir pas désespéré de soi, et à soulever le voile tant épaissi par la demi-science de Fourmont. M. Saint-Martin rendit compte du livre, et, plus tard, de la grammaire chinoise, dans les premiers numéros du *Journal asiatique*, non pas avec la verve de l'amitié indulgente, mais par une analyse méthodique discutée avec sa conscienee.

A son tour, en 1813, quand M. Rémusat soutint sa thèse de docteur en médecine, sur les signes des maladies par la langue, il en dédia le premier exemplaire à M. Saint-Martin, avec cette épigraphe prophétique: *J. Saint-Martin, alteri litterarum orientalium spei.* Jeune talent, qui ne voyait dans le monde que lui et l'amitié! Ceux qui pensent que l'étude dessèche le cœur, ignorent donc jusqu'à quel point se développe dans le véritable homme de lettres la sensibilité morale. Sans doute, le désir de la gloire est un puissant motif; mais l'immortalité littéraire est une promesse lointaine, et notre ami est là, à qui il faut justifier son estime pour nous, et prouver la nôtre. Molière et Buffon voulaient plaire à leurs valets.

J'oubliais aussi de mentionner deux petits écrits de M. Saint-Martin, où se peint vivement le caractère sérieux de sa philosophie et l'énergie de son âme. En 1814, mourut le jeune et estimable rédacteur du *Mercure de France*, Bourgeat de Grenoble. M. Saint-Martin, comme son ami, l'accompagna vers sa dernière demeure, et, comme éminemment digne de l'appré-

cier, il voulut, sur sa tombe, lui rendre un dernier hommage. Sa position à cette époque, l'incertitude de son sort, depuis si glorieux, tout concourut à lui inspirer de touchantes paroles. La philosophie dont elles sont empreintes, révèle sans doute une âme triste et affligée, mais j'ai toujours vu M. Saint-Martin, au faîte même des honneurs, porté à s'attendrir vivement sur l'homme de lettres malheureux.

Plus tard, lorsqu'en 1815, le grand empereur, assis pour la deuxième fois sur son trône usurpé, proposa l'acte additionnel aux constitutions impériales, chacun se souvient que l'adhésion des Français fut demandée aux uns sur le Champ-de-Mai, aux autres par serment isolé. M. Saint-Martin, qu'aucun lien n'attachait alors au gouvernement, osa émettre une opinion négative, il osa la faire imprimer, et la rendre publique. Dans la rédaction des *Motifs de son vote*, on reconnaît cette décision sèche, nerveuse, tranchante, qui était dans le caractère de son âme et de ses écrits. Cette audacieuse publication ayant été mise sous les yeux de l'empereur, l'homme qui avait le plus de sentiment du beau dans les mœurs, il exprima sa stupeur, dirai-je sa satisfaction, d'un dévouement si courageux. Il demanda à madame Duchâtel, l'une des dames de l'impératrice-mère, de lui en présenter l'auteur. Il eût été beau de voir la puissance lutter contre la raison: car M. Saint-Martin ne se fût pas démenti. La mort devant ses yeux, il aurait tiré ses conclusions comme dans son cabinet. Parmi le tumulte des cent jours, la présentation fut ajournée.

Au retour des Bourbons, les deux chaires de chinois et de sanskrit ayant été créées pour les deux savants qui les avaient si hardiment conquises, il paraît que M. Saint-Martin désira obtenir pour lui-même un pareil encouragement. J'ai pu voir dans ses papiers la minute du mémoire composé par M. Rémusat dans un cas semblable, prêtée sans doute à son ami pour lui servir de modèle. Moins heureux, M. Saint-Martin n'obtint pas ce qu'il demandait, soit que sa pétition, que j'ai vue également, n'ait pas été remise, soit plutôt qu'il n'ait pas été placé dans des circonstances favorables.

Ce doit être vers 1816 ou 1817, que M. Saint-Martin pro-

nonça, à titre de secrétaire, le discours d'installation de la société des antiquaires de France.

Vers 1818, pour se conformer aux réglements intérieurs de l'Institut, qui ne permettent pas aux personnes étrangères au corps d'y lire en personne leurs ouvrages, il fit lire, dans plusieurs séances consécutives, des fragments d'un mémoire, ou plutôt d'un ouvrage complet sur le royaume grec de la Messène et de la Characène, dont j'avoue franchement que j'ignorais le nom avant lui, et dont plusieurs personnes ignorent peut-être comme moi le gisement. Cet ouvrage, qu'il n'a pas publié, que je sache, s'est retrouvé manuscrit dans ses papiers. Soit qu'il l'ait jugé indigne de lui, ou que d'autres travaux lui aient fait oublier celui-là, il s'était contenté d'en retranscrire les premiers cahiers. Sans vouloir caractériser ce travail d'après mes idées, je puis dire que des juges expérimentés en ces matières ont vivement regretté qu'il restât inédit.

Au reste, M. Saint-Martin était trop sérieux pour se livrer aux riantes illusions de la poésie et de l'imagination oratoire. Il n'approuvait et ne voulait dans les ouvrages scientifiques que la science. Tout ce qui n'était pas pensée, il l'appelait phrase, et le passage ainsi qualifié perdait pour lui tout son mérite. Bien différent en cela de son ami, écrivain non moins élégant que philosophe exact, M. Saint-Martin voulait, et le disait hautement, que la science fût aride, ennuyeuse, c'était son mot. Il y revenait sans cesse, et voulait le rendre d'observance générale dans toute sa sphère d'influence. S'il s'en exceptait, lui, c'était, il est vrai, non pour les formes de ses compositions littéraires, mais pour le fond, qu'il savait toujours rendre intéressant aux hommes de l'art.

Il engagea, au commencement de 1820, une polémique littéraire avec un savant que venait de signaler la publication des Annales des Lagides, ouvrage de difficile composition, et d'une érudition remarquable. M. Saint-Martin crut devoir en attaquer la chronologie, ou plutôt la base chronologique. Il en résulta un opuscule tout de chiffres et de calculs, intitulé: *Nouvelles recherches sur la mort d'Alexandre*, que l'auteur annonce comme l'extrait d'un plus grand travail, et que je m'abs-

tiendrai de juger, parce que, pour être seulement en état de le suivre, il faut une science peu commune.

Ce fut le 2 septembre 1820, à l'âge de 29 ans, que M. Saint-Martin fut élu membre de l'Académie des inscriptions, en remplacement de Tôchon d'Anneci. A l'époque de 1822 se rapporte la publication de sa brochure relative au *Zodiaque de Dendérah*. Aujourd'hui si rebattu, ce sujet avait alors le mérite de la nouveauté : il eut de plus, sous la plume de M. Saint-Martin, celui de la plus grande lucidité dans l'exposition des faits, et surtout celui de fixer avec certitude les bornes, déjà trop vastes, au-delà desquelles la science ne pouvait dater ce planisphère. C'était beaucoup de rabattre plus de quinze mille ans sur les calculs des Bailli et des Fourrier. Au reste, ne lui donnons pas plus d'importance que l'auteur lui-même n'y en attachait, comme l'atteste sa lettre du 19 septembre 1830, aux rédacteurs du *Temps*. Les hésitations même de la science sont utiles à ceux qui, plus tard, ont le bonheur de résoudre les problèmes, parce qu'elles isolent le point du doute.

Quand le mérite de M. Saint-Martin eut reçu la sanction solennelle de l'Institut, son nom, déjà connu de l'Europe savante, ne fit que grandir ainsi que sa fortune. Il fut successivement appelé au ministère des Affaires-Étrangères, à titre de savant, pouvant être utile par ses connaissances ; nommé, en 1824, administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal, puis chargé de la direction des types orientaux à l'imprimerie royale. Les services qu'il rendit dans ces divers emplois ont résolu, à l'honneur de l'érudition, la question de son utilité positive.

Est-il utile à l'homme de savoir ? doit-il, peut-il apprendre des autres peuples ? L'étude des langues et des antiquités est-elle l'instrument indispensable de la science de leurs usages ? Et, pour l'Orient, est-il possible, y a-t-il besoin de rien apprendre des peuples de l'Asie ? Voilà tout le problème.

S'il s'agit seulement, comme disent les rieurs, d'apprendre comme se dit *chapeau* à mille lieues de nous, et à cent lieues à l'entour, nul profit sans doute pour nous casaniers, bien que le voyageur pense différemment. D'ailleurs, il en est de ceci comme du luxe. Si l'homme allait tout nu, il aurait moins de

besoins : ignorant, il saurait moins, et voilà tout. Ainsi, les sciences réunissent l'utile à l'agréable.

Sans géographie ni chronologie, point d'histoire, et partant, rien de fixe dans le passé; sans astronomie, point de chronologie ni de navigation, partant, point de commerce, ni d'échange, ni de voyages. Les peuples s'isolent; point d'esprit d'association ni de gouvernement possible; et cependant le temps marche, l'esprit s'éclaire de l'expérience du passé. Il force à refaire le commerce, la navigation, l'astronomie, la chronologie, l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle générale, les sciences positives, l'industrie: c'est un cercle à n'en pas sortir. La science du philologue, si futile en apparence, a donc elle-même son utilité, en perfectionnant l'instrument nécessaire de toute communication entre les peuples, en épargnant le temps et la peine de ceux qui veulent l'employer.

Fières de s'être associées à la renommée de nos armes en Égypte, et à tous les rapports de la diplomatie avec le Levant, les langues orientales avaient toujours été grandissant d'importance depuis l'ordonnance de création de l'École-Spéciale ; les langues arménienne, chinoise et sanskrite, avaient tour à tour reçu les encouragements d'une administration éclairée. De laborieux élèves se lançaient chaque année dans cette route, ouverte à l'ambition comme au génie de la gloire. Pour leur servir de centre de ralliement, tout ce qu'il y avait d'illustres professeurs au Collége de France et à l'École-Spéciale, et d'amateurs distingués, convergèrent autour d'un homme dont le nom ne peut être ici prononcé qu'avec le respect dû à la supériorité incontestable du talent et de la vertu. La Société Asiatique surgit, en 1822, comme une aurore brillante, et prit pour sa devise un soleil levant. Il n'est pas besoin de dire que M. Saint-Martin fut l'un des premiers coopérateurs de cette noble pensée.

Radieuse dès son début, et progressive comme son modèle, la Société Asiatique dispersa d'abord les faisceaux de sa lumière dans un journal plein de recherches neuves et intéressantes, et employa ses ressources suivant la direction que lui imposait son réglement. Toutes les langues orientales cultivées dans son sein, le chinois, l'arménien, l'arabe, le pali, le sanskrit, le

mandchou, une autre littérature née au milieu d'elle et par son inspiration, celle de la Géorgie, développèrent successivement leurs laborieuses recherches à l'ombre de son noble patronage. Disons-le avec orgueil ; aucune aggrégation, avec des ressources aussi modestes que celles de la Société Asiatique, n'aura fait autant qu'elle en dix ans d'existence.

Grâce à d'illustres protections et à l'excellente impulsion donnée à ses travaux, ainsi qu'à l'emploi de ses facultés, la Société Asiatique mérita et obtint bientôt de nouvelles faveurs. L'imprimerie royale lui fut ouverte par la munificence de nos rois ; son journal augmenta de volume, des mémoires plus considérables purent y être insérés, et je puis le dire, si la mort ne nous eût ravi M. Saint-Martin, il se proposait d'accroître encore l'importance et l'étendue du recueil dont la rédaction lui était confiée principalement.

Dans l'heureuse position où se trouvait à cette époque M. Saint-Martin, il n'usa jamais de son crédit et de son pouvoir que pour rendre service ; et je ne serai pas démenti, quand je dirai qu'il ne nuisit jamais à personne en connaissance de cause. Éclairé comme il l'était sur toutes les grandes questions qui se rattachent à la littérature et à l'histoire de l'Orient, personne n'était plus propre que lui à diriger des recherches en ce sens. A la faveur de l'emploi qui l'attachait au ministère des Affaires-Étrangères, il put seconder activement, dans son attraction vers l'Asie, un savant d'Allemagne, le docteur Schulz. Il rédigea pour lui d'une manière très-détaillée le plan du voyage qu'il devait exécuter, lui traça, du fond de son cabinet, la route qu'il aurait à suivre, comme s'il l'eût déja parcourue lui-même avec les caravanes, et lui indiqua jusqu'à de petites localités où il devait faire des recherches. Ces instructions, que j'ai eues long-temps en mon pouvoir, sont un ouvrage complet sur l'archéologie historique de l'ancienne Perse. Ce voyage n'eut malheureusement d'autre résultat pour la science que l'envoi en France de plusieurs manuscrits, les uns déja connus, les autres tout-à-fait nouveaux, et de beaucoup d'inscriptions, dont une géorgienne trouvée sur une cloche à Tchoullou Khévi, lieu dont

j'ignore la position. Mais ces faits se rapportent aux années 1828 et suivantes.

Ce fut en 1824 que j'eus moi-même l'honneur d'être présenté à cet homme célèbre par celui qu'il aimait le plus. Je le connaissais de réputation, et l'un des amis de sa famille, avec qui ma profession me procurait des relations suivies, m'avait mis au fait. C'est même de la bouche de ce dernier que je tiens la plupart des détails concernant la jeunesse de M. Saint-Martin.

Je me rappelle, non sans sourire, que j'essayai de faire à M. Saint-Martin une sorte de harangue pour ma réception, et que, intimidé par la haute idée de son mérite, je me troublai au point de rester court : je fus cependant bien accueilli. Ainsi commença pour moi ce bienveillant patronage, dont je me souviendrai toute ma vie avec la mémoire du cœur.

Depuis lors, M. Saint-Martin se présente à moi sous un jour nouveau, et avec les saintes fonctions de guide intellectuel. Non, le don de la vie et les bienfaits de l'existence n'établissent point, entre le père et son fils, des liens plus forts ni plus sacrés que ceux qui unissent réciproquement le maître et son élève. Heureux l'homme qui rencontre dans la vie un maître éclairé ! Un regard, un ton de voix, un geste, un mot, une phrase, tombant de la bouche du maître guident, encouragent, récompensent l'élève. Ceci est bien ! faites cela ! vous êtes dans l'erreur ! On aime autant le blâme que la louange, parce que l'un et l'autre sont des conseils. Qu'il y a loin des avis du maître à cette critique toujours hurlante, aux désespérants conseils, aux sarcasmes envenimés qui entament ou exaspèrent le génie ! Non, quand je rappellerais l'étai robuste donné au timide essor de la jeune vigne, la mère qui forme les premiers pas de son nouveau-né, le pilote qui, sur une mer dangereuse, dirige la marche du vaisseau ; toutes ces images de la force, de la sagesse, de l'amour, servant d'appui à la faiblesse, à l'inexpérience, ne répondraient qu'imparfaitement à ces deux idées relatives de maître et d'élève.

Sans calculer jamais les obstacles, la tête logique de M. Saint-Martin concevait tout par ensemble, et ne savait borner la portée d'un principe. C'était lui qui m'avait inspiré les moyens

d'étude, en me communiquant tout ce qu'il possédait de livres et de matériaux relatifs à la langue géorgienne; il voulut m'y perfectionner inévitablement. Il conçut donc, et digéra le plan d'un voyage littéraire en Géorgie; ce fut lui qui se chargea de le recommander aux puissances, car il n'employa jamais son crédit que pour l'honneur des principes. Tout était prêt; un ministre, d'un esprit non moins élevé que son caractère était ferme, trop ferme peut-être pour une époque de dissolution déja mûre, M. de Peyronnet, avait accueilli les bases de l'entreprise. Elle avait reçu l'approbation savante de l'Institut, tout allait se décider; tout croula avec le trône qui portait l'édifice.

Dois-je renouveler nos douleurs, en rappelant quel chagrin nous saisit tous, nous, les amis à divers degrés de M. Saint-Martin, quand nous le vîmes, infidèle au culte des muses auteurs de sa gloire, se lancer dans la carrière du journalisme? Deux factions, rivales en audace, s'acharnaient sur le plus beau monument du premier règne de la dynastie restaurée. C'étaient, d'une part, les rétrogrades constants dans leurs dédains pour la pensée devenue bourgeoise; de l'autre, la haine de plus en plus acérée du privilége: au milieu, un pilote faible, obstiné comme l'un de ses frères, mais non clairvoyant comme l'autre. M. Saint-Martin, monarchique par principe, et conséquent, c'est-à-dire pour lui, extrême, entrevit le péril. Il crut qu'il serait beau de soutenir l'arche chancelante, et dévoua sa plume, son existence, sa fortune, à cette noble entreprise. N'en doutons pas: c'était pour lui une affaire de raison, puis d'amour, puis de reconnaissance. Il ne fallait pas moins de tant de motifs pour le tirer de sa retraite silencieuse, lui si doux, si paisible, si ennemi de toute autre chose que du loisir des lettres et des études. Triomphant dans sa noble entreprise, tous, excepté lui, s'en fussent attribué le succès: vaincu, il devint le bouc émissaire.

Vraiment, je frémis de courroux quand j'entends, à mes oreilles, les Dons Quichotes de l'ancienne aristocratie accuser M. Saint-Martin de la chute du trône, comme si, dans un temps où tout fermente, un seul homme était responsable de cette fermentation. Quand l'attaque est frénétique, désespé-

rée, faut-il que la résistance soit molle? D'ailleurs M. Saint-Martin n'aurait que répété logiquement ce que disaient à tort et à travers, et sur tous les tons, les initiés des salons d'*ultra*, et les abonnés du club des bonnes lettres, présidé souvent par le chef du ministère. Dans cette guerre à mort, où l'on ne rêvait que ciseaux et potences, les plus mal avisés, mais non les moins déterminés, furent vaincus : un croc-en-jambe en fit l'affaire.

Je ne pense pas que l'homme de lettres soit propre aux discussions de la politique. Au fond d'un cabinet où pénètre à peine un demi-jour mystérieux, environné des précieuses reliques des morts, Platon peut méditer sur les grands principes qui régissent les peuples, en peser les rapports, les envisager sous toutes leurs faces, et en déduire de rigides conséquences. Mais la société est plus qu'une abstraction. Sous la main de l'homme de lettres, sa pensée revêt une forme fixe et impérissable; au lieu qu'il n'y a rien d'immuable pour la politique, ni en religion, ni en morale, ni en administration; son grand principe, c'est qu'il faut avant tout consulter les opinions et les besoins sentis ou actuels des peuples, et tâcher de les gouverner en les prenant tels quels : en se mettant en rapport de sympathie, le reste vient seul et au-delà. Sans doute *l'Universel* défendit bravement et logiquement sa cause. Gagnable, il l'eût gagnée. Oh ! si le pouvoir d'alors, au lieu de proclamations et de circulaires menaçantes, eût percé des routes du nord au sud, ouvert des canaux partout, laissé le droit d'aînesse à nos aïeux, la pénitence du sacrilége aux prêtres, et des fusils à ceux qui ont des marchandises à défendre, la logique de *l'Universel* eût été plus concluante, sinon inutile.

Mais passons sur ces tragiques catastrophes.

Depuis que M. Saint-Martin eut adopté sa nouvelle carrière, plus d'études, plus de recherches, plus de compositions savantes, les ouvrages commencés marchèrent avec peine; plus de mémoires, plus de travaux. La seule chose à laquelle il ne renonça point, ce fut la direction du *Journal asiatique*, et de la gravure des caractères orientaux. L'arabe, l'arménien, le chinois, l'avaient précédemment occupé; à cette époque, il se livra à la gravure d'un corps zend.

Ici encore, et je ne serai point démenti par vous, jeune parvenu de la science dont j'ai vu les succès littéraires et la rapide élévation avec le loyal plaisir de l'estime satisfaite, ici encore M. Saint-Martin se montra ce qu'il avait toujours été, désintéressé dans ses nobles travaux. On voit, par beaucoup de passages des Mémoires sur l'Arménie, que M. Saint-Martin s'était occupé du zend, et l'avait étudié avec soin. Ce que je sais, et ce que seul j'ai pu savoir, c'est qu'il avait ramassé pour cette étude de nombreux, et certes non méprisables matériaux. Mais le désintéressement littéraire dont il faisait profession ne l'empêcha pas de prodiguer ses conseils, et de communiquer toutes ses recherches au nouvel investigateur, et, malgré les difficultés, un corps de caractères zends fut gravé pour lui. Un jaloux, un petit homme eût gravement décidé la chose impossible, aurait empêché qu'elle ne se fît, ou l'aurait faite seul sur les dessins du postulant *.

Quand arriva la révolution de 1830, des sommités qu'il atteignit d'abord, l'orage descendit bientôt vers la plaine. Là, plus d'un lâche se cacha dans les brouillards, plus d'un habile du jour s'effaça dans des faux-fuyants de lui connus, à la faveur de l'anonyme ou d'un déguisement. M. Saint-Martin ayant fait tête, fut rencontré et enlevé par ce tourbillon : cela paraissait rationnel. Il eut occasion d'écrire, à ce sujet, aux rédacteurs du *Temps*, le 19 septembre 1830, une lettre digne de sa franchise, mais inférieure peut-être à sa logique; car, après y avoir parlé de sa vie littéraire, qui méritait bien d'être exposée au grand jour, noble et pure comme elle l'était, il parle de sa chute comme d'une chose étonnante, comme s'il y avait rien d'étonnant en révolution dans les excès enfantés par la bassesse, la délation et la peur. Peu au fait des machinations d'intrigue qui assiégent les ministres, je sais seulement, à ce sujet, que l'intention première du gouvernement avait été de diminuer ses traitements, sans lui ravir toutes ses ressources, mais que des menées étrangères au ministre lui forcèrent, pour ainsi dire, la main.

* M. E. Burnouf.

Au reste, comme il y a toute raison de croire que M. Saint-Martin n'était pas capable de déguiser une vérité nuisible à ses intérêts, un pareil dénoûment n'était pas logique. Puisque M. Saint-Martin affirme, dans la lettre citée plus haut, qu'il demeura complètement étranger à la rédaction politique de *l'Universel*, et qu'une personne, mieux placée que qui que ce fût pour en juger, affirme n'avoir jamais vu dans ces diatribes une seule ligne de sa main, la responsabilité lui en fut donc imputée à tort: il est bon d'en décharger sa mémoire.

Rentré dès-lors dans le néant politique, dont, pour son repos, il eût dû ne pas sortir, M. Saint-Martin, après s'être un peu remis de l'étourdissement de sa chute, reprit ses travaux littéraires qu'il chérissait. Entre ses mains, le *Journal asiatique* continua de prospérer, et sa belle édition augmentée de l'*Histoire du Bas-Empire*, commencée en 1824, parvint au douzième volume.

La manière de composer de M. Saint-Martin n'était pas uniforme. Doué, comme il l'était, d'une logique serrée, et difficile par conséquent sur le choix des idées et des expressions qui les rendent, mais en même temps dépourvu de l'imagination qui crée les unes et les autres, et les met à souhait au service de l'écrivain, il commençait par concevoir son plan, ses divisions, ses idées fondamentales, la charpente de l'édifice, s'il s'agissait d'une dissertation; puis il se pénétrait de la matière par des lectures variées, arrêtant dans son esprit tout ce qui devait concourir au sujet; ensuite il rédigeait, sans autre livre que sa tête, sauf à ajouter les citations en relisant, après avoir transcrit.

Il avait traité de la sorte plusieurs points de l'histoire ancienne et moderne, et j'ai vu dans ses papiers de nombreux mémoires relatifs 1° aux antiquités de l'Égypte, à Sanchoniaton et Manéthon; 2° à l'époque de l'éclipse de Thalès, un mémoire et son supplément; 3° des fragments d'une histoire des Sassanides, et d'autres moins importants; 4° un travail très-volumineux sur la dynastie des Arsacides; 5° un Mémoire sur l'année de la naissance de J.-C. Il annonçait souvent comme achevé un ouvrage dont la conception était seulement

organisée dans sa tête. Quand il en était à la première digestion du plan, chose déja difficile par elle-même, comme si tout était terminé, il prenait en particulier quelque auditeur complaisant, sa femme, sa fille, le premier venu; puis, comme un homme qui penserait tout haut, il vous détaillait un plan immense et ses divisions; et, s'exaltant de ses inspirations mêmes, il vous en vantait l'importance, l'utilité, la prééminence sur toutes les autres: et souvent il disait vrai. Ah! combien de beaux livres morts ainsi dans son cerveau!

Aucune des grandes questions de la philologie, de l'histoire et de la géographie anciennes, n'était étrangère à M. Saint-Martin. Il avait étudié avec un soin spécial, et les migrations de l'Europe vers l'Asie, et celles de l'Asie vers l'Europe et l'Afrique. Les établissements orientaux de la côte méridionale de la Méditerranée, et, par suite, ceux des Romains dans les mêmes régions, le mirent à même d'éclaircir beaucoup de passages des anciens, un, entre autres, de l'historien Salluste. Ces recherches scientifiques acquirent bientôt une importance supérieure à celle qu'il prétendait en tirer d'abord, lorsque la guerre d'Alger, en 1830, vint les mettre en lumière. Il composa à l'époque de l'expédition divers mémoires, dont la lecture excita un étonnement général parmi les vieux guerriers que, du fond de son cabinet, il allait guider sur ces plages lointaines. Si la France possède Alger, c'est à lui qu'elle le doit en partie; si la colonie prospère, ce sera encore par ses directions. Ainsi répond la science à ses détracteurs.

Mais où il excellait, et ce qui souriait le plus à son génie, c'étaient les notes et travaux de détail. Il en avait amassé pour le zend de très-gros paquets, et d'autres par ordre alphabétique, que j'estime à plus de dix milliers, relatives aux idiomes, à l'histoire, à la géographie, à l'antiquité, à la critique des peuples et des littératures de l'Arménie, de la Perse, de l'Arabie, de la Turkie, toutes écrites fort proprement, et d'une écriture fine et serrée. Dans ce genre de travail, on distinguera le voyage de l'évêque arménien Martyr, inséré au Journal Asiatique, et les annotations considérables du Lebeau. C'était là son répertoire permanent de faits curieux, de rapprochements,

d'explication de passages difficiles, de restitutions de textes, de comparaisons qui nourrissaient ses improvisatinos savantes. MM. les membres de l'Institut, dont j'ai entendu plusieurs admirer la variété de ses à-propos, et l'immensité de son érudition, et les lumières soudaines qu'il jetait dans une question épineuse, auront, dans ce que je viens de dire, la solution du problème qu'ils ne savaient résoudre.

Autant il avait de difficulté à composer des ouvrages de longue haleine, autant il était rapide dans le discours. Sans doute il n'aurait pas fallu écrire ce qu'il disait; mais, dans chacune de ses phrases, il y avait une portée que mesurait de suite son interlocuteur, et dont on pouvait très-souvent profiter. Peut-être se fiait-il trop à sa facile et riche mémoire; et il serait difficile de dire ce que serait devenu sous sa plume un ouvrage important, composé de souvenirs et sur épreuve. Il avait entrepris en 1828 l'histoire de Palmyre: 150 pages étaient composées, 96 en feuilles, et le reste en placards isolés. Comme nous n'avons rien trouvé de compacte sur ce sujet dans ses cartons, il y a lieu de croire que le reste était seulement conçu et organisé dans sa tête. Des notes assez considérables relatives à cet objet pourront peut-être mettre sur la voie un acquéreur intelligent: mais qui se chargera d'un tel travail?

Jusqu'ici j'ai parlé du savant, j'ai peint ce que j'avais vu des mœurs littéraires de M. Saint-Martin: il me reste à parler des qualités de son cœur. M. Saint-Martin avait l'ame sensible et aimante. Il avait épousé en 1818, avant que sa réputation fût encore fixée par l'impression de ses mémoires, la veuve du général Casteix, qui, en s'unissant à son sort, ne fit qu'échanger une haute capacité militaire contre le mérite non moins relevé d'un homme de lettres. M. Saint-Martin, homme sérieux et d'intérieur, avait voué à la compagne de sa vie un véritable culte, dont ceux qui la connaissent savent combien elle en était digne, et se délassait, dans les plaisirs de la famille, de ses savantes fatigues.

L'affection qu'il avait conçue dès le jeune âge pour M. Abel-Rémusat, ne fit que s'accroître avec le temps, et se consolider par une estime profonde et réciproque. Il fut fidèle jusqu'à la

tombe à cette amitié dont il y a lieu de croire qu'il faisait une bonne partie des frais. Lorsqu'une douloureuse maladie vint lui inspirer pour son ami des craintes sérieuses, M. Saint-Martiu s'attacha à son chevet, et lui prodigua les soins les plus tendres. Le jour et la nuit, rien ne put l'arracher à cette douce et pénible occupation. Quand la mort eut frappé son dernier coup, ce fut encore M. Saint-Martin qui conduisit son ami à la demeure qu'il avait choisie et marquée lui-même près de sa mère, à Saint-Fargeau. Il sembla dès-lors dégoûté de la vie. Abreuvé de dégoûts et de disgraces, il tomba dans un état de démoralisation vraiment affligeant. Ni les scènes tumultueuses du mois de juin, ni les soins de la vie, rien ne put le distraire de ses regrets. « Il m'emmènera », disait-il souvent.

Tout concourait d'ailleurs à hâter le terme d'une vie si précieuse à la science. Présenté par le collége de France, et appuyé par l'unanimité de l'Institut pour une chaire d'histoire, il y eut une persévérance calculée à lui refuser une nomination solennelle. M. Saint-Martin lui-même en aurait senti la justesse s'il n'en eût été la victime. Qu'aurait-il en effet enseigné? lui pour qui le principe monarchique était sans doute divin, il aurait appelé révolte toute révolution venant d'en-bas. Et maintenant on ne veut des rois que pour plastrons, et des places que comme moyen de fortune ou d'influence. On lui refusa plus tard de remplacer M. Abel-Rémusat, au dépôt des manuscrits de la Bibliothèque royale. Qu'avait donc alors de si redoutable un homme disgracié, sans crédit, qui avait rompu avec la politique? Des craintes, fondées peut-être en 1830, ne l'étaient certainement plus en 1832. Regrettons qu'il se soit trouvé des circonstances telles qu'un homme de talent, appelé par l'opinion générale au premier poste littéraire de la capitale, n'ait pu, à cause de ses opinions politiques, être admis à le remplir.

Arrivé à la dernière page de cette vie si pure, si glorieuse, par ses succès et par ses revers, j'avoue que la reconnaissance devient pour moi un triste devoir. Lui que j'avais vu trois jours avant, abattu par le chagrin, il est vrai, mais plein de santé et vie, et luttant contre les douleurs de l'amitié, et les incertitu-

des de son sort, je ne devais plus le revoir. Le samedi 14 juillet il fut saisi d'une violente migraine; sujet depuis sa jeunesse aux retours périodiques de ce mal, il n'en conçut aucune inquiétude. Atteint de vomissements le dimanche, à peine s'il daigna s'en inquiéter encore, parce que c'était chez lui la suite ordinaire du premier mal. Cependant, il fut bientôt impossible de méconnaître les plus violents symptômes du choléra asiatique. Au milieu des convulsions de la mort, M. Saint-Martin conserva la sérénité de son ame, et ne poussa d'autres plaintes que celles arrachées par la force de ses douleurs. La crise passée, il reposait avec calme, témoignant à ses amis sa reconnaissance de leurs soins. Ce fut dans un de ces intervalles qu'il se souvint de l'un de ses élèves qu'il avait le plus affectionnés. Mandé par ses ordres, M. Eugène Burnouf vint retirer d'entre ses mains, pour le présenter à la commission orientale, un manuscrit que je lui avais confié peu de jours avant. C'était la traduction, avec le texte critiqué, du code Géorgien, entreprise sous son inspiration. Désirant autant que moi la publication de cet ouvrage, il voulut qu'à son dernier jour s'attachât encore pour moi le souvenir d'un service rendu.

J'appris par les Débats du mardi 17 qu'il avait cessé de vivre.

Tout fut touchant, j'en atteste les souvenirs de chacun, dans la pompe lugubre de ses funérailles, et le concours d'amis sincères, à peine prévenus à domicile, et les larmes, et l'affliction profonde de ceux que lui attachaient, la veille encore, d'aimables relations, et les chagrins paternels du Nestor de la littérature orientale, versant des regrets pour la troisième fois sur la tombe d'un élève. Il n'y eut pas jusqu'à la pompe militaire accompagnant ce brave de la loyauté, qui n'ajoutât au solennel de ce spectacle. Pour moi, j'avoue que, voyant tant de gloire et l'espérance d'une longue vie ensevelie dans la poussière, ma raison s'égara, et je n'entrevis plus dans l'avenir que douleurs. Les journaux du jour et du lendemain retentirent de ses éloges. Ses amis en insérèrent un, entre autres, dans la Gazette de France du 19 juillet, où, sans doute par de louables motifs, on avançait que la mort l'avait surpris au sein de la misère, qu'il

avait manqué de linge pour ses pansements. En les remerciant de leur intention au nom de la famille, je suis autorisé à démentir le fait. Sa fidèle épouse eut la consolation de pouvoir ne lui refuser aucune des prescriptions des trois docteurs qui lui prodiguèrent leurs soins.

M. Saint-Martin avait la taille haute et svelte, le maintien grave et assuré. Ceux qui ne le connaissaient pas eussent pu l'accuser de pédantisme : mais quand on savait ses habitudes, il était impossible de s'y méprendre. Sa physionomie était pâle et plutôt maigre que pleine; ses yeux délicats mais flamboyants. A le regarder de près, on ne pouvait s'empêcher de dire : C'est un excellent homme; tant il y avait d'abandon et de douceur dans ses traits. Sa tête était chauve avant le temps. En un mot, toute sa personne annonçait l'homme sérieux, mais bon et aimable, une ame forte, un tempérament nerveux. Bien différent de ces hommes qui cherchent à exagérer leur certaine importance sociale, en se rendant invisibles et de difficile accès, M. Saint-Martin laissait à toute heure sa porte ouverte. Son livre était sous ses yeux, il suivait la trace d'une idée, n'importe : vous étiez le bien venu. Il avait ses jours ; mais, pour rendre service, il ne trouvait pas mauvais qu'on les oubliât : car tous les jours le trouvaient prêt.

Maître vénéré, si votre mémoire avait besoin d'un monument plus précieux que vos ouvrages, ce monument est dans les cœurs de vos amis, dans le cœur de celui qui s'honorera toujours d'avoir été votre élève. Oui, je serai fidèle à la religion du tombeau, et je jure de déposer sur le vôtre, puissent mes faibles écrits quelque chose pour votre gloire ! l'ouvrage même auquel vous avez tant coopéré par vos conseils. Il portera pour dédicace : « Aux mânes de celui qui fut mon maître et mon ami. »

Addition pour la page vij.

Il paraît cependant que, dans sa première jeunesse, M. Saint-Martin cultiva la poésie. Nous tenons de sa sœur qu'il composa une tragédie sur le sujet de Don Carlos, et qu'il en montra les

premiers actes au célèbre Delille, avec qui il était en rapports fréquents. Ce grand poëte, tout en appréciant les efforts d'un jeune homme plein de verve et d'enthousiasme, l'engagea à ne point suivre cette route. M. Saint-Martin fut si docile, qu'il ne s'est retrouvé aucune trace de ses essais poétiques.

BROSSET J[e], son élève.

AVIS.

Il n'y avait à Paris qu'une seule personne qui pût entreprendre sans présomption de continuer dignement l'édition de Lebeau, commencée par M. Saint-Martin. Mais le savant éditeur de tant d'ouvrages relatifs à l'histoire grecque et à la langue grecque moderne, M. Hase, trop occupé d'ailleurs de l'importante publication du *Trésor* d'Henri Étienne, ne pouvant se livrer aux soins que demandait celle-ci, j'ai accepté, par respect pour la mémoire de mon maître, cette pénible tâche. S'il ne dépend que de mes efforts, j'espère justifier la confiance de MM. Firmin Didot, et le noble dévouement qui les a poussés, dans l'intérêt de la science, à ne pas laisser entièrement imparfait le monument restauré par M. Saint-Martin. Notre but sera de compléter Lebeau par les ouvrages dont il n'a pu avoir connaissance [1]. Admettant en principe l'exactitude de la première compilation, du moins en ce qui concerne les historiens byzantins, et en effet nous ne voyons pas que M. Saint-Martin y ait ajouté rien de très-important par une nouvelle lecture de ces auteurs, nous ne recourrons pas aux sources où a puisé l'auteur primitif. Mais Léon-le-Diacre, imparfaitement connu avant les deux éditions publiées par M. Hase; les Histoires des croisades, par M. Michaud, et de Venise, par M. Daru; les extraits relatifs aux croisades, par MM. Wilken et Reinaud; le savant travail de M. Fallmerayer, en allemand, sur Trébisonde, et la chronique du même empire, publiée par M. Tafel; la chronique de Thessalonique, publiée par le même savant, en un mot, tout ce qu'il y a de neuf sur la matière, sera compulsé et dépouillé. Mais la partie à laquelle

[1] Nous n'ajoutons qu'une note au tome XIII, dont les trois premiers livres avaient été préparés par M. Saint-Martin.—B.

nos études nous mettront à même de donner le plus de soin et d'extension, ce seront les renseignements contenus dans les auteurs arméniens, manuscrits ou imprimés, et, parmi ces derniers, dans l'historien si savant et si consciencieux, Tchamtchian. En effet, depuis la fin du ve siècle, l'Arménie, ou du moins de vastes portions de ce royaume étaient incorporées, comme provinces, à l'empire grec; et la dynastie des Roubéniens se forma, au XIe siècle, d'un démembrement de la Cilicie.

Quant aux cartes promises par M. Saint-Martin, il faudrait être lui pour les refaire, celle surtout qu'il annonçait pour l'expédition de Julien en Perse. On pourra au moins en donner une générale comprenant l'empire grec, dans sa plus grande extension, avec un mémoire explicatif des circonscriptions successives des territoires. Dans ce cas, M. Jouy nous prêterait le secours de son burin, tandis que les lumières des savants nous aideraient nous-mêmes à suivre une marche sûre.

B.

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

LIVRE LXVIII.

I. Léon récompense ses partisans. II. Crum devant Constantinople. III. Ravages des Bulgares. IV. Léon couronne son fils. V. Renouvellement du traité avec les Français. VI. Arcadiopolis prise par les Bulgares. VII. Mort de Crum. VIII. Victoire de Léon sur les Bulgares. IX. Nouvelle défaite des Bulgares. X. Les iconoclastes sollicitent Léon à se déclarer pour eux. XI. Nouvelle imposture. XII. Antoine, évêque de Syllée, se joint aux ennemis des images. XIII. Léon tente de séduire le patriarche. XIV. Assemblée des évêques orthodoxes. XV. Premier attentat des iconoclastes. XVI. Déguisement de Léon. XVII. Exil de Nicéphore. XVIII. Théodote patriarche. XIX. Concile des iconoclastes. XX. Persécution. XXI. Gouvernement de Léon. XXII. Michel-le-Bègue accusé et condamné. XXIII. Il échappe au supplice. XXIV. Conspiration contre Léon. XXV. Assassinat de Léon. XXVI. Michel-le-Bègue empereur. XXVII. Caractère de Michel. XXVIII. Conduite de Michel à l'égard des catholiques. XXIX. Impiété de Michel. XXX. Révolte de Thomas. XXXI. Alliance de Thomas avec les Sarrasins. XXXII. Divers succès de Thomas. XXXIII. Il marche à Constantinople. XXXIV. Son arrivée. XXXV. Attaque de la ville. XXXVI. Seconde attaque. XXXVII. Défaite de Grégoire. XXXVIII. Thomas vaincu par les Bulgares. XXXIX. Il lève le siége. XL. Mort de Thomas. XLI. Punition des complices. XLII. Michel écrit à Louis-le-Débonnaire et au pape. XLIII. Entre-

prise des Sarrasins sur l'île de Crète. XLIV. Ils s'y établissent. XLV. Ils défont l'armée impériale et achèvent la conquête de l'île. XLVI. Fondation de Candie. XLVII. Efforts inutiles pour le recouvrement de l'île de Crète. XLVIII. Expédition d'Oryphas. XLIX. Second mariage de Michel. L. Les Sarrasins s'emparent de la Sicile. LI. Suite de la conquête. LII. Mort de Michel.

LÉON V, *dit* L'ARMÉNIEN, MICHEL II, *dit* LE BÈGUE.

AN 813.

I. Léon récompense ses partisans.

Theoph. p. 426, 427. Aut. incert. postTheoph. p. 431, 432, 433. Leo gramm. p. 445, 446, 458. Cont. Theo. p. 15. Symeon. p. 401 et seq. Georg. mon. p. 500, 503, 530.

L'AMBITION, source féconde de forfaits, avait rendu Léon séditieux, ingrat et perfide; dès qu'elle fut satisfaite, elle s'empressa de récompenser ceux qui l'avaient servie. Michel-le-Bègue [1] fut élevé au rang de patrice, et revêtu de la charge de capitaine de la garde. Thomas, qui, dès son enfance, avait vécu avec Léon, fut fait commandant des troupes confédérées [2]. Manuel avait été attaché à Michel Rhangabé, dont il était premier écuyer [3]; cependant comme la valeur de cet officier égalait sa probité, Léon lui conféra le commandement des troupes arméniennes, en lui disant : *Voyez comme je me venge de vous : deviez-*

[1] Μιχαὴλ ὁ τραυλός.—S.-M.

[2] Τῶν φοιδεράτων τουρμάρχας. Cont. Theoph. p. 15.— S.-M.

[3] Protostrator. Cet officier était Arménien, comme on l'apprend du continuateur de Théophane, p. 68. Ἐξ Ἀρμενίων γὰρ τὴν γένεσιν ἦν. Génésius dit aussi, l. 3, p. 24 : Μανουὴλ τὸν γεννάδα τῶν Ἀρμενίων. C'est sans doute pour cela que Léon lui donna le commandement des troupes arméniennes. Le nom de Manuel était commun parmi les princes de la race des Mamigoniens, si célèbre dans l'histoire d'Arménie, et à laquelle il appartenait peut-être. — S.-M.

vous me préférer Procopia? Prince, lui répondit Manuel avec une noble franchise, *vous êtes maintenant ce que Michel était alors : ne devions-nous pas le servir?*

Genesius. l. 1, p. 5. Hist. Misc. l. 24, ap. Murat. t. 1. part. 1, p. 178. Cedr. t. 2, p. 487.

II. Crum devant Constantinople.

Six jours après que Léon eut été couronné, Crum[1] ayant fait reposer ses troupes, et ne voyant point d'ennemi qui lui disputât le passage, laissa son frère devant Andrinople, pour l'assiéger avec une partie de son armée, et s'avança jusqu'aux portes de Constantinople. Là, ce prince idolâtre, pour se rendre ses dieux favorables, fit les cérémonies usitées dans sa religion barbare. On le vit, du haut des murailles, immoler des hommes et des animaux[2], se laver les pieds au bord de la mer dont il versait de l'eau sur sa tête, et en faire l'aspersion sur son armée qui poussait des cris d'allégresse[3]. Il retourna ensuite à sa tente entre deux rangs de ses concubines, qui se prosternaient sur son passage, et chantaient des hymnes en son honneur[4]. Pour assurer son camp contre les sorties, il fit tirer un fossé depuis le golfe jusqu'à la Propontide, et le borda d'une palissade. Pendant qu'il tenait ainsi la ville assiégée, il fit le dégât dans les environs, et envoya faire à Léon des propositions de paix, avec toute la fierté d'un vainqueur, et l'insolence d'un barbare. Il demandait un tribut annuel et une grande

[1] Théophane, p. 427, l'appelle le *nouveau Sennacherim*, ὁ νέος Σενναχερίμ. — S.-M.

[2] Ἐπιτελέσας μιαρὰς καὶ δαιμονιώδεις θυσίας. Theoph. p. 427. Le continuateur anonyme de Théoph. p. 431, en parle d'une manière plus claire et plus positive. Ποιήσας ὁ Κροῦμμος θυσίαν, κατὰ τὸ ἔθος αὐτοῦ, ἔθυσεν ἀνθρώπους καὶ κτήνη πολλά. — S.-M.

[3] Εἰς τὸν αἰγιαλὸν τῆς θαλάσσης βρέξας τοὺς πόδας αὐτοῦ, καὶ περικλυσάμενος, καὶ ῥαντίσας τὸν λαόν αὐτοῦ, καὶ εὐφημισθεὶς ὑπ' αὐτῶν. Auctor inc. post Theoph. p. 431. — S.-M.

[4] Προσκυνηθεὶς καὶ δοξασθείς. Incert. post Theoph. p. 431. — S.-M.

quantité d'étoffes; car les Bulgares ne savaient pas encore mettre en œuvre la laine ni la soie. Il exigeait de plus qu'on lui livrât pour ses plaisirs un certain nombre de filles, à son choix, et qu'on lui permît de venir à cheval enfoncer sa lance dans la porte dorée. Léon, après avoir tenu conseil, lui fit réponse, que pour enfoncer sa lance dans une porte de la ville, il fallait qu'il en fût maître; que les autres propositions avaient besoin d'une conférence; qu'elle pourrait se tenir au bord du golfe, où l'on enverrait de part et d'autre cinq ou six personnes sans armes, avec pouvoir de conclure le traité. La conférence acceptée, Léon qui se doûtait bien que Crum, peu délicat sur le point d'honneur, y viendrait en personne, fit cacher la nuit suivante, dans une masure[1] près de la porte de Blaquernes, trois soldats armés d'arcs et de flèches, avec ordre de tirer sur le roi bulgare au signal qui leur serait donné. Le lendemain Crum, accompagné de six officiers, se rendit au lieu convenu. Il se présenta sur le golfe autant de Grecs, qui, sur la parole du roi, sortirent de leur nacelle et s'avancèrent sur le rivage. Crum descendit de cheval et s'assit à terre. On commençait à conférer, lorsque Crum aperçut un signal qu'on donnait de la ville. Frappé de défiance, il saute sur son cheval et prend la fuite. En ce moment, le peuple s'écrie du haut de la muraille : *Victoire à la croix!* et les soldats de l'embuscade poursuivant le roi, le blessent de plusieurs coups, dont aucun ne se trouva mortel. De

[1] Dans les maisons du domaine de Galla. Ἐν δωματίοις τισὶν τῶν Γάλλης ἔξωθεν τῆς πόρτης τῶν Βλαχερνῶν. Incert. post Theoph. p. 432.—S.-M.

ceux qui l'accompagnaient un fut tué [1], deux autres pris et emmenés à Constantinople. C'était un Grec nommé Constantin [2], avec son fils : ce Grec avait passé quelques années auparavant chez les Bulgares, et, s'étant avancé à la cour, il avait épousé la sœur de Crum, de laquelle était né ce fils. Théophane, qui finit ici son histoire, raconte cette perfidie de Léon comme une louable entreprise; il en attribue le mauvais succès aux péchés des Grecs, qui furent cause, dit-il, que la Providence ne seconda pas le dessein de Léon. Cet auteur moins judicieux que dévot est mis au nombre des saints; mais il écrivait sous le règne de Léon, dont il déguise les forfaits. Tant il est difficile, même à un saint, de se défendre de tout ménagement timide en écrivant l'histoire de ses maîtres.

III. Ravages des Bulgares.

Crum, justement irrité de ce manque de foi, détruisit par le feu tous les édifices d'alentour. Les églises, les monastères, les palais furent la proie des flammes; les Bulgares brisèrent les colonnes, enlevèrent le plomb et les statues du cirque [3], qui était hors de la ville près de Saint-Mamas [4]. Ils massacrèrent les prisonniers, égorgèrent les troupeaux, désolèrent les bords du Bosphore jusqu'au Pont-Euxin, brûlèrent les arsenaux et remportèrent un butin immense. Ils tournèrent ensuite vers la Chersonèse de Thrace. L'incendie dévora tout ce qui se trouvait entre Constantinople et Rhège; le pont qui traversait l'embouchure du fleuve

[1] C'était le logothète ou ministre des finances du roi bulgare.—S.-M.

[2] Constantin Patzicès.—S.-M.

[3] Τὸν χαλκοῦν λέοντα τοῦ ἱππικοῦ σὺν τῷ δράκοντι τοῦ Ὑδρίου, καὶ μαρμάροις ἐπιλέκτοις, κ. τ. λ. Theoph. p. 427.—S.-M.

[4] Ἐν τῷ ἁγίῳ Μάμαντι. Theoph. p. 427.—S.-M.

Athyras [1], ouvrage renommé pour sa beauté égale à sa solidité, fut entièrement détruit. Selymbrie [2] et Daone [3] furent rasées. Héraclée [4] se sauva de cette fureur par la force de ses murailles, mais ils saccagèrent les environs. Ils ruinèrent Rhédeste [5] et passèrent les habitants au fil de l'épée. Ils trouvèrent Panium en état de défense, et, après l'avoir inutilement attaqué, ils remontèrent jusqu'à la ville d'Apres, qu'ils détruisirent ainsi que les autres de cette contrée. Entre Apres et Ganos, située au bord de la Propontide, s'élevait une chaîne de montagnes [6], où s'étaient retirés tous les peuples voisins avec leurs troupeaux : les Bulgares y pénétrèrent, tuèrent les hommes, enlevèrent les femmes, les enfants et le bétail. Ils entrèrent ensuite dans la Chersonèse [7], qu'ils ravagèrent jusque vis-à-vis d'Abyde. Rassasiés de carnage et de butin, ils regagnèrent l'embouchure de l'Hèbre, qu'ils remontèrent jusqu'à Andrinople, désolant tout sur leur passage. Crum se joignant à son frère, qui tenait cette place assiégée, ne cessa pendant plusieurs jours de faire agir toutes ses machines. Enfin les habitants manquant de vivres et n'espérant aucun secours, furent obligés de se rendre. La ville fut pillée, et le peuple réduit en

[1] Petite rivière appelée à présent *Karásou*, qui se jette dans la Propontide, entre Constantinople et Selymbrie.—S.-M.

[2] Actuellement *Selivria*, sur la mer de Marmara.—S.-M.

[3] Τὸ Δάονιν κάστρον. Incert. post Theoph. p. 433. Ce fort était entre Selymbrie et Héraclée ou Périnthe. —S.-M.

[4] Anciennement Périnthe.—S.-M.

[5] Actuellement *Rodosto*, sur la mer de Marmara.—S.-M.

[6] C'est ce qu'on appelait les montagnes de Ganos, τὰ ὄρη τοῦ Γάνου. Incert. post Theoph. p. 433.—S.-M.

[7] Elle était séparée du reste de la Thrace par un isthme de six milles, fermé par une muraille qu'on appelait, pour cette raison dans le grec de cette époque, τὸ ἑξάμιλιν.—S.-M.

esclavage. C'était, après Constantinople, la ville la plus grande et la plus peuplée de l'empire. Les prisonniers, au nombre de douze mille, sans compter les femmes, furent transportés au-delà du Danube.

IV. Léon couronne son fils.

Léon, affligé de tous ces ravages, que sa perfidie avait attirés, n'était pas en état de s'y opposer. Il levait des troupes en Asie et les assemblait à Constantinople. En attendant qu'il eût formé une nouvelle armée, il s'occupait du soin d'affermir sa puissance et de la perpétuer dans sa postérité. Il avait un fils déja grand, nommé Symbate [1], il lui conféra le titre d'Auguste, et le couronna aux fêtes de Noël, changeant son nom en celui de Constantin, pour imiter Léon l'Isaurien, qui avait donné le même nom à son fils. C'était ce prince qu'il se proposait pour modèle; il n'attendait que la fin de la guerre des Bulgares, pour commencer celle qu'il méditait contre l'Église, et qui devait, selon la prédiction de ses devins, lui procurer une longue prospérité.

V. Renouvellement du traité avec les Français. Ann. Franc. Thegan. de gestis Lud. c. 9.

Depuis le règne d'Irène, les empereurs grecs n'avaient cessé d'entretenir correspondance avec Charlemagne, par des ambassades mutuelles. Lorsque Léon monta sur le trône, il trouva à la cour Amalharius, archevêque de Trèves [2], et Pierre, abbé de Nonantule,

[1] Συμβάτης. Il est appelé Σαμβάτης par le chroniqueur Syméon, p. 409. C'est le nom de *Sembat* ou *Sempad*, très-commun chez les Arméniens, et qui était porté particulièrement par les princes de la race des Bagratides, ce qui semble indiquer que la famille de Léon avait contracté des alliances avec eux.—S.-M.

[2] Il est nommé Amularius Fortunatus, et qualifié du titre de cardinal, dans une histoire manuscrite des évêques de Trèves, citée dans les actes des saints de l'ordre de Saint-Benoit, par Mabillon, *Sæc.* 3, p. 613. On y lit: *Amularius Fortunatus, cardinalis romanus, missus est a Carolo magno Constantinopolim propter pacem cum imperatore Michaele firmandam.*—S.-M.

Chron. de S. Denys. Eginh. annal. Chron. Sax. Sigeb. Chr. Ducange, fam. Byz. p. 130.

que l'empereur français avait députés à Michel Rhangabé [1]. En les congédiant, Léon fit partir avec eux Christophe, son premier écuyer, et le diacre Grégoire [2], pour demander à Charlemagne du secours contre les Bulgares [3]. Mais ce prince était mort le 28 janvier. Louis-le-Débonnaire les reçut avec honneur; il leur donna libre accès auprès de sa personne, tant qu'ils furent à la cour, et leur fit à leur départ des présents considérables, tant pour eux que pour leur maître. Ils furent conduits et défrayés honorablement jusqu'à la frontière. Ils étaient accompagnés de Norbert, évêque de Rhège [4], et de Ricoin, comte de Poitiers, chargés de demander à Léon la continuation de l'ancienne amitié, et la confirmation des traités précédents [5].

VI. Arcadiopolis prise par les Bulgares. Cedr. t. 2, p. 487, 505. Zon. l. 15, t. 2, p. 129. Auctor incert.

Comme l'hiver de cette année était doux et serein, et que les rivières n'étaient pas grossies par les pluies, les Bulgares ne demeurèrent point oisifs. Un corps de trente mille cavaliers [6] traversa la Thrace, et ayant passé le fleuve Rhigias [7], nommé aussi Bithyas, ils at-

[1] *Amalharium Treverensem episcopum, et Petrum abbatem monasterii Nonantulas, propter pacem cum Michaele imperatore confirmandam, Constantinopolim misit. Ann. Franc.* ann. 813.—S.-M.

[2] Les noms de ces deux ambassadeurs se trouvent dans les annales d'Éginhard, ann. 814.—S.-M.

[3] *Legati Græcorum auxilium petebant contra Bulgaros et cæteras barbaras gentes. Chron.*—S.-M.

[4] Reggio auprès de Modène. —S.-M.

[5] *Dominus Ludovicus legatos suos, Nordbertum Rhegiensem episcopum, et Richwinum Picturensem comitem ad Leonem imperatorem, ob renovandam secum amicitiam, et prædictum pactum confirmandum, misit.* Éginhard. *Ann.* ann. 814. Le même auteur parle sous l'année suivante de leur retour; il le fait en ces termes: *Nordbertus episcopus et Richwinus comes de Constantinopoli regressi, descriptionem pacti, quam Leo imperator eis dederat, detulerunt.*—S.-M.

[6] Tout couverts de fer, ὁλοσίδηροι. Incert. post Theoph. p. 484. Il paraît par cette indication que les Bulgares portaient à la guerre des armures complètes.—S.-M.

[7] Le continuateur anonyme de

taquèrent Arcadiopolis [1], ville riche et peuplée, située sur la rive gauche du fleuve, environ à trente lieues de Constantinople. Ils la prirent et mirent aux fers tous les habitants. Ils se préparaient à partir, lorsqu'une pluie abondante, qui dura huit jours, fit déborder le fleuve, et leur ferma entièrement le passage. Ils demeurèrent quinze jours dans leur camp, assiégés par les eaux. C'était pour Léon une occasion de profiter de leur embarras, et de délivrer les prisonniers qui l'appelaient à leur secours. Mais ses troupes n'étant pas encore rassemblées, il ne put sortir de Constantinople. Enfin, le fleuve étant rentré dans son lit, les prisonniers furent employés à couper le bois nécessaire pour y jeter un pont. Ils étaient au nombre de cinquante mille, et furent transportés en Bulgarie, avec leurs effets et leurs troupeaux.

postTheoph. p. 434, 435. Cont. Theo. p. 15, 16, 41. Symeon. p. 409, 410, 411. Genesius, l. 1, p. 5, 7, 12.

An 814.

VII. Mort de Crum.

Cette course n'était que le prélude d'une expédition plus importante. Crum [2], résolu de périr ou de prendre Constantinople, et de se venger sur l'empereur même de sa perfidie, avait mis sous les armes tout ce qu'il avait de sujets en état de combattre, Bulgares, Abares, Esclavons [3]. Il avait fait construire un nombre infini de toutes les espèces de machines destinées à la ruine des villes [4], et, pour les transporter, on avait préparé

Théophane, p. 434, l'appelle *Rheginas*. On lit *Rigias* dans la Chronique de Syméon le logothète, p. 409. Cette rivière se jetait dans la Propontide, à l'occident de Selymbrie.—S.-M.

[1] Dans l'antiquité on la nommait *Bergala* ou *Bergalium*. Elle était sur la route de Périnthe ou Héraclée à Andrinople—S.-M.

[2] Ὁ πρωτεβουλγαρίας, ὁ Κροῦμος. Syméon le logoth. *Chron*. p. 400. —S.-M.

[3] Τοὺς Ἀβάρεις καὶ πάσας τὰς Σκλαβινίας. Incert. post Theoph. p. 434. —S.-M.

[4] Le continuateur anonyme de Théophane donne à cette occasion une nomenclature curieuse de toutes les machines de guerre employées pour attaquer les villes.—S. M.

cinq mille chariots et rassemblé dix mille bœufs. A la nouvelle d'un si formidable appareil, Léon envoya des espions sur les lieux; il apprit que les efforts du roi bulgare étaient encore au-dessus de ce que publiait la renommée, et qu'il avait dessein d'attaquer la ville du côté de Blaquernes, parce que c'était le lieu où il avait couru risque de la vie. Comme cet endroit était le plus faible de la ville, n'étant défendu que d'une simple muraille, Léon y fit élever un second mur et creuser un large fossé revêtu d'une palissade. Cet ouvrage n'était pas encore achevé, lorsqu'un accident imprévu le rendit inutile, et délivra de crainte l'empereur et sa capitale. Crum, au milieu des grands mouvements qu'il se donnait pour cette entreprise éclatante, mourut le 13 avril, rendant le sang par la bouche, par les narines, et par les oreilles. Un événement si intéressant pour l'empire méritait bien d'être relevé par quelque miracle. Le bruit se répandit qu'au moment même que Crum expirait, vers les quatre heures du matin, plusieurs navigateurs, qui rangeaient alors la côte de Bulgarie sur le Pont-Euxin, avaient entendu une voix du ciel qui leur annonçait la mort de ce prince.

VIII. Victoire de Léon sur les Bulgares.

L'empereur, persuadé que cet accident aurait déconcerté les projets des ennemis, leur envoya faire des propositions d'accommodement. Mais le nouveau roi, nommé Deucom [1], les rejeta avec hauteur et déclara qu'il n'était pas moins déterminé à venger son prédé-

[1] Ou *Doucom*. Ce prince et son successeur *Ditzengus*, *Tzocus*, ou *Troïus*, ne sont connus que par les légendaires grecs. On prétend que ce dernier mit cruellement à mort, en haine de la religion chrétienne, Manuel archevêque d'Andrinople, qu'il avait enlevé dans une de ses courses.—S.-M.

cesseur, que Crum ne l'avait été à se venger lui-même. Il fallut donc en venir à une guerre qui devait être sanglante. Les deux princes marchèrent avec toutes leurs forces, et se rencontrèrent près de Mésembrie. Les Bulgares impatients de combattre, animés de la même indignation que leur roi, livrent aussitôt la bataille. Rien ne résiste à leur fougue impétueuse. Les Grecs, attaqués par autant de bêtes féroces, prennent l'épouvante et fuient; les Bulgares les pressent l'épée dans les reins, et en font un grand carnage. Léon s'était posté avec une réserve sur une éminence voisine, d'où il envoyait ses ordres. Dès qu'il vit que la poursuite avait mis l'ennemi en désordre, *Camarades*, dit-il à ses gens, *voici le moment de la victoire ; arrachons-la aux ennemis ; elle est à vous, si vous avez le courage de me suivre.* En même temps il descend de l'éminence, avec la rapidité de la foudre; il charge en flanc, et perce l'armée ennemie. Les fuyards tournent visage, et reviennent sur ceux qui les poursuivaient; les Bulgares ne peuvent se remettre en ordre; ils tombent, ils se renversent les uns sur les autres. Le roi, abattu de cheval, allait perdre la vie, s'il n'eût été remonté assez promptement pour prendre la fuite. Il y en eut un grand nombre de tués, plus encore de faits prisonniers. L'empereur rentra en triomphe dans Constantinople, rapportant les dépouilles des vaincus.

An 815.

IX. **Nouvelle défaite des Bulgares.**

L'année suivante, les Bulgares reprirent courage, et se mirent de nouveau en campagne. Léon ne tarda pas à marcher à leur rencontre. Lorsqu'il fut en présence des ennemis, affectant une apparence de crainte pour augmenter leur confiance, il environne son camp d'une forte palissade, et reste plusieurs jours comme enseveli

dans de profonds retranchements. Il recevait des vivres en liberté par ses derrières, et l'abondance régnait dans son camp. Les Bulgares, au contraire, campés sur le terrain de l'empire, ne trouvaient de subsistances qu'avec peine. Voyant que les Grecs ne sortaient pas de leur camp, ils prennent le parti de les attaquer. Léon, bien servi par ses espions, ayant appris leur résolution, prend avec lui un corps de ses meilleures troupes, et, sans communiquer son dessein à personne qu'à un officier de confiance, qu'il laissait pour commander en son absence, il part de nuit, et va se poster derrière une hauteur voisine. Le lendemain, le bruit se répand dans le camp que l'empereur a pris la fuite, et le commandant a bien de la peine à obtenir des soldats qu'ils attendent seulement un jour. Les transfuges portent cette nouvelle dans le camp ennemi. Les Bulgares font leurs préparatifs pour attaquer le lendemain, et se promettent une victoire assurée. La nuit suivante, persuadés que l'empereur était déja bien loin, ils dormaient tranquillement, lorsque Léon, descendant sans bruit de la hauteur, pénètre dans leur camp, les surprend dans leurs lits, fait venir le reste de son armée, qui n'a que la peine de massacrer les fuyards. Pas un seul n'échappa du carnage. Le nouveau roi [1] ne fut pas lui-même épargné. Léon se jeta ensuite dans la Bulgarie, et les Grecs rendirent aux Bulgares les cruautés qu'ils en avaient éprouvées. On passa au fil de l'épée ceux qui étaient en âge de porter les armes; les femmes furent traînées en esclavage; et, par un excès de rage, on vit des soldats arracher de leur sein

[1] Ὁ τῶν ὅλων ἀρχηγός. Cedr. t. 2, p. 487.—S.-M.

les enfants qu'elles allaitaient, et les écraser contre les pierres. Cette cruelle expédition faisait encore trembler les Bulgares cinquante ans après; ils donnèrent le nom de colline de Léon [1] à cette hauteur derrière laquelle l'empereur s'était tenu caché, et c'était pour eux un monument funeste, à la vue duquel ils ne pouvaient passer sans frémir [2]. Mortagon, qui fut peu après roi des Bulgares [3], convint avec Léon d'une trève de trente ans; et, dans le serment par lequel les deux princes confirmèrent le traité, un historien [4] remarque de la part de Léon une bizarrerie qui n'était pas exempte d'impiété; il jura par les dieux des Bulgares, et il exigea de Mortagon qu'il prît à témoin de sa bonne foi le dieu des chrétiens. Mais le souvenir d'un si funeste désastre fit sur les Bulgares un effet plus durable que tous les serments : ils demeurèrent en paix soixante et quatorze ans.

X. Les Iconoclastes sollicitent Léon à se déclarer pour eux. Cedr. t. 2, p. 487 et seq., 536. Zon. l. 15, t.

De si brillants succès enflèrent le cœur de Léon. Il envoya dans toutes les provinces de l'empire une lettre pleine de vanité, dans laquelle, sans rendre aucun hommage au souverain arbitre des victoires, il attribuait la sienne à la sagesse de sa conduite et à la force de son bras. Vainqueur de ces formidables ennemis,

[1] Ὁ βουνὸς Λέοντος. Cont. Theoph. p. 16. —S.-M.

[2] Οἱ ἀεὶ ἐκεῖσε διαβιβαζόμενοι τῶν Βουλγάρων, τὴν κεφαλὴν ἐπισείοντες δακτυλοδεικτοῦσι, καὶ λήθην λαμβάνουσι τῶν τότε κακῶν οὐδαμῶς. Cont. Theoph. p. 16.—S.-M.

[3] Μορτάγων ὁ τῶν Βουλγάρων βασιλεύς. Cedr. t. 2, p. 505. Il est appelé *Moutragon* par Constantin Porphyrogénète, *vit. Basil.*, p. 136, qui le donne pour le successeur de Crumus, Μουτράγων ὁ τοῦ Κρούμου διάδοχος. Il est nommé *Omortas* dans Éginhard, *ann. Franc.* ann. 824. — S.-M.

[4] Cet historien est Génésius, l. 1, p. 12, qui s'exprime cependant d'une manière assez vague pour que l'on puisse regarder cette allégation sans preuve comme une de ces imputations calomnieuses dont les auteurs grecs de cette époque accablent la mémoire de cet empereur.—S.-M.

2, p. 129 et seq. Ant. inc. post Theoph. p. 435 et seq. Leo gramm. p. 446, 447. Cont. Theo. p. 16 et seq. 96. Symeon, p. 402 et seq., 430. Georg p. 501 et seq. Manass. p. 95. Glyc. p. 287. Joël, p. 178. Genes. p. 6, 7, 8, 12. Vit. Theodor. Grapti ap. Sur. 26 déc. Nicet. p. 1184. Vit. Ignat. ap. concil. Labb. t. 8. Vit. Niceph.

auxquels ses deux prédécesseurs avaient succombé, il se crut assez puissant pour attaquer l'Église, et pour anéantir un culte consacré par un usage immémorial, et confirmé depuis vingt-huit ans par un concile œcuménique. Il se souvint de la prétendue pythonisse, et de cet anachorète imposteur qui lui avait promis un règne long et glorieux, s'il détruisait les images. Il était environné de courtisans ignorants et sans religion, qui flattaient son penchant à l'hérésie. Les chefs de cette troupe corrompue étaient Jean le grammairien, et Théodote Cassitéras. Le premier [1], nommé aussi Hylilas [2], était de la famille des Morocharzèmes [3], une des plus illustres de la ville de Constantinople. Ayant pris l'habit de moine dans sa première jeunesse, il devint abbé du monastère de Saint-Serge et de Saint-Bacque, attaché au palais, et dont les moines faisaient partie du clergé impérial. Il affectait un ex-

[1] Il est constamment appelé Ἰαννῆς, *Iannès*, par Cédrénus.—S.-M.

[2] Hylzilas, Ὑλζιλᾶς, selon la chronique de Syméon logothète, p. 403.—S.-M.

[3] Dans Cédrénus, t. 2, p. 536, elle est appelée Morocharzanes, τῶν Μοροχαρζανίων. Je pense que cette famille était d'origine arménienne, car ce Jean ou Iannès avait un frère nommé *Arsavir*, Ἀρσαβὴρ, qui est le nom arménien *Arschovir*, commun dans la branche des Arsacides de Perse, connus sous le nom de famille de Kansar. Selon le continuateur anonyme de Théophane, p. 435, ce personnage, qu'il appelle Jean, était fils d'un certain Pancratius Sciastès, υἱὸν Παγκρατίου τινὸς Σκιαστοῦ, ce qui est encore un indice de son origine; car παγκράτιος est la forme grecque du nom arménien *Pagrat* ou *Bagrat*. C'est le même auteur qui lui donne le surnom de *Hylilas*, qui, selon lui, signifiait en hébreu, précurseur ou compagnon du diable, πρόδρομος καὶ συνεργὸς τοῦ διαβόλου. La continuation de Théophane, faite par l'ordre de Constantin Porphyrogénète, rapporte qu'il s'appelait réellement Jean, mais qu'à cause de son impiété on l'avait nommé Iannès, nom qui rappelle un des magiciens de Pharaon, célèbres dans l'Écriture. Cet ouvrage ajoute qu'il était de la famille des Morochar-Zamiens, une des plus illustres de Constantinople. Cont. Theoph. p. 96. Dans la chronique de Syméon le logothète, p. 430, on trouve le nom de Morocardaniens pour cette famille.—S.-M.

térieur dévot et contemplatif. Un jour qu'il assistait à l'office à côté de l'empereur, comme on lisait ces paroles du quarantième chapitre d'Isaïe, *sous quelle image figurerez-vous le Tout-Puissant? La main de l'ouvrier pourra-t-elle le représenter avec l'or et l'argent?* s'approchant de l'oreille du prince, il lui dit en soupirant : *Entendez-vous, seigneur, les paroles du prophète? C'est un avis qu'il vous donne.* Cet hypocrite, pour se faire un nom parmi le peuple imbécile, se donnait pour un devin du premier ordre, et prétendait découvrir les secrets du passé et de l'avenir par le moyen d'un bassin d'airain; espèce de divination encore plus extravagante que les autres; ce qui lui fit donner le surnom de *Lécanomante.* Michel-le-Bègue, le plus ignorant de tous les hommes, charmé de son grand savoir, l'engagea à se charger de l'éducation de son fils Théophile, qui fut depuis empereur, et ce charlatan corrompu se trouva bien plus capable de communiquer à son élève le venin de l'hérésie que la connaissance des lettres. Théodote Cassitéras était de la famille des Mélissènes, déja distinguée sous Constantin Copronyme, qui la rendit illustre en épousant en troisièmes noces Eudocie, sœur du patrice Michel Mélissène. Cette famille a survécu à la ruine de Constantinople, et subsistait encore avec éclat dans le dernier siècle [1]. Théodote, fils de Michel et neveu d'Eudocie, était prêt à tout sacrifier à la fortune : il se lia d'amitié avec Jean Lécanomante; tous deux s'étaient déja vendus à Léon avant même

c. 5-13, ap. Bolland. 13 Mart. Vit. Theod. Stud. Vit. Nicol. Stud. c. 3, ap. Boll. 4 fol. Du Cange, fam. Byz. p. 173. Oriens. Chr. t. I, p. 241, 242, 243. Fleury, hist. eccles. l. 46, art. 11 et suiv.

[1] On peut voir ce que Ducange dit à ce sujet, *fam. Byz.* p. 173. — S.-M.

qu'il fût empereur. Dans les conversations que ce prince avait avec eux, ils lui répétaient sans cesse que les infidèles n'avaient si souvent l'avantage sur les chrétiens que par un effet de la colère de Dieu, qui punissait les Grecs tombés dans l'idolâtrie; qu'il fallait proscrire ce culte sacrilége que la superstition rendait aux images. Il faisait un parallèle de Léon l'Isaurien et de Copronyme avec leurs successeurs : *Imitez les premiers*, lui disaient-ils, *et Dieu vous fera régner long-temps avec gloire; votre fils sera comblé de bénédictions, qui s'étendront sur vos descendants jusqu'à la cinquième génération.*

XI. Imposture de Théodote. Animé par ces discours séducteurs, Léon reçut encore un coup d'aiguillon qui acheva de le précipiter. Voulant récompenser ce faux anachorète qui lui avait prédit l'empire, il lui envoya des présents. L'anachorète était mort, et un autre imposteur de même caractère, nommé Sabbatius[1], s'était établi dans sa cellule pour jouer le même rôle. Sabbatius rebute avec dédain les présents de Léon : *Va lui déclarer de ma part*, dit-il au messager, *que je ne reçois rien d'un idolâtre; il mourra bientôt, puisqu'il souffre qu'on adore les objets d'un culte superstitieux, et qu'il suit les traces de la panthère et du fléau de l'Église.* C'étaient l'impératrice Irène et le patriarche Taraise que ce méchant homme désignait par ces noms injurieux. Léon, surpris d'une si brusque réprimande, s'en plaint à un homme de néant nommé Basile, qui s'était insiuué dans sa faveur et qui s'entendait avec

[1] Συμβάτιος, ce qui est le nom arménien *Sembat*, si commun parmi les princes de la famille des Bagratides. Cette circonstance semble indiquer que cet imposteur était Arménien.—S.-M.

la cabale iconoclaste. Basile, pour le calmer, lui propose de s'adresser à un moine dont il lui fait l'éloge le plus emphatique; c'était, disait-il, un ange sous la forme humaine, le confident du Très-Haut; ses lumières étaient surnaturelles, et ses prédictions infaillibles. Il conseille à l'empereur de consulter cet oracle, et de se conformer à ses décisions. Lorsqu'il voit l'empereur déterminé à l'aller trouver secrètement, la nuit suivante, sous un habillement qui le rendrait méconnaissable, il prend les devants, court à la cellule du moine, l'avertit de la visite et du déguisement de l'empereur, et lui fait la leçon sur ce qu'il doit dire. Dès que la nuit est venue, l'empereur se dérobe à sa cour, et se transporte à la demeure du moine. Il n'était accompagné que de Basile, chargé de consulter en sa présence le prétendu saint sur le culte des images. Le moine, au lieu de répondre au courtisan, envisageant fixement l'empereur : « Prince, lui dit-il, vous faites « un personnage bien indigne de votre majesté, de « la cacher sous cet habit, pour en imposer à un pauvre « pécheur. Mais celui qui voit tout m'a ouvert les « yeux pour vous reconnaître. Écoutez ce qu'il vous « déclare par ma bouche. Si vous marchez sur les « traces de Léon l'Isaurien, vous régnerez soixante-« douze ans, avec la paix au-dedans et la victoire au-« dehors. Vous serez le treizième apôtre, et vous ver-« rez les enfants de vos enfants assis à côté de vous « sur le trône. Si vous vous écartez de l'exemple de « ce grand prince, attendez-vous aux plus grands « malheurs et à une mort prématurée. » Léon, frappé de ces paroles, et persuadé que cet homme divin n'avait pu le reconnaître que par révélation, promet d'o-

béir aux ordres du ciel, et s'en retourne embrasé de fanatisme.

XII. Antoine, évêque de Syllée, se joint aux ennemis des images.

Dès qu'il fut rentré dans le palais, il manda Jean Lécanomante, et lui promit de le faire patriarche de Constantinople s'il le secondait avec zèle. Jean, muni d'un ordre du prince qui lui ouvrait toutes les bibliothèques, va fouiller avec une troupe d'ignorants dans celles des églises et des monastères, pour y chercher des autorités contre les images. Après avoir feuilleté sans succès toute l'antiquité ecclésiastique, ils tombent enfin sur les actes du concile tenu sous Constantin Copronyme; ils y trouvent les endroits des Pères dont les prélats de ce conciliabule avaient abusé pour autoriser l'erreur. Armés de ces passages, ils se croient assez forts pour combattre les orthodoxes. Ils brûlent tout ce qui leur tombe sous les mains de livres contraires à leur dessein. Mais il leur fallait un chef qui fût par sa dignité, autant que par sa hardiesse, en état de résister au patriarche. Ils jettent les yeux sur l'évêque de Syllée. C'était Constantin Cazamate [1], fils d'un prêtre qui, ayant été interdit pour ses mauvaises mœurs, s'était trouvé réduit à faire le métier de cordonnier. Constantin, né avec beaucoup d'esprit et de goût pour les lettres, devint d'abord professeur de grammaire; et, s'étant ensuite adonné à l'étude du droit, il en fit des leçons publiques. Mais, aussi dissolu que son père, il fut obligé de se retirer dans un cloître, pour éviter le châtiment que méritaient ses débauches. Il prit le nom d'Antoine, et, à force d'intrigues, il se fit nommer abbé d'un célèbre monastère. Il avait de

[1] Ou *Casymate*, selon le continuateur anonyme de Théophanes, p. 136. — S.-M.

merveilleux talents pour réussir à la cour, et il sut en faire usage. Souple, enjoué, conteur agréable, grand joueur, complaisant, et toujours prêt à servir les autres dans leurs galanteries, il avait tout le frivole du courtisan; mais il en avait aussi les qualités solides: il savait mentir à propos, promettre sans dessein de tenir, supplanter ses rivaux, aiguiser le trait d'une calomnie, changer de foi et de croyance en un instant, selon les conjonctures; orthodoxe sous Irène, Nicéphore et Michel, il devint iconoclaste dès le premier jour que Léon monta sur le trône. Comme ses vices étaient à la mode, au lieu d'être enfermé comme il l'aurait été en un autre siècle, il parvint à l'évêché de Syllée. Jean Lécanomante ne pouvait mettre à la tête de la cabale hérétique un chef plus capable de la faire triompher, et ce fut par son conseil que Léon fit venir Antoine à la cour. Antoine, qui s'ennuyait de voir ses talents ensevelis dans un diocèse obscur et éloigné, accourt avec empressement au centre de la fortune; il promet à Léon plus que le prince ne lui demande, et Léon à son tour lui fait espérer les plus flatteuses récompenses.

XIII. Léon tente de séduire le patriarche.

Quoique Léon connût assez la fermeté du patriarche, il tenta cependant de le séduire. L'ayant fait venir au palais, « Le peuple, lui dit-il, est scan« dalisé du culte des images; il le taxe d'idolâtrie, et « se persuade que tant d'avantages remportés sur nous « par les Barbares, sous les règnes précédents, sont « autant de châtiments du ciel. Prêtez-vous à ce scru« pule; abandonnez une pratique qui ne peut être es« sentielle à la religion, n'étant recommandée en au« cun lieu de la sainte Écriture, où elle paraît même

« proscrite. Je ne suis pas théologien ; mais je suis « empereur, et je dois travailler à réunir les esprits, « dont la division peut jeter le trouble dans l'État. » Le patriarche lui répondit, *que le culte des images était appuyé sur la tradition, et que la tradition était aussi bien que l'Écriture-sainte le fondement de la doctrine catholique; que la vénération de la croix et du livre des évangiles n'était nulle part recommandée dans l'Écriture, et qu'elle était cependant adoptée par les ennemis mêmes du culte des images; qu'à l'égard des dogmes, ce qui en caractérisait la vérité n'était pas qu'ils fussent écrits; que les livres saints ne disaient pas tout, et que la doctrine reçue généralement par l'Église dans tous les temps et dans tous les lieux, était inspirée par le Saint-Esprit autant que la sainte Écriture elle-même.* Nous avons encore cette conversation du patriarche et de l'empereur, dans laquelle Nicéphore fait voir combien la doctrine de l'Église sur les images est éloignée de l'idolâtrie. L'empereur le congédia en lui proposant de conférer avec Jean et ses adhérents, qui avaient trouvé, disait-il, dans les écrits des anciens des preuves de leur opinion tout-à-fait incontestables, et capables de le désabuser. Nicéphore, qui ne savait pas encore à quel point l'empereur était prévenu, crut vaincre son opiniâtreté en lui envoyant les plus éclairés des évêques et des abbés, pour lui exposer la doctrine de l'Église. Léon les ayant écoutés quelque temps avec impatience, les interrompit pour leur faire la même proposition qu'à Nicéphore : c'était d'entrer en conférence avec les iconoclastes. Ils répondirent que la question ayant déja été décidée par un concile œcumé-

nique, il n'était plus permis de la mettre en dispute. Sur quoi Léon, plein de colère, *Sortez d'ici*, leur dit-il, *troupe indocile et aveugle, qui refusez la lumière qu'on vous présente; je saurai bien me faire obéir.* Il prononça ces paroles menaçantes d'un ton et d'un air propres à jeter l'effroi dans les cœurs. Car Léon, quoique de petite taille, avait une voix de tonnerre, et les traits de son visage, d'ailleurs assez bien proportionnés, portaient je ne sais quoi de féroce et de terrible. Ces prélats tremblants, sans être abattus, allèrent répandre leurs craintes et leur douleur dans le sein du patriarche. Nicéphore ayant appris qu'Antoine de Syllée était à la tête du parti iconoclaste, le fit venir pour s'en assurer. Antoine, aussi fourbe qu'impie, nia le fait en présence de plusieurs métropolitains, donna par écrit sa profession de foi en faveur des images, et prononça anathème aux iconoclastes. Comme l'empereur ensuite lui en faisait des reproches : *Prince,* lui dit-il en riant, *je n'ai de parole que pour mon empereur; le reste n'est qu'un jeu. J'ai dit à ces gens-là ce qu'ils ont voulu, pour vous donner plus de facilité de faire ce que vous voudrez.*

L'empereur, irrité de la résistance de Nicéphore, résolut de le faire condamner dans un concile. Comme l'Église paraissait être dans un état de crise, presque tous les évêques d'Orient et de Thrace s'étaient rendus à Constantinople, les uns pour faire leur cour à l'empereur en attaquant le culte des images, les autres pour le défendre, au risque d'encourir la disgrace de l'empereur. Jean Lécanomante, soit par lui-même, soit par ses émissaires, sondait leurs dispositions, et plusieurs, qui donnaient sujet de défiance, furent en- **XIV. Assemblée des évêques orthodoxes.**



fermés daus des cachots, où on leur fournissait à peine de quoi vivre. Il en restait cependant encore un assez grand nombre résolus de tout souffrir plutôt que de trahir leur conscience. Nicéphore les assembla dans son palais avec les abbés orthodoxes; ils s'y trouvèrent au nombre de deux cent soixante-dix. Après les avoir exhortés à soutenir avec constance l'orage dont ils étaient menacés, le soir étant venu, il les conduisit à Sainte-Sophie, où ils passèrent la nuit en prière. On croit que ce fut en cette occasion que Nicéphore prononça la sentence d'excommunication contre Antoine de Syllée, dont il avait reconnu la mauvaise foi. A cette nouvelle, l'empereur envoie ordre au patriarche de venir au palais pour rendre compte de sa conduite. Il y vint au point du jour, suivi de toute l'assemblée. Léon fait d'abord entrer le patriarche seul; il lui reproche de faire le rôle d'un chef de sédition; il insiste sur le scandale des images, et l'exhorte encore à une conférence avec ceux de l'autre parti. Nicéphore lui répond avec une modeste fermeté, il justifie les intentions des orthodoxes; il lui développe encore la doctrine de l'Église; enfin il refuse d'entrer en dispute avec des hérétiques convaincus, et authentiquement condamnés. Alors l'empereur fit entrer le reste de l'assemblée, et en même temps tous les iconoclastes de la cour, les grands, les sénateurs, les officiers l'épée nue. C'étaient deux armées rangées en bataille, entre lesquelles paraissait l'empereur environné de ses gardes. D'un côté brillaient les épées et toute la terreur de l'autorité souveraine; de l'autre, nulle défense que dans des armes invisibles, mais plus fortes que toute la puissance temporelle. Cependant les orthodoxes refusèrent

le combat; non pas qu'ils se défiassent de leur force, comme le leur reprochait l'empereur, mais parce que l'arbitre de la victoire étant ouvertement déclaré contre eux, c'était exposer l'honneur de la vérité que d'en entreprendre la défense. Plusieurs évêques se signalèrent alors par la liberté avec laquelle ils reprochèrent à l'empereur son injuste partialité. Mais personne ne parla avec autant de hardiesse que Théodore Studite. *Seigneur*, dit-il, *ne troublez pas l'ordre établi de Dieu même; il vous a confié le soin de l'État et des armées; il a donné aux pasteurs le gouvernement de l'Église. L'apôtre saint Paul dans la description de la hiérarchie ecclésiastique ne nomme pas les empereurs.* Léon les chassa de sa présence, avec défense de paraître jamais devant lui; et lorsqu'ils se furent retirés, il leur fit dire par le préfet de Constantinople qu'ils eussent à se tenir renfermés chez eux, sans avoir ensemble aucun commerce, et sans ouvrir la bouche sur la dispute présente. Mais Théodore Studite, d'un caractère vif et ardent, loin d'obéir à cet ordre, se crut obligé de redoubler ses instances pour affermir le patriarche et les autres prélats.

XV. Premier attentat des Iconoclastes.

Les iconoclastes ne se donnaient pas moins de mouvements pour animer l'empereur et le porter aux extrémités. Sur la porte du palais, nommée la porte d'airain, s'élevait une figure de Jésus-Christ, avec cette inscription : *Léon devenu empereur a fait abattre cette image; Irène l'a rétablie.* Une troupe de soldats, excités secrètement par Antoine et par Jean Lécanomante, va la couvrir de boue et l'insulter à coups de pierres, vomissant d'horribles blasphêmes,

L'empereur, qui avait lui-même consenti à cet attentat, se transporte sur le lieu comme s'il en eût été irrité, et s'adressant au peuple qui frémissait d'horreur, *Citoyens*, dit-il, *sauvons cette image respectable de ces outrages scandaleux.* Antoine et Jean se chargent de la commission, et l'image est enlevée. A ce premier signal de la persécution, les évêques et les abbés s'assemblent de nouveau chez le patriarche; ils consultent tous les monuments de la tradition. Nicéphore leur explique dans le sens catholique les passages dont les hérétiques abusaient. Fortifiés par les discours du patriarche, ils déclarent tous qu'ils combattront jusqu'à la mort pour soutenir la doctrine et la pratique de l'Église, et ils en signent une protestation.

XVI. Déguisement de Léon. La fête de Noël approchait, Nicéphore va trouver l'empereur; il tâche encore de l'instruire; il le conjure avec larmes de ne pas faire de vains efforts pour ébranler l'édifice de l'Église fondé sur Jesus-Christ même, cimenté par le sang de tant de martyrs, affermi par une tradition non interrompue. *Si ma personne,* ajouta-t-il, *est une occasion de trouble, je quitterai le patriarchat avec joie. Puisse ma retraite rétablir la paix! L'Église n'a pas besoin de Nicéphore, mais elle ne peut subsister sans la foi.* L'empereur, que tous les écrivains de ce temps-là nomment le Caméléon, change de couleur à ces paroles, il feint d'être attendri. *Et qui oserait,* dit-il, *déposer le patriarche, notre père? Qui oserait changer l'état de l'Église? C'est le scrupule de quelques orthodoxes qui m'a obligé d'examiner la question des images; ils craignent que les hommages que nous leur rendons*

n'approchent de l'idolâtrie. C'est par condescendance que j'ai voulu les satisfaire. Pour moi, d'ailleurs, je m'accorde avec vous dans la croyance comme dans la pratique. En même temps il tira de son sein un reliquaire qu'il baisa. Ce déguisement de l'empereur était l'effet de la crainte d'être exclus de l'église par le patriarche à la fête de Noël; ce qui aurait causé un scandale dangereux. C'était la fête de l'année où le prince étalait le plus de magnificence. Au sortir de l'office, il donnait un splendide festin à tous les seigneurs de la cour, et jamais la majesté impériale ne brillait avec plus d'éclat. Le patriarche et les évêques, dupes de sa dissimulation, ressentirent une extrême joie de ce changement. La fête fut célébrée avec la pompe la plus solennelle. Léon, revêtu des habits les plus précieux, accompagné d'un superbe cortège, vint à l'église, entra dans le sanctuaire selon la coutume des empereurs, baisa la nappe de l'autel sur laquelle était brodée l'image de la naissance de Jésus-Christ, et combla de joie tous les catholiques qui assistaient à cette auguste cérémonie.

An 816.

XVII. Exil de Nicéphore.

Cette hypocrisie ne fut pas de longue durée. A la fête de l'Épiphanie, Léon étant venu à l'église, on s'aperçut par sa contenance et par ses regards qu'il n'avait que du mépris pour les images qui représentaient le mystère. Dès ce moment il leva le masque, et le lendemain il fit publier un édit qui défendait, sous peine d'exil et de châtiments rigoureux, de rendre aucun honneur à des représentations que la loi de Dieu avait proscrites. Il n'en fallut pas davantage pour intimider la plupart des prélats qui avaient juré à Nicéphore une constance inébranlable. Léon se servit de plusieurs

d'entre eux pour faire dire à Nicéphore que, s'il n'usait de condescendance aux volontés de l'empereur, il ne pouvait rester sur le siége patriarcal. Nicéphore les regardant avec indignation, *Allez*, leur répondit-il, *dire à celui dont vous craignez la colère plus que celle de Dieu même, que je ne renoncerai jamais aux décisions de l'Église pour me soumettre à celles de Jean Lécanomante*. Léon se disposait à lui faire éprouver sa colère; mais une grande maladie survenue au patriarche en suspendit les effets. En peu de jours, Nicéphore fut désespéré des médecins, et Léon se flattait de lui donner bientôt un successeur à son gré. Il fut trompé dans son espérance; Nicéphore commençait à se rétablir, et l'empereur n'en fut pas plutôt averti, qu'il chargea des officiers de confiance d'aller de nuit enlever secrètement le patriarche, sans donner d'alarme au peuple. L'ordre fut mal exécuté. Les soldats commandés enfoncent à grand bruit les portes du palais patriarchal, en jurant et chargeant de malédictions Nicéphore et ses prédécesseurs. Le peuple catholique, réveillé par ce fracas, accourt de toute part pour défendre son pasteur; et l'on allait voir un combat sanglant, si le patrice Thomas, qui avait la charge de protecteur de Sainte-Sophie, ne fût venu en diligence. Il fait sortir les soldats déja dans la cour du palais, ferme les portes, et apaise le peuple en l'assurant que l'empereur n'a point ordonné cette violence. Il va aussitôt trouver l'empereur et l'instruit de ce tumulte. Léon, à qui le mensonge ne coûtait rien, paraît lui-même étonné; il répond qu'il n'a donné aucun ordre; que ce sont apparemment les ennemis de la superstition qui, rebutés de l'obstination du pa-

triarche, se sont portés d'eux-mêmes à cette entreprise. Thomas, qui le connaissait assez pour ne rien croire de ce qu'il disait, lui représente que, s'il veut se défaire du patriarche, il ne faut envoyer que deux hommes pour lui signifier l'ordre de l'empereur et pour le soutenir dans le chemin, parce qu'il n'a pas encore la force de marcher. La chose fut ainsi exécutée la nuit suivante. Ceux qui l'enlevèrent avaient ordre de s'arrêter quelque temps dans la grande place, où des soldats, à la faveur des ténèbres, devaient fondre sur lui et le tuer. Ils y demeurèrent une heure; l'obscurité était profonde, et le silence régnait dans toute la ville. Voyant qu'il ne se faisait aucun mouvement et que le jour allait paraître, ils le conduisent au bord de la mer et le font passer à Chrysopolis. On l'enferma dans un monastère qu'il avait lui-même fait bâtir au bord du Bosphore, d'où il fut peu après transféré dans un monastère plus éloigné, dont il était aussi fondateur. Il vécut treize ans dans cet exil; il avait gouverné son église près de neuf ans. Pendant vingt-sept ans, le siége de Constantinople fut successivement occupé par trois patriarches hérétiques.

Le lendemain de l'enlèvement de Nicéphore, second jour de février, le bruit s'étant répandu dans la ville que le patriarche ne paraissait plus, l'empereur assembla le peuple dans Sainte-Sophie; et étant monté dans la tribune: « Vous voyez, mes frères, dit-il à « haute voix, que le patriarche vous abandonne. Nous « lui avons représenté l'abus des images, que c'était « en punition de cette idolâtrie que Dieu, qui veut « être seul adoré, nous avait si souvent fait succom- « ber sous le glaive des infidèles, comme autrefois

XVIII. Théodote patriarche.

« le peuple juif. Ce prélat opiniâtre, n'ayant rien à « nous répondre, a pris le parti de s'enfuir et de re- « noncer à sa dignité. Choisissons donc un autre pa- « triarche. » Son dessein était de faire élire Jean Lécanomante, auquel il avait promis cette place éminente, et qui avait fait tout ce que Léon désirait pour la mériter. Mais les patrices lui représentèrent qu'ils ne pourraient se résoudre à révérer un homme que ni son âge ni ses mœurs ne rendaient respectable. Léon n'osa rejeter ces raisons; il fit élire Théodote Cassitéras, commandant d'une des compagnies de la garde, iconoclaste aussi décidé, mais moins emporté et moins violent que Jean Lécanomante. Il reçut aussitôt la tonsure cléricale, et le jour de Pâques, qui tombait cette année au vingtième d'avril, il fut sacré patriarche. C'était un homme du monde, accoutumé à la vie militaire, fort ignorant, sans goût pour les choses spirituelles, qui n'avait jamais lu l'Écriture, n'aimant que le plaisir, le jeu et la table. Aussi, dès qu'il se vit à la tête du clergé de Constantinople, il crut n'avoir autre chose à faire qu'à le divertir et à lui faire bonne chère. C'était, selon lui, le moyen le plus efficace de maintenir les uns, et d'engager les autres dans ses sentiments. Il donnait deux fois par jour des repas somptueux, où les prêtres, les moines, les évêques, nourris dès leur jeunesse dans l'abstinence, selon la coutume de ce temps-là, se remplissaient de vin et de viandes, et se dédommageaient de la vie austère qu'ils avaient menée jusqu'alors. La table de ses prédécesseurs n'avait connu qu'une honnête frugalité; la cordialité fraternelle, les conversations édifiantes en avaient fait le

principal assaisonnement. A la sienne régnaient l'abondance, le luxe, les propos licencieux, la gaieté immodérée. Les amusements qui la suivaient étaient encore plus tumultueux; des moines échauffés par le vin, une fois sortis des bornes d'une profession régulière et modeste, ne connaissaient point cette retenue et cette décence que l'éducation apprend aux gens du monde à conserver jusque dans leurs plaisirs.

XIX. Concile des iconoclastes.

Après Pâques, l'empereur assembla un concile dans l'église de Sainte-Sophie. Le nouveau patriarche y présidait avec Constantin, fils de Léon, qui n'y voulut pas assister lui-même, de peur d'anathématiser par sa souscription la foi qu'il avait jurée à son avénement à l'empire, quoiqu'il ne craignît pas de se parjurer par ses édits; scrupule bizarre que démentait sa conduite. On fit la lecture des actes du concile tenu sous Constantin Copronyme, qu'on honora du nom de septième concile général. Nicéphore et tous les évêques orthodoxes furent frappés d'anathème. On y traîna par force plusieurs prélats catholiques; on déchira leurs habits; on les jeta par terre; on les foula aux pieds, et, après toutes les insultes et les fureurs d'une troupe fanatique et effrénée, meurtris et sanglants, ils furent jetés dans des cachots. On les en retira quelques jours après, pour voir si tant d'indignes traitements auraient amolli leur courage. Aussi fermes qu'auparavant, ils furent abandonnés à la sévérité de l'empereur, qui les exila. Mais peu satisfait d'une peine à son gré trop légère, il envoyait de temps en temps des bourreaux et des juges non moins cruels, pour leur faire souffrir de rigoureuses tortures. La troisième session termina le concile par

la souscription des évêques iconoclastes et du fils de l'empereur.

XX. Persécution. Armée de ce décret, la persécution devint plus violente. On abattit, on brûla les images dans toutes les églises. On brisa les vases sacrés qui portaient quelque figure; on coupait la langue à ceux qui osaient murmurer contre l'impiété; on déchirait à coups de fouet les hommes et les femmes qui n'adhéraient point à l'erreur. La confiscation des biens accompagnait toujours le supplice. C'était une grace que l'exil; on s'étudiait à le rendre le plus incommode et le plus douloureux qu'il était possible. On choisissait de préférence des pays barbares, où le nom chrétien était en horreur. Mais nul orthodoxe n'était traité plus rigoureusement que les évêques et les moines. Les uns expiraient sous les coups de fouet, les autres, cousus dans des sacs, étaient jetés à la mer. Aucun asile ne les mettait à l'abri de la cruauté de l'empereur, qui les poursuivait jusque dans le creux des montagnes et des rochers. Constantinople elle-même était devenue un lieu sauvage. Une inquisition barbare rendait la capitale de l'empire un repaire de bêtes féroces. Tout était rempli d'espions. Les récompenses promises aux délateurs avaient brisé tous les liens de la société civile, et même de la nature. Les esclaves accusaient leurs maîtres; on vit des enfants trahir ceux qui leur avaient donné le jour. Avoir une image, un livre qui en approuvât le culte, recevoir un exilé, servir un prisonnier, c'était un crime digne de la flagellation et du bannissement. En vain la mère de l'empereur s'efforçait d'adoucir la barbarie de son fils; ses remontrances, ses prières étaient re-

jetées avec mépris; il croyait faire beaucoup de les pardonner à l'imbécillité de la vieillesse. Jean Lécanomante était seul écouté du prince; le patriarche n'était que son ministre. Ce prélat ignorant était étonné du bruit que causait la chute des images. Nourri dans les maximes du despotisme militaire, il pensait que la religion devait obéir au signal de la volonté du souverain. Il envoya ses lettres synodales au pape Pascal, qui refusa de les recevoir, et députa des légats pour soutenir la cause des images. Leur mission ne servit qu'à les rendre eux-mêmes témoins des horreurs qu'ils voulaient arrêter. Le pape, ne pouvant faire cesser la tempête élevée contre les orthodoxes, fut réduit à leur procurer un asile; il fit bâtir à Rome le monastère de Sainte-Praxède, pour y retirer les Grecs fugitifs, qui trouvaient dans cette retraite la subsistance et le repos qu'on leur refusait dans leur patrie. Je laisse à l'histoire ecclésiastique le détail des maux que souffrirent jusqu'à la fin du règne de ce prince un grand nombre de prélats, de saints moines et de laïcs religieux, dont le courage invincible est gravé en caractères ineffaçables dans les registres du ciel, et dans les annales de l'Église qui en doivent être la copie. Mais je ne pourrais, sans une sorte d'ingratitude, passer sous silence l'éloge que mérite Théophane, dont l'ouvrage, quoique assez grossièrement écrit et peu exact, surtout pour les affaires d'Occident, m'a cependant été fort utile. J'en ai déja parlé au sujet du concile de Nicée, auquel il assista. Il était abbé du monastère de Sigriane en Bithynie, lorsque Léon monta sur le trône. Le prince, persuadé que l'exemple d'un homme de ce mérite produirait un grand effet

en faveur de l'hérésie, fit tous ses efforts pour l'engager à condamner le culte des images. Comme Théophane était sourd à toutes ses sollicitations, il fut chargé de chaînes et conduit à Constantinople, quoique malade au lit depuis un an. Constant dans ses refus, il fut mis en prison, et souffrit pendant deux ans les traitements les plus durs. Enfin, affaibli par tant de maux et respirant à peine, on le transporta dans l'île de Samothrace, où il ne vécut que vingt-trois jours. Il est honoré du titre de confesseur. Son ouvrage, intitulé Chronographie, commence à la première année de Dioclétien, et se termine à la première année du règne de Léon l'Arménien.

An 817, 818, 819.

XXI. Gouvernement de Léon.

Cedr. t. 2, p. 490, 491. Zon. l. 15, t. 2, p. 132. Cont. Theop. p. 16, 19, 21. Symeon, p. 404. Georg. p. 500. Genes. l. 1, p. 7, 8, 12. Leo gramm. p. 446.

Des tremblements de terre, des chaleurs excessives et des sécheresses, suivies de la peste et de la famine, des émeutes populaires et des séditions, tous ces maux que l'on crut annoncés par une grande comète, phénomène toujours effrayant aux yeux du vulgaire, furent regardés par les peuples comme autant de fléaux pour punir l'impiété de l'empereur. Léon méritait en effet le châtiment du ciel par son opiniâtreté à soutenir l'hérésie. Mais les auteurs catholiques, qui le nomment l'Amalécite à cause de la guerre qu'il faisait aux orthodoxes, avouent eux-mêmes que, sans ce funeste caprice, c'eût été un prince digne d'estime. Sa valeur n'était pas équivoque; il en avait donné des preuves éclatantes avant même que d'être parvenu à l'empire. Jamais prince ne fut plus attentif à maintenir ou à rétablir la discipline. Sa vigilance s'étendait à toutes les parties de l'ordre public. Avant lui, tout se vendait à la cour; la faveur trafiquait de toutes les places; l'argent faisait les magistrats, les gouverneurs de pro-

vinces, les officiers civils et militaires, les généraux d'armée: il abolit ce commerce honteux. Désintéressé lui-même et incorruptible, il n'avançait que le mérite. Actif et infatigable, il ignorait les plaisirs et ne se donnait point de repos, pour en procurer à ses peuples. Toujours à cheval, il passait les hivers à exercer ses troupes, les étés à parcourir les provinces, réformant les abus, punissant les vexations et les injustices, rétablissant les villes et les forteresses ruinées par la guerre, relevant les barrières de l'empire forcées tant de fois par les Bulgares, en Thrace et en Macédoine. Instruit des lois et de l'ordre judiciaire, on le vit souvent présider aux tribunaux, juge redoutable au crime et surtout à l'abus du pouvoir. Un jour qu'il sortait du palais, un pauvre citoyen lui présenta une requête dans laquelle il exposait que sa femme lui avait été enlevée par un sénateur, et que, s'en étant plaint au préfet de la ville, il n'avait pu en obtenir justice. Léon commande de lui amener à son retour l'offensé, l'offenseur et le préfet. Dès qu'il est rentré dans le palais, il écoute le détail de la plainte; et l'accusé étant convaincu par son propre aveu, il le livre à la justice pour être puni selon la rigueur des lois. Se tournant ensuite vers le préfet: *Et vous,* dit-il, *pourquoi n'avez-vous pas puni cette violence?* Le magistrat s'excusant sur la qualité du coupable: *Vous allez vous-même servir de preuve,* répliqua l'empereur, *que nulle dignité ne peut couvrir le crime. Je vous déclare déchu de la préfecture, et incapable de posséder jamais aucune charge.* Cependant, comme les vertus même s'altèrent dans les âmes imparfaites, par le voisinage des vices, son caractère dur

et cruel perçait au travers de ses actions de justice. Il était excessif dans les châtiments; nulle proportion entre la qualité du délit et la rigueur de la punition. Pour des fautes légères, il faisait abattre des membres, qui demeuraient plusieurs jours suspendus dans les places de la ville; spectacle affreux, qui imprimait plus d'horreur de la justice que du crime. Néanmoins on peut dire que, dans l'excès de corruption et de désordre qui régnait alors, la cruauté même était moins pernicieuse que n'eût été l'indolence.

An 820.

XXII. Michel-le-Bègue accusé et condamné.

Cedr. t. 2, p. 491 et seqq. Leo gramm. p. 447. Zon. l. 15, t. 2, p. 132, 133, 134. Cont. Theoph. p. 21 et seqq. Symeon, p. 405, 406, 411. Georg. p. 507, 508. Nicet. Vita Ignat. ap. concil. Labb. t. 8, p. 1183. Glyc. p. 287, 288. Manass. p. 95, 96. Joël, p. 178.

L'auteur de sa mort fut celui qui l'avait servi avec le plus de zèle pour l'élever à l'empire. Michel-le-Bègue était un homme audacieux, insolent [1], qui ne pouvait retenir sa langue, déchirant sans cesse l'empereur et l'impératrice, quoiqu'il fût comblé de bienfaits et revêtu des premières dignités de la cour. Accusé de crime de lèse-majesté, s'en étant justifié avec beaucoup de peine, il n'en devint pas plus circonspect. L'empereur, qui l'aimait encore, voulant paraître ignorer ses discours, le fit avertir par des gens de confiance, qui lui conseillèrent comme d'eux-mêmes, de ménager l'honneur d'un prince auquel il devait sa fortune, et qui savait punir. Comme il possédait le détail de la discipline militaire, ayant fait la guerre toute sa vie, Léon, pour l'éloigner de la cour, prit le prétexte de l'envoyer en Orient, visiter les divers quartiers des troupes qui campaient dans cette partie de l'empire. Mais apprenant que Michel se donnait encore plus de licence, et qu'il était même à

[1] Voyez, pour son origine, ci-dev. t. 12, p. 405, not. 2, liv. LXVII, § 2. — S.-M.

craindre qu'il n'excitât quelque révolte, il le fit revenir, et lui reprocha avec douleur sa noire ingratitude. Comme Michel niait hardiment tout ce qu'on lui imputait, Léon, résolu de ne plus ménager cet homme intraitable, le fit épier dans toutes ses conversations, qui lui étaient fidèlement rapportées. Il eut bientôt recueilli un grand nombre de faits déposés par des témoins dignes de foi, entre lesquels était cet Hexabule, aussi fidèle à Léon qu'il lui avait été contraire lorsque son devoir l'attachait à Michel Rhangabé. Léon, armé de ces preuves, fait le procès en forme à Michel-le-Bègue. Ce téméraire, accusé juridiquement devant l'empereur, est convaincu, et forcé d'avouer lui-même qu'il a eu dessein de se faire un parti et d'usurper l'empire. Il est condamné à être brûlé vif dans la fournaise des bains du palais.

C'était la veille de Noël. On conduisait déja Michel au supplice, et l'empereur, naturellement cruel, suivait ce malheureux pour repaître ses yeux de cette horrible vengeance. L'impératrice, avertie de ce qui se passait, accourt tout éperdue; elle se jette aux genoux de Léon. *Arrêtez, prince*, s'écrie-t-elle; *vous recevrez demain le corps et le sang du Sauveur; vous y préparez-vous par un spectacle si inhumain? Respectez ce saint jour; ne le profanez pas par un si effroyable supplice. Si Michel est coupable, je ne demande point de grace; différez sa punition, et que les cris d'un misérable ne soient pas l'affreux prélude de nos cantiques de joie.* C'était en effet la coutume des empereurs de communier aux fêtes solennelles, et c'eût été un grand scandale de s'en abstenir. Touché de cette réflexion et des larmes de sa XXIII. Il échappe au supplice.

femme, il remet à quelques jours l'exécution de Michel; il lui fait mettre les fers aux pieds, et le donne en garde au concierge du palais. Se tournant ensuite vers l'impératrice, *Je fais*, lui dit-il, *ce que vous voulez. Vous ne songez qu'au salut de mon âme; mais vous exposez ma vie. Peut-être ce scrupule vous sera-t-il funeste à vous et à vos enfants.*

XXIV. Conspiration contre Léon.

Léon, tourmenté de noirs pressentiments, ne put reposer la nuit suivante. Des prédictions anciennes, des visions de sa mère, de prétendus oracles, des pronostics bizarres, viennent en foule lui troubler l'esprit et semblent lui annoncer sa perte prochaine. Agité de mortelles inquiétudes, il se lève au milieu de la nuit, et va seul à la chambre du concierge pour s'assurer de l'état de Michel. Il les trouve tous deux endormis, le concierge couché par terre, ayant cédé son lit à son prisonnier. Ce qui l'étonne encore davantage, c'est que s'étant approché du lit, il voit Michel plongé dans un sommeil profond et tranquille. Il ne doute pas que le concierge ne soit gagné, et que le coupable n'ait des motifs d'assurance. Il sort avec un geste menaçant qui marquait sa colère. Depuis l'abdication de Michel Rhangabé, Théoctiste, tombé dans la disgrace, s'était attaché à Michel-le-Bègue; il ne l'avait pas abandonné dans son malheur, et il s'était enfermé avec lui. Couché dans un coin de la chambre, et feignant de dormir, il avait tout observé. Il éveille le concierge et le prisonnier, leur raconte ce qu'il vient de voir. Effrayés également du danger qui leur devenait commun, ils délibèrent sur les moyens de l'éviter. Le jour commençait à paraître; Michel envoie Théoctiste à Léon pour le prier de lui permettre de faire venir un confesseur.

Cette permission accordée, Michel ordonne à Théoctiste d'aller trouver ses amis, et de leur dire de sa part qu'il allait les dénoncer eux-mêmes comme ses complices, s'ils ne le tiraient au plus tôt du danger. Frappés de cette terrible menace, ils passent le jour de Noël à conférer ensemble. Voici le moyen qu'ils prirent pour délivrer Michel.

XXV. Assassinat de Léon.

Les clercs de la chapelle du prince ne logeaient pas alors dans le palais, comme ils firent depuis; ils se rendaient tous les jours, vers les quatre heures du matin, à une des portes qu'on nommait *la porte d'ivoire*, et s'y étant assemblés, ils entraient dans la chapelle et chantaient matines. Les empereurs, même les moins dévots, se dispensaient rarement d'assister à cet office, lorsqu'ils se trouvaient à Constantinople; et Léon, qui se piquait d'avoir une belle voix parce qu'il l'avait forte, y manquait moins que tout autre. Il prenait surtout plaisir à entonner les psaumes et les hymnes, et à régler le chant du chœur. C'était une petitesse digne de la grossièreté de ces temps-là, mais excusable dans un prince qui n'en avait pas beaucoup d'autres. Les conjurés déguisés en clercs viennent, le matin du lendemain de Noël, se mêler parmi eux à la faveur de l'obscurité, et se glissent dans la foule ayant chacun un poignard sous leur robe. Ils se tiennent cachés dans des coins obscurs de la chapelle en attendant le signal; c'était le prince qui devait le donner lui-même en entonnant une hymne. Dès que sa voix se fait entendre, ils sortent de leur embuscade et fondent dans le chœur. Comme il faisait grand froid, et que tous les clercs, ainsi que l'empereur, avaient la tête couverte d'un bonnet fort

épais, qui se rabattait sur le visage, le doyen du clergé est pris pour Léon et reçoit plusieurs coups. Le vieillard, qui sentait la méprise, se fait connaître en montrant sa tête chauve. On le laisse pour se jeter sur l'empereur. Il s'était sauvé sous l'autel, saisi de la croix, dont il se servait pour parer les coups. Comme il était fort et robuste, quoique blessé en plusieurs endroits, il se défendait avec la rage d'une bête féroce attaquée par des chasseurs. De tous ses officiers, de tous ses courtisans, pas un ne prit sa défense. Enfin voyant un des meurtriers, d'une taille gigantesque [1], lever sur lui son cimeterre, il le conjure, au nom du Dieu adoré sur cet autel, de lui faire grace de la vie; sur quoi l'assassin répondant, *Ce n'est pas le moment des graces, c'est celui des vengeances*, lui décharge un coup terrible, et abat en même temps l'épaule du prince et un bras de la croix. Un autre lui tranche la tête. Telle fut la fin de Léon, après sept ans et demi de règne; prince mémorable et digne de régner plus long-temps, s'il n'eût été persécuteur et cruel lorsqu'il ne devait être que sévère. Ce fut le jugement que porta le patriarche Nicéphore; apprenant dans son exil la mort de Léon, *La religion est délivrée d'un grand ennemi*, dit-il en soupirant, *mais l'État perd un prince utile.*

XXVI. Michel-le-Bègue empereur. Cedr. t. 2, p.

Les assassins se partagèrent : les uns traînent au cirque le corps de Léon dépouillé et sanglant, les autres vont chercher Michel; et, sans le décharger de

[1] Cet individu était, selon Cédrénus, t. 2, p. 495, de la famille des Crambonites. Τῆς τῶν Κραμβωνιτῶν οὗτος ὁ γεννάδας ὥρμητο γενεᾶς. Il ne fait, au reste, que copier les paroles de la continuation de Théophanes, faite par l'ordre de Constantin Porphyrogénète, p. 35.—S.-M.

ses fers, ils le prennent entre leurs bras, le portent dans la grande salle du palais, et le proclament empereur. Tous les officiers du palais, étonnés et tremblants, viennent lui rendre leurs hommages. On admire en silence ce jeu de la fortune, qui voulait montrer une fois des chaînes sur le trône, comme un symbole palpable de la condition des souverains. Le bruit d'une si étrange révolution se répand en un instant par toute la ville; on accourt de toute part. C'était une puissante recommandation, aux yeux du peuple toujours zélé pour les malheureux, que les fers de Michel. Il était déja midi, lorsqu'assis sur le trône il les fit rompre à coups de marteau. Aussitôt environné des assassins, qui lui tenaient lieu de gardes, montrant une contenance fière, comme vainqueur de Léon, et triomphant de sa condamnation et de son supplice, il marcha vers Sainte-Sophie, où il fut couronné par le patriarche. Il donna ordre de faire sortir du palais l'impératrice avec ses quatre fils, Constantin [1], déja honoré du titre d'Auguste, Basile, Grégoire et Théodose. On les jeta tous dans une barque, avec le cadavre coupé par morceaux et enfermé dans un sac, et on les transporta dans l'île de Proté. Les fils furent faits eunuques; Théodose, le plus jeune, mourut dans cette cruelle opération. Les autres, ainsi que leur mère, furent enfermés dans un monastère [2], où leur infortune leur donna le désir et le temps de s'instruire, et de se détromper de l'erreur dans laquelle

495, 496, 497 Leo gramm. p. 447. Zon. l. 15, t. 2, p. 134, 135. Cont. Theoph. p. 26 et seqq. Manass. p. 96. Glyc. p. 288. Genes. l. 2, p. 13, 14. Ducange, fam. Byz. p. 132.

[1] Ce prince, qui, avant d'avoir porté le nom impérial de Constantin, avait eu celui de *Sembat* ou *Sembatès*, eut, quand il fut moine, celui de Basile.—S.-M.

[2] On l'appelait *le monastère des seigneurs*, τὴν λεγομένην τῶν δεσποτῶν μονήν. Cedr. t. 2, p. 497.—S.-M.

ils avaient été nourris. Michel, en saisissant les biens de Léon, en réserva ce qui était nécessaire pour leur entretien, et leur laissa quelques domestiques pour les servir.

An 821.
XXVII.
Caractère de Michel.

Le nouvel empereur, sorti de la plus basse naissance[1], n'avait jamais dû s'attendre à cette élévation. Né parmi les Athingans[2], qui peuplaient Amorium sa patrie[3], il avait reçu son éducation d'une femme juive[4], et passé son enfance dans les étables et dans les haras. Il ne s'était occupé dans ses premières années qu'à connaître les chevaux, et c'était l'unique science dont il se piquait, lors même qu'il fut empereur. Ignorant dans tout le reste, il n'avait aucun sentiment de religion, et refusa toujours de s'instruire. Lorsqu'il fut devenu grand, il prit le parti des armes. Simple soldat, le défaut de sa langue, qui lui fit donner le surnom de Bègue, ne l'empêcha pas de se faire aimer de son tribun, aussi grossier que lui, mais fort riche. Ce tribun lui fit épouser sa fille, nommée Théela, et ce fut le premier degré de sa fortune. Il s'avança auprès de Bardane, et finit par le trahir. Il fut encore

[1] Ibn-alathir, historien arabe, lui donne pour père un certain *Djourdjis*, t. 1, f° 116, v°, et 143, r°. — S.-M.

[2] Voyez sur ces sectaires, t. 12, p. 442, not. 2 et 3, liv. LXVII, § 26, —S.-M.

[3] Cette ville, selon Cédrénus, t. 2, p. 496, n'était habitée depuis très-long-temps que par des Juifs, des Athingans et d'autres sectaires méprisés. Ἐν ᾗ Ἰουδαίων καὶ Ἀθιγγάνων καὶ ἑτέρων ἀσεβῶν πλῆθος ἔκπαλαι τῶν χρόνων ἐγκατοικίζεται. La position de cette ville, qui était dans la grande Phrygie, n'est pas connue avec exactitude. C'est là probablement ce qui fait dire que Michel était d'origine juive. Selon Abou'lfaradj, *Chron. syr.*, p. 150, son père était un Juif converti et baptisé.—S.-M.

[4] Selon Nicétas, dans sa vie de saint Ignace, *ap. Conc. Labb.*, t. 8, p. 1183, il était d'une secte qu'il appelle des Sabbatiens. Μιχαὴλ Ἀμοριανὸς, καὶ τὴν αἵρεσιν Σαββατιανὸς ὤν.—S.-M.

plus infidèle à Léon, qui, non content de le combler d'honneurs, avait voulu tenir sur les fonts du baptême un de ses enfants; ce qui formait alors une sorte d'alliance beaucoup plus étroite qu'elle n'est aujourd'hui.

XXVIII. Conduite de Michel à l'égard des Catholiques. Cedr. t. 2, p. 498, 499. Zon. l. 15, t. 2, p. 135, 136. Cont. Theoph. p. 31, 32. Symeon, p. 412. Georg. p. 510. Manass. p. 96. Glyc. p. 288. Leo gramm. p. 448. Geoes. l. 2, p. 23. Joël. p. 178. Vita Niceph. c. 13, ap. Boll. 13 mart. Vita Theod. Grapti ap. Sur. 26 dec. Vita Nicol. Stud. c. 5 et 9, ap. Boll. 4 feb. Bolland in Theodora, 2 feb.

Quoique l'Église ne dût pas beaucoup espérer de Michel, les catholiques exilés, attentifs à profiter des événements, sondèrent ses dispositions dès qu'ils le virent parvenu à l'empire. Michel, très-indifférent sur la religion parce qu'il n'en était nullement instruit, se piquait de philosophie; il faisait aussi peu de cas des orthodoxes que des images; il répondit aux lettres de Nicéphore et de Théodore Studite, *qu'il n'était pas venu pour rien innover sur cet article; qu'il s'en tenait à la croyance de son prédécesseur; et qu'après tout, chacun n'avait qu'à suivre tel parti qu'il voudrait; qu'il défendait seulement, pour éviter les troubles, de placer aucune image dans la ville de Constantinople.* On rappela les exilés, on ouvrit les prisons aux catholiques. Mais, comme l'indifférence est beaucoup plus voisine de l'erreur que de la vérité, Michel ne demeura pas long-temps en cet état. Théodore, revenu d'exil, l'alla trouver avec plusieurs évêques, et, après l'avoir remercié de la grace qu'il leur avait accordée, il voulut lui parler de la doctrine de l'Église. Sur quoi Michel l'interrompant : *C'est donc vous*, lui dit-il, *qui vous faites un devoir de résister aux princes ?* Cette parole, accompagnée d'un air de mépris, fit évanouir toute espérance. La persécution suivit bientôt après. Il se proposa pour modèle Constantin Copronyme, le héros des iconoclastes, qui regardaient la longueur de son règne comme une récompense de son zèle. On ne parla plus que d'exils, de prisons, de

supplices. Jean Lécanomante reprit l'autorité tyrannique dont il avait joui sous Léon; les moines surtout et les évêques furent l'objet de sa haine. Entre le grand nombre de ceux qui souffrirent alors, je n'en citerai que deux. Théophile, fils de l'empereur, et qui reçut cette année le titre d'Auguste, fit mourir sous les coups de fouet Euthymius, évêque de Sardes. Le moine Méthodius souffrit plus qu'il ne fallait pour mourir, si la Providence ne l'eût conservé pour réparer un jour les maux de l'Église. Il était né à Syracuse de parents distingués par leur noblesse. Après avoir reçu une éducation convenable à sa fortune, il vint à Constantinople pour s'avancer à la cour. Un moine lui fit changer de dessein; il donna tous ses biens aux pauvres et prit l'habit monastique. Les fureurs de Léon l'Arménien le déterminèrent à se retirer à Rome. Après la mort de ce prince, il revint à son monastère, apportant avec lui une lettre dogmatique du pape, qui, sur les premières nouvelles du rappel des exilés, s'était flatté de l'espérance d'un heureux changement. Mais, loin d'avoir aucun égard à cette lettre, l'empereur, traitant Méthodius de séditieux, lui fit donner sept cents coups de fouet, et l'envoya dans une île voisine du promontoire Acritas, dans la Propontide, au midi de Chalcédoine. Il y fut enfermé dans un sépulcre étroit et obscur avec deux malfaiteurs. L'un étant mort peu de temps après, on le laissa pourrir auprès de Méthodius, qui essuya toutes les horreurs qu'éprouve un cadavre jusqu'à ce qu'il soit réduit en poussière. Un pauvre pêcheur du voisinage lui apportait toutes les semaines la quantité d'huile nécessaire pour l'entretien d'une lampe. Il demeura dans cet af-

freux cachot pendant plusieurs années, s'occupant de la prière, et de la conversion de son camarade, qui, touché de ses instructions et de ses exemples, devint un aussi grand saint que Méthodius.

XXIX. Impiété de Michel.

Aussi présomptueux qu'ignorant, Michel était ce qu'on appelle un esprit fort. Il censurait l'Évangile et les prophètes; il niait la résurrection, la vie future, l'existence des démons. Il regardait la fornication comme une œuvre naturelle, que nulle loi ne peut défendre. Cependant, élevé par une femme juive, il mêlait à son déisme quelques pratiques de la religion judaïque. Il voulait qu'on sanctifiât le samedi; il prétendait que la pâque devait être célébrée selon l'usage de la Synagogue; il mettait Judas au nombre des saints. Plein de mépris pour l'étude de l'antiquité, tant profane qu'ecclésiastique, loin de l'encourager, il ne cherchait qu'à en éteindre la connaissance, déja devenue assez rare en ce temps-là. Comme il ne savait pas même l'alphabet, et qu'il pouvait à peine épeler son nom, il ne voulait pas qu'on apprît à lire aux enfants, et il se perdait en raisonnements politiques pour appuyer cette opinion bizarre. Le patriarche Théodore mourut cette année; il fut remplacé par un digne successeur : ce fut Antoine de Syllée.

XXX. Révolte de Thomas. Cedr. t. 2, p. 499 et seqq. Leo gramm. p. 448. Zon. l. 15, t. 2, p. 136 et seqq. Cont. Theoph. p. 32-46. Symeon, p. 412, 413.

Michel persécutait impunément les orthodoxes. Disposés à tout souffrir plutôt que de se défendre, ils ne lui donnaient aucun sujet de crainte. Mais bientôt il vit s'élever un orage qui fit long-temps flotter sur sa tête la couronne qu'il avait usurpée. Thomas, dont j'ai déja parlé plusieurs fois, commandait en Orient les troupes confédérées. Après la mort de Bardane, il s'était attaché à Léon; et, jaloux de Michel, qui cou-

Georg. p. 511, 512, 513. Manass. p. 96. Glyc. p. 288. Genes. p. 14-21. Baronius, t. 14, p. 62 et seqq.

rait la même carrière, il le haïssait d'autant plus, que, se croyant supérieur en mérite, il le voyait avancer par des progrès plus rapides. L'assassinat de Léon son bienfaiteur, et plus encore l'élévation de son rival, le mirent en fureur. Il leva l'étendard de la révolte[1]; et, dès qu'il se fut déclaré, toute la jeunesse de l'Orient accourut au premier signal. L'impiété de Michel, sa cruauté, la corruption de ses mœurs, le rendaient odieux à toutes les provinces. Sa grossièreté, son ignorance, son bégaiement même le faisaient mépriser. Thomas, au contraire, quoique d'une naissance obscure et demi-barbare[2], se faisait aimer par sa douceur

[1] Il est dit dans la lettre adressée plus tard par Michel-le-Bègne à Louis-le-Débonnaire, que Thomas s'était révolté sous le règne de Léon. Je dois remarquer que ce témoignage, tout suspect qu'il est, comme on pourra le voir ci-après § 42, s'accorde mieux avec les récits des historiens orientaux qu'avec ceux des écrivains grecs. Voyez aussi ci-après, not. 2 et § 31, p. 46. — S.-M.

[2] Τὸ γένος Βαρβάρων, dit Cédrénus, t. 2, p. 499. Voyez ce qui a été dit de la patrie de ce personnage, t. 12, p. 404, not. 3, liv. LXVII, § 2. Selon Cédrénus, qui rapporte t. 2, p. 499, un grand nombre d'imputations odieuses qui paraissent avoir été répandues contre Thomas par ses ennemis et ses vainqueurs, Thomas aurait été contraint de chercher un asile chez les Arabes pour éviter le châtiment de ses crimes. Il aurait habité vingt-cinq ans parmi les Arabes, chez lesquels il aurait abjuré la religion chrétienne pour embrasser le musulmanisme, et il aurait obtenu ensuite un commandement, et il leur aurait promis de faire son possible pour les rendre maîtres de l'empire. Il est facile de voir que ce sont là des allégations ennemies, impossibles à établir et à prouver. On les retrouve toutes dans une lettre de Michel adressée à Louis-le-Débonnaire, à qui il rend compte de la révolte et de la mort de Thomas. Voyez ci-après, § 42, p. 61. Ces mensonges officiels ont été reproduits par les historiens. Léon le grammairien prétend, p. 448, *ad calc.* Theoph., qu'il se faisait appeler Constantin et prétendait être le fils de l'impératrice Irène. Κωνσταντῖνον ἑαυτὸν ὀνομάσας, καὶ υἱὸν Εἰρήνης βασιλίσσης. Il ajoute que beaucoup de Barbares crurent à cette fable. Elle est indiquée aussi dans Cédrénus, t. 2, p. 499, et dans Zonare, l. 15, t. 2, p. 136. Elle est rappelée également dans la chronique syriaque d'Aboul-faradj ou Bar Hébræus, p. 150. Voyez t. 12, p. 419, not. 7, liv. LXVII, § 9. On y dit qu'il était fils

et son affabilité. Une grande réputation de valeur, une éloquence naturelle, un extérieur plein de noblesse, tout, jusqu'à ses cheveux blancs, car il était déja avancé en âge, lui conciliait le respect et la confiance. Quoiqu'une blessure reçue dans une bataille l'eût rendu boiteux, il avait conservé toute la vigueur de sa jeunesse, et rien ne lui manquait de ce qui peut rendre un ennemi redoutable. Mais nous verrons bientôt que c'était un de ces génies subalternes, qui ne brillent qu'au second rang, et que l'on croit capables de commander tant qu'ils ne font qu'obéir. Il commença par se saisir de toutes les recettes de l'Asie, et en employa les deniers à payer ses troupes, à faire les préparatifs d'une guerre qui devait décider de l'empire, et à gagner les peuples par ses largesses. Il mit dans son parti toutes les villes, soit par persuasion et par douceur, soit par menaces et par force. Deux provinces seules en Asie demeurèrent constamment attachées à l'empereur. C'étaient, selon le langage du temps, ce qu'on appelait le thême *Obsequium* [1] et

d'on certain Monamar, mais qu'il se doonait pour un fils de l'empereur Constantin, fils d'Irèoe, et qoe les Arabes le reconnurent en cette qualité. Ils placent son passage chez les Arabes en l'an 803. Les Arméniens placent aussi sa révolte eo l'an 804. Ils disent qo'en cette aonée il vint à Garin, qni est le nom qo'ils donnent à Arzroum. Voyez la chroniqoe de Samuel d'Ani, traduite en latin, Milan, 1818, p. 62. Le continoateur de Théophane, p. 32, dit qu'on le croyait d'origine slave, et descendant de ces Slaves qui avaient été transportés en Asie par les empereurs. Τοῦτον ὁρμᾶσθαί φησι ἐξ ἀσήμων τε γονέων καὶ πενιχρῶν, ἄλλως δὲ καὶ Σκλαβογενῶν, τῶν πολλάκις ἐγκισσευθέντων κατὰ τὴν Ἀνατολήν. Cet auteur rapporte aussi toutes les allégations calomnieuses réunies dans Cédrénus et dont j'ai parlé; mais la maoière dont ils en parlent l'un et l'autre indiqne qu'ils y attachaient peu de confiance. Selon Génésius, l. 2, p. 14, il était Scythe d'origine, εἰ καὶ σκυθίζων τῷ γένει, ce qui oe nous instruit pas davantage sor ce fait. — S.-M.

[1] Oo *Opsicium*. Τὸ θέμα τοῦ ὀψικίου. — S.-M.

celui d'Arménie[1]. Le premier renfermait l'Hellespont et la Mysie, depuis la Propontide jusqu'au golfe d'Adramytte; le second contenait l'ancien royaume de Pont, et s'étendait en Paphlagonie jusqu'au-delà de Sinope[2], Catacylas[3] et Olbianus, gouverneurs de ces deux provinces, les maintinrent dans l'obéissance[4]: elles furent récompensées de leur fidélité par l'exemption d'un impôt fort onéreux établi par Nicéphore. On payait tous les ans pour chaque cheminée environ quarante-cinq sols de notre monnaie; et cet impôt se nommait la *taxe de la fumée*[5].

XXXI. Alliance de Thomas avec les Sarrasins. La nouvelle de ces troubles mit en mouvement les Sarrasins. Ils crurent l'occasion favorable pour étendre leurs conquêtes et entrèrent dans l'Asie-Mineure. Ce contre-temps embarrassait Thomas: d'un côté, les Sarrasins, par cette fâcheuse diversion, pouvaient donner à Michel le temps de se mettre en défense; de l'autre, Thomas ne pouvait leur abandonner l'Asie sans aliéner l'esprit des peuples, et perdre toutes ses

[1] On plutôt des Arméniaques, τῶν Ἀρμενιακῶν, qu'il faut bien distinguer de l'Armenie. Voyez ci-dev. p. 350, not. 7, liv. LXVI, § 22.—S.-M.

[2] On voit par la lettre de Michel-le-Bègue, déja citée, que les conquêtes de Thomas commencèrent par la partie de l'empire voisine de l'Arménie et des régions caucasiennes. Il y est dit: *Direptione sibi subdidit totum Armeniæ ducatum, simul et ducatum Chaldææ, quæ gens montem Caucasum incolit, necnon et ducem Armeniarum cum manu valida devicit.* Epist. Mich. ap. Raynald, *Ann.* t. 14, p. 630. —S.-M.

[3] Selon Génésius, l. 2, p. 16, ce Catacylas ou Catacolas, comme il l'appelle, était cousin, ἐξάδελφος, de Michel.—S.-M.

[4] Génésius, l. 2, c. 15, nomme un autre chef qui combattit avec ardeur pour le service de Michel. C'était un certain Christophe ou Christophorus, revêtu du titre de *magister* ou *magistros*, dont les fils Varsacius, Βαρσάκιος, et Nasor furent patriciens.—S.-M.

[5] Καπνικόν. Il n'était cependant ni plus onéreux ni plus bizarre que notre impôt sur les portes et fenêtres, provenant des Anglais. — S.-M.

ressources. Il résolut de faire un grand effort pour terminer promptement cette guerre, et forcer les Sarrasins à la paix. Au lieu de marcher à leur rencontre, il se jeta en Syrie avec une nombreuse armée. A cette nouvelle, les Sarrasins reviennent sur leurs pas pour défendre leurs foyers, et trouvant Thomas en état de leur résister avec avantage, ils écoutent des propositions de paix : ils conviennent de l'aider de leurs troupes; et de son côté il promet de leur abandonner les villes de la frontière et de leur payer tribut[1]. Ce traité conclu, il eut la liberté d'entrer dans Antioche, où il se fit couronner empereur par le patriarche Job[2]. Les Sarrasins, qu'il avait intéressés à ses succès, lui donnèrent des troupes, et en rassemblèrent en sa faveur de toutes les provinces[3]. Son armée se trouva bientôt grossie d'une multitude de Barbares[4]. L'Égypte, la Perse, les Indes, l'Assyrie, l'Arménie, la Chaldée[5], l'Ibérie[6], et tous les pays mahométans, si-

1 Ἐσπείσατο ὑπεχόμενος προδοῦναι τούτοις τὰ Ῥωμαίων ὅρια, καὶ τὴν αὐτων αὐτοῖς ὑποχείριον θέσθαι ἀρχήν. Cedr. t. 2, 501.—S.-M.

2 Αὐτοκράτωρ ἐν Ἀντιοχείᾳ ἀναγορεύεται παρὰ τοῦ τηνικαῦτα τὴν ἐκεῖσε ποιμαίνοντος ἐκκλησίαν Ἰώϐ. Cedr. t. 2, p. 501.—S.-M.

3 C'est là ce qui a fait dire à Michel dans sa lettre à Louis-le-Débonnaire : *Thomas exiens de Perside cum Sarracenis et Persis, Hiberis, Armeniis et Avasgis, et reliquis gentibus alienigenarum, tempore prædicti Leonis subito cum prædicta manu valida perprœliaretur.* Epist. Michaelis, ap. Raynald, *Annal.* t. 14, p. 63.—S.-M.

4 Χεῖρα δὲ πολλὴν αὐτός τε συλλέγει, καὶ παρὰ τῶν Ἀγαρηνῶν λαμϐάνει, οὐμόνον δὲ τῶν προσοίκων ἡμῖν, ἀλλὰ καὶ τῶν ἐκ τὴν περαίαν, Αἰγυπτίων, Ἰνδῶν, Περσῶν, Ἀσσυρίων, Ἀρμενίων, Χαλδαίων, Ἰϐήρων, Ζηχῶν καὶ Καϐήρων. Cedr. t. 2. p. 501.—S.-M.

5 La Chaldée dont il est question ici n'est pas le pays célèbre dont Babylone était la capitale, mais une contrée montueuse, située entre la ville de Trébizonde et l'Arménie. On l'appelle actuellement *Tcheldir.* J'en ai déja parlé, t. 3, p. 366, not. 3, liv. XVII, § 9, et t. 6, p. 297, not. 1, liv. XXXVIII, § 54.—S.-M.

6 C'est le pays qu'on appelle à présent la Géorgie.—S.-M.

tués sur les bords du Pont-Euxin et de la mer Caspienne, lui envoyèrent leurs soldats [1]. Les disciples de Manès, qui formaient un état sur les frontières de l'Arménie, se joignirent à lui [2]. Tant de forces furent l'origine de sa faiblesse; suivi de cette nuée de Barbares [3], il devint comme eux fier, cruel, insolent. Il se livra sans réserve aux plaisirs, et cessa de mériter l'empire dès qu'il eut pris le titre d'empereur. Il n'avait point de fils; songeant à perpétuer sa puissance, avant même que de l'avoir affermie, il adopta un inconnu, aussi mal fait d'esprit que de corps, dépourvu

[1] On a pu remarquer ci-dev not. 3, 4, p. 47, dans la liste des Barbares qui fournirent des troupes à Thomas, les noms de deux nations qui ne reparaissent pas ici. Les uns sont les Zicches et les autres les Cabires. Les premiers sont un peuple qui occupait la partie la plus occidentale du Caucase, au nord-ouest de la Colchide, dans le voisinage des Abasges ou Abkhaz. Il en est question plusieurs fois dans Procop. *de Bell. Pers.* l. 2, c. 29, et *de Bell. Goth.* l. 4, c. 4. Ils existent encore dans le même pays. Quant aux Cabires, j'ignore quel peuple ce pouvait être; je pense qu'il s'agit des hordes répandues alors dans l'Asie; mais je n'en ai pas la certitude. Les autres passages de la Byzantine, où il est question de cette nation, ne peuvent nous servir à la faire mieux connaître. La plupart des peuples dont il est question ici, ceux de la Chaldée persique, de l'Ibérie, de l'Arménie, les Zicches, n'étaient pas musulmans, comme on pourrait le croire par la manière dont Lebeau reproduit l'énumération de Cédrénus. A cette époque, il n'y avait pas encore de musulmans sur les bords de la Mer Noire.—S.-M.

[2] Le continuateur de Théophane, p. 35, ajoute à la phrase de Cédrénus rapportée dans la not. 4, p. 47, les mots, καὶ πάντων τῶν δὴ Μάνεντος στοιχούντων δόγμασι καὶ θεσπίσμασι. C'est là ce qui a donné lieu à Lebeau de distinguer les sectateurs de Manès des autres auxiliaires de Thomas, tandis que, par la manière dont s'exprime le continuateur de Théophane, on voit qu'il s'est servi d'une phrase vague, dans laquelle il a l'air d'attribuer la doctrine de Manès aux Persans, aux Indiens, aux Arméniens et aux autres nations de l'Orient qu'il énumère.—S.-M.

[3] Genésius, l. 2, p. 15, ajoute les Sabires, peuple qui n'existait plus à cette époque, les Alvires, les Lazes, les Vandales, les Slaves, les Huns et les Goths, à la liste des peuples qui marchèrent sous les drapeaux de Thomas. L'énumération qu'il donne n'est qu'une liste tirée des auteurs que j'ai cités, amplifiée et sans autorité.—S.-M.

de tout genre de mérite, mais souple, complaisant et flatteur; il lui donna le nom de Constance[1].

An 822. XXXII. Divers succès de Thomas.

A son retour de Syrie, les peuples de l'empire ne trouvèrent plus en lui ce caractère de bonté et de clémence qui avait gagné leurs cœurs. Toutes les villes qui tardaient à lui ouvrir leurs portes, et à le reconnaître pour empereur, étaient impitoyablement saccagées. Cependant, Michel, se persuadant que tout ce que publiait la renommée était exagéré, se contenta de faire passer quelques troupes en Asie; c'en était, à son avis, plus qu'il ne fallait pour terrasser un rebelle qu'il affectait de mépriser. A la première rencontre, elles furent taillées en pièces. Thomas fait en même temps construire des barques légères pour le passage de ses troupes, et d'autres plus fortes pour le transport des chevaux et des provisions. Il se saisit des vaisseaux de l'empire qui se trouvent sur les côtes d'Asie, et ordonne de les rassembler tous à l'île de Lesbos. Il marche lui-même vers Abyde à la tête de quatre-vingt mille hommes, à dessein de passer dans la Chersonèse de Thrace. Pour mieux ressembler à Xerxès[2], auquel il prenait plaisir d'être comparé, il désole tout le pays qu'il traverse, et réduit en cendres les villages et les villes. Une seule place, plus forte que les autres, se défendait du pillage; il la fait attaquer par son fils adoptif à la tête d'un détachement. Ce jeune téméraire, sur la foi de quelques imposteurs

[1] Cette circonstance est donnée par le continuateur de Théophane, p. 33. Génésius en parle aussi, l. 2, p. 16, et il appelle ce personnage *Pseudo-Constantius* ou le faux Constance.—S.-M.

[2] C'est tout simplement une réminiscence classique de l'historien Génésius, p. 14. Νέῳ Ξέρξῃ τοῖς ὁμοπίςοις ἀποφανέντι.—S.-M.

qui se disaient prophètes, s'était vanté la veille que, tel jour, il entrerait triomphant dans Constantinople; il marche à cette forteresse sans précaution, sans garder aucun ordre, et tombe dans une embuscade où Olbien l'attendait. Il y périt avec sa troupe. On porte sa tête à l'empereur, qui la renvoie à son père. Thomas, qui pouvait aisément remplacer un fils de cette espèce, s'aperçoit à peine de sa perte; il profite d'une nuit obscure et passe l'Hellespont à Horcosie[1].

XXXIII. Il marche à Constantinople.

La défaite des troupes envoyées en Asie, et la marche de Thomas qui approchait de l'Hellespont, avaient enfin donné de l'inquiétude à l'empereur. Il était sorti de Constantinople, et avait parcouru toute la Thrace sur la route que Thomas devait tenir, exhortant les habitants des villes et des forteresses à lui être fidèles, et à défendre leur vie et l'honneur de leurs femmes et de leurs filles contre des barbares. Mais le mépris qu'on faisait de Michel rendait ses paroles inutiles; et dès que Thomas parut, tous ces peuples se joignirent à lui pour aller assiéger Constantinople. Cependant Michel, aux approches du danger, travaillait à se mettre en défense. Il fit venir Olbien et Catacylas avec leurs troupes; il rassembla tout ce qu'il put de vaisseaux, et fit tendre la chaîne qui fermait l'entrée du golfe.

XXXIV. Son arrivée.

Dans l'île de Scyros, une des Cyclades, vivait alors un exilé, nommé Grégoire Ptérote[2]. C'était un officier de marque, cousin de l'empereur Léon[3], qui l'a-

[1] Πρὸς τὴν Θρᾴκην ἀπὸ τοῦ χωρίου ὃ καλοῦσιν Ὁρκώσιον περαιοῦται. Cedr. t. 2, p. 501. La position exacte de ce lieu est inconnue.—S.-M.

[2] Γρηγόριος ὁ πτερωτός. Cont. Theoph. p. 37.—S.-M.

[3] Ἀδελφιδοῦς τυγχάνων Λέοντος τοῦ βασιλέως. Cedr. t. 2, p. 502.—S.-M.

vait souvent employé dans le commandement. Après le massacre de Léon, ne pouvant retenir sa colère, il avait osé faire en face au nouveau prince les reproches les plus vifs. A quoi Michel avait répondu par une ironie insultante, l'exhortant à prendre patience et à se soumettre sans murmurer aux décrets de la Providence. Il l'avait ensuite chassé de la cour et relégué à Scyros. Thomas le fit venir, et lui donna un corps de douze mille hommes à commander; il mit un autre officier à la tête de la flotte, et leur fit prendre les devants pour bloquer la ville du côté de la terre et de la mer. La flotte n'eut pas de peine à rompre la chaîne, et traversa le golfe dans sa longueur jusqu'à la pointe de Blaquernes, où se rendirent aussi les douze mille hommes commandés par Grégoire. Mais ni les uns ni les autres ne firent aucune entreprise contre la ville. Cependant Thomas faisait construire des machines de toute espèce pour battre les murailles. A la place de ce fils adoptif qu'il avait perdu, il en choisit un autre, auquel il donna le nom d'Anastase. C'était un moine apostat et libertin, qui ne s'était fait valoir auprès de lui que par l'audace et l'impudence. Secondé de ce collègue, et comptant beaucoup sur le nombre de ses troupes, il se présenta devant la ville, se flattant qu'à la première vue on allait lui ouvrir les portes. Étonné de voir qu'il ne se faisait aucun mouvement, et qu'au lieu des acclamations qu'il attendait on l'accablait de malédictions et d'outrages, il alla camper vers la pointe du golfe près de l'église de Saint-Côme et de Saint-Damien[1]. De là il détacha une

[1] En un lieu qui portait le nom de Paulin, ἐν τοῖς Παυλίνου. Cedr. t. 2, p. 502.—S.-M.

partie de son armée, pour brûler et détruire toutes les habitations le long du Bosphore, jusqu'au Pont-Euxin.

XXXV. Attaque de la ville.

Pendant qu'il travaillait à se mettre hors d'insulte par de bons retranchements, il aperçut du haut d'une éminence l'empereur qui plantait un étendard sur le toit de Sainte-Marie-de-Blaquernes, pour mettre la ville sous sa protection, et Théophile, fils de l'empereur, qui, marchant à la tête du clergé, faisait sur les murailles le tour de la ville, portant le bois de la vraie croix, et la robe qu'on croyait être celle de la sainte Vierge. Le danger inspirait à ces princes cette piété passagère. Thomas, qui n'était pas plus dévot, en conçut néanmoins de l'inquiétude; il craignit que le ciel ne se déclarât pour ses ennemis. Toutefois il résolut de donner l'assaut. Dès le matin du jour suivant, il partage en deux son armée; il en donne la moitié à son fils pour attaquer le rempart depuis la porte Dorée jusqu'à la Propontide, et se met à la tête de l'autre pour forcer la ville du côté de Blaquernes. Deux armées s'avancent donc en ordre de bataille, précédées d'un terrible appareil de machines. On plante au pied des murs des échelles qui les égalent en hauteur; elles sont bientôt couvertes d'autant de files de soldats, qui vont porter ou chercher la mort au haut des murailles. Les béliers, les catapultes, les balistes, tout est en mouvement; tout s'anime à la ruine des murs, ou à la perte de leurs défenseurs. Le péril et la terreur ne sont pas moindres du côté de la mer. La flotte ennemie, qui borde d'un côté le golfe, de l'autre la Propontide, fait pleuvoir dans la ville les feux, les pierres, les javelots. Les habitants, non moins ardents

à se défendre, mettent tout en œuvre pour repousser ces efforts. On fait tomber du haut des tours d'énormes masses de pierres. Des flots de plomb fondu, d'eau bouillante, de sable brûlant, coulent le long des échelles, embrasent et précipitent les assaillants. L'inexpérience des barbares qui faisaient jouer les machines favorisait encore les assiégés. Les catapultes et les balistes, employées de trop loin, ou ne portaient pas jusqu'aux murs, ou n'avaient qu'une faible portée; tandis que celles des assiégés, placées avantageusement, avaient un effet assuré. Un contre-temps encore plus fâcheux rompit toutes les mesures de Thomas. Pendant le fort de l'attaque, il s'élève une violente tempête qui rompt les câbles des ancres, disperse les vaisseaux, et délivre la ville de danger du côté de la mer. Tant de mauvais succès obligèrent Thomas de se retirer; et comme l'hiver approchait, et que les frimas de la Thrace auraient été insupportables à ses troupes, accoutumées à des climats plus tempérés, il alla prendre ses quartiers au fond de la Chersonèse.

Aux premiers jours du printemps, il revint devant Constantinople, mais il trouva Michel encore mieux préparé à le recevoir. Ce prince avait rassemblé pendant l'hiver un plus grand nombre de troupes et de vaisseaux. Thomas s'étant approché pour donner un nouvel assaut, Michel se montra sur le haut de la muraille, et adressant la parole aux Grecs de l'armée ennemie : *Braves compatriotes*, s'écria-t-il, *de quoi me suis-je rendu coupable à votre égard? Quel mal vous ont fait vos frères dont vous venez répandre le sang? Quittez ces armes parricides, que la fureur aveugle d'un rebelle vous a mises entre*

An 823.

XXXVI. Seconde attaque.

les mains. Je vous promets d'oublier votre révolte et de vous combler de biens, si vous voulez vous souvenir que je suis votre empereur, et que cette ville est votre patrie. Ces paroles, loin de faire impression sur les cœurs, n'inspirèrent que du mépris. Persuadés qu'elles étaient l'effet de la crainte et de la faiblesse, ils s'avancent en désordre, comme étant assurés de ne point trouver de résistance. Michel profite du moment, et fait sur eux une furieuse sortie avec toutes ses troupes. Ils ne s'attendaient à rien moins, et du premier choc ils sont renversés. Michel ne rentre dans la ville qu'après un grand carnage. Pendant ce même temps, la flotte de l'empereur avait encore un succès plus étonnant : tous ses vaisseaux étant sortis du port et s'étant rangés en ordre de bataille, la flotte ennemie qui semblait n'attendre que le signal, et d'où partait déja une nuée de pierres et de javelots, frappée d'une terreur panique, tourne tout-à-coup vers le rivage : les soldats et les matelots vont, les uns se jeter dans l'armée de l'empereur qui combattait encore, et se rendent à lui; les autres, fuyant sans être poursuivis, gagnent le camp de Thomas.

XXXVII. Défaite de Grégoire.

Ce double échec détacha Grégoire du parti des rebelles. Il voyait que Thomas, toujours malheureux et incapable de se relever de ses pertes, commençait à tomber dans le mépris, et qu'il ne pouvait éviter d'être bientôt accablé. Il crut qu'il était temps de songer à sa propre sûreté, s'il ne voulait pas être enveloppé dans la même ruine. Il craignait encore pour sa femme et pour ses enfants, que Michel retenait prisonniers. Pour faire savoir son dessein à l'empereur, il se servit d'un moine du monastère de Stude qu'il

avait avec lui. En même temps il se sépare du gros de l'armée avec une partie de sa troupe, qui voulut bien le suivre, et alla camper sur les derrières. Il ne doutait pas que, sur son avis, l'empereur ne fît une vigoureuse sortie; alors il devait charger en queue les troupes de Thomas, qui, se trouvant ainsi enfermées, ne pouvaient manquer d'être taillées en pièces. Mais, pour se détacher de Thomas, il aurait dû attendre que son avis fût parvenu à l'empereur; sa précipitation le perdit: le moine ne put pénétrer dans Constantinople, dont les assiégeants fermaient toutes les avenues; et Thomas ne doutant point de la perfidie de Grégoire, tomba sur lui avec un gros détachement, le battit, le prit lorsqu'il fuyait, et le fit mourir comme traître. Il rejoignit ensuite son armée, et, fier de cet exploit, qu'il vantait comme une grande victoire, il envoya ordre à la flotte qu'il avait à Lesbos de se rendre à l'entrée du Bosphore. Elle était composée de trois cent cinquante grosses barques, partie armées en guerre, partie chargées de provisions. Poussée par un vent favorable, elle aborda en peu de temps au port de Byride [1], lieu inconnu aujourd'hui, mais qui paraît avoir été sur la Propontide. La flotte de l'empereur vint l'y attaquer; la plupart des barques furent prises, ou consumées par le feu grégeois; celles qui échappèrent eurent le bonheur d'entrer dans le golfe, et de gagner le port de Blaquernes, où l'équipage les abandonna pour se jeter entre les troupes de terre. Tous les jours il se livrait de petits combats entre les assié-

[1] Τῷ χωρίῳ προσορμίζεται τῶν Βυρίδων. Cedr. t. 2, p. 504. Dans Zonar. l. 15, t. 2, p. 138, on lit Βυρίδας. — S.-M.

geants et les assiégés. Michel, son fils Théophile, Olbien, Catacylas, commandaient tour-à-tour les sorties, et l'avantage ainsi que la perte se partageaient à peu près également. L'empereur n'osait livrer de bataille générale à une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne, et plus forte en cavalerie.

XXXVIII. Thomas vaincu par les Bulgares.

Dans cet état d'incertitude, il survint à l'empereur un secours imprévu qui lui inspira d'abord plus de crainte que de confiance. Mortagon, roi des Bulgares[1], instruit du danger où se trouvait Constantinople, envoya secrètement dire à Michel qu'il allait marcher contre Thomas, et rendre à l'empereur le service d'un allié brave et fidèle. Ces offres de bienveillance firent trembler l'empereur; il craignait que Mortagon ne voulût l'arracher des mains de Thomas, pour profiter lui-même de ses dépouilles. D'ailleurs il sentait bien qu'il faudrait payer un tel secours: et il était très-avare. Il remercia donc le roi bulgare, et lui fit répondre qu'il espérait se défaire bientôt de son ennemi, sans avoir besoin d'aucun secours. Mais Mortagon, qui se promettait un riche butin dans la défaite de Thomas, se fit honneur de secourir Michel malgré lui; il voulait, disait-il, s'acquitter d'un devoir indispensable, que lui imposait le traité d'alliance fait avec Léon l'Arménien. Il marcha vers Constantinople à la tête d'une grande armée, et vint camper à quelque distance des rebelles[2]. Thomas se trouvait dans un grand embarras : s'il divisait son armée, il ne pouvait ni laisser

[1] Voyez ci-dev. § 9, p. 13, not. 3.— S.-M.

[2] En un lieu appelé *Cedoctus*, κατὰ τὸν Κήδουκτον Χῶρον καλούμενον, selon Cédrénus, t. 2, p. 505. On lit dans Zonar. l. 15, t. 2, p. 138, κατὰ τὸ Κηδύκτον.— S.-M.

assez de troupes pour continuer le siége et résister aux sorties, ni en détacher assez pour être en état de combattre les Bulgares. Il prit le parti d'abandonner le siége et de marcher à Mortagon avec toutes ses forces. Dès que les deux armées furent en présence, la bataille se livra et fut très-funeste à Thomas. Il y perdit grand nombre de soldats; ceux qui échappèrent au fer des Bulgares se sauvèrent sur les montagnes, et ne se rallièrent auprès de leur chef qu'après que Mortagon, fier de sa victoire et chargé de butin, eut repris la route de son pays, traînant à sa suite une multitude de prisonniers.

Cette défaite ruina entièrement les affaires de Thomas. Ce qui lui restait de vaisseaux se rendit à l'empereur. Ayant lui-même recueilli les débris de son armée, il n'osa retourner devant Constantinople, et se tint campé à dix lieues de cette ville, dans une plaine fertile et commode [1], d'où ses partis ravageaient toutes les campagnes d'alentour. Michel se mit à la tête de tout ce qu'il avait de troupes, et, soutenu des conseils et de la valeur d'Olbien et de Catacylas, il alla chercher Thomas qui, dans l'état où il était réduit, n'avait plus sur lui aucun avantage. Thomas accepte la bataille, et pensant s'aider d'un stratagème, il ordonne à ses soldats de prendre d'abord la fuite, pour attirer après eux l'armée de l'empereur, et de retourner sur elle avec vigueur lorsque la poursuite y aurait jeté le désordre. Il ignorait la disposition de ses troupes : harassées, épuisées de fatigues, rebutées d'une guerre de trois ans, qu'elles avaient cru terminer en peu de mois,

XXXIX. Il lève le siége.

[1] Elle se nommait *Diabasis*. Cedr. t. 2, p. 506.—S.-M.

elles ne désiraient que de revoir leurs foyers; et ayant perdu toute espérance, elles s'ennuyaient de se voir les victimes d'une ambition téméraire et si mal conduite. Elles furent donc très-promptes à obéir au premier ordre, et prirent la fuite dès le commencement du combat. Mais, au signal qui leur fut donné pour tourner visage, elles continuèrent de fuir encore plus fort, et, s'étant dispersées de toute part, elles ne revinrent que pour se donner à l'empereur. On les voyait arriver par bandes au camp de l'armée impériale. Thomas, peu accompagné, se sauva dans Andrinople, et son fils Anastase dans Bizye, à huit ou neuf lieues vers le nord [1], afin que celui qui serait assiégé pût recevoir du secours de l'autre.

XL. Mort de Thomas.

L'empereur marcha aussitôt vers Andrinople, et sachant que la ville était mal pourvue de vivres, il résolut de la prendre par famine. Thomas commença par mettre dehors ceux qui étaient hors d'état de servir à la défense; et cet ordre, raisonnable en lui-même, devint odieux par la dureté barbare des subalternes qui l'exécutèrent. Comme la disette croissait tous les jours, et que Thomas ne retranchait rien de sa dépense, rendant la famine même tributaire de son luxe et de ses débauches, les habitants, réduits au désespoir, ne songèrent plus qu'à s'affranchir du joug d'un maître qui faisait si peu de cas de leur vie. Les uns s'évadaient de la ville par des poternes qui com-

[1] *Bizya* ou *Bizye*, Βιζύη, était à une plus grande distance d'Andrinople, dans la partie de la Thrace connue sous le nom d'Aspre, qui s'étendait le long de la mer Noire. Bizye n'était pas éloignée de cette mer. Elle porte à présent le nom de *Visá*. Il en est question dans Pline, dans Ovide et dans d'autres auteurs anciens. — S.-M.

muniquaient au dehors; les autres se coulaient de nuit le long des murailles, par des cordes attachées aux créneaux. Ces fugitifs allaient se jeter entre les bras de l'empereur, ou se rendaient à Bizye auprès d'Anastase, qui n'avait ni assez de forces ni assez de courage pour courir au secours de son père. Enfin, après cinq mois de siége, tout ce que la rage de la faim peut changer en aliments étant consommé, jusqu'aux cuirs de leur chaussure, quelques habitants trouvèrent moyen de faire savoir à Michel qu'ils étaient prêts à se rendre s'il leur accordait le pardon; et, l'ayant obtenu, ils se saisirent de Thomas, et le livrèrent pieds et mains liés à l'empereur. Michel lui fit subir le traitement barbare dont le cruel Justinien II avait donné le premier exemple : après lui avoir tenu quelque temps le pied sur la gorge, il lui fit couper les pieds et les mains. En cet état, on le promena sur un âne par toutes les rues qu'il arrosait de son sang, en criant d'une voix lamentable : *Si vous êtes vraiment empereur, ayez pitié d'un sujet malheureux.* Comme Michel, qui accompagnait en personne cette horrible exécution, lui demandait s'il n'avait pas de complices entre ses courtisans, Jean Hexabule arrêta cette curiosité funeste en disant : *Eh! quoi, prince, vous en rapporterez-vous à un ennemi sur la fidélité de vos amis?* Cette sage remontrance sauva ceux que Michel livrait à la merci de Thomas. Cet infortuné rebelle, abandonné comme une bête féroce à ses cruelles douleurs, sans qu'on apportât aucun remède à ses plaies, vécut encore quelques jours, et expira vers le milieu d'octobre. Son cadavre fut attaché à un gibet. Telle fut la fin de Thomas; heureux et estimé tant qu'il crut avoir

à craindre, ses premiers succès furent le germe de ses malheurs. Après un léger avantage, il se crut invincible, et perdit par sa victoire toutes les qualités qui peuvent la procurer. Il oublia jusqu'à son âge; livré sous ses cheveux blancs à tous les excès d'une jeunesse voluptueuse, il fit voir ce qu'il aurait été sur le trône, dont la vue, quoique éloignée, avait suffi pour le corrompre.

XLI. Punition des coupables.

Les habitants de Bizye suivirent l'exemple de ceux d'Andrinople. Ils livrèrent Anastase, qui fut traité comme son père. Panium et Héraclée refusaient encore de se soumettre à Michel; il alla les attaquer. Un tremblement de terre lui ouvrit les murs de Panium; Héraclée fut prise du côté de la mer, et Michel fit grace aux habitants. Il rentra ensuite en triomphe dans Constantinople. A l'égard des complices de Thomas qui tombèrent entre ses mains, il se piqua de clémence. Il se contenta de les faire promener dans le cirque les mains liées derrière le dos, et d'exiler les plus coupables [1]. Il restait en Asie deux places voisines l'une de l'autre, Cabala et Saniane [2], où se maintenaient deux officiers de Thomas, Chéreas et Gazarène [3].

[1] Michel semble avoir été plus cruel; car il dit lui-même dans la lettre qu'il adressa bientôt après à Louis-le-Débonnaire : *Sarracenos quoque omnes et Armenicos, et reliquos, qui de prœlio evaserant, omnes vivos cepimus, et secundum Dei dispositionem nos in eis ulti sumus.* Hist. Mich. ap. Rayn. Ann. t. 14, p. 64. — S.-M.

[2] Καβάλα et Σανίανα. J'ignore la position de ces deux places, je crois cependant qu'elles étaient sur la frontière orientale de l'empire du côté de la Cappadoce et de la petite Arménie. On voit dans Constantin Porphyrogénète, *de Adm. imp.*, c. 50, qu'on donnait le nom de *Saniana* à une des subdivisions du thême de Charsiane partagée en trois lieutenances, ἡ τοποτηρησία, celles de Myriocéphale, de Sainte-Croix et de Varinonpolis. Voyez sur la Charsiane ci-après, p. 107, not. 2, liv. LXIX, § 15. — S.-M.

[3] Ὁ Χοιρέας et Γαζαρηνός. Ce der-

Ils faisaient de là des courses dans les environs. Michel leur envoya un de ses gardes pour les instruire de la mort de Thomas, et leur offrir l'impunité avec un grade honorable [1] dans ses armées. Comme ils rejetaient ces offres avec insolence, l'envoyé prit le temps qu'ils étaient sortis de leurs places pour aller au pillage, et persuada aux habitants de fermer leurs portes et de leur refuser l'entrée à leur retour : ce qui fut exécuté. Ces deux rebelles prirent le parti de se sauver en Syrie; mais ils furent arrêtés en chemin et pendus sur-le-champ. Un fait remarquable, et qui montre quelle idée cet empereur avait des dignités ecclésiastiques, c'est qu'il fit promettre l'archevêché de Néocésarée à un domestique de Gazarène, s'il trahissait son maître; ce qu'il fit : mais l'histoire ne dit pas si on lui tint parole.

An 824.

XLII. Michel écrit à Louis-le-Débonnaire et au pape.

Thegan vit. Lud. Pii. c. 34. Baronius, t. 14. p. 62 et seqq. Fleury, hist. ecclés. l. 47, art. 2, 4.

Michel, affermi sur le trône par la défaite et la mort de Thomas, songea à renouveler l'alliance avec l'empereur d'Occident, selon l'usage de ses prédécesseurs. Il envoya cinq ambassadeurs [2] à Louis-le-Débonnaire pour lui demander son amitié. Sa lettre, que nous avons encore, est d'un style dévot, chargée de passages de l'Écriture; mais elle est aussi remplie de déguisement et de mensonges. Il attribue la mort de Léon à une conjuration de quelques soldats. Il rend

nier nom se lit Ζαγορηνὸς dans Zonare, liv. 15, t. 2, p. 1390. Le continuateur de Théophane, p. 45, donne à Gazarénus le nom de Coloniatis, ce qui indique qu'il était né à Colonia, ville de la petite Arménie, non loin de l'Euphrate.—S.-M.

[1] Le titre de *magister*. Cont. Theoph. p. 45.—S.-M.

[2] Le général Théodore, protospathaire ou grand-écuyer, Nicétas, métropolitain de Myra en Lycie, le diacre Théodore, l'économe de la grande église de Constantinople, et Léon, décoré du titre de Candidat. —S.-M.

compte de la révolte de Thomas et de sa victoire sur ce rebelle, et c'est sur cette guerre qu'il s'excuse d'avoir tant différé à faire part à Louis de son avénement à l'empire. Il fait de Thomas un portrait affreux, et je pense que cette lettre est l'original de ces aventures romanesques recueillies par quelques écrivains grecs sur le compte de Thomas, et qui ne peuvent s'accorder avec la suite de sa vie [1], telle qu'elle est racontée par les auteurs les plus dignes de foi [2]. Je n'ai daigné en faire aucun usage. Michel, bien informé du zèle de Louis pour la religion, lui fait une profession de foi très-orthodoxe. Mais, sur le culte des images, il taxe calomnieusement les catholiques de superstitions ridicules et absurdes. Il donne de grands éloges au concile des Iconoclastes, et ne compte pas le second de Nicée au nombre des conciles œcuméniques [3]. La suscription de sa lettre est remarquable: jaloux du titre d'empereur, mais n'osant le refuser à Louis, après l'avoir qualifié de *cher et honorable frère, roi glorieux des Français et des Lombards*, il prend un tour, digne de la subtilité grecque, par ces termes: « et qui est appelé leur empereur; » *et vocato eorum imperatori.* Louis reçut ces ambassadeurs à Rouen [4] [*Rotomagus*], où il se trouvait alors;

[1] Voyez ce que j'en ai dit ci-dev. § 30, p. 44, not. 2.—S.-M.

[2] J'ai déja remarqué ci-dev. § 30, p. 44, not. 1, qu'en beaucoup de circonstances elle s'accordait mieux avec les récits des historiens orientaux qu'avec ceux des écrivains grecs.—S.-M.

[3] L'auteur de la chronique saxonne, ann. 824, dit qu'entre autres présents les envoyés grecs donnèrent à l'empereur un exemplaire du livre attribué à Denys l'Aréopagite, de la Hiérarchie céleste, qui jouissait alors d'une haute estime. Louis le fit traduire en latin, et l'envoya à Paris le jour de la fête du saint, et il y fut reçu avec grande joie. — S.-M.

[4] Ils étaient accompagnés de For-

il renouvela le traité [1]; et, comme ils étaient chargés d'une autre lettre pour le pape, et de présents pour l'église de Saint-Pierre, le roi, à leur prière, les fit conduire à Rome et les appuya de sa recommandation. Michel, en apparence, consultait le pape sur le culte des images, et cherchait en même temps à le tromper par un faux exposé. Il lui mandait que, depuis sa victoire, il n'y avait plus en Orient de partage dans l'Église, non plus que dans l'État; que tous ses sujets étaient réunis avec lui en fait de croyance et de pratiques religieuses. Cette députation au pape n'était qu'un jeu de cet empereur; son dessein était plutôt de sonder les dispositions de l'église romaine, que de se conformer à sa doctrine. Il continua d'être persécuteur [2].

XLIII. Entreprise des Sarrasins sur l'île de Crète. Cedr. t. 2, p.

Tandis que l'Asie et l'Europe éprouvaient les horreurs d'une guerre civile, une autre guerre infestait les îles situées entre ces deux contrées. Les Sarrasins d'Espagne [3], profitant des troubles de l'empire, armèrent

tunatus, patriarche de Grado. Eginhard, *Ann. Franc.*, ann. 824. — S.-M.

[1] *Legati imperatoris litteras et munera deferentes, pacis confirmandæ causâ se missos esse dicentes.* Eginhard, *Ann. Franc.*, ann. 824. — S.-M.

[2] On apprend de Thegan, c. 42, que Louis-le-Débonnaire envoya en ambassade à Constantinople auprès de Michel, Haliteon, évêque de Cambrai, et Ansfrie, abbé de Nonantule, qui revinrent en l'an 828. Ils avaient été bien traités par Michel. En l'an 827, des ambassadeurs de Michel étaient venus trouver le roi Louis à Compiègne (*Compendium*). — S.-M.

[3] Οἱ τὸν ἑσπέριον κόλπον τῆς Ἰβηρίας οἰκοῦντες Ἀγαρηνοί, πρόσχωροι τῷ Ὠκεανῷ ὄντες, Ἰσπανοὺς τούτους κατονομάζουσιν. Cedr. t. 2, p. 508. Constantin Porphyrogénète, *de Adm. imp.*, c. 22, donne aux Arabes d'Espagne le nom de Mavistes, parce qu'ils obéissaient aux Omniades issus de Moaviah. Il dit que c'est d'eux que venaient les Arabes qui, de son temps, étaient encore maîtres de la Crète. Οἱ τὴν Ἰσπανίαν κατοικοῦντες Ἀγαρηνοὶ Μαβιᾶται κατονομάζονται. Τούτων ἀπόγονοι τυγχάνουσιν οἱ τὴν Κρήτην οἰκοῦντες Ἀγαρηνοί. — S.-M.

508 et seqq. Zon. l. 15, t. 2, p. 139, 140. Leo gramm. p. 448. Cont. Theoph. p. 46 et seqq. Symeon. p. 413, 414. Georg. p. 513. Const. Porph. de adm. imp. c. 12 Genes. l. 2, p. 21, 22, 23. Deguignes, hist. des Huns, t. 1, 328.

vingt vaisseaux, et, sous la conduite d'Abouhafs [1], guerrier ardent et hasardeux, ils pénétrèrent dans l'Archipel et ravagèrent les Cyclades [2]. Toutes les forces de l'empereur étant alors réunies à Constantinople, ils ne trouvèrent point de résistance, saccagèrent impunément toutes ces îles, et portèrent le même ravage dans l'île de Crète. La beauté du climat et la fertilité du terroir charma ces barbares. A la vue de ces riantes campagnes, enrichies de moissons et de vignobles, Abouhafs, sautant le premier sur le rivage, s'écria dans une sorte d'enthousiasme : *La voilà cette terre délicieuse, dont parle le Prophète, ce pays où coule le lait et le miel; elle ne doit appartenir qu'aux Musulmans.* Il aurait désiré s'y établir dès ce moment; mais, la colonie n'étant pas assez nombreuse, il se contenta d'en piller les rivages; et, ayant chargé ses vaisseaux de butin, il reprit la route de l'Espagne,

1 Ἀπόχαψ. Cédrénus, t. 2, p. 508, lui donne le titre d'*Amormoumnin* ou *Amir-al-mouminin*; c'est-à-dire *chef des fidèles*. Zonare, l. 15, t. 2, p. 139, l'appelle Ἄχαψ et lui donne le même titre. La même chose est dans le continuateur de Théophane, p. 46. Il est appelé *Apochat*, Ἀπόχατ, dans la Chronique de Syméon le Logothète, p. 413. Le chroniqueur Génésius, l. 2, p. 22, donne quelques détails sur les descendants du conquérant de la Crète, qu'il appelle *Apochapsis*, Ἀπόχαψις. Il eut, selon lui, un fils nommé *Saïpès*, père de *Bamdel* (peut-être *Abou-abd-al-lah*), qui, jeté par une tempête sur la côte du Péloponèse sous le règne de Basile-le-Macédonien, y fut pris par le gouverneur Constantin Tessaraartopochis. Ce *Bamdel* était frère de *Zarcenès*, qui fut aussi chef de la Crète, ἀρχηγὸς τῆς Κρήτης, et qui était père de celui qui commandait dans cette île à l'époque où Génésius écrivait. Deguignes, *Hist. des Huns*, t. 1, p. 328, nous apprend, d'après les auteurs arabes, que le conquérant de la Crète s'appelait Abou-Hafs Omar, fils de Schoaïb, mais il ne donne aucun autre détail sur sa personne.—S.-M.

2 Cédrénus et les auteurs byzantins donnent pour cause de cette émigration des Arabes d'Espagne, que la population s'était considérablement augmentée parmi eux, et le peu de ressources de leur pays.—S.M.

à dessein de revenir bientôt pour cette importante conquête.

Ils s'y établissent.

Il partit en effet l'année suivante avec une flotte de quarante vaisseaux qui portait les plus braves de la nation; et, sans s'arrêter dans sa route, il aborda au rivage de Crète [1]. La facilité de la descente, sans aucune opposition des habitants, qui fuyaient de toutes parts, anima ses espérances. Il envoya aussitôt ses soldats au pillage, n'en réservant que vingt par chaque vaisseau; et lorsqu'ils furent éloignés de trois ou quatre lieues [2], il fit mettre le feu à la flotte. Un vent violent l'eut bientôt réduite en cendres. A la vue de ces flammes les Sarrasins dispersés dans les campagnes accourent avec effroi : irrités de la perte de leurs vaisseaux, ils demandent à leur général la raison d'un ordre si étrange. *De quoi avez-vous à vous plaindre?* leur répondit-il avec assurance : *je n'ai fait que remplir vos intentions. Ne m'avez-vous pas demandé avec ardeur de vous conduire en cette île pour vous y établir?* Comme ils s'écriaient qu'ils avaient des femmes et des enfants, et comment iraient-ils les chercher? *Eh bien!* dit-il, *je vous donne une patrie; elle vous fournira des femmes; c'est à vous à vous donner des enfants.* Ces paroles les apaisèrent; ils campèrent au bord de la mer et fortifièrent leur camp. Il fut bientôt rempli de toutes sortes de provisions qu'ils enlevaient dans les campagnes.

XLV. Ils défont l'armée im-

Cette nouvelle affligea l'empereur. C'était un déshonneur pour son règne que la perte d'une île célèbre,

[1] Auprès d'un cap nommé *Charax*. Τῷ ἀκρωτηρίῳ τῷ λεγομένῳ Χάρακι προσορμίζεται. Cedr. t. 2, p. 509. — S.-M.

[2] A 10 ou 11 stades, dit Cédrénus, t. 2, p. 509. — S.-M.

périale et achèvent la conquête de l'île.

peuplée de villes renommées de toute antiquité, et qui seule avait fait autrefois un royaume florissant. Il chargea de cette expédition Photin, commandant des armées d'Orient [1]. Photin y transporta quelques troupes; mais, après s'être instruit par lui-même des forces des Sarrasins, il manda qu'il était hors d'état de rien entreprendre, si on ne lui envoyait de puissants secours. Michel fit partir aussitôt son connétable [2] Damien avec un grand corps d'armée. Les deux généraux réunis allèrent attaquer les barbares et furent battus. Damien fut tué dès le commencement du combat: sa mort jeta la terreur et le désordre dans ses troupes, qui furent taillées en pièces. Photin se sauva vers le rivage, et s'étant jeté dans une chaloupe, il gagna l'île de Dia [3], d'où il retourna à Constantinople, portant lui-même la nouvelle de sa défaite. L'empereur, dont il était aimé, prit soin de le consoler de son infortune, en lui donnant le gouvernement de la Sicile, plus honorable encore et plus important que celui de l'île de Crète. Ce Photin fut bisaïeul de l'impératrice Zoé [4], qui se rendit dans la suite fameuse par ses crimes et par ses débauches.

XLVI. Fondation de Candie.

Les Sarrasins s'étaient d'abord campés sur le rivage occidental de l'île et songeaient à s'y établir. Un solitaire, habitant de ces montagnes, vint les avertir que, s'ils voulaient bâtir une ville, il leur indiquerait une situation plus sûre et plus commode, qui réunissait

[1] Il était grand-écuyer, ὁ πρωτοσπαθάριος, τῶν ἀνατολικῶν στρατηγός. Cedr. t. 2, p. 509.

[2] Κόμης τοῦ βασιλικοῦ ἱπποστασίου. Cedr. t. 2, p. 510.—S.-M.

[3] Διασώζεται πρὸς τὴν Δίαν. Cont. Theoph. p. 48. Dia est une petite île appelée à présent *Studia*, à une petite distance au nord de la Crète. — S.-M.

[4] C'est ce que dit le continuateur de Théophane, p. 48. —S.-M.

tous les avantages de la terre et de la mer. Ils acceptèrent ses offres avec joie, et l'ayant pris pour guide, ils arrivèrent à un lieu nommé Candace [1], vis-à-vis de l'île de Dia, où avait été autrefois la ville de *Matium* [2] alors ruinée. Ils y jetèrent les fondements d'une ville qu'ils nommèrent Candie [3]. Ce fut leur place d'armes [4], d'où ils se répandirent dans toute l'étendue de l'île et jusque dans celles d'alentour. Ils se rendirent maîtres de vingt-neuf villes [5]; une seule, que l'histoire ne nomme pas, se défendit du pillage, et ne se soumit à eux qu'à condition qu'elle conserverait ses usages et l'exercice de la religion chrétienne. Le Mahométisme fut établi dans le reste du pays; toutes les églises furent changées en mosquées; la plupart des habitants, peuple ignorant et grossier, embrassèrent la religion des vainqueurs, devinrent musulmans comme ils avaient été chrétiens. Ceux qui avaient plus de lumières et de courage, persistèrent dans leur foi et souffrirent le martyre. De ce nombre fut Cyrille, évêque de Gortyne, dont la mémoire est demeurée en singulière vénération parmi les chrétiens de cette île.

1 Ce furent bien plutôt les Arabes qui lui donnèrent ce nom, comme on le verra ci-après, not. 3.—S.-M.

2 Ville peu connue dans l'antiquité et mentionnée par Pline, IV, 12.—S.-M.

3 Ils y creusèrent, dit Cédrénus, t. 2, p. 509, un profond fossé qu'ils défendirent par un rempart. Τάφρον μὲν ἤγειραν πρῶτον βαθεῖαν, καὶ χάρακας ἐν ταύτῃ καταπήξαντες. C'est de là, ajoute-t-il, que ce lieu tire le nom qu'il a gardé jusqu'à présent, et qui est *Chandax*: Ἔνθα καὶ νῦν λαβὼν τὴν ἐπωνυμίαν ὁ τόπος, σώζει τὴν προσηγορίαν Χάνδαξ ὀνομαζόμενος. Le nom de *Chandax* est le mot arabe *Khandak*, qui signifie *rempart avec fossé*, *construction militaire*, nom qui fut en effet donné à la ville fondée par les Arabes à cette époque. Le nom de Candie, que l'on donne à présent à l'île de Crète, en est une corruption.—S.-M.

4 Οἷόν τινα πάσης ἀκρόπολιν νήσου. Cedr. t. 2, p. 510.—S.-M.

5 Indication donnée par le continuateur de Théophane, p. 48.—S.-M.

An 825.
XLVII.
Efforts inutiles pour le recouvrement de l'île de Crète.

La défaite de Photin ne fit pas perdre toute espérance à l'empereur. Il fit partir l'année suivante une nouvelle flotte sous le commandement de Cratère [1], duc de Cybire, homme fier et présomptueux, qui promit au prince un succès assuré. Il n'eut pas plus tôt débarqué près de Candie, que les Sarrasins marchèrent à lui et livrèrent bataille. Le combat fut sanglant et opiniâtre. Depuis le point du jour jusqu'à midi l'avantage fut égal, et l'on fit de part et d'autre de prodigieux efforts. Enfin les Sarrasins plièrent; un assez grand nombre furent massacrés dans la fuite; un plus grand encore jetèrent leurs armes, et se rendirent prisonniers. Candie eût été prise le même jour, si les Grecs eussent su profiter de leur victoire; mais la nuit qui approchait, et le désir du repos sauvèrent la ville. Les Grecs, enivrés de leur succès, s'assurant qu'ils se rendraient le lendemain sans peine maîtres de Candie, se livrent à la joie, et passent la nuit à boire, sans prendre aucune des précautions nécessaires dans le voisinage de l'ennemi. Les Sarrasins, avertis de ce désordre, fondent sur eux au milieu de la nuit, et les trouvant ensevelis dans le vin et dans le sommeil, ils en font un affreux carnage. Il n'en échappa qu'un seul, et c'était celui qui méritait le plus de périr. Cratère gagna le bord de la mer, et se jeta dans une barque de marchand qui se rencontra par hasard. Le général sarrasin l'ayant fait chercher parmi les morts et apprenant qu'il s'était sauvé, le fit poursuivre par deux vaisseaux qui l'atteignirent à l'île de Cos; il fut

[1] Elle était composée de soixante-dix vaisseaux de guerre, tant de son gouvernement de Cibyre que des îles de la mer Égée. Cedr. t. 2, p. 5[illegible].—S.-M.

aussitôt mis en croix sur le rivage. Tel fut le succès des efforts de Michel pour recouvrer l'île de Crète. Les Sarrasins en demeurèrent possesseurs pendant cent trente-cinq ans, jusqu'au règne de Romain Porphyrogénète.

XLVIII. Expédition d'Oryphas.

De là ils faisaient des courses continuelles dans les autres îles, où ils établissaient des colonies, et ils se rendaient redoutables dans tout l'Archipel. Pour arrêter leurs pirateries, Oryphas équipa une flotte par ordre de l'empereur. Sa prudence, son expérience, sa valeur lui avaient acquis la réputation du meilleur capitaine de l'empire en ce temps-là. Cependant les deux défaites précédentes avaient jeté tant de terreur dans les esprits, qu'il ne put faire des soldats qu'à force d'argent; il en coûta pour chacun quarante pièces d'or, qui font plus de cinq cents francs de notre monnaie. Une armée achetée si cher fut, pour cette raison, nommée l'*armée quadragénaire* [1]. Ces troupes le servirent en effet avec zèle et avec courage. Il fit des descentes dans les îles, en chassa les Sarrasins, et vint à bout de nettoyer la mer et de rendre la navigation libre. Mais il n'osa mettre le pied dans l'île de Crète, où les barbares lui parurent ne pouvoir être forcés. An 826.

XLIX. Second mariage de Michel. Cedr. t. 2, p. 510, 511. Zon. l. 15, t. 2, p. 140. [Cont. Theoph. p. 49.] Symeon, p. 412. Genes. l. 3, p. 23.

Michel, quoique sans religion, voulait sauver les apparences. Éperdûment amoureux d'Euphrosyne, fille de Constantin Porphyrogénète, il brûlait d'envie de l'épouser. Mais deux empêchements, qui semblaient être invincibles, s'opposaient à sa passion. Sa femme Thécla, dont il avait Théophile, vivait encore, et Euphrosyne était religieuse depuis son enfance dans un monastère d'une des îles du Prince, où elle avait été

[1] Τεσσαρακοντάριον. Cedr. t. 2, p. 511.—S.-M.

consacrée à Dieu dans le temps de la disgrace de son père. La mort de Thécla leva enfin le premier obstacle ; pour s'affranchir du second, il usa du même manége qu'avait autrefois employé l'empereur Claude, lorsqu'il avait voulu épouser sa nièce Agrippine. Il engagea secrètement les principaux du sénat à lui demander publiquement qu'il voulût bien prendre une seconde femme, et à combattre de toutes leurs forces la répugnance qu'il affecterait de montrer. Tout étant préparé pour jouer cette comédie, ceux qui devaient en être les acteurs, un jour d'assemblée du sénat, se jettent à ses pieds et le conjurent avec instance de consentir à un second mariage : *Qu'il n'avait qu'un fils, auquel ils souhaitaient une longue vie ; mais que, pour ôter toute inquiétude à ses sujets, il était nécessaire que son trône fut appuyé de plusieurs soutiens.* Ce motif, tiré de l'intérêt politique, me paraît avoir été alors employé, plutôt que la raison frivole et ridicule qui est cependant la seule que les historiens grecs mettent dans la bouche de ces sénateurs : ils leur font dire qu'*ayant eux-mêmes un empereur, il n'est pas juste que leurs femmes soient sans impératrice.* Michel feignit long-temps de résister à ces sollicitations ; il attendit même qu'on en vînt à des murmures et à des menaces simulées. Enfin il se laissa vaincre, mais ce ne fut qu'à condition qu'il épouserait Euphrosyne : c'était, disait-il, la seule personne qui pût lui faire changer la résolution qu'il avait prise de demeurer veuf. De plus, il exigea des sénateurs une promesse signée de leur main, que, s'il mourait le premier, Euphrosyne conserverait le titre et les honneurs d'impératrice, et que les fils qui naîtraient

d'elle partageraient le trône avec Théophile [1]. Le mariage se fit à ces conditions. On ne dit pas si Euphrosyne s'adressa au patriarche pour être relevée de ses vœux; mais cet article ne pouvait faire de difficulté. Antoine était trop bon courtisan pour mettre les lois de l'Église au-dessus de la volonté de l'empereur. Il paraît qu'Euphrosyne n'eut point d'enfants; du moins on ne voit pas que les dispositions faites en leur faveur aient eu aucune suite.

An 827.

I. Les Sarrasins s'emparent de la Sicile.

Cedr. t. 2, p. 512. Zon. l. 15, t. 2. p. 140, 141. Cont. Theoph. p. 51, 52. Symeon. p. 413.

Ce mariage incestueux fut puni de la perte de la Sicile. Euphémius [2], qui commandait dans une ville de cette île [3], se croyant autorisé de l'exemple du prince, enleva une religieuse qu'il aimait. Les frères de cette fille portèrent leur plainte à l'empereur, qui, regardant l'impunité des crimes comme un privilége de la majesté impériale, manda au gouverneur de la Sicile [4] de faire couper le nez à Euphémius, si le fait était véritable [5]. Le coupable, instruit de cet ordre, prévint

[1] Aboul'faradj', *Chron. Syr.*, p. 153, rapporte que Michel abdiqua la couronne lorsqu'il contracta ce second mariage, et qu'il fit alors couronner son fils Théophile, *car*, dit-il, *chez les Romains, il n'est pas permis de régner à ceux qui ont contracté de secondes noces*. L'usage ne permettait pas, il est vrai, de contracter de seconds mariages, mais on a déja vu qu'il s'y faisait de fréquentes infractions.—S.-M.

[2] Ce personnage est nommé *Fima* par les auteurs arabes, qui disent qu'en l'an 201 de l'hég., 817 de J.-C., il avait été envoyé faire la guerre en Afrique, par l'ordre de Constantin, qui commandait alors dans l'île. On voulut ensuite le destituer; il se révolta alors et se rendit maître de Syracuse, où il se déclara souverain. Il fut alors trahi par un personnage que les Arabes appellent *Plotha*. C'est alors qu'il passa en Afrique, pour demander des secours à Ziadet-Allah, prince des Aglabites.—S.-M.

[3] Ou plutôt chef d'un corps de troupes cantonné dans cette île, κατὰ Σικελίαν λαοῦ τινὸς ἐξηγούμενος. Cedr. t. 2, p. 511.—S.-M.

[4] Il résulte d'un passage de l'Histoire des évêques de Naples, par le diacre Jean, *ap.* Murat., t. 1, part. 2, p. 313, que ce gouverneur était le patrice Grégoras.—S.-M.

[5] L'anonyme de Salerne, auteur latin qui vivait au X[e] siècle, *Chron.*

Georg. p. 513. Sigeb. chron. Vita Niceph. c. 14, ap. Boll 13 mart. De Guignes, hist. des Huns, t. 1, p. 363, 364.

le châtiment et s'enfuit en Afrique [1]. Ziadet-Allah [2] le troisième des [princes [3]] Aglabites régnait dans Caïroan [4]. Euphémius [5] lui promit de le mettre en possession de la Sicile, s'il voulait lui donner le titre d'empereur avec quelques troupes. Le [prince arabe [6]] équipa cent vaisseaux et y fit embarquer sept cents cavaliers et dix mille hommes d'infanterie [7]. Arrivés

c. 45, *ap.* Murat. t. 2, part. 2, p. 208, raconte tout autrement la cause de la perte de la Sicile. Il l'attribue aussi à une femme, mais d'une autre façon. Selon lui, Euphémius était fiancé à une femme d'une rare beauté, nommée *Homoniza*, qui lui fut enlevée par le gouverneur de la Sicile, *Græculus qui Siciliæ præerat*, qui, gagné par le rival d'Euphémius, la lui livra. Ce fut pour venger son injure qu'Euphémius passa en Afrique et en revint avec les Arabes qui conquirent la Sicile. Le diacre Jean, dans son Histoire des évêques de Naples, publiée par Muratori, t. 1, part. 2, p. 313, donne à ce personnage le nom d'Euthymius. Voyez ci-apr. not. 1. — S.-M.

[1] Il paraît cependant que ce fut après avoir tué le gouverneur Grégoras. *Syracusani Euthymia factione rebellantes, Gregoram patricium interfecerunt.* Johan. Diac., *Chron. ap.* Murat. t. 1, part. 2, p. 313.—S.-M.

[2] Abou Mohammed-Zaïadet-Allah, fils d'Ibrahim, fondateur de cette dynastie, succéda en l'an 201 de l'hégire, 816 de J.-C., à son frère Abd-Allah. Il mourut en l'an 223 de l'hégire, 838 de J.-C. Il eut pour successeur son frère Aglab. Ibn-al-athir, t. 1, f° 120 r° -123, donne de grands détails sur l'histoire de ce prince.—S.-M.

[3] Au lieu de *califes*, que donnait Lebeau. Les Aglabites, qui possédaient la plus grande partie de l'Afrique, d'abord comme lieutenants des khalifes abassides, et ensuite comme princes indépendants, ne prirent jamais le titre de khalifes; au moins je ne connais aucun auteur arabe qui le leur attribue— S.-M.

[4] Cédrénus l'appelle simplement *l'émir*, ὁ Ἀμηρᾶς. Zonar. l. 15, t. 2, p. 141, l'émir d'Afrique. C'est le continuateur de Théophane, p. 51, qui lui donne le nom d'*Amir-al-moumenin*, qui correspond à celui de khalife.—S.-M.

[5] Ibn-al-athir donne plusieurs fois le nom de ce traître, mais il est tellement altéré et mal reproduit dans le seul manuscrit de cet auteur que nous possédions, qu'il est impossible de l'y reconnaître. Cet auteur dit qu'il était le commandant de la flotte chargée de défendre l'île, et qu'il avait fait plusieurs descentes en Afrique.—S.-M.

[6] Je supprime encore le titre de *calife* donné mal à propos par Lebeau au souverain dont il s'agit. — S.-M.

[7] Les Arabes disent que cette armée était commandée par un certain Asad, fils de Farath. Selon Ibn-

en Sicile, ils battent les troupes de l'île près de Mazara, et s'emparent de plusieurs villes [1]. Euphémius, décoré du nom d'empereur, courait de toute part à la tête d'un gros détachement, pour soulever le pays. Étant à la vue de Syracuse, il fait faire halte à ses troupes et s'avance seul vers la ville jusqu'à une portée d'arc. De là, faisant entendre sa voix, il exhorte les habitants à préférer une douce liberté qu'il leur apporte au joug tyrannique qui les accable. A ces paroles, deux frères sortent de la ville, et viennent à lui dans une contenance respectueuse. En l'abordant, ils le saluent du nom d'empereur. Euphémius, charmé de leur soumission, leur répond par des caresses; et, tandis qu'il tient l'un des deux embrassé, celui-ci le saisit fortement par les cheveux, l'autre lui abat la tête d'un coup de sabre; et tous deux se sauvent dans Syracuse, avant que l'escorte ait eu le temps de les atteindre.

Les Sarrasins, après avoir passé l'hiver en Sicile [2], AN. 828.

al-athir, f° 122, v°, il était juge suprême à Kaïrowan, capitale des Aglabites. Le même auteur place la descente des Arabes au mois de reby 1er 212, de l'hég. (juin 827). Le diacre Jean, dans son Histoire des évêques de Naples, *ap.* Murat. t. 1, part. 2, p. 313, donne au chef des Arabes le nom d'*Arcarius : Euthymius Africam cum uxore et filio petens, Arcarium ducem Sarracenorum cum magno navium apparatu super eosdem Græcos adduxit.*—S.-M.

[1] Ibn-al-athir place de même que les Grecs l'invasion de la Sicile par les Arabes d'Afrique en l'an 212 de l'hég. (2 avril 827-22 mars 828). Il donne, mss. arab. t. 1, f° 122 v° -125 v°, de fort longs détails qu'il est difficile de concilier avec les historiens de l'empire. Il y parle fort au long des divisions survenues entre les officiers de l'empereur qui favorisèrent l'entrée et les succès des Arabes.—S.-M.

[2] On apprend de l'anonyme de Salerne, *Chron.* c. 45, *ap.* Murat. t. 2, part. 2, p. 208, que Catane fut une des premières villes qu'ils prirent en Sicile. Selon une chronique arabe, publiée en latin dans Muratori, la ville de Messine, défendue par le patrice Théodore, fut prise en l'an 831.—S.-M.

LI. Suite de la conquête.

vont assiéger Syracuse. Quoique l'empereur regardât toutes ces pertes avec assez d'indifférence, cependant réveillé par les murmures de ses sujets, qui voyaient avec douleur le dépérissement de l'empire, il fit partir une grande flotte chargée de troupes. [Le duc de Venise, Justinien Particiacus [1], reçut l'ordre de joindre ses vaisseaux à la flotte impériale [2]. Il obéit et mit en mer quelques bâtiments de guerre, qui ne purent rencontrer les vaisseaux des Grecs, et revinrent à Venise sans avoir rien fait [3].] Les Sarrasins, fort inférieurs en forces, levèrent le siége [4], et, s'étant séparés en plusieurs corps, se fortifièrent en différents endroits de l'île [5]. Toujours battus, assiégés dans leurs retraites, réduits à l'extrémité, et obligés à manger leurs chevaux, ils étaient sur le point de périr, lorsqu'ils reçurent d'Espagne un puissant secours [6]. A

[1] Ce prince, associé d'abord à son père, Ange Particiacus, devint seul duc de Venise en l'an 827. Il gouverna cette ville pendant deux ans seulement. Son frère Jean lui succéda en l'an 829.—S.-M.

[2] *Ab imperatore requisitus quasdam bellicosas naves contra Saracenos, qui Siciliam invaserant, destinavit.* Andr. Daud. *Chron.* l. 8, c. 2, § 1.—S.-M.

[3] *Græcorum stolo æmulos suos non invenientes, Venetiam redierunt.* Andr. Daud. *Chron.* l. 8, c. 2, § 1. L'année suivante, à la prière de l'empereur Michel, le doge envoya une nouvelle flotte dans la Sicile, où elle n'obtint aucun succès, *aliquem triumphum minime consequi valuerat.* Andr. Daud. *Chron.* l. 8, c. 2, § 9.—S.-M.

[4] Le chef des Arabes fut tué pendant ce siége. Il fut remplacé par Mohammed, fils d'Aldjouary. Ibn-al-athir, f° 123 v°. Celui-ci fut tué bientôt après en une autre expédition dans l'intérieur de l'île, et remplacé par Zohaïr, fils de Ghauth. —S.-M.

[5] Ibn-al-athir, t. 1, f° 123 v°, donne les noms de plusieurs des lieux qui furent alors conquis ou attaqués par les Arabes; mais ils sont si mal écrits, qu'il est presque impossible de les reconnaître, à l'exception de Djarjent ou Agrigente. —S.-M.

[6] Deguignes, qui fournit cette circonstance, *Hist. des Huns*, t. 1, p. 364, dit que ce secours était commandé par Asbug, fils de Wakil. Ibn-al-athir, Mss arabes, t. 1,

l'aide de ce renfort, ils chassèrent les Grecs, prirent Syracuse[1], et se rendirent maîtres de l'île entière[2]. Ziadet-Allah en donna le gouvernement à [son neveu [3]] Mohammed, qui prit dans la suite le titre de roi de Sicile[4], [et fixa sa résidence à Palerme[5], qui devint alors la capi-

f° 24 r°, parle aussi de ce secours. —S.-M.

[1] Il n'est pas bien constant que les Arabes se soient, à cette époque, rendus maîtres de Syracuse. Je n'en vois la preuve nulle part. Il est bien certain qu'à une époque plus moderne, cette ville était encore au pouvoir des Grecs; elle ne fut même conquise par les Musulmans qu'en l'an 880, sous le règne de Basile-le-Macédonien. Voyez ci-après, liv. LXXI, § 48. On voit du reste en l'an 828, à l'époque dont il s'agit, les Grecs de Syracuse se racheter en payant un tribut de cinquante mille pièces d'or; c'est ce que dit assez positivement le diacre Jean dans son Histoire des évêques de Naples, *ap.* Murat., t. 1, part. 2, p. 313: *Græci resistere non valentes, et intra claustra ejusdem civitatis (Syracusæ) coangustati valde, quinquaginta millia solidorum persolverunt ei in tributum.* Ceci est conforme au récit d'Ibn-al-athir, qui parle du siége, mais non de la prise de Syracuse. —S.-M.

[2] *Totam devastabant Siciliam.* Johan. Diac., *Chron. ap.* Murat., t. 1, part. 2, p. 313.—S.-M.

[3] Mohammed était fils d'Abd-Allah, prédécesseur de Ziadet-Allah, et petit-fils d'Aglab, fondateur de la dynastie. Il mourut, selon Aboul'-faradj, *Ann. Musl.* H. 191, en l'an 237 de l'hégire, 851, après avoir gouverné l'île pendant dix-neuf ans. Cependant le même historien ne place le gouvernement et même la conquête de l'île par Mohammed qu'en l'an 228 de l'hégire, 842 de J.-C., ce qui ne fait que neuf ans. La même chose se lit exactement dans la Chronique manuscrite d'Ibn-al-athir. On voit qu'il y a dans tout ceci erreur et confusion. Je pense que Mohammed l'Aglabite a effectivement gouverné la Sicile pendant dix-neuf ans, et qu'Aboul'féda, ou plutôt Ibn-al-athir, qu'il paraît avoir copié, s'est trompé d'année en plaçant son armement en l'an 228 de l'hégire, tandis qu'il fallait 218, date qui n'est que de quatre années environ postérieure à l'entrée des Arabes en Sicile.—S.-M.

[4] Les Arabes ne prennent pas de tels titres; les plus puissants souverains musulmans n'eurent pas d'autres titres que celui d'émir. Mohammed est seulement qualifié par les Arabes seigneur de la Sicile. Il eut pour successeur, en 851, Abbas, fils de Fadhl, fils d'Iakoub, fils de Nazarah, envoyé par Abou'l-Abbas Mohammed, qui était alors prince des Aglabites.—S.-M.

[5] L'antique *Panormus.* Les Arabes l'appelèrent *Palarm*, d'où s'est formé son nom moderne. Jean le diacre parle de la conquête de cette ville à cette époque, *ap.* Murat. t. 1, part. 2, p. 313: *Ad postremum vero capientes Panormitanam provinciam, cunctos ejus habitatores in captivi-*

tale de l'île [1]. Les Sarrasins en demeurèrent possesseurs pendant plus de deux cents ans [2]. De là ils étendirent leurs ravages dans la Calabre et dans les autres provinces de l'Italie [3]. Leurs partis couraient jusqu'aux environs de Rome; ce qui engagea le pape Grégoire IV à rebâtir à l'embouchure du Tibre la ville d'Ostie entièrement ruinée; il la nomma Grégoriopolis [4]. Aucun de ses prédécesseurs n'avait fait un si grand ouvrage pour l'utilité publique. Ce fut encore par les soins de ce généreux pontife que Rome fut agrandie au-delà du Tibre, autour de la basilique de Saint-Pierre. Ce nouveau quartier, fortifié de murailles et de tours, fut comme une nouvelle ville ajoutée à l'ancienne. Mais Grégoire n'eut le temps que d'en jeter les fon-

tatem dederunt. Ils y firent prisonniers l'évêque Lucas, le spathar Syméon. *Lucas ejusdem oppidi electus et Symeon spatharius cum paucis suntaxis deliberati.* Selon une chronique arabe, donnée en latin dans le grand recueil de Muratori, Palerme fut conquise par les Arabes en l'an 831. Selon Ibn-al-athir, t. 1, f° 124 r°, Palerme fut conquise en l'an 216 de l'hég. (18 févr. 831—7 févr. 832), et peuplée de colons arabes, tirés d'Espagne et d'Afrique.— S.-M.

[1] Il semble résulter du récit bien imparfait des auteurs grecs, que la Sicile fut très-rapidement conquise par les Arabes, tandis qu'il est très-évident au contraire, par les récits de ces derniers, que la conquête fut longuement disputée. Après la conquête de Syracuse, les Grecs restèrent encore maîtres de beaucoup de places fortes; et ce ne fut que longtemps après que les Arabes en restèrent les maîtres.—S.-M.

[2] Les historiens grecs ne donnent presque aucun détail sur la conquête de la Sicile par les Arabes. On doit bien regretter la perte de l'historien Théognoste, qui vivait à cette époque, et qui, selon le continuateur de Théophane, p. 52, avait traité *clairement et fort au long* de cet événement important: Δηλοῖ δὲ ταῦτα σαφέςατα καὶ πλατικώτερον ἡ τότε γραφεῖσα Θεογνώςῳ, κ. τ. λ.—S.-M.

[3] Οἱ δὲ Ἀγαρηνοὶ οὐ τῆς Σικελίας μόνον ἔκτοτε, ἀλλὰ καὶ Καλαυρίας καὶ τῶν πλειόνων τῆς Ἰταλίας ἐγένοντο ἐγκρατεῖς, πάντα κατατρέχοντες καὶ διαπορθοῦντες. Cedr. t. 2, p. 511. —S.-M.

[4] Cette ville fut fondée en l'an 833. Anastase le Bibliothécaire, *De vit. Pont. Rom.*, p. 167 et 168, donne d'amples détails à ce sujet. — S.-M.

dements: elle fut achevée par Léon IV, qui lui donna le nom de ville Léonine. Les Sarrasins ne durent pas seulement à la force de leurs armes les conquêtes qu'ils firent en Italie; ils surent profiter des divisions survenues entre les princes. Vers l'an 850, Pandone, gouverneur de Bari [1] dans la Pouille, les appela au secours, de Radelchis, prince de Bénévent, et fut la victime de son imprudence [2]. Ces barbares, qu'il avait fait venir en qualité d'alliés, le traitèrent en ennemi. Campés près de Bari au bord de la mer, ils y pénétrèrent pendant la nuit, massacrèrent les habitants, jetèrent dans la mer Pandone lui-même, et demeurèrent maîtres de Bari, qu'ils tinrent pendant trente ans [3]. Le patriarche Nicéphore mourut cette année, 828, le 2 juin, dans l'exil où il vivait depuis treize ans. Ce saint prélat joignait aux vertus les plus éminentes toutes les connaissances qu'on pouvait acquérir en ce temps-là. Nous avons de lui une histoire abrégée de cent soixante-sept ans, depuis la mort de Maurice jusqu'au mariage de Léon IV et d'Irène, une Chronologie et quelques ouvrages contre les Iconoclastes.

L'année suivante l'empereur Michel mourut d'une colique néphrétique, le 1er d'octobre, après avoir régné huit ans et neuf mois. Il fut enterré dans le mausolée de Justinien. L'Empire perdit sous son règne

An 829. LII. Mort de Michel. Cedr. t. 2, p. 513.

[1] Ou plutôt *Gastald* de Bari.

[2] *Radelchis princeps per Barnensem Pandonem gastaldeum in auxilium sibi transmarinos invitabat Saracenos.* Hist. ign. mon. Cassin. *ap.* Murat., t. 2, part. 1, p. 266.—S.-M.

[3] Le détail des expéditions, des courses et des établissements faits par les Avares en Italie, détail fort obscur et fort difficile à établir, appartient plutôt à l'histoire de l'Italie qu'à celle du Bas-Empire. Je n'en parlerai qu'autant qu'il se rattachera directement à mon sujet. —S.-M.

Leo gramm. p. 448. Zon. l. 15, t. 2 p. 141. Cont. Theoph. p. 52. Symeon. p. 414. Georg. p. 510, 513. Manass. p. 97. Glyc. p. 288. Joël, p. 178. Genesius, l. 2, p. 23. Ducange, fam. Byz. p. 132.

la Crète, la Sicile et la Dalmatie entière [1]. Mais ce mauvais prince, uniquement sensible à ses plaisirs, loin d'en témoigner aucun regret, en plaisantait même avec ses courtisans. A la nouvelle de la perte de la Sicile, comme il disait à Irénée, un de ses ministres : *Je vous fais compliment, vous voilà débarrassé d'un grand fardeau. Prince*, lui répliqua Irénée, *il ne faudrait que deux ou trois soulagements pareils pour être débarrassé de tout l'empire.* Outre Théophile, qui lui succéda, il avait eu de Thécla une fille nommée Hélène, que Théophile fit épouser au patrice Théophobe, issu du sang royal de Perse. La suite de l'histoire fera connaître les services et les malheurs de ce vaillant guerrier.

[1] On peut inférer des termes dont se sert Cédrénus, t. 2, p. 513, que cette province se rendit indépendante : Ἀπεστάτησε δὲ ἐπ' αὐτοῦ καὶ πᾶσα ἡ Δαλματία. C'est ce que dit, au reste, le continuateur de Théophane : Γεγόνασιν ἅπαντες ἰδιόῤῥυθμοί τε καὶ αὐτοκέφαλοι. Je crois cependant que les empereurs y conservèrent ou y recouvrèrent une autorité nominale. Voyez t. 11, p. 32, liv. LVI, § 19.—S.-M.

FIN DU LIVRE SOIXANTE-HUITIÈME.

LIVRE LXIX.

I. Punition des assassins de Léon. II. Fable sur le mariage de Théophile. III. Théodora impératrice. IV. Zèle de Théophile pour la justice. V. Autres exemples de justice. VI. Vive réprimande à l'impératrice. VII. Succès des Sarrasins. VIII. Histoire de Théophobe. IX. Malheureuse expédition en Abasgie. X. Mort du calife Al-Mamoun. XI. Histoire du philosophe Léon. XII. Théophile refuse Léon aux sollicitations d'Al-Mamoun. XIII. Léon fait évêque et chassé de son siége. XIV. Théophile vaincu par les Sarrasins. XV. Les Sarrasins vaincus par Théophile. XVI. Théophile sauvé par Manuel. XVII. Disgrace de Manuel, qui se retire chez les Sarrasins. XVIII. Exploits de Manuel chez les Sarrasins. XIX. Manuel de retour à Constantinople. XX. Superstition de Théophile. XXI. Expédition en Sicile. XXII. Histoire d'Alexis Musèle. XXIII. Violence de Théophile. XXIV. Alexis se retire dans un monastère. XXV. Ambassade de Jean Lécanomante à Bagdad. XXVI. Luxe de Théophile. XXVII. Théophile ennemi de la débauche. XXVIII. Nouvelle persécution. XXIX. Traitement fait aux moines. XXX. Souffrances de Théodore et de Théophane. XXXI. Rappel de Méthodius. XXXII. Commencement des Patzinaces. XXXIII. Hardiesse d'un couvreur. XXXIV. Théophile prend plusieurs villes. XXXV. Sédition des soldats perses. XXXVI. Les Sarrasins vont assiéger Amorium. XXXVII. Bataille de Dazymène. XXXVIII. Danger que court l'empereur. XXXIX. Prise d'Amorium. XL. Le calife refuse le rachat des prisonniers. XLI. Traitement des prisonniers chrétiens. XLII. Martyre de quarante-deux officiers. [XLIII. Nouvelles hostilités des Arabes.] XLIV. Nouvelle calomnie contre Théophobe.

XLV. Mort de Théophobe et de Théophile. XLVI. Réflexions sur le caractère de Théophile. XLVII. Caprices de Théophile. XLVIII. Ses enfants.

THÉOPHILE.

An 829.

I. Punition des assassins de Léon.

Leo gramm. p. 449. Cedr. t. 2, p. 513, 514. Zon. l. 15, t. 2, p. 141. Cont. Theoph. p. 53 et 54. Symeon, p. 415. Georg. p. 514, 515. [Genes. l. 3, p. 24.]

Théophile avait atteint l'âge viril lorsqu'il monta sur le trône. Né avec beaucoup d'esprit, il était animé d'un grand zèle pour la justice, persuadé qu'elle s'accorde toujours avec le véritable intérêt des princes. Quoiqu'il fût redevable du trône aux assassins de Léon, il résolut de les punir, et ce fut la première opération de son règne. Comme il ne connaissait pas tous les coupables, et qu'il n'en voulait laisser échapper aucun, il ordonna par édit au sénat et à tous ceux qui avaient rendu quelque service à son père de se trouver au palais. Les meurtriers de Léon y accoururent tous avec empressement. Lorsqu'ils furent assemblés, l'empereur, naturellement artificieux, prenant un ton de douceur et de bienveillance : « Fidèles serviteurs de « mon père, leur dit-il, ne croyez pas qu'en perdant « celui que vous avez fait empereur, vous ayez perdu « votre récompense. Mon père avait dessein de com- « bler de biens et d'honneurs ceux qui ont signalé leur « zèle et leur courage en ôtant la vie à son persécu- « teur. Une mort prématurée a prévenu les effets de « sa reconnaissance; mais son successeur est chargé « de sa dette, et pour ne pas courir le hasard de l'in- « gratitude, il veut commencer son règne par s'en « acquitter. Que tous ceux qui ont eu part à la mort

« de Léon se séparent des autres, et se présentent. » Ils ne tardèrent pas à obéir, et chacun d'eux se préparait au remercîment. Alors Théophile, pour rappeler au sénat les circonstances les plus atroces du meurtre, fit apporter la croix dont un bras avait été abattu du même coup qui avait tranché la tête à Léon, et la montrant aux sénateurs : *Que méritent*, leur dit-il, *les coupables d'un si horrible attentat?* Tous s'étant écriés: *Ils méritent la mort!* l'empereur se tournant vers le préfet : *Faites votre charge*, lui dit-il, *et punissez selon les lois ceux qui se font un sacrilége honneur d'avoir porté leurs mains meurtrières sur l'oint du Seigneur, et sur le Seigneur lui-même.* En vain imploraient-ils sa miséricorde, en vain s'écriaient-ils *que, sans le secours qu'ils avaient prêté à son père pour le délivrer d'une mort certaine, il ne serait pas lui-même empereur;* ils furent conduits au cirque, où ils eurent la tête tranchée. Il semblait que Théophile eût entrepris de réparer tous les crimes de son père. Euphrosyne comptait sur la promesse que le sénat entier avait signée, de lui conserver le rang d'impératrice après la mort de son mari; Théophile la fit sortir du palais, et rentrer dans son monastère[1]; et le sénat, qui avait été forcé d'approuver ce mariage scandaleux, ne fit aucune démarche pour maintenir la garantie qu'une complaisance servile lui avait arrachée.

Je me suis abstenu, depuis le commencement de cette histoire, de recueillir les fables que les auteurs An 830. II. Fable sur le

[1] Selon la chronique de Léon-le-Grammairien, p. 449, on lui donna pour demeure le monastère de Gastria. — S.-M.

mariage de Théophile. Cedr. t. 2, p. 515, 545. Zon. l. 15, t. 2, p. 141, 142, 143. Leo gramm. p. 449. Cont. Theoph. p. 56 Symeon, p. 415. Georg. p. 514. Manass. p. 97. Glyc. p. 288. Georg. Hamart. chr. Mss. Ducange, fam. Byz. p. 135.

grecs ont semées dans leurs ouvrages : j'aurais cru manquer au respect que je dois à mes lecteurs, si je les eusse amusés de contes frivoles. Cependant, lorsque ces contes ont acquis une certaine célébrité, comme l'aveuglement et la mendicité de Bélisaire, il est, à mon avis, du devoir d'un historien de les rapporter pour les démentir, et pour désabuser ceux qui n'ont pas le temps ou les moyens de s'aider du flambeau de la critique. Telle est la fable du mariage de Théophile, adoptée par quelques modernes, qui ont été bien aises de rencontrer dans ces siècles demi-barbares un trait de galanterie romanesque. Voici le fait raconté par cinq historiens, qui, s'étant copiés l'un l'autre, ne valent ensemble qu'un seul témoignage. Euphrosyne [1], mère de Théophile, disent-ils, voulant marier son fils, envoya dans toutes les provinces de l'Empire ordre d'amener à Constantinople toutes les filles distinguées par leur beauté. On conçoit assez quelle en dut être la multitude, si l'on s'en rapporta au jugement des pères et des mères. Lorsqu'elles furent arrivées, on les assembla toutes dans une salle du palais, et l'impératrice mit entre les mains de son fils une pomme d'or, pour la donner à celle qu'il choisirait pour épouse. Armées de tous leurs appas, elles étaient rangées sur deux files vis-à-vis l'une de l'autre ; et chacune d'elles, animée d'un intérêt si cher et si sensible, devait sans doute porter dans son cœur et dans ses regards toute la jalousie et la haine de deux

[1] Il serait possible cependant que la veuve de Michel ait continué, après la mort de son mari, de porter ou de prendre le titre de mère de l'empereur, son beau-fils. Il paraît qu'ils vécurent en bonne intelligence, et qu'elle entra librement dans un monastère; au moins plusieurs auteurs byzantins le disent. Il serait donc bien possible que Théophile se fût laissé diriger par elle dans le choix d'une épouse. — S.-M.

armées ennemies. Le nouveau Paris, la pomme d'or à la main, passait entre les deux rangs, et, faisant la revue de tous ces attraits, il s'arrêta devant Icasie, qui lui semblait effacer toutes les autres par l'éclat de sa beauté; alors lui présentant la pomme, soit faute d'esprit, soit que l'étonnement lui en eût ôté l'usage, il ne trouva rien de plus galant à lui dire que ces mots: *En vérité, les femmes ont causé bien des malheurs!* A ce compliment Icasie répondit : *Elles ont aussi produit de grands biens;* réponse qui valait un peu moins que le silence. Cependant Théophile craignit d'épouser une fille qui montrait tant d'esprit, et donna la pomme à Théodora. Ce conte, plat et ridicule en toutes ses parties, se réfute assez de lui-même. J'observerai seulement qu'il suppose, contre la vérité, qu'Euphrosyne était mère de Théophile : elle n'était qu'une odieuse belle-mère; et si on ne l'avait pas encore fait sortir du palais, du moins est-il certain qu'elle était fort éloignée de prendre un intérêt si vif aux plaisirs du jeune empereur.

III. Théodora impératrice.

Il paraît cependant qu'Icasie, soit par sa naissance, soit par sa beauté, eut quelque prétention au titre d'impératrice. On convient qu'étant déchue de cette espérance par la préférence qui fut donnée à Théodora, elle bâtit un monastère, où elle passa le reste de ses jours dans les exercices de la pénitence : elle y composa plusieurs ouvrages de prose et de vers, qui respiraient la piété et le détachement du siècle[1]. Théodora, sa rivale, se distingua encore davantage par les exemples de vertu qu'elle donna sur le trône, et dont ni son mari ni

[1] Voyez à ce sujet Zonare, l. 15, t. 2, p. 141 et 142.—S.-M.

son fils ne profitèrent. Son entrée à la cour y procura des établissements à sa nombreuse famille. Théodora était née en Paphlagonie, dans un lieu nommé Ebissa[1]. Nièce de Manuel[2], estimé pour sa valeur, et qui possédait déja les premières charges de l'empire, il y a apparence que ce fut par son moyen qu'elle se fit connaître à la cour. Marin, son père, sorti de la première noblesse du pays[3], avait eu des emplois honorables[4]. Sa mère Théoctiste, surnommée Florine, n'était pas moins recommandable par sa piété et par le soin qu'elle prit d'élever ses enfants dans les dogmes et dans les pratiques de l'Église catholique. Outre Théodora, elle avait deux fils et trois filles[5]; les deux

[1] La situation de ce lieu, qui n'est nommé que par le seul continuateur de Théophane, p. 56, est inconnue.— S.-M.

[2] Cette circonstance semble indiquer que la famille de Théodora tirait son origine de l'Arménie, comme la plupart des familles distinguées de l'empire. Manuel était arménien de naissance, et Bardas, frère de Théodora, qui fut depuis César, portait un nom arménien. On voit, par le témoignage du continuateur de Théophane, p. 92, que Manuel était l'oncle paternel de l'impératrice. Ὅς καὶ θεῖος ἀπὸ πατρὸς τῆς δεσποίνης ὑπῆρχεν. Cette circonstance n'a pas été connue ou remarquée de Ducange, qui n'en fait aucune mention dans sa généalogie des familles byzantines. Manuel était donc frère de Marin, père de Théodora. Vartan, historien arménien (ap. Mich. Tchamthiam, *Hist. d'Arm.* t. 2, p. 437, en arm.), qui vivait au XIIIe siècle, assure qu'il appartenait à la célèbre maison des Mamigoniens, dont j'ai eu si souvent occasion de parler. Il est certain, au moins, que le nom de Manuel était commun dans cette famille. C'est d'elle, je crois, que le tenaient les autres familles nobles de l'Arménie; et c'est, je crois, par les Mamigoniens qu'il est passé dans l'Occident.— S.-M.

[3] Γεννήτορα δὲ Μαρῖνον οὐκ ἄσημόν τινα ἢ ἰδιώτην τὴν τύχην. Cont. Theoph., p. 56. Cette famille devait être arménienne d'origine, puisque le célèbre patrice Manuel, qui était bien certainement arménien originaire, était l'oncle maternel de l'impératrice Théodora, par conséquent frère de Marin. Voyez la note précédente.—S.-M.

[4] Il avait rempli les fonctions de Drungaire, ou celle de tourmarque, ce qui équivalait au titre de tribun, à une époque plus ancienne: Δρουγγάριον δὲ, ἢ τουρμάρχην κατά τινας, dit le continuateur de Théophane, p. 55.—S.-M.

[5] Sophie, femme de Constantin Baboutzic, décoré du titre de *ma*-

fils étaient Bardas, qui s'éleva dans la suite au rang de César, et Pétronas, qui fut patrice, et commandant de la garde impériale. Théoctiste fut honorée du titre de patrice, car cette dignité se communiquait aux femmes. Ce qu'il y a de singulier et de bizarre, c'est que, pour lui donner une fonction à la cour, on la nomma dame d'atour de sa fille[1]. Mais elle employa plus utilement ses soins à l'éducation de ses petites-filles[2], qu'elle s'efforça de prévenir contre l'hérésie dont leur père faisait profession. Nicétas, qui souffrit le martyre dans la persécution dont nous parlerons bientôt, était de la même famille. Théodora reçut du patriarhe Antoine la bénédiction nuptiale le jour de la Pentecôte[3] dans la chapelle du palais, et la couronne des mains de l'empereur. Il allèrent ensuite en grand cortége à Sainte-Sophie, où ils distribuèrent de magnifiques présents au patriarche, au clergé et à tout le sénat.

IV. Zèle de Théophile pour la justice. Cedr. t. 2, p. 513, 514, 515.

Léon l'Arménien avait été sévère jusqu'à la cruauté; Théophile en se rendant redoutable au crime, se fit aimer de la vertu et de l'innocence. Cependant son zèle pour la justice excéda quelquefois les bornes d'une louable sévérité. Les historiens catholiques, très-éloi-

gister; Marie, femme du *magister* Arsabir ou *Arschavir*, homme très-distingué, probablement arménien, si on en juge par son nom; et Irène, femme du patrice Sergius, frère du patriarche Photius.—S.-M.

[1] Ἡ ταύτης μήτηρ Θεοκτίστη ζωστή τε καὶ πατρικία τετίμηται. Cedr t. 2, p. 515.—S.-M.

[2] Elles étaient au nombre de cinq. Thécla, Anne, Anastasie, Pulchérie et Marie.—S.-M.

[3] Les auteurs n'indiquent pas l'année du mariage de Théophile avec Théodora. Il serait bien possible qu'il se fût marié du vivant de son père, ce qui rendrait plus vraisemblable ce que j'ai dit ci-dev. § 2, p. 82, et ce qu'on dit de la part que l'impératrice Euphrosyne a prise au mariage de Théophile. Voyez aussi ce que je dis plus bas, § 22, p. 117, not. 3, sur l'époque du mariage de Marie, cinquième fille de Théophile, avec le patrice Alexis Mousèle.—S.-M.

Zon. l. 15, t. 2, p. 141, 143. Manass. p. 98, 99. Leo gramm. p. 450. Cont. Theoph. p. 53 et 58. Symeon, p. 417. Georg. p. 516, 522. Glyc. p. 289. Genes. l. 3, p. 35, 36. Bolland. in Theodora, 2, 11, febr. [Elm., hist. sarac. p. 136 et 137.]

gnés de le flatter, ne peuvent s'empêcher de faire l'éloge de son attention à réprimer les violences des hommes puissants, à veiller à la police de l'État, et à procurer à ses sujets la sûreté, le repos, et l'abondance. Il allait toutes les semaines du palais à l'église de sainte-Marie de Blaquernes : car, quoiqu'il rejetât le culte des images, il faisait profession d'une dévotion particulière envers la sainte Vierge. Traversant ainsi toute la ville à cheval, il donnait un libre accès à tous ceux qui avaient quelque sujet de plainte: il recevait leurs requêtes, et leur rendait justice sur-le-champ. En passant par le marché, il se faisait instruire de l'état des provisions, et descendait aux derniers détails de ce qui concernait la subsistance et l'habillement même de ses sujets, pour s'assurer que les officiers de police s'acquittaient de leur devoir. Si le prix des denrées lui paraissait trop haut, il mandait le préfet sur la place même, et, s'il y avait de sa faute, il le destituait de sa charge; sinon, il lui donnait ses ordres pour le soulagement du peuple. L'histoire nous a conservé quelques traits de sa justice inflexible. Un jour une pauvre veuve se présenta sur son passage: *Seigneur*, lui dit-elle, *j'ai le malheur d'avoir pour voisin le commandant de vos gardes; il élève sa maison à une telle hauteur qu'il ôte le jour à la mienne, et la rend inhabitable.* Cet homme injuste était Pétronas, beau-frère de l'empereur. Théophile le fait venir, et l'interroge sur le fait dont se plaignait cette femme. Pétronas ayant répondu avec mépris qu'elle ne savait ce qu'elle disait: *Prenez garde*, dit l'empereur, *qu'elle ne me porte une seconde plainte; vous vous en trouveriez mal.* Il ordonne à cette femme de revenir si elle n'ob-

tient pas un dédommagement. Rebutée de Pétronas, elle revient en effet à l'empereur, qui donne sur-le-champ commission à plusieurs sénateurs [1] de faire une descente sur les lieux, et de voir si le dommage est réel. Sur leur rapport, il se transporte à la place publique, fait amener Pétronas; et l'ayant fait dépouiller et battre de verges, il commande d'abattre sa maison, et en donne les matériaux et le sol même à la veuve. Ce qu'il y a de plus remarquable, et qui fait connaître à quel point l'honneur était pour lors avili et les mœurs dégradées, c'est que ce châtiment public n'empêcha pas Pétronas de vivre à la cour, ni de parvenir à de nouvelles dignités sous le règne suivant, et même au commandement des armées.

v. Autres exemples de justice.

Les gardes qui escortaient le prince avaient ordre de n'écarter aucun de ceux qui demandaient audience. Un homme vint un jour se jeter au-devant de lui, et saisissant la bride de son cheval : *Seigneur*, lui dit-il, *le cheval que monte Votre Majesté est à moi.* Peu s'en fallut que l'animal, effarouché de cette brusque rencontre, ne renversât l'empereur, qui, s'étant rassuré, appela le maître de ses écuries, qu'on nommait le connétable, et lui demanda de qui il tenait ce cheval. Cet officier répondit que le gouverneur de l'Hellespont en avait fait présent à Sa Majesté. Ce gouverneur se trouvant alors à Constantinople, l'empereur de retour au palais le fit venir avec celui qui réclamait le cheval; et, après les avoir tous deux interrogés, la violence étant avérée : *Qu'ai-je besoin de tes présents*

[1] Le questeur Eustathius, surnommé le moine, Léon Symbatius et Démétrius Emulianus. Georg. *Chron.* p. 516.—S.-M.

criminels? dit-il au ravisseur; *veux-tu donc me rendre complice de tes brigandages?* Il fait sur-le-champ battre de verges le magistrat et rendre le cheval au légitime possesseur, qui, ne voulant pas le reprendre, fut forcé d'accepter pour le prix deux livres pesant d'or. Nulle dignité ne mettait l'injustice à l'abri du châtiment. Le préfet de Constantinople était un homme de naissance et des premiers du sénat; il était aimé de l'empereur. Fier de sa faveur, il se saisit d'une barque chargée de marchandises pour le compte d'une veuve. Cette femme, ne pouvant obtenir de lui aucune justice, porta ses plaintes à l'empereur, qui, s'étant informé de la vérité, exhorta le préfet avec douceur à faire restitution. Le préfet le promit, et ne tint compte de sa promesse. Sur la plainte réitérée de la veuve, l'empereur le fit brûler vif dans l'Hippodrome. Il traita presque aussi cruellement son questeur, convaincu de plusieurs injustices. Après l'avoir fait fouetter ignominieusement, il lui fit brûler la tête et le visage avec de la poix ardente, et le condamna à un exil perpétuel. Deux officiers généraux s'étaient emparés d'un champ appartenant à de pauvres religieuses; elles adressèrent une requête à l'empereur, qui chargea un capitaine de ses gardes de les amener le lendemain devant lui avec leurs adversaires; il jura en même temps qu'après avoir entendu les deux parties, si les officiers se trouvaient coupables, ils seraient punis de mort, et tous leurs biens consfisqués au profit des religieuses. Cette menace, dont l'effet était infaillible, effraya les officiers : ils traitèrent aussitôt avec leurs parties, et les engagèrent à se désister de l'accusation, en payant le double de la valeur du champ. Le capi-

taine se crut dispensé d'exécuter l'ordre de l'empereur, et se contenta de lui rendre compte de cet accommodement. Mais le prince, qui voulait être obéi à la lettre, et qui craignait d'être trompé, fit battre de verges le capitaine, lui ordonna d'amener les religieuses, et ne s'apaisa qu'après s'être assuré par leur propre bouche qu'elles étaient satisfaites. Tant d'exemples de sévérité firent enfin trembler l'audace; le simple projet d'une injustice était puni, et la police de l'état fut tellement rétablie que, pendant dix-sept jours, l'empereur ayant fait chercher dans Constantinople s'il y avait quelqu'un qui eût des plaintes à porter devant lui, il ne s'y trouva personne.

VI. Vive réprimande à l'impératrice.

Théophile n'épargna pas même l'impératrice, quoiqu'il l'aimât avec tendresse; mais il lui préférait la justice, son honneur, et le bien de ses sujets. Ayant fait détruire une grande citerne au pied des murs du palais, du côté du Bosphore, dans laquelle un de ses fils, encore enfant, s'était noyé, il fit construire en ce lieu un belvédère accompagné de jardins délicieux, où il se plaisait à passer les soirées de l'été. La situation en était charmante; la vue se promenait d'un côté sur le Bosphore, de l'autre sur la Propontide, et s'étendait sur la côte de l'Asie, bordée de palais et d'objets agréables. Un soir que le prince y soupait, il vit entrer dans le port, à pleines voiles, un grand vaisseau marchand tellement chargé, qu'il plongeait dans l'eau jusqu'à peu de distance du bord. Curieux de savoir qui en était le maître, il apprit que le navire et la charge du navire appartenaient à l'impératrice, et que ces marchandises venaient de Syrie. Il ne dit rien sur l'heure; mais le lendemain, comme il allait à Blaquernes, selon sa cou-

tume, il se fit conduire au port; et, monté sur la poupe de ce vaisseau, s'adressant aux seigneurs de son cortége : *Qui de vous*, dit-il à haute voix, *a besoin de marchandise étrangère?* Comme on ne savait où il en voulait venir, on demeurait dans le silence. Après qu'il eut par deux fois répété cette question, les courtisans étonnés, ne devinant pas ce qu'il voulait dire : *Eh! quoi!* dit-il, *ne voyez-vous pas que, d'empereur que j'étais par la grace de Dieu, je suis, grace à ma femme, devenu marchand?* Prenant alors un ton plus sérieux, il ordonna aux gens de l'équipage d'emporter ce qui leur appartenait dans le vaisseau, sans toucher à rien de ce qui était à l'impératrice. Dès qu'il furent sortis, il fit mettre le feu au bâtiment, qui fut réduit en cendres avec toutes les marchandises. Il fit ensuite à Théodora une vive réprimande, la menaçant de toute sa colère, si elle s'avisait jamais de déshonorer son mari par un indigne trafic. *Le commerce*, ajouta-t-il, *est pour nos sujets un moyen de subsistance; c'est leur tirer le sang des veines que de leur ôter cette ressource. Que deviendront-ils si, en les chargeant d'impôts, nous leur ôtons le moyen de les payer?*

An 831. VII. Succès des Sarrasins. Ce caractère ne pouvait manquer de courage. Il faut dans un prince une ame plus ferme pour terrasser l'injustice, armée de toutes les forces que lui donnent les dignités, la naissance, la proximité du sang, les services même, que pour combattre et vaincre les plus puissants ennemis. Cependant, soit faute d'habileté dans la guerre, soit que sa fougueuse valeur n'écoutât pas les conseils de la prudence, quoiqu'il fût suivi de nombreuses armées et servi par de bons généraux, il

fut plus souvent vaincu que vainqueur; ce qui lui fit donner le surnom *d'Infortuné* [1]. Dans les premières années de son règne, il eut en tête un redoutable ennemi dans la personne du khalife Al-Mamoun [2], fils d'Haroun Raschid, digne héritier des grandes qualités de son père. Les Sarrasins s'étaient rendus maîtres de Tarse [3]; les Grecs firent des courses de ce côté-là, et taillèrent en pièces un corps de seize cents hommes [4]. Pour se venger de cet affront, le khalife se mit à la tête d'une armée [5], et assiégea le château d'Antaüs [6], dont les habitants se rendirent. Il alla ensuite mettre le siége [7] devant Lule [8], forteresse importante près de de Tarse [9]. Après l'avoir tenue assiégée pendant plus

[1] Τὸ δυςυχής. Cont. Theoph. p. 86.—S.M.

[2] Ce prince était khalife depuis l'an 813. Son frère Mohammed, surnommé Al-Amin, avec lequel il avait presque toujours été en guerre, avait été tué le 25 de moharrem de l'an 198 de l'hégire, le dimanche 25 septembre de l'an 813.—S.-M.

[3] On ignore à quelle époque cette ville était tombée au pouvoir des Musulmans. Elle fut, dans ce siècle et le suivant, la principale place de guerre des Arabes contre les Grecs. —S.-M.

[4] Selon Elmacin, *Hist. sarac.* p. 137, tous habitants de Tarse et de Massisah, l'antique Mopsueste. —S.-M.

[5] Abou'lfeda, qui fait mention de cette expédition, *Ann. musl.*, II, 155, sans en faire connaître le détail, la place en l'an 216 de l'hég. (27 février 831—6 février 832 de J.-C.). Mamoun, selon le même Abou'lfeda, *Ann. musl.*, II, 153, avait déja fait l'année précédente une invasion sur le territoire de l'empire.—S.-M.

[6] Le nom de cette place est écrit *Anthaon* dans le texte d'Elmacin, *Hist. sarac.*, p. 137, mais je le crois mal écrit. Cet auteur dit que cette ville se rendit au khalife le 19 de djoumadi, 1er de l'an 216 de l'hégire, 4 juillet 831.—S.-M.

[7] Cette expédition eut lieu l'année suivante, 217 de l'hégire. Elmac. *Hist. sarac.*, p. 138. Abulf. *Ann. musl.* II, 155. En l'an 832 de J.-C. —S.-M.

[8] Ce château est nommé *Loulouels* par les Arabes et les Syriens. Il est appelé *Loulou*, dans Cédrénus, t. 2, p. 552.—S.-M.

[9] C'est Cédrénus qui donne, t. 2, p. 551, cette indication sur sa position : Φρούριόν τι τῇ Ταρσῷ ἀγχίθυρον ἐπί τινος ὑψηλοτάτου λόφου καὶ ἐρυμνοῦ ἐδομήσαντο· Αὖλον τῷ φρουρίῳ τὸ ὄνομα. Ce château, placé dans une situation qui dominait tout le pays,

de trois mois [1], comme elle ne pouvait être prise que par famine, le calife se retira, laissant Adjif [2] pour commander le blocus. Les habitants surprennent Adjif, et, après l'avoir gardé prisonnier pendant huit jours, ils le renvoient avec mépris. Pour sauver une place qui se défendait avec tant de courage, Théophile se mit lui-même en campagne, et vint envelopper Adjif. A cette nouvelle, le khalife se retourne sur ses pas, et Théophile, craignant de se voir enfermé entre deux armées plus fortes que la sienne, prend le parti de la retraite. La forteresse se rend aussitôt. Pendant ce temps-là, Mutasem, frère d'Al-Mamoun [3], et Jahia [4], son général, désolaient une grande partie de l'Asie; ils s'emparèrent de trente forteresses [5]. La nouvelle colonie de Sarrasins, établie dans l'île de Crète, ne faisait pas moins de ravages sur la mer. Ils firent une descente en Thrace, saccagèrent toute la côte, et enlevèrent quantité de prisonniers. Un de leurs partis osa s'engager bien avant dans les terres, traverser toute la Thrace et pénétrer jusqu'au mont Latrus [6], dans la basse Mésie,

était en communication, par des signaux, avec une chaine de hauteurs qui conduisaient jusqu'à Constantinople, pour avertir tous les pays intermédiaires du moment précis où les Arabes faisaient irruption sur le territoire romain. Cet usage fut établi sous le règne de Michel, fils de Théophile.—S.-M.

[1] Pendant cent jours, selon Elmac., *Hist. sarac.*, p. 138, et Abou'lféda, *ann. musl.*, II, 155, Abulfar. *Chron. arab.*, p. 159. Abou'lfaradj, dans sa chronique syriaque, p. 154, place l'époque de ce siége au mois de iar de l'an 1142 des Séleucides, au mois de mai 832.—S.-M.

[2] ou *Odjaïf*, et non *Azif*, comme dans Lebeau.—S.-M.

[3] Il avait été créé, par son frère, en l'an 213 de l'hégire, 828 de J.-C., gouverneur-général de l'Egypte et de la Syrie, Elmac. *Hist. sarac.*, p. 136, Abu'lféda, *Ann. musl.*, II, 151.—S.-M.

[4] Yahia, fils d'Actam.—S.-M.

[5] Ces détails sont donnés par Elmacin, *Hist. sarac.*, p. 137.—S.-M.

[6] Ἐν τῷ ὄρει, ὅπερ οὕτω καλεῖται, Λάτρος. Cont. Theoph., p. 85.—S.-M.

où ils pillèrent un riche monastère, et massacrèrent tous les moines. Mais Constantin Contomyte, gouverneur de la province, étant tombé sur eux avec des forces supérieures, les enveloppa et les tailla en pièces. Ils eurent leur revanche sur la flotte impériale, qu'ils vainquirent au mois d'octobre près de l'île de Thase, et dont presque tous les vaisseaux furent pris ou coulés à fond. Cette victoire les rendit maîtres de la mer, et laissa toutes les Cyclades exposées à leurs pillages [1].

VIII. Histoire de Théophobe. Leo gramm. p. 450. Cedr. t. 2, p. 523, 524. Zon. l. 15, t. 2, p. 147. Cont. Theoph. p. 68, 69, 70. Symeon, p. 415. Georg. p. 515, 516. Genes. l. 3, p. 24-27.

Tant que Théophile régna, il ne cessa d'être en guerre avec le Sarrasins, et s'il y remporta quelque avantage, il en fut principalement redevable à la conduite et à la valeur de ses deux meilleurs généraux, Manuel et Théophobe. Manuel, né en Arménie [2], s'était d'abord fait connaître par sa fidélité constante envers Michel Rhangabé [3]; il se distingua sous le règne de Léon par des actions de courage, qui lui firent une haute réputation chez les ennemis mêmes [4]. Michel-le-Bègue lui rendit la charge de premier écuyer qu'il avait d'abord possédée; et Théophile ne voyait entre ses officiers que Théophobe qui pût lui être comparé.

[1] Ce détail curieux ne se trouve que dans le seul continuateur de Théophane, p. 85.—S.-M.

[2] Ou plutôt né de parens arméniens, ἐκ τῶν Ἀρμενίων καταγόμενος, dit le continuateur de Théophane, p. 92. Voyez ci-dev. § 3, p. 84, not. 2. On a pu déja voir qu'il était l'oncle paternel de l'impératrice, femme de Théophile, et qu'il passait chez les Arméniens pour appartenir à l'illustre famille des Mamigoniens. Je pense qu'il était issu de ces familles de princes arméniens, qui avaient abandonné leurs possessions héréditaires pour passer dans l'Occident, et s'attacher au service de l'empire.—S.-M.

[3] Voyez ci-dev. p. 2, liv. LXVIII, § 1.—S.-M.

[4] Sa valeur et sa piété étaient également célèbres dans la Syrie et chez les Romains, dit Génésius, l. 3, p. 14. Οὗ κλέος τῆς ἀνδρείας κατὰ πᾶσαν Συρίαν καὶ Ῥωμαϊκὴν ἐπικράτειαν, πολλῷ δὲ μεῖζον καὶ εὐσεβείας.—S.-M.

Ce Théophobe fut un de ces hommes extraordinaires, que des conjonctures imprévues tirent de l'obscurité, pour les faire briller pendant quelque temps, et les précipiter ensuite. Son père était issu des rois de Perse [1]. Cette origine le rendant suspect aux califes, qui, depuis la conquête de ce pays, avaient éprouvé de fréquentes révoltes, il prit la fuite [2] et vint chercher un asile à Constantinople sous le règne de Constantin et d'Irène. Pauvre et inconnu, il s'attacha au service d'une femme qui tenait hôtellerie, il l'épousa, et mourut après en avoir eu un fils. Les Perses, opprimés par les Sarrasins, conservaient

[1] Τῶν ἐκ βασιλικῆς σειρᾶς Περσῶν. Cedr., t. 2, p. 523. Il était roi ou descendant de rois, dit le continuateur de Théophanes, p. 69. Τὸν τούτου πατέρα εἴτε βασιλεύοντα, εἴτε καὶ βασιλέως ἐγγὺς ὄντα κατὰ συγγένειαν. Il serait possible que le père de Théophobe, issu du sang des rois de Perse, eût été en même temps un de ces petits princes perses qui s'étaient maintenus et conservés, jusque sous l'empire des Arabes, dans diverses parties de la Perse, et particulièrement dans les provinces qui avoisinent la mer Caspienne.—S.-M.

[2] Selon Cédrénus, t. 2, p. 523, il vint à Constantinople comme ambassadeur, sans qu'on indique de quelle part. Il eut dans cette ville un fils d'une naissance illégitime, qui fut Théophobe. Οὐκ ἐκ νομίμου συναφείας, ἐκ λαθραίας δὲ καὶ κρυφίας τοῦτον (Θεόφοβον) ἀποτεκών. Il ajoute que la race royale venant à s'éteindre en Perse, d'où elle fut chassée par les Arabes, les Perses envoyèrent à Constantinople, pour y demander Théophobe; que l'empereur, qui était, selon le même historien, Théophile, leur refusa Théophobe, le créa patrice et lui donna sa sœur. Il est impossible d'admettre un récit aussi invraisemblable. La race des Sassanides fut dépossédée de la Perse en l'an 651, comme on a pu le voir, t. 11, p. 317, liv. LIX, § 25, deux siècles environ avant Théophile. On ne voit pas quel souverain persan aurait pu envoyer une ambassade à Constantinople, et comment les Perses, alors soumis aux Arabes, auraient pu envoyer chercher un prince de leur race royale à Constantinople. On ne peut imaginer quels sont les faits qui ont pu s'altérer au point de donner naissance au récit évidemment fabuleux de Cédrénus. Le même récit abrégé de Cédrénus se lit dans Zonare, l. 15, t. 2, p. 147. Ce récit, au reste, a été tiré du continuateur de Théophane, p. 68 et 69, qui le rejette lui-même, et en rapporte un autre plus vraisemblable, καλὸν γὰρ ἀμφοτέρους εἰρῆσθαι, celui même qui a été adopté avec raison par Lebeau.—S.-M.

toujours l'espérance de se délivrer d'esclavage [1]; ils chérissaient les restes de la famille de leurs rois. Depuis la fuite du père de Théophobe, ils n'avaient cessé de faire des recherches pour découvrir sa retraite. Enfin, ils soupçonnèrent qu'il pouvait être à Constantinople. Quelques-uns d'entre eux en firent le voyage [2]; et, après une longue perquisition, ils apprirent enfin qu'il y avait dans l'île d'Oxia, près de Chalcédoine, une femme veuve qui se vantait d'être la mère d'un descendant des rois de Perse. Ils l'interrogèrent; et, satisfaits de ses réponses, ils ne doutèrent pas que cet enfant ne fût le légitime héritier du trône de Perse. Sa physionomie, et surtout son nez aquilin [3], les confirmèrent dans la pensée qu'il était du sang d'Artaxerxe. Il était alors âgé de douze ans [4]. Ils instruisirent l'empereur de cette aventure : c'était Léon l'Arménien, qui se chargea de lui faire donner une éducation convenable à sa naissance. Le jeune Théophobe, ce fut le nom que lui donna l'empereur, était né avec tous les talents de l'esprit et toutes les graces de l'extérieur [5]. Il répondit avec le plus grand succès aux soins

[1] Τοῦ ἀπόστασίν τινα ἐννοῆσαι ἀπὸ τῶν τῆς Ἀγάρ. Cont. Theoph. p. 70. —S.-M.

[2] Il semblerait, par le récit de Syméon le logothète, p. 416, que ces Perses auraient été envoyés à Constantinople par un certain Babek, qui s'était révolté contre le khalife, et qui cherchait à cette époque à affranchir les Perses du joug des Arabes. Il en sera bientôt question. Il résulte la même chose du récit obscur et confus de Génésius, l. 3, p. 25-27, qui semble, au reste, une répétition de celui du continuateur de Théophane.—S.-M.

[3] Ἀλλὰ καὶ αὐτῶν τῆς ψυχῆς καὶ σώματος γνωρισμάτων ὁ ζητούμενος ἐδηλοῦτο τότε, καὶ ἐγνωρίζετο. Cont. Theoph. p. 69.—S.-M.

[4] Cette circonstance se trouve dans la chronique de Syméon le logothète, au milieu d'un grand nombre de détails fabuleux et controuvés.—S.-M

[5] Selon Léon le grammairien, Théophobe serait venu en fugitif avec son père auprès de Théophile.

qu'on prit de l'instruire. Sa vertu et la noblesse de ses sentiments le firent aimer du prince et de toute la cour. Théophile, élevé avec lui, le chérissait comme son frère; et, lorsqu'il fut empereur, il le fit patrice, et lui donna sa sœur Hélène en mariage. Un Perse, nommé Babec [1], s'étant révolté contre le calife, avait soutenu la guerre pendant cinq ans [2]. Vaincu enfin, et obligé de fuir du pays, il se réfugia sur les terres de l'empire, et vint à Sinope [3] avec sept mille hommes qui lui restaient du débris de son armée. De là il écrivit à l'empereur qu'il se donnait à lui, et qu'il le priait d'accepter ses services et ceux de ses soldats [4], dont la bravoure s'était souvent éprouvée contre leurs communs ennemis. Théophile reçut avec joie cette importante colonie; il en composa un corps [5] qui, croissant de jour en jour par l'arrivée d'autres Perses, que l'exemple de Babec attirait dans l'empire, monta ensuite au nombre de quatorze mille [6], et enfin jusqu'à trente mille hommes. Babec étant mort, Théophobe fut mis à leur tête. Il s'attachèrent à lui comme à

Ils étaient accompagnés de quatorze mille Perses. Προσέφυγεν Θεόφοβος Πέρσης ἅμα τῷ πατρὶ αὐτοῦ μετὰ Περσῶν χιλιάδων ιδ'. Ce récit peu vraisemblable est d'ailleurs en contradiction manifeste avec la narration des autres auteurs de cette époque. La même histoire et les mêmes erreurs se trouvent dans la chronique de Syméon le logothète, p. 415 et 416.—S.-M.

1 Ὁ τῶν Περσῶν ἀρχηγὸς Βάβεκ. Cont. Theoph. p. 70.—S.-M.

2 Ἤδη πενταετίαν ἔχων ἐξ ἀμερμνευμνῆ ἀποστάς.—S.-M.

3 Πρὸς τὴν Ῥωμαϊκὴν ἐπικράτειαν κατὰ πόλιν Σινώπην ἔρχεται. Cont. Theoph. p. 70.—S.-M.

4 Τῷ βασιλεῖ ἑαυτόν τε καὶ τὸ ὅλον ἔθνος ὑπήκοον τίθεικεν. Cont. Theoph. p. 70.—S.-M.

5 Τάγμα Περσικόν. Cedr. t. 2, p. 524.—S.-M.

6 Léon le grammairien, p. 450, dit que ces troupes furent envoyées par détachements dans tous les thêmes ou divisions militaires, et que leurs cantonnements portaient encore de son temps le nom de *turmæ* ou bataillons perses, οἱ μέχρι τοῦ νῦν λέγονται τοῦρμαι Περσῶν.—S.-M.

l'héritier de leurs anciens monarques. Pleins d'ardeurs et de confiance en ce capitaine chéri, ils devinrent la terreur des Sarrasins, et se signalèrent par des courses et de fréquents combats contre les usurpateurs et les tyrans de leur patrie. L'empereur, en donnant sa sœur à Théophobe [1], fit une loi par laquelle il accordait aux Perses le droit de mariage [2]; il éleva aux premiers emplois les plus distingués d'entre eux [3], et les traita en toute manière comme ses sujets naturels.

Bardas, frère de l'impératrice, commençait à se faire connaître. Dévoré d'ambition, il avait tous les vices qu'elle entraîne, mais non tous les talents qu'elle exige. Fourbe et artificieux, il était fait au manége de la cour, et entendait assez la conduite des affaires civiles; mais dur et cruel, avec peu de valeur, il n'était pas propre au commandement des armées. Sa sévérité barbare effarouchait les soldats : ils aimaient mieux être battus sous ses ordres que de lui laisser la gloire de vaincre. L'empereur en fit une triste épreuve dans une expédition contre les Sarrasins. Les Abasges [4], révoltés contre eux, demandèrent du secours à l'empire : Théophile fit partir Bardas et Théophobe avec une armée. La haine des soldats contre Bardas fut plus

An 832.

IX. Malheureuse expédition en Abasgie.

Cont. Theo. p. 85. Vit. Ignat. ap. concil. Labb. t. 8. p. 1191.

[1] Selon Léon le grammairien, p. 450, qui parait encore fort mal informé, Théophobe aurait épousé une sœur de l'impératrice Théodora. Αὐτὸν δὲ τὸν Θεόφοβον εἰς ἀδελφῆς Θεοδώρας Αὐγούστης γαμβρὸν ἐποιήσατο. On trouve la même erreur dans la chronique de Syméon le logothète, p. 415.—S.-M.

[2] Ἕκαστόν τε τῶν Περσῶν νομοθετεῖ κατ' ἐπιγαμίαν συνάπτεσθαι τοῖς Ῥωμαίοις. Cedr. t. 2, p. 524.—S.-M.

[3] Πολλοὺς δὲ ἐκ τούτων ἐμπρέπειν τοῖς βασιλικοῖς ἀξιώμασι πεποιηκώς, κώδιξι στρατιωτικοῖς ἀναγράφεται. Cedr. t. 2, p. 526.—S.-M.

[4] Les Abasges ou Abkhaz habitaient la partie du Caucase qui s'étend au nord-ouest de l'ancienne Colchide. J'en ai parlé en détail, t. 9, p. 205, not. 2, liv. XLVII, § 69, sqq.—S.-M.

forte que l'amour qu'ils portaient à Théophobe : ils se laissèrent battre en toutes les rencontres. Le fer ennemi, la disette, la désertion, firent périr cette armée; et les généraux, couverts de honte, n'en ramenèrent que de malheureux débris [1].

An 833.

I. Mort du khalife Al-Mamoun.

Abulfarage, chr. arab. p. 161 et seq. Elmacin. hist. sarac. p. 131. D'Herbelot, Bibl. Orient.

Les Sarrasins firent l'année suivante une perte plus grande et plus irréparable que celle d'une armée. Le calife Al-Mamoun, [qui avait entrepris une nouvelle expédition contre l'empire, mourut à Podandus [2], place voisine de Tarse en Cilicie [3], sur les confins de la Cappadoce, dont il se préparait à franchir les frontières [4].] Il avait régné vingt ans et demi et était âgé de quarante-neuf ans [5]. Il joignait à ses qualités royales l'amour des sciences, et se rendit lui-même très-savant en astronomie. Ce fut lui qui acheva de tirer les Arabes de la profonde ignorance où ils avaient été plongés de tout temps. Almansor, le second des Ab-

[1] Le continuateur de Théophane, p. 85, est le seul auteur qui parle de cette expédition: il ne parle que de son mauvais succès, sans rien dire de ses causes et de son objet. Je doute fort qu'elle se soit rattachée en rien aux guerres contre les Arabes, qui, je crois, n'ont jamais étendu leur domination jusque dans cette partie du Caucase. Il est bien plus probable qu'il s'agit ici d'une guerre contre les Abasges ou Abkhaz révoltés. On n'est pas mieux informé de la date et des détails de cette guerre.—S.-M.

[2] Cette place, dont il est question dans Cédrénus, t. 2, p. 575, et dans d'autres auteurs byzantins, est nommé par tous les écrivains orientaux *Bodundoun*, *Badendoun*. On voit, par ce qu'ils en disent, qu'elle était voisine de Tarse.—S.-M.

[3] Mamoun fut enterré, dit Abou'lfeda, II, 163, à Tarse, dans la maison d'un certain Djalân, qui avait été eunuque d'Haroun-al-Raschid.—S.-M

[4] Lebeau s'était trompé en disant que Mamoun *mourut en retournant de Tarse à Bagdad*. La ville de Podandus, où il mourut, selon le témoignage de tous les écrivains orientaux, était au contraire au-delà de Tarse, sur les frontières de l'empire, près du passage des montagnes de Cappadoce.—S.-M.

[5] Le khalife Mamoun mourut le jeudi 19 redjeb de l'an 218 de l'hégire, le 7 août 833.—S.-M.

bassides et bisaïeul d'Al-Mamoun, avait donné à ses sujets les premières idées des hautes sciences. Avant lui les Musulmans n'étudiaient que leur langue, leur loi, et une sorte de médecine grossière et imparfaite; Al-Mamoun perfectionna l'ouvrage que son bisaïeul avait heureusement commencé. Il tira de la Grèce des copies de tous les livres qui traitaient de quelque science [1], et les fit traduire en arabe par les plus habiles interprètes [2]. Il excita ses sujets à les étudier; il faisait tenir en sa présence des conférences publiques sur les divers objets des connaissances humaines. Il regardait les savants, dit Abulfarage, comme des créatures choisies de Dieu même pour perfectionner la raison: c'était, disait-il, la lumière du monde, les maîtres du genre humain, sans lesquels la terre deviendrait sauvage. Il comparait aux animaux les hommes qui ne travaillent que pour le corps. Il y eut sous son règne d'habiles astronomes, entre autres Al-Fragan [3], dont les écrits subsistent

[1] Ὁ δὲ τῶν Ἰσμαηλιτῶν κατάρχων Μαμοὺν, ἄλλοις τε μαθήμασιν ἑλληνικοῖς σχολάζων, καὶ δὴ καὶ γεωμετρίας διαφερόντως ἐξεχόμενος ἦν. Cedr. t. 2, p. 548. La même chose se lit dans le continuateur de Théophane, p. 116 et seq.—S.-M.

[2] Il s'agit ici des traductions des livres d'astronomie, de géométrie, de mathématiques, de médecine et de philosophie, particulièrement ceux d'Aristote, qui furent exécutées par des Syriens attachés au service des khalifes. La plupart de ces traductions furent d'abord faites en syriaque, et c'est sur ces versions qu'on fit passer en arabe les ouvrages dont il s'agit. On distinguait parmi ces traducteurs un certain Hossaïn, l'auteur de presque toutes les versions arabes que nous possédons encore. Cette époque est une des plus intéressantes, mais aussi des plus mal connues, de l'histoire littéraire des Arabes. Ce n'est pas dans une note qu'il serait possible, même sommairement, d'en donner une juste idée. — S.-M.

[3] Ce personnage, appelé Ahmed, fils de Kotsaïr, était surnommé *Al-fragany*, d'où, par corruption, on a fait Alfragan. Il est un des plus illustres astronomes arabes. Il était né à Farganah dans la Transoxiane. Nous possédons une traduction arabe d'un traité célèbre de sa composi-

encore. Mais les folies de l'astrologie judiciaire venaient se joindre à l'astronomie.

XI. Histoire du philosophe Léon. Cedr. t. 2, p. 547 et seqq. Cont. Theoph. p. 115, et seqq. Symeon, p. 424. Georg. p. 523, 524.

Ce prince tâchait de rassembler à sa cour tous les savants, de quelque religion qu'ils fussent; et, leur laissant toute liberté en fait de croyance et de culte, il les combloit de biens et d'honneurs. Ses efforts pour attirer Léon ne purent réussir, mais firent la fortune de ce philosophe. Léon, né à Constantinople, après y avoir étudié les belles-lettres, s'était transporté dans l'île d'Andros, pour y prendre des leçons de philosophie et de mathématiques sous un maître très-renommé. Il eut bientôt épuisé toute la science de ce docteur [1], qui, malgré sa grande réputation, n'allait guère au-delà des éléments. Enflammé du désir d'apprendre, il parcourut toutes les bibliothèques des monastères, où les sciences étaient alors ensevelies, passant les jours et les nuits à transcrire les livres qui traitaient des matières dont il voulait s'instruire. Muni de ce trésor, il se retira dans des montagnes désertes, où une solitude profonde, la passion de l'étude, une pénétration naturelle, en firent bientôt le plus habile géomètre et astronome de l'empire. Il revint à Constantinople plus pauvre encore qu'il n'en était parti, et s'établit dans une espèce de cabane, qui devint en peu de temps une école célèbre, et qu'il fallut agrandir pour contenir la foule des jeunes gens qui venaient y prendre des leçons. Un d'entre eux fut pris en guerre par les Sarrasins, et tomba entre les mains d'un des courtisans du calife. Un jour que le maître faisait un

tion, intitulée Introduction à l'astronomie. On en possède plusieurs éditions. La dernière a été donnée par Golius en 1669, 1 vol. in-4°.—S.-M.

[1] Il se nommait Michel Psellus. Cedr. t. 2, p. 550.—S.-M.

grand éloge des géomètres de la cour, l'esclave témoigna qu'il avait quelques principes de cette science, et qu'il serait fort curieux d'en entendre discourir par des hommes si habiles. A la première occasion ce seigneur ne manqua pas de vanter au prince les talents de son esclave. Le calife voulut le voir; et après l'avoir entretenu, il le jugea capable d'écouter les maîtres du palais, qui à son avis n'avaient point de pareils dans l'univers. L'esclave assista à leurs leçons, et leur fit des questions qu'ils jugèrent insolubles et qu'il résolut lui-même avec facilité. Étonnés de l'étendue de ses connaissances, ils lui demandèrent s'il se trouvait à Constantinople d'autres géomètres aussi habiles que lui; *Il s'en trouve beaucoup de plus habiles*, répondit-il; *pour moi je ne suis qu'un écolier*. Le calife, qui assistait à cette conférence, lui ayant demandé si celui dont il avait pris les leçons vivait encore; *Oui*, répondit-il, *il vit; il est pauvre et inconnu au prince, malgré son grand savoir : il se nomme Léon*. Aussitôt Al-Mamoun écrit à Léon en ces termes : « On juge d'un arbre par le fruit : votre disci-« ple nous a fait connaître son maître. Puisque votre « mérite n'a pas dans votre patrie le crédit de vous « tirer de l'obscurité, venez répandre vos lumières « parmi nous. Toute la nation sarrasine baissera la tête « devant vous[1], et vous trouverez dans notre bienveil-« lance plus de richesses et d'honneurs que n'en ont « jamais possédé les favoris de vos princes. » Il mit cette lettre entre les mains de l'esclave, lui promet-

[1] Ἐρχομένῳ γάρ σοι αὐχένα ὑπερκλινεῖ γένος ἅπαν τὸ τῶν Σαρακηνῶν. Cedr. t. 2, p. 549.—S.-M.

tant la liberté et de grands biens s'il lui amenait son maître. Il lui fit faire serment de revenir à Bagdad. Le jeune homme s'acquitta de sa commission avec joie. Léon reçut la lettre; c'étoit de quoi flatter sa vanité, passion que la philosophie sait bien censurer, mais qu'elle ne sait pas éteindre.

XII. Théophile refuse Léon aux sollicitations d'Al-Mamoun.

Cependant Léon se croyant en danger si l'on découvroit qu'il eût reçu des lettres du calife, et plus encore s'il entreprenait de passer en pays ennemi, va trouver Théoctiste, directeur général des postes [1], lui rend compte de tout et lui remet la lettre. Théoctiste en instruit l'empereur, qui, piqué de l'invitation du calife comme d'un reproche de son indifférence pour les savants, fait venir Léon, lui défend de porter son savoir à une nation infidèle, lui assigne une pension honorable, et lui donne l'église des Quarante Martyrs pour y faire des leçons publiques. Al-Mamoun, apprenant que Léon n'est pas disposé à quitter sa patrie, lui adresse des problêmes difficiles à résoudre. Léon ne tarde pas d'en renvoyer la solution; et, pour se faire admirer davantage, il y joint des prédictions fondées sur les principes de l'astrologie. Le calife, qui avoit laissé entrer ces chimères dans sa tête avec les vérités solides de l'astronomie, fut plus empressé que jamais de voir cet homme extraordinaire. Il s'adresse à l'empereur même : « J'ai été tenté, lui manda-t-il, « d'aller moi-même vous trouver comme un ami ou « plutôt comme un disciple se rend auprès de son maî- « tre. Mais faisant réflexion que je ne dois pas m'éloi- « gner du poste où la providence m'a placé, je vous

[1] Ou logothète du drome, comme on disait alors.—S.-M.

« prie de m'envoyer pour peu de temps ce miracle de « philosophie, qui fait un des ornements de vos états. « Permettez à Léon de venir passer quelques jours « avec moi pour me faire part de ces précieuses con- « naissances qu'il possède, et dont je suis plus avide « que de toutes les richesses de la terre. Je ne pense pas « que la différence de religion soit un obstacle à la « grace que je vous demande. Je me flatte plutôt que « le rang que je tiens dans le monde me rendra digne « de l'obtenir. Vous en retirerez de l'honneur en m'en « procurant à moi-même. La science est un bien de « communication; on peut, comme la lumière, la par- « tager sans en rien perdre. Je veux même vous payer « votre présent : je vous promets deux mille livres pe- « sant d'or, et, ce qui est encore d'un grand prix, une « paix et une alliance éternelle. » Théophile, jaloux du trésor dont il était possesseur, refusa constamment de communiquer aux Sarrasins un avantage qui avait toujours distingué les Grecs entre tous les peuples de la terre. Il ouvrit à Léon une école publique dans le palais de Magnaure, le chargea de l'instruction de la jeune noblesse, et le combla d'honneurs et de priviléges.

XIII. Léon fait évêque et chassé de son siége.

Léon savait tout, hors ce qu'il importe le plus de savoir. Très-ignorant en fait de religion, il s'en rapportait pour cet article à Jean Lécanomante, dont il était cousin germain [1]. Il devint donc iconoclaste; il eût été fort à craindre qu'il ne fût devenu mahométan

[1] Ἀνεψιὸς ὢν Ἰαννῆ τοῦ πατριάρχου. Cedr. t. 2, p. 547. Voyez ce qui a été dit du nom de *Iannès* donné à ce patriarche hérétique, ci-dev. p. 14, not. 3. On voit, par le continuateur de Théophane, p. 115, qu'il était réellement fils du frère de ce patriarche. Cet auteur s'exprime ainsi à ce sujet : Ὃς κατὰ συγγένειαν μὲν τοῦ ἐξαδέλφου τῷ πατριάρχῃ Ἰαννῇ ᾠκείωτο. — S.-M.

avec Al-Mamoun. Jean s'étant élevé dans la suite au patriarcat de Constantinople, récompensa l'indifférence docile du géomètre de l'archevêché de Thessalonique. Dans cette place, faute de pouvoir se faire estimer par les qualités propres de l'épiscopat, il se fit admirer comme astrologue. Une année stérile avait réduit ses diocésains à une extrême misère: au lieu d'implorer le secours du maître du ciel, il s'adressa aux planètes; et, soit illusion, soit charlatanerie, il conseilla de semer sous certains aspects. Il arriva que, l'année d'après, la moisson fut très-abondante; ce qui, dans l'esprit du peuple, fit un grand honneur à Léon et à l'astrologie. Ce prélat n'eut pas le temps de faire une seconde épreuve de son infaillibilité en ce genre: dès la troisième année, Théophile étant mort et la secte des iconoclastes abattue, il fut chassé de son siége, et réduit à reprendre sa première profession de maître de géométrie.

XIV. Théophile vaincu par

[Vers le même temps [1]], une armée de quatre-vingt-dix mille Sarrasins entra sur les terres de l'empire [2] sous

[1] Les sept paragraphes qui suivent (XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, XIX et XX) formaient les paragraphes 25-29 de l'ancienne édition; je les ai transportés ici parce qu'il est évident que Lebeau a bouleversé les dates de la plus grande partie des événements du règne de Théophile. Il a placé sous les années 840 et 841 la prise de Sozopétra, qui amena l'année suivante le siége et la prise d'Amorium par les Arabes, tandis qu'il est certain, par le témoignage unanime et développé des auteurs arabes, que ces deux événements arrivèrent dans les années 837 et 838 de J.-C. Il est de toute nécessité, cela étant, de reporter aux années 833, 834 et 835, les trois guerres contre les Arabes racontées dans ces paragraphes que j'ai transposés. J'ai, en conséquence, supprimé les premiers mots de ce paragraphe 25, devenu paragraphe 14, où il est dit: *Pendant que Théophile versait le sang de ses meilleurs sujets....* Ces mots se rapportaient à la persécution de Théophile contre les orthodoxes, racontée dans les paragraphes 21, 22, 23 et 24, devenus, par ce changement, 28, 29, 30 et 31. — S.-M.

[2] Abou'lfaradj parle, dans sa

la conduite d'Ibrahim [1]. Théophile se mit à la tête de ses troupes, accompagné de Manuel et de Théophobe. Lorsqu'il fut en présence de l'ennemi, il tint conseil : l'avis de Manuel était que l'empereur n'exposât pas sa personne, mais qu'il laissât à un de ses généraux le commandement de l'armée. Théophobe au contraire voulait que l'empereur animât ses troupes par sa présence; mais il pensait qu'on devait attaquer les Sarrasins pendant la nuit, pour leur ôter l'avantage que leur donnait la supériorité du nombre ; il offrait de commencer l'attaque avec l'infanterie perse qu'il commandait, persuadé qu'après ce premier effort, la cavalerie grecque, fondant sur l'ennemi avec furie, achèverait aisément la défaite. L'empereur fut de son avis pour commander lui-même; mais il rejeta la proposition d'un combat nocturne, toujours dangereux, et où le sentiment de la gloire, le plus vif aiguillon de la valeur, s'endort faute de témoins. Ibrahim, soit par lâcheté, soit pour quelque raison inconnue, s'éloigna avec dix mille hommes, et laissa le commandement à son lieutenant Abuchazar [2]. Le combat fut sanglant et opiniâtre. Enfin, les Grecs cédèrent aux efforts des Sarrasins et prirent la fuite. Il ne resta auprès de l'empereur que sa garde [3] et deux mille Perses

les Sarrasins. Cedr. t. 2, p. 524, 525. Zon. l. 15, t. 2, p. 147, 148. Contin. Theoph. p. p. 70, 71.

Chronique syriaque, p. 156, d'une invasion faite à cette époque dans l'Asie-Mineure, par Omar, émir de Mélitène, mais il ne donne aucun détail sur cette invasion, qui paraît être la même que celle dont il s'agit ici. Dans le commencement, dit-il, les chrétiens eurent l'avantage, mais à la fin les Arabes eurent le dessus, ils se rendirent même les maîtres des bagages de l'empereur. — S.-M.

[1] Ἰβρατήμ. Cont. Théoph., p. 70. Je pense que ce personnage est le même qu'Ibrahim, fils du khalife Mahady, qui mourut, selon Abou'lféda, *Ann. Musl.* II, 173, au mois de ramadan de l'an 224, — juillet 839 de J.-C. — S.-M.

[2] Ἀβουχάζαρ. Ce personnage m'est inconnu d'ailleurs. — S.-M.

[3] Μετὰ τῆς βασιλικῆς φάλαγγος. Cont. Théoph. p. 71. — S.-M.

commandés par Théophobe. Accompagné de ces braves soldats, il se retira sur une colline qui fut aussitôt environnée de Sarrasins. On y combattit jusqu'à la nuit avec un acharnement égal, d'un côté pour faire le prince prisonnier, de l'autre pour le défendre. La nuit étant venue, Théophobe ordonne à ses soldats de pousser des cris de joie, de battre des mains, et de faire un grand bruit de trompettes et de tous les instruments de guerre, pour donner à croire à l'ennemi qu'il leur arrivait du secours. Les Sarrasins, trompés par cet artifice, se retirèrent de peur d'être enveloppés, et allèrent camper à deux lieues. L'empereur profite du moment pour se sauver, et gagne le gros de son armée, qui s'était ralliée à quelque distance. Il réprimande les fuyards, comble d'éloges et de récompenses Théophobe et les Perses, qui, animés par le sentiment de la gloire et par la libéralité du prince, demandent comme une grace d'être seuls chargés de faire la guerre aux Sarrasins. Théophile, après les avoir remerciés de leur zèle, ne jugea pas à propos d'exposer ces vaillants guerriers. Il reprit le chemin de Constantinople et les Sarrasins celui de la Syrie.

[Théophile avait envoyé en cette année une ambassade avec de riches présents à l'empereur Louis-le-Débonnaire. Ces députés, qui étaient Marc, archevêque d'Éphèse, et des grands-écuyers de l'empereur, arrivèrent en France lorsque l'infortuné Louis, détrôné et retenu prisonnier par ses fils rebelles, était renfermé à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons. Les envoyés grecs ne purent parvenir jusqu'à lui. L'usurpateur Lothaire ne leur permit pas de voir son père, et il reçut à Compiègne (*Compendium*), au mois d'octobre,

leurs lettres et leur présents, puis il les congédia, sans que leur mission ait eu d'autres suites [1].—S.-M.

An 834.

XV. Les Sarrasins vaincus par Théophile.

Leo gramm. p. 453. Cedr. t. 2, p. 525. Zon. l. 15, t. 2, p. 148. Cont. Theo. p. 71, 72. Symeon. p. 421. Georg. p. 519.

L'année suivante il y eut une seconde bataille près de Charsiane [2] en Cappadoce, où Théophile fut plus heureux. Il fit un grand carnage de Sarrasins et revint à Constantinople avec vingt-cinq mille prisonniers. Après une si éclatante victoire, il rentra dans la ville en triomphe, et fit célébrer les jeux du cirque, dans lesquels il voulut disputer le prix. Monté sur un char attelé de chevaux blancs, et vêtu de la livrée de la faction bleue, il courut au milieu des acclamations, et ne manqua pas de remporter la victoire, toujours assurée au prince en ces sortes de combats. Il n'eut pas cependant le principal honneur de cette fête. Entre les prisonniers se trouvait un cavalier sarrasin d'une taille avantageuse, également adroit des deux mains, et qui maniait deux lances à la fois avec une souplesse et une agilité extraordinaires. Sur le rapport du capitaine des gardes, qui le connaissait, l'empereur voulut faire l'épreuve de son adresse; il le fit paraître au milieu du cirque, où le Sarrasin s'attira les applaudissements du prince et des spectateurs, excepté de Théodore Cratère. C'était un eunuque qui, méprisant le service du palais auquel son état le destinait, avait embrassé

[1] Cet ambassade nous est connue par l'auteur anonyme qui a composé la vie de Louis-le-Débonnaire, *Vit. Ludov.*, § 47. Son récit a été reproduit dans les chroniques françaises de Saint-Denis. — S.-M.

[2] Τὸ Χαρσιανόν. On donnait alors le nom de Charsiane à une grande portion de la Cappadoce, qui formait une division militaire particulière. Ce pays est nommé *Kharsanah* dans les auteurs arabes. Le pays de Charsiane était autrefois une division du thème des Arméniaques: Τοῦρμα ἦν τὸ παλαιὸν τῆς τῶν Ἀρμενιάκων στρατηγίδος. Mais au temps de l'empereur Constantin Porphyrogénète, *De ordin. imp.*, c. 50, il formait un gouvernement particulier. —S.-M.

la profession des armes, où il s'était avancé par sa valeur. Il était alors dans le cirque à côté de Théophile; et comme il regardait avec un air de mépris cette parade, que l'empereur admirait : *En ferais-tu bien autant que ce Sarrasin?* lui dit Théophile. *Prince*, répondit Cratère, *je ne me suis jamais exercé à ces jeux, qui ne sont d'aucun usage dans la guerre; mais je répondrais bien qu'avec une seule lance je ferais perdre les arçons à ce barbare, en eût-il quatre. Fais donc*, lui dit l'empereur. *Si tu ne tiens parole, je te ferai couper la tête.* Aussitôt Cratère, empoignant une lance sans fer, prend carrière, et, du premier coup, abat le Sarrasin. L'empereur, quoiqu'un peu honteux d'avoir paru tant admirer un manége frivole, ne put s'empêcher de louer Cratère. Il le récompensa d'une riche veste, sorte de présent qu'on voit dès lors en usage chez les princes orientaux [1].

An 835.

XVI. Théophile sauvé par Manuel. Leo gramm. p. 453. Cedr. t. 2, p. 526. Zon. l. 15, t. 2, p. 148, 149. Cont. Theo. p. 72, 73. Symeon. p. 422. Georg. p. 521. Genes. l. 3, p. 29.

Après la défaite sanglante que les Sarrasins avaient essuyée, ils se hâtèrent d'effacer un affront auquel ils n'étaient pas accoutumés. Dès le printemps suivant, ils marchèrent en Cappadoce avec une armée formidable. L'empereur, fier du brillant succès de la campagne précédente, courut à leur rencontre, et éprouva que la fortune n'a rien d'assuré [2]. Son armée fut battue, et, comme il s'exposait lui-même avec une valeur inconsidérée, il se trouva enveloppé. Manuel, qui se retirait avec le reste des troupes, s'étant aperçu de

[1] Ce vêtement d'honneur est appelé *khilaat* ou *khalaah*. — S.-M.

[2] Il avait avec lui le corps des réfugiés persans dont il a déja été parlé très-souvent et dans lequel il avait une très-grande confiance. Syméon Logoth., *Chron.*, p. 422. — S.-M.

l'absence de l'empereur, rassemble en un instant les plus braves cavaliers, et se mettant à leur tête: *Allons*, dit-il, *dégager l'empereur ou mourir avec lui.* Aussitôt, s'élançant avec la rapidité de la foudre, il perce jusqu'à Théophile, qui, environné d'un gros d'ennemis, portant et recevant des coups terribles, commençait à manquer de forces, mais non pas de courage. *Suivez-moi, prince*, lui dit-il, *je vais vous ouvrir un large passage; ne laissons pas à ces infidèles l'honneur de faire prisonnier un empereur. Ne leur laissons pas non plus celui de voir fuir un empereur devant eux*, repliqua Théophile en continuant de combattre. Manuel, qui sans l'entendre avait aussitôt tourné bride, abattant à droite et à gauche les Sarrasins qui se trouvaient devant lui, s'aperçut qu'il n'était pas suivi de l'empereur. Il retourne sur ses pas et, par un second effort, il rejoint Théophile, qui refuse encore de le suivre. Enfin, une troisième fois, Manuel, fondant en désespéré sur les ennemis, court à l'empereur, saisit la bride de son cheval, et lui présentant la pointe de son épée devant la poitrine: *Suivez-moi*, lui cria-t-il, *ou si vous cherchez la mort, recevez-la de cette épée, faite pour vous défendre, et n'en laissez pas la gloire à un Sarrasin.* En même temps il entraîne l'empereur couvert de sang et de poussière; et, tandis que ses cavaliers arrêtent par derrière la fougue des ennemis, il le conduit en sûreté au milieu de son armée. Elle s'était ralliée dans un poste avantageux, et elle reçut avec des cris de joie son prince qu'elle croyait mort ou prisonnier. Les Grecs, animés par le courage de Manuel et par le retour de Théophile, firent si bonne contenance, que les Sarrasins se re-

tirèrent sans oser hasarder une seconde bataille [1].

XVII. Disgrace de Manuel, qui se retire chez les Sarrasins. Cedr. t. 2, p. 526, 527. Zon. l. 15, t. 2, p. 149, 150. Cont. Theoph. p. 73, 74, 75. Symeon, p. 419, 420. Georg. p. 517, 518. Genesius. l. 3, p 29 et 30.

Manuel, couvert de blessures, dont aucune ne se trouva dangereuse, fut d'abord chéri de Théophile. Ce prince ne le nommait que son bienfaiteur, son sauveur; mais une faveur si bien méritée alluma bientôt la fureur de l'envie. Celui qui avait terrassé des milliers de Sarrasins ne put tenir contre les assauts d'une cabale de courtisans. L'empereur lui-même, accablé du poids de la reconnaissance, crut se soulager par l'ingratitude, et Manuel éprouva qu'un service de trop grand prix pour être payé, produit souvent l'effet d'une offense. L'empereur se laissa persuader que celui qui l'avait sauvé, cherchait à le perdre et aspirait à l'empire [2]. Manuel fut averti par un échanson du prince, qui avait servi dans sa maison, que la résolution était prise de lui crever les yeux. Sur cet avis, il sort secrètement de Constantinople avec trois ou quatre domestiques, prend les chevaux de toutes les postes, auxquels il coupe les jarrets en les quittant, pour n'être pas poursuivi; et, faisant une extrême diligence, il arrive en Syrie [3]. Bien reçu par les Sarrasins, qui connaissaient sa valeur, il se transporte à Bagdad à la cour du calife, auquel il offre ses services, s'il lui

[1] On apprend de Syméon le Logothète, *Chron.*, p. 422, et de la chronique de George, p. 521, que Théophile revint après cet échec à Dorylée, dans la Phrygie. — S.-M.

[2] On se fondait sur une conversation qu'il avait eue avec Myron le logothète du drome, ou intendant général des postes, et beau-père de Patronas, conversation qui fut rapportée à l'empereur. Le protovestiaire Léon chercha en vain à le défendre dans l'esprit de l'empereur. Syméon logoth. *Chron.*, p. 419. Le délateur, appelé Basile, avait été excité par Myron. Georg. *Chron.* p. 517. — S.-M.

[3] Μέχρι τῶν κλεισουρῶν Συρίας. Syméon logoth., p. 419. On lit la même chose dans la chronique de Léon le grammairien, p. 452. — S.-M.

permet de conserver sa religion. Mutasem le comble d'honneurs : l'acquisition d'un guerrier si célèbre lui paraît d'un plus grand prix que le gain de plusieurs batailles. Il lui donne bientôt sa confiance, et s'empresse d'employer sa valeur dans les expéditions les plus importantes.

XVIII. Exploits de Manuel chez les Sarrasins.

Le Chorasan s'était révolté. Manuel ne demanda pour le réduire que les prisonniers grecs qu'on retenait dans les fers, et il répondit sur sa tête qu'aucun d'eux ne prendrait la fuite. Il tint parole : jamais soldats ne furent plus fidèles à leur général. Devenus libres, mais attachés à leur libérateur par des liens plus forts que les chaînes dont il les avait tirés, ils le servirent avec zèle, et n'épargnèrent pas leur vie pour lui procurer de la gloire. L'étonnement des rebelles [1] contribua encore à leur défaite : ils s'attendaient à combattre des Sarrasins, et voyaient avec surprise des ennemis dont l'habillement, l'armure, le langage, l'arrangement des troupes, et la manière de combattre leur étaient inconnus. Ces peuples, voisins de l'Oxus, avaient à peine entendu parler des Grecs. Ils furent subjugués et réduits à l'obéissance en peu de [2] jours. Le vainqueur employa le reste de la campagne à une autre espèce de guerre. Une prodigieuse multitude de bêtes sauvages, sorties des déserts du Maûerennahar, désolait les contrées voisines. Manuel fit usage de ses troupes

[1] Le continuateur de Théophanes, p. 73, donne à ces rebelles le nom de *Cormatæ*, Κέρματοι. Il est évident que ce nom désigne les hérétiques nommés Karmates, qui s'étaient révoltés contre les khalifes dans les pays voisins des bouches du Tigre et de l'Euphrate, et dans les régions de l'Arabie qui s'étendent sur les rives du golfe persique. — S.-M.

[2] Τὸ Χορασὰν λέγεται κατασχεῖν, καὶ τῷ Ἀμεραμνουνῇ ὑποτάξαι. Cont. Theoph. p. 74. — S.-M.

pour leur donner la chasse, et il en délivra le pays.

XIX. Manuel de retour à Constantinople.

Tant de services rendaient Manuel cher au calife et à toute sa cour, plus équitable que celle de Constantinople. En même temps, la réputation qu'il acquérait en Perse le faisait regretter de l'empereur. Théophile ressentait vivement la perte d'un guerrier auquel il était redevable de la vie. Il résolut de le regagner et d'enlever à ses ennemis un si puissant secours. Il chargea de cette commission délicate [son ambassadeur, Jean Lécanomante, qu'il envoyait à la cour de Bagdad [1], à qui il donna une lettre de créance pour cet objet particulier [2]. Celui-ci, pour ne pas éveiller les soupçons du calife, employa pour cette négociation secrète [3]] un moine adroit et rusé, qui [le suivit sous prétexte de se joindre] à une caravane de pélerins pour le voyage de la Palestine; [il passa ensuite] de Jérusalem à Bagdad déguisé en mendiant. S'étant introduit dans le palais, il remit à Manuel une lettre de l'empereur, avec une croix que le prince lui envoyait pour sûreté de sa parole. Toutes les faveurs du calife et les caresses d'une cour étrangère ne pouvaient effacer du cœur de Manuel l'amour de sa patrie : la vue d'un compatriote, et plus encore celle de ce gage précieux qu'il recevait de son maître, lui tira des larmes. Embrasé du désir

[1] Voy. ci-apr. § 25, p. 120. — S.-M.

[2] Χρυσοβούλλιον. On apprend de Léon le grammairien, p. 452, que l'objet apparent de cette négociation était le rachat des captifs. — S.-M.

[3] Ces détails, négligés ou mal compris par Lebeau, sont fort importants pour établir la chronologie et la succession des événements du régne de Théophile. Ils sont rapportés par le continuateur de Théophane, p. 74 : ils prouvent que c'est bien avant l'an 836, et non après, comme l'avait fait Lebeau, qu'il faut placer la fuite de Manuel chez les Musulmans. C'est après cette ambassade, en l'an 836, que Jean Lécanomante devint patriarche de Constantinople : c'est un point essentiel pour fixer et comprendre la chronologie de tous ces événements. Voyez aussi ci-devant, § 14, p. 104, not. 1. — S.-M.

de retourner à Constantinople, il profita de la confiance du calife pour se tirer de ses mains. « Prince, « lui dit-il, vous savez que j'ai des ennemis dans l'em« pire; leur malice m'a servi malgré eux : ils ont voulu « me perdre, et ils m'ont élevé au comble de la gloire « en me procurant l'honneur d'approcher du plus grand « prince de la terre; mais ils ne méritent pas moins toute « ma haine. Ils habitent en Cappadoce; donnez-moi « quelques troupes; je vous vengerai des insultes de la « nation en me vengeant moi-même de mes calomnia« teurs. » Pour mieux couvrir son projet, il supplie le calife [1] de mettre son fils [2] Ouatheq [3] à la tête de cette armée; il se réserve l'honneur d'être lieutenant du jeune prince, avec lequel il s'était lié d'une tendre amitié. Mutasem, que les services signalés et le caractère généreux de Manuel éloignaient de tout soupçon, saisit avec joie cette occasion de porter le fer et le feu dans le cœur de l'empire. Il met Manuel à la tête d'une armée. Lorsqu'il fut sur la frontière, Manuel envoie secrètement au gouverneur de Cappadoce l'avertir de son dessein; il le prie de poster quelques troupes dans un lieu où il doit se rendre seul pour lui servir d'escorte jusqu'à ce qu'il soit en sûreté. Ar-

[1] Le continuateur de Théophane, p. 75, donne en cette occasion le nom d'Ismaël, ὁ Ἰσμαήλ, au khalife. Ce nom n'est employé sans doute que pour indiquer la nation à laquelle appartenait ce prince. C'est comme si on avait dit l'Ismaélite ou le souverain. — S.-M.

[2] Τὸν τοῦ Ἰσμαὴλ υἱὸν, *le fils d'Ismaël*. Cont. Theoph., p. 75. Léon le grammairien, p. 452, dit simplement le fils du khalife ou de l'*émir Almouminin*, τὸν υἱὸν Ἀμερουμνῆ. — S.-M.

[3] Ce prince, qui fut khalife après la mort de son père, ne s'appelait pas encore à cette époque Wathek; son nom était Haroun, et son prénom Abou-djaafar. Quand il devint khalife, il prit le nom honorifique de Wathek-Billah; c'est là ce qui l'a fait appeler Wathek. — S.-M.

rivé à deux ou trois lieues de cet endroit [1], il fait camper l'armée, et, prenant avec lui le fils du calife, il s'éloigne du camp comme pour une partie de chasse. Lorsqu'il fut près du lieu où il était attendu, il embrasse Ouateq, et versant des larmes de tendresse : *Partez, mon fils*, lui dit-il; *Dieu me garde de vous trahir! retournez à votre père. Je ne vous quitte que pour obéir à la voix de ma patrie, qui me rappelle auprès de mon souverain naturel.* En entrant dans Constantinople, il se retira dans l'église de Blaquernes, comme dans un asile, pour y attendre des preuves de la bonne foi de l'empereur. Il en fut bientôt assuré : il fut fait maître des offices et capitaine des gardes du prince [2]. Théophile, qui n'avait encore que des filles, ayant eu un fils [plus tard [3]], voulut que Manuel en fût le parrain. Cet enfant, nommé Michel, comme son aïeul, fut solennellement couronné, l'année [qui suivit sa naissance [4]], dans l'église de Sainte-Sophie.

XX. Superstition de Théophile.

La naissance du jeune prince fit désirer à Théophile d'avoir une longue suite de descendants assis sur le

[1] Sur la frontière du thème anatolique, dit Léon le grammairien, p. 452. Πλησίον τοῦ θέματος τῆς Ἀνατολῆς. — S.-M.

[2] Μάγιστρος καὶ Δομέστικος τῶν σχολῶν. Cont. Theoph. p. 75. — S.-M.

[3] Lebeau disait *cette année*, ce qui se rapportait à l'année dans laquelle il plaçait à tort le retour de Manuel à Constantinople; ce qui n'est fondé sur aucune autorité ancienne, les écrivains qui ont parlé de ce fait s'étant contentés de dire que Manuel avait été parrain du fils de Théophile, sans en indiquer l'époque. C'est le rapport que Lebeau a établi entre ce fait et le retour de Manuel qui l'a porté, ce me semble, à bouleverser toute la chronologie de cette partie de l'histoire byzantine. Voyez ci-dev. § 13, p. 104, not. 1. D'après l'âge que Michel II avait lorsqu'il fut déclaré empereur, on doit en conclure qu'il était né en l'an 839. Voy. p. 159, not. 1, liv. LXX, § 1. — S.-M.

[4] Dans l'ancienne édition, *l'année suivante*, ce qui ne pouvait rester, comme on peut le voir par ce que je viens de dire. — S.-M.

trône de l'empire. Ces siècles d'ignorance étaient féconds en devins, en astrologues, en magiciens; et l'empereur, fort peu religieux, n'était pas moins superstitieux que le dernier de ses sujets. Il y avait alors à Constantinople une Sarrasine, prise en guerre, fameuse par ses prédictions. L'empereur la fit venir, et lui demanda quelle était la famille qui fournirait une plus longue génération d'empereurs. Il lui vint dans l'esprit de nommer les Martinaces: c'était une race des plus illustres. Sur cette parole, Théophile, regardant cette famille comme rivale de la sienne, obligea le père [1] et les fils à se faire moines, et changea leur maison en monastère. Dans l'opinion du peuple, il faut toujours que ces prédictions s'accomplissent de quelque manière que ce soit. On crut dans la suite que celle-ci s'était vérifiée dans la personne d'Eudocie, seconde femme de l'empereur Basile. Cette princesse était de la famille des Martinaces, et d'elle sortit une succession de quatre empereurs, qui occupèrent le trône pendant soixante-dix-sept ans. Mais une autre prophétie donna encore plus d'inquiétude à Théophile. Cette femme lui prédit qu'après sa mort le culte des images serait rétabli, et Jean Lécanomante déposé. Jean lui-même, toujours charlatan, quoique patriarche, alarmait aussi l'empereur. Ces événements étaient faciles à deviner, en supposant seulement que l'impératrice survivrait à son mari; on savait qu'elle détestait les iconoclastes. Théophile, pour détourner l'effet de ces tristes prédictions, fit jurer à l'impératrice et à

Cedr. t. 2, p. 527, 528. Cont. Theoph. p. 75, 76. Symeon, p. 421. Genes. l. 3, p. 33.

[1] Martinacès. Il était parent de l'empereur selon le continuateur de Théophane, p. 75. Προσωκειωμένον αὐτῷ κατὰ συγγένειαν. — S.-M.

Téoctiste, son chancelier, que, s'ils lui survivaient, ils conserveraient Jean dans sa dignité, et qu'ils ne releveraient pas ce culte idolâtre qu'il avait pris soin de de détruire.

XXI. Expédition en Sicile.

Cedr. t. 2, p. 522. Zon. l. 15, t. 2, p. 147. Cont. Theoph. p. 67. Bolland in Theodora, 11 feb.

Les historiens de ce temps-là parlent d'une descente des Grecs en Lombardie et en Sicile. Mais ces auteurs confus et peu judicieux, qui négligent souvent les événements les plus importants pour s'arrêter à des fables populaires, ne donnent ici aucun détail [1]. On peut conjecturer que Théophile envoya une flotte dans le golfe Adriatique, et qu'elle fit quelque ravage sur les bords du Pô; qu'elle aborda ensuite en Sicile, où elle eut quelque avantage sur les Sarrasins, maîtres de l'île, et qu'elle reprit même plusieurs villes [2]. Il faut que cette expédition ait été importante, puisqu'elle fit une grande réputation à Alexis Musèle, qui en était le chef [3], et qu'elle lui attira des envieux [4]. Mais l'em-

[1] Ils n'indiquent pas même la date de cette expédition. Cependant, on doit croire qu'elle est probablement vers l'époque qui lui est assignée ici. — S.-M.

[2] Il me paraît constant que les Arabes n'avaient pas fait la conquête de toute la Sicile. Voyez ci-devant, p. 76, not. 1, liv. LXVIII, § 50. Cette expédition, dont malheureusement nous ne connaissons pas les détails, avait sans doute pour objet de défendre les villes que les Romains possédaient encore dans cette île et d'en chasser même les Arabes. Ibn-al-athir parle assez au long, t. 1, f° 124, v°, des guerres opiniâtres que les Arabes firent en Sicile sous le commandement de l'aglabite Mohammed, fils d'Abd-Allah, et de Fadhl, fils d'Iakoub, en l'an 220 de l'hégire, qui correspond exactement à l'an 835. Les détails qu'il donne sont trop briefs et trop confus pour qu'il soit possible d'y puiser les moyens de rectifier et d'entendre le récit des auteurs grecs. — S.-M.

[3] Le continuateur de Théophane, p. 67, dit seulement qu'il avait été envoyé vers la Lombardie ou l'Italie, πρὸς τὴν Λογγοβαρδίαν ἐξέπεμψεν. — S.-M.

[4] Ibn-al-athir parle, t. 1, f° 125, r°, des batailles navales des Grecs contre les Arabes, et des guerres opiniâtres qu'ils se firent dans l'intérieur de l'île, en l'an 821 de l'hégire (5 janvier.—36 décembre 835), c'est-à-dire précisément à l'époque

pereur, pour confondre l'envie, le fit patrice, proconsul et maître des offices [1].

XXII. Histoire d'Alexis Musèle.

Cedr. t. 2, p. 522, 523. Leo gramm. p. 450, 451, 454. Zon. l. 15, t. 2, p. 147. Cont. Theop. p. 67, 68. Symeon, p. 418, 419. Georg. p. 516, 517. Bolland. in Theodora, 11 feb.

Dans un esprit vif et ardent, tel que celui de Théophile, l'amitié n'a pas de bornes non plus que la haine. Il n'avait point encore de fils [2]; mais il venait de lui naître une cinquième fille, qu'il nomma Marie. Il conçut le projet le plus bizarre et l'exécuta; c'était de la marier au berceau [3] avec Alexis et de le nommer César. Dans un procédé si peu raisonnable, on ne sait pour quelle raison il préfera sa fille Marie à ses quatre aînées. Alexis était jeune et bien fait, Arménien de naissance [4], il tirait son origine des anciens rois du pays [5].

dont il s'agit. Les Arabes revinrent à Palerme sans avoir obtenu de grands succès. Ils prirent cependant le fort d'*Ianiah*, l'antique Enna, l'une des plus fortes places de l'intérieur de l'ile qu'ils tenaient bloquée depuis long-temps. — S.-M.

[1] Ὃν πρῶτον μὲν τῇ τῶν πατρικίων, καὶ τῶν ἀνθυπάτων τιμήσας ἀξίᾳ, ἔπειτα δὲ καὶ μάγιστρον. Cont. Theop. p. 67. — S.-M.

[2] Les auteurs originaux ne le disent pas; toutefois il est naturel de le croire, car, Michel II, fils et successeur de Théophile, n'était encore qu'un très-jeune enfant quand il remplaça son père, en l'an 842. Il n'était sans doute pas encore né à l'époque dont il s'agit. La date de sa naissance ne peut certainement se placer avant l'an 836, puisque Manuel, qui le tint sur les fonts baptismaux, ne revint de Bagdad que vers la fin de l'an 835. Voyez ci-devant § 19, p. 113. — S.-M.

[3] Les auteurs cités ne le disent pas, mais on doit le croire, si Théophile s'était marié comme on l'a vu ci-devant, § 2 et 3, en 830; cependant je pense qu'il y a réellement lieu de douter que cet empereur se soit marié à cette époque. Si on place en un autre temps la date de son mariage, que rien ici ne nous fait connaître, la fille de ce prince pouvait être fort jeune, et non plus au berceau, quand elle épousa Alexis. Voyez ci-devant, § 3, p. 89, not. 3. — S.-M.

[4] On avait donné à sa famille le nom de *Crenite*. Ὁ δ' ἀνὴρ τῆς τῶν Κρηνητῶν κατήγετο γενεᾶς, χώρας τῆς τῶν Ἀρμενίων, Ἀλέξιος τοὔνομα, Μουσελὶ τὴν ἐπωνυμίαν. Cont. Theoph. p. 67. Le nom que l'on avait donné à la famille d'Alexis, venait de ce qu'il habitait à Constantinople près de la citadelle, en un lieu appelé la maison de Crenitissa. Οἰκῶν κατὰ τὸ τῆς ἀκροπόλεως μέρος, κατὰ τῆς οὕτω καλουμένης τῆς Κρηνιτίσσης οἰκίας. Cont. Theoph. p. 67. — S.-M.

[5] Les auteurs ne le disent pas non plus. Je pense que ce général pouvait

L'histoire ne dit pas s'il était le fils ou le proche parent de cet autre Alexis Musèle, aussi Arménien, qui, sous le règne de Constantin Porphyrogénète, avait tour-à-tour éprouvé les plus brillantes faveurs et les plus cruelles rigueurs de la fortune [1]. L'élévation d'Alexis enflamma la rage des envieux : ils lui supposèrent un dessein formé d'usurper l'empire. Quoique leurs calomnies n'eussent pas le crédit de persuader l'empereur, elles en eurent assez pour lui inspirer des soupçons. Il éloigna Musèle sous prétexte de l'envoyer en Sicile [2] pour achever d'en chasser les Sarrasins, ou du moins pour conserver ce qu'il en avait reconquis. La malignité de la cabale jalouse le suivit dans ce pays, et ne cessa pendant cinq ans d'inventer de nouvelles calomnies. On suborna des Siciliens, qui vinrent à Constantinople donner avis à l'empereur qu'Alexis tramait des intrigues avec les Sarrasins pour usurper la souveraineté. Par malheur pour l'accusé, la jeune Marie mourut dans ces conjonctures, et il naquit à l'empereur un fils qu'il nomma Michel. Inconsolable de la perte de sa fille, Théophile lui rendit des honneurs extraordinaires : il fit couvrir son tombeau de lames d'argent, que l'empereur Léon VI enleva dans la suite; et il déclara que son mausolée serait un lieu d'asile pour les criminels. Les liens qui l'attachaient à Musèle étant rompus par cet événement, il résolut de s'assurer de sa personne. Il lui envoya l'archevêque

être issu de la célèbre famille des Mamigoniens, dont j'ai eu bien souvent l'occasion de parler et dans laquelle le nom de Mosèle ou Mousèle, en Arménien *Mouschegh*, était fort commun.—S.-M.

[1] Voyez t. 12, p. 358, et p. 360, liv. LXVI, § 29 et 30.—S.-M.

[2] Il fut fait stratége et duc de Sicile. Στρατηγὸν καὶ Δοῦκα Σικελίας πέμπει. Syméon logoth. *Chron.* p. 418. — S.-M.

Théodore[1] pour l'engager à venir à la cour; et, pour gage de la parole qu'il donnait à Musèle de le bien traiter, il lui fit mettre entre les mains une croix qu'il avait coutume de porter au cou. Mais dès que Musèle fut arrivé, il fut battu de verges comme rebelle et jeté dans un cachot. Tous ses biens furent confisqués.

L'archevêque ayant osé lui reprocher en face, et en présence du sénat, qu'il avait violé la religion de sa promesse, il le fit arracher de l'autel où il s'était réfugié, et, après l'avoir fait déchirer à coups de fouets, il le chassa de Constantinople et l'exila. Ce traitement indigne fait à un archevêque excita l'indignation publique. Jean Lécanomante, alors patriarche, quoique flatteur corrompu, craignit de la partager avec l'empereur : il l'arrêta, comme il entrait dans Sainte-Sophie, et, devenu comme par miracle un nouvel Ambroise, il lui fit de vifs reproches. Théophile se repentit de sa violence; il rappela Théodore et lui permit de retourner à son diocèse. Mais ce prélat se regardant comme indigne de reprendre les fonctions du saint ministère, après l'affront qu'il avait reçu, se démit de l'épiscopat. L'empereur le fit économe de Sainte-Sophie, dignité éminente, et pour lors égale en honneur aux plus hautes prélatures. XXIII. Violence de Théophile.

Ce repentir de l'empereur s'étendit sur le traitement qu'il avait fait à Musèle. Théophile, bouillant et impétueux dans les accès de sa colère, ne rougissait pas de reconnaître ses fautes et de les réparer lorsqu'elle était refroidie. Il tira Musèle de prison et lui rendit tous XXIV. Alexis se retire dans un monastère.

[1] Surnommé Chritinus. Syméon logoth. *Chron.* p. 418.—S.-M.

ses biens. Musèle ne les reçut que pour s'en défaire. Dégoûté du monde, élevé de l'obscurité à la dignité de César et de gendre de l'empereur, précipité ensuite dans les ténèbres d'un cachot, il résolut de fixer l'inconstance de la fortune en se dépouillant de toutes ses faveurs. Après avoir passé par toutes les conditions, il revint à celle où il avait trouvé plus de repos et de douceur. Malgré les instances de l'empereur, qui, pénétré de regret, le pressait de demeurer à la cour et lui ouvrait le trésor des graces, il se retira à Chrysopolis [1], et ne conserva de ses biens que ce qu'il en fallut pour bâtir un monastère, où il passa le reste de ses jours dans les exercices de la pénitence. Son frère Théodore [2], honoré du titre de patrice, le suivit dans sa retraite, ayant appris par son exemple à fuir les grandeurs, qui, après l'expérience, ne leur parurent mériter que du mépris.

XXV. Ambassade de Jean Lécanomante à Bagdad. Zon. l. 15, t. 2, p. 144, 145. Cont. Theoph. p. 60, 61. Georg. p. 518.

Jean Lécanomante, ancien précepteur de Théophile, fut plus heureux auprès de ce prince qu'Alexis qu'il avait choisi pour gendre. Ce méchant homme, après avoir gâté l'esprit de son élève par son fanatisme hérétique, continuait de le tenir enchaîné par ses impostures. Livré à toutes les abominations de la plus noire magie, il gouvernait absolument l'empereur, qui, dans le dessein de le placer sur le siége de Constantinople, le donna pour Syncelle au patriarche Antoine. Théophile était plein de caprices: il saisissait avec chaleur les

[1] Dans un monastère impérial, βασιλικὸν μοναστήριον, Cont. Theoph. p. 68, qui se trouvait en ce lieu. On lui donna pour sa subsistance deux domaines appelés τὸ τοῦ Βυρσέως, et τὸ τοῦ κατὰ τὸν Ἐλαίαν. — S.-M.

[2] Il est nommé Théodose par le continuateur de Théophane, p. 68. Il en est de même dans Cédrénus, t. 2, p. 523. — S.-M.

idées les plus bizarres, et rien ne l'arrêtait dans l'exécution. Il lui vint en tête de donner aux Sarrasins une grande opinion de ses richesses et de sa puissance; il choisit Jean Lécanomante pour l'envoyer en ambassade au khalife [1] Mutasem, frère et successeur d'Al-Mamoun. [L'objet de cette mission était aussi de traiter du rachat et de l'échange des prisonniers faits par les deux partis dans les guerres précédentes [2], et de ramener le patrice Manuel, dont l'empereur regrettait vivement la perte [3].] Outre de riches présents pour Mutasem [4], [Théophile] mit entre les mains de l'ambassadeur quatre cents livres d'or pour les répandre en libéralités dans la cour du khalife, avec deux grands bassins d'or enrichis de pierreries [5]. Jean arrivé à Bagdad fit l'entrée la plus magnifique, prodiguant l'or à pleines mains à tous les seigneurs sarrasins qui l'approchaient. Invité à souper avec le khalife, il fait apporter un des deux bassins pour se laver les mains, et donne secrètement ordre à ses domestiques de le laisser dans la salle comme par oubli. Le bassin disparut bientôt sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Comme le khalife et toute sa cour étaient en mouvement pour découvrir l'auteur d'un larcin de cette conséquence, Jean pria Mutasem d'arrêter ces perquisitions, traitant

[1] Le continuateur de Théophane, p. 60, l'appelle le prince de Syrie: Πρὸς τὸν τῆς Συρίας ἄρχοντα ἐξαπέστειλεν. — S.-M.

[2] Κατὰ τὰς φυλακὰς διαλλαγίου καὶ πρὸς τὰ ἴδια μεταγαγεῖν. Cont. Theoph. p. 74. — S.-M.

[3] Voyez ci-devant, § 19, p. 112, not. 3. — S.-M.

[4] Son nom et ses titres étaient *Almotasem Billah Abou-Ishac Mohammed*. Il devait le trône à la générosité de son neveu Abbas, fils de Mamoun. Ce khalife fut, du reste, un prince peu digne de régner. — S.-M.

[5] On les appelait en langue vulgaire, ἡ κοινὴ γλῶττα, *cherniboxesta*, χερνιβόξεστα. — S.-M.

ce vol de bagatelle, et disant que son maître saurait bien le dédommager quand il aurait perdu une vaisselle entière de cette espèce. Le lendemain, invité encore à souper, il fit apporter l'autre bassin encore plus riche que le premier. Cette opulence causa le plus grand étonnement. Le khalife, piqué d'honneur, lui offrit des bijoux d'un prix inestimable; qu'il s'excusa d'accepter sur la défense qu'il en avait reçue de son maître. *Du moins ne refuserez-vous pas ce que je vais vous présenter*, lui dit le khalife. En même temps parurent cent prisonniers grecs superbement vêtus; *Je vous les donne*, dit Mutasem; *conduisez-les à votre maître, et qu'il juge si les Musulmans méritent son amitié. Prince*, répondit l'ambassadeur, *ce présent est vraiment digne de vous, et surpasse en valeur tout ce que vos trésors renferment de plus précieux. Mais permettez-moi de ne le pas accepter que je ne vous aie remis un nombre égal de prisonniers. La grace que je vous demande, c'est de les laisser en liberté jusqu'au moment de l'échange.* Aussitôt il fit partir un courrier pour l'empereur, qui lui envoya cent Sarrasins. Il furent remis au khalife aussi richement vêtus que les prisonniers grecs. Mutasem et toute sa cour ne cessaient d'admirer l'opulence de l'empereur. Jean fut de tous les repas et de tous les divertissements du khalife, qui prit plaisir à lui montrer ses trésors et à le promener dans tous ses palais. Il le combla d'honneurs et le fit conduire jusqu'aux frontières de ses états par un brillant cortège. Ce fut à ce prix que Théophile acheta le frivole plaisir d'étonner les Sarrasins.

XXVI. Luxe de

Ces richesses auraient été plus utilement employées

Théophile.

Leo gramm. p. 450. Cedr. t. 2, p. 517, 518. Manass. p. 98. Glyc. p. 289. Cont. Theoph. p. 59, 61, 86 et seqq. Symeon, p. 416, 421, 424, 427. Georg. p. 516, 519, 524, 525. Genesius, l. 3, p 35. Cod. orig. p. 37.

au soulagement de ses sujets. Jean Lécanomante à son retour accrut sans doute leur misère, en faisant naître au prince de nouveaux projets de dépenses. Il apportait le plan d'un superbe palais que les khalifes avaient fait construire à Bagdad. Sur-le-champ Théophile en fit bâtir un sur le même modèle [1]; il l'accompagna de jardins et de cinq églises, dont l'une fut une des plus magnifiques de Constantinople. Elle était surmontée de trois coupoles; la voûte, entièrement dorée, portait sur plusieurs colonnes de marbre d'Italie; les murs étaient incrustés de marbres de diverses couleurs. Vis-à-vis s'élevait un portique nommé le Sigma à cause de sa forme; il était soutenu de quinze colonnes de marbre de Phrygie. Ces deux édifices avaient des souterrains de même forme que la partie supérieure. La place devant le Sigma étoit ornée d'une fontaine, dont le vaste bassin était revêtu de lames d'argent sur les bords. Dans la nouveauté de chaque espèce de fruits, le bassin, au lieu d'eau, se remplissait de fruits de la saison, qu'on abandonnait au pillage du peuple, pour le divertissement du prince. Il prenait le plaisir de ce spectacle sur un trône brillant d'or et de pierreries, élevé sur une terrasse où l'on montait par un grand nombre de degrés de marbre. Au-dessous de son trône étaient assis les officiers de sa garde, les magistrats, les chefs des factions du cirque. Le reste des degrés servait de siége au peuple. La place au-dessous était couverte de danseurs, de pantomimes, de baladins de toute espèce. Cette place était environnée de

[1] Πρὸς τὴν τῶν Σαρακηνῶν κατασκευασθῆναι ὁμοίωσιν. Cont. Theoph. p. 64. L'architecte chargé de cet édifice s'appelait Patrice, et était décoré de la dignité du même nom. — S.-M.

plusieurs salons. Dans l'un on rendait la justice, et l'empereur y présidait pour l'ordinaire; un autre était l'arsenal. Il y en avait un qu'on appelait le salon de la pourpre, parce qu'au commencement de l'hiver l'impératrice y assemblait les dames de sa cour, auxquelles elle distribuait des robes de pourpre et d'écarlate. Il serait trop long de décrire tous les palais que fit élever Théophile : il y en avait pour toutes les saisons, où les plus beaux marbres, le porphyre, les peintures, les ouvrages de marqueterie, l'or, l'argent, les pierreries étaient prodigués. Passionné pour les bijoux, il faisait faire quantité d'ouvrages de ce genre, aussi précieux par le travail que par la matière. Les écrivains de ce temps-là [1], aussi frivoles que leur prince, vantent beaucoup un arbre d'or, sur lequel des oiseaux de même métal faisaient entendre un ramage artificiel, et deux lions d'or de grandeur naturelle, dont les rugissements imitaient celui des véritables lions.

XXVII. Théophile ennemi de la débauche.

Je passe sous silence la plus grande partie de ces recherches somptueuses que la postérité admire lorsqu'elle n'entend plus les gémissements des sujets qu'elles ont appauvris. Mais une dépense qu'on ne peut reprocher à Théophile, c'est celle qu'il fit pour exhausser les murs de la ville, trop faciles à escalader, et pour réparer du côté de la mer les dommages causés par les glaces, qui, s'étant rompues après un hiver rigoureux, avaient ébranlé et emporté en plusieurs endroits

[1] C'est le continuateur de Théophane, p. 86-91, qui donne le plus de détails sur les édifices élevés par les ordres de Théophile : ces détails sont curieux pour l'histoire de l'art. — S.-M.

une partie des murs et des tours. Il fit aussi construire un grand hôpital en faveur des étrangers. L'emplacement de cet hôpital était auparavant un lieu de prostitution; la débauche y habitait des loges séparées. Théophile détruisit ce scandale public, qui n'était nullement conforme à ses mœurs: il ne mérita qu'un seul reproche en ce genre. Il se laissa surprendre par les attraits d'une des filles du palais; mais, touché de la douleur qu'en conçut l'impératrice, il rompit aussitôt ce commerce, fit excuse à Théodora, et fut dans la suite hors d'atteinte à la séduction.

An 836
XXVIII. Nouvelle persécution.
Leo gramm. p. 450, 453, 455, 456. Cedr. t. 2, p. 514. et seqq. Zon. l. 15, t. 2, p. 143, 150. Manass. p. 97, 99, 100, 101. Glyc. p. 289, 290. Joël, p. 178. Cont. Theoph. p. 54 et seqq. Symeon, p. 417 et seqq. Georg. p. 515, 519, 520. 524, 525. Suid. Θεόφιλος. Genesius, l. 3, p. 35, 36. Bolland. in Lazaro, 23 febr. Vita Theod. Grapti ap. Sur. 26 déc. Vita Joanni-

Le patriarche Antoine mourut après quinze ans d'épiscopat. Pour parvenir à cette dignité, il s'était mis à la tête du parti iconoclaste; mais, après l'avoir obtenue, l'ardeur de son zèle s'était refroidie. Livré à ses plaisirs, indifférent sur tout le reste, il ne maltraitait les orthodoxes que par ses mépris. Son successeur, Jean Lécanomante, ayant enfin reçu la récompense de ses fureurs, voulut montrer qu'il en était digne, et la persécution se ralluma avec plus de violence que jamais. Il ne lui fut pas difficile d'embraser Théophile, naturellement ardent, et auquel il avait, dès l'enfance, soufflé le poison de l'hérésie. On vit bientôt paraître un édit qui ordonnait de briser, d'effacer, de brûler, de détruire en toute manière les images qu'on avait rétablies en quelques églises, et qui défendait sous les peines les plus sévères de leur rendre aucun culte, soit en public soit en particulier. A ce signal, les prisons s'ouvrirent pour se peupler d'orthodoxes; les fouets, les chevalets, les feux, tous les instruments de supplice se préparèrent dans tout l'empire. Constantinople surtout était remplie d'espions,

cii, ap. Sur. 4 nov. Fleury, hist. eccles. l. 47, art. 32. 43, 44, 45.

de délateurs, qui, pénétrant dans l'intérieur des familles, ne cherchaient qu'à surprendre la piété des fidèles. Théoctiste, belle-mère de l'empereur, osait seule lui reprocher sa fureur impie et l'avertir de la haine qu'il s'attirait. Il méprisait ses remontrances; mais la vénération publique, qu'elle avait méritée par sa vertu, la mettait à couvert des emportements de son gendre. Il se contenta de lui enlever d'entre les mains ses filles, qu'elle élevait dans les pratiques de l'église, et de défendre qu'on les menât chez elle. Il ménagea moins l'impératrice: ayant appris qu'elle honorait les images en secret, il entra furieux dans son appartement, la traita d'idolâtre, l'accabla d'injures, et se serait porté contre elle aux derniers excès si elle n'eût eu recours au mensonge pour l'apaiser. Tant qu'il vécut, cette princesse prit le plus grand soin de cacher son respect pour les images.

XXIX. Traitement fait aux moines.

Les prisons furent bientôt remplies de fidèles de toute condition: elles devinrent le séjour ordinaire des évêques, des prêtres et surtout des moines. Comme c'étaient les plus zélés défenseurs de la foi de l'église, c'étaient aussi ceux que Théophile poursuivait avec le plus d'acharnement. Ils furent chassés des villes avec défense d'y rentrer, et les monastères, réduits en solitudes, furent abandonnés aux séculiers. Ils n'étaient pas même en sûreté dans les campagnes. Poursuivis partout, ils ne trouvaient de retraite que dans les lieux inaccessibles, entre les rochers, dans les cavernes, au fond des précipices, où ils mouraient de faim et de misère. Quelques-uns quittèrent leur habit pour être méconnus; mais, privés de pieuses instructions et de bons exemples, ils passèrent des austérités du cloître

au relâchement et enfin à la débauche. Il y en eut d'assez hardis pour s'adresser à l'empereur même pour lui faire l'apologie de la vie monastique, en lui représentant la sainteté de cette institution, née dans la ferveur des premiers siècles, féconde en vertus et en doctrine, illustrée par tant de saints, et d'autant plus parfaite qu'elle s'impose pour loi les conseils mêmes de l'évangile. Théophile s'étant plusieurs fois repenti d'avoir eu l'imprudence d'entrer en dispute avec eux sur la question des images, prit ensuite le parti de les renvoyer à Jean Lécanomante. Mais celui-ci, confondu lui-même, malgré les subtilités de sa dialectique, donnait toujours en dernière réponse l'ordre de conduire au cachot. Le monastère entier des abrahamites étant venu faire au prince de sages remontrances, il les chassa de la ville, et les fit conduire au bord du Pont-Euxin, où il furent assommés à coups de bâton. Dans ce siècle d'ignorance, ainsi que dans les suivants, les cloîtres conservaient quelques étincelles des arts, des lettres et des sciences, presque entièrement éteintes partout ailleurs. Un moine, nommé Lazare, peintre estimé en ce temps-là, fut accusé de ne s'occuper qu'à peindre des images. Théophile le fit déchirer à coups de fouet; et, pour le mettre hors d'état d'exercer son talent, il lui fit brûler le dedans des mains avec des lames de fer rouge: ce qui n'empêcha pas que Lazare, étant guéri, ne continuât de peindre, autant qu'il en avait la liberté. Après la mort de Théophile, il entra en faveur auprès de Théodora, et ce fut par ses mains que Michel III fit porter à Rome les présents qu'il faisait à saint Pierre.

Entre les moines défenseurs des images, les plus cé- XXV. Souffrances

de Théodore et de Théophane. lèbres étaient deux frères, Théodore et Théophane. Ils étaient venus de Jérusalem exprès pour soutenir le dogme orthodoxe. L'empereur les fit amener devant lui, et voulut d'abord les intimider par un ton menaçant; mais les voyant intrépides, il feignit de s'apaiser, et leur commanda avec douceur de lui citer les preuves sur lesquelles ils fondaient le culte des images. Comme ils s'appuyaient sur des passages de l'écriture qui ne se trouvaient pas dans le texte que leur présentait l'empereur, ils envoyèrent chercher le manuscrit de la bibliothèque patriarcale, et firent voir sensiblement à Théophile que le sien avait été falsifié par les iconoclastes. L'évidence de la conviction, au lieu d'ouvrir les yeux au prince obstiné, le mit en fureur; il les fit en sa présence accabler de coups de bâton; on leur imprima sur le front, en caractères ineffaçables, de méchants vers, dont le sens était que ces scélérats, chassés de Jérusalem pour leurs crimes, s'étant réfugiés à Constantinople, en avaient été bannis pour de nouveaux forfaits. A cet ordre cruel, Théophane se tournant vers l'empereur: *Prince*, lui dit-il, *vous avez raison de vouloir que l'impression en soit durable; vous serez un jour obligé de les lire devant le tribunal du souverain juge.* On les relégua dans la ville d'Apamée en Bithynie, où ils furent renfermés dans une prison. Théodore y mourut des traitements barbares qu'on ne cessa de leur faire éprouver: mais Théophane survécut à Théophile; et, la paix étant rendue à l'église, ce titre calomnieux qu'il portait sur son front devint un éloge respectable: il fut fait archevêque de Nicée.

XXXI. Rappel de Méthodius. Méthodius, enfermé pendant sept ans dans un sé-

pulcre, en avait déjà été délivré par un caprice singulier de Théophile. Ce prince, plein de feu et de vivacité, était curieux, de cette sorte de curiosité vague qui dévore tout sans rien digérer. Il lisait des livres de toute espèce. Il lui en tomba un entre les mains rempli de questions difficiles, on ne dit pas sur quelle matière. Jean Lécanomante et le philosophe Léon, qu'il consulta, ne purent lui fournir d'éclaircissement. Un de ses chambellans, qui aimait Méthodius, prit cette occasion de le faire connaître au prince. Il lui fit l'éloge de sa sagesse et de l'étendue de ses connaissances. Théophile fit porter à Méthodius les questions qui l'embarrassaient, et il en reçut une solution satisfaisante. Charmé d'avoir découvert un si habile homme, il donne ordre de le tirer de son sépulcre et de l'amener au palais; il lui assigne un logement avec une pension honorable. On rapporte que le criminel enfermé avec lui depuis tant d'années refusa de sortir en même temps de cet horrible séjour, où il avait été converti par les discours et par les exemples de Méthodius, et que, par esprit de pénitence, il se condamna lui-même à y passer le reste de ses jours. Méthodius ne fut pas long-temps sans tomber dans une nouvelle disgrace. On avertit l'empereur qu'il dogmatisait en faveur des images, et qu'il avait déja inspiré ses sentiments à plusieurs officiers de la cour. Outré de colère, après l'avoir accablé de reproches, il le fit fouetter avec violence et descendre dans une cave du palais, pour y être enfermé comme dans le tombeau qui lui avait si long-temps servi de demeure. Quelques amis l'ayant retiré pendant la nuit, et transporté chez eux, l'empereur confisqua la maison. Cependant quelque

temps après, le besoin qu'il croyait avoir des lumières de Méthodius, l'adoucit à son égard. Il le fit revenir. Il prenait même plaisir à l'entendre expliquer les passages de l'écriture que les iconoclastes citaient en leur faveur. Il se faisait accompagner de Méthodius dans ses expéditions; en sorte que, sans abjurer l'hérésie, il devint beaucoup moins ardent à la soutenir et à persécuter les orthodoxes.

An 853. XXXII. Commencement des Patzinaces. Cedr. t. 2, p. 528. Cont. Theoph. p. 76, 77. Const. Porph. de adm. imp. c. 42. De Guignes, hist. des Huns, t. 2, l. 6, § 1. De l'Isle, in

Après la retraite de Manuel, l'armée sarrasine, dont il avait eu le commandement, demeura campée en Cappadoce, en attendant de nouveaux ordres du khalife. Ce prince, irrité d'avoir été joué par Manuel, envoya un nouveau général pour achever la campagne. L'empereur, de son côté, opposa aux Sarrasins les troupes qu'il avait en Asie. Mais les deux armées, après divers mouvements, craignant également d'en venir aux mains, se retirèrent sans combattre [1]. Dans ce même temps, le kan des Khazars [et un autre chef de cette nation, décoré du titre de Pech [2]], alliés de l'empire, envoyè-

[1] Les détails donnés ci-dev. § 14, p. 105, not. 2, et ceux qu'on lira ci-après, § 34, p. 135, not. 1, font voir qu'il faut réformer la date donnée jusqu'à présent aux événements racontés dans ce présent paragraphe. Il faut donc mettre en l'an 836 la fondation de la ville de Sarcel, placée jusqu'à présent en l'an 839. — S.-M.

[2] Χαγάνος Χαζαρίας καὶ ὁ Πέχ. Cont. Theoph. p. 76. J'ai expliqué ailleurs, t. 9, p. 359, not. 3, liv. XLIX, § 36, l'origine du titre de *Khakan*, porté par les princes des Khazars et de toutes les nations d'origine turque. Pour le titre de *pech*, que prenait un autre prince khazar, ce doit être sans aucun doute le titre de *bek* ou *begh*, en usage encore à présent chez les Turcs, où il signifie *seigneur*, *prince*, et qui s'est changé en *bey* dans la prononciation vulgaire. Les auteurs arabes nous apprennent aussi que les Khazars obéissaient également à deux princes, le khakan, dont l'autorité n'était que nominale, et un régent ou lieutenant du khakan, qualifié par les Khazars du titre de *khakan-bek*; c'est là, je n'en doute pas, le *pech* des écrivains byzantins. Voyez Mouradja d'Ohsson, *Voyage d'Abou'l-kassim*, p. 34 et 35. C'était lui

rent une ambassade à Constantinople. Ils voulaient engager l'empereur à se joindre à eux pour écarter les Patzinaces. Cette nation barbare, inconnue jusqu'alors, habitait entre le Volga et le Jaïck [1]. S'étant multipliée, elle commençait à se montrer sur les bords du Tanaïs, et faisait craindre une invasion semblable à celle des Khazars eux-mêmes et de tant de peuples septentrionaux [2] qui, des bords de la mer Caspienne, s'étaient avancés, en différents temps, jusque sur le Danube [3]. Le Bosphore Cimmérien, exposé à cette incursion, était alors possédé par les Khazars [4]; mais l'empire y conservait la ville de Cherson, place importante vers l'entrée de la presqu'île; et, par cette raison, il avait un intérêt commun avec les Khazars. L'empereur y envoya son premier écuyer [ou spatharocandidate [5]], nommé [Pétronas] Camatère [6], qui connaissait le pays; il lui donna un [détachement de la] flotte [impériale [7]] avec quelques troupes [conduites par le commandant de la Paphlagonie [8]], pour aider les

adnot. in tab. Geog. ad Const. Porph.

qui avait tout le ponvoir. Il a déja été question de ce second prinee des Khazars, ci-dev. t. XI, p. 117, not. 6, liv. LVIII, § 18. — S.-M.

1 Οἱ Πατζινακίται τὸ ἀπ' ἀρχῆς εἰς τὸν ποταμὸν Ἀτὴλ τὴν αὐτῶν εἶχον κατοίκησιν· ὁμοίως δὲ καὶ εἰς τὸν ποταμὸν Γεήχ. Const. Porph. *De ordin. imp.* c. 39. — S.-M.

2 On verra plus en détail ce qui concerne l'origine et les établissements de cette nation, ci-après, liv. LXXIII, § 11. — S.-M.

3 Au temps de Constantin Porphyrogénète, c'est-à-dire un siècle après l'époque dont il s'agit ici, les Patzinaces étendirent leur puissance sur les deux rives du Borystène, depuis le Danube jusqu'au Tanaïs. Ils étaient alors une nation redoutable et utile aux empereurs de Constantinople. — S.-M.

4 Les Khazars placèrent des gouverneurs dans Cherson et les autres villes grecques du Pont-Euxin et des Palus Méotides. Voyez ci-dev. t. XI, p. 74, not. 1, liv. LXII, § 40. — S.-M.

5 Σπαθαροκανδιδατόν. — S.-M.

6 Πετρωνᾶν τοῦ ἐπονομαζομένου Καματεροῦ. Cont. Theoph. p. 76. — S.-M.

7 Μετὰ χελανδίων βασιλικοπλωΐμων. Cont. Theoph. p. 76. — S.-M.

8 Καπετάνῳ τῆς Παφλαγονίας. Cont. Theoph. p. 76. — S.-M.

Khazars à fermer le passage aux Patzinaces. Camatère, arrivé à Cherson, y laissa les vaisseaux de guerre [1] et fit passer ses troupes dans des bateaux plats [2], qui seuls pouvaient naviguer sur les Palus Méotides et entrer dans le Tanaïs. Ayant remonté le fleuve jusqu'à quelque distance de son embouchure [3], il travailla, de concert avec les Khazars, à construire un fort capable de tenir en respect les barbares de ces contrées et de défendre le passage. Comme les environs ne fournissaient aucuns matériaux, on fit de la chaux avec le gravier du fleuve et des briques avec la terre du lieu même, ce qui rendit le travail plus long; mais l'ouvrage n'en fut pas moins solide. Ce fort se nomma Sarcel, ce qui en langue khazare, signifiait *Maison-Blanche* [4]. M. de l'Isle, célèbre géographe, prétend que Sarcel fut bâtie, non pas sur le grand Tanaïs, qu'on nomme aujourd'hui le Don, mais sur le Donez, que les ancieus nommaient aussi Tanaïs, et que c'est la ville de Russie nommée maintenant Biélogorod, ce

[1] Τὰς μακρὰς νῆας, *les vaisseaux longs*. Cont. Theoph. p. 76.—S.-M.

[2] Ἐν στρογγύλαις ναυσί, *dans des vaisseaux ronds*. Cont. Theoph. p. 76. — S.-M.

[3] Selon Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.* c. 42, il y avait soixante journées de chemin depuis le Danube jusqu'à Sarcel. — S.-M.

[4] Τὸ κάστρον ὅπερ οὕτω Σάρκελ κατονομάζεται, ὅπερ ἑρμηνεύεται μὲν Λευκὸν οἴκημα. Cont. Theoph. p. 76. Ce nom est écrit par erreur *Marcel* dans le texte et dans la traduction latine de Cédrénus, t. 2, p. 528. Ἑρμηνεύεται δὲ παρὰ αὐτοῖς τὸ Σάρκελ Ἄσπρον Ὀσπίτιον. Cont. Porph. *De adm. imp.* c. 42. On verra dans la note suivante que les anciens Russes ont rendu ce mot par *Biela veja*, qui a le même sens en leur langue. M. Klaproth a fait voir qu'il en pouvait être de même dans la langue khazare, et que ce nom s'expliquait fort bien par les idiomes finnois auxquels devait] se rattacher la langue des Khazars. *Sar* en vogoul et *chouro* en tchuvach signifient *blanc*, et *kell*, *kol* en vogoul, et *kil* en tchuvach signifient *maison*. *Ancien Journal asiatique*, t. 3, p. 139, et *Nouveau Journal asiatique*, t. 1, p. 418. — S.-M.

qui signifie aussi *Maison Blanche ;* mais cette opinion me paraît moins vraisemblable [1] que celle que j'ai suivie [2]. Il y avait toujours une garnison de trois cents Khazars [3]. Camatère, de retour à Cherson, fit savoir à l'empereur que, pour s'assurer de la conservation de cette place importante [4], il fallait y envoyer un gouverneur, et qu'il était dangereux de la laisser à la disposition des habitants, comme on avait fait jusqu'alors [5]. L'empereur approuva cet avis, et nomma

[1] La ville de Biélogorod est située près des sources du Donez, à une très-grande distance de l'embouchure du Don, dans une position qui ne peut s'accorder en rien avec ce qui est dit dans le texte du continuateur de Théophane, qui indique bien clairement que Sarcel n'était pas éloignée de l'embouchure du Tanaïs, dans les Palus Méotides. — S.-M.

[2] L'opinion adoptée par Lebeau est maintenant établie d'une manière incontestable. M. Lehrberg a prouvé, dans un mémoire spécial sur la situation de cette forteresse, inséré dans un recueil intitulé en allemand : *Untersuchungen zur Erlæuterung der ælteren Geschichte Russlands*, Pétersbourg, in-4°, 1816, que cette ville était réellement située sur les bords du Don. Il fait voir que cette forteresse fut nommée en russe *Bielaveja*, ce qui signifie *Habitation blanche*. Cette ville, selon les annales russes, fut conquise en l'an 905, par le grand duc Svietoslaw, fils d'Igor, qui battit le khakan des Khazars. Un voyageur russe, qui se rendait de Moscou à Constantinople en descendant le Don, passa devant ses ruines en l'an 1389. Elle était sur la rive droite du Don, en un lieu nommé *Bielaveja* ou Trakh-Ostrovionskaga, à une petite distance de l'ancienne ville de Tcherkask, chef-lieu des Cosaques du Don. Voyez, au sujet de cette ville, un mémoire de M. Klaproth, inséré dans l'*Ancien Journal asiatique*, t. 3, p. 159, et un autre mémoire dans le *Nouveau Journal asiatique*, t. 1, p. 413—418. — S.-M.

[3] Ἔνθα καὶ Χαζάρων ταξιῶται καθέζονται τριακόσιοι κατὰ χρόνον ἐναλλασσόμενοι. Cont. Theoph. p. 76. — S.-M.

[4] Le continuateur de Théophane, p. 76, dit qu'elle était sur la frontière qui séparait les Khazars des Patzinaces : Ἔστι δὲ καὶ κατὰ τὸν Τάναϊν ποταμὸν, ὃς τούς τε Πατζινακίτας ἐντεῦθεν, καὶ αὐτοὺς διείργει τοὺς Χαζάρους ἐκεῖθεν. — S.-M.

[5] Jusqu'à cette époque, la ville de Cherson, plus ou moins dépendante des anciens rois du Bosphore, des Goths, des Huns, des Khazars et de tous les barbares qui s'étaient succédé dans la possession des plaines de la Tauride, avait conservé les formes antiques de son gouvernement républicain, qu'elle tenait de ses fondateurs grecs. Elle avait un premier magistrat, appelé primat ou *pro-*

Camatère lui-même [1], avec ordre aux Chersonites de lui obéir. Ce fut la première fois qu'ils reçurent un gouverneur [2], et l'on continua dans la suite de leur en envoyer de Constantinople.

XXXIII. Hardiesse d'un couvreur. Leo gramm. p. 456. Symeon, p. 427. Georg. p. 525.

Les auteurs de ce temps-là rapportent un fait peu important, à la vérité, mais qui peut trouver quelque place dans l'histoire des arts. Dans la place nommée l'Augustéon était une statue équestre de Justinien, placée sur une colonne fort haute. Le cimier du casque, qui était de bronze doré ainsi que la statue, fut abattu par le vent. Comme on préparait un grand échafaudage pour atteindre à cette hauteur, un couvreur proposa d'épargner cette peine et cette dépense, et dit qu'il n'avait besoin que d'une corde et d'un javelot. Étant monté sur le toit de Sainte-Sophie, qui n'en était pas éloignée, il attacha la corde au javelot, et, le faisant partir d'une machine avec roideur, il l'enfonça dans la statue. S'étant ensuite coulé le long de la corde, il replaça le cimier du casque. L'empereur récompensa de cent pièces d'or son industrie et sa hardiesse.

An 837. XXXIV. Théophile détruit plusieurs villes. Cedr. t. 2, p. 528, 529.

Les Sarrasins, en perdant Manuel, semblaient avoir perdu leur courage : il se tenaient renfermés dans leurs limites. Théophile, profitant de leur inaction, se met à la tête de cent mille hommes et va fondre dans la

tecteur, en grec ὁ λεγόμενος πρωτεύων, qui administrait les affaires de concert avec les principaux de la ville, μετὰ τῶν πατέρων τῆς πόλεως τὰ πάντα ἦν διοικῶν. Cont. Theoph. p. 77. Il est souvent question, dans Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.* c. 53, de ces premiers magistrats des Chersonites. J'ai parlé de cette république, t. 1, p. 326, not. 1, liv. v, § 17, et t. 11, p. 74, not. 1, liv. LXII, § 40. — S.-M.

[1] L'empereur y ajouta le titre de protospathaire, ou grand-écuyer. — S.-M.

[2] Στρατηγός. — S.-M.

Syrie [1]. Il porte partout le ravage, pénètre jusqu'à l'Euphrate, prend et pille Samosate, assiége Sozopétra [2], autre ville de la Comagène, où était né le khalife [3]. Mutasem, alarmé du péril de sa patrie, se voyant pris au dépourvu, sans avoir eu le temps de rassembler ses troupes, écrit à Théophile, le priant avec instance d'épargner cette ville qui lui était chère: *C'est mon berceau*, lui disait-il; *je vous abandonnerais plutôt une province entière; songez que, si je suis surpris aujourd'hui, je serai demain en état de me venger.* L'intérêt que le khalife prenait à cette ville ne fit qu'animer davantage l'empereur à la détruire: il la prend de force, la saccage et la ruine. Les hommes sont passés au fil de l'épée [4]; les femmes

Zon. l. 15, t. 2, p. 150, 151. Leo gramm. p. 453. Cont. Theoph. p. 77, 78. Symeon, p. 421, 422. Georg. p. 519, 522. Genesius, l. 3, p. 27, 30. Abulfarage, chron. arab. p. 165. Elmacin, hist. Sar. p. 142.

[1] Elmacin, *Hist. sarac.* p. 142, et Abou'lfaradj dans sa *Chronique arabe* p. 165, s'accordent à placer en 222 de l'hégire (14 décembre 836, — 3 décembre 837 de J.-C.) cette expédition de l'empereur Théophile. Leur témoignage est confirmé par Abou'lféda, *Ann. musl.* II, 171, qui place en l'an 223 (3 décembre 837, — novembre 838) la prise d'Amorium, qui fut conquise par les Arabes l'année suivante. Il est appuyé encore par le récit d'Abou'lfaradj, qui, dans sa *Chronique syriaque*, p. 158, place également la prise de Zobathrah en l'an 1148 de l'ère des Séleucides, 836 et 837 de J.-C., et la conquête d'Amorium, en l'an 1149 des Séleucides, 837 et 838 de J.-C. — — S.-M.

[2] Σωζοπέτρας, dans le continuateur de Théophane, p. 77; Cédrénus, t. 2, p. 528, et Zonare, l. 15, t. 2, p. 150. Elle est nommée Ζάπετρον par Syméon logothète, *Chron.* p. 421, et dans Léon le Grammairien, p. 443; elle est appelée par erreur Ὀζοπέτρα dans Génésius, l. 3, p. 30. Les Arabes l'appellent *Zobathrah*. On ne connaît pas la situation exacte de cette ville qui n'existe plus. —

[3] Τὴν Σωζόπετραν ἐκπολιορκήσας πατρίδα τυγχάνουσαν τοῦ Ἀμεραμνουνῆς. Cont. Theoph. p. 77. Les auteurs orientaux ne disent rien de pareil. Il se peut que le khalife Mutasem soit né effectivement dans cette ville, ou dans la partie de la Syrie où elle se trouvait. Selon eux, la ruine d'Amorium, l'année suivante, ne fut causée que par les cruautés inouies commises par les Grecs dans toutes les villes qu'ils avaient conquises. — S.-M.

[4] Selon Abou'lfaradj, *Chron. syr.* p. 158, les musulmans, les chrétiens et les juifs y furent traités avec une égale cruauté. — S.-M.

et les enfants traînés en esclavage. De là l'armée marche à Malatia, qui était l'ancienne Melitine. On y fait un grand carnage [1] : mille musulmanes sont emmenées captives. Théophile retourne à Constantinople, fier d'avoir causé au monarque sarrasin un chagrin si sensible [2].

XXXV. Sédition des soldats perses.

Sa joie fut bientôt troublée par un événement qui pouvait avoir des suites funestes. Il avait laissé Théophobe à la tête des Perses, pour les conduire à Sinope en Paphlagonie, où ils devaient passer le quartier d'hiver. Ce corps s'étant accru successivement par les fugitifs de Perse, montait alors à trente mille hommes [3]. Arrivés à Sinope, mécontents de ce qu'on différait leur paie, ils se mutinent et proclament Théophobe empereur [4]. Ce fidèle officier rejette cet honneur criminel, il refuse constamment de se rendre complice de leur révolte; il les menace des châtiments sévères que méritent des rebelles; rien ne peut les calmer; ils l'environnent, ils s'écrient : *C'est à vous à nous mettre à couvert; nous n'avons point de grace à espérer de l'empereur. Une révolte, dès qu'elle est déclarée, ne peut échapper à la punition que par le succès.* Théophobe instruit secrètement l'empereur de ce qui se passait à Sinope; il lui jure qu'il souffrira plutôt mille morts que de lui manquer de foi. Théophile lui

[1] Selon Abou'lfaradj, *Chron. syr.* p. 158, les Arabes perdirent quatre mille hommes dans ce combat.-S.-M.

[2] La plus grande partie de ces détails militaires sont tirés de l'historien arabe Elmacin, *Hist. sarac.* p. 142. Voyez aussi la *Chronique syriaque* d'Abou'lfaradj, p. 158. — S.-M.

[3] Εἰς τρεῖς μυριάδας ἐληλακέναι. Cont. Theoph. p. 77. Voy. ci-dev. § 8, p. 93. — S.-M.

[4] Selon Génésius, l. 3, p. 27, ils le proclamèrent roi pour renouveler la monarchie persane. Βασιλέα κηρύττουσιν· ὡς ἐκ τούτου καὶ τὰ Περσῶν καινίζεσθαι ἔθιμα. — S.-M.

répond qu'il est content de sa fidélité, mais qu'il doit au plus tôt se tirer des mains des rebelles et revenir à la cour. Théophobe s'échappe et se rend auprès du prince, qui le reçoit avec toutes les marques de bienveillance [1]. Il veut même en sa considération pardonner aux Perses, et les fait assurer d'une pleine et entière amnistie; mais il leur ordonne de sortir de Sinope [et d'Amastrie [2], qu'ils occupaient]. Déconcertés par la fuite de Théophobe, ils obéissent; on les disperse en différentes provinces, deux mille dans chacune, sous des officiers grecs, qui éclairaient leurs démarches et rompaient leur concert. On les incorpora même à d'autres troupes, ensorte qu'en peu de temps ils se naturalisèrent et oublièrent jusqu'à leur origine. Malgré le bon accueil que l'empereur avait fait à Théophobe, il lui resta au fond du cœur un aiguillon de jalousie qui se manifesta au moment de sa mort, ainsi que nous le verrons dans la suite.

An 838. XXXVI. Les Sarrasins vont assiéger Amorium. Leo gramm. p. 454. Cedr. t. 2, p. 529 et seqq. Zon. l. 15, t. 2, p. 151, 152. Contin.

La destruction de Sozopétra mit le khalife en fureur: il résolut de s'en venger sur la patrie de Théophile. C'était Amorium, où était né Michel-le-Bègue, ville alors la plus grande, la plus peuplée et la plus riche de l'Asie-Mineure [3]. Il fit venir des troupes de toutes les provinces de son empire et du fond même de l'Afrique [4]. Les khalifes n'avaient assemblé depuis long-

[1] Selon la chronique de Syméon le logothète, p. 422, Théophile serait venu lui-même en Paphlagonie, pour arrêter les progrès de cette rébellion et pour empêcher les Perses de se joindre aux Arabes. On voit la même chose, dans la chronique de George, p. 522. — S.-M.

[2] On apprend ceci de Génésius, l. 3, p. 27. — S.-M.

[3] Selon Abou'lfaradj, *Chron. syr.* p. 159, elle avait remplacé la ville d'Ancyre dans la qualité de métropole de la Galatie. — S.-M.

[4] Ἔκ τε Βαβυλωνίας καὶ Φοινίκης, καὶ Κοίλης Συρίας, Παλαιστίνης τε, καὶ τῆς κάτω Λιβύης. Cont. Theoph. p. 78. La force de cette armée, selon

Theoph. p. 78 et seq. Symeon, p. 424. Georg. p. 523. Genes. l. 3, p. 30, et seqq. Abulfarage, chron arab. p. 166. Elmacin, hist. Sar. p. 142. Oratio in festum restitutionis imaginum. Apud Combefis. Bolland. acta 42 martyr, 6 Martii.

temps une si nombreuse armée [1]. Pour annoncer sa résolution, il fit écrire au milieu du bouclier de chaque soldat le nom d'Amorium. L'armée, divisée en plusieurs corps, pénétra dans le pays par différents défilés entre les montagnes, et prit en chemin plusieurs villes. Le rendez-vous général était à Tarse. Pour arrêter ce torrent, Théophile s'avança jusqu'à Dorylée, à trois journées d'Amorium [2]. On lui conseillait d'éviter une action avec les Sarrasins, beaucoup plus forts en nombre; d'évacuer Amorium, et d'en transporter ailleurs les habitants. Il rejeta ce conseil comme une lâcheté honteuse. La ville était bien fortifiée; il donna ordre de préparer tout ce qui était nécessaire pour une vigoureuse défense. Il y envoya de bonnes troupes sous le commandement du patrice Aétius [3], auquel il joignit les plus braves officiers de son armée [4]. Le khalife, arrivé à Tarse, résolut de combattre Théophile avant que de commencer le siége. Il détacha cinquante mille hommes, entre lesquels étaient dix mille Turcs [5], et mit à leur tête son fils Ouatheq [6] avec [l'émir de Mélitène, à cette époque le plus brave et le plus célèbre

Abou'lfaradj, dans sa *Chronique syriaque*, p. 159, était de deux cent vingt mille hommes. — S.-M.

1 Selon Abou'lféda II, 171, il se mit en marche pour cette expédition le 28 de djoumady 1er, de l'an 223 de l'hégire, le 27 avril 838.—S.-M.

2 Τριῶν ἡμεροδρομιῶν πόῤῥω που τοῦ Ἀμορίου διακείμενον. Cont. Theoph. p. 78. — S.-M.

3 Il était commandant du thème anatolique. Cont. Theoph. p. 78. —S.-M.

4 Théodore Cratère dont il a été question ci-dev., § 15, p. 107, un nommé Théophile et Baboutzik. — S.-M.

5 Ces Turcs, dit Génésius, l. 3, p. 32, étaient venus des contrées les plus éloignées vers l'orient. Σὺν τοῖς ἀνατολικωτάτοις τῶν ἀνδρικῶν Τούρκων. — S.-M.

6 Ou plutôt Haroun, qui fut nommé plus tard Wathek. Voyez ci-devant, § 19, p. 113, not. 3. — S.-M.

des guerriers arabes [1], suivi de toute l'armée d'Arménie [2], conduite par le prince des princes [3], qui était alors Sembat [4], le chef de la race des Bagratides [5], et les troupes du chef arménien du Vaspourakan [6]. Cette puissance reconnaissait pour chef réel le Turc Aphschin, le plus illustre et le plus habile des généraux musulmans [7], qui avait rendu le plus signalé des services au khalife, par l'entière destruction de Valsek et des Perses rebelles qui avaient si long-temps menacé

[1] Ἄμερ, τηνικαῦτα Μελιτίνην διέποντος. Genes. l. 3, p. 32. L'émir de Mélitène, dont il a déja été question ci-devant, § 14, p. 104, not. 2, se nommait Omar. On apprend d'Elmacin, *Hist. sar.* p. 151, qu'il s'appelait Omar, fils d'Obaïd. Je crois qu'il se trompe. Aboul'féda, *Ann. musl.* II, 209, dit qu'il était fils d'Abd-Allah, il lui donne le surnom d'*Aktaa*, que l'on trouve aussi dans Elmacin.— S.-M.

[2] Μετὰ πάσης τῆς ἐξ Ἀρμενίων στρατιᾶς. Cont. Theoph. p. 78. — S.-M.

[3] Τὸν ἄρχοντα τῶν ἀρχόντων. C'est ainsi que les Grecs appelaient à cette époque le chef suprême de l'Arménie, qui reconnaissait la suprématie du khalife. On l'appelait, en arménien, *Ischkhanats-ischkhan*, ce qui signifie *prince des princes*, titre qui fut changé ensuite en celui d'*Arkhaïts-arkhaï*, qui signifie *roi des rois*, et que les Grecs continuèrent d'exprimer par celui d'ἄρχων τῶν ἀρχόντων. — S.-M.

[4] Sembath, surnommé *Khosdovanogh* ou le *Confesseur*, était, depuis l'an 820, chef de la race des Pagratides et des princes de l'Arménie. On lui donnait, selon l'usage des Arabes dont il était allié, le surnom d'*Abou'labas*, c'est-à-dire *père d'Abas*, surnom d'un de ses fils.

[5] Τοῦ Βασπαρακανίτου. C'est ainsi que le désigne Génésius, l. 3, p. 32. — S.-M.

[6] Le prince arménien qui commandait à cette époque dans le Vaspourakan, était Aschot, chef de cette race des Ardzrouniens, issue de l'ancien roi d'Assyrie Sennachérib, famille dont j'ai eu bien souvent l'occasion de parler dans ces notes. — S.-M.

[7] Syméon le logothète, *Chron.* p. 423, dit que le khalife donna le commandement de cette armée à *Goundeï*, général illustre chez les Arabes. Δεδωκὼς αὐτοῖς καὶ τὸν Γουνδεῆ ἄρχοντα ὀνομαστώτατον ὄντα ἐν τοῖς Ἀγαρηνοῖς. Ce général est appelé *Soudaï*, Σουδαῆ, dans la chronique de George, p. 523. On lit *Soudem*, Σουδέμ, dans la chronique de Léon le grammairien, p. 454. C'est ce général que les historiens arabes appellent Afchin. Son nom, comme on le voit, nous a été transmis bien diversement par les Grecs qui l'ont tous altéré. J'ai fait disparaître ce nom corrompu du texte de Lebeau qui le nomme, je ne sais pourquoi,

l'existence de l'empire arabe [1]. Cette armée formait la droite de l'armée musulmane. Aschnas, autre général habile, aussi de race turque [2], commandait la gauche. Le khalife s'était réservé le centre, qui marchait à quelque distance [3]]. Ouatheq [et Aphschin] allèrent camper à Dazymène [4], à l'entrée de la Phrygie, [après avoir conquis Nyssa dans la Cappadoce et Ancyre en Galatie, ville qui était alors en état de décadence [5]].

XXXVII. Bataille de Dazymène.

L'empereur se mit aussi en marche avec son armée, composée en grande partie des soldats perses [6] qu'il avait rassemblés [7]. A la vue du camp ennemi, il monte sur une éminence avec ses principaux officiers; il voit que les Sarrasins sont supérieurs en nombre; il tient conseil sur le parti qu'il doit prendre. Manuel et Théophobe sont d'avis d'attaquer pendant la nuit; ils sont contredits par les autres officiers et par l'empereur même, qui n'approuvait pas les combats nocturnes. Le lendemain, dès le point du jour, les deux armées se rangent en bataille. On combattit d'abord avec une ardeur égale. Enfin, les troupes de la maison de l'em-

Soudès, et le qualifie émir de la petite Arménie, ce qui est sans fondement. — S.-M.

[1] Afschin ou Aphschin, fils de Kavas, surnommé Haïder, c'est-à-dire *le Lion*. Il était issu de la race des princes turcs de la Trans-Oxiane. Voyez ci-dev. p. 139, not. 7, — S.-M.

[2] Ce général était un affranchi du khalife qui le créa en l'an 226 de l'hégire, 840 de J.-C., gouverneur de l'Égypte. Il mourut en 230 (844 de J.-C.) — S.-M.

[3] Ce détail intéressant est donné par Abou'lféda, II, 171. — S.-M.

[4] Κατὰ τὸν Δαζημόνα προσέβαλεν. Cont. Theoph. p. 78. On lit Δαζύμηνον dans Cédrénus, t. 2, p. 530. —S.-M.

[5] Ceci est tiré de la chronique syriaque d'Abou'lfaradj, p. 159. —S.-M

[6] Ἔκ τε Περσῶν καὶ τῶν δυτικῶν, καὶ τῶν πρὸς τὸν ἀνίσχοντα ἥλιον συνισταμένων. Theoph. p. 79. — S.-M.

[7] Théophile était campé en un lieu nommé *Anzen*. Κατὰ τὸν Ἀνζὴν οὕτω χῶρον καλούμενον. Cont. Theoph. p. 79. — S.-M.

pereur chargèrent avec tant de vigueur que les Sarrasins plièrent et tournèrent le dos [1]. Les dix mille Turcs postés sur les ailes laissent les vainqueurs s'acharner à la poursuite du centre, et lorsqu'ils les voient engagés au milieu d'eux, ils font tomber sur eux une grêle de flèches qui abattent hommes et chevaux. Cette nation robuste, et très-adroite à tirer de l'arc, faisait usage de flèches presque aussi fortes que des javelots; et, tirant alors sur des escadrons serrés qui se pressaient à la poursuite, aucun coup ne portait à faux. Les Grecs, accablés de ces décharges meurtrières, prennent la fuite à leur tour, et abandonnent l'empereur, qui, emporté par sa valeur naturelle, s'était lui-même engagé au milieu des ennemis. Il ne resta autour de sa personne que les officiers de ses gardes, et les Perses qui combattaient avec courage pour le défendre. Ils auraient enfin succombé, si la nuit ne fût survenue, avec une pluie qui mit les arcs des Turcs hors d'état de servir. A la faveur de la nuit, ils sauvèrent l'empereur et se retirèrent dans le camp, qu'ils trouvèrent abandonné.

XXXVIII. Danger que court l'empereur.

Théophile y courut un nouveau danger. Ces Perses, qui venaient de défendre si vaillamment l'empereur, formèrent le complot de le livrer aux Sarrasins, et d'acheter à ce prix la liberté de retourner dans leur patrie. Manuel, faisant la ronde des sentinelles au milieu de la nuit, les entendit conférer avec l'ennemi : il court avertir l'empereur, et l'exhorte à fuir sans différer. Théophile faisait moins de cas de sa propre vie que de celle de ses officiers et de ses soldats : *Et que*

[1] Les musulmans perdirent en cette occasion trois mille hommes, selon Abou'lféda, *Chronique syr.* p. 159. — S.-M.

deviendront, dit-il, *ces braves gens qui m'ont défendu avec tant de courage? Pensez à vous, prince*, répartit Manuel; *Dieu et leur valeur les mettront en sûreté*. En même temps il entraîne l'empereur et le sauve pour la seconde fois. Théophile arrive à toute bride à Chiliocome [1], où s'étaient rendus ceux qui avaient fui de la bataille. A la vue de l'empereur, ils vont au-devant de lui, et, s'écriant qu'ils ne méritent pas de vivre après avoir eu la lâcheté d'abandonner leur prince, ils tirent leurs épées, et en appuyant la pointe contre leur poitrine ils attendent d'un coup-d'œil de l'empereur l'ordre de se percer eux-mêmes. Théophile, touché jusqu'aux larmes : *Arrêtez*, leur dit-il, *Dieu m'a sauvé, il veut aussi que je vous sauve*. Cette trahison des Perses donna aux ennemis de Théophobe une nouvelle occasion de le calomnier, ils lui imputèrent faussement d'être l'auteur secret de leur perfidie.

XXXIX. Prise d'Amorium.

Le khalife, après la victoire de son fils, marcha vers Amorium, et tous deux ensemble arrivèrent devant la place au commencement du mois d'août [2]. Après s'être retranchés, ils environnèrent la ville d'un fossé profond et formèrent les attaques. Les Turcs tiraient sans cesse pour abattre ceux qui se montraient sur la muraille, et les Sarrasins faisaient jouer toutes leurs machines. La garnison de son côté se défendait avec ardeur, foudroyait ou brûlait les batteries des assiégeants. Cependant Théophile, qui avait regagné

[1] Πρὸς τὸ Χιλιοκόκωμον. Cont. Theoph. p. 80. — S.-M.

[2] On apprend d'Abou'lféda, II, 173, que le siége commença le 6 de ramadan 223, ou le 1[er] août 838. — S.-M.

Dorylée [1], essaya de sauver la ville par une négociation. Il envoya au khalife des députés chargés de présents et de promesses pour l'engager à lever le siége. Le khalife, que la ruine de sa patrie rendait implacable, reçoit ces députés avec un mépris insultant; il traite l'empereur de poltron et de perfide; il les fait mettre dans les fers pour y attendre la destruction de leur ville, et presse le siége avec plus de chaleur qu'auparavant. Il partage son armée en plusieurs corps, qui, se relevant les uns les autres, devaient épuiser les forces des assiégés par la continuité des attaques. Les assiégés soutenaient avec courage toutes ces fatigues; et les Sarrasins, qui perdaient grand nombre de soldats, se seraient lassés les premiers, si une trahison ne fût venue à leur secours. Un habitant, nommé Badizès [2], ayant eu querelle avec le commandant, avertit les Sarrasins, par une lettre attachée à une flèche, qu'ils prendraient aisément la ville s'ils plantaient l'escalade à l'endroit qu'il leur indiquait : ce qui fut exécuté la nuit suivante. Ainsi Amorium, bien fortifiée, défendue par une garnison nombreuse et pleine de courage, ne tint que treize jours [3]. Les Sarrasins dans leur première fureur firent un horrible carnage; la plus grande partie des habitants étaient déjà massacrés,

[1] Selon Génésius, l. 3, p. 33, il s'était retiré entre Dorylée et Nycée. — S.-M.

[2] *Boïditzès* dans le continuateur de Théophane, p. 81. Syméon le logothète, *Chron.*, p. 423, nomme aussi un certain Manicophanès comme ayant contribué à livrer Amorium aux Arabes. Selon le continuateur de Théophane, Boïditzès, était un homme de la lie du peuple, ce qui n'est guère vraisemblable. Selon Aboul'faradj, *Chron. syr.* p. 160, qui l'appelle *Boudin*, c'était au contraire un des principaux de la ville. — S.-M.

[3] Selon Aboul'féda, II, 173, le siége dura cinquante-cinq jours. — S.-M.

lorsque Mutasem ordonna d'épargner les autres et de les mettre aux fers. Pour consommer sa vengeance, il fit mettre le feu aux édifices et ne laissa qu'un monceau de cendres et de ruines à la place de la ville alors la plus florissante de l'Orient. Les ambassadeurs de Théophile avaient été jusqu'alors retenus dans les fers; il les fit conduire par toute la ville pour les rendre spectateurs du carnage et de l'incendie; et les ayant ensuite fait venir devant lui : *Allez dire à votre maître*, leur dit-il, *que je le tiens quitte de ce qu'il me devait pour Sozopétra*.

An 839.

XL. Le khalife refuse le rachat des prisonniers.

Il reprit ensuite la route de Bagdad, traînant à sa suite trente mille prisonniers, entre lesquels étaient quarante officiers de la garnison, avec le commandant Aétius et son lieutenant Théodore Cratère. Ils essuyaient déja les traitements les plus durs, et s'attendaient à des cruautés encore plus barbares. Mais, avant même que d'arriver à Bagdad, il firent sentir à leurs vainqueurs que la captivité n'avait pas éteint leur courage. L'armée musulmane mourant de soif au passage d'une vallée, les prisonniers, qui ne sentaient que la perte de leur liberté, profitant du découragement des ennemis, rompent leurs fers, arrachent les armes des mains des Sarrasins, qui les soutenaient à peine, en tuent un grand nombre, et se seraient échappés, si Mutasem ne les eût fait promptement envelopper. Ils furent désarmés et remis dans les fers; on en choisit six mille auxquels on trancha la tête. Mutasem reçut bientôt une nouvelle ambassade de Théophile. [Le patrice Basile, gouverneur du thême de Charsiane[1], qui en

[1] Voyez ci-dev. § 15, p. 107, not. 2.— S.-M.

était le chef, était chargé de lui demander la délivrance du patrice Aétius [1] et de lui offrir deux mille quatre cents livres d'or pour le rachat des prisonniers, entre lesquels se trouvaient plusieurs parents de l'empereur. [Il offrit aussi de rendre les prisonniers arabes]. Le khalife traita ces députés avec le mépris le plus outrageant : ils servirent de risée à toute sa cour. [Mutasem demandait, outre la liberté de tous les captifs, qu'on lui remît le cœur de Nazar, partisan de Babek, qui s'était réfugié auprès de l'empereur [2]. Pour comble d'insulte, il voulait qu'on lui livrât le général Manuel, à qui il n'avait pu pardonner sa fuite [3].] Enfin, chargés d'insultes et d'opprobres, il les congédia en leur disant : « Votre maître m'offre beaucoup moins qu'il ne m'en « a coûté pour rabattre son orgueil. J'admire sa folie : « il a prodigué cent mille livres d'or par une vanité « puérile, dans cette ridicule ambassade qui semait l'or « comme la poussière ; et il n'estime que deux mille li- « vres un si grand nombre de ses plus braves sujets, « et même de ses proches. » Il parlait de l'ambassade fastueuse de Jean Lécanomante. « Qu'il sache, ajouta- « t-il, qu'ils ne sortiront pas de mes mains, quand il « me donnerait pour chacun d'eux ce qu'il m'offre pour « tous. » Le rapport de ces députés pénétra Théophile de la plus vive douleur : il passa plusieurs jours dans la solitude et presque sans nourriture ; sentant ses entrailles embrasées d'une excessive chaleur, il ne voulait

[1] Voyez ci-dev. § 36, p. 138, not. 2.— S.-M.

[2] On apprend d'Abou'lfaradj, *Chron. syr.* p. 158, que ce chef s'était réfugié auprès de Théophile, en 836, avec un grand nombre de ses compagnons, et qu'en s'attachant au service de l'empire il avait embrassé la religion chrétienne.—S.-M.

[3] Voyez ci-devant, § 20, p. 112. — S.-M.

pour boisson que de l'eau de neige, qui lui causa une dyssenterie dont il mourut quelques mois après. Mais les douleurs qu'il souffrait le tourmentaient moins encore que le regret de la perte d'Amorium. Plus occupé de sa vengeance que de sa santé, il envoya au roi de France [Louis-le-Débonnaire [1]] le patrice Théodose [2] [et le grand-écuyer Théophanius [3]], pour lui demander un secours de troupes. Il ne comptait plus sur la fidélité de ses sujets, persuadé que tous les malheurs qu'il avait essuyés dans la guerre étaient plutôt l'effet de la trahison que de la faiblesse. Il priait aussi le roi de favoriser ses efforts en Asie par une puissante diversion en Afrique. Les ambassadeurs furent bien reçus à la cour de France. [Ils présentèrent leurs lettres à Louis-le-Débonnaire le 19 mai de l'an 839 [4], dans son palais d'Ingelheim près de Mayence. [5]] Le roi paraissait disposé à secourir Théophile; mais la mort de Théodose, et peu de temps après celle de l'empereur [6], firent avor-

[1] Πρὸς τὸν ῥῆγα Φραγγίας. Cont. Theoph. p. 83. On doit remarquer que les auteurs grecs affectent de donner à l'empereur Louis-le-Simple, le titre de roi, en employant, même en grec, le terme latin *rex*, ὁ ῥήξ. — S.-M.

[2] Théodose Baboutzic, ὁ Βαβούτζικος. Cont. Theoph. p. 83. Les Annales de Saint-Bertin, *Ann.* 839, qui parlent de cet ambassadeur, lui donnent mal à propos le titre d'évêque de Chalcédoine, *Chalcedonensis metropolitanus episcopus.* — S.-M.

[3] Spatharius Theophanius. *Annal. Bertin. ann.* 839. — S.-M.

[4] Cette date, donnée par les Annales de Saint-Bertin, *ann.* 839, fait bien voir la justesse des raisons qui m'ont fait réformer toute la chronologie de cette partie de l'histoire de Théophile. Lebeau, contre toute raison, place en l'an 841, cette ambassade qu'il est impossible de mettre à une autre époque qu'en l'an 839. Comme, de l'aveu des auteurs grecs, elle fut envoyée après la prise d'Amorium, il faut donc, comme les Arabes, mettre en l'an 838 la conquête de cette ville. — S.-M.

[5] Ingelheim était un palais sur le fleuve, entre Bingen et Mayence. — S.-M.

[6] L'empereur Louis mourut le 20 juin 840. — S.-M.

ter tous ces projets. [Théophile voulut renouer ces négociations avec son fils Lothaire, à qui il offrit une de ses filles pour le roi Louis son fils [1]. La mort de Théophile rompit ces nouvelles ouvertures, qui furent reprises plus tard sans plus de succès [2].]

An 840.

XLI. Traitement des prisonniers chrétiens.

Leo gramm. p. 454, 455. Cedr. t. 2, p. 532. Contin. Theoph. p. 81, 82, 83. Symeon, p. 422, 424. Georg. p. 523. Acta 42 mar. apud Boll. land. 6 martii. Fleury, hist. ecclés. l. 48, art. 25, 26

Mutasem avait fait bâtir une ville nommée Samara sur le Tigre [3], à quelques lieues au-dessus de Bagdad. Il y faisait sa résidence ordinaire, et ce fut-là qu'il fit transporter les quarante-deux officiers [4]. Il les avait séparés des autres pour les engager à se faire mahométans, et pour les employer ensuite dans ses armées. Les deux plus considérables étaient le patrice Aétius et ce Théodore Cratère, qui avait terrassé dans le Cirque le Sarrasin fanfaron dont nous avons parlé. On les enferma tous ensemble, les fers aux pieds, dans un cachot ténébreux. Là, privés de toute consolation, sans lumière, sans lit, sans autre nourriture que du pain et de l'eau, ils ne voyaient que leurs geôliers et leurs gardes. On permettait seulement quelquefois à un d'entre eux d'aller mendier du pain dans la ville, enchaîné et escorté de soldats. On les tenta par toute sorte de voies: il résistèrent aux menaces, aux promesses, aux séductions des docteurs musulmans. Ba-

[1] *Theophilus legatos misit, promittens dare filiam in uxorem filio suo Ludovico.* Andr. Dand. *Chron.* l. 8, c. 4, § 10. — S.-M.

[2] Voyez ci-après, § 48, p. 156, not. 1. — S.-M.

[3] Σάμαρα. Le continuateur de Théophane, p. 83, la place sur l'Euphrate. Il se trompe: elle était réellement sur le Tigre. Cette ville, nommée plus exactement *Sarmanray*, et par corruption, en arabe, *Samarra*, fut pendant long-temps la résidence des khalifes et de leur maison militaire, quoique le centre du gouvernement et des affaires fût à Bagdad.

[4] Outre le patrice Aétius et Théodore Cratère, on distinguait parmi eux le patrice Théophile Mélissène, le général Calliste, le patrice Constantin le drungaire Constantin, le messager, δρομεὺς, Basoès. — S.-M.

dizès, qui s'était fait mahométan, fut employé pour les gagner et rejeté avec horreur. On espéra que la longueur de leurs souffrances abattrait enfin leur courage; on les tint sept ans enfermés dans cet horrible cachot, où la main de Dieu les conserva tous au milieu des incommodités les plus capables non-seulement d'affaiblir, mais même de détruire la nature. Mutasem mourut dès le mois de janvier [de l'an 842 [1]]; son fils Ouatheq [2] ne régna pas six ans entiers [3]; ainsi ces généreux athlètes ne furent tirés de leur prison, pour subir le dernier supplice, qu'au commencement du règne de Motaouakkel [4], frère et successeur d'Ouatheq.

XLII. Martyre des 42 officiers.

Enfin, l'an 848, le 5 [mars [5]], veille du jour mar-

[1] Lebeau disait *suivant*, parce qu'il plaçait la date de la prise d'Amorium en l'an 841, en quoi il se trompait de trois années, comme je l'ai fait voir ci-dev. § 14, p. 104, not. 1. Les auteurs arabes nous apprennent que le khalife Mutasem mourut un jeudi 18 de reby 1er, de l'an 229 de l'hégire, qui répond au 5 janvier 842. — S.-M.

[2] Abou-Djsafar Haroun surnommé Wathek-billah. Voyez ci-dev. § 19, p. 113, not. 3.—S.-M.

[3] Son règne fut de cinq ans neuf mois et un jour, selon le calcul des Arabes. Il mourut le 24 de disour'lhidjah, de l'an 242 de l'hégire, et non 241, comme on lit par erreur dans Elmacin, *Hist. sarac.* p. 146 et 147. Ce jour correspond au 11 août 847, de J.-C. Il n'était âgé que de trente-deux ans. — S.-M.

[4] Abou'lfadhl Djaafar, surnommé *Motawakkel-ulu-allah* ou *Motawakkel-billah*, c'est-à-dire *qui se confie en Dieu*. Il était âgé de vingt-six ans lorsqu'on le proclama khalife. — S.-M.

[5] Et non *mai*, comme on lisait dans Lebeau. C'est bien le cinq mars qu'on lit dans le texte original, τὴν πέμπτην τοῦ Μαρτίου μηνός. Cont. Theoph. p. 82. D'ailleurs, c'est bien le 6 mars que l'Église célèbre la mémoire de ces martyrs. Je ne crois pas qu'il faille placer ce martyre en l'an 848, sous le règne de Motawakkel; au moins rien ne l'indique dans les sources originales. Je crois que c'est plutôt en l'an 845, sous Wathék, comme le marque Fleury dans son *Histoire ecclésiastique*, c. 48, § 26, ouvrage qui a été consulté et suivi par Lebeau, qui paraît pour cet objet privé l'avoir lu très-rapidement. Les martyrs, interrogés le jour de leur exécution sur la durée de leur captivité, répondirent qu'elle durait depuis sept années, τό τε ἔτος ἀποκριθέντες, ὡς ἕβδομον, Cont.

qué pour l'exécution, Badizès vint les avertir qu'ils mourraient le lendemain s'ils ne se rendaient au désir du khalife; il s'avisa même de les exhorter à suivre son exemple : *Qu'il n'était question que de se laisser circoncire, cérémonie par elle-même indifférente, et d'aller à la mosquée, où ils pourraient sans scrupule unir leurs prières à celles des Musulmans, qui adoraient comme eux le vrai Dieu; en sorte que sous un extérieur mahométan ils conserveraient une ame chrétienne.* Ils renvoyèrent avec indignation ce misérable suborneur; et, rendant graces à Dieu de leur prochaine délivrance, ils passèrent la nuit à chanter des hymnes. Le matin, un magistrat musulman vint à la prison et les fit sortir pour les conduire au bord du fleuve. Il tenta encore de pervertir Cratère, persuadé que son exemple entraînerait les autres; mais il sentit qu'il n'avait rien à espérer de cette ame invincible. Les Musulmans, accourus en grand nombre à ce spectacle, contemplaient avec étonnement la contenance tranquille et assurée de ces guerriers, qui allaient à la mort comme à un triomphe. Sur leur front brillait déja un rayon de la gloire céleste; la pâleur et l'effroi avaient passé sur le visage des spectateurs. Pendant que les bourreaux éthiopiens préparaient leurs épées, Cratère, que la Providence semblait avoir donné pour chef à ses compagnons dans cette glorieuse journée, craignant que le patrice Aétius ne s'attendrît en voyant couler le sang de ses amis, s'ap-

Theoph. p. 82, ce qui, en partant de la prise d'Amorium, en 838, nous conduit à l'an 845. La date 848, donnée par Lebeau, est une conséquence de la fausse date qu'il a adoptée pour l'époque de la prise d'Amorium. Voyez ci-devant, § 14, p. 104, not. 1.—S.-M.

proche de lui : *Seigneur*, lui dit-il, *vous avez toujours marché à notre tête, votre rang et votre vertu vous appellent le premier à cueillir la palme du martyre. Non*, lui répondit Aétius, *si j'ai droit de vous commander encore, marchez et donnez-nous l'exemple.* Cratère, s'étant recommandé à Dieu, se présenta au coup mortel, et le reçut avec joie. Il fut suivi d'Aétius et de toute la troupe, qui, s'avançant sur une file au-devant la mort, chacun selon le rang qu'il occupait dans le service militaire, fit trembler par sa constance intrépide le magistrat qui présidait à l'exécution. Leurs corps furent jetés dans le fleuve. Cet événement à jamais mémorable, et consacré dans les fastes de l'Église, fut suivi d'un autre auquel on ne s'attendait pas et qui ne mérite pas moins d'être remarqué. Au récit d'une mort si généreuse, le khalife, forcé d'admirer ces braves guerriers, sentit un vif regret de n'avoir par épargné leur vie; et voyant devant lui le renégat Badizès : *Ce traître*, dit-il, *sans doute aussi mauvais musulman qu'il a été mauvais chrétien, n'est pas digne de leur survivre.* Aussitôt il le fait saisir, conduire et décapiter au même lieu. Le corps est jeté dans le Tigre entre ceux des martyrs. Comment la trahison ose-t-elle encore se produire après tant d'exemples de traîtres punis par ceux mêmes qu'ils ont servis ?

AN 841.

XLIII. [Nouvelles hostilités des Arabes.]

[Abu'lfaradj, chron. syr. p. 162 et 163.]

[Cependant la guerre avait continué entre Mutasem et Théophile. Le kalife avait ordonné à deux de ses généraux, Abou-Saïd et Baschir, et aux habitants de Mopsueste, ville de la Cilicie, appelée par les Arabes Masisah, de faire une irruption sur le territoire de l'empire dans la Cappadoce. Baschir revenait vainqueur quand

il fut attaqué à l'improviste par le transfuge Nazar[1] et ses Curdes, qui le battirent, lui reprirent ses captifs, et le firent lui-même prisonnier. Abou-Saïd ne tarda pas à le venger; il se jeta à son tour sur les Curdes, tua leur chef, ce qui remplit de joie le khalife quand il fut instruit de cette victoire décisive. Baschir revint triompher à Mopsueste. Les Grecs eurent leur revanche l'année suivante[2]; leur flotte débarqua sur la côte de Syrie, ils pillèrent le port d'Antioche, l'antique Séleucie de l'Oronte; ils emmenèrent les marchands prisonniers. Vers le même temps ils prirent Abou-Saïd, qui avait fait une nouvelle irruption dans l'Asie-Mineure, et ils dévastèrent les territoires de Marasch, l'antique Germanicès, et de Mélitène. Ces hostilités furent suivies d'une trève et d'un échange de prisonniers. — S.-M.]

XLIV. Nouvelle calomnie contre Théophobe. Cedr. t. 2, p. 522, 523. Zon. l. 15, t. 2, p. 147, 152. Leo gramm. p. 456. Cont. Theoph. p. 66, 67, 84, 85, 86. Symeon, p. 428. Georg. p. 515, 526. Glycas, p. 290, 291. Joël. p. 178, 179.

Constantinople, affligée de la perte d'Amorium et de ses plus braves officiers [et fatiguée de tous les efforts qu'il fallait faire pour soutenir tant de guerres malheureuses], se voyait à la veille de perdre l'empereur même : ce prince, consumé de chagrin et de maladie, dépérissait de jour en jour. La profonde mélancolie où le plongeait l'aspect d'une mort prochaine, le rendait plus susceptible que jamais des plus noirs soupçons. Les ennemis de Théophobe profitèrent de sa faiblesse pour lui insinuer que ce guerrier ambitieux attendait sa mort avec impatience pour s'emparer de l'empire au préjudice de l'héritier légitime. Théophobe, averti du danger qui le menaçait de la part d'un prince trop

[1] Voyez ci-devant, § 40, p. 145, not. 2. — S.-M.

[2] En l'an 841. — S.-M.

Oratio in festum restitutionis imaginum apud Combefis. Ducange, fam. byz. p. 133, 134. Banduri numismata in Theophilo.

facile à écouter la calomnie, prit le parti de s'enfuir de la cour avec sa femme, ses enfants et quelques amis, et de se retirer à Amastris en Paphlagonie. Ses ennemis surent donner à cette retraite innocente l'air d'une révolte. On équipe une flotte, on la charge de troupes, on va chercher Théophobe avec un appareil formidable, comme s'il eût été un ennemi déclaré. Oryphas [1], commandant de cette expédition, porte au prétendu rebelle un ordre de revenir à la cour, avec promesse de la part du prince qu'il y sera en sûreté et en honneur. Il n'était besoin que d'une lettre pour rappeler Théophobe. Étonné de cet armement, il revient sur la parole de l'empereur; à son arrivée, au lieu du bon traitement qu'on lui a promis, il est enfermé dans la prison du palais.

An 842.

XLV. Mort de Théophobe et de Théophile.

Cependant Théophile, se sentant près de sa fin, se fit porter en litière au palais de Magnaure. Le sénat et les principaux habitants s'y étaient assemblés par son ordre. Lorsqu'il fut au milieu d'eux il se fit soulever sur son lit, et, recueillant ce qui lui restait de forces, il parla en ces termes : « Tourmenté par de « cruelles douleurs qui m'arrachent la couronne et la « vie, ce n'est pas cette perte qui cause mes regrets. « La couronne n'a eu pour moi que des épines, et j'ai « trouvé dans la vie plus de maux que de biens; mais « je plains une épouse chérie et un fils encore enfant, « que je laisse sans défense, s'ils ne trouvent en vous « la fidélité avec laquelle vous m'avez servi. C'est un « dépôt sacré que je vous confie. J'ignore le sort que

[1] Τοῦ στόλου ἀρχηγὸς ὁ τῆς βίγγλης δρουγγάριος Ὠρύφας λεγόμενος. Cont. Theoph. p. 84. — S.-M.

« Dieu me prépare pour l'autre vie ; je le prie de me « faire miséricorde : mais je ne le conjure pas avec « moins d'instance de vous inspirer, pour ma femme « et pour mon fils, ces sentiments de tendresse que « vous avez éprouvés de ma part ; c'est un retour de « justice que vous demande cette voix mourante ». Ce discours, plusieurs fois interrompu par la faiblesse, excita les larmes et les sanglots de tous les assistants. Dès que le prince fut retombé sur son lit, leur douleur éclata par des cris, par des vœux pour la guérison de l'empereur, par des protestations de servir fidèlement l'impératrice et son fils, de leur conserver l'empire, et de sacrifier pour eux, s'il en était besoin, leur propre vie. Théophile se fit rapporter au palais qu'il habitait ; et toujours persuadé des mauvais desseins de Théophobe, il l'envoya égorger pendant la nuit, se fit apporter sa tête ; et, comme sa vue était déja presque éteinte, portant sur cette tête ses mains tremblantes et lui tâtant le visage, *Tu n'es donc plus Théophobe*, dit-il ; *ni moi Théophile*, ajouta-t-il en soupirant. Quelques auteurs disent que Théophobe ne fut pas ramené à Constantinople, et qu'Oryphas le fit mourir secrètement, pendant la nuit, sur le vaisseau même. Quoi qu'il en soit, sa mort fut si secrète que les Perses, toujours attachés à sa personne et pleins de vénération pour sa vertu, crurent long-temps qu'il n'était pas mort, mais qu'il avait été enlevé au ciel comme le prophète Élie. Après ce dernier acte de cruauté, Théophile entra dans un délire causé par la persécution qu'il avait exercée. Il criait de toutes ses forces : *Malheureux que je suis! on me déchire à coups de fouets.* Il passa toute la nuit à répéter ces cris affreux, tandis que l'impératrice,

fondant en larmes, implorait la miséricorde divine. Théoctiste, son chancelier, vrai catholique, portait à son cou une image du Sauveur qu'il cachait avec soin. Théophile ayant aperçu cette image, l'invitait par signes à s'approcher de lui; mais Théoctiste, qui craignait que cette vue n'irritât l'empereur, s'éloignait de plus en plus. Enfin, arrêté par les officiers du prince, il fut conduit tout tremblant à son lit. Les signes équivoques que faisait l'empereur firent croire à ses officiers qu'il demandait à lui arracher les cheveux; ils approchèrent sa tête des mains du prince, et Théoctiste ne doutait pas qu'il ne fût au moment de perdre la vie, lorsque Théophile se saisit de l'image et l'appliqua sur ses lèvres. Il parut aussitôt que ses douleurs se calmèrent; ses cris cessèrent, et, lorsqu'il était prêt à rendre les derniers soupirs, Théodora lui fit baiser une image de Jésus-Christ et de la sainte-Vierge. Il mourut le 20 janvier 842 [1], après douze ans et trois mois de règne. Avec lui expira l'hérésie des iconoclastes, qui, depuis cent vingt-cinq ans, troublait l'Eglise et l'Etat. Il avait déclaré l'impératrice régente de l'empire pendant l'enfance de son fils.

XLVI. Réflexions sur le caractère de Théophile.

Ainsi mourut Théophile, que l'histoire aurait moins maltraité s'il n'eût été iconoclaste, ou si des iconoclastes avaient écrit sa vie. Son zèle pour la justice ferait seul un grand prince, et sa valeur intrépide un héros. Il est vrai que sa justice allait jusqu'à la cruauté, et que sa valeur n'était pas guidée par la prudence; mais, dans des siècles infortunés, où l'on peut dire

[1] On a vu ci-dev. § 42, p. 148, not. 1, que le khalife Mutasem, son adversaire, était mort seulement quinze jours avant lui.

qu'il y a disette de vertu, on est trop heureux de trouver dans les princes les grandes qualités de leur état, quoique altérées par quelque alliage d'imperfection. Les historiens de ce temps-là, tous catholiques, tous zélés pour le culte des images qu'il proscrivait avec fureur, ne lui ont pas rendu justice; ils ne voient jamais en lui que l'ennemi de l'Église, et son nom dans leurs écrits est toujours flétri par quelque titre injurieux. C'est sans doute un grand malheur pour ce prince d'avoir été hérétique, un plus grand encore d'avoir été persécuteur; mais ce vice, qui devant Dieu a effacé toutes ses vertus, ne doit pas les noircir aux yeux des hommes. Ce n'est pas sur le jugement de ses historiens qu'il faut régler le nôtre, c'est sur le récit qu'ils font eux-mêmes de ses actions qu'il faut redresser leur jugement : or, en même temps qu'ils l'accablent de reproches, ils ont la bonne foi de raconter des faits qui prouvent qu'il était régulier dans ses mœurs, juste, vigilant, laborieux, intrépide dans les plus grands périls. Sa facilité à se laisser séduire a causé tous les maux de son règne. Jean Lécanomante le fit persécuteur, et la calomnie le rendit ingrat envers tous ceux qui avaient mérité ses faveurs; mais ce qui marque son équité naturelle, c'est qu'il reconnaissait ses fautes, les avouait, tâchait de les réparer. Il aurait sans doute pleuré la mort de Théophobe, s'il lui avait survécu; c'est là le plus grand de ses crimes : mais les courtisans, jaloux et calomniateurs, n'en furent-ils pas encore plus coupables que le prince mourant et affaibli par ses maux? Le luxe des bâtiments, les curiosités recherchées, l'ambassade de Jean Lécanomante, aussi frivole que magnifique, ont été sans doute fort à charge à ses

sujets; cependant, on voit par plusieurs traits de sa vie qu'il aimait son peuple, et qu'il s'exposait même pour ses soldats. Son fils fut très-catholique; je doute néanmoins si les sujets de Michel III n'auraient pas préféré de vivre sous l'hérétique Théophile.

XLVII. Caprices de Théophile.

Plus lettré que la plupart des prélats de son empire, il aimait la poésie et la musique. Il fit des hymnes pour l'office de l'église, et en composa lui-même le chant. Il fonda des maîtres de musique pour le clergé de Sainte-Sophie, et dans les grandes solennités il se plaisait à battre lui-même la mesure dans le chœur. Une autre petitesse, moins pardonnable sans doute, c'est qu'étant chauve, il ordonna par édit à tous ses sujets de se faire couper les cheveux, défendant sous peine du fouet de les laisser pendre plus bas que le cou : il voulait, disait-il, rappeler la vertueuse simplicité des anciens Romains. Il y eut sous son règne un grand dérangement dans les saisons; des hivers rigoureux, des chaleurs extrêmes, des pluies continuelles, causèrent plusieurs fois la disette : les tremblements de terre furent fréquents; et les auteurs mettent tous ces accidents sur le compte du prince, dont le ciel, disent-ils, punissait l'impiété.

XLVIII. Ses enfants.

Il laissa un fils, nommé Michel, qui lui succéda, et quatre filles, Thècle, Anne, Anastasie et Pulchérie. Thècle, l'aînée de tous ses enfants, fut dans la suite promise à l'empereur Louis II, fils de Lothaire [1]; mais cette promesse fut sans effet, et Thècle passa sa vie avec ses sœurs dans un monastère. Une médaille

[1] Les Annales de Saint-Bertin, *ann.* 853, placent cette promesse de mariage en l'an 853, et, selon elles, le refus de l'accomplir causa une guerre entre les Francs et les Grecs. —S.-M.

donne à Théophile un second fils, qu'elle nomme Constantin; mais ce prince est tout-à-fait inconnu à l'histoire, et cette médaille a déja fourni aux antiquaires la matière d'une discussion qui serait déplacée dans cet ouvrage. Serait-ce ce fils qui, étant encore enfant, se noya dans une citerne, ainsi que je l'ai rapporté?

FIN DU LIVRE SOIXANTE-NEUVIÈME.

LIVRE LXX.

I. Générosité de Manuel. II. Théodora entreprend de rétablir le culte des images. III. Jean Lécanomante chassé. IV. Fin de l'hérésie des iconoclastes. V. Théophile absous après sa mort. VI. Solennité pour le rétablissement du culte des images. VII. Méthodius calomnié et justifié. VIII. Vaine entreprise des Sarrasins. IX. Malheureuse expédition en Abasgie. X. En Crète. XI. En Asie. XII. Échange des prisonniers. XIII. Les Esclavons subjugués en Grèce. XIV. Ignace succède à Méthodius. XV. Conversion des Khazars. XVI. Ravages des Pauliciens. XVII. Commencements de Basile. XVIII. Les Macédoniens retournent dans leur pays. XIX. Basile à Constantinople. XX. Il devient riche. XXI. Premier écuyer de l'empereur. XXII. Expédition en Égypte. XXIII. Conversion du roi des Bulgares. XXIV. Et de la nation. XXV. Mariage de Michel. XXVI. Troubles dans le palais. XXVII. Assassinat de Théoctiste. XXVIII. Théodora quitte le gouvernement. XXIX. Basile grand chambellan. XXX. Débauches de Michel. XXXI. Courses de cirque. XXXII. Dissipation des finances. XXXIII. Ordres cruels donnés dans la débauche. XXXIV. Bardas César. XXXV. Théodora renfermée avec ses filles. XXXVI. Gouvernement de Bardas. XXXVII. Bardas irrité contre Ignace. XXXVIII. Photius patriarche. XXXIX. Ignace persécuté. XL. Photius veut tromper le pape. XLI. Prudente conduite du pape. XLII. Concile où Ignace est déposé. XLIII. Traitements cruels faits à Ignace pour le faire renoncer à son siége. XLIV. Zèle du pape pour Ignace. XLV. Fourberie de Photius. XLVI. Concile et lettres du pape contre Photius. XLVII. Guerre contre les Sarrasins. XLVIII. Autre défaite de Michel. XLIX. Ravages d'Omar. L. Défaite d'Omar. LI. Bâtimens de Michel. LII. Irruption des Russes.

LIII. Les os de Copronyme et de Jean Lécanomante brûlés. LIV. Michel fait épouser à Basile sa concubine. LV. Complot formé contre Bardas. LVI. Assassinat de Bardas. LVII. Suites de ce meurtre. LVIII. Conduite de Photius. LIX. Les légats du Pape ne sont pas reçus à Constantinople. LX. Photius prononce contre le pape une sentence de déposition. LXI. Basile associé à l'empire. LXII. Complot et punition de Symbace. LXIII. Michel veut faire périr Basile. LXIV. Il fait un nouvel empereur. LXV. Mort de Michel. LXVI. Fin tragique des meurtriers de Michel.

MICHEL III, *dit* L'IVROGNE.

AN 842.

I. Générosité de Manuel.

Cedr. t. 2. p. 533. Zon. l. 16, t. 2, p. 152. Manass. p. 101. Contin. Theoph. p. 92. Genes. l. 4, p. 37. [Sym. Chron. p. 428.]

JAMAIS Théophile n'avait mieux servi l'empire qu'en choisissant Théodora pour le gouverner pendant la minorité de son fils, âgé de trois ans [1]. Il lui avait donné pour conseil le patrice Théoctiste [2], avec Manuel et Bardas; l'un oncle [3], l'autre frère de l'impératrice [4], et les avait nommés tuteurs du jeune prince. Manuel était sans contredit le premier homme de l'empire, tant par sa vertu que par sa valeur; et il parut bien en cette occasion qu'il n'aurait tenu qu'à lui de se mettre à la place de son pupille. Dès que

[1] Τρίτον ἔτος διανύων. Cont. Theoph. p. 92. On lit la même chose dans Abou'lfaradj, *Chron. syr.* p. 164. Ce sont les seuls textes qui puissent indiquer d'une manière approximative l'âge de l'empereur Michel II. Ce prince naquit, à ce qu'il paraît, en l'an 839, il fut couronné l'année suivante dans l'église de Sainte-Sophie. Voyez ci-devant, p. 114, not. 2, liv. LXXX, § 19. — S.-M.

[2] Il était logothète du drome ou intendant général des postes, et eunuque. — S.-M.

[3] Θεῖος ἀπὸ τοῦ πατρὸς τῆς δεσποίνης. Cont. Theoph. p. 92. Voyez ci-devant, p. 88, not. 2, liv. LXIX, § 3 et 4. — S.-M.

[4] Voyez ci-devant, p. 8, liv. LXIX, § 3. — S.-M.

Théophile eut expiré, il fit assembler dans le cirque les soldats et le peuple, et leur demanda, selon la coutume, le serment de fidélité. On crut qu'il le demandait pour lui-même, et l'on s'écria de toute part: *Vive Manuel! longues années à Manuel!* Mais ce grand homme, plus offensé qu'honoré de ces acclamations, *Arrêtez*, dit-il, *vous avez un empereur; mon devoir et mon plus grand honneur est de défendre son enfance, et de lui conserver, au prix de mon sang, l'héritage de son père.* En même temps il cria le premier, *Vive Michel et Théodora!* Après quelques moments de silence, il s'éleva quelques voix qui répétèrent les mêmes paroles. Enfin toute l'assemblée, plutôt pour obéir à Manuel que par aucun autre motif, prêta le serment ordinaire, et se sépara remplie d'admiration pour cette ame généreuse, qui refusait un honneur tant de fois arraché par la violence et acheté par les crimes les plus noirs. [Des ambassadeurs furent envoyés vers la même époque auprès des princes français, fils de Louis-le-Débonnaire, pour les instruire de la mort de Théophile et de l'élévation de son fils. L'empereur Lothaire les reçut à Turin (*Augusta Taurinorum*), au mois de septembre de cette année [1].]

II. Théodora entreprend de rétablir le culte des images. Leo gramm. p. 457. Cedr. t. 2, p. 534 et seqq.

Quoique Théophile, au lit de la mort, eût fait jurer Théodora et Théoctiste qu'ils ne permettraient jamais le culte des images, ils ne se croyaient pas obligés à garder un serment téméraire. Mais la difficulté était d'obtenir le consentement de Manuel, qui, d'ailleurs assez indifférent sur ces questions théologiques, pen-

[1] Voyez les annales du monastère de Saint-Bertin, *ann.* 842. — S.-M.

sait que, pour éviter de nouveaux troubles, il fallait laisser les choses dans l'état où les avait mises le défunt empereur. Une maladie, qui le conduisit en peu de jours aux portes de la mort, fit plus sur son esprit que n'auraient pu faire les plus fortes remontrances. Les moines de Stude, en qui il avait une confiance particulière, lui insinuèrent qu'un moyen infaillible de recouvrer la santé était de promettre à Dieu la réparation de l'injure faite aux saintes images. Il suivit leur conseil, et, dès qu'il eut pris ses forces, il se montra disposé à l'exécution de sa promesse. Rien n'arrêtait plus l'impératrice que la crainte d'exciter dans l'état une commotion dangereuse au commencement d'une minorité. Elle voyait la plus grande partie du sénat, presque tous les seigneurs de la cour, la plupart des métropolitains attachés à l'hérésie. Elle redoutait surtout l'esprit hardi et turbulent du patriarche Jean Lécanomante, dont la fureur avait allumé le feu de la persécution. Résolue d'écarter ce violent iconoclaste, elle convoqua chez Théoctiste les prélats, les abbés, les sénateurs orthodoxes; elle y fit appeler aussi ceux du parti hérétique, qu'elle savait être de bonne foi dans l'erreur et ne pécher que par ignorance. Dans cette nombreuse assemblée, qui se tenait sans la participation du patriarche, la question des images fut débattue avec une pleine liberté; on produisit les témoignages de l'Écriture et des Pères; les objections des iconoclastes furent réfutées. L'hérésie étant confondue et réduite au silence, ses partisans se rendirent à la lumière de la vérité, et tous unanimement souscrivirent un décret pour le rétablissement de l'ancien culte.

Zon. l. 16, t. 2 p. 153, 154 155. Manass. p. 100, 101, 102. Joël, p. 179. Cont. Theoph. p. 92 et seqq. Sym. p. 428 et seqq. Georg. p. 526, 527, 528. Genes. p. 37 et seqq. Orat. in festum restitut. imag. apud Combefis. Bolland. in Theodora. 11 feb. Fleury, hist. ecclés. l. 48, art. 6.

III. Jean Lécanomante chassé.

Afin d'achever ce grand ouvrage, on convint qu'il fallait éloigner le patriarche, principal auteur de tout le désordre. L'impératrice lui fit dire que les principaux personnages de l'Église et du sénat s'accordaient à demander le rétablissement des images; que, s'il y consentait, l'Église jouirait d'une paix solide et reprendrait son ancienne splendeur; que, s'il persistait dans son sentiment, il eût à sortir sur-le-champ de Constantinople et à se retirer dans sa maison de campagne, où les prélats orthodoxes iraient conférer avec lui pour l'instruire ou le convaincre. Théodora, qui connaissait l'opiniâtreté de Jean, était persuadée qu'il renoncerait plutôt à l'épiscopat qu'à l'hérésie; et c'était à cette extrémité qu'elle voulait le réduire. Mais pouvait-elle prévoir l'artifice qu'il mit en œuvre à dessein de soulever le peuple? Il demanda du temps pour délibérer, et, dès que l'envoyé de l'impératrice fut parti, il s'ouvrit les veines du ventre, mais avec précaution, et laissa couler le sang; en même temps il appelle du secours et s'écrie qu'on est venu l'assassiner par ordre de l'impératrice. Bientôt toute la ville est alarmée; l'envoyé n'était pas encore de retour, que l'impératrice apprend cette nouvelle par les cris séditieux qui se font entendre de toute part. Sur-le-champ elle envoie Bardas pour s'instruire de la cause de ce tumulte: il arrive au palais patriarcal au milieu d'une foule de peuple, et fait visiter les blessures du patriarche en présence de tout le monde. On découvre l'imposture; ses domestiques mêmes le décèlent, et montrent l'instrument dont sa malice avait fait usage. L'indignation publique se tourne contre lui-même; on l'abandonne; l'impératrice lui envoie

ordre de sortir de la ville; il est contraint d'obéir.

IV. Fin de l'hérésie des iconoclastes.

Délivrée de cet indigne prélat, qui déshonorait depuis six ans la chaire patriarcale, Théodora rappelle les exilés, ouvre les prisons aux confesseurs, et fait assembler un concile. La liberté étant rétablie, le parti orthodoxe se trouva le plus nombreux. On prononça la déposition de Jean Lécanomante; Méthodius fut élu à sa place; c'était la juste récompense de tant de maux qu'il avait soufferts. On déclara par un décret solennel que les images de Jésus-Christ et des saints seraient remises en honneur; que les prélats chassés de leur siége, pour avoir soutenu la saine doctrine, rentreraient en possession de leur dignité; que ceux, au contraire, qui demeureraient obstinés dans l'erreur, seraient dépouillés de l'épiscopat. Ainsi cette hérésie meurtrière, qui, depuis près de six-vingts ans, n'avait cessé que dans de courts intervalles de désoler l'Église et l'état, rassassiée de supplice et abreuvée de sang, fut enfin ensevelie.

V. Théophile absous après sa mort.

Théodora prenait une part sensible au triomphe de l'Église, que ses soins avaient préparé. Mais la joie se mêlait dans son cœur au sentiment d'une douleur amère. Elle avait tendrement aimé Théophile. Voyant détruire ce qu'il avait établi, chaque décret du concile lui semblait être pour son mari un arrêt de condamnation. Pour effacer ces taches imprimées à sa mémoire, elle s'avisa d'un expédient tout-à-fait nouveau, et qui montrait en elle moins de lumières que d'amour conjugal. Elle supplia les Pères du concile d'accorder à son mari une indulgence générale de tout le mal qu'il avait commis dans la cause des images, et d'arrêter par leurs prières les effets de la justice divine.

Elle leur demandait cette grace au nom des saintes images, comme une récompense de son zèle à les rétablir. Une demande si peu attendue étonna les évêques; ils demeuraient dans le silence. Enfin Méthodius prenant la parole: « Princesse, dit-il, le désir que vous « témoignez du salut de votre époux est légitime. Une « tendre piété vous l'inspire, et la religion ne le dés« approuve pas. Mais cette même religion nous ap« prend qu'il n'est pas en notre pouvoir de le satis« faire. Les clefs du ciel ne nous ont été confiées que « pour l'ouvrir à ceux qui, pendant leur vie, font effort « pour y entrer. Nous pouvons, il est vrai, par nos « prières soulager les ames de ceux qui sont sortis de « ce monde avec des fautes légères, et dans des senti« ments de pénitence; mais pour ceux qui meurent hors « du sein de l'Église, ou chargés de crimes qu'ils n'ont « pas même commencé d'expier par une vraie dou« leur, ils reçoivent dans l'autre monde l'arrêt irrévo« cable d'une condamnation éternelle. Nos prières ne « peuvent diminuer leurs peines. » « Eh bien! répliqua « l'impératrice, puisqu'un regret sincère est un com« mencement de pénitence, je ne suis pas sans espoir « pour le salut de Théophile. J'étais à côté de son lit, « prête à recevoir ses derniers soupirs; quoique abîmée « dans la douleur, je trouvais encore assez de force « pour l'exhorter à reconnaître son erreur; je lui re« présentais les suites funestes de son trépas, les sup« plices de l'autre vie, l'exclusion des graces et des « prières de l'Église, les malédictions, l'horreur publi« que dont sa mémoire serait flétrie. Dieu toucha son « cœur en même temps que ma voix tremblante frap« pait ses oreilles; il soupira, il implora la miséricorde

« divine; il me demanda quelques images, baisa avec « ferveur celles que je lui présentai, et expira dans « les transports de la plus vive componction. » Après avoir ainsi parlé elle se retira pour laisser aux évêques la liberté de délibérer. Quoique plusieurs d'entre eux doutassent de la fidélité de ce récit, cependant tous s'accordèrent à dire que, supposé le repentir de Théophile au moment de la mort, ils le déclaraient absous de l'excommunication qu'il avait encourue. Tout le clergé de Constantinople, à la suite de l'impératrice, fit pour lui une neuvaine dans l'église de Sainte-Sophie; et ce fut alors une opinion commune que l'empereur, ayant mérité l'enfer, avait été délivré des peines éternelles après sa mort, par l'absolution des évêques et par les prières des fidèles.

VI. Solennité pour le rétablissement du culte des images.

La paix de l'Église étant solidement affermie, l'impératrice voulut célébrer cet heureux événement par une fête qu'elle indiqua pour le premier dimanche de carême. Les habitants des provinces voisines accoururent à cette solennité. Les moines descendirent en foule du mont Olympe, du mont Ida, du mont Athos, la plupart portant sur leurs corps les preuves honorables de leur constance dans les tourments de la persécution. On passa la nuit en prière dans l'église de Sainte-Marie de Blaquernes, et le lendemain toute l'assemblée se rendit en procession à Sainte-Sophie. L'église était magnifiquement ornée; et, pour solenniser le triomphe des images, l'impératrice y avait rassemblé toutes celles qui avaient échappé aux iconoclastes. Après la célébration de l'office divin, elle donna un grand festin aux évêques et aux grands de état. Pendant l' le repas, comme elle fixait souvent les

yeux sur le célèbre confesseur Théophane, qui venait d'être fait archevêque de Nicée, il lui en demanda la cause. *J'admire*, dit-elle, *votre patience et je déteste la cruauté de ceux qui ont chargé votre front des caractères que j'y vois imprimés. Détestez donc l'empereur Théophile, détestez votre mari,* répliqua Théophane: *je lui ai promis de lui faire lire ces caractères, et je lui tiendrai parole, devant ce juge aussi incorruptible que sévère, aux yeux duquel la pourpre des empereurs n'a pas plus d'éclat que le sac qui couvre le pauvre.* A ces mots Théodora, pénétrée d'une vive douleur: *Est-ce donc là*, s'écria-t-elle, *l'effet de vos paroles? Ne m'avez-vous pas tous promis de vous intéresser pour le salut du malheureux Théophile? Et vous vous préparez à l'accuser devant le tribunal de Dieu!* Comme elle fondait en larmes, Méthodius, élevant sa voix, réprimanda l'impitoyable Théophane et consola l'impératrice, en lui protestant qu'ils tiendraient leur promesse; et que Théophane lui-même, à l'exemple du divin médiateur, serait le premier à demander grace pour ses persécuteurs. Ce jour est encore célébré dans l'église grecque; on le nomme la fête de l'orthodoxie.

VII. Méthodius calomnié et justifié.

Jean Lécanomante, enfermé dans un monastère, se consumait de rage et de dépit. L'impératrice ayant appris qu'il s'emportait à la vue des saintes images jusqu'à leur crever les yeux, voulut d'abord lui faire le même traitement; mais s'étant laissé fléchir, elle se contenta de lui faire donner deux cents coups de fouet. Ce méchant homme, loin de se corriger par le châtiment, résolut de perdre Méthodius. De concert avec ses par-

tisans, il suborna contre lui une veuve : c'était la mère de Métrophane, dont la sainteté fit oublier dans la suite l'infamie de celle qui lui avait donné le jour. Il fut évêque de Smyrne, et signala son zèle en faveur d'Ignace contre Photius. Cette femme s'étant laissé corrompre par l'argent des iconoclastes, accusa le saint prélat de lui avoir fait violence. Une accusation si grave mit en mouvement toute la ville de Constantinople : les orthodoxes d'un côté, les iconoclastes de l'autre, s'intéressaient avec une égale ardeur dans une cause où l'hérésie devait tirer un extrême avantage de la condamnation de son plus grand ennemi. Le tribunal fut composé de prélats et de magistrats séculiers. On fit comparaître la femme, qui exposa effrontément le prétendu crime de Méthodius : celui-ci demeurait dans le silence, et ses adversaires triomphaient déja, lorsque Manuel, persuadé de son innocence, fit étaler aux yeux de l'accusatrice les instruments de la question la plus rigoureuse, et lui déclara qu'on ne pouvait la croire sur sa parole, dans une accusation de cette importance, et que, pour preuve de la vérité, il lui fallait endurer la torture. Effrayée de cette menace, qu'on se préparait à exécuter, elle avoua qu'elle avait été séduite ; elle nomma les suborneurs, et spécifia la somme d'argent qu'elle avait reçue, ainsi que le lieu de sa maison dans lequel on la trouverait. On la trouva en effet, et la conviction d'une si noire calomnie porta le dernier coup au parti des iconoclastes. Les calomniateurs allaient subir la peine qu'ils avaient méritée, si Méthodius n'eût pas encore donné une preuve de sa douceur, en demandant grace pour ces scélérats : la seule vengeance qu'il exigea d'eux fut que, tous les ans, dans

la procession solennelle qui se ferait à Sainte-Sophie en mémoire du rétablissement des images, ils marcheraient à la tête, une torche à la main, et qu'ils seraient témoins de l'anathême qu'on prononcerait contre l'hérésie : c'était une sorte d'amende honorable à laquelle ils furent assujétis tant qu'ils vécurent.

VIII. Vaine entreprise des Sarrasins. Georg. p. 528.

La mort de Théophile parut aux Sarrasins une occasion favorable pour attaquer Constantinople. Ils mirent en mer une flotte de quatre cents voiles, commandée par Apodinar [1] ; mais une violente tempête fit échouer ce projet. Les vaisseaux furent brisés et submergés sur la côte de Lycie, près du cap Chélidonien [2] ; il n'en retourna que sept en Syrie.

An 843.

IX. Malheureuse expédition en Abasgie. Cont. Theoph. p. 126.

Théoctiste était le plus puissant des tuteurs du jeune empereur. Prudent, et expérimenté dans les affaires du gouvernement, admis à tous les conseils, il tenait le premier rang après l'impératrice; mais, non content des talents qu'il possédait, il voulait briller par ceux qu'il n'avait pas. Il crut qu'il manquerait quelque chose à sa gloire s'il n'y ajoutait pas celle que donnent les armes. Il fit la guerre et fut toujours battu. Dès le commencement du nouveau règne il se chargea d'une expédition en Abasgie [3], et se mit en mer avec une

[1] Sans doute *Abou-dinar*. Ἀποδείναρ ὁ Σαρακηνῶν φύλαρχος. Georg. p. 528. Ce chef arabe m'est inconnu. —S.-M.

[2] Ce cap était dans le thême des Cibyrrhéotes. Ἐν τῷ ἀκρωτηρίῳ τῶν Κιβυῤῥαιωτῶν, τὸ λεγόμενον Χελιδονία. — S.-M.

[3] Les auteurs ne nous font pas connaître les motifs et les circonstances de cette guerre, qui avait peut-être pour but de rétablir l'autorité impériale dans les régions caucasiennes, où elle s'était, à ce qu'il paraît, singulièrement affaiblie. C'était peut-être aussi là le motif d'une autre expédition entreprise, dans la même année, par Théophobe, sous le règne de Théophile, et qui n'eut pas un meilleur succès. Voyez p. 97, liv. LXIX, § 9. — S.-M.

flotte nombreuse. Une partie de ses vaisseaux fut abîmée par une tempête; ceux qui gagnèrent le rivage ne furent pas plus heureux, ils devinrent la proie des [Barbares [1]], qui égorgèrent tous les soldats. Théoctiste, échappé du massacre, revint à Constantinople. Ce mauvais succès lui attira les railleries publiques, mais ne le corrigea pas; il n'en fut que plus ardent à chercher de nouvelles occasions de réparer un échec qu'il n'imputait qu'à la fortune.

Une seconde défaite causée par son imprudence, un an après, lui fournit encore des raisons d'apologie. Théodora entreprit d'illustrer sa régence par le recouvrement de l'île de Crète : elle équipa une grande flotte qui fut chargée de troupes; ce formidable appareil surprit les Sarrasins, qui, n'étant pas préparés à soutenir un si puissant effort, eurent recours à la ruse : ils firent courir le bruit que, depuis le départ de la flotte, l'impératrice avait ôté la couronne à son fils, pour faire un nouvel empereur qu'elle avait choisi pour époux. Ils avaient gagné par argent quelques officiers, pour donner crédit à cette nouvelle. Théoctiste, assez fier et assez puissant pour disputer la couronne à tout autre qu'à son maître légitime, part aussitôt pour Constantinople, abandonnant son armée à la merci des Sarrasins, qui en firent un grand carnage.

An 844.
x.
En Crète.
Leo. p. 457.
Cont. Theoph. p. 126.
Sym. p. 433.
Georg. p. 528, 529.

De si fâcheux revers n'étaient pas encore d'assez fortes leçons pour cet homme vain et présomptueux. Les Sarrasins lui en donnèrent, l'année suivante, une

An 845.
xi.
En Asie.

[1] Dans Lebeau, *des Sarrasins*. Le texte du continuateur de Théophane, p. 126, ne dit rien de pareil. D'ailleurs, à cette époque, les Musulmans n'avaient aucun établissement sur les côtes du Pont-Euxin. Il est bien probable qu'il s'agit ici des Abasges ou Abkaz. — S.-M.

troisième plus terrible que les autres, et qui acheva de convaincre tout l'empire, excepté lui seul, qu'il n'était pas né pour la guerre. Omar-Emir de Mélitine [1] étant entré dans l'Asie, Théodora, toujours prévenue en faveur de Théoctiste parce qu'il lui était fidèlement attaché, le chargea de cette expédition. Il partit avec une armée plus nombreuse que celles qu'il avait perdues, mais ce ne fut que pour essuyer une plus sanglante défaite. Il fut battu près du mont Taurus, [en un lieu nommé *Mauropotame* [2]], et prit la fuite, laissant sur la place quarante mille hommes de ses troupes. La plus grande partie de ceux qui restaient, redoutant son caractère dur et implacable, se donnèrent aux Sarrasins, embrassèrent le mahométisme, et s'enrôlèrent dans leur armée : de ce nombre était Théophane le Pharganite [3], renommé pour sa force et pour sa valeur, qui dans la suite ayant obtenu secrètement son pardon de l'empereur, s'échappa des mains des Sarrasins, rentra au service de l'empire, et fut fait grand-maître de la garde-robe. Le vaincu trouva encore moyen de se disculper auprès de l'impératrice ; elle lui sacrifia même son propre frère, qu'elle n'aimait pas.

[1] Le chroniqueur George, p. 529, l'appelle simplement l'*Émir*, ὁ Ἄμερ. Il en est de même dans la chronique de Syméon le logothète, p. 433. Il a déjà été question de ce personnage, ci-dev. p. 139, not. 1, liv. LXIX, § 36. — S.-M.

[2] Εἰς τὸν λεγόμενον Μαυροπόταμον. Georg. *Chron*. p. 529. La position de ce lieu est inconnue. Il est appelé *Maurotopus* dans la chronique de Syméon le logothète, p. 433, *le Lieu noir* pour *le Fleuve noir*. — S.-M.

[3] Θεοφάνης ὁ ἐκ Φαργάνων. Georg. *Chron*. p. 529. Ce personnage était sans doute Turc de naissance, et né à *Farganah*, qui était, à cette époque, une grande et puissante ville du Turkestan. On apprend de l'empereur Constantin Porphyrogénète, *De Cærim. aul. Byz.* que les empereurs entretenaient un corps de troupes appelées Farganiotes, à prree qu'ils tiraient leur origine du même pays. — S.-M.

Théoctiste, on ne sait par quelle raison, rejeta sur lui la cause de sa défaite, et Bardas eut ordre de s'éloigner de la cour. Au contraire, le favori, malgré ses infortunes, demeura en possession de tout le crédit et de tout l'éclat qui pourrait suivre les plus brillantes victoires. Il fit bâtir un superbe palais, des bains magnifiques, et planter des jardins délicieux. Comme il se sentait d'autant plus chargé de la haine publique, qu'il était dans une plus haute faveur à la cour, il se fit donner un appartement dans le palais de l'empereur, le ferma d'une porte de fer, et obtint une garde pour la sûreté de sa personne, précautions sinistres, qui furent toujours des pronostics plutôt que des préservatifs d'une fin funeste.

XII. Échange des prisonniers. Abulfarage. chron. arab. p. 167, 168. Chron. Syr. p. 164.

Ces défaites réitérées avaient fait perdre à l'empire beaucoup de soldats, dont un assez grand nombre étaient prisonniers chez les Sarrasins. L'impératrice proposa donc un échange, et le calife l'accepta. Il restait à Constantinople des Sarrasins pris dans les guerres de Théophile. Les commissaires des deux nations se rendirent avec leurs prisonniers au bord du fleuve Lamèse[1], à une journée de Tarse. Ils étaient séparés par un pont. [L'eunuque Khakan fut chargé de cette opération de la part du khalife[2].] On y faisait passer en même temps un Grec et un Sarrasin. Le khalife [Wathek[3]],

[1] On trouvait dans l'antiquité, dans la partie occidentale de la Célinie, une rivière et une ville *Lamès*, dans un canton nommé *Lamotès*. C'est celui dont il s'agit. — S.-M.

[2] Cet échange se fit, selon Abou'lfaradj, *Chron. arab.* p. 167, en l'an 231 de l'hégire (6 septembre 845, — 27 août 846 de J.-C.). L'échange commença le 10 de moharrem, par conséquent, le 15 septembre 845. — S.-M.

[3] Dans Lebeau *Mutasem*. C'est une erreur. On a vu qu'à cette époque ce khalife était mort. Son fils Wathek régnait en l'an 845. Voyez ci-devant, p. 148, not. 4, liv. LXIX, § 41. — S.-M.

zélé pour une secte de mahométans qui traitait d'hérétiques les musulmans de différente doctrine, avait ordonné de ne délivrer que ceux qui déclareraient qu'ils croyaient l'Alcoran créé, et que, dans l'autre vie, on ne verrait pas Dieu face à face. A chaque prisonnier que les Sarrasins recevaient, ils s'écriaient *Dieu est grand*; c'était le cri ordinaire de leur nation. Les Grecs, à l'arrivée d'un des leurs, chantaient *Kyrie eleison*. On n'en délivra de chaque côté que cinq mille trois cent soixante. Après cet échange, les Sarrasins entrèrent en armes sur les terres de l'empire pendant l'hiver; mais cette incursion leur devint funeste : plusieurs moururent de froid, d'autres furent pris; le plus grand nombre se noya au passage d'une rivière [1].

An 846.
XIII.
Les Esclavons subjugués en Grèce.
Const. Porp. de adm. imp. c. 50.

Il y avait plus de soixante ans que Staurace, sous le règne de Constantin, fils d'Irène, avait chassé de la Grèce les Esclavons [2]; mais, pendant que les princes iconoclastes s'occupaient à faire la guerre aux images, cette nation remuante était rentrée dans le pays, qu'elle ravageait impunément : beaucoup d'entre eux s'étaient établis dans le Péloponnèse [3]. Théodora ne crut pas devoir abandonner aux Barbares cette belle contrée : elle fit lever des troupes dans la Thrace, la Macédoine, et la partie de l'Illyrie qui appartenait encore à l'empire, et mit à leur tête Théoctiste [Bryenne [4]], son

[1] La rivière de *Bodandun* ou *Podandus*. Voy. ci-dev. p. 98, not. 4, liv. LXIX, § 10. — S.-M.

[2] Voyez ci-devant, t. 12 p. 339, not. 5, liv. LXVI, § 7. Voyez aussi ce que j'ai dit des peuples slaves, t. 5, p. 263, not. 1, liv. XXXVII, § 47. — S.-M.

[3] Οἱ τοῦ θέματος Πελοποννήσου Σκλάβοι. Const. Porph. *De adm. imp.* c. 50. — S.-M.

[4] Ὁ Θεόκτιστος, οὗ τὸ ἐπίκλην ὁ τῶν Βρυεννίων, στρατηγὸς ἐν τῷ θέματι Πελοποννήσου. Const. Porph. *De adm. imp.* c. 50. Ce personnage n'est pas mentionné dans la généalogie des Bryennes, donnée par Du Cange, *Fam. Byz.* p. 176-177. — S.-M.

premier écuyer, moins élevé en honneur, mais plus habile dans la guerre que Théoctiste le tuteur. Ce général, entré en Thessalie [1], battit les Esclavons autant de fois qu'ils osèrent en venir aux mains, et les chassa devant lui jusqu'au fond du Péloponnèse [2]. Deux peuplades d'Esclavons, nommés Ézérites et Milinges [3], cantonnés dans les défilés du mont Taygète, qu'on nommait alors Pentadactyle [4], depuis Sparte jusqu'à la mer [auprès de l'antique Hélos [5]], ne purent y être forcés, et Théoctiste se contenta de leur imposer un tribut. Les Ézérites établis à l'orient de la montagne consentirent à payer tous les ans trois cents pièces d'or, qui ne font guère que quatre mille livres de notre monnaie; les Milinges, à l'occident, n'en payaient que soixante : c'était tout ce qu'on pouvait tirer d'un peuple pauvre, dépourvu des ressources du commerce [6]. Théoctiste demeura dans le pays en qualité de préteur; et ces peuples restèrent en paix sous des gouverneurs grecs, jusqu'au règne de Constantin Porphyrogénète.

L'impératrice avait rappelé les confesseurs exilés. XIV. Ignace

[1] Cette circonstance ne se trouve pas dans Constantin Porphyrogénète, le seul auteur qui ait jamais parlé de cette guerre. — S.-M.

[2] Le texte de Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.* c. 50, où il est question de cette guerre, ne parle que des Slaves du Péloponnèse, et il semble indiquer qu'il y avait dans ce pays d'autres peuples révoltés contre l'autorité impériale. Πάντας μὲν τοὺς Σκλάβους, καὶ λοιποὺς ἀνυποτάκτους τοῦ θέματος Πελοποννήσου ὑπέταξε καὶ ἐχειρώσατο. — S.-M.

[3] Οἱ Ἐζερῖται et οἱ Μιληγγοί. — S.-M.

[4] Ὄρος ἐστὶν ἐκεῖσε μέγα καὶ ὑψηλότατον, καλούμενον Πενταδάκτυλον. Const. Porph. *De adm. imp.* c. 51. — S.-M.

[5] Ὑπὸ τὴν Λακεδαιμονίαν καὶ τὸ Ἕλος. Const. Porph. *De adm. imp.* c. 50. — S.-M.

[6] C'est dans le même pays que les Maïnotes, dont on verra l'origine ci-après, t. 13, liv. LXXIII, § 44, ont conservé jusqu'à nos jours leur indépendance. — S.-M.

succède à Méthodius.

Leo. p. 460. Cont. Theoph. p. 120. Sym. p. 434, 435. Georg. p. 532. Joël. p. 179. Oriens. Chr. t. I, p. 244, 245. Mich. Monac. S. Ignat. ap. Surium. Bolland. in Theodora. 11 feb. Fleury, hist. ecclés. l. 48, art. 22.

Pour effacer toutes les traces de la persécution, elle fit rapporter à Constantinople les corps de ceux qui étaient morts en exil : c'était Méthodius qui lui avait inspiré cette pieuse pensée. La translation de Nicéphore fut célébrée avec la pompe la plus solennelle ; ce saint patriarche, mort depuis dix-huit ans, avait été inhumé dans un monastère au-delà du Bosphore. Méthodius se transporta lui-même à son tombeau. L'empereur, le sénat, une foule d'habitants, un cierge à la main, allèrent au-devant jusque sur le Bosphore. Le corps fut porté d'abord à Sainte-Sophie, et ensuite à l'église des apôtres, où il fut enterré le 13 mars 846. Après avoir rendu cet honneur à Nicéphore, Méthodius alla rejoindre dans le ciel ce généreux athlète, dont il avait partagé les combats. Il mourut le 14 juin, et eut pour successeur Ignace, auparavant connu sous le nom de Nicétas. C'était le troisième fils de Michel Rhangabé. Léon l'Arménien l'avait fait eunuque pour lui ôter l'espérance de monter sur le trône de son père. Il s'était attaché aux célèbres confesseurs Joannice et Théophane, qui l'avaient instruit et formé à la vertu. Ayant embrassé la vie monastique, il prit le nom d'Ignace, et fonda lui-même plusieurs monastères [1]. Il était dans sa quarante-huitième année, lorsque son éminente sainteté, plus encore que son illustre naissance, l'éleva sur le siége de Constantinople.

An 847.

xv. Conversion des

Peu de temps après l'élection d'Ignace, les Khazars firent savoir à Théodora qu'ils désiraient embrasser le christianisme, et la prièrent d'envoyer quelqu'un pour

[1] Lorsqu'il fut élevé au patriarcat, il était supérieur du monastère de Satyrus. Ἡγούμενος τῆς μονῆς τοῦ Σατύρου. Cont. Theoph. p. 120. — S.-M.

les instruire. Leur religion n'avait été jusqu'alors qu'un mélange du judaïsme et de mahométisme [1]. Ils promettaient en reconnaissance d'être désormais constamment attachés à l'empire, et commencèrent par renvoyer tout ce qu'ils avaient de prisonniers. Constantin, surnommé le philosophe, [né à Thessalonique et] qui prit alors le nom de Cyrille, fut choisi pour cette mission. Arrivé [à Cherson, dans la Tauride [2],] il s'occupa de l'étude de la langue [3] que parlaient les Kha-

Chazars.

Bolland in Cyrillo et Methodio nona martii.

[1] *Adjicientes inter cetera, quoniam nunc Judæi ad fidem suam, modo Saraceni ad suam nos convertere e contrario moliuntur.* Vita S. Cyril. *ap.* Bolland. Martt. t. 2, p. 19. Les auteurs arabes nous donnent de curieux renseignements sur les efforts que les musulmans avaient faits pour répandre leur religion chez les Khazars, et sur la conversion de cette nation et de son souverain à la religion juive. C'est un fait étonnant et important dont il n'est pas permis de douter. Il confirment tout ce que les rabbins juifs ont dit de la conversion d'un grand peuple nommé Cozar et de son roi à la religion juive. Il existe un livre, célèbre autrefois chez les hébraïsants, connu sous le nom de *Liber cosri*, qui contient une longue et intéressante discussion théologique, qu'on croit avoir eu lieu entre le docteur juif Isaac Samgor et le roi de Cosar. Ce livre a été publié avec une version latine, par Buxtorf le fils, à Bâle, 1640, 1 vol. in-4°. Ce n'est que bien long-temps après cette époque, et depuis assez peu d'années, que l'on a trouvé les indications des auteurs arabes qui confirment les traditions rabbiniques, regardées autrefois comme toutes fabuleuses. Les écrivains que je viens de citer rapportent qu'au dixième siècle, les chefs des Khazars, et la plus grande partie de la nation professaient la religion juive, qu'ils avaient embrassée du temps du khalife Haroun-al-raschid (78-80). Voyez les détails recueillis à ce sujet par M. Mouradja-d'Ohsson, dans son livre intitulé *Voyage d'Aboul-Kassin*, p. 34 et 35.

[2] On plutôt à Cherson, ville puissante à cette époque, dont j'ai parlé, t. 1, p. 325, not. 3, liv. v, § 16, et t. 13, p. 133, not. v, liv. LXIX, § 32. L'historien de saint Cyrille dit: *Iter arripiens venit Chersonam, quæ nimirum terræ vicina Cazarorum et contigua est.* Vit. S. Cyril. *ap.* Bolland. Mart. t. 2, p. 20. — S.-M.

[3] Lebeau ajoute *slavonne*. C'est une erreur, comme on a pu le voir par ce que j'ai dit de leur origine, t. 11, p. 37, not. 7, liv. LXVI: § 20 : ils n'appartenaient pas à la race des Slaves, ils étaient de la famille des nations finnoises et hunniques, qui formaient la plus grande partie des nations qui habitaient primitivement les provinces de l'empire de Russie. — S.-M.

zars. [Pendant son séjour dans cette ville, il y fit la découverte des reliques du pape Saint-Clément[1]; il se rendit ensuite chez les Khazars.] Ses travaux furent couronnés du succès: [il confondit les sectateurs de la religion juive ainsi que les musulmans[2], et] toute la nation devint chrétienne : il y laissa des prêtres[3]. [Constantin revint ensuite à Constantinople. Bientôt après il] passa [dans le pays des Slaves,] chez les Moraves[4], [dont le prince Rastilas[5]] désirait suivre l'exemple des Khazars. [En passant par la Bulgarie, Constantin y jeta quelques semences de la foi chrétienne, qui ne tardèrent pas à fructifier;] il demeura [dans la Moravie durant[6]] quatre ans et demi avec son frère Méthodius[7], et ces deux ministres de l'Évangile en

[1] L'auteur de la vie de Saint-Cyrille, publiée par les Bollandistes, donne les détails de cette découverte et des cérémonies auxquelles elle donna lieu. — S.-M.

[2] *Convertit omnes illos ab erroribus, quos tam de Saracenorum quin de Judæorum perfidia retinebat.* Vit. S. Cyril. *ap.* Boll. Mart. t. 2, p. 20. Il paraît cependant que la religion chrétienne n'y jeta pas de bien profondes racines, car les auteurs arabes font voir qu'environ un siècle après cette époque, il y avait beaucoup de juifs encore dans ce pays. Voyez ci-devant, not. . — S.-M.

[3] Il est probable que Constantin donna un alphabet aux Khazars comme il en donna un bientôt après aux Moraves et aux Slaves. Voyez à ce sujet, M. Klaproth, ancien *Journal asiatique*, t. 2, p. 12. — S.-M.

[4] Les Grecs l'appelaient la Grande-Moravie, ἡ μεγάλη Μοραβία, ou le pays de Sphendoplok, ἡ χώρα τοῦ Σφενδοπλοκοῦ. Dominique vivait vers l'époque dont il s'agit ici. Voyez ci-après. La Moravie formait alors un royaume slave, très-puissant, qui comprenait le pays qui a conservé ce nom, une grande partie de l'archi-duché d'Autriche, avec la partie septentrionale de la Hongrie. Ils eurent souvent à soutenir des guerres contre les empereurs de la race de Charlemagne. — S.-M.

[5] *Audiens Rastileus princeps Moraviæ, quod factum fuerat a philosopho in provincia Cazarorum, ad imperatores nuntios misit.* Vit. S. Cyril. *ap.* Boll. Mart. t. 2, p. 20. — S.-M.

[6] La conversion de la Moravie doit se placer en l'an 861 ou 862. — S.-M.

[7] *In terram Sclavorum simul cum Methodio germano suo transmisit.* Vit. S. Cyril. *ap.* Boll. Mart. t. 2, p. 20. — S.-M.

établirent la croyance dans cette contrée. [Constantin] inventa [alors [1]] l'alphabet slavon, ces peuples n'ayant point encore d'écriture alphabétique [2], et traduisit l'Évangile [3] et les parties de l'Écriture-Sainte qu'il crut les plus utiles à leur instruction [4]. Ils vinrent à Rome, [où ils furent appelés par le pape Nicolas II [5], et y arrivèrent] sous le pontificat d'Adrien II, et furent faits évêques. Méthodius, après la mort de son frère [6], fut employé avec le même succès à la conversion de la Bohême [7].

Ces peuples s'étaient portés d'eux-mêmes à embrasser le christianisme; Théodora voulut contraindre les Pauliciens de renoncer à leurs erreurs. Cette secte im- An 848. XVI. Ravages des Pauliciens.

[1] Tous les détails relatifs à l'invention de l'alphabet slavon et à la traduction de l'Écriture, avaient été placés par Lebeau à la suite des détails sur la conversion des Khazars, cela contre le témoignage formel de l'ancien biographe de saint Cyrille et de saint Méthodius. J'ai rétabli le texte à sa vraie place. — S.-M.

[2] *Parvulos eorum litteras edocere.* Vit. S. Cyril. *ap.* Boll. Mart. t. 2, p. 20. Le pape Jean VIII, dans une lettre à Sratoplok, roi de Moravie, s'exprime ainsi à ce sujet : *Litteras selavonicas a Constantino quodam philosopho repertas, quibus Deo laudes debitæ resonant, jure laudamus.* Cette lettre est de l'an 879. Les lettres données aux Slaves par saint Cyrille et son frère, sont les anciennes lettres slaves qui portent encore actuellement le nom de lettre cyrilliques, desquelles dérive l'alphabet russe. Ces lettres sont encore en usage chez les Dalmates, les Illyriens, et presque tous les Slaves voisins de l'Adriatique. Voyez l'introduction que Dobrowsky a placée en tête de son savant ouvrage intitulé *Institutiones linguæ slavicæ dialecti veteris.* Vienne, 1822, 1 vol. in-8°. — S.-M.

[3] *Evangelium in eorum linguam a philosopho prædicto translatum.* Vit. S. Cyril. *ap.* Bolland. Mart. t. 2, p. 20. — S.-M.

[4] *Scripta ibi reliquerunt omnia, quæ ad ecclesiæ ministerium videbantur esse necessaria.* Vit. S. Cyril. *ap.* Boll. Mart. t. 2, p. 21. — S.-M.

[5] Ce pape mourut le 13 novembre 867, ce qui indique à-peu-près la date du voyage de Cyrille et de Méthodius. — S.-M.

[6] Il mourut le 14 février 868. — S.-M.

[7] Le duc de Borziwoy et sa femme Ludmilla furent baptisés par saint Méthodius. — S.-M.

Petrus Siculus. Cedr. t. 2, p. 541, 542. Zon. l. 16, t. 2, p. 156. Cont. Theoph. p. 103, 104. Const. Porp. in Them. l. 1, c. 10. De l'Isle, adnot. in Tab. geog. ex Const. Porp. Fleury, Hist. ecclés. l. 48, art. 35.

pie, animée par les rigueurs qu'on employait pour la détruire, se multipliait de jour en jour et se vengeait par des assassinats [1]. Ils avaient massacré Thomas, évêque de Néocésarée, et Paracondace, gouverneur de la province [2]. Théodora résolut de les convertir ou de les exterminer. Elle envoya dans ce dessein Léon fils d'Argyre, Andronic fils de Ducas [3], et Sudalis, qui portèrent chez ce malheureux peuple les supplices et la mort. Ils en firent, dit-on, périr cent mille, dont les biens furent confisqués. Le reste, fugitif et caché dans les bois, menait une vie sauvage. Le Pont, la Cappadoce, la petite Arménie étaient infestés de leurs brigandages. Ils étaient sans chef, Sergius qui les avait commandés ayant été tué à coups de hache dans une forêt [4]. Un aventurier, d'une audace déterminée, vint se mettre à leur tête. C'était le manichéen Carbéas, attaché au service [5] de Théodote Mélissène [6] préfet d'Orient [7]. Ayant appris que son père avait été exécuté à mort, il s'enfuit de chez son maître, rassembla cinq mille Pauliciens, et se réfugia auprès de l'émir de Mélitine, qui l'envoya au khalife [8]. Ce prince, charmé

[1] Voyez ci-devant, tom. 12, p. 458, liv. LXVII, §. 39. — S.-M.

[2] Ce fait nous est connu par Pierre-le-Sicilien dans son petit traité sur les Pauliciens, publié à Ingolstadt, en 1604. Cet auteur vivait peu après cette époque, sous le règne de Basile-le-Macédonien. — S.-M.

[3] Le continuateur de Théophane, p. 103, dit, le fils d'Argyre et celui de Ducas, ὁ τοῦ Ἀργυροῦ καὶ ὁ τοῦ Δουκός. C'est Cédréous, t. 2, p. 541, qui donne leurs noms. — S.-M.

[4] En l'an 835, sous le règne de Théophile, il fut tué par un certain Tzanion de Théopolis. Sergius avait été chef des manichéens pendant tout ce temps. — S.-M.

[5] Il remplissait auprès de lui la charge de *protomandator*: τὴν τοῦ πρωτομανδάτωρος πληρῶν ἀρχήν. Cont. Theoph. p. 103. — S.-M.

[6] Θεόδοτος ὁ κατὰ τὸν Μελίσσηνον. Cont. Theoph. p. 103. — S.-M.

[7] Ou plutôt commandant du thème des Anatoliques. Cont. Theoph. p. 103. — S.-M.

[8] Πρὸς τὸν τῆς Μελιτινῆς τηνικαῦτα κατάρχοντα Ἀμερα γίνεται, κἀκεῖθεν

de susciter à l'Empire un implacable ennemi, l'assura de sa protection et lui donna pour habitation le mont Argée en Cappadoce[1]. Bientôt les Pauliciens dispersés se rendirent auprès de lui, ensorte que le terrain du mont Argée se trouvant trop étroit pour les contenir, Carbéas leur fit bâtir une nouvelle ville sur les confins du thême de Colonée[2], dans l'Arménie-Mineure. Cette ville, qu'il nomma Téphrique ou Tibrique[3], devint un repaire de brigands et de scélérats. C'était l'asile de tous les Pauliciens, auxquels on donnait la chasse dans le reste de l'Empire. Les libertins, les banqueroutiers, les meurtriers, les gens poursuivis pour crime s'y réfugiaient pour y jouir de l'impunité et de la liberté. Ils se joignirent avec Omar[4], émir de Mélitine[5], et Alim, émir de Tarse[6], pour ravager

πρὸς τὸν Ἀμεραμνουνῆ παραγίνονται. Cont. Theoph. p. 103. — S.-M.

[1] Et un canton que le continuateur de Théophane, p. 103, appelle *Amara* (peut-être *Abara* ou *Avara*). On doit remarquer que cet auteur parle de ces deux endroits comme de deux villes fondées par les Pauliciens. Πόλεις τε κτίζειν ἐπιχειροῦσι αὐτοῖς, τὴν οὕτω καλουμένην Ἀργαοῦν, καὶ τὴν Ἀμάραν. Il serait donc possible de distinguer la ville d'*Argaoun*, mentionnée par le continuateur de Théophane, du mont Argis qui était en Cappadoce. Dans le doute, j'ai laissé le texte de Lebeau dans l'état où il se trouvait. On lit de même dans Cédrénus, t. 2, p. 541. — S.-M.

[2] Κολώνεια. C'est le nom latin de *Colonia*. On croit que cette ville avait été fondée par Pompée après la défaite de Mithridate. J'en ai parlé dans mes *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, t. 1, p. 189 et 190. On voit par Constantin Porphyrogénète, *De themat.*, l. 1, c. 10, qu'elle était voisine de Néocésarée dans la Cappadoce. — S.-M.

[3] Τεφρικῆς. Cette ville, nommée actuellement *Divrighy*, est le chef-lieu d'un Sandjakat dépendant de Sébaste. — S.-M.

[4] Le continuateur de Théophane, p. 103, l'appelle *Ambros* ou Amron. Ἄμβρον ἐκάλεσαν οἱ πολλοί. Cet émir est appelé *Monochorarès*, Μονοχοράρης, par Pierre-le-Sicilien, dans son petit traité historique sur les Pauliciens, p. 90. On a vu ci-dev. p. 104, not. 2, liv. LXIX, § 14, qu'il s'appelait réellement Omar. — S.-M.

[5] Τῆς Μελιτινῆς Ἀμερ. Cont. Theoph. p. 103. — S.-M.

[6] Ou plutôt Ali. Ὁ τῆς Ταρσοῦ Ἀλ-

les terres de l'Empire. Alim s'étant séparé des deux autres, périt en Arménie avec toute son armée [1]. Omar demeura uni avec Carbéas, et saccagea les provinces d'alentour. Pétronas, frère de l'impératrice [2], fut envoyé pour réprimer leurs incursions. Il paraît qu'au lieu de les attaquer il se tint sur la défensive, et qu'il se contenta de ne se pas laisser battre.

An 851.

XVII. Commencements de Basile.

Leo p. 458, 459, 460. Cedr. t. 2, p. 557 et seq. Zon. l. 16, t. 2, p. 163, 164, 165, 173. Manass. p. 105, 106, 107. Glye. p. 294, 297.

Les conseils secrets de la providence élevaient alors par degrés, dans la cour de Constantinople, un macédonien [3] nommé Basile, qu'elle avait tiré de la poussière, pour le placer un jour sur le trône. Il était né sous le règne de Michel Rhangabé, de parents pauvres, qui gagnaient leur vie du travail de leurs mains dans une bourgade voisine d'Andrinople. Cette contrée de la Thrace faisait alors partie du gouvernement de Macédoine. Lorsque Basile fut empereur, on lui forgea une généalogie qui faisait descendre son père des Arsacides [4], et sa mère de Constantin-le-

λῆς (leg. Ἀλῆς). Cont. Theoph. p. 103. C'est dans Cédrénus, t. 2, p. 542, qu'on lit Ἀλείμ. — S.-M.

[1] Il paraît qu'il avait été envoyé en Arménie pour y commander. Ὁ μὲν Ἀλῆς ἔν τινι τῶν Ἀρμενίων χώρᾳ ἄρχειν ἀποσταλείς. Cont. Theoph. p. 103. — S.-M.

[2] Il était revêtu de la dignité de grand domestique : τὴν τοῦ δομεστίκου ἀρχὴν διοικῶν. Cont. Theoph. p. 104. — S.-M.

[3] Ὡρμᾶτο μὲν ἐκ τῆς Μακεδόνων γῆς. Const. Porph. *Vit. Bas.* p. 133. — S.-M.

[4] On disait qu'il était arménien, de la race des Arsacides: τὸ δὲ γένος εἷλκεν ἐξ Ἀρμενίων ἔθνους Ἀρσακίων. Const. Porph. *Vit. Bas.* p. 133. Génésius, l. 4, p. 51, le fait descendre de Tiridate, roi d'Arménie: Καθεξῆς δὲ καὶ Τηριδάτου τοῦ βασιλέως, τῆς αὐτῆς σειρᾶς ἐξημμένου. Constantin Porphyrogénète ajoute qu'Artaban et Cliénus, privés de leurs possessions en Arménie, et craignant pour leur vie, s'enfuirent à Constantinople, sous le règne de Léon-le-Grand, beau-père de Zénon (46-48), qui les reçut avec distinction. Le roi qui gouvernait la Perse à cette époque, ὁ τὰ τῆς Περσικῆς διέπων ἀρχῆς, Const. Porph. *Vit. Bas.* p. 134, essaya de les faire revenir en Arménie; il n'y put parvenir. On conçut cependant des soupçons contre eux. L'empereur leur donna alors des biens à Nice en Macédoine.

Grand [1]. On voulut même lui faire accroire que sa famille, tant du côté paternel que du côté maternel, remontait au grand Alexandre [2]. Ces fables, adoptées par plusieurs historiens; accréditées surtout par son petit-fils Constantin Porphyrogenète, était de l'invention de Photius [3], qui regagna par ses mensonges flatteurs les bonnes graces du prince, qu'il avait mé-

Joël. p. 179. Const. Porp. Vit. Basil. p. 133 et seqq. Sym. p. 433, 434. Georg. p. 529 et seqq. Genes. l. 4, p. 51, 52, 53. Du Cange,

Ils passèrent plus tard à Philippes, d'où enfin ils allèrent à Andriuople. Pendant tout ce temps ils conservèrent la pureté de leur race en ne se mêlant avec aucune autre famille: Τὴν πάτριον εὐγένειαν διασώζοντες, καὶ ἀσύγχυτον τὸ γένος διαφυλάττοντες. Const. Porph. *Vita Bas.* p. 134. Sous le règne de Constantin et d'Irène, un homme de cette famille appelé *Maïctes* (peut-être le nom arménien *Hmaïéa*), vint à Constantinople; il y rencontra un homme de sa nation nommé Léon, issu de noble race. Il contracta alliance avec lui et épousa sa fille. C'est de cette famille que naquit le père de Basile-le-Macédonien. Celui-ci épousa la fille d'une veuve noble et vertueuse d'Andrinople, qui passait pour descendre de Constantin. C'est de cette union que naquit Basile. Tels sont, en abrégé, les détails que l'empereur Constantin Porphyrogénète donne sur l'origine de sa famille. — S.-M.

[1] Πατρόθεν μὲν ἕλκων τὴν ἐξ Ἀρσάκου συγγένειαν· ἡ δὲ μήτηρ τῇ τε τοῦ μεγάλου Κωνσταντίνου συγγενείᾳ ἐκαλλωπίζετο. Const. Porph. *Vit. Bas.* p. 135. — S.-M.

[2] Ἀπὸ θατέρου μέρους, τὴν Ἀλεξάνδρου ηὔχει λαμπρότητα. Const. Porph. *Vit. Bas.* p. 135. — S.-M.

[3] Cette imputation, qui se trouve dans tous les livres modernes, où il est question de l'origine de Basile, ne me paraît nullement fondée. On a déja pu remarquer que presque toutes les familles qui tenaient le premier rang à cette époque à Constantinople étaient arméniennes, et qu'elles étaient des branches des familles les plus illustres de l'Arménie. Je ne comprends pas comment il n'en aurait pas pu être de même de la race de Basile, dont plusieurs descendants portèrent des noms arméniens, en mémoire, sans doute, de leur origine. On a pu remarquer que plus d'un des rejetons de la race des Arsacides s'étaient attachés au service particulièrement sous le règne de Justinien. Il serait possible, en effet, que Basile fût un descendant d'Artaban ou de ses parents, qui se distinguèrent du temps de Justinien, dans les guerres d'Afrique et d'Italie, et dont il a été très-souvent question. Tous les auteurs s'accordent à dire que la famille de Basile tenait un rang très-distingué. Je ne vois donc aucune raison de rejeter ce que l'empereur Constantin Porphyrogénète dit lui-même de l'origine de ses aïeux. George-le-Moine, *Chron.* p. 542, nous fait connaître qu'il avait un frère nommé Symbatios ou Sambat, ce qui est encore un indice de son origine arménienne. —S.-M.

fam. Byz. p. 138. Deguignes Hist. des Huns, t. 1, p. 510, 512.

rité de perdre. Je vais rapporter les principaux événements de la vie de Basile, jusqu'au temps où il parvint à la charge de premier écuyer. Il était encore au berceau lorsque Crum prit Andrinople [1], où se trouvait alors sa famille, et il fut transporté en Bulgarie avec les autres habitants. Ces malheureux exilés conservèrent leur religion; ils la firent même connaître aux Bulgares, dont plusieurs l'embrassèrent dès-lors. Zocus, successeur de Crum après Deucom [2], qui n'avait régné que peu de temps, prince féroce et inhumain, irrité des progrès du christianisme, fit mourir Manuel [3], archevêque d'Andrinople, avec un grand nombre d'autres, parmi lesquels plusieurs parents de Basile reçurent la couronne du martyre.

XVIII. Les Macédoniens retournent dans leur pays.

Cruellement traités par Mortagon [4], successeur de Zocus, et depuis par Baldimer, petit-fils de Crum [5], les chrétiens résolurent de se tirer des mains de ces Barbares. Entre ceux qu'on avait conduits en Bulgarie se trouvait un guerrier nommé Cordyle [6]. Il se déroba

[1] Voyez ci-dev. p. 6, liv. LXVIII, § 3. — S.-M.

[2] Voyez ce que j'ai dit de ces princes, ci-dev. p. 10, not. 1, liv. LXVIII, § 8. — S.-M.

[3] Selon Constantin Porphyrogénète, *Vit. Bas.* p. 136, ce ne fut pas *Deucom*, mais Mortagon qui fit mourir Manuel. Voyez ci-devant, p. 13, not. 3, liv. LXVIII, § 9. — S.-M.

[4] *Moutragon* dans Constantin Porphyrogénète, *Vit. Bas.* p. 136. Voyez ci-devant, *loc. cit.* Selon cet auteur, le successeur de Crumus : Μουτράγων, ὁ τοῦ Κρούμου διάδοχος. Voyez encore ci-devant, *loc. cit.* Il est appelé par erreur, *Crytagon*, Κρύταγων, dans Cédrénus, t. 2, p. 538, qui copie d'ailleurs Constantin Porphyrogénète.—S.-M.

[5] Ἄρχων Βουλγαρίας ὁ Βαλδίμερ, ἔγγονος Κρούμου. Georg. *Chron.* p. 530. Ce nom de *Baldimer* ou *Valdimer*, est le même que celui de Wolodimer ou Vladimir, porté par beaucoup de princes russes, c'est le Valdemar des Danois. — S.-M.

[6] Il était, selon le moine George, *Chron.* p. 530, stratélate ou commandant militaire de la Macédoine, στρατηλάτης ἐν Μακεδονίᾳ; il avait un fils nommé Bardas. Ce dernier,

du pays et alla demander à l'empereur des vaisseaux pour transporter ses compatriotes à Constantinople. Théophile, alors empereur, envoya un nombre suffisant de barques, qui se tinrent à l'ancre au bord du Pont-Euxin. Cordyle l'ayant fait savoir aux Macédoniens, ils commencèrent à marcher vers la mer avec leurs familles et leurs effets. Les Bulgares les poursuivirent, et il y eut un grand combat où les Macédoniens, animés par Cordyle [1] et par leur désespoir, défirent entièrement les Bulgares. Ils approchaient du rivage où les barques les attendaient, lorsqu'ils virent accourir derrière eux un nombre innombrable de Hongrois [2]. Ce nouveau peuple [3] était un mélange de Turcs, de Khazars et d'Igours, qui, d'abord établis au nord des Palus-Méotides, chassés ensuite par les Patzinaces [4], vinrent se jeter dans la grande Moravie, où ils furent

selon le même auteur, était chef d'une colonie de Macédoniens, établie au-delà du Danube. Τῶν Μακεδόνων τῶν ὄντων πέραν τοῦ ποταμοῦ Δανουβίου. — S.-M.

[1] George-le-Moine, *Chron.* p. 531, dit qu'ils avaient pour chefs Cordylis et Tzautzis, dont il sera question ci-après. — S.-M.

[2] George-le-Moine, *Chron.* p. 531, présente ce fait autrement: selon lui, les fugitifs n'ayant pu traverser la Bulgarie, μὴ δυνηθέντες περᾶσαι Βουλγαρίαν, furent obligés de se tourner vers les Hongrois, προςεῤῥύησαν τοῖς Οὔγγροις. Il est fort difficile de comprendre ce récit, à moins qu'on ne suppose que les Hongrois, qui n'étaient pas encore établis dans le pays qui porte leur nom, se trouvaient alors sur les bords de la Mer-Noire, près des bouches du Danube, ce qui paraît fort vraisemblable, puisque le même chroniqueur dit qu'on vit arriver presque aussitôt la flotte impériale qui devait transporter les fugitifs à Constantinople. — S.-M.

[3] Le moine George, *Chron.* p. 531, le seul auteur qui nous ait fait connaître ce point de l'histoire des Hongrois, les appelle, dans le même récit, Hongrois, Huns et Turcs. Il a été copié par Léon-le-Grammairien, *Chron.* p. 459. On a déja pu voir ailleurs que les noms de Huns, d'Ougours et de Turcs, pouvaient convenir à la même nation, et qu'ils ont été donnés au peuple maître de la Hongrie. — S.-M.

[4] Voyez ci-devant, p. 130, not. 1, l. LXIX, § 32, et ci-après, l. LXXIII, § 11. — S.-M.

connus sous le nom de Hongrois [1]. Ce nom venait de celui d'Onogours, donné par corruption aux hordes d'Igours [2], qui, ayant passé le Volga, se joignirent aux Turcs originaires du même pays. Ils se nommaient aussi Madgiares, du nom d'une horde de Khazars qui se mêla avec eux [3]. A leur vue, les Macédoniens se crurent perdus: ils se préparèrent cependant à combattre. Les Hongrois leur firent dire qu'ils ne s'opposeraient pas à leur embarquement pourvu qu'ils leur abandonnassent tout leur bagage. Sur le refus de se laisser dépouiller, il fallut en venir aux mains, et deux jours de suite les Macédoniens mirent en fuite les Hongrois [4]. Délivrés enfin de ces ennemis, ils s'embarquèrent, et arrivèrent à Constantinople, où l'empereur les reçut avec joie, et les renvoya dans leur patrie.

XIX. Basile à Constantinople.

Basile avait alors vingt-cinq ans. Son père étant mort [5], il se mit au service de Zanzès [6], gouverneur de Macédoine. Mais ne trouvant pas dans cet état de quoi faire subsister sa mère et ses frères encore en

[1] Il sera question plus en détail de cette nation, ci-après, liv. LXXIX. — S.-M.

[2] J'ai parlé fort au long de ce qui concerne les Igours, Ouigours ou Ougours, de leur identité avec les Turcs et de leur confusion avec les Huns et les Madjars, ci-devant, t. 4, p. 76, not. 2, liv. XIX, § 43; t. 6, p. 425; t. 4, liv. XXXIV, § 28; t. 9, p. 392, not. 4, liv. XLIX, § 36. — S.-M.

[3] Ces peuples sont les ancêtres des Madjars, peuple de race finnoise, qui sont encore la race dominante, mais non la plus nombreuse, dans la Hongrie actuelle. — S.-M.

[4] Selon le moine Georges, *Chron.* p. 531, le plus jeune des Macédoniens, Léon, de la famille des Gomostes, ἐκ γένους τῶν Γωμοστῶν, fit des prodiges de valeur et contribua le plus à la défaite des ennemis. Il devint, dans la suite, hétériarque ou commandant des troupes étrangères. — S.-M.

[5] Il se nommait Boclas. Ducange, *Fam. Byz.* p. 138. — S.-M.

[6] Ou plutôt *Tzantzes.* Syméon le logothète, *Chron.* p. 434. — S.-M.

bas âge, il résolut d'aller à Constantinople. Jamais les fortunes ne sont plus rapides que dans un état qui se forme ou qui se détruit. Basile était bien fait, et d'une taille avantageuse; les graces de son extérieur étaient accompagnées d'une force de corps extraordinaire. Il quitta sa mère et sa famille qui fondait en larmes, leur promettant avec confiance un état plus heureux. Son dessein était de s'attacher à quelque grand de l'Empire et de s'avancer à son service. Arrivé sur le soir à Constantinople, où il ne portait que les livrées de la misère, comme il n'y connaissait personne, fatigué du chemin, il se reposa sur les degrés de l'église de Saint-Diomède, voisine de la porte de la ville, et s'y endormit. Tout est miracle aux yeux du vulgaire dans les commencements de la fortune d'un homme qui, du dernier rang, s'élève aux premières dignités de la terre. Les historiens de ces temps là, soit par crédulité, soit par flatterie, sèment les prodiges sur tous les pas de Basile; on me permettra de n'en pas rapporter un seul [1]. Le gardien de l'Église y rentrant, la nuit déja fermée, aperçoit ce jeune homme, il en a compassion, lui donne l'hospitalité; et satisfait de ses réponses il le met en état d'entrer au service de quelque personne considérable. Un cousin de l'empereur [2], nommé le petit Théophile [3] à cause de sa taille, fréquentait ce monastère: il se piquait d'avoir à sa suite les domestiques les plus grands

[1] L'empereur Constantin Porphyrogénète, *Vit. Bas.* p. 136-146, raconte avec complaisance toutes ces historiettes. — S.-M.

[2] Ὁ τοῦ Βασιλεως Μιχαὴλ και Βάρδατοῦ Καίσαρής συγγενής. Const. Porphyr. *Vit. Bas.* p. 140.—S.-M.

[3] Ou Theophilitzès, surnommé *Pædenomenus*, ὁ Παιδενόμενος, ou *Théophilisus*, selon Génésius, l. 4, p. 52. — S.-M.

et les mieux faits; il prend Basile à son service, et après avoir éprouvé son intelligence, sa vigueur et son zèle, il le fait son écuyer [1], et lui donne le nom de Céphalas [2], parce qu'il avait la tête fort grosse.

XX. Il devient riche.

Céphalas suivit Théophile dans le Péloponnèse, où l'impératrice l'envoyait. Il s'acquit dans cette province plus de considération que son maître; et lorsque Théophile partit pour Constantinople, après s'être acquitté de la commission dont il avait été chargé, Basile, qu'il laissa malade à Patras, trouva les plus grands secours dans la générosité d'une veuve extrêmement riche, nommée Daniélis. Non contente de lui avoir procuré la santé, elle le combla de richesses, lui donna trente esclaves, lui forma un équipage et un train honnête, persuadée qu'un homme de ce mérite ne pouvait manquer de parvenir. Elle ne lui demanda pour toute reconnaissance que d'adopter pour son frère un fils unique qu'elle avait, et de contribuer à son avancement. Basile, devenu presque aussi opulent que son maître, continua de le servir avec le même zèle qu'auparavant. Il acheta de grandes terres en Macédoine, et borna toute sa vanité à enrichir sa mère et sa famille.

XXI. Premier écuyer de l'empereur.

Quelque temps après son retour, Antigone, fils de Bardas [3] et neveu de l'impératrice, fit un grand festin aux principaux seigneurs de la cour. Il invita les députés des Bulgares qui se trouvaient pour lors à Constantinople, où le roi des Bulgares avait toujours des résidents en temps de paix. Ces barbares vantaient la force d'un de leurs domestiques, qui, disaient-ils,

[1] Πρωτοστράτωρ. — S.-M.

[2] Voyez Syméon le logothète, *Chron.* p. 434. — S.-M.

[3] Patrice et grand domestique, πατρίκιος δομέστικος τῶν σχολῶν. — S.-M.

n'avait pas encore trouvé son pareil à la lutte. Théophile, qui était du festin, crut se faire honneur en gageant contre eux que ce lutteur invincible ne tiendrait pas contre un de ses gens. On fait venir dans la salle Basile et le Bulgare. Basile l'eut à peine saisi, qu'il le terrassa au grand étonnement des convives. Cet exploit valut à Basile une grande victoire dans l'esprit du peuple. On ne parlait à Constantinople que de sa force extraordinaire. L'empereur en voulut faire usage pour lui-même. Il avait acheté un cheval parfaitement beau, mais indomptable; aucun de ses écuyers n'osait le monter, et l'empereur, dans son impatience, commanda de lui couper les jarrets. Basile, qui se trouvait présent à la suite de son maître, s'offrit à le monter et à le réduire. On le prit au mot, et il tint parole. L'empereur, charmé de sa vigueur et de son adresse, le demanda sur-le-champ à Théophile; il lui donna place entre ses écuyers, et bientôt, ayant fait l'épreuve de la supériorité de ses talents, il le mit à leur tête.

Les Sarrasins continuaient de fournir des secours aux Pauliciens, qui ravageaient le Pont et la Cappadoce. Théodora, dont les troupes avaient si mal réussi en Asie sous la conduite de Théoctiste, espéra plus de succès dans une province plus éloignée, où les Sarrasins ne s'attendaient pas à être attaqués. Une flotte de trois cents vaisseaux alla sous trois commandants aborder à la côte d'Egypte[1]. Un des généraux, suivi de cent voiles, força l'entrée du port de Damiette. Entre le port et la ville était une passe ou barre, où l'on

An 852. XXII. Expédition en Égypte. Abulfarage, Chron. arab. p. 170.

[1] Abou'lfaradj, *Chron. arab.*, p. 170, place cette descente des Grecs en Egypte en l'an 238 de l'hégire (22 juin 852—11 juin 853). Je n'ai aucun détail sur cette guerre. — S.-M.

n'avait de l'eau que jusqu'à la ceinture. Les Grecs s'y jetèrent et trouvèrent la ville déserte. Ils la pillèrent et y mirent le feu. Les habitants se sauvaient à Mesra, capitale du pays [1]. Ils l'abandonnèrent encore à l'approche des Grecs, qui, les ayant poursuivis jusque-là, pillèrent aussi cette grande ville. Ils emmenèrent six cents femmes. Une infinité d'autres avaient péri dans la fuite avec leurs enfants.

An 853.

XXIII. Conversion du roi des Bulgares.

Cedr. t. 2, p. 539, 540, 541. Leo. p. 460, 462. Zon. l. 16, t. 2, p. 155, 156. Anastas. in Nicolao. Cont. Theoph. p. 101, 102, 103. Sym. p. 435, 439, 440. Georg. p. 532, 534. Genes. l. 4, p. 41, 46. Annal. Metens. Annal. Bertin. an 864. Sigeb. Chr. Regin. chr. Bolland. in Theodora, 11 feb.

La conversion des Bulgares est l'événement le plus mémorable de ce règne; voici quelle en fut l'occasion. Leur roi Bogoris [2], persuadé que le temps était venu de venger les Bulgares, tandis que l'Empire était gouverné par une femme, envoya lui déclarer la guerre [3]. Théodora répondit avec courage que, s'il entrait sur les terres de l'Empire, elle irait au-devant de lui, et qu'elle espérait le vaincre; mais que, si elle était vaincue, il aurait encore à rougir de n'avoir combattu qu'une femme. Le roi barbare, étonné d'une réponse si fière, conçut de l'estime pour cette princesse et renouvela le traité de paix. Dans le cours de la négociation, l'impératrice offrit à Bogoris telle somme d'argent qu'il voudrait, pour la rançon d'un moine nommé Théodore Cupharas, depuis long-temps prisonnier en Bulgarie, dont elle respectait la sainteté. Bogoris convint d'en faire un échange avec sa sœur; elle avait été prise trente-huit ans auparavant, sous le règne de Léon l'Arménien, et était retenue dans la

[1] J'ai parlé de cette ville, t. 11, p. 277, not. 1, liv. LVIII, § 66. —S.-M.

[2] Ἄρχων Βουλγαρίας Βώγορις. Il est nommé *Bogaris*, par Syméon le logothète, *Chron.* p. 435. — S.-M.

[3] Il paraît même, par ce que dit Syméon-le-Logothète, *Chron.* p. 435, qu'il commit quelques hostilités dans la Thrace et la Macédoine. — S.-M.

cour de Constantinople, sans que Mortagon ni son successeur se fussent mis en peine de la délivrer. Cette princesse, au berceau lorsqu'elle fut prise, avait été baptisée et élevée dans la religion chrétienne, dont elle était très-instruite. De retour auprès de son frère, elle ne cessait de lui en faire l'éloge et de l'exhorter à l'embrasser, et à renoncer aux illusions de l'idolâtrie. Le moine Théodore avait déja jeté dans l'esprit de Bogoris quelques semences du christianisme; sa sœur acheva de l'ébranler, et le ciel semblait agir de concert avec la princesse. Une maladie contagieuse s'étant répandue dans la Bulgarie, Bogoris eut recours au dieu de sa sœur, et ce fléau cessa presque aussitôt. Il était convaincu; mais la crainte de soulever ses sujets, entêtés de leurs superstitions, le retenait: il fallut l'effrayer pour le faire plier sous le joug de l'Evangile. Il faisait peindre une galerie dans son palais, par le moine Méthodius [1], qui passait pour le meilleur peintre de ce temps-là. Ce prince, naturellement dur et féroce, lui recommanda de faire choix d'un sujet terrible. Méthodius représenta le jugement dernier, et les supplices des réprouvés, avec les circonstances les plus capables d'inspirer la frayeur. L'explication de ce tableau glaça d'effroi Bogoris lui-même; il commença à craindre Dieu plus que ses sujets. Il fit savoir à Théodora qu'il n'attendait qu'un ministre de la religion chrétienne pour recevoir le baptême; elle lui envoya un archevêque, qui

Ducange, Fam. Bulgar. p. 310, 311. Du Pin, Diss. l. de antiq. eccles. disc. c. II. Fleury, Hist. ecclés. l. 50, art. 49 et suiv.

[1] Beaucoup d'auteurs modernes ont cru que ce personnage était le même que Méthodius, frère de saint Cyrille, dont il a été question ci-dev. § 15.—S.-M.

le baptisa pendant la nuit, et lui donna le nom de Michel [1].

XXIV. Et de la nation. Malgré les précautions de Bogoris pour tenir la chose secrète, le bruit s'en répandit bientôt dans tout le pays. Les Bulgares se révoltent; pour conserver leurs dieux, ils veulent se défaire de leur roi. Un nombre innombrable de séditieux vient attaquer son palais : plein de courage, et fortifié par le secours du ciel, portant une croix sur sa poitrine, il sort à la tête de quarante-huit de ses domestiques, fond sur les rebelles, et porte l'effroi sur cette multitude tumultueuse; ils prennent la fuite, et, revenus de leur épouvante, ils se rendent à la religion victorieuse. L'impératrice leur envoie Cyrille, qui devient l'apôtre des Bulgares comme il l'avait été des Khazars et [comme il le fut plus tard [2]] des Moraves. [La conversion des Bulgares fut suivie d'un nouveau traité d'alliance avec cette nation. Théodora, pour le rendre plus durable, y joignit la cession d'un territoire de peu d'étendue, mais désert, qui était voisin de la Bulgarie; ce canton s'étendait depuis un lieu nommé Sidéras jusqu'à Develtus : c'est le territoire qui s'étend au nord du golfe de Bourgaz jusqu'à Varna, et qui conserve le nom de Zogom, que les Bulgares lui ont donné [3].] Les Annales françaises

[1] *A cause du nom de l'empereur*, dit le continuateur de Théophane, p. 102. Κατὰ τὸ ὄνομα τοῦ Βασιλέως. — S.-M.

[2] La conversion des Khazars est placée ordinairement en l'an 847 et celle des Moraves en l'an 861. Voyez ci-devant, § 15, p. 176, not. 4. C'est vers la même époque que les rois francs envoyèrent de leur côté des missionnaires chez les Bulgares. — S.-M.

[3] Τὴν ἀπὸ τῆς Σιδηρᾶς, ταύτης δὴ τότε ὅριον τυγχανούσης Ῥωμαίων τε καὶ αὐτῶν ἄχρι τῆς Δεβελτοῦ, ἥτις οὕτω καλεῖται Ζάγωρα παρ' αὐτοῖς. Cont. Theoph. p. 102. Voy. aussi la chronique de Syméon-le-Logothète, p. 440, et Cédrénus, t. 2, p. 541. Je crois que le nom de *Zagòra* fut donné

rapportent que Louis, roi de Germanie, voulut aussi contribuer à la conversion des Bulgares. Il était lié d'amitié avec Bogoris [1], et, sur sa demande, il lui envoya des évêques [2] et des prélats; mais ces ministres trouvant dans le pays d'autres missionnaires déja envoyés par le pape, ne voulurent pas entrer en concurrence avec eux, et retournèrent en Germanie. Dans la suite, cette conquête spirituelle causa beaucoup de jalousie, et de vives contestations entre Rome et Constantinople [3].

Michel n'avait encore que quinze ans, mais il était prématuré pour la débauche. Emporté par un tempérament fougueux, il n'était retenu ni par la religion, ni par l'autorité de sa mère et de ses tuteurs, ni par la crainte de la honte publique attachée aux désordres des princes. Il devint éperdûment amoureux d'Eudocie, fille d'Inger, grand trésorier, qui était de l'illustre famille des Martinaces [4]. La beauté de cette fille embrasa le jeune prince, et ses artifices séducteurs le tinrent enchaîné. Ce fut en vain que, pour le retirer de cette habitude criminelle, sa mère lui fit épouser une autre Eudocie, fille de Décapolite, auquel les historiens ne donnent aucun titre, mais qui doit cependant avoir

An 854. xxv. Mariage de Michel. Leo. p. 457, 458. Sym. p. 433. Georg. p. 529.

à cette contrée à cause des montagnes qui s'y trouvent. Car tel est le sens de ce nom en langue slave. — S.-M.

1 Les historiens de France donnent à ce prince le titre de khakan des Bulgares; il placent la conversion de sa nation en 861. Le roi Bogoris envoya à Rome, au mois d'août 866, son fils et plusieurs des principaux seigneurs de sa nation. Le roi des Bulgares avait envoyé une ambassade au roi Louis, à Ratisbonne (*Radespona*), pour lui demander des prédicateurs chrétiens. — S.-M.

2 Selon les annales de Fulde, *ann.* 866, l'évêque Ermanric avec des prêtres et des diacres. — S.-M.

3 Voyez ci-après, liv. LXXI, § 14. — S.-M.

4 Voyez, au sujet de cette famille, ci-devant, p. 115, not. 1, liv. LXIX, § 20. — S.-M.

été d'un rang supérieur à Inger. Michel accepta cette Eudocie pour femme, et garda pour maîtresse l'autre Eudocie, qu'on distingue par le surnom d'Ingérine.

XXVI. Troubles dans le palais.

Leo. p. 460, 461, 462. Cedr. t. 2, p. 542, 543, 544. Zon. l. 16, t. 2, p. 156, 157, 158. Glyc. p. 242. Manass. p. 103, 104. Cont. Theoph. p. 104 et seqq. Sym. p. 435. Georg. p. 532, 533. Genes. l. 4. p. 41, 42, 43.

Le libertinage du prince troubla la tranquillité de la cour; elle devint orageuse, pleine d'intrigues et de noirs forfaits. Les gens de bien les plus affectionnés au souverain furent les victimes des ambitieux et des fourbes, les vrais ennemis de leur maître qu'ils trahissaient en servant ses passions. Damien, premier chambellan du prince, et bien avant dans sa confiance, se laissa gagner par Bardas, depuis huit ans éloigné de la cour, et qui devait bientôt le détruire lui-même. Il obtint son retour d'abord à Constantinople, ensuite au palais, où Bardas se fit, par ses libéralités, autant de créatures qu'il y avait d'officiers. Il n'aspirait à rien moins qu'à l'empire, et, pour y parvenir, il ne fallait qu'écarter d'auprès de l'empereur ceux qui avaient assez de génie pour pénétrer ses mauvais desseins, et assez de zèle pour s'y opposer. Michel, demeuré seul, devait être aisément renversé. Bardas profita d'abord d'une brouillerie survenue entre Théoctiste et Manuel; il se joignit à Théoctiste pour rendre suspect au prince le plus fidèle de ses tuteurs. Manuel, faussement accusé, prévint avec sagesse les suites funestes de la calomnie; il se retira de la cour, pour vivre en simple particulier dans sa maison, séquestré de toute affaire, et n'allant au palais que lors qu'il y était mandé pour quelque délibération importante. Il changea dans la suite cette maison en monastère, et y mourut dans la pratique des vertus chrétiennes.

XXVII. Assassinat de Théoctiste.

Après s'être servi de Théoctiste pour éloigner Manuel, Bardas entreprit de se défaire de Théoctiste même.

Il engagea Damien dans ce complot, en lui représentant que l'empereur était en âge de régner par lui-même; qu'il était temps de le tirer de l'esclavage où le retenait sa mère, gouvernée par ce tuteur impérieux. Damien, homme de peu d'esprit, qui n'avait d'autre sentiment que celui d'une aveugle tendresse pour son prince, se laissa facilement persuader. Un coup d'autorité que Théodora venait de faire indisposa le jeune prince contre elle. Son gouverneur était un homme sans mérite, placé par l'intrigue dans ce poste important : il n'avait réussi qu'à corrompre son élève par l'exemple de sa vie déréglée, et par la bassesse de ses inclinations. L'impératrice, long-temps dupe de son hypocrisie, et prévenue par des témoignages infidèles, jusqu'à lui confier l'éducation de son fils, n'avait pu s'en défaire lorsqu'elle eut reconnu son mauvais choix. Il s'était attaché les plus puissants de la cour, et surtout son élève par les plus criminelles complaisances. Michel qui sortait de ses mains, trop content de ses services, voulait l'élever aux premières dignités; mais l'impératrice s'arma cette fois de fermeté pour s'y opposer. *C'était*, disait-elle, *avilir le prince et l'empire que d'abandonner à des mains indignes les grands emplois, qui ne se soutiennent dans leur éclat que par le mérite de ceux qui les exercent.* Bardas profita de cette résistance pour animer l'empereur contre Théoctiste; *c'était lui*, disait-il, *qui faisait agir et parler l'impératrice. A leurs yeux, Michel était et serait toujours un enfant; il ne manquait à Théoctiste que le nom d'empereur, qu'il était sur le point de prendre; le complot était formé, Théoctiste allait épouser Théodora, ou l'une de ses filles; on devait cre-*

ver les yeux à Michel, et le tenir renfermé dans un monastère, si l'on jugeait à propos de le laisser vivre. Il n'en fallait pas tant pour allumer la colère du jeune empereur. La mort de Théoctiste est arrêtée; Bardas presse l'exécution. On convient de le tuer lorsqu'il viendrait à l'appartement de l'impératrice : l'empereur voulut être lui-même témoin du meurtre et donner le signal. Lorsqu'il sut que Théoctiste approchait, il s'avança au milieu de ses gardes, suivi de Damien et de Théophane le Pharganite [1], et se mettant au-devant de Théoctiste, qui tenait en ses mains des papiers qu'il allait, selon sa coutume, communiquer à Théodora : *A qui vas-tu*, lui dit-il, *rendre compte de mes affaires? C'est à moi qu'il appartient de les entendre. Lis-moi ces papiers.* Théoctiste tout tremblant, en ayant fait la lecture, reçoit ordre de retourner chez lui. A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il entend le signal de sa mort; *tuez*, *tuez*, criait Michel : parole horrible et inouie dans la bouche d'un prince. Théoctiste, qui n'était pas accompagné, double le pas, et fuit vers le cirque. Bardas le devance, et le prenant par les cheveux, lui frappe le visage à coups de poing. Maniacès, commandant des gardes de nuit [2], étonné de voir traiter si outrageusement le grand logothète, veut le défendre. Bardas écarte cet officier, en lui disant que c'est un ordre de l'empereur; et, comme le peuple accourait en tumulte, il tire son épée, menace de tuer le premier qui osera prendre le parti du coupable, ordonne à ses satellites de le mettre en pièces.

[1] Il a été déja question de cette ville, ci-devant, p. 99, not. 3, liv. LXIX, § 10. — S.-M.

[2] Ὁ δρουγγάριος τῆς βίγλης ὁ Μανιάκης. Georg. *Chron.* p. 533. — S.-M.

L'empereur arrive à l'instant et réitère le même ordre; mais aucun n'osant mettre la main sur un personnage si respectable, on le conduisit en prison, sous prétexte de prendre du temps pour le juger selon les formes. Dès que l'empereur fut de retour au palais, comme on craignait que l'impératrice ne fît élargir le prisonnier au moment qu'elle apprendrait sa détention, on envoya un assassin qui le massacra dans la prison. Manuel apprenant ce meurtre, et s'attendant à un pareil traitement, loin de prendre de l'effroi, alla lui-même au-devant de la mort qu'il avait tant de fois affrontée dans les batailles; et ayant rencontré Bardas: *Courage*, lui dit-il; *ne remets l'épée dans le fourreau qu'après avoir sacrifié toutes tes victimes.* Cette hardiesse imposa au lâche Bardas: il n'osa pas attaquer un homme qui méprisait ses attaques.

XXVIII. Théodora quitte le gouvernement.

Théodora détestait son frère, dont elle connaissait la noirceur. Manuel et Théoctiste avaient toute sa confiance. A la nouvelle de cet horrible assassinat, elle accourt tout éplorée à l'appartement de son fils, elle l'accable des plus sanglants reproches, et voyant Bardas paraître à ses yeux: *Monstre d'ingratitude et de perfidie*, s'écrie-t-elle, *tu méritais la mort; je ne t'ai donc épargné que pour la perte de celui dont les conseils m'ont engagée à te laisser la vie? Mon gouvernement était sans tache; c'est toi qui l'as souillé de sang, c'est toi qui mets le poignard aux mains de mon fils. Tremble, malheureux; l'exemple que tu viens de donner tournera contre toi-même. Puisse le ciel te punir seul, et ne pas confondre ta tête avec celle de mon fils que tu instruis aux assassinats!* Elle sort en le chargeant des plus

terribles imprécations; ensuite, revenue à elle-même, elle fait réflexion qu'après une si violente invective, il ne lui reste d'autre parti que la retraite. En effet, dans ce moment-là même on prenait dans le conseil du prince des mesures pour la dépouiller du gouvernement. Mais cette fière princesse prévint Bardas; elle fait assembler les sénateurs, et leur dit : « Avant que « de me décharger du soin des affaires, j'ai voulu vous « instruire de l'état où elles se trouvent aujourd'hui. « Je laisse dans le trésor cent quatre-vingt-dix mille « livres pesant d'or, et trois cent mille livres d'ar- « gent : ce sont les épargnes de mon mari et les mien- « nes. Je ne compte pas le mobilier, qui est immense. « J'ai voulu vous en instruire pour prévenir les dis- « cours de ceux qui pourraient, après ma retraite, « m'imputer d'avoir laissé l'Etat épuisé ». Elle fait alors entrer les receveurs du trésor, qui attestent la vérité de ses paroles, et les confirment par leurs registres. Après cette vérification, elle remercie les sénateurs des conseils dont ils l'ont aidée pendant son administration, envoie à l'empereur tout ce qui concerne le gouvernement, et sort du palais. Aussitôt Michel, qui ne cherchait plus qu'à la mortifier, lui renvoie les princesses ses filles, Thècle, Anne et Anastasie; et, pour la priver de celle qu'elle chérissait avec prédilection, il fait enfermer Pulchérie dans un monastère.

XXIX. Basile grand chambellan.

Bardas, revêtu de la dignité de logothète à la place de Théoctiste, ne voyait plus auprès de l'empereur que Damien qui pût lui faire ombrage. Dès qu'il n'eut plus besoin de lui pour ruiner les autres, il ne le regarda plus que comme un rival incommode, et sut

apprêter la calomnie avec tant d'habileté qu'il parvint à le rendre odieux au prince. Damien perdit sa charge, qui demeura quelque temps vacante. Un poste si important fut l'objet de toutes les intrigues. Bardas s'efforçait d'y placer une de ses créatures; chaque courtisan sollicitait pour celui dont il espérait davantage. L'empereur les trompa tous, il préféra Basile, déja grand-écuyer; et Bardas, mécontent de ce choix, ne put s'empêcher de dire à ses partisans : *Nous avons écarté le renard pour faire place au lion qui nous dévorera tous.*

An 855.

XXX. Débauches de Michel.

On ne fut pas long-temps à s'apercevoir que l'impératrice ne se trompait pas sur le compte de son fils. Tant de trésors furent bientôt dissipés. Jamais la puissance souveraine n'avait été plus horriblement avilie. Un empereur de seize ans, né avec les inclinations les plus basses, élevé par un homme qui ne lui avait appris que le mal, devenu son maître au moment où ses passions se déchaînaient avec violence, se livra sans réserve aux excès de la dissolution la plus outrée. Aux premiers signes qu'il donna de son caractère, tous les libertins de l'Empire accoururent autour de lui et firent du palais un lieu de débauche. Les repas prolongés jusqu'à l'ivresse, les intrigues scandaleuses, les entretiens licencieux, les courses de cirque, telles étaient les occupations les plus sérieuses de l'empereur. Ses jeux étaient des farces impies, dans lesquelles une bouffonnerie sacrilége contrefaisait nos saintes cérémonies et même nos plus augustes mystères. Chacun de ses courtisans portait le titre d'un métropolitain; il prenait lui-même le nom d'archevêque de Colonée. Le patriarche était un certain Théophile,

Cedr. t. 2, p. 544, 545. 552, 553, 554. Zon. l. 16, t. 2, p. 157, 162, 163. Manass. p. 102, 103. Glyc. p. 291, 292. Joël. p. 179. Cont. Theoph. p. 107, 108, 122 et seqq. Symeon, p. 436 et seqq. Const. Porp. p. 151 et seqq. Genes. l. 4, p. 49.

effronté blasphémateur, que l'empereur avait nommé *Himère*, c'est-à-dire *aimable et charmant*, et que toute la ville nommait *le Porc*, à cause de sa physionomie et de ses mœurs. Cette troupe exécrable se faisait un divertissement d'outrager Dieu même dans la personne du saint patriarche Ignace. Lorsque ce prélat, à la tête de son clergé, faisait des processions dans la ville, ces misérables, ayant l'empereur au milieu d'eux, allaient à sa rencontre montés sur des ânes, comme un chœur de satyres, jouant des instruments, chantant des chansons infâmes sur le ton des psaumes, et insultant à la piété des fidèles par des gestes obscènes. Michel n'épargnait pas même sa mère. La décence de l'histoire ne me permet pas de raconter en détail l'insolence pleine de bassesse avec laquelle il la traita un jour, l'ayant mandée au palais pour recevoir, disait-il, la bénédiction du patriarche. Il suffit de dire que ce patriarche était l'impudent Théophile, revêtu des habits pontificaux et assis à côté de l'empereur. L'impératrice, qui, le prenant pour Ignace, s'était prosternée à ses pieds, l'ayant reconnu à la grossièreté brutale avec laquelle il l'insulta, s'enfuit en frémissant d'horreur, au milieu des éclats de rire de son fils et de ses courtisans; alors, se retournant vers Michel : *Tremble*, dit-elle, *fils impie et dénaturé! Dieu t'a livré à ton sens réprouvé; il étendra un jour son bras pour te punir.*

XXXI. Courses du cirque.

L'occupation la moins criminelle du jeune empereur était les courses du cirque. Confondu avec les cochers, et portant la livrée de la faction bleue, il disputait d'égal à égal une indécente victoire. Il était si passionné pour ce divertissement qu'il en faisait l'af-

faire la plus importante de son empire. Un jour qu'il se préparait à courir, il aperçut des flambeaux allumés sur la colline de Saint-Auxence[1], au-delà du Bosphore. C'était un signal qui annonçait une incursion de Sarrasins. L'empereur alarmé, non pas de l'approche des ennemis, mais de la crainte que les spectateurs, distraits par ce signal menaçant, ne donnassent pas au spectacle toute l'attention dont il était jaloux, se mit en course; et, sitôt que les jeux furent achevés, il ordonna de supprimer à l'avenir tous ces signaux importuns. C'était un établissement salutaire. Dès que les Sarrasins paraissaient en Asie, la nouvelle en était répandue en peu de temps au moyen des flambeaux placés sur des lieux élevés, dont la lumière se communiquait de proche en proche depuis le château de Lule[2], près de Tarse, jusqu'à Constantinople[3]. Sur cet avis les habitants des campagnes se retiraient dans les places de sûreté. Michel aima mieux exposer l'Asie entière à un pillage imprévu, que de manquer d'applaudissements lorsqu'il se donnait en spectacle. Une autre fois, comme il était déja sur un char, attendant le signal pour partir de la barrière, un courrier, envoyé par le gouverneur de Bithynie, vint annoncer au premier secrétaire-d'état que l'émir de Mélitine[4], à la

[1] Ὁ τοῦ ἁγίου Αὐξεντίου βουνός. Cont. Theoph. p. 123. — S.-M.

[2] Ἔρυμά τε καὶ φρούριον τῇ κατὰ Κιλικίαν Ταρσῷ πλησιάζον καὶ γειτονοῦν, οὕτω καλούμενον Λοῦλόν ἐστιν. Cont. Theoph. p. 122. Voyez ce que j'ai dit de ce château, ci-dev. p. 91, not. 8, liv. LXIX, § 7.— S.-M.

[3] Le continuateur de Théophane, p. 122 et 123, trace ainsi la ligne de ces signaux : de Loule près de Torle, au mont Argæus, κατὰ τὸν Ἀργαῖον βουνόν, près de Césarée en Cappadoce ; de là à Isamur, puis à Ægilus, puis à la colline de Saint-Mamas, κατὰ τὸν Μάμαντα βουνόν, puis à Cyrizus ; ensuite à Mocilas, puis à Saint-Auxence, au-delà du Bosphore en Asie. — S.-M.

[4] On l'appelait l'Émir par excellence, ὁ Ἄμερ. — S.-M.

tête d'une armée, avait traversé l'Asie [1], et qu'il était à Malagines. Le ministre ayant aussitôt conduit le courrier à l'empereur, fut terrassé par un coup-d'œil terrible : *De quoi t'avises-tu, misérable*, lui dit Michel, *de venir m'interrompre dans un moment si critique? Ne vois-tu pas qu'il s'agit actuellement pour moi de prendre la droite sur ce cocher, et que c'est de là que dépend le succès de ma course?* Son impiété bizarre et peu d'accord avec elle-même mêlait la religion à ses jeux; il allait recevoir le prix dans l'église de Blaquernes, où la statue de la Sainte-Vierge, magnifiquement parée, lui mettait une couronne sur la tête. Non content de se déshonorer lui-même, il forçait les premiers officiers de l'Empire de prendre les livrées du cirque, et de courir avec lui. Un jour, tombé de son char, il pensa périr au milieu du cirque. Quelquefois, traversant les rues de Constantinople à cheval, avec son infâme cortège de libertins, il descendait dans la cabane d'une pauvre femme ou d'un artisan, prenait tout ce qui s'y trouvait de vin et de viande, apprêtait lui-même le repas, dressait la table, et prenant place avec la famille, buvait et mangeait avec excès; puis il s'en retournait ivre, blâmant et plaignant beaucoup ses prédécesseurs qu'un faste orgueilleux avait privés, disait-il, des plaisirs simples et populaires. Ces parties de débauche lui firent donner le surnom d'*Ivrogne*, qui le distingue entre les empereurs de son nom.

XXXII. Dissipation des finances.

Rien n'était capable de le réveiller de cette honteuse léthargie. Les fléaux dont son règne fut affligé ne pu-

[1] Le thème des Thracésiens, τὸ Θρακήσιον. — S.-M.

rent suspendre un moment le cours de ses indignes plaisirs. Outre les dépenses énormes qu'il faisait en chevaux, l'argent du trésor se versait à grands flots sur les cochers du cirque, sur des femmes perdues, sur des hommes encore plus infâmes, ministres ou compagnons de ses désordres. Il voulait être parrain de tous les enfants de ses cochers, et le moindre présent qu'il leur faisait à cette occasion était de cinquante livres d'or; souvent il en donnait quatre fois autant. Une brutalité de Théophile fut récompensée de cent livres d'or. Pour fournir à ces folles largesses, il fouilla dans le trésor des églises. Il pilla les autels, fondit les statues d'or et d'argent, et même les vases sacrés. Toutes ces richesses étant bientôt épuisées, il ne lui restait de ressources que dans ces ouvrages d'or si renommés, précieux monuments de la magnificence de son père. Il s'en trouva le poids de vingt mille livres. Peu de temps avant sa mort, il ordonna de les convertir en espèces, et de fondre tout l'or et tout l'argent de la garde-robe impériale. Lorsqu'il mourut, il en avait dissipé la plus grande partie, et quelques jours de plus auraient consumé le reste.

An 856.
XXXIII. Ordres cruels donnés dans la débauche.

Pour comble de malheur, sans être naturellement cruel, il le devenait dans l'ivresse. Ses repas finissaient le plus souvent par quelque sanglante tragédie. Plein de vin, mais altéré de sang, passant tout-à-coup d'une joie tumultueuse aux accès d'une sombre fureur, sans aucune raison, même sans aucun prétexte, il ordonnait de trancher la tête, de crever les yeux, de couper les pieds et les mains, de brûler vif. Le plus souvent, on se dispensait d'obéir; autrement nul de ses officiers n'aurait échappé à la mort. Mais malheur à

ceux qui avaient des ennemis à la cour; l'ordre était sur-le-champ exécuté. L'empereur, revenant de son ivresse, apprenant le lendemain ce qu'il avait commandé la veille, savait bon gré à ses officiers de n'avoir pas obéi, ou s'affligeait lorsqu'on avait suivi ses ordres. Mais ce regret ne l'empêchait pas de se mettre dès le même jour dans le même état, et de s'abandonner encore à une ivresse furieuse et sanguinaire.

XXXIV. Bardas, César.

Leo p. 461, 462, 468. Cedr. t. 2, p. 545. Zon. l. 16, t. 2, p. 158. Glyc. p. 292. Cont. Theoph. p. 108, 109. Symeon, p. 435, 436. Georg. p. 533, 534. Nicet. Vita Ignat. ap. concil. Labb. t. 8, p. 1191. Bolland. in Theodora, 11 feb.

Bardas était le plus odieux des courtisans. Il découvrit une conjuration tramée contre sa personne par le grand-écuyer. On devait massacrer Bardas à son retour d'une maison de campagne qu'il avait près de Constantinople. Les conjurés eurent la tête tranchée dans le cirque. Ce fut à cette occasion que Basile fut revêtu de la charge de grand-écuyer, et Bardas fait curopalate; le crédit de celui-ci croissant toujours avec son zèle perfide à servir les débauches de l'empereur, on le vit bientôt après élevé au rang de César. Il signala sa nouvelle dignité par de grandes largesses, à l'exemple des anciens consuls. Il se fit promener par la ville sur un char brillant, jetant quantité d'argent au peuple.

XXXV. Théodora renfermée avec ses filles.

Théodora fut soupçonnée d'avoir formé le complot contre Bardas, et ce frère inhumain lui eût volontiers ôté la vie; elle n'aurait pas trouvé de défense dans la tendresse de son fils, en qui l'abrutissement de la débauche étouffait tous les sentiments de la nature. Mais la crainte de l'indignation publique retint Bardas : il se contenta d'enfermer sa sœur et ses nièces. Comme elle revenait avec ses filles de l'église de Sainte-Marie de Blaquernes, où la piété la conduisait tous les jours, son autre frère Pétronas les enleva et les trans-

porta au palais de Carien. L'empereur voulut en vain engager le patriarche à leur donner le voile; il répondit qu'en entrant dans le patriarcat, il avait fait serment de ne rien entreprendre contre le service ou la gloire du prince, et que cette violence déshonoretait l'empereur. On les dépouilla de tout l'éclat qui convenait à leur naissance; on les réduisit à l'état de simples particulières. Théodora vécut ainsi jusqu'à la première année du règne de Basile; elle est révérée comme sainte dans l'église grecque. Son fils et ses deux frères causèrent tous ses malheurs. Elle fut plus heureuse de la part de ses filles, qui suivirent fidèlement ses exemples. De ses trois sœurs, Calomarie, Sophie et Irène, dont la vertu égalait la beauté, Calomarie[1] épousa le patrice Arsaber[2], maître de la milice; Sophie, Constantin Babuzique[3], qui fut revêtu de la même dignité; Irène, la plus jeune et la plus vertueuse, fut mariée à Serge[4], frère de Photius, dont elle eut deux fils, Étienne et Bardas[5], qui furent tous deux maîtres de la milice. Irène resta veuve de bonne heure, et passa le reste de ses jours dans les exercices

[1] Ou la Belle-Marie. — S.-M.

[2] Ἀρσαβήρ. Ce nom est arménien; on le prononce en cette langue *Archavir*. Voyez ci-devant, p. 14, not. 3, liv. LXVIII, § 10. On apprend d'Anastase-le-Bibliothécaire, dans la vie du pape Nicolas II, *De vit. pont. Rom.* p. 210, 214, qu'il fut envoyé en ambassade à Rome, par Michel. — S.-M.

[3] Voyez ci-devant, p. 8, not. 3, liv. LXIX, § 5. — S.-M.

[4] Le continuateur de Théophane, p. 109, dit que ce fut le frère d'Irène, mère du patriarche Photius. Τῷ Εἰρήνης, τῆς μητρὸς τοῦ Φωτίου, ἀδελφῷ. Ce qui fait bien voir qu'il en est réellement ainsi; c'est que les deux fils d'Irène et de Photius étaient aussi ἐξάδελφοι. C'est dans Cédrénus, t. 2, p. 545, qu'il est dit que le mari d'Irène était frère de Photius. — S.-M.

[5] Le continuateur de Théophane, p. 109, dit que Bardas était parent du patrice Constantin Contomytès, gouverneur de Sicile, et aussi parent de Photius. — S.-M.

d'une piété exemplaire, au milieu d'une cour corrompue. Son occupation fut de visiter les prisons, d'aller y secourir les malheureux et de solliciter leur prompte délivrance lorsqu'elle les croyait innocents.

XXXVI. Gouvernement de Bardas. Cedr. t. 2, p. 547, 550. Zon. l. 16, t. 2, p. 160, 161. Cont. Theoph. p. 115, 119, 120. Symeon, p. 439. Georg. p. 534. Genes. l. 4, p. 46, 47.

Bardas César n'avait plus qu'un pas à faire pour monter au trône, où son ambition aspirait. Aussi voyait-il avec plaisir l'empereur se plonger de plus en plus dans la débauche; et, tandis que le jeune prince passait les jours dans le cirque et les nuits à table, Bardas disposait des charges et des emplois, rendait la justice, réformait les tribunaux, ranimait l'étude des lois presque oubliées et les faisait exécuter. L'ignorance et la barbarie des empereurs précédents avaient flétri et desséché jusque dans la racine le germe des sciences et des lettres. Bardas, fort instruit lui-même, persuadé qu'elles font l'ornement d'un empire, prit soin de les faire revivre. Il employa pour cet effet le philosophe Léon, qui, depuis le règne de Théophile, était retombé dans sa première obscurité [1]. Il le mit à la tête de cette noble entreprise, et tira de son école des maîtres habiles en philosophie, en géométrie, en astronomie, en grammaire [2]. Il leur assigna des pensions pour les mettre en état d'enseigner gratuitement, et les logea dans le palais de Magnaure, qui devint une académie. Pour animer les études renaissantes, il assistait souvent lui-même aux leçons, il excitait l'émulation de la jeunesse par des louanges et des récompenses. Il vint à bout en peu de temps de réveiller

[1] Voyez ce qui a été dit de ce personnage, ci-devant, p. 100, liv. LXIX, § 11. — S.-M.

[2] On cite parmi eux Théodore pour la géométrie, Théodosius pour l'astronomie, Cométas pour la grammaire. — S.-M.

dans le cœur des hommes cette curiosité naturelle qui s'éteint faute d'aliment, mais que le souffle bienfaisant d'un prince peut aisément rallumer. Ces soins généreux de Bardas ne mériteraient que des éloges si le motif en eût été pur et désintéressé. Mais il ne travaillait à l'honneur de l'Empire que pour s'en rendre maître : c'était un palais qu'il faisait rétablir et décorer pour s'y loger ensuite; et, tandis qu'il corrigeait les abus de l'État, il s'abandonnait lui-même aux plus grands désordres. Il avait deux fils, l'un, nommé Antigone, commandait les troupes de la garde, l'autre, dont on ignore le nom, était général des troupes d'Occident[1]; il mourut jeune, mais avant que de mourir il eut la honte et la douleur de se voir déshonoré par son propre père. Bardas, au mépris des lois divines et humaines, s'étant séparé de sa femme sans cause légitime, entretenait avec sa bru, publiquement, un commerce scandaleux.

An 857.

XXXVII. Bardas irrité contre Ignace.

Leo p. 463. Cedr. t. 2, p. 551. Zon. l. 16, t. 2, p. 161, 162. Manass. p. 104, 105. Glycas, p. 243. Joël, p. 179. Cont. Theoph. p. 120, 121, 122.

Les remontrances réitérées du patriarche Ignace ne servirent qu'à l'irriter. Enfin, comme il eut l'audace de se présenter dans l'église, à la fête de l'Épiphanie, pour participer aux saints mystères, Ignace lui refusa la communion. Peu s'en fallut que Bardas, outré de cet affront, ne le tuât sur-le-champ : rien ne l'arrêta que l'intrépidité du patriarche, qui, présentant sa poitrine, le menaçait de la colère de Dieu. Il sortit de l'église plein de fureur, et, de ce moment, il résolut de perdre Ignace. Il n'eut pas de peine à faire entrer l'empereur dans ses sentiments de vengeance. Le refus de donner le voile à Théodora et à ses deux filles avait

[1] Μονοστράτηγος τῶν δυτικῶν. Syméon logoth. *Chron.* p. 439.—S.-M.

Sym. p. 438 et seqq. Georg. p. 535. Genes. l. 4, p. 47, 48, 49. Anast. in Benedicto III. et Nicolao I. Epist. Nic. papæ. Nicet. vita Ign. ap. conc. Labb. t. 8, p. 1194-1203. Bolland. in Theodora et in Lazaro, 23 febr. Vita Nicol. Stud. c. 8 et 9, ap. Boll. 4 feb. Michel Synt. ap. Sur. 23 oct. Oriens Chris. t. 1, p. 245, 246, 247. Fleury, hist. ecclés. l. 50, art. 2, 3 et 4.

irrité le prince; Bardas sut empoisonner ce refus: il fit encore usage d'un événement qui faisait alors grand bruit à Constantinople. Un inconnu nommé Gébon, arrivé depuis peu de Dyrrachium, en habit ecclésiastique, publiait qu'il était fils de Théodora, né de cette princesse avant son mariage avec Théophile. Quoique cette fable fût dénuée de vraisemblance, et que cet imposteur donnât des marques de folies, il trouvait néanmoins dans un grand peuple des esprits toujours disposés à croire sans examen tout ce qui se débite au désavantage des princes. Michel l'avait fait enfermer et garder étroitement dans l'île d'Oxia; mais aussi crédule que le peuple, il se persuada, sur le rapport de Bardas, qu'Ignace était l'auteur de cette imposture. Il résolut donc de le chasser de son siége, et de lui substituer un autre patriarche. Bardas jeta les yeux sur Photius.

XXXVIII. Photius patriarche.

Personne n'était plus propre à seconder ses vues. Il ne manquait à Photius que la probité pour être le plus grand personnage de son siècle. Né dans une famille illustre [1], beau-frère d'Irène, sœur de l'impératrice Théodora, il avait reçu l'éducation la plus brillante. Riche, en état de se procurer un grand nombre de livres, avide de connaissances et de gloire, son génie facile, pénétrant, laborieux, avait embrassé toutes les sciences divines et humaines. Les deux ouvrages qui nous restent de lui donnent la plus haute idée de l'étendue de son savoir. Celui qui porte le nom de *Bibliothèque* suppose une lecture immense, et montre un

[1] Photius était fils de Spathare Sergius, fils de Zacharie, qui avait un autre fils nommé Léon. Syméon logoth. *Chron.* p. 442. — S.-M.

jugement exquis. *Le Nomocanon*, qui est une concordance du droit canonique et du droit civil, prouve qu'il était parfaitement instruit des lois de l'Église et de celles de l'État. Successeur de Basile dans la charge de grand-écuyer, il remplissait en même temps celle de premier secrétaire de l'empereur. Mais la dignité de patriarche, plus flatteuse encore pour son ambition, le fit se prêter avec empressement aux desseins de Michel et de Bardas. Ignace était aimé de son peuple; on se servit de Grégoire Asbestas, évêque de Syracuse, pour le rendre odieux. Ce prélat, intrigant et vendu à l'iniquité, excommunié par Méthodius, et déposé par Ignace, était animé par la vengeance. Il s'insinuait dans les familles, semant la calomnie contre Ignace et relevant Photius par des éloges pompeux. On s'efforça d'engager Ignace à quitter volontairement son église; sur son refus, Bardas le fit chasser du palais patriarcal, le 23 novembre, et reléguer dans l'île de Térébinthe. Le même jour qu'il fut exilé, Gébon fut mis à mort; on lui coupa les bras et les jambes, on lui arracha les yeux: Bardas voulait persuader au peuple qu'ils étaient coupables du même crime; mais cette imposture trouva peu de crédit. En vain employa-t-on des évêques et des patrices pour engager Ignace à donner sa démission; il demeura inébranlable. Cette violence révoltait tous les esprits: plusieurs prélats murmuraient hautement contre l'injustice, et déclaraient qu'ils ne reconnaîtraient point pour patriarche celui qu'on prétendait lui substituer. Bardas, pour éviter un schisme, usa d'un stratagême digne d'une ame corrompue qui entreprend de corrompre les autres. Il s'adressa en particulier à chacun des évêques, et leur pro-

posa d'abandonner Ignace, à condition de lui succéder. Pas un seul ne refusa son consentement à ce prix. *L'empereur*, ajoutait-il, *vous tiendra parole; mais, pour mériter son estime et pour éviter en même temps tout soupçon, il faut, lorsqu'il vous offrira le patriarcat, faire d'abord semblant de le refuser par modestie.* Ils approuvèrent et suivirent ce conseil; mais ils en furent la dupe, comme ils le méritaient. On les prit au mot, et Photius, laïc choisi par l'empereur, passa dans l'espace de six jours à l'épiscopat; il fut sacré le jour de Noël, par Grégoire de Syracuse.

XXXIX. Ignace persécuté.

Photius, patriarche, crut n'avoir d'autre devoir à remplir que celui de la reconnaissance; il la témoignait à l'empereur par ses complaisances. Ignace n'était à son avis qu'un censeur intraitable, qui faisait gloire d'une austérité farouche. Pour lui, souple courtisan, il se pliait de bonne grace à toutes les inclinations du prince. Il ne faisait que rire de ses farces sacriléges; il était de tous ses festins, et l'on rapporte que, dans un défi d'ivrognerie, Michel ayant bu cinquante verres de vin, Photius le surpassa de dix sans s'enivrer. Ce talent et d'autres pareils lui donnaient une grande considération auprès de l'empereur. Cependant Ignace manquait du nécessaire dans l'île de Térébinthe. Les ecclésiastiques qui lui demeuraient attachés étaient déplacés, enfermés, déchirés de coups. Bardas fit entendre à l'empereur qu'Ignace, criminel de lèse-majesté, était traité avec trop d'indulgence. On envoya donc informer contre lui, et, quoiqu'on ne trouvât aucune apparence de preuve, on le transporta au promontoire d'Hérée, où il fut enfermé dans une étable

de chèvres. On l'en tira pour le traîner dans un bourg voisin de Constantinople, où le barbare Lalacon, capitaine de la garde, après l'avoir cruellement fouetté, l'enferma nu, chargé de chaînes et déjà malade, dans un cachot glacé. Il y demeura quinze jours presque sans nourriture. Ces cruautés exercées sur ce saint prélat, pour le forcer à donner sa démission, soulevèrent tous les évêques suffragants de Constantinople; ils s'assemblèrent, ils prononcèrent anathême contre Photius, et contre eux-mêmes, s'ils avaient jamais la lâcheté de le reconnaître pour patriarche. Photius, de son côté, oppose à ces évêques un autre synode qu'il assemble dans l'église de Blaquernes, composé de prélats vendus à la cour. Non content de déposer Ignace, il prononce la même sentence contre les évêques fidèles à leur patriarche. Ils furent enfermés plusieurs jours dans une prison infecte. Ignace y fut transféré lui-même; et comme sa présence les fortifiait, on l'envoya en exil à Mitylène. Les autres, après d'indignes traitements, furent bannis de la capitale. On coupa la langue au garde des archives, parce qu'il s'en servait pour confondre Bardas et Photius. Nicolas, abbé du monastère de Stude, pour n'être pas témoin de tant d'injustices, s'était retiré à Prénète, port de Bithynie, vis-à-vis de Nicomédie. Bardas sachant combien cette retraite pouvait lui nuire dans l'esprit du peuple, rempli de la plus grande vénération pour Nicolas, engagea l'empereur à passer avec lui en Bithynie. Ils allèrent à Prénète, et employèrent d'abord les plus vives sollicitations pour obtenir de Nicolas qu'il revînt à Constantinople. L'abbé ne leur répondit que par des reproches et des menaces de la vengeance divine.

L'empereur irrité fit nommer un autre abbé de Stude, et ne cessa, tant qu'il vécut, de persécuter Nicolas. Pour ne point interrompre ce récit, je vais rendre un compte succinct des artifices et de la tyrannie de Photius jusqu'à la mort de Bardas.

XL. Photius veut tromper le pape.

C'eût été pour Photius un grand avantage d'être appuyé de l'approbation du pape; aussi fit-il tous ses efforts pour l'attirer dans son parti. Il lui députa deux évêques, et lui manda qu'Ignace, accablé de vieillesse et d'infirmités, avait renoncé à l'épiscopat et s'était retiré dans un monastère, où il était traité avec toute sorte de respects. Cet usurpateur hypocrite prenait le ton de l'humilité apostolique : il gémissait du fardeau terrible qu'on lui avait imposé; le clergé, les métropolitains, l'empereur, ce prince si doux et si humain envers tous les autres, mais cruel envers lui seul, disait-il, lui avaient fait violence pour le charger de l'épiscopat, malgré ses larmes et son désespoir. Il se prosternait devant Sa Sainteté pour lui demander ses prières; il lui envoyait une profession de foi entièrement catholique. L'empereur appuyait ces mensonges d'une lettre très-respectueuse; il faisait valoir son zèle à réparer l'injure faite aux saintes images sous les règnes précédents; il priait le pape d'envoyer des légats pour confirmer dans un concile la condamnation des iconoclastes. Cette ambassade était la plus honorable; le patrice Arsaber [1], oncle de l'empereur, était accompagné de quatre évêques, dont deux avaient été déposés par Ignace; et, pour donner plus de force à leurs discours, ils portaient de riches présents.

[1] Voyez ci-devant, § 35, p. 203, not. 2. — S.-M.

Il était difficile d'en imposer à Nicolas, assis alors sur la chaire de saint Pierre. Ce pape, dont la fermeté fit le caractère, ne voulut rien décider sur l'affaire de Photius sans un mûr examen. Il envoya deux légats, auxquels il ne donna d'autre pouvoir que d'informer. Ils avaient ordre de se tenir séparés de la communion de Photius jusqu'à leur retour. Il écrivait à l'empereur, pour se plaindre qu'on eût déposé Ignace sans consulter le saint siége, et qu'on eût ordonné un laïc pour remplir sa place. Il requérait qu'Ignace fût interrogé, et l'affaire discutée dans un concile, en présence de ses légats, sur le rapport desquels il formerait sa décision. Il n'oubliait pas non plus les intérêts de l'Église de Rome : il demandait la restitution des patrimoines de saint Pierre en Calabre et en Sicile, et le rétablissement de la juridiction sur l'Illyrie et les provinces voisines, transférée par les empereurs grecs aux patriarches de Constantinople. Il approuvait la confession de foi de Photius; mais il lui déclarait qu'il ne pouvait consentir à son élection qu'après avoir reconnu qu'elle était conforme aux canons de l'Église. XLI. Prudente conduite du pape.

Les légats chargés de ces lettres reçurent en chemin des présents de l'empereur et de Photius, qui cherchaient d'avance à les séduire. Arrivés à Constantinople, ils furent gardés à vue et séparés de toute communication, afin qu'ils ne pussent être instruits de la violence faite à Ignace. On les menaçait des dernières rigueurs s'ils ne se prêtaient aux volontés du prince. Ils se rendirent enfin, après avoir tenu huit mois contre les sollicitations, les promesses et les menaces. Cependant Photius préparait le succès du concile qui devait lui assurer son usurpation. On fit revenir Ignace XLIII. Concile où Ignace est déposé.

de Mitylène : on le transféra dans l'île de Térébinthe, où le commandant de la flotte impériale, nommé Nicétas, le traitait inhumainement pour faire sa cour au prince et au nouveau patriarche. Le concile s'assembla dans l'église des Apôtres, et fut composé de trois cent dix-huit évêques, comme le premier concile de Nicée; mais ce fut la seule ressemblance qui se trouva entre ces deux conciles. Celui-ci ne fut qu'un brigandage. L'empereur y assistait, à la tête de tous les magistrats, dans l'appareil le plus formidable. Ignace y fut amené plutôt comme un criminel que comme un évêque, et, dès qu'il parut, il fut chargé d'injures par l'empereur. Les légats mêmes se déclarèrent contre lui. Plusieurs métropolitains osèrent élever la voix pour le défendre; mais on n'eut égard ni à leurs justes demandes, ni à l'appel qu'Ignace interjetait au saint siége. Bardas s'emporta jusqu'à frapper à coups d'épée l'archevêque d'Ancyre, qui faisait des remontrances à l'empereur. On prétendit qu'Ignace était un intrus, ordonné sans décret d'élection. Soixante-douze témoins subornés confirmoient par serment ce mensonge manifeste, qu'une possession paisible de onze ans réfutait assez. Enfin, tous les efforts des partisans de Photius pour arracher à Ignace un acte de renonciation étant inutiles; le concile prononça la sentence de déposition, et les légats y souscrivirent. On ne traita l'affaire des iconoclastes que pour la forme; cette hérésie, presque entièrement éteinte, n'était qu'un prétexte dont s'était servi l'empereur pour engager le pape à envoyer des légats, comme s'il eût été question de la foi. On fit lecture de la lettre du pape à l'empereur, mais falsifiée par Photius: il avait

eu soin d'en retrancher tout ce qui lui était contraire et favorable au saint patriarche.

XLIII. Traitements cruels faits à Ignace pour le forcer à renoncer à son siége.

Le concile s'était terminé à la satisfaction de Photius; mais, pour lui assurer une possesssion tranquille, il fallait obtenir la démission d'Ignace. Afin de l'y contraindre, on tenta de lasser sa patience par les traitements les plus inhumains. Tourmenté d'une cruelle dyssenterie, il fut pendant quinze jours enfermé dans le sépulcre de Constantin Copronyme, livré à trois hommes barbares qui, après l'avoir meurtri de coups, tantôt l'étendaient en croix sur le marbre, nu en chemise, par un froid rigoureux; tantôt le tenaient des nuits entières assis sur le tombeau, dont le haut était en arête, comme sur un chevalet, avec des poids énormes attachés à ses pieds. Il demeura sept jours entiers sans autre nourriture qu'autant qu'il en fallait pour l'empêcher de mourir, tandis que les bourreaux se faisaient un divertissement cruel d'inventer de nouveaux tourments. Enfin, lorsque la douleur et la faiblesse lui eurent ôté l'usage de ses membres, un de ces scélérats ayant saisi une de ses mains lui fit tracer une croix sur un papier, que Photius remplit ensuite d'une acte par lequel Ignace se reconnaissait indigne du siége de Constantinople, qu'il avait usurpé contre les canons, et déshonoré par une conduite tyrannique. Après cette abdication prétendue, Ignace fut élargi. Le saint prélat fit usage de sa liberté pour envoyer au pape une requête, dans laquelle il lui rendait compte de la persécution qu'il avait soufferte, et le priait de prendre en main sa défense. Elle était signée de dix métropolitains, de quinze évêques, et d'un grand nombre de prêtres et de moines. L'abbé

Théognoste, qui l'avait composée, la porta lui-même à Rome en habit déguisé, et instruisit le pape de tout le détail de cette criminelle entreprise. Cependant Photius, pour achever son triomphe, engagea l'empereur à un dernier acte de violence contre Ignace : on devait, le jour de la Pentecôte, le transporter à l'église des Apôtres, où, monté sur le jubé, on le forcerait de lire l'acte de sa déposition, et de prononcer anathême contre lui-même, après quoi on lui crèverait les yeux et on lui couperait la main droite. Tout était prêt pour l'exécution de cet horrible projet, lorsque la nuit précédente, Ignace, averti que sa maison était environnée de soldats, se charge d'un fardeau et passe en habit d'esclave au milieu des gardes, sans être reconnu. Il gagne le bord de la mer et se sauve dans les îles de la Propontide. Là, passant souvent d'une île à l'autre, caché dans les cavernes, dans les forêts, sur les montagnes, ne vivant que d'aumônes, patriarche et fils d'empereur, il lui fallait éviter sans cesse les émissaires de Photius, qui le cherchaient pour lui ôter la vie. Enfin un tremblement de terre, qui se fit sentir par diverses secousses pendant quarante jours, parut être un effet terrible de la colère du ciel. On criait de toute part que Dieu soulevait la nature contre les persécuteurs d'Ignace. Michel et Bardas, effrayés eux-mêmes, jurèrent publiquement qu'il ne lui serait fait aucun mal. Sur cette assurance, il revint dans son monastère.

XLIV. Zèle du pape pour Ignace.

Les deux légats du pape, de retour à Rome, se contentèrent de lui rendre compte du résultat du concile; ils eurent soin de lui cacher toutes les violences et les intrigues auxquelles ils avaient eux-mêmes participé ;

mais le pape en apprit bien davantage par les actes que Léon, secrétaire de l'empereur, lui apporta deux jours après, avec une lettre de Michel et une autre de Photius. Michel demandait au pape la confirmation des décrets du concile. La lettre de Photius était un discours artificieux dicté par l'hypocrisie; il déplorait son sort d'avoir été forcé d'accepter le patriarcat; il regrettait la vie douce et tranquille d'où on l'avait arraché pour le jeter au milieu des orages d'un ministère laborieux, où il avait sans cesse à combattre les désordres, le schisme, l'hérésie. On lui reprochait d'avoir passé de l'état de laïc à l'épiscopat; il s'en justifiait par l'exemple de Nectaire, de saint Ambroise, de saint Grégoire Thaumaturge, et de plusieurs autres saints prélats, et il faisait en même temps l'apologie de Nicéphore et de Taraise, ses prédécesseurs. Quant à la jurisdiction d'Illyrie, que le pape revendiquait, il protestait que, loin de s'obstiner à la retenir, il regarderait comme une grace d'être déchargé d'une partie de son fardeau; mais, comme il s'agissait de territoire et de limites de provinces, c'était, disait-il, une affaire d'état qui dépendait du conseil de l'empereur. Il faisait un grand éloge des légats, et tâchait de prévenir le pape au désavantage de ceux qui allaient à Rome implorer sa protection en faveur d'Ignace. Ces lettres, et plus encore les actes du concile, firent connaître au pape la prévarication de ses légats. Il assembla son clergé, et, en présence de Léon, il déclara que ses légats avaient contrevenu à ses ordres; qu'il n'avait point consenti à la déposition d'Ignace, ni à l'ordination de Photius, et qu'il n'y consentirait jamais, à moins que les crimes imputés à Ignace ne fussent prouvés

juridiquement. Il renvoya Léon avec cette déclaration, et lui mit entre les mains deux lettres pour Photius et pour l'empereur, dans lesquelles il réfutait celles qu'il en avait reçues. Il écrivit en même temps, mais par une autre voie, une lettre circulaire à toute l'Église d'orient : il y déclarait que ses légats avaient agi contre ses ordres, en souscrivant à la déposition d'Ignace et à l'élection de Photius. Il traitait Ignace de saint, et Photius de scélérat; il voulait que tous les évêques rendissent cette lettre publique.

XLV. Fourberie de Photius. Photius supprima la lettre qui lui était adressée, et contrefit deux autres lettres, l'une d'Ignace au pape, l'autre du pape à lui-même. Dans la première, Ignace invectivait vivement contre l'empereur; dans l'autre, le pape s'excusait à Photius de lui avoir d'abord été contraire; il lui mandait qu'il avait enfin découvert la vérité, qu'il lui renvoyait la lettre d'Ignace sans avoir même voulu l'ouvrir; il lui promettait une amitié constante à l'avenir. Il se fit présenter ces lettres en pleine audience, dans le palais patriarcal, par un fourbe déguisé en moine. Il les porte aussitôt à l'empereur et à Bardas; il leur représente Ignace comme un sujet perfide, qui, par ses calomnies, s'efforce de rendre le prince odieux aux étrangers, crime qui seul méritait la mort. On donne des gardes à Ignace, on met ses domestiques à la question; on interroge le porteur des lettres, qui est enfin convaincu d'avoir joué cette comédie de concert avec Photius. Bardas le fait fouetter; mais Photius le dédommage en lui procurant un emploi assorti à sa condition. Cette imposture découverte fit grand éclat, sans diminuer cependant le crédit de Photius auprès de Michel et de Bardas, qui croyaient

tout permis pour perdre Ignace. Ils donnèrent peu après une nouvelle preuve de leur haine : les Russes, dont je parlerai dans la suite, ayant fait une irruption dans l'île où était le monastère d'Ignace, y renversèrent un autel que le saint prélat consacra de nouveau après leur retraite. Photius fit grand bruit de ce qu'Ignace déposé usurpait encore les fonctions de l'épiscopat; et, pour réparer cette prétendue profanation, l'empereur envoya deux archevêques et un sénateur, qui firent porter l'autel au bord de la mer, l'y plongèrent quarante fois pour le purifier, et le replacèrent ensuite. Toutes les graces étaient pour Photius; les partisans d'Ignace, au contraire, n'éprouvaient que des rigueurs. En 864, le jour de l'Ascension, un tremblement de terre alarma toute la ville : pendant vingt-quatre heures, la terre fit entendre dans ses entrailles d'horribles mugissements; quantité d'édifices furent renversés; toutes les sources tarirent. Les habitants étaient en prières. Basile, archevêque de Thessalonique, crut l'occasion favorable pour faire rentrer Michel en lui-même; il lui représenta qu'il attirait la colère de Dieu en contrefaisant, par des jeux sacriléges, les plus saintes cérémonies de la religion. Cette remontrance fut payée d'un châtiment cruel; l'empereur lui fit rompre les dents et déchirer le corps à coups de fouet. Il plaisantait lui-même sur le patriarcat de Photius : *Himère*, disait-il, *est mon patriarche; Photius est celui de Bardas; Ignace, celui des chrétiens;* et Photius était content de ce partage, aussi honteux pour lui que pour ce prince insensé.

Le pape recevait tous les jours de nouvelles plaintes de la conduite que ses légats avaient tenue à Constan- XLVI. Concile et lettre du

pape contre Photius.

tinople. Pour punir une prévarication qui déshonorait l'Église romaine, il convoqua un concile de plusieurs provinces. L'évêque Zacharie, un des légats, convaincu par plusieurs témoins et par sa propre confession, fut déposé et excommunié. L'autre légat, nommé Rodoalde, pour lors absent, fut dans la suite puni avec la même sévérité dans un autre concile. Le pape prononça la sentence d'interdiction contre Photius, sous peine d'anathême jusqu'à la mort, s'il s'ingérait à faire aucune fonction épiscopale. Grégoire de Syracuse, et tous ceux que Photius avait ordonnés, furent frappés de la même censure. Ignace fut reconnu seul patriarche légitime, les anathêmes lancés contre lui, déclarés nuls. On excommunia quiconque oserait s'opposer à son rétablissement, ou le troubler dans ses fonctions, lui et les autres évêques chassés par Photius. Comme l'empereur avait mandé au pape que les évêques d'occident approuvaient sa conduite, le pape leur écrivit pour les instruire de cette calomnie, à laquelle il protestait qu'il n'ajoutait aucune foi. La lettre de Michel était remplie d'injures contre le pape et l'Église romaine. Nicolas lui répondit avec douceur, mais avec supériorité; il le comparait à Goliath, et se comparait lui-même à David. Il répétait ce qu'il avait dit dans les lettres précédentes sur Photius ; il demandait de l'empereur qu'il fît brûler publiquement un exemplaire de la lettre injurieuse qu'il lui avait envoyée, sinon il le menaçait d'excommunier et les auteurs de la lettre et les secrétaires, et de la faire brûler au milieu de Rome, à la face de toutes les nations qui venaient sans cesse visiter le tombeau de saint Pierre. Il exigeait qu'Ignace et Photius se rendissent tous deux à Rome pour plaider

leur cause devant lui. Les trois légats chargés de cette lettre en reçurent aussi plusieurs autres adressées aux évêques, au clergé de Constantinople, à Photius, à Bardas, à Ignace, à la femme et à la mère de l'empereur, à plusieurs membres du sénat. Le pape instruisait les évêques et le clergé de Constantinople de ce qui s'était passé à Rome; il se plaignait de la lettre outrageante de l'empereur; il reprochait à Photius tous ses crimes; il exhortait Bardas à réparer le mal qu'il avait fait, à prendre la défense d'Ignace auprès de l'empereur, et à favoriser ses légats. Il informait Ignace du zèle avec lequel il avait pris et prenait encore sa défense; il en donnait avis à Théodora, qu'il exhortait à la patience. Il priait l'impératrice Eudocie de faire usage de son crédit en faveur d'Ignace. Enfin, il adressait une lettre commune à plusieurs sénateurs de Constantinople, pour les engager à s'employer pour Ignace, et à se séparer de la communion de Photius. Nous verrons dans la suite le peu d'effet que produisirent ces lettres sur l'esprit de Photius, de Bardas et de l'empereur.

Pendant les troubles de l'Église et de la cour de Constantinople, la guerre contre les Sarrasins durait toujours; il se donna plusieurs combats dont les succès furent différents. Léon, général des troupes impériales, plus habile ou plus heureux que Théoctiste, remporta de grands avantages : il prit de force une place qu'Elmacin nomme Aïncarja [1], la détruisit et emmena tous les habitants en esclavage. Il passa l'Euphrate, porta

An 858.
XLVII.
Guerre contre les Sarrasins.
Elmacin, hist. Sarac. p. 150.
Leo, p. 462.
Cedr. t. 2, p. 545, 546.
Zon. l. 1, 6 t. 2, p. 158.

[1] Cet auteur place cette conquête en l'an 241 de l'hégire (22 mai 855 — 10 mai 856 de J.-C.) — S.-M.

Cont. Theoph. p. 109, 110. Symeon. p. 440. Georg. p. 534. Genes. l. 4, p. 43, 44.

le ravage jusqu'aux portes d'Amide [1], prit et pilla plusieurs châteaux au-delà du Tigre [2]. D'un autre côté, l'Émir de Mélitine [3], Omar, à la tête d'un camp volant, désola tout le pays jusqu'à Sinope, et fit retraite avant qu'on eût pu l'atteindre. Le jeune empereur, enivré des flatteries de ses compagnons de débauche, crut qu'il ne manquait que sa présence pour terrasser ces opiniâtres ennemis : accompagné de Bardas, il va mettre le siége devant Samosate, que les Sarrasins avaient reprise et réparée depuis l'expédition de Théophile [4]. L'armée arriva le jeudi-saint, et campa devant la ville. Les Sarrasins enfermés dans la place, affectant une extrême terreur, laissèrent faire sans opposition tous les préparatifs du siége ; mais le jour de Pâques, tandis que l'armée grecque, dans une pleine sécurité, ne s'occupait que de la solennité de la fête, et que, sans avoir pris aucune précaution, elle assistait au saint sacrifice, les assiégés ouvrent les portes, sortent en poussant de grands cris, courent avec furie au camp des Grecs. Tout fuit, ou tombe sans résistance sous le fer des Sarrasins. Michel fuyant le premier, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Les bagages, les tentes, les riches équipages de l'empereur sont la proie des ennemis. Les pauliciens, joints aux musulmans, étaient les plus acharnés au carnage. Carbéas, leur chef, signala son courage et sa fureur ;

[1] En 242 de l'hégire (10 mai 856 — 30 avril 857), selon Elmacin, *Hist. sarac.* p. 150. — S.-M.

[2] Dans le pays nommé par les Arabes *Tsoghr-Djezeriah*, c'est-à-dire *la frontière militaire de Mésopotamie*. C'était le pays montueux, difficile et fortifié qui s'étend entre le Tigre et l'Euphrate, Amide et Samosate. —S.-M.

[3] Ἀμέρ, l'Émir. Voyez ci-dev. § 31, p. 199, not. 4. —S.-M.

[4] C'était, dit le continuateur de Théophane, p. 109, une ville forte et peuplée. — S.-M.

il tua de sa main grand nombre de Grecs, et n'épargna que ceux dont il espérait une grosse rançon. Cent officiers des plus distingués, entre lesquels était le général Léon [1], furent ses prisonniers [2], et se rachetèrent ensuite; mais il ne voulut jamais relâcher Léon, quelque somme qu'on lui offrît, et il le laissa mourir dans les fers.

An 860. XLVIII. Autre défaite de Michel. Cedr. t. 2, p. 546. Zon. l. 16, t. 2, p. 158. [Cont. Theoph. p. 110 et 111.] Genes. l. 4, p. 44, 45.

Deux ans après, Omar rentra dans la Cappadoce avec trente mille hommes [3]; l'empereur en assembla quarante-cinq mille [4], la plupart Thraces et Macédoniens; c'étaient les meilleures troupes de l'empire, mais sa plus grande ressource fut dans la personne de Manuel. Ce guerrier, qui avait conservé le titre de commandant des troupes de la garde, vivait depuis plusieurs années dans une retraite douce et tranquille, spectateur éloigné des orages d'une cour toujours agitée par les plus noires intrigues : Michel l'obligea de le suivre dans cette expédition, quoiqu'il fût fort avancé en âge. Les deux armées se rencontrèrent près d'Amasie, sur les bords de l'Iris, et en vinrent aussitôt aux mains [5]. Le jeune empereur, qui voulait commander

[1] Il est nommé Séon dans Cédrénus, t. 2, p. 546. Voyez la note suivante. — S.-M.

[2] Le continuateur de Théophane, p. 110, nomme parmi eux Absalon, décoré du titre de tzangotube, dont j'ignore les fonctions, τὸν τζαγγότουβον τὸν Ἀβεσαλὼμ, et le palatin Seon, Σηὼν τὸν παλατῖνον. — S.-M.

[3] Ἄμερ σὺν μυρίασι τρισί. Genes. l. 4, p. 44. — S.-M.

[4] Génésius, l. 4, p. 44, ne fait monter son armée que jusqu'à quarante mille hommes, μέχρι τετράδος δεκαδικῆς χιλιάδος. On voit la même chose dans le continuateur de Théophane, p. 110.

[5] Selon Génésius, l. 4, p. 44, l'armée impériale était dans le canton de Doxyme, χῶρον Δόξυμον, dans une prairie appelée, *Cellarium*, λιβάδιον κατωνομασμένον Κελλάριον. Les Arabes, qui, selon le même auteur, s'avançaient par la route de *Zelisa*, qui est peut-être l'antique Zélée, vinrent camper en un lieu appelé *Chonarium*. — S.-M.

sans avoir aucune connaissance de la guerre, se vit bientôt enfoncé de toute part. Aussi prompt à fuir qu'à livrer bataille, il fut suivi d'une grande partie de ses troupes. La chaleur était excessive, et les chevaux ainsi que les hommes se trouvant excédés de fatigue au bout de deux lieues, on gagna le haut d'une montagne escarpée [1], et de difficile accès, comme poste de sûreté. Un moment après ils se virent enveloppés de l'armée ennemie, qui, montant à eux avec cette vivacité que donne la victoire, les aurait bientôt atteints, si Manuel, à la tête des troupes de la garde, n'eût repoussé leurs assauts continuels. Il fallait songer à la retraite, ou périr. Manuel, dont c'était la destinée de sauver ses maîtres (il avait deux fois sauvé Théophile), fait changer d'habits à l'empereur pour empêcher qu'il ne soit reconnu, et, s'étant mis à la tête de cinq cents hommes d'élite, il fait porter devant lui l'étendard de la croix, perce les bataillons des Sarrasins, et se trouve en un moment à la queue de leur armée. S'apercevant alors qu'il n'est pas suivi de l'empereur, que la crainte avait arrêté, il retourne avec la même vitesse, et regagne le poste où se tenait l'empereur. Comme il ne peut déterminer à un effort si hasardeux ce prince, qui n'était brave que loin du danger, Manuel, toujours à la tête de ce corps invincible qu'il avait choisi, tombe sans cesse en tant d'endroits sur les assaillants, les écrase et les foudroie avec tant de vigueur, qu'Omar, épouvanté de cette tempête, manquant d'ailleurs d'eau et de fourrage, prit le parti de se retirer à quelque distance [2]; et, tandis que les Sarrasins, harassés et

[1] Nommée *Anzès*, selon Génésius, l. 4, p. 44. — S.-M.

[2] En un lieu nommé *Dora*, selon Génésius, l. 4, p. 45. — S.-M.

couverts de blessures, se reposent des travaux d'une si rude journée, les Grecs non moins fatigués, mais animés par la nécessité de fuir ou de périr, gagnent la plaine, et se trouvent au point du jour hors d'atteinte à la poursuite des vainqueurs.

Omar était pour l'Empire un voisin très-incommode. Vaillant, infatigable, secondé des pauliciens implacables ennemis, il faisait un désert de la Cappadoce, du Pont, de la Cilicie. Tandis que les Grecs travaillaient à réparer leurs pertes, il continuait de désoler l'Asie-Mineure, d'où il emmena soixante-dix mille prisonniers. Deux autres généraux [Fadhl, fils de Kâren [1], et Aly, fils de Yahia [2]], Sarrasins, attaquèrent en même temps cette malheureuse contrée : l'un, avec une flotte de vingt vaisseaux, vint emporter Antioche de Cilicie [3]; l'autre, ayant franchi les défilés du mont Amanus, prit une place qu'Elmacin nomme Arsia [4], d'où il enleva cinq mille hommes et dix mille têtes de bétail. L'année suivante, 862, Omar se remit en campagne, suivi de quarante mille hommes; il pénétra dans le Pont [5] jusqu'au port d'Amise, qu'il prit et pilla. Trouvant cette contrée sans défense, il y fit un riche butin, enlevant hommes et troupeaux. On dit que cet émir, aussi fougueux, aussi extravagant que Xerxès, arrivé au bord de la mer, qui s'opposait à ses pillages, la fit battre de

An 862.

XLIX. Ravages d'Omar.

Cedr. t. 2. p. 546, 547. Zon. l. 16, t. 2, p. 158, 159. Leo, p. 462. Cont. Theoph. p. 111 et seqq. Sym. p. 440. Georg. p. 534, 535. Genes. l. 4, p. 45, 46. Elmacin, hist. Sarac. p. 151.

[1] Ce personnage, persan d'origine, était issu des rois du Mazandéran, était gouverneur d'Émesse, en Syrie Il fut tué en l'an 250 de l'hégire (12 février 864,—1er février 865) par les habitants d'Émesse révoltés. Abou'lféda, *Ann. musl.* II, 213. — S.-M.

[2] Cette expédition nous est connue par Elmacin, *Hist. sarac.* p. 151. — S.-M

[3] Elmacin dit seulement, p. 151, Antioche.—S.-M.

[4] Ou plutôt *Arsy*. — S.-M.

[5] Nommé alors le thème arméniaque.—S.-M.

verges [1]. Ces nouvelles excitaient les murmures de la ville de Constantinople; on gémissait de voir qu'un Barbare insultât impunément l'Empire, sans que ni l'empereur ni le césar, endormis dans la crapule, s'éveillassent au bruit de tant de ravages. Mais Michel, abruti par ses excès, ne cherchait de gloire que dans les exploits de la débauche; et Bardas n'osait s'éloigner de la personne du prince, qui ne pouvait vivre longtemps, et dont il méditait dès-lors d'abréger la vie pour prendre sa place. En attendant, il ne voulait confier qu'à sa famille le commandement des armées. Il jeta les yeux sur son frère Pétronas, qui résidait pour lors à Éphèse en qualité de gouverneur d'Ionie et de Lydie [2]; il lui envoya ordre de rassembler au plus tôt toutes les troupes des provinces voisines, et de marcher contre les Sarrasins. Il fit partir les compagnies de la garde, avec les troupes de Thrace et de Macédoine, pour aller le joindre à Éphèse.

L. Défaite d'Omar.

Pétronas n'était pas guerrier, mais il ne manquait pas de prudence. Il prit pour conseil Nazar [3], gouverneur de Galatie [4], plus habile que lui dans les opérations de la guerre, et lui fit part du commandement. Ce fut sans doute par son avis qu'il préféra une bonne armée à une armée nombreuse, et qu'il ne se fit suivre que de soldats choisis et bien disciplinés. Encouragé

1 Cette extravagance n'a pas d'autre garantie que le continuateur de Théophane, p. 111, et ses copistes. —S.-M.

2 Nommée à cette époque le thème des Thracésiens.—S.-M.

3 Je pense que ce personnage était fils de ce Nazar, persan de naissance, attaché au parti du rebelle Persan Babek, et qui était venu chercher un asile auprès de l'empereur Théophile après la défaite et la mort de Babek. Voy. ce que j'en ai dit ci-dev., p. 145, not. 2, liv. LXIX, § 40.—S.M.

4 Nommée alors le thème des Buccellariens.—S.-M.

par les discours d'un saint personnage que le peuple regardait comme un prophète, il partit, et trouva Omar campé près d'Amasie [1], dans un vallon environné de roches escarpées [2]. [Les Arabes lui donnent le nom de *Mardj-Aloskouf*, c'est-à-dire *plaine de l'Evêque* [3]]. Le choix de ce campement prouve que ce fameux Sarrasin était plus redoutable par sa bravoure impétueuse que par sa science militaire. On ne pouvait sortir de ce vallon que par trois gorges que ferma Pétronas, ayant divisé son armée en trois corps [4]. Omar ne s'aperçut de sa faute que lorsqu'il ne fut plus temps d'y remédier : toutefois il ne perdit pas courage, et, relevant celui de ses soldats par le souvenir de leurs exploits et par le mépris qu'ils devaient faire d'un ennemi tant de fois vaincu, il leur ordonna de se préparer à combattre le lendemain, et de rendre luisantes leurs lances

[1] Selon Génésius, l. 4, p. 46, cet endroit était à 500 milles, μίλια φ' d'Amilhas, sur les confins du thême de Paphlagonie et de celui des Arméniaques.—S.-M.

[2] Ce lieu est appelé *Poson* par le continuateur de Théophane, p. 112, κατά τινα τόπον οὕτω λεγόμενον Πόσοντα. Ce lieu, selon le même auteur, était traversé du nord au sud, ἀπὸ τὸ ἀρκτῷον πρὸς τὸ μεσημβρινὸν, par une rivière appelée *Lalacaon*, Λαλακάων. Dans les environs se trouvait une vallée qu'on nommait vulgairement *Gyris*, λιβάδιον παράκειται Γῦριν ἀγροικικῇ φωνῇ καλούμενον.—S.-M.

[3] C'est ce que nous apprend Abou'lféda, *Ann. musl.*, II, 209, qui place cette bataille en l'an 249 de l'hégire (23 février 863—12 février 864 de J.-C.); ce qui semble indiquer que cette bataille fut livrée en l'an 863, une année après l'époque donnée par Lebeau. Abou'lfaradj place aussi cette guerre, dans sa Chronique syriaque, p. 171, en l'an 249 de l'hégire. Selon lui, le lieu où Omar fut vaincu était dans le territoire de Mélitène.—S.-M.

[4] Les commandants des thêmes arméniaque, des Boucellariens, de Colonia et de Paphlagonie, occupaient le côté du nord, les commandants des thêmes anatolique, opsicien et de Cappadoce, et les clisourarques de Séleucie et de la Charsiane, étaient postés au midi. Le général tenait le côté occidental, avec les troupes du thême des Thracésiens, les soldats de Thrace et de la Macédoine.—S.-M.

et leurs épées pour les teindre du sang des Grecs. Dès le point du jour, il leur fait prendre les armes, et marche à leur tête pour forcer un des passages. La difficulté du lieu, la vive résistance qu'il y rencontra, rendirent ses efforts inutiles. Il retourne en arrière pour attaquer le passage opposé; il le trouve encore impénétrable. Enfin, réunissant toutes ses forces, il les porte sur le poste où Pétronas, qu'il méprisait, commandait en personne; mais c'était aussi l'endroit le mieux défendu par l'élite de l'armée. Après plusieurs charges réitérées, toujours animées par la fureur, et repoussées avec la même violence, Omar écumant de rage s'élance sur le fer des ennemis, et tombe percé de coups. En même temps les Grecs se jettent dans l'enceinte, et les Sarrasins enveloppés sont taillés en pièces sans qu'il en échappe un seul. Le fils d'Omar avait déja passé l'Halys pour ravager le pays, lorsqu'il apprit la défaite et la mort de son père; il fut pris avec tout son détachement [1] comme il fuyait vers Mélitine. [Les Grecs vainqueurs, étendirent leurs courses jusqu'aux frontières de Mésopotamie [2]. Ali, fils d'Yahia [3], voulut venger la mort d'Omar; il rassemble une forte armée composée des troupes de l'Arménie et des pays de Miaparikin [4]. Il fut vaincu, et périt comme celui qu'il avait prétendu venger [5]]. Pétronas porta la tête d'Omar à Constanti-

[1] Par le clisourarque de la Charsiane. Cont. Theoph. p. 114. Celui qui le prit, selon Génésius, l. 4, p. 46, se nommait Monarchès Machéras, ὁ Μαχαιρᾶς.—S.-M.

[2] Le *Tsoghr-Djezeriah*. Voyez ci-dev. § 47, p. 220, not. 2.—S.-M.

[3] Il a été question de ce général, ci-dev. p. 223.—S.-M.

[4] Cette ville, nommée *Maïfarkat* par les Syriens, et *Naphakad* par les Arméniens, est la ville dont il a été si souvent question dans cette histoire sous le nom de Martyropolis.—S.-M.

[5] Ces détails sont donnés par

nople, et triompha dans le cirque. Il mourut peu de temps après.

Théophile avait foulé ses peuples par le luxe des bâtiments; Michel les épuisa par ses folles libéralités et par ses débauches : c'étaient les seuls objets de ses énormes dépenses. Passionné pour les courses du cirque, il fit construire pour ses chevaux, qu'il estimait plus qu'aucun de ses sujets, une écurie aussi magnifique qu'un palais. Les murs étaient incrustés de marbre et de porphyre; des sources pures y promenaient leurs eaux, et se reposaient de distance en distance dans des bassins qui servaient d'abreuvoirs. Rien ne le flattait plus agréablement que la beauté de cette superbe écurie. Un jour qu'il la faisait voir à un citoyen de Constantinople, homme simple et peu courtisan, comme il se vantait que cet édifice rendrait son nom immortel : *Seigneur*, lui dit le citoyen, *Justinien a bâti Sainte-Sophie, il l'a enrichie de tous les ornements d'une pieuse magnificence, cependant on ne parle plus de lui; et vous espérez qu'un dépôt de fumier fera vivre à jamais votre mémoire?* Blessé au vif de cette répartie, il fit chasser le philosophe à coups de fouet par les valets de l'écurie. Deux inscriptions, qui se lisent encore sur les murs d'Andrinople et de Sélymbrie, nous apprennent cependant qu'il en répara l'enceinte détruite par les Bulgares. Quoiqu'impie jusqu'au sacrilége, il fit bâtir quelques églises; il enrichit celle de Sainte-Sophie d'ornements très-précieux, entr'autres, d'un chandelier d'or du poids de soixante livres.

An 863.
LI.
Bâtiment de Michel.
Leo p. 463.
Sym. p. 440, 441.
Georg. p. 535.
Spon. misc. p. 332.

Michel, jaloux de la victoire de Pétronas qu'il n'ai-

An 864.

Abou'lfaradj, dans sa Chronique syriaque, p. 171.—S.-M.

LII. Irruption des Russes. Cedr. t. 2, p. 551, 552. Zon. l. 16, t. 2, p. 162. Cont. Theoph. p. 121, 122. Sym. p. 445. Georg. p. 535, 536. Nicet. in Ign. ap. conc. Labb. t. 8, p. 1203.

mait point, voulut marcher lui-même contre les Sarrasins. Il laissa Oryphas [1] pour gouverner Constantinople; il était encore en marche, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'irruption d'un peuple féroce, inconnu jusqu'alors. Oryphas lui mandait [2] que les Russes [3], sortis des glaces de la Scythie [4], traversaient le Pont-Euxin sur deux cents barques [5]. Ils étaient déja vers les embouchures du Danube; et bientôt entrés dans le Bosphore, ils parurent à la vue de Constantinople. La cruauté de ces barbares jetait toute la ville dans de mortelles alarmes : sans cesse ils faisaient des descentes, et massacraient impitoyablement ce qu'ils rencontraient. Aucune des îles voisines ne fut à l'abri de leurs ravages; ils égorgeaient les habitants, enlevaient l'or et l'argent des églises, pillaient les monastères. Ils saccagèrent celui dans lequel était retiré le patriarche Ignace, et coupèrent la tête à vingt-deux moines. Sur l'avis d'Oryphas, l'empereur revint aussitôt, et passa

[1] Il est probable que ce personnage était de la même famille que les deux officiers du même nom dont il a été question ci-dev. p. 152, not. 1, liv. LXIX, § 45.—S.-M.

[2] L'empereur se trouvait alors au camp de *Mauropotamos*, τὸ Μαυροπόταμον. Syméon logoth. *Chron.* p. 445. Voyez ci-dev. p. 170, not. 2, liv. LXIX, § 11.—S.-M.

[3] Ῥῶς..... ἔθνος Σκυθικόν. Cont. Theoph. p. 121. C'est à proprement parler la première fois qu'il est question des Russes dans les annales de l'Empire. Je rapellerai cependant que j'ai fait remarquer, ci-dev. p. 133, not. 2, liv. LXIX, § 32, un passage qui n'a pas encore fixé l'attention des savants, et qui semblerait faire remonter de plus d'un siècle l'antiquité du nom des Rosses. A l'époque dont il s'agit ici, l'empire de Russie ne faisait que de naître. Un Raurik commençait de régner à Novogorod.—S.-M.

[4] Τῶν Σκυθῶν ἔθνος, οἱ λεγόμενοι Ῥῶς. Nicet. *Vita Ignat. ap.* Conc. Labb. t. 8, p. 1203.—S.-M.

[5] Les historiens de Venise qui parlent de cette attaque des Russes leur donnent le nom de Normands. *Normannorum gentes aggressi sunt Constantinopolim.* Andr. Dand., *Chron.* l. 8, c. 4, § 41.—S.-M.

le canal avec beaucoup de danger : il se livra aux mouvements de cette piété passagère qui commence et finit avec le péril. Accompagné de Photius et de tout le peuple, il se rendit en procession à l'église de Blaquernes, pour implorer le secours de la mère de Dieu, protectrice de la ville. On porta la robe de la sainte Vierge au bord de la mer; on l'y plongea, comme pour rendre cet élément favorable. Si l'on en croit les auteurs contemporains, cette dévotion fût suivie d'un prompt effet : la mer, auparavant calme et tranquille, s'agita tout-à-coup; les flots soulevés avec violence brisèrent et fracassèrent les barques des Russes; il n'en échappa qu'un très-petit nombre, qui, s'étant sauvés à terre, effrayés de ce désastre imprévu, dont ils apprirent la cause avec étonnement, vinrent se faire baptiser à Constantinople, et s'en retournèrent dans leur pays avec un évêque pour instruire leurs compatriotes. Dans le même temps une flotte [1] de vingt-sept [2] vaisseaux crétois ravageait les Cyclades, et pénétra jusqu'à l'île de Proconnèse, dans la Propontide [3], faisant le dégât sur toutes les côtes.

AN 865.

LIII. Les os de Copronyme et de Jean Lécanomante brûlés.

Depuis l'extinction de l'hérésie des iconoclastes, la mémoire de Constantin Copronyme était devenue aussi odieuse qu'elle avait été révérée; mais on ne put voir sans horreur la barbarie qu'exerça Michel sur le cadavre de ce malheureux prince, et sur celui de Jean Lécanomante, le patriarche de Théophile. Les ayant fait tirer de leurs tombeaux, où l'on dit que le corps de

Leo, p. 464, 467. Zon. l. 16, t.

[1] Ὁ τῆς Κρήτης στόλος. Cont. Theoph. p. 122.

[2] Vingt vaisseaux appelés *coumbaria*, sept. galères, γαλέαι, et plusieurs autres bâtiments nommés *satouræ*, σατουραί.—S.-M.

[3] Auprès de Cyzique. —S.-M.

2, p. 165, 166. Sym. p. 446, 449. Georg. p. 536, 541. Glycas, p. 297.

Copronyme fut trouvé sain et entier, il les fit apporter dans le cirque : là, exposé aux yeux de tout le peuple assemblé pour les jeux, ils furent battus de verges, et ensuite jetés au feu. Après cet affreux spectacle, on scia le tombeau de Constantin, qui était du plus beau marbre vert, et l'on en forma le balustre d'une église que l'empereur faisait bâtir.

LIV. Michel fait épouser à Basile sa concubine.

Rien ne prouve mieux la dépravation d'un siècle que le renversement général des idées sur le vice et sur la vertu. Que penser d'une nation, lorsqu'on voit les historiens, qui sont d'ordinaire l'écho du public, s'accorder à combler d'éloges des hommes sans honneur, qui ne s'élèvent à une haute fortune que par le succès de leurs crimes? Tel fut ce Basile, que les écrivains de ce temps-là nous représentent comme un héros de sagesse, dont ils louent la piété, qu'ils feraient même passer pour un saint, s'ils n'avaient la bonne foi de raconter les bassesses et les forfaits qui lui ouvrirent le chemin du trône. Nous verrons que pour y parvenir il n'épargna ni les parjures ni les meurtres. Son crédit croissait de jour en jour. A la vérité, s'il eût eu le cœur du prince entre ses mains, il aurait, ce semble, mieux aimé le porter au bien que de le plonger dans le crime; mais son ambition lui fit trahir le parti de la vertu, et, de crainte de hasarder sa fortune, il eut la coupable complaisance de se prêter aux désordres de son maître. Michel s'ennuyait du commerce qu'il entretenait depuis long-temps avec Ingérine. Basile, peu délicat sur l'article de l'honneur, consentit à l'épouser, et livra en échange sa sœur Thècle, aussi ambitieuse et plus dissolue que son frère. Pour consommer ce trafic scandaleux, il lui fallut répudier sa femme Marie, dont il avait un fils nommé

Constantin. Elle fut renvoyée en Macédoine chez ses parents, avec de grandes richesses, pour la consoler de ce divorce. Le mariage de Basile et d'Ingérine s'étant fait à la fin de décembre 865, elle accoucha le 1er septembre suivant d'un fils, qui fut nommé Léon, et que bien des gens crurent être le fils de Michel.

An 866.

Complot formé contre Bardas.

LV. Leo, p. 464, 465, 466. Cedr. t. 2. p. 555, 556. Zon. l. 16, t. 2, p. 165. Manass. p. 105. Glyc. p. 293. Cont. Theoph. p. 127, 128. Const. Porph. Vit. Bas. p. 147, 148. Sym. p. 446, 447, 448. Georg. p. 537, 538, 539. Genes. p. 49, 50, 51.

A force d'infamie, Basile vint enfin à bout de franchir l'intervalle qui le séparait de Bardas. Égaux en crédit, ils ne s'occupèrent plus l'un et l'autre que des moyens de se supplanter. Bardas était soutenu par sa qualité d'oncle de l'empereur, par l'attachement des officiers et des domestiques de la cour qu'il avait placés pour la plupart, et par sa hardiesse à commettre des crimes. Basile avait en sa faveur les liens de la débauche, plus forts que ceux de la nature dans un prince corrompu, le crédit de sa sœur auprès de son nouvel amant, et celui qu'une ancienne habitude conservait à Ingérine. On ne cessait de représenter à l'empereur que son oncle abusait de son nom pour commettre des injustices; et Bardas ne donnait que trop d'occasions de l'en accuser. Ces remontrances furent si souvent répétées, que Michel se réveillant enfin, réforma plusieurs ordonnances de Bardas, qui reçut avec un déplaisir sensible ce coup mortel porté à son autorité. Basile eut encore l'adresse de détacher de Bardas le patrice Symbace son gendre [1], homme ambitieux et violent, intendant des postes de l'Empire. *Comptez*, lui disait Basile, *sur tout ce que j'ai de crédit; je ne cesse de*

[1] Συμβάτιος, ἐπὶ θυγατρὶ αὐτοῦ ὑπάρχων γαμβρός. Cont. Theoph. p. 127. Ce nom fait croire que Symbatius, ou plutôt *Sembat*, était arménien de naissance ou d'origine. Il était probablement issu de la race des Bagratides, ou d'une famille alliée à cette race. Georg.-le-Moine, *Chron.* p. 640, dit qu'il était Arménien.—S.-M.

vous recommander à l'empereur; il vous aime, il voudrait vous approcher le plus près de sa personne, et vous créer césar. Votre beau-père est le seul obstacle. Ces paroles, appuyées de serments, allumèrent dans le cœur de Symbace un violent désir d'écarter Bardas; et, comme sa charge lui donnait un libre accès auprès de l'empereur, il lui insinua que Bardas attentait à sa vie, et que le zèle pour son prince l'obligeait à révéler les pernicieux desseins de son beau-père. Il lui fit ensuite le détail d'une conjuration supposée. Cette calomnie, confirmée par le témoignage de Basile, fut aussitôt crue que débitée. L'empereur ne songea plus qu'à prévenir Bardas. Basile faisant réflexion qu'on risquerait trop si l'on osait l'attaquer à Constantinople, où il avait grand nombre de partisans, engagea le prince à passer en Asie avec son armée, sous prétexte d'aller reconquérir l'île de Crète; Bardas ne pouvant se dispenser de l'accompagner, il serait facile de s'en défaire dans le voyage. Cependant le philosophe Léon [1], créature de Bardas, ayant eu quelque soupçon de ce complot, l'exhortait à ne pas quitter le palais; *que c'était se mettre à la merci de ses ennemis, et que, s'il sortait de Constantinople, il n'y reviendrait jamais.* Bardas, touché de ces avis, semblait résolu de les suivre; ce ne fut que par un parjure exécrable qu'on parvint à calmer ses alarmes. Le jour de l'Annonciation, Bardas assistant à la messe, Photius le prit par la main après la lecture de l'évangile, et le conduisit à la galerie des Catéchumènes, où se rendirent en même temps Michel et Basile. Là, le

[1] Voyez ci-dev. p. 100, § 11, liv. LXIX.—S.-M.

patriarche, en présence de la Croix, tenant en main les redoutables mystères, trempa une plume dans le sang de Jésus-Christ, et fit signer à l'empereur et à Basile qu'ils n'avaient aucun mauvais dessein contre Bardas, et qu'il pouvait en sûreté partir avec eux: toutefois une protestation si sacrée ne rassura pas entièrement Bardas. La veille du départ, après avoir été à l'église de Notre-Dame des Voyageurs[1] implorer la protection de la sainte Vierge (car ces malheureux siècles alliaient la noirceur des crimes avec les pratiques de dévotion), il invita ses amis à souper; et, comme s'il eût prévu qu'il ne les reverrait plus, il leur distribua des présents en les priant de se souvenir de lui.

L'armée partit le jour de Pâques, qui tombait cette année au 7 avril. Tandis que la flotte faisait route vers l'île de Crète en côtoyant le rivage, l'armée de terre, après quatorze jours de marche[2], vint camper au bord de la mer[3]. Depuis qu'on s'était éloigné de Constantinople, Basile ne cessait de presser secrètement l'empereur d'exécuter sa résolution; mais ce prince timide, considérant le grand pouvoir du césar, dont le fils Antigone commandait les troupes de la garde, n'osait risquer un coup si hardi. Enfin, les conjurés[4] trou- LVI. Assassinat de Bardas.

[1] Πρὸς τὸν τῆς ὑπεραγίας δεσποίνης ἡμῶν θεοτόκου ναὸν, ὃς οὕτω δὴ ὁδηγὸς κατονομάζεται. Cont. Theoph. p. 127.—S.-M.

[2] A travers le thême des Thracésiens, la Mysie et la Lydie des anciens.—S.-M.

[3] En un lieu nommé *Cepi*, c'est-à-dire *les Jardins*, κατὰ Κήπους τόπον τινὰ οὕτω κατονομαζόμενον. Cont. Theoph. p. 127. Constantin Porphyrogénète, *Vit. Bas.*, p. 147, ajoute qu'il était près du Méandre, κατὰ τὴν πρὸς Μαιάνδρῳ Θρακησίων παράλιον.—S.-M.

[4] Ces conjurés sont nommés dans la Chronique de Syméon-le-Logothète. *Chron.*, p. 448. Ce sont Basile, bientôt empereur, Marianus, son frère, Symbatius, gendre de Bardas, Bardas, frère de Symbatius, Pierre-le-Bulgare, et Léon-l'Assy-

vèrent une occasion de persuader à l'empereur qu'il était perdu lui-même, s'il ne se hâtait de prévenir une rébellion près d'éclater. La tente de l'empereur était dans la plaine; Bardas, soit par vanité, soit par défiance, soit sans dessein, avait placé la sienne sur une hauteur voisine. On fit entendre à l'empereur que le césar avait choisi ce poste supérieur, pour tomber sur lui avec les troupes qui lui étaient dévouées, et Michel effrayé commanda de lui ôter la vie lorsqu'il viendrait le lendemain matin lui demander l'ordre, selon la coutume. Ce secret, communiqué à toute la faction de Basile, transpira dans le moment. Bardas fut averti à l'entrée de la nuit que la résolution était prise de le massacrer le lendemain; mais, par un effet de cet aveuglement qui précipite les hommes à leur perte, lorsqu'elle est arrêtée dans les conseils du maître souverain, il méprisa cet avis; cependant il passa la nuit dans des transes continuelles, et dès avant le jour il consulta ses amis sur le parti qu'il devait prendre. Philothée, son premier écuyer et le plus zélé de ses partisans, lui conseilla de faire bonne contenance, et d'aller dès le matin avec sa garde se présenter au prince dans l'équipage le plus magnifique. *Soyez sûr*, lui dit-il, *que votre intrépidité, jointe à l'éclat de votre rang auguste, glacera de crainte vos lâches ennemis.* Bardas suivit ce mauvais conseil. A l'entrée de la tente de l'empereur il fut reçu avec respect par Basile, qui, en qualité de premier chambellan, le prit par la main et

rien, ὁ Κσύρτος, son cousin, Jean-le-Chaldéen, ὁ Χαλδης, et Constantin Toxaras. Ils sont nommés aussi dans la Chronique de Léon-le-Grammairien, p. 465. La Chronique du moine George, p. 538, y ajoute Asylæon, cousin de Symbatius, Ἀσυλαίων ὁ ἐξάδελφος αὐτοῦ.—S.-M.

le conduisit au prince. Tout était prêt pour l'exécution. Les conjurés, à la porte de la tente, attendaient le signal que vint leur donner Symbace; c'était le signe de la croix. Ils entrèrent sur-le-champ, mais la vue des gardes du césar, qui était venu bien accompagné, les tenait en alarmes, et leurs bras semblaient engourdis de crainte. Bardas allait échapper, lorsque Michel ayant fait approcher Basile, lui dit à l'oreille : *Veux-tu donc que je périsse ? Choisis de la mort de Bardas ou de la mienne.* Basile tire aussitôt son épée, en criant : *A moi, braves gens, sauvez l'empereur!* A ce cri, Bardas se jette aux pieds du prince pour demander grâce. Basile lui porte le premier coup, tous les conjurés fondent sur lui, et le mettent en pièces [1].

LVII. Suites de ce meurtre.

Les gardes de Bardas, entendant les cris de leur maître, se jetaient en foule dans la tente pour le défendre, et l'empereur courait le plus grand péril, si Constantin, grand-prévôt de l'armée [2], ne les eût enveloppés sur-le-champ avec sa troupe qu'il tenait toute prête; il les harangua avec véhémence, les menaçant de la punition la plus sévère s'ils faisaient aucun mouvement, et leur promettant récompense s'ils se tenaient dans le devoir. Il les renvoya donc à leur quartier, les escortant au travers de l'armée, qui apprit avec effroi cette terrible catastrophe. La vue des membres du malheureux prince, que les conjurés portaient au bout de leurs piques, redoubla la terreur. Michel, qui ne s'était pas proposé d'autre exploit, s'embarqua dès le

[1] Génésius, l. 4, p. 51; parle d'un Chaldéen (de la Chaldée persique, je pense près de Trébizonde), nommé Tziphinaritès, qui se fit tuer en défendant Bardas.—S.-M.

[2] Ὁ τῆς βίγλης δρουγγάριος. Cont. Theoph. p. 128.—S.-M.

même jour, et partit pour Constantinople. C'était le 21 avril; l'armée le suivit à petites journées. Comme il abordait au port d'Acritas, près de Chalcédoine, tout le Bosphore et tout le rivage étant couvert d'une multitude infinie de peuple qui était venu à sa rencontre, il aperçut sur le haut d'un rocher un moine qui lui criait de toutes ses forces : *Triomphez, prince, vous avez versé le sang de votre oncle, de votre second père. Malheur à vous, malheur à vous! ce sang retombera sur votre tête.* Michel et Basile donnèrent ordre à un soldat d'aller couper la tête à ce moine insolent; mais le peuple étant accouru, l'arracha des mains de l'exécuteur, en criant *que c'était un insensé possédé du démon, qui le faisait parler malgré lui.*

LVIII. Conduite de Photius.

Anast. in Nicolao. Nicet. in Ign. ap. Conc. Labb. t. 8, p. 1229. Fleury, hist. ecclés. l. 50, art. 42, 49 et suiv.

Bardas n'avait cessé de persécuter Ignace. Avant son départ de Constantinople, troublé sans doute par ses remords, il avait vu en songe ce saint prélat l'accuser devant le tribunal de Dieu, et demander justice. Irrité de cette vision, il avait donné ordre de le resserrer plus étroitement, et de le traiter avec plus de rigueur. Après la mort de Bardas, Photius, assez pénétrant pour voir que Basile n'avait fait périr le césar que pour prendre sa place, et qu'il n'épargnerait pas l'empereur même, prit conseil des conjonctures pour régler sa conduite. Il avait fait sa cour à Bardas, auquel il devait sa fortune; dès qu'il fut mort, il se déclara contre lui, et, comme il ignorait encore quel serait le succès du combat que l'ambition de Basile allait livrer à l'empereur, il s'efforça de les ménager tous deux. Mais pendant que la cour, occupée d'intrigues et de cabales, perdait entièrement de vue les affaires de la religion, il exerçait impunément sa tyrannie sur ceux qui, demeurant

fidèles à leur légitime patriarche, s'étaient séparés de sa communion. Les magistrats, qu'il gagnait par ses libéralités et par son adresse, servaient sa vengeance. Pour grossir son parti, il se fit établir par l'empereur dépositaire et distributeur de tous les legs pieux, moyen sûr d'acheter par ses largesses grand nombre de partisans, sans qu'il lui en coutât rien. De plus, comme il était très-savant, et qu'il rassemblait dans son palais une foule de disciples et de gens d'esprit des premières familles, qui venaient prendre ses leçons, il n'en admettait aucun qui n'eût protésté par écrit que, sur les affaires de l'Église, il lui demeurerait inviolablement attaché.

LIX. Les légats du pape ne sont pas reçus à Constantinople.

Le pape, de son côté, n'oubliait rien pour décréditer Photius. Bogoris [1], roi des Bulgares, ayant envoyé à Rome des ambassadeurs [2] pour consulter le pape sur plusieurs articles concernant la religion, et pour lui demander des évêques et des prêtres, le pape répondit à ces questions par une grande lettre qui fait un des plus beaux monuments de l'histoire ecclésiastique. Cette occasion lui parut favorable pour faire passer à Constantinople les lettres qu'il adressait à l'empereur, à Photius, aux évêques, et à tous les autres dont nous avons déja parlé. La route de Bulgarie était plus sûre que celle de la mer, dont les Grecs étaient les maîtres. Il fit donc accompagner les deux évêques [3] qu'il en-

[1] Anastase-le-Bibliothécaire, *De vit. pont. rom.*, p. 220, et plusieurs historiens grecs, lui donnent le nom de Michel, qui est celui qu'il avait pris au baptême. Voyez ci-dev. p. 190.—S.-M.

[2] Ces ambassadeurs y arrivèrent le 14 août 866. Anast. *De vit. pont. rom.*, p. 219. Selon les annales de Saint-Bertin, ann. 866, le fils même du roi des Bulgares était dans cette ambassade.—S.-M.

[3] Paul, évêque de Populonie, et Formose, évêque de Porto.—S.-M.

voyait aux Bulgares, de trois légats[1] qui, étant arrivés en Bulgarie, prirent le chemin de Constantinople; mais ils furent arrêtés sur la frontière par le commandant[2] qui, les traitant avec insulte, les obligea de retourner sur leurs pas : l'empereur lui-même dit aux résidents des Bulgares que, sans la considération qu'il avait pour leur roi, qui protégeait ces émissaires du pape, il les aurait mis hors d'état de revoir jamais l'Italie[3].

IX. Photius prononce contre le pape une sentence de déposition.

Photius, plus ardent encore que l'empereur, ayant appris que les légats, en Bulgarie, le faisaient passer pour un usurpateur, résolut de pousser à bout le pape Nicolas, et de se venger de l'excommunication, en le déposant lui-même; pour cet effet, il mit en œuvre une impudente fourberie, dont on n'a jamais vu d'autre exemple. Comme il était parfaitement instruit des canons et de la discipline de l'Église, il supposa un concile œcuménique, dont il fabriqua les actes avec tant de soin, que jamais une pareille assemblée ne paraissait avoir été plus régulière. On y voyait des accusateurs qui demandaient justice, des témoins qui déposaient contre le pape Nicolas. Photius prenait d'abord le parti du pape : il ne voulait pas qu'on le condamnât en son absence. Les Pères du concile décidaient au contraire, et Photius, se rendant enfin à leur autorité, prononçait, selon l'avis unanime, la déposition de Nicolas : il déclarait excommunié quiconque communiquerait avec lui. Il trouva vingt-et-un évêques assez corrompus pour sou-

[1] Donat, évêque d'Ostie, avec Léon et Marin, prêtre de l'Église romaine. Anast. *De vit. pont. rom.*, p. 220.—S.-M.

[2] Il se nommait Théodore. — S.-M.

[3] *Imperator legatis regis Bulgarorum ita fertur dixisse, nisi per Bulgariam missi sedis apostolicæ venissent, nec faciem meam, nec Romam diebus vitæ suæ viderent.* Anas. *De vit. pont. rom.*, p. 220. —S.-M.

scrire ces actes, et il y ajouta lui-même plus de mille souscriptions. On y voyait les noms de l'empereur, de Basile, des légats, des trois patriarches d'orient, des abbés, du clergé, de tous les sénateurs. Photius avait fait signer l'empereur pendant qu'il était ivre; les autres seings étaient supposés. Pour engager Louis, empereur d'occident, à chasser Nicolas du saint siége, et pour mettre dans ses intérêts Ingelberge, femme de ce prince, il portait l'audace jusqu'à supposer des acclamations dans lesquelles le concile donnait à Louis le titre d'empereur, que les Grecs lui refusaient, et à sa sa femme celui d'Auguste et de nouvelle Pulchérie. Il envoya ce roman si bien contrefait à Louis et à Ingelberge par deux évêques, avec des présents et des lettres remplies de flatteries. Il composa ensuite une lettre circulaire qu'il répandit dans tout l'orient; il y représentait comme autant d'erreurs capitales les usages de l'Église latine, qui ne s'accordaient pas avec les pratiques de l'Église grecque; il accusait surtout les Latins d'une impiété horrible, pour avoir inséré dans le symbole le mot *Filioque;* dire que le Saint-Esprit procède du Fils ainsi que du Père, c'était, selon lui, admettre deux principes dans la Trinité, c'était se rendre indigne du nom de chrétien; et ce reproche, inventé par Photius, fait encore aujourd'hui un des prétextes du schisme des Grecs. Cependant cette addition, assez ancienne dans l'Église latine, n'était devenue une hérésie aux yeux de Photius que depuis qu'il avait été condamné par le pape; la profession de foi qu'il avait envoyée à Rome avec sa lettre synodique, huit ans auparavant, était conforme dans tous les points à la croyance de l'Église romaine. Il envoya au roi des

Bulgares une lettre pareille, avec la souscription, sans doute supposée, de Michel et de Basile. Les deux empereurs (car Basile était alors associé à l'empire) demandaient à ce prince d'obliger les légats du pape à abjurer ces erreurs, et à reconnaître Photius pour patriarche œcuménique.

LXI. Basile associé à l'empire. Leo, p. 466. Cedr. t. 2, p. 556. Zon. l. 16, t. 2, p. 166. Manass. p. 107. Glyc. p. 293. Cont. Theoph. p. 128, 129. Const. Porph. Vit. Bas. p. 148, 149. Sym. p. 448, 449. Georg. p. 539.

Toutes ces faussetés de Photius n'étaient aperçues ni de Michel, toujours enseveli dans la débauche, ni de Basile, uniquement occupé des projets de son ambition. Bardas avait été chargé du poids de toutes les affaires, qui, depuis sa mort, retombait sur l'empereur, incapable de le soutenir : il le reconnaissait lui-même sans en avoir de honte. Jamais ce prince n'avait connu d'autre usage de la puissance souveraine qu'une oisiveté licencieuse, ni d'autre privilége que l'impunité. D'ailleurs, il se voyait sans enfants, et, quoiqu'il n'eût encore que vingt-sept ans, sa jeunesse, flétrie dans sa fleur, ne lui laissait aucune espérance de postérité. Il jeta donc les yeux sur Basile pour l'associer à l'empire. L'histoire nous a conservé le détail de cette inauguration. Le soir de la veille de la Pentecôte [1], l'empereur envoya secrètement ordre à Photius de faire les dispositions nécessaires pour couronner Basile le lendemain. Dès le matin, le peuple assemblé dans la chapelle du palais, vit avec surprise placer deux siéges sur l'estrade destinée à l'empereur. Bientôt après, l'empereur sortit de son appartement dans le plus pompeux appareil. Basile marchait derrière lui, revêtu de son manteau de cérémonie, et portant l'épée du prince, en qualité de premier chambellan. Arrivé à la porte de la chapelle,

[1] Le 26 mai 866.—S.-M.

l'empereur, sans déposer sa couronne comme c'était la coutume, s'avança jusqu'à l'entrée du sanctuaire, et monta sur son trône. Basile s'assit sur le plus haut degré de l'estrade; au-dessous de lui, le grand logothète Léon tenant en main un cahier; sur le plus bas degré, les officiers de la chambre de l'empereur. Lorsqu'ils eurent pris leurs places, le logothète se levant lut à haute voix ces paroles : *Le césar Bardas avait attenté à ma vie, et son dessein criminel aurait réussi sans la vigilance de Basile et de Symbace. Il a porté la peine que méritait sa perfidie. Connaissant la fidélité de Basile, le zèle dont il a été animé pour la conservation de mes jours, et la tendre affection qu'il me porte, je lui confie le soin de mon empire; je partage avec lui mon autorité, et je veux que tous mes sujets le reconnaissent pour empereur.* Basile fondait en larmes. L'empereur prit sa couronne, et la mit entre les mains de Photius, qui la porta sur l'autel et prononça sur Basile une formule de prières. Ensuite les officiers de la chambre ôtèrent à Basile le manteau de chambellan, et le revêtirent des ornements impériaux. Basile se prosterna aux pieds de l'empereur, et Photius, ayant repris la couronne sur l'autel, la posa sur la tête de Basile. En ce moment toute l'assemblée s'écria : *Longues années à Michel et à Basile!* et l'on célébra le saint sacrifice.

LXII. Complot et punition de Symbace. Leo, p. 467. Cedr. t. 2. p. 566, 567, 569. Zon. l. 15, t. 2, p. 167.

L'ambition fit tous les crimes de Basile. Dans une cour où la vertu est en honneur, on s'efforce de paraître vertueux pour avancer sa fortune; le malheur des conjonctures avait exigé de Basile un effort tout contraire : pour s'élever, il lui avait fallu se prêter à des désordres dont il était éloigné par caractère. Dès qu'il

Const. Porph. Vit. Bas. p. 149, 150, 163, 164. Sym. p. 449. Georg. p. 539, 540.

n'eut plus rien à désirer, il rentra dans son naturel: sage, bienfaisant, sobre, modéré dans toute sa conduite, il gagna bientôt tous les cœurs, et l'Empire reconnut que le seul bon usage que Michel eût fait de sa puissance était de la partager. Mais Symbace, qui n'avait contribué à la chute de Bardas que dans l'espérance de monter à sa place, vit avec dépit qu'il avait été joué par Basile. Dévoré de jalousie, il se ligue avec George Pégane, gouverneur d'Hellespont[1], qui lui fournit des troupes. Ils se mettent en campagne, et publient un manifeste rempli de protestations d'un attachement inviolable à Michel, leur légitime empereur, et d'invectives contre Basile, fourbe, artificieux, qui, né dans la poussière, nourri dans la mendicité, après avoir traîné sa jeunesse dans les plus vils emplois, avait, par ses basses flatteries, réussi à séduire le prince, et s'était enfin assis à côté de lui pour le précipiter lui-même. A les entendre, loin d'être rebelles, ils étaient les sujets les plus zélés et les plus fidèles; c'était pour l'honneur et le salut du prince qu'ils prenaient les armes; et, sous ce prétexte ordinaire aux révoltés, ils ravagent le pays, pillent les villes et les campagnes, brûlent les maisons, et couvrent les bords de la Propontide et du Bosphore de sang et de carnage; ils courent toute la côte, et mettent le feu aux vaisseaux destinés pour Constantinople. Basile fait marcher des troupes, dont il donne le commandement à Nicéphore [Maleïnus[2]], homme sage et prudent, qui, pour ne pas

[1] Commandant du thème d'*Opsicium*, κατὰ τὸ Ὀψίκιον ἡγεῖτο ςρατηγίδος. Const. Porph. *Vit. Bas.* p. 149.—S.-M.

[2] Ὁ Μαλέϊνος. Ce personnage était, je crois, un des seigneurs arméniens de la frontière orientale de l'Empire, de la famille qui a produit les empereurs Nicéphore, Phocas, et Jean Tzimiscès, qui vécurent au

opiniâtrer les esprits et faire de cette rébellion naissante une guerre civile, ne se pressa point de combattre. Il fit courir dans l'armée rebelle des billets d'amnistie pour ceux qui se détacheraient des chefs de la révolte, avec promesse de récompense à quiconque les livrerait. Cet expédient lui réussit. L'hiver étant venu, les séditieux se séparèrent, et les deux chefs, réduits à se cacher [1], furent bientôt trahis par leurs propres partisans. Pégane fut pris le premier, et conduit à Constantinople. Après qu'on lui eut crevé les yeux et coupé le nez, on le fit demeurer pendant trois jours assis sur une pierre près de la colonne milliaire, dans la grande place, tenant à la main une tasse où les passants jetaient quelque aumône. Trente jours après, Symbace fut surpris dans une hôtellerie. On le conduisit à l'empereur, qui, pour se divertir aux dépens de ces malheureux, voulut que Pégane allât au-devant de lui, marchant à reculons, et lui portant sous les narines la fumée de l'encens qu'il tenait dans un tesson de terre. On traita Symbace [2] comme on avait traité Pégane, et, de plus, on lui coupa la main droite. Ensuite on les renvoya dans leurs maisons, avec défense d'en jamais sortir sous peine de la vie. Si l'on en croit

milieu du siècle suivant.—S.-M.

[1] Selon Constantin Porphyrogénète, *Vit. Bas.*, p. 150, Symbatius ou Sembat se retira dans un fort qu'il appelle *le large rocher*, εἰς τὸ τῆς Πλατείας λεγομένης Πέτρας φρούριον, et Pégane à Cotyæum. Selon George-le-Logothète, *Chron.*, p. 449, Symbatius fut pris dans la Celtzène, pays de l'Arménie romaine, par un personnage nommé Maléïnus, Κρατεῖται δὲ καὶ ὁ Συμβάτιος, παρὰ τοῦ Μαλεΐνου εἰς Κελτζινήν. Le pays qu'on appelait à cette époque la Celtzène, était celui qui, dans l'antiquité, avait été nommé Acilisène. —S.-M.

[2] Syméon-le-Logothète, *Chron.*, p. 449, et George-le-Moine, *Chron.*, p. 530, disent qu'on leur creva seulement un œil.—S.-M.

Constantin Porphyrogénète, petit-fils de Basile, ce prince, après la mort de Michel, non-seulement leur pardonna, mais s'efforça même de les consoler, en les comblant de bienfaits, et les faisant souvent manger à sa table.

An 867.

LXIII. Michel veut faire périr Basile.

Leo, p. 457, 468, 469. Cedr. t. 2, p. 556, 557, 567. Zon. l. 16, t. 2, p. 166, 167. Manass. p. 105, 107. Glyc. p. 291 et seqq. Joël, p. 179. Cont. Theoph. p. 129, et seqq. Const. Porph. Vit. Bas. p. 151, 154 et seqq. Sym. p. 428, 450 et seqq. Georg. p. 526, 542, 543. Nicet. in Ign. ap. concil. Labb. t. 8, p. 1226. Genes. l. 4, p. 54. Ducange, fam. Byz. p. 138.

Depuis que Basile partageait avec Michel la dignité impériale, les désordres de ce prince lui étaient devenus plus insupportables : il en croyait aussi partager la honte, et ne cessait de l'exhorter à changer de vie. Ces fréquentes remontrances le rendirent odieux. Michel écouta plus volontiers ses compagnons de débauche, qui lui conseillaient de se défaire de ce censeur incommode : l'un d'entr'eux s'offrit à l'exécution, et ayant accompagné Basile à la chasse, il lui lança un trait comme pour frapper la bête; mais il manqua son coup. A l'instant le cheval de l'assassin s'étant effarouché emporta son maître au travers de la forêt, dans les rochers, dans les précipices. Ce malheureux, près de mourir, avoua son crime, exhortant ses camarades à respecter les jours de Basile, dont Dieu se déclarait le protecteur.

Michel persista dans le dessein de le faire périr. Après une course de chars, où, selon la coutume, il avait remporté la victoire, il donna un grand souper aux seigneurs qui avaient couru avec lui; l'impératrice et Basile y assistaient. Au milieu de la joie du festin, un rameur de la trirème impériale, nommé Basilicin [1], favori du prince à cause de sa bonne mine et de ses ta-

LXIV. Il fait un nouvel empereur.

[1] Constantin Porphyrogénète, *Vit. Bas.*, p. 156, dit que ce personnage était de Nicomédie, et frère de Constantin Cabalinus, qui fut deux fois préfet de Constantinople. Syméon-le-Logothète, *Chron.*, p. 450, le nomme Basiliscianus.—S.-M.

lents en fait de débauche, prit la liberté de se mêler dans la conversation, et de faire un pompeux éloge de l'admirable dextérité de l'empereur. Michel, dont le vin avait déja troublé la raison, enivré encore par des flatteries dont il était idolâtre, fit apporter de sa garderobe les habits impériaux, et en revêtit Basilicin en lui donnant le titre d'empereur. Le matelot interdit, ayant honte d'accepter ces ornements, jetait les yeux sur Basile; mais l'empereur se mit en colère, et Basile lui fit signe d'obéir. Michel alors se tournant vers Basile: *Vois-tu*, dit-il, *que la pourpre lui sied mieux qu'à toi? Je t'ai fait empereur; ne suis-je pas le maître d'en faire un autre?* Il impose silence à l'impératrice, qui, ne pouvant retenir ses larmes, tâchait de lui faire entendre qu'une pareille extravagance anéantissait la majesté impériale. Pour lui, il s'applaudissait tellement de ce caprice insensé, que, dès le lendemain matin, il conduisit au sénat Basilicin revêtu de toutes les marques de sa nouvelle dignité; il le présenta aux sénateurs, leur déclarant qu'il l'avait associé à sa puissance, et les prenant eux-mêmes à témoin qu'il avait fait un meilleur choix que dans la personne de Basile. Tous les sénateurs, étonnés de cette incroyable folie, demeurèrent dans le silence, se regardant les uns les autres sans oser lever les yeux sur l'empereur, qu'ils jugeaient entièrement dépourvu de raison.

LXV. Mort de Michel.

Cependant Basile, recevant de toute part avis que sa perte était résolue, se détermina enfin à prévenir l'empereur. Théodora, mère de Michel, enfermée dans un monastère, avait conservé un appartement voisin de celui de son fils, dans le palais de Saint-Mamas, hors de la ville, où elle avait la liberté d'aller quelque-

fois prendre l'air avec ses filles. Elle voulut y donner à souper à son fils et à toute sa cour. Elle invita Basile et Ingérine; Basilicin même ne fut pas oublié. Ce fut cette occasion que choisit Basile pour se défaire de ses ennemis; et il est remarquable que des conjurations rapportées dans l'histoire un grand nombre s'est exécuté dans la sécurité de la table, soit par le poison, soit par le fer. Basile communiqua son dessein à plusieurs seigneurs, disposés à tout entreprendre pour se délivrer d'un prince extravagant qui déshonorait l'empire. C'était le 24 septembre. On se mit à table à l'entrée de la nuit, et avant neuf heures du soir Michel était ivre. Basile s'en étant aperçu se leva de table, et, laissant sa femme Ingérine amuser de ses plaisanteries son ancien amant, il eut soin d'embarrasser la serrure de l'appartement de l'empereur afin qu'on ne pût le fermer. Il revint aussitôt, et, un moment après, l'empereur, plongé dans le sommeil, se fit conduire à son lit par Basile, qui le quitta après lui avoir baisé la main. Basilicin, dans le même état que Michel, se jeta sur un autre lit; tous deux s'endormirent aussitôt. Un moment après, le chambellan Ignace, se tenant debout à l'entrée de la chambre, qu'il ne put fermer, vit arriver Basile avec une troupe armée. Tandis qu'il s'opposait à leur passage, et qu'on le poussait avec violence jusqu'au lit du prince, l'empereur s'éveilla au bruit du tumulte; et, comme il levait les deux mains en jetant de grands cris, un des conjurés, nommé Jean Chaldée [1], les lui trancha de deux coups de sabre, et l'acheva de plusieurs coups.

[1] Ἰωάννης ὁ Χάλδης. C'était un des assassins du César Bardas. Voy. ci-dev. § 56, p. 233, not. 4. — S.-M.

D'autres[1] massacraient Basilicin. Pendant ce temps-là, Marien, frère de Basile, bien accompagné, défendait l'entrée contre les domestiques de l'empereur. Après cette exécution, Basile avec sa troupe[1] courut au grand palais, dont il força les portes. Il y fit venir Ingérine en magnifique équipage, et renvoya l'impératrice Eudocie chez ses parents. Il donna ordre à Paul, son chambellan, de pourvoir à la sépulture de Michel. Paul s'étant transporté au lieu de l'assassinat, trouva ce malheureux prince couché par terre, les entrailles hors du corps; autour de lui, sa mère et ses sœurs fondaient en larmes, et jetaient des cris lamentables. L'ayant enveloppé dans la housse de son cheval, il le fit jeter dans une barque et porter à Chrysopolis, où il fut enterré sans pompe dans un monastère. Michel avait régné vingt-cinq ans et huit mois; il mourut dans sa vingt-neuvième année.

LXVI. Fin tragique des assassins de Michel.

Les historiens observent que les assassins de Michel firent une fin tragique; ce qu'ils ne manquent pas d'attribuer à la vengeance divine. Mais la prospérité du règne de Basile, auteur du meurtre, prouve que la justice de Dieu ne punit pas toujours en cette vie les plus grands criminels. Jacobize, qui avait tué Basilicin, étant à la chasse avec l'empereur, laissa tomber son épée, et tandis qu'il descendait de cheval pour la ramasser, son pied s'étant embarrassé dans l'étrier, le cheval prit l'épouvante, emporta son maître

[1] Apélatès et Iacobitzès.—S.-M.

[2] Son cousin Asylæon, Ἀσυλαίων, le Perse Eulogius, et Ardabasde, Ἀρδάβασδος, commandant des troupes étrangères, ἑτερραίχος, et d'autres. La Chronique de George-le-Moine, p. 542, fait connaître encore Pierre-le-Bulgare, dont il a été question, § 56, p. 233, not. 4, Bardas, père de Basile Rector, Symbatius ou Sembat, frère de Basile.—S.-M.

au travers des vallons et des précipices, et le mit en pièces. Jean Chaldée était à la tête d'une armée [1]; accusé d'avoir tramé un complot contre l'empereur, il fut mis en croix [2]. Asyléon, cousin de Basile [3], avait été relégué dans une de ses maisons de campagne, au voisinage de Constantinople, en punition des cruautés barbares qu'il exerçait sur ses domestiques. Une nuit ils l'assassinèrent, et furent brûlés vifs, après qu'on leur eut coupé les mains et les pieds. Le Perse Apélatès et Constantin Toxaras, qui avaient eu part au meurtre de Michel, périrent aussi d'une mort funeste : l'un fut rongé des vers, l'autre fut massacré dans le pays de Cibyre où il commandait. Enfin Marien, frère de Basile, s'étant rompu le pied en tombant de cheval, mourut de sa blessure. La nièce de Basile, qui fut mariée à Participace [4], doge de Venise, devait être fille de ce Marien, ou de quelqu'une de ses sœurs.

[1] Ou plutôt commandant de la Chaldée pontique, ϛρατηγὸς Χαλδαίας. Ce pays était sa patrie. Voyez ci-dev. § 65, p. 247, not. 2.

[2] Par ordre d'André, maitre de la milice ou stratélate, selon Syméon-le-Logothète, *Chron.*, p. 454. — S.-M.

[3] Selon Syméon-le-Logothète, *Chron.*, p. 454, Asylæon était frère de Basile, ὁ δὲ ἀδελφὸς τοῦ βασιλέως Ἀσυλαίων. Dans la chronique de George-le-Moine, il est appelé ἐξάδελφος, c'est-à-dire fils du frère de Basile.—S.M.

[4] Jean Participacio. Cette alliance de la race de Basile avec les princes de Venise, n'est fondée que sur une indication tirée par Ducange de Sansorino, dans son histoire de Venise, l. 11, p. 179. Je ne la crois pas exacte; il est au moins certain que la chronique d'André Dandolo, auteur plus ancien et bien informé, et qui parle assez en détail de ce doge, ne dit rien de cette alliance, et cependant il parle assez en détail de la famille de ce souverain.—S.-M.

FIN DU LIVRE SOIXANTE-DIXIÈME.

LIVRE LXXI.

I. Basile seul empereur. II. Il rétablit les finances. III. Réforme de la judicature. IV. Tranquillité publique rétablie. V. Photius chassé fait place à Ignace. VI. Reconnaissance de Basile. VII. Réglements de Basile sur la milice. VIII. Les Sarrasins lèvent le siége de Raguse. IX. Les barbares de la Dalmatie rentrent dans l'obéissance. X. Continuation de l'affaire de Photius. XI. Préparatifs du huitième concile général. XII. Concile. XIII. Suite du concile. XIV. Les Bulgares se soumettent à l'Eglise de Constantinople. XV. Événements divers. XVI. Guerres des Sarrasins en Italie. XVII. Prise de Bari sur les Sarrasins. XVIII. La religion chrétienne s'étend en Russie. XIX. Incursions des pauliciens. XX. L'empereur marche contre eux en personne. XXI. Basile prend plusieurs villes aux Sarrasins. XXII. Il passe l'Euphrate. XXIII. Expédition de Malatia. XXIV. Nouvelle expédition contre Chrysochir. XXV. Défaite des pauliciens. XXVI. Destruction de Téphrique et des pauliciens. XXVII. Débauches de la sœur et de la femme de Basile. XXVIII. Conversion des Juifs. XXIX. Basile piqué par un serpent. XXX. Guerre contre les Sarrasins. XXXI. Caractère des Sarrasins de ce temps-là. XXXII. Succès de Basile en Cilicie. XXXIII. Son retour. XXXIV. Victoire d'André-le-Scythe. XXXV. Stypiote battu par les Sarrasins. XXXVI. État de l'Empire en Italie. XXXVII. Contestation entre Rome et Constantinople au sujet des Bulgares. XXXVIII. Sainteté de Bogoris. XXXIX. Photius succède à Ignace. XL. Conduite de Photius rétabli. XLI. Le pape reconnaît Photius pour patriarche. XLII. Concile de Constantinople en faveur de Photius. XLIII. Suite des événements qui concernent

---

BASILE *surnommé* LE MACÉDONIEN.

An 867.

1\. Basile seul empereur.

Cedr. p. 567, 568, 569. Zon. l. 16, t. 2, p. 167. Leo, p. 470 Manass. p. 107, 108. Glyc. p. 294, 295. Contin. Theoph. p. 108. Const. Porph. p. 151, 157 et seqq. Sym. p. 436, 453, 454. Georg. p. 543, 544. Genes. p. 61.

Dès que Basile se fut mis en possession du palais, il se fit conduire en pompe à Sainte-Sophie, pour y recevoir la couronne des mains du patriarche. Il était accompagné de sa femme Eudocie Ingérine, et de ses deux fils Constantin et Léon. Arrivé au pied de l'autel, se prosternant devant l'image de Jésus-Christ, il élève sa voix et s'écrie : *Seigneur, vous me donnez la couronne ; je la mets à vos pieds, et je me consacre tout entier à votre service.* Ces paroles excitent dans l'assemblée une sorte d'enthousiasme ; le clergé, les sénateurs, les officiers du palais applaudissent par des acclamations réitérées ; le peuple surtout et les soldats versent des larmes de joie, ils se félicitent d'avoir un empereur qui, ayant passé par tous les degrés de l'infortune, avait appris à compatir aux malheurs des

hommes. Ils ne furent pas trompés dans leur espérance. Pour parvenir à la couronne, Basile avait joint au mérite personnel les ressources de l'intrigue et l'audace des forfaits : dès qu'il ne lui en coûta plus rien pour être vertueux, il ne conserva que ses bonnes qualités. Son règne ferma pour quelque temps les plaies que tant de mauvais princes avaient faites à l'Empire; ce fut un de ces remèdes puissants qui raniment la vieillesse, et la soutiennent sur le penchant de la caducité.

II. Il rétablit les finances.

Il donna ses premiers soins au rétablissement des finances. Les largesses qu'il avait faites, selon l'usage, dans la cérémonie de son couronnement, avaient été tirées de ses propres fonds. Dès qu'il fut couronné, il se fit ouvrir le trésor impérial, en présence des principaux du sénat et des officiers du premier ordre. Il ne s'y trouva que trois cents livres pesant d'or, et quelques sacs d'argent. Il se fit apporter les registres de l'emploi, et, après avoir examiné les divers articles des énormes profusions de son prédécesseur, il délibéra sur le parti qu'il devait prendre pour réparer tant de pertes. Le conseil était unanimement d'avis de faire rapporter toutes ces sommes par ceux qui les avaient reçues : l'empereur, usant d'indulgence, même pour des gens qui n'en méritaient pas, n'exigea que la moitié de la restitution ; et cette moitié, diminuée encore par les fraudes et les subterfuges, ne produisit au trésor que trente mille livres pesant d'or, somme bien modique, pour fournir aux besoins d'un grand empire, mais qui, jointe au retranchement de toute dépense superflue, se trouva suffisante pour soutenir les frais de plusieurs guerres, non-seulement sans surcharger les sujets, mais même en diminuant les impôts. Il sem-

bla, disent les historiens, que Dieu voulût récompenser Basile de ses libéralités et de ses aumônes, par la découverte de plusieurs trésors enfouis dans la terre, que l'on vit sans murmure adjugés au fisc, devenu le trésor de l'État.

III. Réformes de la judicature.

Tout était corrompu; les charges étaient purement vénales : on n'avait besoin ni de probité, ni de science, ni de mœurs, pour décider du sort des autres hommes. Basile employa toute son attention à choisir des juges éclairés et vertueux, supérieurs à l'argent, à la faveur, à la crainte, uniquement favorables au bon droit et à l'innocence. Pour bannir absolument l'intérêt de tous les tribunaux, il fit publier dans tout l'Empire des édits qui défendaient aux juges de rien recevoir des parties, sous quelque prétexte que ce fût; et, se chargeant lui-même de récompenser leurs travaux, il leur assigna des honoraires suffisants pour vivre sans luxe, et proportionnés à leur dignité, mais à condition qu'ils rempliraient exactement leurs fonctions. Il fit plus, et c'est ce qu'il n'imita d'aucun prince, et ce qu'aucun prince n'a jamais imité de lui : il avait observé qu'un homme riche, mais injuste, prend souvent avantage de son opulence pour susciter des chicanes à un homme sans fortune, qui, ruiné par les délais et par les frais des procédures, avant que d'avoir obtenu justice, est forcé d'abandonner son droit. Pour tenir la balance égale entre le pauvre et le riche, il se mit du côté du pauvre, et assigna des fonds pour faire subsister les plaideurs indigents jusqu'à la décision de leur procès. C'est surtout dans les campagnes, dans les provinces, et loin des yeux du prince, que la tyrannie des hommes puissants écrase leurs inférieurs : Basile, ennemi de l'oppression,

voulait être informé de toutes les vexations; et, si la magistrature était trop faible pour les arrêter, il l'appuyait de toute la force de l'autorité souveraine. La grande salle nommée Chalcé, qui servait de vestibule au palais, et dans laquelle se rendait la justice, menaçait ruine; il la répara et l'embellit; il établit encore deux autres tribunaux, l'un dans le palais de Magnaure, l'autre dans le cirque. Il assistait lui-même aux jugements, lorsque les autres affaires lui en laissaient le loisir; sa présence procurait un double avantage, elle contenait les juges dans les bornes d'une exacte justice, et leur conciliait le respect des peuples. Mais il n'y avait aucun tribunal qu'il fréquentât plus assidûment que la Chambre du trésor; c'était-là que se décidaient les affaires qui concernaient le recouvrement des impôts, source féconde d'injustices. Plus sévère à l'égard des financiers qui exigeaient ce qui n'était pas dû, qu'à l'égard des sujets qui ne payaient pas ce qu'ils devaient, il aimait mieux souffrir la perte de ses droits, que de prêter son nom à des injustices criantes. Les rôles des receveurs étaient écrits en notes inintelligibles au peuple, ce qui donnait lieu à des exactions arbitraires; il ordonna qu'ils seraient écrits en lettres communes et sans abréviations, afin que chacun pût vérifier à quelle somme il était taxé. Les dépenses des bureaux avaient été jusqu'alors sur le compte des peuples; c'était un accroissement à la contribution : Basile le retrancha, et prit sur son compte les frais des registres et des commis. Il entreprit encore un plus grand ouvrage, ce fut la réforme des lois. Le corps du droit civil était un amas confus de lois surannées et abolies par l'usage, mêlées avec celles qui étaient en vigueur;

il s'agissait de supprimer les premières, d'éclaircir et d'abréger les autres, et de les réduire dans un ordre méthodique et facile à retenir. Basile commença par faire traduire en grec celles qui n'étaient qu'en latin. Mais son projet ne fut exécuté en entier que par son fils Léon; c'est ce qu'on appelle le recueil des Basiliques. J'en parlerai plus en détail sous le règne de Léon.

IV. Tranquillité publique rétablie.

La vigilance de l'empereur, qui, non content de couper toutes les branches de l'injustice, en arrachait jusqu'à la racine, fit circuler dans toutes les veines de l'État la paix, la sûreté, l'abondance. L'Empire semblait renaître sous un ciel pur et serein; la violence et la fraude enchaînées laissaient respirer la faiblesse et l'innocence. Chacun labourait sa terre et taillait sa vigne, sans craindre que des mains avides vinssent lui enlever le fruit de ses travaux. La fortune des pères était assurée aux enfants, dont le nombre n'était plus un fléau pour les familles. Au bout de quelque temps, les murmures et les plaintes, devenus depuis long-temps le langage commun de l'Empire, cessèrent si absolument, qu'un jour l'empereur s'étant transporté, selon sa coutume, à la chambre du trésor, il ne s'y trouva point de requête contre les exacteurs. Etonné de ce silence, il se persuada qu'on écartait les personnes lésées, et que la finance, toujours aussi entreprenante et aussi adroite qu'avide, empêchait les plaintes de parvenir jusqu'à lui. Dans cette pensée, il envoya de toute part des hommes de confiance pour s'informer par eux-mêmes de l'état de ses sujets. Après d'exactes perquisitions, on lui rapporta qu'en effet personne n'avait à se plaindre. Cette nouvelle, presque incroyable, lui tira des larmes de joie; il remercia Dieu d'un changement qui

n'avait pu être opéré que par sa main toute-puissante. Quel prince serait comparable à Basile, s'il était jamais permis d'acheter par un parricide le pouvoir de sauver les Etats?

Le soin des affaires civiles ne lui faisait pas perdre de vue celles de l'Église. Dès les premiers jours de son règne, il assembla dans son palais les évêques qui se trouvaient à Constantinople, et qui n'étaient pas créatures de Photius. Après avoir pris leur avis sur la conduite qu'il devait tenir avec cet usurpateur, il le chassa du siége, et l'enferma dans un monastère. Ce fut en cette occasion que l'on surprit les faux actes du prétendu concile supposé par Photius, dont j'ai parlé sous le règne précédent. L'exemplaire en fut porté au sénat et exposé aux yeux du peuple, qui fut frappé d'horreur à la vue d'une si étrange imposture. Ces actes furent représentés à Photius dans le huitième concile, et condamnés au feu. Aussitôt après la déposition du faux patriarche, Élie, commandant de la flotte, fut envoyé, avec le vaisseau impérial, pour ramener le patriarche légitime. Ignace rentra solennellement dans son église le dimanche 23 novembre, le même jour auquel il avait été chassé de la ville, dix ans auparavant. Tous les prélats, tous les abbés et les moines, qui avaient partagé sa disgrace, furent rappelés. Dès qu'il fut rétabli, il frappa d'interdiction Photius et tous ceux qu'il avait ordonnés, ou qui avaient communiqué avec lui. Pour réparer tant de scandales, il obtint du prince la convocation d'un concile général. Basile députa au pape Nicolas son écuyer Euthymius, pour le prier d'y envoyer ses légats; il écrivit en même temps aux trois patriarches

V. Photius chassé fait place à Ignace.

Nicet. in Ign. Cedr. p. 569. Leo, p. 470. Const. Porph. p. 163. Sym. p. 454. Georg. p. 544. Anast. in Nicolao. Bolland. in Theodora. Fleury, hist. ecclés. l. 51, art. 2, 4, 6, 8. Oriens Christ. t. 1, p. 247, 248.

d'orient, et à tous les évêques de l'Empire, pour les appeler au concile. Mais le pape Nicolas était mort le 13 novembre, et le député de l'empereur trouva sur le saint-siége Adrien II. Si l'on en croyait quelques auteurs, la disgrace de Photius n'aurait été qu'un effet de vengeance de la part de l'empereur. Ce prince, disent-ils, s'étant présenté un jour de fête à la sainte table, Photius lui refusa la communion, le traitant d'homicide et de meurtrier de son prince. Mais, outre qu'un trait si remarquable n'aurait pas échappé aux plus graves historiens, il ne s'accorde nullement avec le caractère souple et flatteur de Photius, qui ne sacrifiait qu'à sa fortune. De plus, sa déposition fut une des premières actions de Basile, plusieurs même la placent au lendemain de son couronnement; ce qui me paraît trop précipité. Basile avait des sûretés à prendre pour s'affermir lui-même, avant que de s'occuper du rétablissement d'Ignace.

An 868.

VI. Reconnaissance de Basile.

Cedr. p. 586, 587. Zon. t. 2, p. 173. Leo, p. 471, 472. Const. Porph. p. 194 et seqq. Sym. p. 456. Georg. p. 545.

Après avoir mis ordre aux affaires de l'État, il jeta les yeux sur ceux qui l'avaient servi dans son indigence. Le gardien de l'église de Saint-Diomède fut élevé à la dignité d'économe de Sainte-Sophie, et de syncelle du patriarche. Il avait trois frères, gens de mérite : l'un fut fait commandant de la garde de nuit; un autre, préfet de la chapelle du prince; le troisième, grand-trésorier de l'Empire. Le fils de Daniélis, que Basile avait adopté pour frère, fut revêtu de la charge de grand-écuyer. Daniélis elle-même vint à Constantinople, pour rendre ses hommages au prince dont elle avait commencé la fortune. Jamais princesse étrangère n'avait paru dans un si brillant équipage; jamais le plus puissant prince n'avait fait à l'empereur de si ri-

ches présents. Basile la reçut avec tous les honneurs qu'il aurait rendus à sa propre mère. Il l'honora même de ce titre auguste. Elle possédait dans le Péloponnèse une vaste étendue de terres; elle en fit une donation à l'empereur. Après avoir séjourné à Constantinople autant qu'elle voulut, comblée d'honneurs, elle retourna dans sa patrie, et laissa encore à son départ une marque de sa magnificence : l'empereur faisait bâtir une église dédiée au Sauveur, dont le pavé était de la plus belle mosaïque; elle donna de superbes tapis pour le couvrir tout entier. Tous les ans elle envoyait à l'empereur des présents de grand prix. Quoique fort avancée en âge, elle lui survécut, et vint une seconde fois à Constantinople rendre visite à l'empereur Léon, fils et successeur de Basile. Sa libéralité inépuisable se signala encore en faveur de ce prince : elle l'institua même son héritier, à la place de son fils qu'elle venait de perdre; et pria l'empereur d'envoyer un de ses officiers pour faire l'inventaire de ses biens. L'officier qui la suivit de près la trouva morte : il exécuta fidèlement toutes les dispositions marquées dans le testament. Outre la grande étendue des domaines, dans lesquels on comptait quatre-vingts métairies, le mobilier était immense, tant en or et en argent monnoyé, qu'en meubles et en vases précieux, en bestiaux, en chevaux, en esclaves. L'empereur en affranchit trois mille, qu'il envoya en Italie sur les terres dévastées par les courses des Sarrasins. Quoique l'empereur fût légataire universel, elle avait laissé à un petit-fils qui lui restait, une fortune égale à celle des plus riches particuliers. L'histoire ne dit pas par quels moyens Daniélis était parvenue à cette opulence; elle n'en au-

rait pas même parlé, sans sa générosité à la répandre. On ne sait pas le nom de son mari, et en effet, s'il n'était distingué que par sa fortune, il ne mérite pas d'être connu.

VII. Réglements de Basile sur la milice. Cedr. p. 569, 570. Const. Porph. p. 164, 165.

Michel avait laissé les frontières exposées aux Sarrasins du côté de l'occident, aux pauliciens du côté de l'orient, et Basile se préparait à les défendre. Mais il fallait mettre sur pied de nouvelles armées. Faute de paie ou de subsistance, presque tout avait déserté; il ne restait que de nouvelles milices sans habits, sans armes, sans courage. Basile rappela au drapeau les anciens soldats, qu'il attira par ses largesses; il incorpora dans les vieilles cohortes les nouvelles levées, qu'il fit dresser aux exercices. L'exemple des vieux soldats, les travaux assidus, l'exactitude de la discipline, les récompenses et les châtiments distribués avec justice, eurent bientôt formé de bonnes troupes, et lui rendirent des forces suffisantes pour rétablir l'honneur de l'Empire.

VIII. Les Sarrasins lèvent le siége de Raguse. Cedr. p. 569, 576, 577. Zon. t. 2, p. 167, 169, 170. Const. Porph. p. 169, 178, 179, 180. Idem, De adm. imp. c. 29, 30. Leo. Tact. c. 18.

Les Croates, les Serves, et toutes ces nations esclavonnes qui habitaient la côte de la Dalmatie, avaient secoué le joug de l'Empire, et ne reconnaissaient pour maîtres que leurs propres seigneurs. La plupart même avaient abjuré le christianisme. Les Sarrasins de Carthage profitèrent de ces mouvements; ils vinrent avec une flotte de trente-six voiles débarquer en Dalmatie, sous la conduite de trois chefs hardis et expérimentés. Après s'être rendus maîtres de plusieurs villes, ils allèrent mettre le siége devant Raguse, capitale du pays, et la tinrent long-temps assiégée. Les habitants se défendirent avec grand courage; mais, se voyant enfin réduits à l'extrémité, ils envoyèrent demander du se-

cours à Michel qui vivait encore. Que devaient-ils attendre d'un prince toujours plongé dans l'ivresse, et qui aurait abandonné une province plutôt qu'une partie de débauche? Par bonheur pour eux, Michel était mort avant que leurs députés arrivassent à Constantinople, et Basile, qui ressentait vivement tous les maux de l'Empire, se hâta de les secourir. Il équipa une flotte de cent vaisseaux, la chargea de troupes, et mit à la tête de cette expédition le patrice Oryphas, grand-amiral, dont l'expérience égalait la valeur. Les Sarrasins ne l'attendirent pas: dès qu'ils apprirent qu'il était en mer, ils levèrent le siége, qui durait depuis quinze mois, et gagnèrent les côtes de l'Italie.

IX. Les Barbares de la Dalmatie rentrent dans l'obéissance.

Cette activité de Basile fit sentir aux Esclavons que l'Empire avait un maître capable de les contraindre à l'obéissance. Comme ils entendaient en même temps louer sa douceur et sa justice, ils lui députèrent pour lui offrir leurs hommages, et pour le prier de les recevoir au nombre de ses sujets. Basile leur pardonna leur révolte, fit partir avec leurs députés des officiers pour rétablir le bon ordre, avec des prêtres pour les instruire et les ramener au sein de l'Église. Dès qu'on sut à la cour que ces peuples rentraient dans la soumission, toutes les cabales se mirent en mouvement, toutes les intrigues s'animèrent pour faire nommer tel ou tel gouverneur. C'était l'usage du règne précédent. Michel avait vendu toutes les places importantes, ou les avait laissé vendre par ses favoris. Basile repoussa toutes ces mains avides, qui offraient de grandes sommes pour les regagner avec usure par le pillage de la province; et, de peur que ces nations n'eussent à se repentir de leur retour à l'obéissance, il leur permit de

choisir elles-mêmes leurs préfets et leurs magistrats. Il taxa seulement les redevances que chaque ville paierait à l'Empire. Cette forme d'administration, qui approchait du gouvernement paternel, rendit ces peuples plus heureux et plus tranquilles qu'ils ne l'avaient été dans une tumultueuse liberté ; et la nation esclavonne, la plus étendue de toutes les nations de l'Europe, et qui, s'étant établie dans ce qu'on nomme aujourd'hui l'Esclavonie, s'était répandue dans la Bohème, la Moravie, la Silésie, la Pologne, et dans une partie de la Russie, devint auxiliaire de l'Empire dont elle avait ravagé les frontières. Basile, pour assurer sa puissance et prévenir les projets qu'on pourrait former sur sa succession, nomma empereur Constantin, son fils aîné, qu'il avait eu de Marie sa première femme.

X. Continuation de l'affaire de Photius.

La plus importante affaire dont Basile fût alors occupé, était de donner une forme régulière à la déposition de Photius. Ce prélat, armé de toutes les forces que peut fournir le génie, animé par l'ambition, par la jalousie, et par le dépit, remuait tout l'Empire du fond de sa retraite. Pendant les dix années qu'il avait gouverné l'Église de Constantinople, il avait rempli le plus grand nombre des siéges de l'orient. Trois cents évêques, la plupart ses créatures, soutenaient avec chaleur ses intérêts, et refusaient de reconnaître Ignace. Aussitôt après l'expulsion de Photius, Basile en avait écrit au pape ; il le consultait sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard de ceux qui avaient été ordonnés par le faux patriarche, ou qui communiquaient avec lui. Hadrien, dans sa réponse, félicitait Basile de la justice qu'il avait rendue à Ignace, et déclarait qu'il soutiendrait ce prélat avec le même zèle que Nicolas son

prédécesseur. Il écrivait aussi à Ignace, et lui témoignait sa surprise de ce qu'il ne l'avait pas informé de son rétablissement; il lui promettait l'appui du saint-siége. Ignace remercia le pape et le consulta, comme avait fait l'empereur, sur la manière dont devaient être traités les partisans de Photius. Il le priait d'envoyer ses légats à ce sujet pour assister au concile général. Hadrien, instruit de tout ce qui s'était passé, tint un synode dans lequel Photius fut frappé d'anathême: les actes du conciliabule qu'il avait tenu à Constantinople furent foulés aux pieds, et brûlés; on ajouta cependant que, s'il se soumettait à les condamner lui-même, on ne lui refuserait pas la communion laïque; et que ses adhérents, s'ils reconnaissaient leur faute, seraient traités avec indulgence. On prononça la sentence d'excommunication et de déposition contre tous ceux qui, après avoir eu connaissance de ce décret, retiendraient des exemplaires du conciliabule. Quant à Basile, quoique son nom parût dans la souscription de ces actes, ainsi que celui d'Ignace même, on déclara qu'il y avait été faussement inséré, et qu'on le reconnaissait pour empereur très-catholique.

An 869.

XI. Préparatifs du huitième concile général.

Hadriani II epistolæ. Nicet in Ign. Guillelmus in Hadriano II. Surius in Nic. Fleury, Hist. ecclés. l. 51, art. 3, 26,

Les actes de ce synode furent portés à Constantinople par trois légats, qui devaient assister au concile général convoqué par Basile. Ils étaient chargés de deux lettres du pape, l'une à l'empereur, l'autre au patriarche. Il mandait qu'il fallait examiner dans le concile la cause des clercs qui avaient communiqué avec Photius, déposer de tout ordre ceux que ce faux patriarche avait ordonnés, recevoir les autres qui souscriraient à la formule que leur présenteraient les légats, brûler les exemplaires du conciliabule, et faire

et suiv. Oriens Christ. p. 248.

souscrire à tous les évêques les décrets du synode de Rome. L'empereur, averti que les légats étaient en chemin, envoya au-devant d'eux un de ses écuyers jusqu'à Thessalonique; ils furent traités avec de grands honneurs dans tout le voyage; leur entrée à Constantinople le 25 septembre fut accompagnée de la pompe la plus solennelle; et ces légats dans toute leur conduite soutinrent avec dignité la primauté du saint-siége.

XII. Concile.

L'ouverture du concile se fit le 5e d'octobre 869, dans l'église de Sainte-Sophie. Les légats du pape y tenaient la première place. Après eux, siégeaient le patriarche Ignace et les légats des trois autres patriarches d'orient. Les Sarrasins, gagnés par les présents plutôt que par les prières de l'empereur, leur avaient accordé la liberté d'aller à Constantinople, sous prétexte de travailler au rachat des prisonniers qui se trouvaient entre les mains des Grecs. Onze des principaux officiers de la cour assistèrent à toutes les sessions, pour y maintenir le bon ordre. Il y eut dix sessions, et la dernière ne fut tenue que le 28e et dernier jour de février de l'année suivante. L'empereur n'assista pas aux premières; mais on lut d'abord une lettre par laquelle il exhortait les évêques à la douceur et à la concorde. On obligea les légats du pape à faire exhibition de leurs pouvoirs; ce qu'ils firent avec quelque répugnance, prétendant que jamais, dans aucun concile, on n'avait usé de cette formalité à l'égard des légats de l'Église romaine. Ils apportaient de Rome un formulaire de réunion, qui fut accepté de tout le concile. Cette pièce contenait d'abord une reconnaissance implicite de la primauté de l'Église de Rome; ensuite

l'anathème contre toutes les hérésies, contre Photius en particulier, et contre tous ceux qui demeureraient attachés à sa communion; une acceptation des conciles tenus à Rome par les deux papes Nicolas et Hadrien, en faveur d'Ignace, et la condamnation des conciles tenus par Photius pendant son usurpation. On reçut à la pénitence, on admit même au concile les évêques consacrés par Méthodius et par Ignace, mais que la violence ou la crainte avait jetés dans le parti de Photius, et qui demandaient humblement pardon de leur faiblesse. On fit la même grace aux prêtres et aux autres clercs. Photius fut cité à comparaître; mais il fallut l'amener malgré lui. Cet homme, aussi artificieux qu'intrépide, affectant tous les dehors de l'innocence, s'efforça de rendre odieuse cette sainte assemblée, en se comportant devant elle comme le Sauveur avait fait devant les tribunaux au temps de sa passion. A la plupart des questions qu'on lui fit, il garda un profond silence; lorsqu'il fut forcé de parler, il emprunta dans ses réponses les paroles mêmes de Jésus-Christ. On le renvoya avec indignation. L'empereur assista en personne aux sixième, septième, et huitième sessions. Sa présence ramena plusieurs prélats schismatiques; mais les autres résistèrent en face à l'empereur, qui, fort instruit lui-même de l'histoire et des lois de l'Église, entreprit de les confondre. Euthymius, évêque de Césarée en Cappadoce, Zacharie de Chalcédoine, Eulampius d'Apamée, se signalèrent entre les autres par leur audace. Ce fut en vain que le prince fit prononcer par son secrétaire Constantin un discours qu'il avait lui-même composé, et qui ne respirait que douceur et charité; ils demeurèrent sourds

à ses remontrances paternelles. Photius et ses adhérents comparurent devant lui; mais toujours opiniâtres, ils furent anathématisés. L'imposture du faux concile supposé par Photius, fut mise au grand jour par des dépositions authentiques. Il restait encore à Constantinople quelques iconoclastes, dont le chef était un certain Théodore Crithin; l'empereur les fit amener au concile; ils abjurèrent leur erreur, à l'exception de Théodore, qui fut aussi frappé d'anathême.

An 870. XIII. Suite du concile. Après une interruption de trois mois, la neuvième session se tint le 12 février 870. On y fit comparaître les témoins qui avaient déposé contre Ignace dans le conciliabule de Photius. Ils avouèrent qu'on leur avait arraché un faux témoignage par violence et par menaces; ils demandèrent pardon de leur crime, et anathématisèrent Photius. On leur imposa une pénitence. Il en fut de même des faux légats que Photius avait envoyés à Rome pour y porter les actes de son conciliabule. La dernière session fut la plus nombreuse: l'empereur y assista avec ses fils Constantin et Léon, vingt patrices, et trois ambassadeurs de l'empereur Louis. il les avait envoyés pour demander du secours à Basile contre les Sarrasins qui ravageaient l'Italie, et pour traiter d'un mariage entre le fils de Basile et la fille de Louis. On y voyait aussi des députés de Bogoris, roi des Bulgares. Il s'y trouva cent-deux évêques. On confirma les décrets des papes Nicolas et Hadrien pour Ignace et contre Photius; on déclara que Photius n'avait jamais été évêque; que ses ordinations, ses consécrations étaient nulles. On le chargea d'anathêmes ainsi que ses adhérents. Entre les canons qui furent prononcés en présence de l'empereur, il y en a

deux qui font connaître que cette présence ne gênait nullement la liberté du concile: on défendit, sous peine de déposition, d'avoir égard à l'autorité et au commandement du prince pour l'ordination des évêques; on taxa d'ignorance le sentiment de ceux qui prétendaient que la présence du prince était nécessaire pour la validité d'un concile. On condamna avec horreur cette impiété sacrilége qui s'était fait un jeu de contrefaire les cérémonies de la religion; on soumit à la pénitence publique ceux qui avaient concouru à ces profanations, et les évêques mêmes qui les avaient tolérées; ce qui tombait sur Photius. La définition du concile contenait la profession de foi, l'anathème contre les hérétiques, nommément contre les monothélites et les iconoclastes, et la condamnation de Photius. On lut ensuite un discours de l'empereur, qui, après avoir remercié les évêques, déclarait que, si quelqu'un avait à se plaindre de quelque décision du concile, il eût à produire actuellement ses raisons, parce qu'après la séparation de l'assemblée personne ne serait dispensé d'obéir, sous peine d'encourir son indignation. Il exhorta les évêques à instruire par eux-mêmes leur troupeau, du moins dans les jours particulièrement consacrés au Seigneur, et à maintenir l'union dans l'Église; les laïcs, à respecter leurs pasteurs, quand même ils n'auraient d'autre mérite que celui de leur enseigner la vérité, et à s'en rapporter à eux pour la décision des questions théologiques, sans s'embarrasser des disputes qui ne sont pas de leur ressort. Pour la souscription des actes, l'empereur aurait voulu souscrire le dernier, comme se reconnaissant inférieur à tous les évêques en matière de foi; du moins il ne souscrivit

qu'à la suite des légats; après lui ses deux fils, ensuite tous les évêques. Ils n'étaient qu'au nombre de cent deux, parce que Photius avait déposé la plupart de ceux qui avaient été ordonnés par ses prédécesseurs, et qu'aucun de ceux qu'il avait ordonnés n'était reconnu par le concile. Un auteur contemporain rapporte que les souscriptions furent écrites avec une plume trempée dans le sang de Jésus-Christ, usage terrible du plus redoutable mystère, dont nous avons déjà vu dans ces deux siècles des exemples, sans doute abusifs. Les légats du pape s'aperçurent que dans une lettre d'Hadrien, insérée aux actes, on avait retranché les éloges que le pape donnait à l'empereur Louis; ils s'en plaignirent, et les Grecs répondirent que dans un concile on ne devait louer que Dieu seul. Cependant les actes étaient remplis de louanges de Basile; ce qui fait sentir que dans ce scrupule il entrait beaucoup de jalousie nationale. Un autre sujet de contestation, dans lequel les Grecs semblaient être mieux fondés, c'est que les légats insérèrent dans leur souscription cette clause insolite, *jusqu'à la révision du pape;* ce qui signifiait qu'ils n'approuvaient le concile qu'autant que le pape voudrait lui-même l'approuver. Malgré la réclamation des Grecs, ils persistèrent, et il fallut y consentir. On composa deux lettres circulaires, l'une adressée à tous les fidèles, l'autre au pape Hadrien et aux trois patriarches d'orient: on exhortait le pape à confirmer le concile, et à le faire recevoir par toutes les Églises d'occident. Basile envoya aussi une lettre circulaire, en son nom et en celui de ses deux fils, à tous les évêques, pour leur faire part de la conclusion du concile. La condamnation de Photius ne

l'humilia pas : il fit le personnage d'un juste opprimé ; mais au travers de sa feinte patience échappaient sans cesse des traits satiriques contre Ignace et contre les autres prélats ; il épargnait toutefois la personne du prince, qu'il se promettait bien de séduire. On voit par l'histoire de ce concile que la jalousie et la défiance de l'Église de Constantinople croissait à proportion des démarches que faisait l'Église de Rome pour faire valoir ses prétentions.

Cette semence de discordes prit de nouvelles forces dans l'affaire des Bulgares. Les députés de Bogoris, après avoir assisté au concile, demandèrent une conférence particulière pour régler l'état de leur Église. C'était Cyrille, envoyé par l'impératrice Théodora, qui avait converti le roi des Bulgares. Ce prince, après sa conversion, avait envoyé, comme je l'ai déja dit, son fils et plusieurs seigneurs avec des présents au pape Nicolas, pour le consulter sur plusieurs questions, et pour lui demander des évêques et des prêtres. Paul, évêque de Populonie, et Formose, évêque de Porto, s'étant rendus en Bulgarie par ordre du pape, avaient prêché l'évangile avec tant de succès, que Bogoris fit sortir de ses états tous les autres missionnaires, et ne voulut conserver que les Romains. Il pria de nouveau le pape de lui envoyer un archevêque. Nicolas étant mort dans ce temps-là, et son successeur Hadrien ne se pressant pas de satisfaire le roi bulgare, ce prince, ennuyé de ces délais, eut recours à Constantinople pour savoir à quel siége patriarcal l'Église des Bulgares devait être soumise. Ce fut le sujet de la conférence qui suivit le concile. L'empereur y assista avec les légats du pape, ceux des trois patriarches, et Ignace qui, mal-

XIV. Les Bulgares se soumettent à l'Église de Constantinople.

gré l'obligation récente qu'il avait à l'Église romaine, ne crut pas devoir abandonner les droits de son siége. Les ambassadeurs des Bulgares proposèrent la question qu'ils étaient chargés d'éclaircir : ce qui faisait la difficulté, c'est qu'avant l'invasion des Bulgares le pays avait fait partie de l'empire grec, et que cependant ce pays, alors chrétien, avait été soumis à la juridiction de l'Église de Rome, qui le gouvernait par son vicaire, l'archevêque de Thessalonique. Les Grecs prétendaient que l'Église devait suivre le sort de l'Empire, et que les Romains, en se détachant des empereurs pour se donner aux rois français, n'avaient pu entraîner avec eux la Bulgarie; que ce pays rentrant dans le sein de l'Église, et n'étant qu'un démembrement de l'empire de Constantinople, devait aussi s'attacher au siége de Constantinople. Les légats niaient le principe avancé par les Grecs, que le gouvernement de l'Église dût suivre le partage du gouvernement temporel; ils soutenaient qu'il suffisait que la Bulgarie, avant que de devenir païenne, eût dépendu immédiatement du pape, pour en dépendre encore lorsqu'elle redevenait chrétienne; que l'Église romaine avait même acquis un nouveau droit sur ce pays par la soumission volontaire du roi des Bulgares, et par la possession que le pape Nicolas en avait prise, en y envoyant des évêques et des prêtres, que la nation avait reçus, et qu'elle gardait encore avec respect; qu'ainsi la question était décidée, et qu'il ne s'agisssait plus d'examiner à quelle Église devait appartenir la Bulgarie, mais si on l'arracherait à l'Église romaine, à laquelle elle appartenait de droit et de fait. Malgré la force de ces raisons, les Grecs décidèrent en leur propre faveur. La sentence qui fut

mise entre les mains des ambassadeurs portait que les légats d'orient, comme arbitres entre les légats du pape et le patriarche Ignace, avaient jugé que la Bulgarie devait être soumise à la juridiction du siége de Constantinople. La hauteur avec laquelle les légats du pape avaient soutenu dans le concile la prééminence du siége de Rome, avait déja indisposé Basile; leur réclamation contre ce jugement, et le mépris qu'ils témoignèrent de la décision des Grecs, prétendant que le pape seul avait droit de juger toute l'Église, le choqua encore davantage. Il dissimula cependant, les traita avec honneur, et les fit accompagner par un de ses écuyers jusqu'à Dyrrachium; mais il pourvut si mal à leur sûreté pour le reste du voyage, que, s'étant embarqués sur le golfe Adriatique, ils furent pris, dépouillés et retenus par des pirates esclavons. Basile s'intéressa ensuite, ainsi que le pape, pour leur liberté, et ils retournèrent à Rome vers la fin de cette année. Le pape, mécontent de ce qui avait été décidé au sujet des Bulgares, fit des reproches à l'empereur du peu de soin qu'il avait pris de ses légats; il menaça Ignace de le punir canoniquement s'il osait disposer de la Bulgarie, et prononça d'avance excommunication contre ceux qui, sur la mission du patriarche de Constantinople, s'ingéreraient à faire dans ce pays aucune fonction sacerdotale; mais ces menaces n'empêchèrent pas les Bulgares de se conformer à la décision des Grecs, et de renvoyer l'évêque qui leur avait été donné par le pape.

Je vais rappeler quelques événements dont j'ai différé de parler pour ne pas interrompre ce que j'avais à dire sur le huitième concile général. Le 9 janvier 869, xv. Événements divers. Cedr. p. 569.

Zon. t. 2, p. 167. Nicet. in Ign. Leo, p. 470. Const. Porph. p. 164. Sym. p. 454, 456. Georg. p. 454. Genes. p. 54. Ducange, Fam. Byz. p. 140. Band. Imp. or. t. 1, p. 52, et ibi not.

jour auquel les Grecs célébraient la fête de Saint-Polyeucte, un tremblement de terre renversa plusieurs églises à Constantinople; celle de la sainte-Vierge, dans la place du Sigma, s'écroula tout-à-coup pendant l'office et écrasa tous les assistants, à l'exception de douze, entre lesquels était le philosophe Léon. Les secousses dont la terre fut violemment agitée se firent sentir, à diverses reprises, l'espace de quarante jours. Au commencement d'octobre 870, une horrible tempête détruisit encore plusieurs palais; le vent roula comme un parchemin le plomb qui couvrait la maison patriarcale, et le jeta par terre. Basile avait déja deux fils, Constantin, qu'il avait associé à l'empire, et Léon, auquel il fit le même honneur le jour de l'Épiphanie, en 870. Il lui naquit, le 23 novembre 869, un troisième fils, auquel il donna le nom d'Alexandre, et qu'il honora encore de la couronne impériale l'année suivante. En 870 il eut un quatrième fils, qui fut baptisé sous le nom d'Étienne le jour de Noël. Il le consacra dès la naissance au service de l'Église, et il lui destinait le siége de Constantinople, qu'Étienne occupa en effet dès l'âge de seize ans, sous le règne de son frère Léon, après la seconde déposition de Photius. Basile eut aussi quatre filles, qui toutes vécurent dans la retraite d'un monastère.

An 871.

XVI. Guerre des Sarrasins en Italie.

Cedr. p. 577 et seqq. Zon. t. 2, p. 170. 171. Glycas, p. 295.

Depuis que les Sarrasins étaient dans Bari ils ne cessaient de ravager toute la partie méridionale de l'Italie. A la faveur des divisions qui causaient des guerres continuelles entre les divers princes de cette contrée, les Sarrasins de Sicile passèrent en Calabre, et s'emparèrent de plusieurs places. Appelés au secours, tantôt par les princes de Bénévent, tantôt par ceux

de Salerne ou par les comtes de Capoue, ils les ruinaient les uns par les autres, et profitaient de leurs dépouilles. Maîtres de Tarente, ils mettaient à contribution toute l'Apulie. Il leur arrivait de fréquents renforts, soit de la Sicile, soit de l'Afrique, pour réparer les pertes qu'ils faisaient dans leurs courses; ils osèrent même pénétrer jusqu'à Rome, pillèrent les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, ravagèrent tous les environs, détruisirent Fondi, assiégèrent Gaëte, et ruinèrent l'armée de Louis, roi d'Italie, qui venait pour les combattre. Quoique vaincus en bataille par Césaire, duc de Naples, ils continuèrent le siége de Gaëte jusqu'à ce qu'une violente tempête eût fait périr presque tous leurs vaisseaux. Louis revient à Bénévent avec une armée, il chasse les Sarrasins de ce territoire. Mais leur flotte désole les côtes de la Méditerranée; ils font des courses en Toscane, ruinent de fond en comble la ville de Luni, et se présentent à l'embouchure du Tibre, d'où une nouvelle tempête les écarte et brise leurs vaisseaux. Louis, devenu empereur, forme le siége de Bari pour en déloger les Sarrasins; mais au bout de quelques mois il est obligé, par leur courageuse résistance, de regagner la Lombardie. Les princes de Salerne et de Bénévent n'ont pas un meilleur succès; ils sont battus, et leur défaite ouvre le passage aux Sarrasins, pour aller ravager le territoire de Naples, qui appartenait encore à l'Empire grec. Bari était la place d'armes des Sarrasins; c'était-là qu'ils réunissaient leurs forces, et d'où ils se répandaient dans tout le continent de l'Italie. Adalgise II, duc de Bénévent, fut réduit à leur payer un subside annuel pour se mettre à couvert de leurs ravages.

Const. Porph. p. 181 et seqq. Sym. p. 458, 459. Ducange, Fam. byz. p. 140. Giann. Hist. Nap. l. 8. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 534 et suiv. Eccard com. ment. Franc. orient. t. 2, p. 564, 568, 570, 571.

Toutes ces conventions étaient en pure perte; ces Barbares recevaient l'argent, et continuaient leurs courses. Une bataille gagnée sur les troupes italiennes les mit en possession d'une grande partie du duché de Bénévent, dont ils ruinèrent les églises et les monastères, et détruisirent plusieurs villes considérables. L'empereur Louis, mal servi par les princes italiens, échoue encore dans une seconde entreprise formée pour reprendre Bari; il est battu, et le secours de son frère Lothaire, roi de Lorraine, ne lui procure que des succès peu importants. Enfin, en 868, après avoir pris sur les Sarrasins Matera, Venuse et Canuse, il recommence avec toutes ses forces le siége de Bari. Pour l'attaquer du côté de la mer, il a recours à Basile : il fait avec lui un traité d'alliance, par lequel il promet sa fille Hermengarde en mariage au jeune Constantin. Les historiens grecs font honneur à Basile de la prise de Bari; ils disent que ce prince, ne jugeant pas la flotte d'Oryphas assez forte pour réussir dans cette expédition, obtint des troupes de Louis pour faire le siége par terre, tandis qu'Oryphas attaquerait la place du côté de la mer; que l'amiral grec joignit à ses vaisseaux ceux de Raguse et de toute la côte de Dalmatie, et qu'avec ces secours les Grecs reprirent la ville, se rendirent maîtres de tout le pays d'alentour, chassèrent les Sarrasins, et rapportèrent leurs dépouilles à Constantinople; qu'ils laissèrent à Louis les prisonniers sarrasins avec leur soudan, dont ces historiens racontent beaucoup de fables.

XVII. Prise de Bari sur les Sarrasins.

Les écrivains occidentaux, que je crois mieux instruits de ces événements, attribuent à l'empereur Louis la gloire de cette conquête. La flotte grecque, disent-ils,

composée de deux cents voiles, après avoir tenu la ville assiégée pendant quelque temps, se retira dans le port de Corinthe, et laissa Louis devant Bari. Le prince français remporta plusieurs avantages sur différents partis de Sarrasins, qui venaient au secours de la ville. Enfin, après un siége de quatre ans, il entra dans Bari par assaut, le 13 février 871, et passa tout au fil de l'épée. Comme toutes ces places avaient appartenu aux empereurs grecs, il n'était pas possible que Basile ne conçût quelque jalousie contre le prince français, qui n'en faisait pas la conquête pour les rendre à leurs anciens maîtres. D'ailleurs Louis paraissait avoir des desseins sur Naples et sur Amalfi, villes encore sujettes à l'empire grec; il entrait dans leurs querelles, il protégeait tantôt les uns, tantôt les autres, selon leurs besoins, et plus encore selon ses vues ambitieuses. Ainsi, au lieu de féliciter Louis de ses succès, Basile lui fit des plaintes de ce qu'il prenait le titre d'empereur des Romains, prétendant qu'il devait se contenter de celui d'empereur des Français; il ajoutait qu'il était redevable aux Grecs de la prise de Bari; que c'étaient leurs efforts qui avaient réduit cette ville à l'extrémité, tandis que les Français, renfermés dans leur camp, ne s'occupaient que de leurs plaisirs; et qu'ainsi le véritable empereur romain avait sur cette ville un double titre, celui de l'ancienne possession et celui de la nouvelle conquête. Louis répondit fièrement que le titre d'empereur des Romains lui appartenait légitimement; que ses pères le tenaient de Dieu et des Romains mêmes; il se plaignait à son tour de la mauvaise foi des Grecs, les Napolitains leurs sujets donnant asile et fournis-

sant même secrètement des secours aux infidèles. *Quelle part*, disait-il, *les Grecs peuvent-ils prétendre à la prise de Bari? Après avoir fait une vaine parade de courage dans un ou deux assauts, n'ont-ils pas abandonné le siége, dont ils ont laissé tous les travaux et les dangers aux Français? Leur commandant Oryphas, au lieu d'écarter les vaisseaux sarrasins qui venaient secourir la ville assiégée, n'a employé sa flotte qu'à ravager les côtes de l'Esclavonie française.* Il menaçait l'empereur grec d'user de représailles, s'il ne dédommageait ses sujets des torts qu'ils avaient reçus. Il l'invitait à envoyer une flotte capable de fermer aux Sarrasins l'entrée du golfe Adriatique, tandis qu'il travaillerait lui-même à les chasser de la Calabre, pour aller ensuite délivrer la Sicile du joug de ces barbares. Si l'on en croit les écrivains d'Occident, Basile craignait le caractère entreprenant de ce prince et de la nation française; il aimait mieux avoir pour voisins les Sarrasins que les Français. Aussi entra-t-il dans les complots qu'Adalgise, duc de Bénévent, formait contre Louis, dont la hauteur et la dureté lui étaient devenues insupportables. Plusieurs villes de la Campanie, du Samnium, de la Lucanie, se révoltèrent et reçurent des troupes grecques. Louis fut lui-même arrêté dans Bénévent. Mais, étant sorti de prison au bout de quarante jours, il reprit toutes ces places, dissipa les complots secrets des Grecs, et ne leur laissa que la honte d'avoir traversé par de sourdes manœuvres la délivrance de l'Italie.

XVIII. La religion chrétienne

Les progrès du christianisme en Russie, et la destruction totale des Pauliciens consolèrent Ba-

s'étend en Russie.

Cedr. p. 589, 590. Zon. t. 2, p. 173, 174. Glyc. p. 298. Const. Porph. p. 211, 212.

sile du peu de succès de ses intrigues en Occident. Les courses des Russes, sous le règne précédent, leur avaient déja fait connaître la religion chrétienne. Basile profita de cette ouverture pour conclure avec eux un traité de paix; et, après avoir adouci par des présents leur férocité naturelle, il leur fit accepter un archevêque ordonné par Ignace. Les instructions de ce prélat, que Dieu voulut bien rendre fécondes par sa grace, firent dans ce pays beaucoup de chrétiens, qui reconnurent pour leur mère l'église grecque. Mais le prince et le gros de la nation demeurèrent encore long-temps attachés à l'idolâtrie.

XIX. Incursions des Pauliciens.

Petrus Siculus. Cedr. p. 570 et seqq. Zon. t. 2, p. 167, 168. Leo, p. 471, 472. Const. Porph. p. 165 et seqq. Sym. p. 455, 456. Georg. p. 544, 546. Genes. p. 55, 57 et seqq.

Les Pauliciens, établis dans Téphrique et ligués avec les Sarrasins de Malatia, ne cessaient de ravager l'Asie-Mineure. Ils poussèrent leurs courses d'un côté jusqu'à Nicée et à Nicomédie, de l'autre jusqu'à Éphèse, où ils pillèrent et profanèrent l'église de Saint-Jean-l'Évangéliste. Carbeas étant mort, ils avaient à leur tête son fils Chrysochir, aussi prudent que brave, mais fier et mortel ennemi de l'empire. Basile, naturellement pacifique, lui envoya Pierre de Sicile pour traiter du rachat des prisonniers, et pour l'engager, s'il était possible, à vivre en paix et à épargner le sang des chrétiens. Il lui offrait beaucoup d'or, d'argent et d'étoffes, dont les Pauliciens avaient besoin pour s'habiller, ignorant tout art de manufactures. Pierre demeura neuf mois à Téphrique; il réussit à racheter les prisonniers; mais il trouva un obstacle invincible à la paix dans la haine opiniâtre et dans la fierté indomptable de Chrysochir, qui répondit insolemment à l'empereur que, s'il voulait la paix, il eût à renoncer à l'empire d'Orient, et à se contenter

de ce qu'il possédait au-delà du Bosphore; qu'autrement il saurait bien l'y forcer par les armes. En même temps, pour appuyer ces bravades par des effets, il marcha vers Ancyre, dont il ravagea le territoire ainsi que celui de Comane dans le Pont, et s'en retourna avec un butin immense et grand nombre de prisonniers.

XX. L'empereur marche contre eux en personne.

Piqué vivement d'une insulte si marquée, l'empereur leva une armée, et voulut la commander en personne. Il disait souvent qu'un prince se doit à ses peuples, et que, pour assurer leur tranquillité, il doit renoncer à la sienne. Des sentiments si généreux le rendaient digne des plus grands succès. Néanmoins les commencements de cette campagne ne furent pas heureux. Soit défaut d'expérience, soit qu'il se laissât emporter par une trop bouillante valeur, il fut battu plusieurs fois, et même il aurait été pris dans un combat, sans le secours d'un soldat arménien qui le sauva des mains des ennemis. Ces échecs réitérés n'abattirent pas son courage; il s'instruisit par ses propres défaites; et, devenu supérieur à lui-même, il lutta constamment contre la fortune, et vint à bout de la surmonter. Chrysochir, vaincu à son tour, se retira dans Téphrique, et laissa les Grecs maîtres de la campagne, sur laquelle Basile se vengea du pillage de l'Asie. Après avoir désolé tous les environs, il tenta de prendre la ville d'assaut; mais, la trouvant aussi forte par ses remparts que par le nombre de ses défenseurs, et bien pourvue de vivres, d'ailleurs ne pouvant faire subsister son armée dans un pays qu'il avait ruiné, il l'abandonna, et se contenta de détruire les châteaux d'alentour. Ayant ainsi rétabli

son honneur et réparé ses pertes, il revint à Constantinople, chargé de dépouilles et traînant après lui un nombre infini de prisonniers. Son premier soin, à son retour, fut de récompenser le soldat auquel il devait l'honneur et la vie. Ce brave homme était demeuré inconnu, sans se vanter de son service, et sans se présenter à l'empereur. Basile le fit chercher; on eut de la peine à le démêler entre une foule d'autres qui tous accouraient avec avidité à la récompense, comme libérateurs du prince. Enfin, reconnu par l'empereur, il avoua modestement que c'était lui qui avait eu le bonheur de tirer son prince du péril où l'avait précipité un excès de courage. Il se nommait Théophylacte. Comme Basile voulait le combler de biens et d'honneurs: « Seigneur, lui dit le soldat, je suis né « pauvre, et je remercie la Providence; elle m'a pro« curé un honneur plus précieux que toutes les ri« chesses. Les dignités ne me flattent pas; je ne suis « pas né pour elles. Ma vie est à Votre Majesté : en « l'exposant pour vous, je ne faisais que vous rendre « un bien qui vous appartient. Mais si vous êtes as« sez généreux pour vouloir payer un sacrifice que je « vous devais, je ne vous demande qu'un peu de terre « pour faire subsister ma famille. » Basile, étonné d'un désintéressement si rare, lui donna une des terres du domaine impérial; et ce Théophylacte fut père de Romain Lécapène, qui parvint dans la suite à l'empire.

Dans le voisinage de Téphrique étaient plusieurs places peuplées de Sarrasins, dépendantes du gouvernement de Malatia, mais alliées des Pauliciens. Intimidés par les ravages que Basile venait de faire,

An 872.
XXI. Basile prend plusieurs villes aux Sarrasins.

ces peuples envoyèrent demander la paix et l'alliance de l'empereur. La ville de Taras fut la première à se détacher des états du khalife. Un prince arménien, nommé Curticius, maître du château de Locane, et d'un assez grand territoire, d'où il faisait fréquemment des courses sur les terres de l'empire, se soumit avec tout son peuple. La réputation de justice et de clémence que Basile s'était acquise depuis le commencement de son règne, venait de recevoir un nouveau lustre de son éclatante valeur. L'année suivante, il se chargea encore des fonctions de général, et, pour ôter aux Pauliciens le secours des Sarrasins, qui faisaient leur principale force, il marcha vers Malatia. Cette ville avait été ruinée par Théophile, aussi bien que Samosate et Sozopetra. Mais comme l'empire n'avait plus assez de forces pour conserver les conquêtes trop éloignées du centre, les Sarrasins avaient relevé toutes ces places. Basile détacha une partie de ses troupes pour aller attaquer Sozopetra, sous la conduite d'un de ses parents nommé Christophe, guerrier expérimenté. Cette ville était située dans une gorge entre le mont Amanus et une branche du mont Taurus. Christophe la surprit par sa diligence : il y entra d'assaut, passa les habitants au fil de l'épée, fit un riche butin, et délivra grand nombre de prisonniers grecs, qu'on y gardait comme dans une prison assurée. De là, pillant et brûlant tout le pays, il courut à Samosate, qui ne lui fit pas plus de résistance ; et, chargé de dépouilles, suivi d'une foule de Grecs délivrés et de Sarrasins captifs, il alla rejoindre l'empereur.

Ce prince, arrivé au bord de l'Euphrate, crut qu'il

lui serait glorieux de passer ce fleuve, et de montrer les armes romaines dans un pays où elles avaient tant de fois triomphé, mais où elles étaient depuis longtemps inconnues. Quoiqu'on fût au milieu de l'été, l'Euphrate était alors grossi par une crue d'eau considérable, et l'inondation en rendait le passage très-difficile. Basile se fit un point d'honneur de forcer cet obstacle; et, sans attendre que le fleuve fût rentré dans son lit, il y jeta un pont de bateaux. Il avait un moyen sûr de rendre ses soldats infatigables: c'était de partager leurs fatigues. On voyait l'empereur, la hache à la main, couper des arbres; on le voyait scier des planches, porter sur ses épaules des fardeaux que les plus robustes auraient refusés. Cet exemple du prince rendit facile un ouvrage qui semblait d'abord impossible. Il passa l'Euphrate, emporta d'assaut le château de Rhapsaque, prit et pilla plusieurs places le long du fleuve, dépeupla tout le pays entre l'Euphrate et l'Arsanias, et, après avoir renouvelé dans la Sophène, et dans les contrées septentrionales de la Mésopotamie, la terreur du nom romain, il repassa du côté de Malatia.

XXII. Il passe l'Euphrate.

Les Sarrasins avaient rassemblé toutes leurs forces dans cette ville. A l'approche de l'empereur, ils sortirent en ordre de bataille en poussant de grands cris. Basile, à la tête de ses escadrons, fond sur eux le sabre à la main, et, payant de sa personne avec une hardiesse intrépide, il se jette au plus fort de la mêlée, et fait des prodiges de valeur. A la vue des périls auxquels il s'expose, ses soldats n'en connaissent plus pour eux-mêmes: ils enfoncent, ils renversent, ils foulent aux pieds tout ce qui se présente devant eux.

XXIII. Expédition de Malatia.

Les Sarrasins fuyent et se précipitent dans la ville : on les poursuit l'épée dans les reins; ceux qui ne rendent pas les armes, sont massacrés; tout l'espace, depuis le champ de bataille jusqu'aux portes de Malatia, est jonché de morts. L'empereur fait aussitôt avancer les machines, et se prépare à donner l'assaut. Mais lorsque l'ardeur du combat fut un peu refroidie, apprenant des transfuges que la ville, entourée d'épaisses murailles, défendue par une garnison très-nombreuse, abondamment pourvue de toutes les munitions de guerre et de bouche, était en état de résister long-temps, il prit le parti de se retirer, et marcha du côté de Téphrique. Comme la saison était trop avancée pour entreprendre un siége difficile, il se contenta de faire le dégât, et, après avoir libéralement récompensé tous ceux qui s'étaient signalés dans cette campagne, il revint à Constantinople, où il rentra en triomphe. Tout le peuple le reçut avec des acclamations de joie, et le conduisit à Sainte-Sophie. Après avoir rendu graces à Dieu de ses succès, il reçut du patriarche Ignace, au pied de l'autel, une couronne de victoire, et rentra dans son palais, où il ne se délassa des fatigues de la guerre, qu'en travaillant aux affaires du gouvernement.

An 873. XXIV. Nouvelle expédition contre Chrysochir.

Il était facile à Chrysochir de réparer ses pertes : tous les Pauliciens étaient soldats; il eut bientôt formé une armée plus nombreuse que celles des années précédentes; et, s'étant mis le premier en campagne, il marcha en Cappadoce, portant partout le ravage. L'empereur se préparait à partir encore à la tête de ses troupes : on lui représenta que Chrysochir n'était pas un ennemi digne de lui; qu'il ne convenait pas à la

majesté impériale de courir sans cesse à la poursuite d'un brigand, qui n'avait de force que dans son audace. Il se contenta donc d'implorer le secours de Dieu par des prières, et donna le commandement de son armée à Christophe, qu'il avait fait capitaine de sa garde. Basile était un grand homme pour son siècle; mais c'était un siècle d'abâtardissement et d'ignorance; et il est difficile que les ames les plus élevées ne se ressentent pas de la faiblesse qui les environne. Il demanda publiquement à Dieu, par l'intercession de saint Michel et du prophète Élie, de ne pas le retirer du monde, qu'il n'eût vu périr Chrysochir, et qu'il ne lui eût enfoncé trois flèches dans la tête; prière barbare, et plus digne des Troyennes de l'Iliade que d'un prince chrétien. Christophe trouva Chrysochir campé près d'Agranes en Cappadoce; il campa lui-même près de la ville de Sibore; et comme son armée était de beaucoup la moins forte, il évita d'en venir aux mains, content de resserrer l'ennemi et de l'empêcher de faire des courses. L'été se passa en chicanes et en escarmouches, où l'avantage se partageait, sans aucune action décisive. A l'approche de l'hiver, Chrysochir, voyant qu'il ne pouvait engager une bataille, et que ses forces se consumaient inutilement, reprit le chemin de Téphrique avec un grand butin. Le général grec le fit suivre de loin par deux cohortes, l'une de Cappadociens, l'autre d'Arméniens, avec ordre d'éclairer sa marche : s'ils voyaient l'ennemi se détourner de sa route pour rentrer sur les terres de l'empire, ils devaient aussitôt en donner avis; mais, s'il continuait de faire retraite, ils avaient ordre de revenir au camp, lorsqu'il aurait passé la frontière.

XXV. Défaite des Pauliciens.

Dans cette marche, l'armée paulicienne étant arrivée le soir au bord d'une profonde ravine, campa au pied d'une montagne couverte de bois. Les deux cohortes qui les suivaient, sans être aperçues, gagnèrent par l'autre côté le sommet de la montagne; et voyant au-dessous d'elles l'ennemi qui reposait sans défiance, elles brûlaient d'impatience de l'attaquer, se promettant malgré leur petit nombre une victoire assurée. Il y avait depuis long-temps une jalousie de valeur entre les Cappadociens et les Arméniens. La proximité des ennemis l'ayant encore allumée plus vivement en cette occasion : *Qu'est-il besoin de paroles*, s'écria un soldat arménien, *lorsqu'il nous est si aisé de décider par des effets cette querelle d'honneur? Tombons sur l'ennemi qui s'offre à l'épreuve de notre courage. Il jugera lui-même de quel côté doit être le prix.* Les officiers voyant ce qu'ils pouvaient attendre de cette ardeur secondée de l'avantage du poste, crurent devoir hasarder l'attaque. Ils choisissent dans les deux cohortes six cents hommes, qu'ils font couler à la faveur de la nuit dans le bois le long de la montagne, jusqu'à deux ou trois portées de trait du camp ennemi; ils laissent sur le sommet le reste des deux cohortes, et leur ordonnent de pousser de grands cris dès qu'ils en recevront le signal, et de sonner de tous les instruments de guerre. Un peu avant le lever du soleil, dans le temps que le sommeil est plus profond et plus tranquille, les soldats de l'embuscade, criant de toutes leurs forces, *victoire à la croix*, fondent sur le camp; en même temps leurs camarades font entendre du haut de la montagne un bruit terrible, que redoublent les échos d'alentour. Les Pauliciens se ré-

veillant avec effroi ne savent ni se mettre en ordre ni se défendre : accablés de traits, percés de lances avant que d'avoir reconnu à qui ils ont affaire, jugeant au bruit qu'ils entendent que toute l'armée vient fondre sur leurs têtes, ils ne songent qu'à fuir sans regarder derrière eux. On les poursuit l'espace de dix lieues, et tout ce chemin est couvert de leurs morts et de leurs blessés.

Chrysochir, après avoir fait d'inutiles efforts pour les retenir, obligé de fuir lui-même, se vit poursuivi par un cavalier nommé Pulade, qu'il avait autrefois tenu prisonnier. C'était, de tous les ennemis, celui dont il devait espérer plus de grace : il l'avait traité avec humanité, et l'avait renvoyé sans rançon. Étonné de l'apercevoir derrière lui, la javeline à la main et la fureur dans les yeux : *Ingrat Pulade*, lui dit-il, *que t'ai-je fait pour te voir ainsi acharné à m'arracher la vie? As-tu donc oublié avec quelle bonté j'ai ménagé la tienne? Non*, répond le barbare, *et je t'apporte le prix de tes bons traitements.* Comme ces paroles étaient prononcées d'un ton qui annonçait la mort, Chrysochir, saisi de frayeur et continuant de fuir, fut emporté au bord de la ravine, que son cheval n'osait franchir. Dans ce moment Pulade l'atteint de sa javeline et le renverse. Diaconize, son écuyer, le seul qui ne l'eût pas abandonné, saute à terre, et le voyant près d'expirer, il lui soulève la tête, et la tient appuyée sur ses genoux en pleurant. Il respirait encore, lorsque d'autres cavaliers arrivent, lui coupent la tête, et enchaînent Diaconize avec les autres prisonniers. On envoie cette tête à l'empereur, qui, se persuadant que Dieu avait agréé sa prière, la fait suspendre à un arbre et la perce de

XXVI. Destruction de Téphrique et des Pauliciens.

trois coups de flèches. Cependant Christophe, averti du succès inattendu de son détachement, va le joindre en diligence. On marche à Téphrique, dont les habitants glacés d'effroi ne firent aucune résistance. Un tremblement de terre qui se fit sentir au même moment, semblait leur annoncer que le ciel agissait de concert avec l'ennemi. Sans attendre le siége, ils abandonnent la ville : les uns viennent se jeter entre les bras de Christophe, les autres vont chercher un asile chez les Sarrasins. On trouva la place déserte; elle fut détruite. Ce repaire de brigands et de scélérats ne fut plus qu'un monceau de ruines; et la puissance des Pauliciens, qui, depuis vingt-cinq ans, faisait trembler l'Asie jusqu'au Bosphore, s'éteignit comme la foudre après un embrasement de courte durée. Leur secte ne périt pas avec eux. Zélés pour la propagation de l'erreur, ils avaient envoyé leurs missionnaires jusqu'en Bulgarie, d'où le manichéisme avec toutes ses horreurs se répandit dans l'Europe. Quoique Chrysochir eût été détesté de tout l'empire, l'ingrat Pulade, meurtrier de son bienfaiteur, le fut encore davantage. Au contraire, la fidélité de Diaconize fut récompensée de l'estime publique : l'empereur lui rendit la liberté, et Léon, successeur de Basile, lui donna des emplois honorables dans ses armées.

XXVII. Débauches de la sœur et de la femme de Basile. Cedr. p. 589. Zon. t. 2, p. 173. Leo, p. 471. Const. Porph. p. 210.

La joie que ces succès donnaient à l'empereur, était contrebalancée par les chagrins amers que lui causaient les déréglements de sa sœur et de sa femme. Il ne devait pas attendre de leur part une conduite plus régulière : il avait lui-même favorisé le commerce scandaleux de Thécla, sa sœur, avec son prédécesseur Michel, et sa femme Eudocie avait été long-temps con-

cubine de ce prince. Cependant il s'était flatté que le changement d'état opérerait dans ces princesses la même réforme qu'il avait opérée en lui. Il se trompa, et s'aperçut bientôt que sa sœur en perdant Michel, n'avait pas perdu l'habitude de la débauche. Un de ses officier, homme corrompu et sans autres principes que ceux de la cour, s'entretenant un jour avec lui, parla comme d'une chose indifférente du commerce de Théela avec un seigneur nommé Néatocomite. Basile, honteux de voir que la dépravation des mœurs fût devenue tellement à la mode, qu'elle ne causât plus de scandale, se fit amener Néatocomite, et après l'avoir fait fustiger, il lui fit prendre l'habit de moine. Il confisqua les biens de sa sœur, et l'enferma dans un monastère. Ayant découvert une semblable intrigue entre l'impératrice et Nicétas, son maître-d'hôtel, il ne s'en prit qu'à lui-même du déshonneur qu'il recevait de sa femme; et, quoique cette injure lui fût personnelle, il ne punit pas Nicétas plus sévèrement que Néatocomite. Cet officier s'étant sincèrement converti, fut, sous le règne de Léon, honoré de la dignité d'économe de Sainte-Sophie, et bâtit un monastère, où il passa le reste de sa vie dans les austérités de la pénitence.

Sym. p. 455, 456. Georg. p. 545, 546.

XXVIII. Conversion des Juifs.

Zélé pour le salut de ses sujets, Basile s'attacha surtout à la conversion des Juifs. Il établit des controverses, et leur présenta l'appât des récompenses. Il leur promit des pensions, des honneurs, l'exemption de tout impôt. Un grand nombre d'entre eux reçut le baptême; mais ce fut plutôt par intérêt que par conviction. Après sa mort, la plupart retournèrent à leur premier égarement.

XXIX. Basile piqué

Pour orner une nouvelle église qu'il faisait bâtir, il

par un serpent.

fit fondre quantité de vases d'airain de son palais. On y transporta par son ordre beaucoup de marbres, de colonnes, de mosaïques, de statues. Entre celles-ci était une statue de bronze, représentant un évêque, dont le bâton pastoral était entouré d'un serpent. Un jour que l'empereur venait visiter les ouvrages, s'étant avisé de mettre le doigt dans la gueule du serpent de bronze, il fut mordu par un véritable serpent qui s'y était niché. On eut beaucoup de peine à le guérir de cette blessure. C'était dès lors la coutume d'enfouir dans les fondements des grands édifices quelque mémorial du prince qui les faisait bâtir. On posa dans ceux de cette église une statue de Salomon, sur laquelle était gravé le nom de Basile.

An 875.

xxx. Guerres contre les Sarrasins.

Cedr. p. 573, 574, 575. Zon. t. 2, p. 168, 169. Glyc. p. 295, 296. Leo, p. 473. Const. Porph. p. 172 et seqq. Sym. p. 456. Georg. p. 546. Genes. p. 55. Leo Tact. c. 9, 18.

Les Sarrasins de Tarse possédaient le château de Lule, place très-forte, d'où ils ne cessaient de faire des courses dans les provinces d'alentour. Basile le fit attaquer, et le reprit moitié de force, moitié par intelligences. Une autre forteresse, nommée Mélus, se rendit, et le même corps de troupes prit et détruisit la ville de Castabale, dont les Pauliciens étaient demeurés les maîtres après la ruine de Téphrique. Ces succès donnaient de la joie à Basile, mais il se reprochait de ne les avoir pas achetés de ses propres travaux. Il marcha donc en Cappadoce avec son fils Constantin, qu'il voulait accoutumer aux fatigues, et instruire dans les opérations de la guerre. Arrivé à Césarée, après avoir passé quelques jours à exercer ses soldats, il fit prendre les devants à des troupes légères, et les suivit de près avec le reste de l'armée. Tout fuyait devant lui, les Sarrasins étaient forcés dans toutes les places, ou les abandonnaient à son approche. L'émir

d'Anazarbe, Apabdèle, la terreur de tous les pays voisins, n'attendit pas l'empereur, et s'enfuit à Malatia. Semas, autre Sarrasin, cantonné dans les gorges du mont Taurus, désolait par des courses continuelles les frontières de l'empire; il vint se rendre à Basile.

XXXI. Caractère des Sarrasins de ce temps-là.

Le lecteur a pu s'apercevoir que les Sarrasins, en étendant leur puissance, avaient changé de caractère. On ne retrouve plus chez eux cette fougueuse valeur, enflammée par le fanatisme, qui ne connaissait point d'obstacle, et qui courait à la mort, comme à la victoire. Depuis un siècle on les voit aussi souvent vaincus que vainqueurs. Maîtres du plus grand empire qui fût alors sur la terre, soutenus de toutes les forces de l'Orient, ils font moins de progrès avec des armées nombreuses et opulentes, qu'ils n'en faisaient avec une poignée de soldats pauvres et presque nus, sous les premiers successeurs de Mahomet. Les richesses avaient porté chez eux leur poison destructeur; de cette trempe forte et vigoureuse, qui rendait leur ame aussi ferme que l'acier de leurs épées, il ne leur restait que la fierté. Tandis que les délices de Bagdad amollissaient leurs khalifes, ils s'affaiblissaient eux-mêmes par l'usage des plaisirs, et, toujours turbulents, ils conservaient l'avidité des conquêtes, en perdant les moyens de conquérir. Léon, fils de Basile, a dépeint dans son ouvrage de Tactique, la manière dont les Sarrasins faisaient la guerre de son temps. Cette nation méprisant les travaux de l'agriculture, n'avait de ressource que dans les armes; elle ne vivait que de pillage; c'était la nécessité qui les conduisait à la guerre; aussi leurs armées étaient-elles grossies d'une foule de misérables, qui n'étaient attirés que par l'intérêt de la subsistance.

Lorsqu'il s'agissait d'une course ou d'une guerre, on ne levait point de soldats; porter les armes, n'était pas une profession particulière; on publiait le jour du départ; les riches accouraient par amour pour la patrie, les pauvres par l'espérance du butin. Ainsi l'armée n'était composée que de volontaires. Les femmes, et ceux que leur faiblesse retenait chez eux, fournissaient les armes et participaient ainsi à l'expédition. La plus grande partie de leurs troupes consistait en cavalerie; leurs fantassins mêmes étaient à cheval dans les marches; ou, s'ils n'allaient pas loin, ils montaient en croupe derrière les cavaliers. L'armée était précédée d'une troupe d'Éthiopiens à pied et presque nus, qui n'avaient pour armes que l'arc et les flèches. Les cavaliers étaient armés de toutes pièces; leurs baudriers, leurs épées, la bride de leurs chevaux, garnis d'argent. Ils faisaient grand cas de leurs chevaux, qu'ils épargnaient aux dépens de leur propre vie; aussi ne s'en servaient-ils pas pour porter les bagages; leurs bêtes de charge étaient les chameaux, les ânes, les mulets. Ils craignaient surtout les combats nocturnes; et, s'ils n'arrivaient pas le soir à quelque place forte où ils pussent passer la nuit, ils se retranchaient avec soin pour se mettre hors d'insulte. Leur ordre de bataille et de marche était toujours un carré long; d'ailleurs ils avaient emprunté des Romains les évolutions ainsi que les armes. Ils plaçaient souvent leurs chameaux au centre de l'armée. Les drapeaux qu'ils élevaient sur les bêtes de somme faisaient paraître les escadrons plus nombreux. Dans les combats, le bruit des tambours et des cymbales auquel leurs chevaux étaient accoutumés, achevait de mettre en désordre ceux de l'ennemi, déja

effarouchés par la vue des chameaux. Ils attendaient l'ennemi de pied ferme, sans précipitation, sans impatience : hardis lorsqu'ils espéraient la victoire, timides dans le désespoir, plus fermes dans la résistance qu'ardents à l'attaque, ils ne s'animaient que lorsqu'ils voyaient l'ennemi se ralentir. Les rangs serrés, boucliers contre boucliers, ils essuyaient les premières décharges, et ne s'ébranlaient que quand l'ennemi avait épuisé ses armes de jet. Ils ne rompaient leur ordonnance ni lorsqu'ils poursuivaient, ni lorsqu'ils étaient poursuivis; mais, si elle venait une fois à se rompre, ils étaient incapables de se rallier, ni de se remettre en ordre. Persuadés que tout malheur vient de Dieu, ils ne s'opiniâtraient pas à combattre l'adversité, et s'abandonnaient aveuglément à la mauvaise fortune. Accoutumés à des climats brûlants, ils résistaient aux plus grandes chaleurs, mais ils ne supportaient pas le froid, et les pluies faisaient sur leurs corps le même effet que sur les arcs, dont elles relâchent les cordes. Aussi choisissaient-ils l'été pour faire la guerre; dans les autres saisons ils ne faisaient que des courses; et c'est surtout en hiver que les Grecs les ont vaincus, en les surprenant dans des embuscades, dans des défilés dont on leur fermait l'issue par des abatis d'arbres, dans les gorges du mont Taurus, du haut duquel on les accablait de flèches ou de grosses pierres, qu'on roulait sur eux, lorsque, chargés de butin ils traversaient ces montagnes pour repasser en Syrie. Quoiqu'ils eussent alors dégénéré de leur première valeur, Léon leur rend ce témoignage que, de tous les ennemis de l'Empire, c'étaient ceux qui entendaient le mieux la guerre.

XXXII. Succès de Basile en Cilicie.

L'activité de Basile leur enleva cette année une partie de leurs conquêtes de Cilicie. Ayant passé le Sarus, il marcha vers Cucuse, près de laquelle les Sarrasins étaient cantonnés dans d'épaisses forêts. L'empereur les chassa de ce poste, en détruisant ce bois par le fer et par le feu. Arrivé à Callipolis et à Padasie au pied du mont Taurus, et voyant ses soldats rebutés de la difficulté des chemins, il descendit de cheval, et, marchant à leur tête au travers des rochers, des ravines, et des terrains les plus impraticables, il leur rendit le courage. Son exemple semblait leur donner des ailes. Il poussa jusqu'à Germanicie les différents corps de Sarrasins qu'il trouva sur son passage, et les obligea de se renfermer dans la ville. Pour y arriver, il fallait passer une rivière assez large nommée Paradisus; elle était guéable; mais le fond en était glissant et plein de vase. Basile la fit passer pendant la nuit, et y étant entré le premier, il s'arrêta au milieu, faisant éclairer le gué par un grand nombre de flambeaux. Il courait lui-même à ceux qu'il voyait chanceler, leur donnait la main, relevait ceux qui tombaient, et il en sauva plusieurs qui se seraient noyés sans son secours. Après avoir ruiné tous les environs de Germanicie, trouvant la place trop forte et trop bien pourvue, il repassa l'Amanus et vint assiéger Adanes sur le Sarus. Les habitants, résolus de soutenir le siége, laissèrent l'empereur brûler et détruire tout le pays d'alentour, d'où ils avaient retiré les hommes, les grains et les troupeaux. Basile prit Géron, petite ville du voisinage, et il en abandonna le pillage à ses soldats. Les ayant animés par cette récompense, il espérait s'emparer bientôt d'Adanes, et fit avancer ses machines. Mais la

gloire en était réservée à son petit-fils Constantin Porphyrogénète. La vigoureuse résistance des assiégés, et plus encore les froids de l'arrière-saison, qui incommodaient ses soldats, campés sur un terrain humide et exposé aux vents glacés de l'Arménie, le firent songer à la retraite.

Comme son armée chargée de butin traînait après elle une grande multitude de prisonniers, qui embarrassaient la marche dans des chemins rudes et montueux, il prit un parti si cruel, que, si l'on veut excuser ce prince sur la nécessité de la guerre, il faut convenir que la guerre est un état de barbarie, qui peut changer en bêtes féroces les naturels les plus humains. Il fit égorger tous les prisonniers. Prévoyant que les ennemis se posteraient aux détours et aux défilés des montagnes, il les fit prévenir par des troupes légères, qui, se plaçant en embuscade, se saisirent de ceux qui venaient pour les surprendre. Le Sarrasin Abdélomel, émir de ce pays, qui s'attendait à le harceler dans ces passages, voyant que les sages précautions de l'empereur le mettaient hors d'insulte, lui députa pour demander la paix, et pour lui offrir le domaine de la contrée dont il était maître. L'empereur accepta ses offres, et tira de lui de bons services contre les autres Sarrasins. Après avoir traversé le mont Argée, il reçut à Césarée d'heureuses nouvelles de son autre armée, qui lui envoyait quantité de dépouilles, et grand nombre de prisonniers curdes. Cette nation barbare, qui habite aujourd'hui au-delà du Tigre, se répandait alors en-deçà de l'Euphrate, jusque dans les montagnes de Cilicie. La plupart étaient manichéens et alliés des pauliciens. Basile les fit encore

XXXIII. Son retour.

massacrer. Il s'arrêta quelques jours à Midée en Phrygie, où, après avoir distribué des récompenses à ceux qui s'étaient distingués dans le cours de cette campagne, il sépara ses troupes et les envoya en quartier d'hiver. Il revint ensuite à Constantinople, où il fut reçu avec la même pompe et les mêmes honneurs que trois ans auparavant.

An 876.

XXXIV. Victoire d'André-le-Scythe.

Depuis que les Sarrasins étaient maîtres de Tarse, l'Asie-Mineure ne pouvait jouir de repos. La perte du château de Lule et de tant d'autres places, la désertion de deux émirs, le ravage de toute la contrée les mirent en fureur. Dès les premiers jours du printemps, joints à ceux de Malatia, dont ils n'étaient séparés que par le mont Taurus, ils se mettent en campagne, et portent le fer et le feu jusqu'en Bithynie. André, gouverneur de l'Hellespont, ayant rassemblé les troupes de sa province, tombe sur eux en divers endroits, les taille en pièces partout où il les rencontre, et les poursuit jusqu'à Tarse. Ce guerrier long-temps inconnu, parce qu'il n'avait d'autre recommandation que son mérite, était Scythe de naissance. Basile l'avait enfin distingué; et, pour récompense de ses services, il lui avait conféré le titre de patrice, avec le commandement des troupes de sa garde et le gouvernement de l'Hellespont. André n'était pas loin de Tarse, lorsqu'il reçut de l'émir de cette ville une lettre conçue en ces termes : *Je pars pour vous aller joindre, et pour voir quel secours vous pourrez tirer de Marie et de son fils, contre une armée protégée par le bras de son prophète.* Cette bravade impie fit frémir d'horreur le général grec, aussi pieux que vaillant; tenant la lettre à la main et levant les yeux au ciel, il s'écrie:

Fils éternel de Dieu, et vous mère d'un Dieu fait homme, vous entendez les blasphêmes de ce nouveau Sennachérib; défendez votre peuple, et faites connaître aux nations ce que peuvent contre vous les plus nombreuses armées. Il encourage ses troupes, et, plein de confiance en la protection du ciel, il approche de Tarse, et rencontre les Sarrasins réunis près du fleuve Podande. Le nombre supérieur des ennemis n'effraie point ses soldats : ils tombent sur eux avec tant d'ardeur, qu'en un moment cette grande armée est dissipée; l'émir est tué; le reste est taillé en pièces; l'arrière-garde seule, plus proche de la ville, eut le temps de s'y sauver. André perdit peu de soldats. Après leur avoir donné la sépulture, il fit mettre en un monceau les cadavres des ennemis, dont les ossements accumulés furent long-temps pour les Sarrasins de Tarse un triste monument de leur défaite. Le vainqueur qui n'attribuait ce succès qu'à Dieu seul, aussi modeste après la victoire qu'avant la bataille, ne se crut pas assez fort pour attaquer la ville de Tarse; et, dans la crainte de déshonorer les armes de l'empereur par une entreprise téméraire, il reprit le chemin de sa province avec un grand butin.

Un homme élevé par son mérite ne pouvait manquer d'envieux. On fit entendre à l'empereur qu'André trahissait l'Empire; qu'il n'avait tenu qu'à lui de prendre Tarse, s'il eût voulu profiter de l'ardeur de ses troupes et de l'effroi des ennemis. Quelque éclairé que fût Basile, il n'était pas à l'abri des surprises : il se laissa tromper par les fanfaronnades d'un courtisan nommé Stypiote, qui, soutenu par une puissante cabale, se vantait de le rendre en peu de jours maître

An 877.
XXXV.
Stypiote battu par les Sarrasins.
Cedr. p. 576.
Zon. t. 2, p. 169.
Leo, p. 474.
Const. Porph. p. 177, 178.
Georg. p. 548.

de Tarse, et de chasser les Sarrasins de l'Asie-Mineure. Ébloui de ces brillantes promesses, l'empereur le mit à la tête de ses troupes. Mais Stypiote justifia bientôt la sage circonspection d'André. Enflé de toute la présomption que donne l'ignorance, il s'approche de Tarse, et campe dans une plaine ouverte, sans prendre aucune des précautions qui sont d'usage dans la guerre. Les Barbares, profitant de son imprudence, tombent pendant la nuit sur son camp par plusieurs endroits, en faisant un grand bruit de cymbales et de trompettes. Les Grecs se réveillant avec effroi, sans armes, à demi-nus, ne songent qu'à se sauver; ils se pressent, ils s'écrasent les uns les autres. Les Sarrasins n'ont que la peine de les massacrer. Stypiote est le premier à fuir; et, abandonnant son armée à la merci des ennemis, il ne rapporte à ses partisans que la honte de l'avoir vanté, et à l'empereur celle de les avoir écoutés.

xxx I. État de l'Empire en Italie. Epistolæ Joannis VIII. Erchempert, art. 38. Giann. hist. Nap. l. 7, c. 1. De Vita antiq. Benevent. t. 2, p. 222.

Les intrigues des Grecs avec Adalgise, duc de Bénévent, avaient empêché l'empereur Louis de chasser les Sarrasins d'Italie. Dès que ce prince eut quitté le pays, les Sarrasins sortirent de Tarente, et ravagèrent le territoire de Bari. Une autre troupe venue d'Afrique et de Sicile étendit ses courses jusqu'à Rome; et le pape Jean VIII fut obligé de traiter avec ces infidèles, et de leur payer par an vingt-cinq mille marcs d'argent. Comme il ne recevait aucun secours des princes français, il eut recours aux Grecs. Grégoire, envoyé par Basile avec une flotte, pour conserver ce qui restait à l'Empire en Italie, faisait sa résidence à Otrante. Le pape le pria d'envoyer dix vaisseaux pour défendre les terres de Saint-Pierre. On voit, par une lettre du pape

à Basile, que l'empereur avait satisfait à cette demande. Cependant, Grégoire employait ses forces au recouvrement de la Calabre. Les habitants de Bari, se voyant abandonnés des Français et des Béréventins, se donnèrent à lui, et cette ville, alors considérable, revint ainsi à l'Empire grec. Il y avait, dans Bari, une faction attachée aux Français; Grégoire avait promis par serment de ne faire aucun mal à ceux qui en étaient les chefs; il ne tint pas sa parole; il fit emprisonner les premiers de la ville, dont il envoya quelques-uns à Constantinople. Le trouble régnait dans cette malheureuse contrée : amis, ennemis, tout était confondu; on était forcé d'attaquer ceux qu'on aurait voulu défendre. Les habitants de Naples, d'Amalfi, de Salerne, qui dépendaient de l'Empire grec, n'étant pas en état de résister aux Sarrasins, furent contraints de joindre leurs armes à ces Barbares, pour ravager le territoire de Rome. Jean marcha contre Naples avec des troupes, et ce fut la première fois qu'on vit un pape à la tête d'une armée. Il détacha de la ligue le prince de Salerne, qui attaqua les troupes de Naples, et fit prisonniers vingt-deux Napolitains, auxquels le pape fit trancher la tête. Athanase, évêque de Naples, frère du duc Sergius, voulant gagner les bonnes graces du pape, se saisit de son frère; après lui avoir crevé les yeux, il le mit entre les mains du pape, et se fit duc, sans cesser d'être évêque. Mais bientôt ce prélat, sans foi comme sans religion, se ligua lui-même avec les Sarrasins, et devint le fléau de toutes ces provinces ainsi que de la ville de Rome, dont il pilla le territoire de concert avec les infidèles. Le pape, trop faible pour le combattre, eut recours aux armes

naturelles du saint-siége; il excommunia Athanase et les Napolitains; et ce fut encore la première fois que les papes lancèrent l'anathême contre les peuples, pour punir les crimes de leurs princes. On voit, par ces événements, que les ducs de cette contrée, quoique sujets de l'Empire grec, se comportaient en souverains; qu'ils n'attendaient ni la domination ni même l'agrément de l'empereur pour prendre le titre de ducs; qu'ils ne consultaient que leur volonté pour faire la paix et la guerre; et que, selon leur caprice ou leurs intérêts, ils ne faisaient pas difficulté de contracter des alliances avec les ennemis de l'Empire. Leur éloignement et la faiblesse des empereurs grecs les mettaient à couvert du châtiment. La principauté de Bénévent était, dans ce même temps, le théâtre de plusieurs révolutions funestes. Gaïder usa du secours des Sarrasins pour s'en rendre maître. Il tua son oncle Adalgise, chassa les premiers de la ville, et fut chassé lui-même trois ans après. On le livra aux Français, qui le mirent en prison. Il s'échappa, et s'enfuit à Bari, occupée alors par les Grecs, qui l'envoyèrent à Constantinople. Basile le traita honorablement, le combla de biens, et lui donna la ville d'Oria en Calabre, d'où il ne cessa d'inquiéter les Bénéventins. Radelchis, fils d'Adalgise, qui avait chassé Gaïder, ne conserva la principauté que quatre ans. Les Béněventins l'en dépouillèrent pour en revêtir son frère Aïon, dont nous parlerons sous le règne suivant.

XXXVII. Contestation entre Rome et Constantinople au sujet des Bulgares.

Jamais pape n'avait fait un aussi fréquent usage de l'excommunication que Jean VIII. Toujours armé de ce foudre, il le faisait gronder sans cesse, soit pour les affaires spirituelles, soit même pour les intérêts tem-

porels de l'Église romaine, et, à force de la lancer, il en emoussa la pointe. La sainteté d'Ignace n'empêcha pas qu'il n'en fût souvent menacé. Ce pape n'avait point d'égard à la décision de la conférence qui avait suivi le huitième concile, par laquelle la juridiction sur l'église de Bulgarie avait été attribuée au patriarche de Constantinople. Comme le parti de Photius, toujours très-puissant, excitait de grands troubles, l'empereur pria le pape d'envoyer des légats pour rétablir la paix. Paul, évêque d'Ancône, et Eugène, évêque d'Ostie, partirent de Rome avec des lettres dans lesquelles le pape se plaignait beaucoup d'Ignace, et le menaçait d'excommunication, s'il ne retirait les évêques et les clercs qu'il avait envoyés en Bulgarie, et que le pape déclarait excommuniés. Il demandait du secours à Basile contre Lambert, duc de Spolète, qui s'était emparé de Rome. Mais Basile, occupé d'autres affaires, n'entra point dans cette querelle; ce qui obligea le pape d'aller en France, implorer la protection de Louis-le-Bègue et des autres princes français. Je vais rassembler ici les suites de cette contestation entre le siége de Rome et celui de Constantinople, au sujet des Bulgares. Le pape, ne recevant aucune satisfaction ni de Basile ni de Photius, qui venait de succéder à Ignace, comme je le dirai bientôt, écrivit à Bogoris, roi des Bulgares, pour l'engager à se soumettre immédiatement au siége de Rome. Afin de le détourner de l'obédience des Grecs, il les représentait comme sujets à se livrer tous les jours à de nouvelles erreurs; il le rappelait au sein de l'Église romaine, la mère de tous les fidèles; et, dans l'ardeur de son zèle, il protestait qu'il chérissait les Bulgares,

Epist. Joann. VIII. Cedr. p. 589. Const. Porph p. 210. Annal. Met. ad an. 868. Sigeb ad an. 865. Ducange, fam. Bulg. p. 311. Fleury, hist. ecclés. l. 52, art. 48; l. 53, art. 6.

jusqu'à se sacrifier lui-même pour leur salut. Il semble que ses légats avaient choqué les Bulgares en quelque chose, puisqu'il promettait de corriger leur faute. Il sollicitait les seigneurs bulgares de s'employer auprès de leur roi, et leur voulait persuader que leur liaison avec les Grecs était pernicieuse à leur âme. Les Dalmates ayant aussi pris le parti de s'attacher à l'Église de Constantinople, il les exhorta, par une lettre, à revenir à l'Église de Rome, et à lui envoyer l'archevêque qu'ils auraient élu canoniquement, pour recevoir de lui le *pallium*; il leur promettait toute sorte de biens en cette vie comme en l'autre, s'ils lui obéissaient; autrement, il les déclarait excommuniés. Après le rétablissement de Photius sur le siége de Constantinople, on voit, par les lettres du pape, qu'une des conditions qu'il exige avec le plus d'ardeur pour y donner son consentement, c'est que Photius renonce à toute juridiction sur la Bulgarie; il veut que les évêques et les autres ecclésiastiques ordonnés par le patriarche de Constantinople, sortent du pays; il menace Photius de l'excommunication s'il leur donne le *pallium*, s'il y fait quelque ordination, s'il communique avec eux avant qu'ils obéissent. Il paraît qu'en cette occasion, l'empereur, étonné du grand bruit que faisait le saint-père, usa de quelque condescendance. Dans une lettre datée du 13 août 880, le pape remercie Basile d'avoir rendu justice à l'Église romaine, au sujet de la Bulgarie. Cependant, il paraît aussi que les Bulgares demeurèrent attachés à l'Église de Constantinople : car, dans une lettre postérieure, Jean reproche

encore à Bogoris d'avoir abandonné Rome, il l'exhorta à revenir au bercail, et le menace encore d'excommunication.

XXXVIII. Sainteté de Bogoris.

Ce prince, que le pape traitait avec si peu de ménagement, était cependant un modèle de sainteté. Il menait, depuis son baptême, la vie la plus austère. Revêtu pendant le jour de ses ornements royaux, il se couvrait d'un sac pendant la nuit; et, se rendant secrètement à l'église, il passait des heures en prières, prosterné sur un cilice. Long-temps avant sa mort, il remit sa couronne à son fils aîné, et se retira dans un monastère, ne s'occupant que d'aumônes et de prières. Mais apprenant que son fils se livrait à la débauche, qu'il accablait d'impôts ses sujets, et qu'il voulait même les rappeler à l'idolâtrie, il quitta l'habit religieux, reprit le casque et la cuirasse avec les marques de la royauté, rassembla ceux de ses sujets qui craignaient Dieu, et se mit à la poursuite de son fils qui avait pris la fuite. Il le prit, lui fit crever les yeux, et le condamna à une prison perpétuelle. Ensuite, dans une assemblée générale de la nation, il déclara roi son second fils, le menaçant de le traiter comme son frère, s'il tenait la même conduite. Alors, ce héros chrétien, comblé des vœux, honoré des regrets de tous ses sujets, se renferma dans le monastère, où il acheva saintement ses jours en 896.

XXXIX. Photius succède à Ignace.

Epist. Joann. VIII. Nicet. in Ign. Cedr. p. 573. Zon. t. 2, p.

Constantinople vit alors une révolution, qui fait connaître à quel point les princes, d'ailleurs les plus sages, sont capables de se laisser séduire par des courtisans attentifs à étudier leurs faiblesses. Ignace mourut, et, trois jours après, Photius fut mis en sa place par le même empereur qui, convaincu de ses fourbe-

168. Leo, p. 472. Manass. p. 108. Glyc. p. 297, 298. Joël. p. 179. Const. Porph. p. 171. Sym. p. 456, 457. Georg. p. 546. Fleury, hist. ecclés. l. 53, art. 1 et suiv. Oriens Christ. t. 1, p. 248, 249.

ries, l'avait honteusement fait descendre du siége patriarcal dix ans auparavant. La retraite du monastère n'avait pas éteint l'ambition de Photius. Cette passion, qui vit dans le cloître, et qui se nourrit même de jeûnes et d'abstinences, lui tenait les yeux ouverts sur la conduite d'Ignace. Comme ce saint prélat ne donnait point de prise à sa malignité, il prit le parti d'une soumission apparente, et tâcha d'engager Ignace à le reconnaître pour évêque. Mais il ne put l'obtenir. Il se tourna donc du côté de la cour, et gagna par ses souplesses les ministres et les seigneurs. Le chambellan Nicétas vantait sa vertu, et le bibliothécaire Théophane son grand savoir. Il connaissait le faible du prince. Basile, qui avait l'âme assez vigoureuse pour avoir pris un grand essor, ne l'avait pas assez ferme ni assez philosophe pour regarder sans honte et sans trouble la bassesse d'où il s'était élevé. Il ne rougissait pas de sa première pauvreté, il s'en faisait même honneur; mais il aurait bien souhaité trouver à sa famille une origine illustre. Photius le sentit, et ce fut alors qu'il composa cette généalogie, qui faisait de la famille de Basile un rejeton des Arsacides. L'empereur, sans doute le seul de l'Empire qui fût la dupe de cette grossière imposture, lui sut gré d'une si flatteuse découverte; il oublia tous les crimes de Photius, lui donna un asile dans le palais de Magnaure, l'admit dans ses conseils, lui confia l'éducation de ses fils, et lui laissa reprendre les fonctions épiscopales en dépit des canons et d'Ignace, qu'on n'écoutait plus.

An 878. XV. Conduite de Photius rétabli.

Ce prélat, qui est honoré comme saint dans toute l'Église, mourut le 23 octobre 877, et le 26 du même mois Photius remonta sur le siége de Constantinople.

Il mit en œuvre et la séduction et la terreur pour surmonter tous les obstacles. Calomnies, dépositions, tourments, la mort même, rien ne fut épargné pour ramener à lui les évêques opposants. Léon Catocèle, son beau-frère, qu'il avait fait par son crédit capitaine de la garde impériale, homme cruel, le servait dans ses fureurs. Au contraire, les présents, les promotions, les translations avantageuses d'un évêché à un autre, attiraient à lui les ames intéressées. Son dessein était de casser tout ce qu'avait fait Ignace, de rétablir ceux qu'il avait déposés, de déposer ceux qu'il avait ordonnés; et, si l'empereur n'eût mis un frein à son audace, il allait changer la face de toute l'Église d'Orient. Il était secondé dans ses intrigues par un moine aussi fourbe que hardi et déterminé, nommé Théodore Santabaren. C'était un scélérat qui avait mérité la mort dès sa première jeunesse, et que le césar Bardas avait sauvé du supplice, et renfermé dans le monastère de Stude. Hypocrite accompli, il en était devenu abbé par la faveur de Photius, dont il était si zélé partisan, qu'il avait obligé les moines de déserter le monastère. Après la déposition de son patriarche, il fut chassé lui-même. Mais Photius rentré en grace le remit en place, et le vanta à l'empereur comme un saint, un prodige de savoir, un thaumaturge et même un prophète. Basile, trompé par ces éloges, le fit venir à la cour, et l'honora de sa confiance. Dès le vivant d'Ignace, Photius l'avait ordonné métropolitain de Patras; mais comme cette ville avait un évêque légitime, cette prétendue ordination n'était qu'un sujet de raillerie; on appelait Santabaren l'évêque d'*Aphantopolis*, c'est-à-dire *de la ville invisible*. Photius, de nouveau pa-

triarche, l'envoya au pape Jean en qualité de son apocrisiaire, lui demander sa communion. Il prenait dans sa lettre le ton de la plus profonde humilité, gémissant de la violence qu'on lui avait faite pour le rétablir sur le siége de Constantinople. Cette lettre était signée de plusieurs métropolitains, dont il avait surpris les signatures. Basile appuya cette démarche par une ambassade. Les deux légats que le pape avait envoyés pour l'affaire de Bulgarie, et qui n'étaient arrivés à Constantinople qu'après la mort d'Ignace, d'abord opposés à Photius, mais gagnés ensuite par ses présents et intimidés par les menaces de l'empereur, se livrèrent sans réserve au patriarche. Ils contribuèrent même à séduire plusieurs évêques, en leur faisant entendre que le pape les avait envoyés pour déposer Ignace, et rétablir Photius.

An 879. XLI. Le pape reconnaît Photius pour patriarche.

Le pape, pressé alors par les Sarrasins, n'avait rien plus à cœur que d'obtenir quelque secours de Basile. Il ne se rendit donc pas difficile aux instances qui lui étaient faites en faveur de Photius; et, malgré les exemples de Nicolas et d'Hadrien ses prédécesseurs, il le reconnut pour patriarche légitime, leva les censures fulminées contre lui et contre ses adhérents, et déclara excommuniés tous ceux qui, après trois monitions, refuseraient de communiquer avec lui. Mais il accordait cette faveur comme une grace et une indulgence, et il exigeait qu'à l'avenir on n'élût plus de laïc pour remplir la place de patriarche, que Photius ne disputât point au siége de Rome la juridiction sur la Bulgarie, et qu'il demandât pardon dans un concile. A ces conditions, il déclarait nulle la sentence portée contre Photius dans les deux conciles tenus à Rome

et à Constantinople, sous le pape Hadrien. Pierre, prêtre cardinal, fut chargé des lettres pour Basile et pour Photius; il eut ordre d'assister avec les deux autres légats au concile qui serait tenu pour la réunion.

XLII. Concile de Constantinople en faveur de Photius.

L'arrivée du nouveau légat combla les vœux du patriarche, qui se promettait bien d'éluder par son adresse les conditions exigées par le pontife romain. En effet le concile, composé de trois cent quatre-vingt-trois évêques, se gouverna entièrement au gré de Photius. Les légats ne lui donnèrent que des éloges. Ils firent lire une lettre du pape que Photius avait traduite en grec, et dont il avait eu soin de retrancher l'ordre de demander pardon devant le concile, et l'absolution que le pape lui donnait, et qui supposait qu'il avait été excommunié. A la place de ces articles, trop humiliants pour son orgueil, il avait inséré des louanges de sa personne; et les légats, apparemment corrompus, entendirent cette lecture sans réclamation. Tout fut approuvé, excepté la défense de nommer des laïcs au patriarcat, et la demande du pape sur la Bulgarie. Pour le premier point, on le combattit par des raisons et des exemples; pour le second, on en renvoya la décision à l'empereur, dont les droits étaient indépendants du pape et du concile. Photius fit à son gré l'histoire de sa première élection, de sa déposition injuste, de la persécution qu'il avait essuyée, de sa modération à refuser son rétablissement tant qu'Ignace avait vécu, de sa prétendue réconciliation avec lui, enfin de la répugnance qu'il avait témoignée à remonter sur le siége de Constantinople, vacant par la mort de ce prélat, et toute l'assemblée applaudit à cette suite de mensonges. Métrophane, évêque de Smyrne,

qui refusait de se trouver au concile, fut séparé de la communion ecclésiastique. On déclara aussi excommuniés tous ceux qui ne se réunissaient pas à Photius. L'empereur assista à la sixième session, dans laquelle on adopta la profession de foi de Nicée, avec anathème contre ceux qui oseraient y rien ajouter ou en rien soustraire; ce qui tombait sur les Églises d'Occident, où l'on admettait l'addition *Filioque*. L'empereur souscrivit les actes avec ses trois fils Léon, Alexandre et Étienne; car Constantin, l'aîné, était déja mort. Le concile, commencé au mois de novembre 879, tint sa septième et dernière session le 13 mars 880; et, dans les acclamations qui le terminèrent, Photius fut nommé avant le pape. Les actes sont suivis d'une lettre du pape à Photius; il y rejette l'addition *Filioque;* proteste qu'elle n'a pas été reçue par l'Église de Rome, et condamne en termes très-durs les premiers qui l'ont introduite; mais il veut cependant qu'on use de ménagement avec les Églises qui l'ont admise, et qu'on tâche de les ramener par la douceur. C'est ce concile que les Grecs schismatiques honorent du nom de huitième concile général, ne reconnaissant point pour canonique celui qui avait condamné Photius en 869. Il y a eu lieu de soupçonner que les actes, qui sont demeurés dans l'obscurité jusqu'au commencement de ce siècle, ont été altérés par Photius, le plus hardi comme le plus habile faussaire qui fût jamais.

XLIII. Suite des événements qui concernent Photius.

Je vais joindre ici ce qui reste à dire de Photius jusqu'à la fin du règne de Basile. Le pape écrivit à Basile pour le louer de son zèle, et à Photius pour le féliciter. Mais en même temps il se plaignit avec douceur que le patriarche se fût dispensé de la condition

qui lui était imposée de demander pardon en présence du concile. Se défiant apparemment de ses légats, il ajoutait que, s'ils avaient en quelque point contrevenu à ses ordres, il n'y donnait point son consentement. L'évêque Marin, porteur de ces lettres, et qui succéda bientôt après au pape Jean, n'ayant pas voulu consentir à l'abrogation du huitième concile œcuménique, encourut l'indignation de Basile animé par Photius, et fut un mois en prison. Selon quelques auteurs, les légats furent désavoués à leur retour, et soumis à la censure. C'est un point que je laisse à discuter aux historiens de l'Église. Jean étant mort en 882, Marin et Hadrien III, qui lui succédèrent, ne tinrent le saint-siége l'un que quatorze, l'autre que seize mois. L'un et l'autre, ne regardant pas leur prédécesseur comme infaillible, condamnèrent Photius. Basile irrité écrivit au pape Hadrien une lettre injurieuse, qui ne fut rendue qu'à son successeur Étienne V. Le nouveau pape y répondit avec vigueur, mais sans perdre le respect dû à la puissance temporelle, dont il traçait les bornes, si étroites et si faciles à confondre, qui la séparent de la juridiction spirituelle. Il condamnait de nouveau Photius, et le menaçait d'anathème. Toujours exposé aux courses des Sarrasins, il demandait du secours. Mais cette lettre d'Étienne ne parvint à Constantinople qu'après la mort de Basile. Photius, satisfait des services de Santabaren dans sa négociation auprès du pape Jean, qu'il avait trompé, chassa l'évêque d'Euchaïtes en Cappadoce, pour y placer cet imposteur. Il le déclara protothrône, c'est-à-dire premier évêque entre les suffragants de Constantinople, et le

mit en possession de plusieurs siéges épiscopaux, d'où il chassa les titulaires.

XLIV. Mort de Constantin.

Nicet. in Ign. Cedr. p. 590. Zon. t. 2, p. 174. Glycas, p. 296. Const. Porph. p. 212. Sym. p. 457. Georg. p. 547. Ann. Bertin. Aimoin, l. 5, c. 22. Ducange, fam. byz. p. 140.

Quelque temps avant le concile, Basile avait perdu son fils aîné Constantin. Ce jeune prince donnait de grandes espérances. C'était celui qui ressemblait le plus à son père par ses belles qualités, et qui en était le plus chéri. Il l'avait accompagné dans ses expéditions. Hermengarde, fille de l'empereur Louis, lui avait été promise; mais ce projet de mariage n'eut point d'exécution : cette princesse épousa le comte Boson, qui devint roi de Provence. La mort d'un fils si cher affligea sensiblement l'empereur. Photius, toujours flatteur, mit le jeune prince au nombre des saints, comme si le ciel lui eût donné parole de se prêter à ses complaisances. Son ami Santabaren, homme à miracles, en fit un pour sa part, qui fut joué avec beaucoup d'adresse. Il promit à l'empereur de lui faire voir son fils. Pendant que Basile était à la chasse, il vit sortir de l'épaisseur du bois un cavalier, vêtu d'une étoffe d'or, qui vint à toute bride l'embrasser, et disparut. Il avait tous les traits du prince défunt. La tendresse est crédule; l'empereur ne douta pas que ce ne fût son fils; il en eut une extrême joie; et, plein d'admiration pour Santabaren, qui avait tant de crédit dans l'autre monde, il en fit son confident le plus intime. C'était son oracle dans toutes ses entreprises. Persuadé de la sainteté de son fils, il fit bâtir au lieu même de l'apparition un monastère sous le nom de Saint-Constantin.

XLV. Ménagements de Basile à l'égard de

Mais la passion dominante de Basile, celle qui couvre toutes ses fautes, et qui mérite qu'on lui pardonne toutes ses faiblesses, c'est l'amour qu'il avait pour ses

sujets. Jamais il n'écouta les avis qui pouvaient troubler le repos de ses peuples; jamais il ne consentit à prendre sur les besoins des familles de quoi remplir ceux de son trésor. Un jour qu'il paraissait embarrassé à trouver de quoi fournir à des dépenses nécessaires, le trésorier général lui conseilla de faire une nouvelle imposition de tailles: Il y avait, disait-il, quantité de gens qui ne payaient pas à proportion de leurs biens : en augmentant la contribution des riches, sans diminuer celle des autres, qui n'étaient pas foulés au-delà de leurs forces, il verrait croître ses revenus sans injustice. Il feignit d'approuver cet avis, et ordonna au trésorier de choisir des personnes capables d'une opération aussi difficile que celle d'évaluer au juste les fortunes de ses sujets, et de fixer avec une équité irréprochable la quotité de leur contribution. Il demandait en eux la probité la plus désintéressée, la connaissance la plus étendue, l'activité la plus infatigable. *Quand vous aurez trouvé*, lui dit-il, *des hommes de ce caractère, vous me les ferez connaître.* Le trésorier, accoutumé à manier la matière délicate des finances un peu plus brusquement que le prince, lui eut bientôt fourni une liste de commissaires. Basile ayant lu leurs noms, lui fit des reproches d'un choix si peu judicieux; et comme le trésorier lui répondait qu'il n'en connaissait pas de plus capables: « Cette affaire est si importante, lui repartit l'empe- « reur, que s'il était possible, je voudrais m'en charger « moi-même. C'est au père de famille de régler la for- « tune de ses enfants : mais, comme ce travail ne peut « se concilier avec tant de devoirs indispensables, je « suis contraint de le confier à d'autres mains. Je ne

ses sujets. Cedr. p. 588, 590, 591. Const. Porph. p. 207, 212, 213, 214.

« connais dans tout l'Empire que deux hommes qui « puissent me remplacer pour cet objet. C'est l'assu« rance que me donnent leur âge, leur expérience, « leur exacte intégrité, qui ne s'est jamais démentie « dans le cours d'une longue vie et d'un grand nombre « d'emplois. Allez les trouver de ma part, et instrui« sez-les de mes intentions. » L'histoire ne nomme pas ces deux hommes, qui mériteraient mieux d'être connus que la plupart des souverains. Flattés du choix de l'empereur, mais trop judicieux pour se charger d'un emploi au-dessus de leurs forces, ils remercièrent le prince de la confiance dont il les honorait; et, en même temps, ils le supplièrent de ne pas accabler leur vieillesse d'un fardeau qu'elle n'était plus en état de soutenir. Basile reçut leur excuse, et ne voulut plus entendre parler de cette réforme, Aimant mieux, disait-il, perdre une partie de ce qui lui était dû, que de s'en rapporter à des ames intéressées, qui, sous prétexte de remédier à des injustices, en commettraient de plus grandes. Pendant tout le temps de son règne il n'ajouta rien aux impôts, et la douceur de la perception valait presque une exemption entière. Au lieu de faire mourir de faim ses sujets, il diminua la dépense de sa table. Les frais s'en devaient prendre sur le produit des terres annexées à deux palais qu'il fit bâtir; il ne permit pas d'y appliquer aucune autre somme, et il en fit une loi perpétuelle pour ses successeurs.

XLVI. Conjuration découverte.

Cedr. p. 573. Zon. t. 2, p. 168. Leo, p. 474. Const.

Sa vigilance à réprimer l'avidité de ses officiers le rendait cher à ses peuples. Mais ces hommes injustes, qu'il contenait, regardaient comme un vol fait à leur avarice tout ce qu'il les empêchait de ravir. Ils conjurèrent contre sa vie. A leur tête était le capitaine

des Icanates, nommé Curcuas, homme très-riche, mais très mécontent de n'avoir pas la liberté de le devenir davantage. Un misérable reclus, qui se donnait pour prophète, lui promettait l'empire. Il engagea dans ce complot jusqu'à soixante-six tant sénateurs qu'officiers de l'armée et du palais. L'empereur, averti de cette trame criminelle par un des conjurés qui n'avait pu vaincre ses remords, les fit arrêter et les jugea lui-même au milieu du cirque, en présence du peuple assemblé. Sa clémence naturelle leur épargna le supplice, auquel l'indignation publique les condamnait. Il se contenta de faire crever les yeux à Curcuas, et fouetter les autres. Le jour de l'Annonciation, qu'ils avaient marqué pour l'exécution de leur forfait, il assista lui-même à une procession solennelle, où ils marchaient nus et chargés de chaînes. Lorsqu'ils furent arrivés à la grande place, avant que d'entrer dans l'église de Sainte-Sophie, il fit lire leur sentence, par laquelle ils étaient bannis à perpétuité, avec confiscation de leurs biens.

Porph. p. 172. Sym. p. 460, 461. Georg. p. 548.

An 880.

XLVII. Mouvements des Sarrasins en Orient.

Cependant les Sarrasins de Syrie voyant Basile occupé de conciles et d'affaires civiles, crurent l'occasion favorable pour étendre leurs conquêtes dans l'Asie mineure. Ils rassemblèrent tout ce qu'ils avaient de vaisseaux en Égypte et en Phénicie; mais avant que de se mettre en mer, ils envoyèrent un espion à Constantinople, pour s'instruire de l'état des forces de l'Empire. Basile, que les soins de l'intérieur n'empêchaient pas d'avoir l'œil sur ce qui se passait au-dehors, informé de leurs premiers mouvements, avait de son côté équipé une grande flotte, et, pour prévenir les désordres que les soldats et les matelots pouvaient

Cedr. p. 584. 585. Zon. t. 2, p. 172. Leo, p. 472. Const. Porph. p. 189, 190. Sym. p. 456. Georg. p. 546. Abulfarage.

causer, s'ils demeuraient dans l'inaction, il les occupait aux ouvrages qui restaient à faire pour achever cette magnifique église dont j'ai parlé, et dont Photius fit la dédicace le 1[er] de mai de cette année 880. Tout était prêt pour le départ. A cette nouvelle, les Sarrasins se tinrent dans leurs ports. Le calife Motamed se contenta de faire partir Abdalla avec quatre mille cavaliers, pour piller la Cilicie et la Cappadoce. Pendant que ce général faisait le ravage, les garnisons des deux provinces s'étant réunies, marchent contre lui et l'enveloppent. Les Musulmans, surpris dans un terrain creux, entre des rochers inaccessibles, voyant toutes les issnes fermées, se déterminent à périr, plutôt que de se rendre. Ils mettent pied à terre et coupent les jarrets de leurs chevaux, pour en ôter l'usage aux ennemis. Cependant cinq cents d'entre eux, plus hardis que les autres, forment un peloton, et le sabre à la main s'ouvrent un passage au travers de l'armée grecque. Le reste fut taillé en pièces. Le général fut pris et conduit à l'empereur.

XLVIII. Syracuse prise par les Sarrasins. Cedr. p. 585, 586. Zon. t. 2, p. 172. Leo, p. 472. Const. Porph. p. 190, 191, 192. Sym. p. 456. Georg. p. 545. Genes. p. 55, 56. Ducange, not. in Zon. p. 87 et seqq.

Les Sarrasins étaient depuis cinquante ans maîtres de la Sicile. Mais Syracuse avait été reprise par les Grecs, peut-être dans l'expédition d'Alexandre Musèle. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle appartenait aux Grecs sous le règne de Basile. Les mouvements des Sarrasins de Syrie piquèrent d'émulation ceux de Carthage. Ils vinrent avec un grand nombre de vaisseaux assiéger Syracuse. Dès que l'empereur en eut reçu la nouvelle, il fit partir Hadrien, grand-amiral de l'Empire, avec la flotte qui avait été préparée contre les Sarrasins de Syrie. Les vents étant contraires, Hadrien eut beaucoup de peine à gagner les côtes du Pélopo-

nèse; et son indolence naturelle, que le mauvais temps semblait excuser, le tint pendant près de deux mois dans le port de Monembasie; c'était l'ancienne Épidaure, surnommée Liméra, en Laconie. Cependant les Sarrasins pressaient vivement le siége de Syracuse, pour s'en emparer avant l'arrivée du secours. Cette ville était mal pourvue de vivres, et, sans le courage de Jean Patrice, qui en était gouverneur, elle n'eût pu faire une longue résistance. Ce guerrier intrépide fit plusieurs sorties très-meurtrières; il attaqua même plusieurs fois la flotte des Sarrasins, et leur brûla quelques vaisseaux. Les Sarrasins, de leur côté, firent usage de toutes les machines inventées pour la destruction des villes. La famine se fit bientôt sentir aux assiégés avec toutes ses horreurs. Deux onces de pain valaient une pièce d'or (treize à quatorze francs de notre monnaie). Les Sarrasins étant maîtres des deux ports, la pêche ne pouvait plus suppléer à la disette. Après avoir consommé tout ce que la rage de la faim peut changer en nourriture, après avoir broyé les os des animaux, dont ils pétrissaient une sorte de pain qui donnait la mort, on vit des mères dévorer leurs propres enfants. La peste, les plus affreuses maladies, et enfin une mort cruelle emportaient tous les jours une partie de ces malheureux habitants. Les catapultes abattirent une tour et un large pan de muraille. Mais les assiégés, presque sans force, en trouvèrent assez dans leur courage pour défendre la brèche, pendant vingt jours et autant de nuits, contre des assauts continuels. Il n'y avait point d'habitant qui n'eût perdu quelqu'un de ses membres; et c'était un spectacle déplorable, de voir ces cadavres presque sans vie traîner sur la brèche les restes de leurs corps,

pour servir de muraille à leur patrie. Enfin, le 21 mai, la ville fut forcée, et ceux qui avaient survécu à tant de maux éprouvèrent toute la rage des Sarrasins. Jean Patrice eut la tête tranchée, et, aussi intrépide au milieu du supplice qu'il l'avait été dans les combats, il se fit admirer des ennemis mêmes. Soixante-dix des principaux de Syracuse furent attroupés ensemble, et tués à coups de pierres et de bâtons. Nicolas de Tarse, vaillant guerrier qui, pendant le siége, avait insulté Mahomet, fut écorché vif; les Sarrasins furieux lui mangèrent le cœur. Ils détruisirent les fortifications, et brûlèrent la ville.

XLIX. Punition d'Hadrien. Hadrien se préparait enfin à sortir du port de Monembasie, lorsqu'il apprit que les Sarrasins étaient dans Syracuse. Il a presque toujous fallu du miracle pour illustrer les grands événements. Cette nouvelle n'eut besoin que d'une nuit pour traverser cent cinquaute lieues de mer. Hadrien, disent les auteurs de ce temps-là, en fut informé dès le lendemain par un berger, et ce berger l'avait appris dans une assemblée de démons, qui s'en réjouissaient dans la forêt d'Hélos, à quelques lieues de Monembasie. Le général voulut s'en assurer par lui-même, et, s'étant transporté sur le lieu, il en entendit le rapport de ses propres oreilles. Malgré un si grave témoignage, il n'en demeura persuadé que dix jours après, sur le récit de quelques soldats échappés du carnage. Cette fable, débitée par tous les historiens contemporains, ne prouve que la sotte crédulité de ce siècle d'ignorance. Hadrien, aussi prompt à retourner à Constantinople qu'il avait été lent à s'en éloigner, apprit en arrivant que l'empereur était dans une grande colère, et qu'il attribuait à sa négligence un événement

si funeste. Saisi de crainte, il se réfugia dans l'église de Sainte-Sophie. Basile, sans égard au privilége du lieu ni aux instances du patriarche, le fit tirer de cet asile. Mais, écoutant enfin sa clémence naturelle, il se contenta de dépouiller Hadrien de toutes ses charges, et de le condamner au bannissement.

La prise d'une ville si renommée excita l'émulation de toutes les dynasties de Sarrasins. C'était à qui prendrait la cognée pour abattre quelqu'une des principales branches de l'Empire. Esman, émir de Tarse, partit avec trente gros navires, et alla mettre le siége devant Chalcis sur l'Euripe. Les plus gros vaisseaux de ce temps-là ne contenaient que deux cent soixante hommes. Œniate, gouverneur de Grèce, rassembla par ordre de l'empereur toutes les troupes de la province, et mit la place en état de défense. La résistance fut aussi vive que l'attaque. Les Barbares faisaient pleuvoir sur les murailles une grêle perpétuelle de flèches et de pierres. Les habitants mêlés avec les soldats, dont ils ne se distinguaient que par une audace plus déterminée, accablaient les assiégeants, et repoussaient tous leurs assauts. Ils osaient même sortir du port, et, à la faveur du vent, ils brûlèrent une grande partie de la flotte sarrasine par le moyen du feu grégeois. Les ennemis perdaient courage, lorsque l'émir, persuadé que l'argent et la volupté sont les deux plus puissants ressorts pour remuer les ames communes, fit placer à la tête du camp un bouclier rempli d'or, et crier par un héraut : *Ceci est la récompense de celui qui montera le premier sur le mur ; il aura de plus cent jeunes captives à son choix.* Les assiégés qui, du haut de leurs murailles, voyaient briller cet or, en devinèrent l'usage,

An 881.

I.
Attaque de Chalcis.

Cedr. p. 580, 581.
Zon. t. 2, p. 171.
Const. Porph. p. 184.

et s'encourageant mutuellement, ils ouvrent leurs portes, et fondent comme un torrent sur les Barbares. Ils enfoncent, renversent, massacrent tout ce qui résiste; l'émir est tué, les autres fuient vers leurs navires, qu'ils ne regagnent qu'après un grand carnage. Ils lèvent l'ancre aussitôt, et ne reportent à Tarse que de la honte et des blessures.

An. 882. LI. Les Sarrasins de Crète battus sur mer. Cedr. p. 581, 582. Zon. t. 2, p. 171. Const. Porph. p. 185, 186.

Les Sarrasins de Crète firent d'abord plus de mal; mais l'issue de leur expédition ne fut pas plus heureuse. Saël, leur émir, fit partir un capitaine vaillant et expérimenté, nommé Phot, avec vingt-sept vaisseaux, et un plus grand nombre de brigantins et de galères à cinquante rames. Cette flotte ravagea toutes les îles de l'Archipel, traversa l'Hellespont et pénétra jusqu'à l'île de Proconèse dans la Propontide. Elle menaçait Constantinople. Nicétas, amiral de l'Empire, alla au-devant avec toute la flotte impériale, et les atteignit sur la côte de la Propontide vis-à-vis de Cardie. Il leur livra aussitôt bataille; la défaite des Sarrasins fut complète; le feu grégeois leur brûla vingt vaisseaux, dont tout l'équipage périt par le feu, par le fer, ou dans les eaux. Le reste prit la fuite et regagna l'île de Crète.

An 883. LII. Autre défaite des Crétois.

Ce mauvais succès ne découragea pas les vaincus. Phot se remit en mer avec une nouvelle flotte; mais au lieu de s'approcher de Constantinople, il se tint sur les côtes du Péloponèse, pillant et ravageant le continent et les îles. Nicétas alla de nouveau le chercher, et aborda en peu de jours au port de Cenchrée. Il apprit que la flotte crétoise était de l'autre côté du Péloponèse, et qu'elle désolait la côte de Méthone, de Patras et de Corinthe. Il lui aurait fallu plusieurs jours pour doubler le cap de Malée et atteindre la flotte

ennemie, qui aurait eu le temps de le prévenir et de se retirer dans ses ports. Il prit sur-le-champ un parti plus hardi, mais plus court; ce fut de faire transporter ses vaisseaux d'une mer à l'autre, au travers de l'isthme, large de près de deux lieues; ce qui n'était pas sans exemple. Cette entreprise, poussée avec autant d'ardeur que d'industrie, fut achevée dans l'espace d'une nuit, et, le lendemain matin, les vaisseaux crétois répandus sur le golfe de Corinthe virent avec étonnement la flotte grecque courir sur eux à pleines voiles. Saisis d'effroi et vaincus d'avance, ils n'ont pas même assez de force pour prendre la fuite. Dispersés çà et là, sans faire de résistance, ils sont les uns brûlés, les autres coulés à fond. Quelques soldats et matelots gagnent les rivages, mais ils sont bientôt enveloppés; et, plus malheureux que leurs camarades qui avaient péri dans les feux ou dans les eaux, ils ne sont épargnés que pour subir une mort plus cruelle. L'impitoyable Nicétas, plus féroce que les Sarrasins, se faisait un jeu des plus affreux supplices. Il exerçait principalement sa barbarie sur les chrétiens renégats : aux uns, il faisait détacher des lanières de leur peau depuis la tête jusqu'aux talons; il en faisait entièrement écorcher d'autres, disant par une horrible plaisanterie, qu'il ne leur enlevait que leur baptême, auquel ils avaient renoncé; et ce tigre, indigne lui-même du nom de chrétien, en faisait élever d'autres fort haut avec des poulies, pour les précipiter ensuite dans des chaudières de poix bouillante, sorte de baptême, disait-il en riant, seul convenable à ces apostats. C'était le moyen de rendre sa victoire détestable à ceux mêmes qui l'avaient aidé à vaincre.

An 884.
LIII.
Artifice de Basile pour sauver la vie à des déserteurs.
Cedr. p. 582, 583, 584.
Zon. t. 2, p. 172.
Epist. Joann. papæ.
Leo, p. 473.
Const. Porph. p. 186 et seqq.
Georg. p. 546, 547.
Genes. p. 56, 57.

Il paraît que Basile n'approuva pas ces cruautés. Malgré les succès de Nicétas, il ne l'employa plus, et dès l'année suivante on voit Nasar commander la flotte de l'Empire. Les Sarrasins d'Afrique avaient mis en mer soixante grands vaisseaux, et cette flotte formidable, après avoir ravagé les îles qui se trouvaient sur son passage, vint attaquer celles de Zante et de Céphalonie. Nasar, avec un bon nombre de vaisseaux de toute grandeur, fit diligence pour les aller combattre, et, secondé d'un vent favorable, il se rendit en peu de jours au port de Méthone, aujourd'hui Modon, en Morée. Un contre-temps fâcheux l'empêcha de les attaquer sur-le-champ. Un grand nombre de ses rameurs avaient déserté dans le voyage, et, s'étant cachés dans les îles où l'on abordait, ils étaient retournés à Constantinople, en sorte que la flotte restait dégarnie. Il en informa l'empereur. Basile les fit chercher et enfermer dans les prisons, où ils n'attendaient que le châtiment de leur lâcheté criminelle. Mais ce bon prince, avare du sang de ses sujets, voulut épargner leur vie, sans perdre le fruit d'un exemple nécessaire. Le préfet de Constantinople, seul confident du secret de sa clémence, choisit dans les prisons trente malfaiteurs condamnés à mort, qu'il fit tellement défigurer, qu'ils étaient méconnaissables : on les conduisit à l'hippodrome, comme déserteurs de la flotte, avec défense d'approcher d'eux ni de leur parler sous peine de la vie; et, après les avoir flagellés, on les embarqua pour les conduire à Méthone, où ils furent pendus à la vue de toute l'armée, sans être reconnus de personne. Cette juste punition contint le reste de la flotte. Tous, soldats et matelots, apprirent à craindre leurs commandants

plus que les ennemis, et ils demandèrent à combattre.

LIV. Les Sarrasins battus sur mer.

Cependant les Sarrasins, voyant l'inaction de la flotte impériale, se persuadaient que c'était par lâcheté qu'elle n'osait sortir du port. Ils n'étaient donc nullement sur leurs gardes, et ne songeaient qu'à piller les îles voisines. Jean, gouverneur du Péloponèse, avait déja remplacé les déserteurs, surtout par des Mardaïtes, issus de ceux qu'on avait transportés hors de leur pays cent ans auparavant. Nasar profite de la sécurité des Sarrasins; il va de nuit attaquer leurs vaisseaux dispersés, les coule à fond, ou les brûle les uns après les autres. Il en enlève une partie, qu'il amène à Méthone, et dont il fait offrande à l'église de cette ville. Il abandonne à ses soldats et les prisonniers et la charge des vaisseaux. Il informe l'empereur de ce qu'il a fait, et lui demande en même temps ce qu'il doit faire. L'empereur le loue de sa conduite, et lui ordonne d'aller attaquer les Sarrasins en Sicile et en Italie.

LV. Expédition en Sicile et en Italie.

Un si glorieux succès redoublait le courage de ses troupes. Il débarque à Panorme, ravage les campagnes, force et pille les villes soumises aux Sarrasins, enlève grand nombre de navires chargés de riches marchandises. Il passe de là en Italie, où l'empereur avait une armée de terre commandée par Procope, grand-maître de la garde-robe impériale. Ce général, accompagné de Léon surnommé Apostype, qui commandait un corps de Thraces et de Macédoniens, avait déja remporté sur les Sarrasins plusieurs avantages. Nasar s'étant approché de la Calabre pour le seconder dans ses opérations, rencontra au cap des Colonnes, près de Crotone, une nouvelle flotte de Sarrasins qui arrivait d'Afrique. Il l'attaqua et la détruisit. Ayant ensuite fait

une descente sur la côte, il joignit ses troupes à celles de Procope, chassa les Sarrasins de presque toutes les places de la Calabre et de l'Apulie, où il mit garnison. Il se rembarqua ensuite couvert de gloire, et sa flotte, chargée de dépouilles et de prisonniers, fut reçue à Constantinople avec les acclamations que méritait une campagne si brillante.

LVI. Trahison de Léon.

Procope qui était resté en Italie avec les troupes de terre, eut d'abord d'heureux succès. Les Sarrasins fuyaient de toutes parts, et l'Italie, depuis long-temps la proie de ces infidèles, se flattait d'en être bientôt délivrée. La perfidie de Léon, jaloux de la gloire de Procope, ruina ces espérances. Les Sarrasins ayant fait un dernier effort, présentèrent la bataille, et Procope ne la refusa pas. Il partagea son armée en deux corps; il se mit à la tête de l'aile gauche, composée des Esclavons auxiliaires et des autres troupes levées en Occident; Léon commandait les Thraces et les Macédoniens, qui formaient l'aile droite. Lorsqu'on en fut venu aux mains, Léon chargea les escadrons ennemis avec tant de furie, que la victoire ne balança pas de son côté. Procope avait avec lui la plus faible partie de l'armée, qu'il espérait encourager par sa présence et par son exemple: mais, malgré sa valeur, il fallut céder aux Sarrasins. Léon, déja vainqueur de ceux qu'il avait en tête, le laissa battre sans lui donner aucun secours; en sorte que ce brave capitaine, entraîné par les fuyards, tomba de cheval, et fut tué dans la déroute. Les deux armées s'étant ainsi séparées, Léon, pour couvrir sa trahison par quelque opération brillante, recueille ce qui restait des troupes de Procope, et, les ayant jointes aux siennes, il attaque

Tarente, la prend d'assaut, l'abandonne au pillage, et met tous les habitants dans les fers. Glorieux d'une si importante conquête, il retourne à Constantinople, rapportant à l'empereur de riches dépouilles. Basile ne se laissa pas éblouir; sur le soupçon qu'il conçut de la conduite de Léon, il lui ôta le commandement, et lui donna ordre de se retirer à Cotyée, sa patrie.

LVII. Il est puni.

Ce traître fut trahi lui-même par deux de ses confidents, qui révélèrent à l'empereur tout le secret de sa perfidie, et l'instruisirent encore de plusieurs autres crimes de ce méchant homme. Il avait deux fils aussi méchants que lui : ayant appris le mauvais service rendu à leur père, ils assassinèrent un des deux dénonciateurs, et le coupèrent en morceaux. Ils s'enfuirent ensuite à Cotyée, où s'étant joints à leur père, ils prirent ensemble le chemin de la Syrie, à dessein de se jeter entre les bras des Sarrasins. Ils étaient déja en Cappadoce, lorsqu'ils furent atteints par ceux que l'empereur avait dépêchés à leur poursuite. Ils se défendirent en désespérés; les deux fils furent tués; le père pris et chargé de chaînes fut conduit à l'empereur, qui lui fit faire son procès. Basile ne lui fit grace que de la vie : on lui creva un œil, on lui coupa la main droite, et il fut relégué à Mésembrie, où il passa une assez longue vieillesse dans l'opprobre, et dans la misère qu'il n'avait que trop méritée.

AN 885. LVIII. Nouvelle expédition en Italie. Cedr. p. 586, 650. Zon. t. 2, p. 172.

Les succès de Léon en Italie n'avaient pas réparé le dommage que la défaite de Procope avait causée à l'empire. Les Sarrasins reprenaient l'avantage, et rentraient dans les places qu'ils avaient perdues. L'empereur y envoya Étienne Maxence, Cappadocien, avec les troupes de Thrace, de Macédoine, et de Cappa-

Const. Porph. p. 192, 193. doce. C'étaient les meilleurs soldats de l'empire; mais ils étaient conduits par le plus mauvais général. Étienne, sans activité, sans aucun sentiment d'honneur, endormi dans la débauche, ne connaissait d'affaires sérieuses que celles de ses plaisirs. Il ne fit d'autre exploit que d'assiéger Amantia en Calabre, et d'en lever le siége presque aussitôt. Dès que Basile en fut instruit, il se hâta de corriger ce mauvais choix, et lui donna pour successeur un guerrier d'un caractère tout contraire, laborieux, habile, vigilant, et qui n'avait de passion que la gloire de son maître et la sienne. C'était Nicéphore Phocas, aïeul de celui qui fut depuis empereur. Nicéphore conduisit en Italie de nouvelles troupes tirées des provinces d'Orient, entre autres un corps de Pauliciens, qui, après la ruine de leur état, s'étaient attachés au service de l'Empire, et qui, en abjurant leurs erreurs, n'avaient rien perdu de leur ancienne bravoure. Ils étaient commandés par ce Diaconize, recommandable par sa fidélité à l'égard d'un maître malheureux. Avec ses forces jointes à l'armée que laissait Étienne, Nicéphore défit partout les Sarrasins; il prit Amantia, Tropea, et Sainte-Sévérine, enrichit ses soldats, et rendit à l'Empire toute la Calabre, que les Sarrasins abandonnèrent pour se retirer en Sicile. La conduite de Nicéphore dans cette expédition est proposée pour modèle par l'empereur Léon, dans son Traité de Tactique; car je pense que c'est ce pays qu'il désigne par le nom de Lombardie. Nicéphore ne sut pas seulement vaincre ces peuples; il sut, et c'est encore une victoire plus utile et même plus glorieuse, les attacher à l'Empire, en les traitant avec équité, avec douceur, en les exemptant d'impôts,

ou ne leur laissant aucune marque de servitude, et en leur faisant regretter de n'avoir pas toujours appartenu à leurs nouveaux maîtres. En quittant l'Italie, il y laissa une marque sensible de sa bonté pour les vaincus. Ses soldats avaient fait prisonniers un grand nombre d'Italiens, et ils les traînaient avec eux pour en faire des esclaves. Nicéphore, sans faire semblant de s'en apercevoir, conduisit l'armée à Brindes, où elle devait se rembarquer; et, dès que la flotte fut appareillée et prête à faire voile, il y fit monter les soldats l'un après l'autre. Les prisonniers, chargés de fers, demeuraient rangés sur le rivage; ils s'attendaient à remplir les derniers vaisseaux. Dès que tous les soldats furent embarqués, Nicéphore fit lever les ancres, laissant à l'Italie ses enfants, qui ne versaient plus que des larmes de joie et de tendresse pour leur généreux libérateur. L'enthousiasme de leur reconnaissance se porta jusqu'à une sorte d'idolâtrie. Ils firent bâtir une église à laquelle ils donnèrent le nom de Nicéphore. Telle fut la dernière expédition du règne de Basile.

LIX. Santabaren veut faire mourir Léon, fils aîné de l'empereur.

Cedr. p. 591, 592. Zon. t. 2, p. 174, 175. Leo, p. 473, 474. Manass. p. 108, 109. Glycas, p. 296. Const. Porph. p. 214, 215, 216.

Léon, devenu héritier présomptif de l'empire, et déjà revêtu du titre d'empereur, avait épousé, en 880, Théophano, fille de Constantin Martinace. Parvenu à sa dix-neuvième année, il était chéri de tout l'empire, et n'avait d'ennemis que Santabaren, dont il avait démêlé les impostures. Il ne pouvait souffrir que son père fût la dupe d'un fourbe, et ne cachait pas assez la haine et le mépris qu'il lui gardait dans le cœur. Ce scélérat le pénétra, et sentit bien quel risque il courait, s'il attendait la mort de Basile. Il résolut donc de perdre Léon du vivant de son père. Dans ce des-

Sym. p. 459, 460. Georg. p. 547, 548. sein, il s'attacha pendant quelque temps à lui faire la cour; et, plus adroit que le jeune prince, à force d'assiduités, de complaisances, et de démonstrations de zèle, il vint à bout de dissiper les soupçons, et de gagner la confiance de Léon, qui joignait à un esprit assez faible toute l'imprudence de la jeunesse. Lorsqu'il se vit écouté, il donna au prince un conseil qui devait le conduire à sa perte. C'était la coutume que, dans les chasses de l'empereur, nul de ceux qui l'accompagnaient ne portât aucune arme, excepté les officiers de la vénerie: ses courtisans, ses enfants mêmes n'étaient que de simples spectateurs. Santabaren se voyant un jour seul avec Léon, « Ne tremblez-vous pas, « lui dit-il, toutes les fois que l'empereur part pour la « chasse? Les forêts ont été complices de grand nom- « bre d'assassinats: combien de scélérats sont plus à « craindre que les bêtes les plus féroces? Souvenez- « vous de Curcuas. Et si votre père était attaqué, à qui « appartiendrait-il de le défendre? Mettez-vous en état « de combattre les attentats; ne le suivez jamais dans « ce divertissement dangereux, sans avoir une arme « cachée, toute prête à le secourir. » Léon, charmé du vif intérêt que Santabaren prenait à la conservation de son père, promit de suivre son avis. En effet, à la première partie de chasse, il se munit d'un poignard qu'il cacha dans une de ses bottes. Dès qu'on fut dans la forêt, Santabaren court à l'empereur avec un air d'alarme: *Prince*, lui dit-il à l'oreille, *sauvez votre vie; votre fils est armé; il s'ennuie de ne pas régner.* Basile fait aussitôt arrêter Léon: on le dépouille; on trouve le poignard, et sur-le-champ on retourne au palais. Basile, outré de colère, sans vouloir entendre

son fils, lui fait ôter les ornements impériaux, et l'enferme dans une étroite prison. Il voulait à l'heure même lui faire crever les yeux, et Santabaren l'y excitait. Mais plusieurs sénateurs s'étant jetés à ses pieds, obtinrent qu'il différât le châtiment, jusqu'à ce qu'il fût assuré du crime. On mit à la question tous les officiers, tous les courtisans du prince; Nicétas, son confident le plus intime, fut déchiré à coups de verges; on ne tira de leur bouche que des témoignages de son attachement à son père. André, capitaine des gardes, fameux par les succès qu'il avait eus à la guerre, mais odieux à Santabaren à cause de sa probité incorruptible, fut enveloppé dans la disgrace, et privé de ses charges, comme complice du prince, auquel il était tendrement attaché.

Léon, désespéré de voir son amour pour son père devenu un crime atroce, s'abandonnait à la plus vive douleur. Il ne cessait d'écrire à son père des lettres justificatives, que Basile refusait de lire. Tout le palais était arrosé de larmes. La mère, les sœurs, les deux frères, tous les officiers du prince, persuadés de son innocence, ne faisaient entendre que des gémissements. Basile seul, toujours obsédé par Santabaren, était insensible. Un jour qu'il donnait un grand souper à tous les seigneurs de sa cour, dans le temps que la bonne chère et la douce familiarité de l'empereur faisaient oublier l'infortune de Léon, un perroquet, enfermé dans une cage attachée au mur de la salle, se mit à crier: *Hélas! hélas! seigneur Léon.* C'étaient des paroles qu'il entendait depuis trois mois retentir sans cesse à ses oreilles. Ce cri glaça les convives; devenus immobiles, la tête baissée, ils n'ouvraient la

LX. Délivrance de Léon.

bouche que pour faire place à leurs soupirs: l'empereur lui-même les regardait en silence, lorsqu'un d'entre eux élevant sa voix entrecoupée de sanglots: « Seigneur, dit-il, cet animal nous condamne. Nous « est-il permis de nous livrer à la joie, tandis que votre « fils, que l'héritier de votre couronne gémit dans les « horreurs d'un cachot? S'il est coupable, il n'est au- « cun de nous qui ne soit armé pour le punir: mais « s'il est innocent, nous sommes tous coupables. Écou- « tez-le, jugez-le; qu'il cesse enfin de vivre criminel, « ou de mourir tous les jours victime d'une noire ca- « lomnie. » Ces paroles pénétrèrent le cœur de l'empereur, et réveillèrent en lui la tendresse paternelle. Il fit venir son fils, il écouta ses défenses; et, ayant enfin reconnu la perfidie de Santabaren, il embrassa Léon et lui rendit tous ses honneurs. André fut rétabli dans ses dignités. Le juste courroux de Basile aurait éclaté sur le traître, s'il ne se fût dérobé au châtiment. Photius eut l'adresse d'en imposer encore à l'empereur en faveur de ce scélérat. Santabaren se retira dans son diocèse d'Euchaïtes. On dit que, le lendemain de la délivrance de Léon, jour de la fête du patriarche Élie, pour lequel l'empereur avait une dévotion particulière, comme Basile marchait en procession, tout le peuple qui le suivait s'écriant, *Gloire à Dieu qui nous a rendu notre jeune prince!* il se retourna et dit à haute voix: *Enfants, vous poussez des cris de joie pour remercier Dieu de vous avoir rendu Léon; demandez-lui plutôt que son règne ne vous fasse pas un jour pousser des cris de douleur.* Quoique Basile aimât son fils, il croyait voir en lui des inclinations qui ne promettaient pas un règne heureux.

L'empereur ne survécut pas long-temps à la réconciliation avec son fils. Au mois de février suivant, comme il était à la chasse, un cerf très-grand et très-fort s'élançant sur lui, l'enleva par la ceinture de dessus son cheval. Il allait périr, si un de ses veneurs n'eût coupé la ceinture d'un coup de sabre. Cet accident lui avait tellement troublé l'esprit, qu'il fit sur-le-champ trancher la tête à celui qui venait de lui sauver la vie, pour avoir, disait-il, tiré l'épée sur son prince. Une secousse si violente lui dérangea les entrailles; il fut saisi d'une fièvre ardente qui le conduisit au tombeau en peu de jours. On dit qu'étant près de mourir, agité par les remords du crime par lequel il s'était élevé à l'empire, il s'imagina voir l'empereur Michel couvert de sang, qui lui disait d'une voix terrible, en lui montrant ses blessures : *Que t'ai-je fait, Basile, pour me massacrer si cruellement?* Il mourut le 1er mars 886, après avoir régné quatorze mois avec Michel, et seul, dix-huit ans cinq mois et sept jours. Il fit approcher de son lit son fils Léon, et Stylien, gouverneur de ses enfants, et il expira, en leur disant : *Défiez-vous de Photius, et de sa créature Santabaren; ils m'ont entraîné dans le précipice par leurs impostures.*

An 886. LXI. Mort de Basile. Cedr. p. 592. Leo, p. 174. Glyc. p. 297, 298. Joël. p. 179. Const. Porp. p. 216. Sym. p. 461. Georg. p. 548, 549. Genes. p. 61. Greg. in vita Basilii. jun. p. 344.

Ce fut un malheur pour ce prince d'être né dans ces temps d'atrocité et de barbarie. Ses grandes qualités, propres à faire un héros, furent altérées par la rouille de son siècle. On peut cependant conjecturer que, s'il eût eu des successeurs semblables à lui, l'empire eût réparé ses pertes. Il n'eut que la gloire d'en avoir retardé la chute. Aussi laborieux que vigilant, il fut toujours à la tête du gouvernement ou de

LXII. Conclusion du règne de Basile. Cedr. p. 587, 588, 589, 661. Zon. t. 2, p. 172, 173, 206. Glyc. p. 296. Const. Porph. p. 193 et seqq.

Genes. p. 61. Basilii adhortatio ad Leonem filium.

ses armées. Il aimait la vérité, et, n'espérant guère la trouver dans la bouche de ses courtisans, il la cherchait dans l'histoire. Il prenait conseil des exemples qu'elle lui présentait. A ses yeux, la plus haute vertu tenait lieu de la plus éminente dignité; il l'admettait dans sa familiarité, il oubliait même la majesté impériale pour aller visiter ceux qui portaient ce noble caractère. Plein de tendresse pour ses sujets, il apportait la plus grande précaution à ne leur donner que des gouverneurs et des magistrats qui fussent les défenseurs de ceux dont il était le père. Un jour de Pâque, comme il assistait à l'office dans l'église des Saints-Apôtres, il remarqua que les principaux habitants, au lieu de porter des habits de fête, portaient dans leur extérieur et dans leur contenance les marques d'une profonde tristesse. Il en fut étonné, et comme il leur en demandait la cause : *Hélas! seigneur*, lui répondit un d'entre eux; *la joie et les riches vêtements conviennent à votre majesté et à votre cour; il n'est point pour vous de calamité : mais ces ornements ne sont pas faits pour des misérables, qui sont à la veille de périr. Vous ignorez apparemment que le prix du blé est augmenté du double, et que votre peuple meurt de faim.* Ces paroles percèrent le cœur du prince; il les consola en versant des larmes et leur promit un prompt secours. Dès qu'il fut de retour au palais, il manda ses ministres, et leur fit les plus vifs reproches de ne l'avoir pas averti de la cherté des vivres. Aussitôt il fit ouvrir tous ses greniers, et vendre son blé douze fois au-dessous du prix ordinaire. La moisson suivante fut plus abondante que jamais, comme si la Providence eût voulu

récompenser sa générosité paternelle. Libéral sans prodigalité, il était persuadé que le prince, dans ses profusions, verse le sang de ses peuples. C'était une de ses maximes, et il la recommandait à son fils, que les trésors acquis par des exactions se dissipent promptement, et qu'ils entraînent même avec eux les richesses légitimes : *C'est*, disait-il, *une paille que le feu consume en un moment, et d'où il se communique à l'édifice*. Ennemi du luxe, il ne donnait à la splendeur du trône que ce qu'il n'en pouvait retrancher sans l'avilir; il croyait que la majesté souveraine tire bien bien plus d'éclat du caractère du prince, que du faste qui l'environne, comme un excellent tableau est bien plus admirable par la perfection de l'art que par la richesse de la bordure. Son économie lui ménagea des fonds pour exécuter de grands ouvrages. Il bâtit ou répara plus de cent églises, hôpitaux, monastères, citernes publiques, tant dans Constantinople qu'aux environs. On peut dire que cette ville, dont les plus beaux édifices commençaient à dépérir, prit, pendant les dix-huit années de son règne, une face nouvelle. Il mettait le grand Constantin au nombre des saints, et fit consacrer, sous son nom, un oratoire dans son palais. Pour expier le meurtre de son prédécesseur, qu'il se reprocha toute sa vie, et qu'il pleurait encore à l'article de la mort, il fit dédier un grand nombre d'églises sous l'invocation de Saint-Michel. Il en fit aussi construire plusieurs sous le nom du prophète Élie, et Zonaras donne une raison ridicule de cette dévotion : Il espérait, dit-il, que ce prophète l'enlèverait un jour au ciel, comme il y avait été enlevé lui-même. Il ne serait pas incroyable qu'un prince,

très-sage d'ailleurs, eût été frappé d'une imagination même extravagante. Il voulut perpétuer la mémoire de son premier état dans un salon magnifique qu'il fit ajouter à son palais; il y avait fait peindre sur la voûte ses combats et ses victoires; mais en même temps, comme pour remède à la vanité, ou peut-être par un effet de vanité plus raffinée, il s'était fait représenter avec sa femme et ses enfants, qui, levant les mains au ciel, remerciaient Dieu d'avoir retiré leur père de la pauvreté, comme David, pour le placer sur le trône. Cette action de grâces était écrite en lettres d'or d'un très-gros caractère. Basile, élevé dans la misère et la servitude, n'avait d'abord aucune connaissance des lettres, et, ce qui est l'effet de l'ignorance, il les méprisait. Plus éclairé dans la suite, il en reconnut l'utilité, et il y fit instruire non seulement ses fils, mais même ses filles. Il s'exerçait lui-même à écrire, et nous avons de lui un petit ouvrage intitulé : *Avis de l'empereur Basile à Léon son cher fils et son collègue.* Il consiste en soixante-six articles fort courts, mais fort substantiels, dont chacun commence par une des lettres du titre. Il faut attribuer à son siècle le mauvais goût de ces acrostiches. D'ailleurs cet ouvrage, égal à celui d'Épictète par la pureté du style, mais autant supérieur par la solidité et par l'élévation des pensées, que la morale chrétienne est au-dessus de celle de Platon, mériterait d'être le manuel des princes. Je n'ai pu placer dans les annales de ce règne le recouvrement de l'île de Cypre, dont aucun historien ne fait mention. Constantin Porphyrogenète est le seul auteur qui rapporte que sous l'empire de Basile, cette île fa-

meuse fut reprise sur les Sarrasins par le général Alexis, arménien célèbre, dit-il, par sa valeur, et que ce guerrier la gouverna pendant sept ans, après lesquels elle retomba sous la domination des Sarrasins, qui en étaient maîtres de son temps.

FIN DU LIVRE SOIXANTE-ONZIÈME.

LIVRE LXXII.

I. Commencements de Léon. II. Seconde déposition de Photius. III. Punition de Santabaren. IV. Étienne succède à Photius. V. Translation du corps de Michel à Constantinople. VI. Incursions des Sarrasins. VII. Affaires d'Italie. VIII. Bari perdu et repris par les Grecs. IX. Flotte des Grecs battue par les Sarrasins. X. Zoé concubine de Léon. XI. Guerre des Bulgares. XII. Commencements des Hongrois. XIII. Mœurs des Hongrois. XIV. Leur manière de faire la guerre. XV. Léon se sert des Hongrois contre les Bulgares. XVI. Générosité de Nicéphore Phocas. XVII. État des Grecs en Italie. XVIII. Les Grecs défaits par les Bulgares. XIX. Conjuration découverte par Zoé. XX. Mort de Théophano. XXI. Léon épouse Zoé. XXII. Mort du patriarche Étienne. XXIII. Collection des Basiliques. XXIV. Disgrace et mort de Stylien. XXV. Nouvelle conjuration. XXVI. Fortune de Samonas. XXVII. Nicolas-le-Mystique patriarche. XXVIII. Troisième mariage de Léon. XXIX. Nouvelle passion de Léon. XXX. Léon blessé par un assassin. XXXI. Courses des Sarrasins. XXXII. Expédition des Sarrasins. XXXIII. Préparatifs des Thessaloniciens. XXXIV. État déplorable des Thessaloniciens. XXXV. Arrivée de la flotte sarrasine. XXXVI. Suite de l'attaque. XXXVII. Prise de la ville. XXXVIII. Les bâtiments de la ville rachetés à prix d'argent. XXXIX. Départ des Sarrasins. XL. Histoire d'Eustathe Argyre. XLI. Fuite et retour de Samonas. XLII. Naissance de Constantin. XLIII. Troubles au sujet des quatrièmes noces de Léon. XLIV. Opposition du patriarche. XLV. Euthymius mis à la place de Nicolas. XLVI. Violent orage. XLVII. Fuite d'Andronic chez les Sarrasins. XLVIII. Retour de Constantin, fils

d'Andronic. XLIX. Les Sarrasins chassés du Garillan. L. État des frontières du côté de l'orient. LI. Le père de Samonas à Constantinople. LII. Disgrace de Samonas. LIII. Occasion de la fondation du monastère des Nosies. LIV. Flotte grecque battue par les Sarrasins. LV. Mort de Léon.

LÉON VI, dit LE SAGE OU LE PHILOSOPHE.

LÉON et son frère Alexandre avaient été, dès leur enfance, associés au titre d'empereur. La mort de leur père les mit en possession de l'empire. Mais Alexandre ne prit de la puissance souveraine que la liberté de se livrer impunément à tous les plaisirs, et l'honneur muet et stérile de voir son nom à côté de celui de son frère à la tête des lois, sur les inscriptions publiques, et sur les monnaies. Léon régna seul, et la flatterie, toujours prête à prodiguer des éloges aux princes sur les plus légères apparences de vertu, l'honora des titres de *sage* et de *philosophe*, qu'il ne mérita guère que par un goût médiocre pour l'étude des lettres et d'une philosophie grossière, mais admirée de ce siècle ignorant.

An 886. I. Commencements de Léon. Inscr. Grut. MCLX. 2. Médailles. Ducange, fam. Byz. p. 140, 141.

Dès qu'il se vit sur le trône, il n'eut rien de plus pressé que de se venger de la perfidie de Santabaren. Mais, pour y réussir plus facilement, il fallait lui enlever l'appui de Photius, son protecteur déclaré, capable de le mettre à couvert, s'il se soutenait luimême. L'empereur était d'autant plus irrité contre le patriarche, qu'il entendait dire que ces deux fourbes

II. Seconde déposition de Photius. Cedr. p. 593, 594, 595. Leo, p. 475. Zon. t. 2, p. 175, 176. Incert. continuat. p. 217, 218, 219.

Sym. p. 461, 462. Georg. p. 549. Glyc. p. 298. Joël, p. 179. Pagi ad Bar. Fleury, hist. ecclés. l. 53, art. 51, 52, l. 54, art. 13, 14, 16. Oriens Chris. t. 1, p. 249.

avaient de concert travaillé à le perdre, pour mettre sur le trône un parent de Photius. Le général André avait partagé la disgrace du prince; il s'offrit à servir son ressentiment. Jean Hagiopolite, intendant des postes de l'empire, se joignit à lui, et ils allèrent ensemble à la grande église. Là, en présence du peuple qui était accouru en foule, ils montèrent dans la tribune, firent la lecture d'un écrit contenant tous les crimes de Photius, le déclarèrent déchu d'une dignité qu'il n'avait jamais légitimement possédée, et le firent conduire dans un monastère de Constantinople. En même temps, il assemblèrent les évêques et le clergé, et firent nommer à sa place Étienne, frère de l'empereur.

III. Punition de Santabaren.

Photius étant écarté, on alla chercher Santabaren, qui, depuis sa retraite de la cour, se tenait dans son diocèse d'Euchaïtes. Il fut amené à Constantinople et renfermé dans une prison, sans aucune communication avec Photius. Cinq patrices, dont André était le président, nommés pour juger l'un et l'autre, firent amener devant eux Photius; ils le placèrent par honneur au milieu d'eux. Alors, André lui adressant la parole : *Connaissez-vous*, lui dit-il, *le moine Théodore? J'en connais plusieurs de ce nom*, répondit Photius; *duquel voulez-vous parler? C'est*, dit André, *de celui qui a le surnom de Santabaren. Oui*, dit Photius, *je connais l'archevêque d'Euchaïtes*. En ce moment, on amène Santabaren : *où sont*, lui dit André, *les trésors du défunt empereur? Ils sont*, répondit-il, *entre les mains de ceux auxquels il les a confiés : c'est à son successeur à les chercher; il en est le maître*. Il paraît qu'on soupçonnait Santabaren

d'avoir détourné une partie des trésors du prince, ou qu'on voulait l'en rendre suspect. *Mais*, continua André, *quel est celui que vous vouliez faire empereur, lorsque vous conseillâtes à Basile de faire crever les yeux à son fils qui règne aujourd'hui? Était-ce un de vos parents, ou un parent du patriarche?* Santabaren prostestant avec serment qu'il n'avait nulle connaissance du crime qu'on lui imputait, *Pourquoi donc, fourbe insigne*, lui dit un des juges, *as-tu toi-même révélé ce complot à l'empereur, lui promettant d'en convaincre le patriarche?* A ces mots, Santabaren se jetant aux genoux de Photius, et les serrant entre ses bras: *Seigneur*, lui dit-il, *je vous conjure au nom de Dieu de me dépouiller du sacré caractère dont vous m'avez honoré, afin qu'on me punisse si l'on veut me trouver coupable. Je ne le suis point; il est faux que j'aie rien déclaré à l'empereur.* Le patriarche le relevant: *Par le salut de mon ame*, lui dit-il, *seigneur Théodore, je ne vous ôterai point votre dignité. Vous vivrez et mourrez archevêque.* André protestait que Santabaren lui avait fait la même confidence, et comme l'accusé se tenait ferme sur la négative, les juges, désespérant de le convaincre, allèrent faire leur rapport à l'empereur. Ce prince, plein de dépit de ne pouvoir rendre Photius aussi coupable qu'il le désirait, fit fouetter Santabaren, et le relégua d'abord à Athènes. On lui creva les yeux dans cette ville, et, peu de temps après, il fut transporté en Orient aux extrémités de l'empire. Quelque punition qu'eussent méritée ces deux méchants prélats, une procédure si informe ne fit pas honneur à Léon. L'irrégularité du jugement

tourne toujours à la décharge de ceux qui sont condamnés. La passion du prince justifia Santabaren aux yeux du peuple; on le plaignit, et il paraît même que Léon se repentit de sa rigueur. Quelques années après, il le rappela, et lui assigna sa subsistance sur les revenus d'une église de Constantinople. Santabaren ne mourut que sous le règne de Constantin. Photius vécut encore cinq ans dans le monastère où il était enfermé. Il avait été anathématisé par neuf papes depuis Léon IV jusqu'à Formose. Telle fut la fin de ce schisme qui durait depuis trente ans.

IV. Étienne succède à Photius.

Étienne, successeur de Photius, avait reçu ses instructions, qui valaient mieux que ses exemples, et il en avait profité. Ce jeune prince, consacré à Dieu dès son enfance, était un modèle de vertu. Il fut syncelle de Photius, et, dans son élection, il n'y eut de répréhensible que son âge. Il n'avait que seize ans, et l'on remarque que l'église grecque avait toujours été moins exacte à l'observation des canons sur cet article. Comme il avait été fait diacre par Photius, et que le huitième concile déclarait nulles toutes les ordinations de ce prétendu patriarche, l'empereur engagea les évêques et les abbés qui étaient à Constantinople, à se joindre à lui pour demander au pape Étienne dispense et absolution en faveur de ceux que Photius avait ordonnés. Ils ne reçurent réponse que du pape Formose, successeur d'Étienne, qui n'accorda aux ecclésiastiques ordonnés par Photius que la communion laïque. Cependant Étienne demeura patriarche; comme le siége d'Héraclée était alors vacant, il fut sacré par l'archevêque de Césarée, qui avait le titre de prototrône de Constantinople. Il

ne vécut que six ans et demi dans le patriarcat, dont il remplit les fonctions avec autant de sagesse que de dignité. Il mourut en réputation de sainteté l'an 893.

v. Translation du corps de Michel à Constantinople. Cedr. p, 593. Leo, p. 475. Zon. t. 2, p. 176. Incert. continuat. p. 217. Sym. p. 461. Georg. p. 549.

Basile, au lit de la mort, avait témoigné un regret amer de l'assassinat de son prédécesseur. Léon fit ce qui était en lui pour réparer l'horreur de ce forfait par les honneurs de la sépulture. Il envoya chercher à Chrysopolis le corps de Michel. On le mit dans un cercueil de cyprès, que l'on couvrit de tous les ornements impériaux; il fut transporté avec la pompe la plus solennelle à l'église des Saints-Apôtres, où il fut déposé dans un tombeau de marbre. Alexandre et Étienne, frères de l'empereur, menaient le deuil. Tout le sénat et le clergé suivaient en chantant les prières de l'église.

vi. Incursions des Sarrasins. Cedr. p. 594. Leo, p. 475. Incert. continuat. p. 218. Sym. p. 461. Georg. p. 549. Leo Tact. c. 17, art. 82, 83.

Depuis la défaite d'Abdalla en 880, l'histoire ne parle d'aucune incursion des Sarrasins dans l'Asie-Mineure. Mais cette année, on les voit sous la conduite d'Apolpher, un de leurs émirs, recommencer leurs ravages. Ils s'emparèrent, par trahison, de la ville d'Hypsèle dans la Charsiane, qui faisait partie de la Cappadoce, et réduisirent tous les habitants en esclavage. Nicéphore Phocas, qui s'était déja distingué par sa conduite et par sa valeur contre les Sarrasins d'Italie, marcha contre ceux d'Asie. Plus faible que les ennemis, mais prudent, et instruit de la situation des lieux, il évitait leur rencontre; et, tandis qu'ils désolaient la Cappadoce, il leur rendait la pareille en Cilicie, ravageant tout jusqu'aux portes de Tarse. Il y eut, cette année, un grand incendie à Constantinople; l'église de Saint-Thomas fut brûlée, l'empereur la fit ensuite rebâtir avec magnificence.

An 887.
VII.
Affaires d'Italie.

Cedr. p. 595. Leo, p. 476, 477. Glycas, p. 298. Incert. continuat. p. 219, 220. Sym. p. 462. Georg. p. 551. Erchemp. Hist. Lang. art. 54, 66, 67, 77, 80, 81. Incert. aut. Hist. Lang. apud Murat. t. 2, p. 279. Pagi ad Bar. De vita antiq. Benev. t. 2, p. 225, 227, 228. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 594, 606.

La retraite de Nicéphore avait rendu le cœur aux Sarrasins en Italie. Le détroit de Messine était couvert de leurs vaisseaux, et la Calabre était redevenue le théâtre de leurs ravages. Les princes du pays, qui auraient dû se réunir pour exterminer ces Barbares, étaient divisés par leurs jalousies mutuelles; et, plus ennemis les uns des autres que des Sarrasins, ils se servaient d'eux pour s'entre-détruire. Les Grecs, maîtres alors de Bari et de presque toute l'Apulie, entraient dans toutes ces querelles: emportés par l'intérêt du moment, ils secouraient tantôt les uns, tantôt les autres. On les voit unis avec Athanase, évêque et duc de Naples, contre Guy duc de Spolète, contre Aïon duc de Bénévent; on les voit aussi ligués avec Guaimar, prince de Salerne, contre Athanase; quelquefois même, joints dans les mêmes armées avec les Sarrasins auxiliaires. Le prince de Salerne, trop faible pour résister au turbulent Athanase et aux Sarrasins, fit le voyage de Constantinople, pour y solliciter du secours. Il prêta foi et hommage à l'empereur qui, l'ayant décoré du titre de patrice, ne tarda pas à le renvoyer avec quelque argent et beaucoup de promesses. Mais, pendant qu'il recevait à Constantinople des honneurs distingués, les Grecs d'Italie, joints aux habitants de Naples et de Capoue, que conduisait Athanase, ravageaient son pays et prenaient ses places; tant était grande la confusion qui régnait dans ces contrées. Théophylacte avait succédé à Grégoire dans le gouvernement de l'Apulie. Étant sorti de Bari pendant l'hiver pour aller attaquer les Sarrasins, maîtres de Téano, il échoua dans son entreprise. Mais, pour se dédommager de ce

mauvais succès, il s'empara sur sa route de plusieurs places qui appartenaient au duc de Bénévent, alors ami des Grecs. Ces invasions causèrent une rupture ouverte.

An 888.

VIII. Bari perdu et repris par les Grecs.

Aïon, duc de Bénévent, résolut de se venger. Il fit révolter les habitants de Bari qui, ayant égorgé Théophylacte et la garnison, lui envoyèrent les clefs de leur ville. A cette nouvelle, Léon, craignant de perdre dès le commencement de son règne tout ce qui lui restait en Italie, fit partir le patrice Constantin avec une flotte chargée de soldats et de munitions. Arrivé en peu de jours sur les côtes d'Apulie, Constantin assiége Bari. Aïon, à la tête de toutes ses troupes et d'un grand corps de Sarrasins, vole au secours de la place; on livre bataille: Constantin, entièrement défait, se sauve à peine, et tout paraît désespéré. Toutefois, ayant rallié les fuyards, et reçu un renfort de trois mille cavaliers, il retourne sur les Béneventins qui ne songeaient qu'à jouir de leur victoire, et les taille en pièces à son tour. Aïon, qui venait de faire lever le siége de Bari, est assiégé lui-même dans cette ville. Il s'y défendit pendant plus d'un an. Enfin, abandonné par Atenulf, comte de Capoue, son allié, qui traita séparément avec Constantin, après avoir vainement imploré le secours des Français, du duc de Spolète, des Sarrasins même, il fut réduit à capituler; et tout ce qu'il put obtenir, fut la liberté de retourner à Bénévent, avec ce qui lui restait de ses troupes.

IX. Flotte des Grecs battue par les Sarrasins.

La joie de ce succès fut bientôt troublée. La flotte grecque, après avoir repris Bari, avait formé une entreprise sur la Sicile. Au mois d'octobre, elle s'était

rendue dans le port de Rhège, lorsqu'une flotte de Sarrasins vint lui fermer le passage entre Rhège et Messine. Les Grecs s'avancèrent, mais leurs vaisseaux furent tous ou pris ou coulés à fond. Ce malheur causa tant d'alarme, que tous les Grecs, habitants des villes voisines de la côte, les abandonnèrent et s'enfuirent dans l'intérieur du pays, avec leurs femmes et leurs enfants. Un auteur contemporain attribue ce désastre à la vengeance divine, armée contre les Grecs. Plus barbares, dit-il, que les Sarrasins, n'ayant de chrétien que le nom, d'humain même que la figure, ils se rendaient odieux par leurs brigandages. Ils achetaient des Sarrasins les prisonniers chrétiens pour en faire leurs propres esclaves, ou pour les aller vendre en Afrique. Les Sarrasins d'Asie descendirent dans l'île de Samos, et firent prisonnier Constantin Paspalas, qui en était gouverneur. On rapporte qu'il y eut cette année de violents orages, et que sept personnes furent tuées d'un même coup de tonnerre à Constantinople, dans la place de Constantin.

x. Zoé concubine de Léon. Cedr. p. 593, 595. Leo, p. 475, 477. Zon. t. 2, p. 176. Codin. orig. p. 63. Incert. continuat. p. 218, 220. Sym. p. 462. Georg. p. 549, 551.

Ce qui affligea sans doute davantage les gens d'honneur, jaloux de la réputation de leur maître, parce qu'ils lui sont plus véritablement attachés que la plupart de ses courtisans, c'est que Léon ne tarda pas à découvrir aux yeux de tout l'empire son penchant à la débauche. Aussitôt après la mort de son père, il manifesta sa passion pour Zoé, la plus belle, mais la plus méchante femme de la cour. Mariée d'abord au patrice Théodore Guniazize, elle s'en était défaite par le poison, afin de ne laisser aucun obstacle à l'inclination que l'empereur témoignait pour elle. Dès qu'il fut empereur, il la prit publiquement pour concubine;

et Théophano, sa légitime épouse, princesse sage et vertueuse, supporta ce honteux commerce avec patience, sans donner jamais le plus léger soupçon de jalousie. Stylien, père de Zoé, qui s'était prêté en homme de cour à la passion du prince, fut amplement récompensé de sa complaisance. Il n'était d'abord qu'huissier du palais, ce que les Grecs d'alors nommaient *zaoutzas*. C'était un office qui avait, depuis peu, passé de la cour des Turcs dans celle de Constantinople, et c'est le même qui est encore désigné chez cette nation par le nom de *chiaous*. Car il est à remarquer que, dans la décadence de l'empire, on voyait souvent naître des titres inusités, comme si les faibles princes qui restaient alors, avaient prétendu réparer leurs pertes réelles par des noms frivoles d'offices nouveaux. Stylien fut élevé à la dignité de maître du palais, qui le mettait déja au-dessus des patrices. Ensuite il fut nommé grand-trésorier; et cette place ne paraissant pas encore assez éminente, Léon inventa pour Stylien un titre monstrueusement pompeux, celui de *basiléopator*, c'est-à-dire, père de l'empereur. Ce qui était plus ridicule encore, et qui caractérise une stupide bizarrerie, c'est que ce Stylien qui savait si bien mettre à profit les crimes de sa fille, croyait être dévot: il s'occupait de fondations pieuses, il fit bâtir à Constantinople un monastère auquel il donna son nom.

Stylien, favori de l'empereur, avait lui-même des favoris, qui avaient eux-mêmes leurs créatures. Dans cette longue suites de protégés qui tiennent les uns aux autres, le dernier anneau entraîne souvent toute la chaîne, ébranle le trône, et met en péril tout un

An 889.
XI.
Guerre des Bulgares.
Cedr. p. 596.
Leo, p. 477.
Zon. l. 2, p. 176.

Incert. continuat. p. 220. Georg. p. 551, 552. Ducange, fam. Byz. p. 311.

empire. Un esclave nommé Mousic gouvernait Stylien, comme Stylien gouvernait Léon; cet esclave protégeait deux marchands grecs, qui avaient soin de l'intéresser dans leurs monopoles. Ils obtinrent, par le moyen de Mousic, un privilége exclusif pour le commerce avec les Bulgares; et ce commerce, établi depuis long-temps à Constantinople, fut, pour leur plus grande commodité, transféré à Thessalonique. Loin des yeux du prince, appuyés de toute l'autorité du ministre, ils firent ce qu'ils voulurent, et traitèrent si mal les marchands bulgares, que le roi Syméon s'en plaignit à l'empereur. Le crédit de Stylien, rendant ses plaintes inutiles, il résolut de se faire raison par les armes. C'était un prince vaillant, qui avait reçu les leçons de l'adversité. Son père Baldimir, l'ayant laissé en bas âge, et Bogoris s'étant emparé de la couronne, le jeune Syméon, réfugié à Constantinople, s'était instruit dans les lettres grecques, et s'y était rendu très-habile, trouvant dans l'étude la plus douce consolation de ses infortunes. Pour y vaquer plus librement, il se retira dans un monastère. Après la mort de Bogoris et de ses deux successeurs, dont le règne fut court, il profita des conjonctures qui se trouvèrent favorables. Les vœux de la nation l'appelaient au trône: il quitta l'habit de moine, pour prendre la pourpre, et rentra en possession du domaine de ses pères. Indigné du mépris que l'empereur semblait faire des Bulgares, qui, depuis soixante-quatorze ans, n'avaient rien entrepris contre l'empire, il se mit en campagne à la tête d'une belle armée. Léon, de son côté, fait marcher ses troupes sous la conduite de Procope, surnommé Crinitès; il lui donne

pour lieutenant-général l'arménien Curtice, renommé pour sa valeur. Grand nombre de seigneurs et d'officiers de la cour veulent être de cette expédition. La bataille se livre en Macédoine, les Grecs sont taillés en pièces; Procope et Curtice y perdent la vie, Syméon fait couper le nez aux prisonniers, et les renvoie à Constantinople.

A la vue de ces misérables, Léon, vivement piqué d'un si cruel affront, fait partir le patrice Nicétas Sclerus, avec ordre d'aller au-delà du Danube solliciter les Hongrois, nouvellement arrivés en ce pays, à passer le fleuve et à se jeter dans la Bulgarie. C'était sans doute une conduite imprudente; et l'exemple de tant d'autres Barbares, qui avaient chèrement fait payer à l'empire lessecours qu'ils lui avaient prêtés quelquefois, devait avertir Léon de ce qu'il avait à craindre d'une alliance si formidable. Cette nation est encore aujourd'hui assez célèbre pour mériter qu'on en recherche l'origine. Mais il est difficile d'en suivre la trace; et les auteurs qui en ont parlé ne s'accordent pas. Je suivrai l'opinion qui me paraît la plus vraisemblable. Le nom de *Hongrois*, que nous leur donnerons pour nous conformer à l'usage, n'était qu'une dénomination générale, qui marquait leur descendance des Huns. Ce sont les mêmes que l'on trouve désignés dans l'histoire des siècles précédents par le nom d'*Hunnogures*. Ils sont souvent appelés *Turcs* par les auteurs grecs, nom que les Orientaux donnaient à tous les peuples nomades. Leur nom propre était celui de *Magiars;* c'est ainsi qu'ils se nommaient eux-mêmes. Venus autrefois avec les autres Huns des extrémités de l'Orient, il s'établirent vers les sour-

XII. Commencements des Hongrois.

Cedr. p. 596. Leo. Tact. c. 18, art. 46 et seqq. Const. Porph. de adm. imp. c. 40, 41, 13. Liutpr. Hist. l. 1, c. 5, l. 2, c. 1. Regino, chr. Annal. Met. Pagi ad Bar. De Guignes, hist. des Huns, t. 2, p. 510 et suiv. M. Danville, Mém. acad. t. 30, p. 244 et suiv. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 656 et suiv.

ces du Jaïck, soit qu'ils fussent demeurés en ce pays-là, lorsque leurs compatriotes passèrent le Volga; soit qu'ils y fussent retournés après la mort d'Attila, dans cette horrible confusion qui détacha et détruisit toutes les parties de son vaste empire. Chassés ensuite par les Patzinaces, leurs voisins, les uns reculèrent vers l'Orient, ou pénétrèrent dans les contrées méridionales vers Derbend et la Circassie; les autres s'avançant vers l'Occident, s'arrêtèrent quelque temps vers les sources du Tanaïs; mais, toujours poursuivis par les Patzinaces, ils passèrent le Borysthène, traversèrent la Moldavie, où ils s'établirent ensuite, et entrèrent dans le pays d'Erdel; c'était, selon une conjecture très-vraisemblable, ce que nous nommons la Transylvanie. Elle faisait partie de la grande Moravie, qui comprenait alors toute la Hongrie d'aujourd'hui, à laquelle les Hongrois donnèrent leur nom, après l'avoir conquise. Selon Liutprand, ce fut Arnoul, roi de Germanie, qui appela les Hongrois à son secours contre Zuentibold, vassal révolté. Ces diverses émigrations ont fait donner à ces hordes de Huns le nom de Turcs, d'Abares, de Pannoniens, parce qu'ils ont occupé sur le Danube le même pays qu'avaient possédé les Abares.

XIII. Mœurs des Hongrois.

Lorsqu'ils arrivèrent en ce pays, ils étaient au nombre de deux cent seize mille hommes, divisés en cent huit tribus, chacune de deux mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Au rapport des historiens, nulle nation ne fut jamais plus féroce. Sans foi, sans religion, parfaitement semblables aux Huns, leurs ancêtres, ils n'avaient d'autres demeures que leurs chariots, errant sans cesse et ne vivant que de leur chasse, de leur pêche, ou de miel, de chair

crue, et du lait de leurs troupeaux. Ils n'étaient vêtus que de peaux de bêtes, à demi-nus, quoique sous un climat rigoureux. Robustes, infatigables, inhumains, ils égorgeaient les prisonniers, buvaient leur sang, et leur mangeaient le cœur, qu'ils regardaient comme un remède à plusieurs maladies. La tête toujours rasée, pour ne point donner prise à leurs ennemis, ils passaient leur vie à cheval. Ils étaient fiers, séditieux, remuants, impétueux, mais sombres et taciturnes, plus prompts à frapper qu'à parler. Les femmes, aussi féroces que leurs maris, tailladaient elles-mêmes le visage de leurs enfants dès qu'ils naissaient, avant que de les allaiter, pour les accoutumer à supporter les blessures. On ne leur apprenait qu'à manier les chevaux et à tirer de l'arc; ils y devenaient fort adroits, et se servaient rarement de l'épée.

XIV. Leur manière de faire la guerre.

Ils ne campaient point dans des retranchements; mais, jusqu'au jour du combat, ils étaient séparés par tribus et par familles. Ils distribuaient autour d'eux des postes avancés, fort près les uns des autres, de crainte de surprise. Dans les batailles, ils ne se divisaient pas en trois corps comme les Grecs; ils ne formaient qu'une seule masse, séparée par de petits intervalles, avec une réserve. Ils donnaient beaucoup de profondeur à leurs files, et plaçaient derrière eux les chevaux qu'ils avaient de reste; car ils en nourrissaient un très-grand nombre. Ils les attachaient les uns aux autres, pour leur servir de barrière. Ils aimaient à combattre de loin, et savaient employer toutes les ruses de la guerre, embuscades, fuites simulées, retours imprévus. Opiniâtres dans la poursuite, ils ne se contentaient pas du butin; ils s'achar-

naient à détruire jusqu'au dernier de leurs ennemis. Ils craignaient l'infanterie, et ne savaient pas combattre à pied. Pleins d'estime pour leur nation et de mépris pour toutes les autres, ils ne pardonnaient jamais aux déserteurs, et leur cruauté naturelle les rendait même impitoyables pour les fautes les plus légères. C'est ainsi qu'on nous dépeint cette nation, qui fit alors trembler l'Empire, qui s'empara de la grande Moravie et d'une partie de la Pannonie, et qui fut, pendant un siècle, le plus terrible fléau de l'Italie septentrionale.

An 890.

xv. Léon se sert des Hongrois contre les Bulgares.

Cedr. p. 596, 597. Leo, p. 477. Zon. t. 2, p. 176, 177, 178. Const. Porph. de adm. imp. c. 51. Incert. continuat. p. 220, 221. Sym. p. 462. Georg. p. 552, 553.

Ce peuple, qui ne connaissait encore ni l'or ni l'argent, ébloui des présents que lui apportait Nicétas, et non moins avide de sang et de carnage, promit d'attaquer les Bulgares, et donna des otages de sa parole. L'empereur, assuré de cette diversion, prépare un grand armement de terre et de mer; il donne au patrice Eustathe le commandement de la flotte, et celui des troupes de terre à Nicéphore Phocas, qu'il avait fait général de ses armées après la mort d'André. Cependant, voulant amuser le roi bulgare par une fausse négociation, tandis que ses troupes marchaient vers la Bulgarie, il fait prendre les devants à son questeur Constantinace, pour proposer un accommodement à Syméon. Ce prince, étonné qu'on vînt lui parler de paix, dans le temps même qu'on portait la guerre dans ses états, et soupçonnant quelque artifice, fait arrêter et mettre en prison le questeur. Il se met lui-même en campagne. A peine est-il en marche, qu'il apprend que les Hongrois ont passé le Danube, et qu'ils ravagent son pays. Il retourne sur eux aussitôt. Ils avaient déja repassé le fleuve avec leur butin. Mais, dès qu'ils apprennent l'approche de Syméon, brûlant d'ardeur

de le combattre, ils reviennent vers le Danube pour le traverser de nouveau. Syméon, rangé en bataille, les attendait sur l'autre rive. Eustathe, ayant remonté le fleuve, les prit sur ses vaisseaux. Mais l'abordage devenait presque impraticable, par la précaution qu'avait prise Syméon de fermer, avec de fortes chaînes de fer, l'unique endroit où ils pouvaient descendre. La hardiesse d'un seul homme les tira de cet embarras: Michel Barcalas, premier pilote de la flotte, se jette dans une barque, suivi seulement de deux matelots; et, malgré une grêle de traits qui pleuvaient sur lui de dessus la rive, il va couper la chaîne à grands coups de hache, et ouvre le passage. Les Hongrois sautent aussitôt sur le bord, tombent sur les Bulgares avec fureur, et les taillent en pièces. Syméon, échappé du carnage, s'enfuit à Dristra; c'est ainsi qu'on nommait dès-lors l'ancienne Dorostole. Les Hongrois vainqueurs envoient demander à l'empereur de l'argent, au lieu des prisonniers bulgares qu'ils offrent de lui remettre. Léon y consent et les achète. Syméon, quoique abattu par cette défaite, ne perd pas courage; mais, afin d'avoir le temps de réparer sa perte, il fait à son tour des propositions de paix, et travaille en diligence à réparer ses forces. L'empereur donne dans le piége: il envoie pour traiter avec lui Léon Chérosphacte, et rappelle imprudemment son armée et sa flotte. Lorsque le député grec arriva, Syméon était déja en état de prendre sa revanche. Il fait mettre aux fers le député, sans vouloir même l'entendre, passe le Danube, et va chercher les Hongrois dans leur pays. Ceux-ci ne s'attendaient à rien moins qu'à une pareille irruption: ils sont battus; leur pays est mis à feu et à sang; et le roi

bulgare, glorieux de sa victoire, mande fièrement à l'empereur qu'il n'a de paix à espérer qu'après lui avoir rendu ses sujets prisonniers. L'empereur qui avait désarmé, intimidé par la défaite des Hongrois, accepte cette honteuse condition. Il remet les prisonniers entre les mains d'un seigneur bulgare, qui ramenait Chérosphacte à Constantinople. Léon ne gagna dans cette expédition que l'affront d'avoir payé aux Hongrois la rançon des Bulgares, et de les avoir rendus à Syméon sans rançon.

An 891.
XVI. Générosité de Nicéphore Phocas.
Leo Tact. c. 1, art 25, 26. Cedr. p. 597. Incert. continuat. p. 221. Ducange, fam. bulg. p. 149.

Nicéphore Phocas jouissait de toute la faveur du prince. Stylien, qui avait augmenté la fortune de ce courtisan, crut pouvoir disposer de son honneur. Voulant jeter un voile sur le concubinage de sa fille, et donner aux enfants qui en pourraient naître un père apparent, il fit à Nicéphore la proposition d'épouser Zoé. Léon sans doute entrait sourdement dans cette sombre intrigue, et Nicéphore ne devait être mari de Zoé que de nom. Mais, incapable de se prêter à ces infames complaisances, il s'y refusa sans balancer; et Stylien irrité s'en vengea par la calomnie. Il lui fit ôter tous ses emplois. Cependant les incursions des Sarrasins obligèrent bientôt le prince d'avoir recours à ce guerrier expérimenté. Nicéphore fut fait gouverneur de Lydie, et eut ordre de marcher vers la Syrie. Il ravagea tout le pays des Sarrasins, et, se voyant environné d'une armée plus forte que la sienne, il fit allumer dans son camp grand nombre de feux, et décampa pendant la nuit, emportant tout son butin, sans en donner aucun soupçon aux ennemis. Ce général servit encore de barrière à l'Empire du côté de la Syrie, pendant quelques années. Il battit plusieurs fois les

Sarrasins. C'est à lui que Léon, dans son ouvrage de Tactique, attribue l'invention d'une sorte de chausse-trappe, propre à mettre un camp en sûreté contre une troupe de cavalerie, lorsqu'on n'a pas le temps de se retrancher, ou qu'un terrain trop pierreux ne permet pas de creuser un fossé. Il mourut avant Léon, emportant avec lui l'estime des honnêtes gens de la cour, et les regrets des peuples. Il laissa trois fils, Bardas et Léon, dont il sera parlé dans la suite, et Michel, qui avait embrassé l'état monastique.

XVII. État des Grecs en Italie.

Anon. Saleruit. Lup. Protosp. et ibi Peregrin. Incert. aut. Hist. Laugobard. apud Murat. t. 2, p. 279, 280. Giann. hist. Nap. t. 2, l. 7, c. 34. l. 8, c. 3. Murat. ann. d'Ital. t. 5, p. 198 et seqq. De Vita antiq. Benev.

L'Italie n'était pas encore perdue pour l'Empire. Aïon, prince de Bénévent, étant mort, et ne laissant pour successeur qu'un enfant de sept ans, Symbatice, général des troupes grecques en Apulie, vint, le 13 juillet, mettre le siége devant cette ville; et, malgré la résistance des assiégés, qui ne furent pas secourus, il les força de se rendre, et y entra le 18 octobre. La prise de la capitale le rendit maître de toute la principauté. Il la gouverna pendant deux ans. La plus grande partie de l'Italie méridionale étant ainsi revenue sous la domination des Grecs, Léon soumit les églises de l'Apulie et de la Calabre au patriarche de Constantinople. Les états voisins, tels que les duchés de Gaëte, de Salerne, et celui d'Amalfi, nouvellement démembré du duché de Naples, reconnaissaient encore la souveraineté de l'empereur grec. Mais ces succès ne furent pas de longue durée: George, successeur de Symbatice, plus entreprenant encore, mais moins habile ou moins heureux, échoua devant Capoue et devant Salerne, dont il voulait s'emparer; et, au lieu d'acquérir à l'Empire le domaine absolu sur ces villes, il fit perdre même le domaine honoraire

qu'elles avaient jusqu'alors conservé à l'empereur. Son mauvais gouvernement, qui fut de près de deux ans, produisit encore un plus grand mal; il aliéna le cœur des peuples. Les Grecs traitaient les Bénéventins en esclaves, pillaient leurs biens, abusaient de leurs femmes et de leurs filles. Demander justice, c'était s'exposer à de nouveaux outrages. Le bruit se répandit même qu'ils avaient dessein de mettre à la chaîne tous les habitants de la ville, et de les transporter ailleurs. Des traitements si atroces soulevèrent tout le pays. Les Bénéventins communiquèrent secrètement à Guaimar, prince de Salerne, le désir qu'ils avaient de secouer le joug des Grecs; et Guaimar invita Gui, duc de Spolète, à se joindre à lui pour délivrer Bénévent. Théodore, qui venait de succéder à George, sans être moins cruel, était encore plus dissolu. Se voyant assiégé, il exhorta les habitants à se bien défendre. En effet ils prirent les armes, et sortirent de la ville avec les Grecs pour attaquer les assiégeants. Mais, suivant un accord secret qu'ils avaient fait avec les deux princes, à peine en furent-ils venus aux mains, qu'ils prirent la fuite, et entraînèrent après eux dans la ville les soldats de Gui et de Guaimar. Théodore fut pris, et racheta sa liberté par une rançon de cinq mille sols d'or, qui font près de quatre-vingt mille livres de notre monnaie. Gui resta maître de Bénévent, et les habitants l'élurent pour leur prince. Ainsi les Grecs, que leur orgueil joint à la corruption de leurs mœurs rendait insupportables à toute la terre, ne purent conserver que quatre ans une si importante conquête.

An 892. XVIII. Les Grecs

Le roi bulgare ne cherchait qu'un prétexte pour recommencer la guerre. Il prétendit que l'empereur avait

retenu une partie des prisonniers, et, rompant toute négociation, il mit sur pied une nombreuse armée. Léon, déterminé à faire un grand effort pour réduire ce prince intraitable, joignit ses troupes d'Asie à celles d'Europe; il mit à leur tête Léon Catacale, qui avait succédé à Nicéphore, et Théodose, grand-maître de la garde-robe, dont il estimait la prudence et le courage. Les deux armées se rencontrent sur la frontière, et se choquent avec fureur. Le combat fut opiniâtre et le carnage horrible. Presque toute l'armée grecque y périt avec Théodose, qui fut pleuré de l'empereur. Anguinès, Arménien d'une taille gigantesque, et renommé pour sa force et sa valeur, fut tué à la tête des gardes qu'il commandait. Son valet nommé Mélias, homme intrépide et d'un génie au-dessus de sa condition, s'étant retiré dans l'Arménie-Mineure, releva la ville de Lycande, alors déserte et ruinée; il en fit une forteresse, d'où il courait sans cesse sur les Sarrasins. Elle fut bientôt peuplée d'Arméniens. Le territoire, auparavant inculte et sauvage, fut cultivé et devint riche en troupeaux. L'empereur en fit une province, qui fut nommée le Thème de Lycande : elle s'étendait en longueur entre le mont Amanus et l'Euphrate dans l'ancienne Comagène. Léon, pour fortifier son armée, avait donné des armes aux Musulmans qu'il tenait prisonniers; ils montrèrent tant de bravoure au milieu même de cette sanglante défaite, qu'à leur retour ce prince ingrat et timide, au lieu de les récompenser, les désarma par crainte, et les dispersa dans les provinces. Cette triste nouvelle fut suivie de deux autres. Les Chersonites avaient assassiné Syméon, leur gouverneur, et le Sarrasin Thagagi, étant sorti de Tarse, ra-

défaits par les Bulgares.
Cedr. p. 597.
Leo, p. 478.
Zon. t. 2, p. 177.
Const. Porph. de them.
Incert. continuat. p. 222.
Sym. p. 462.
Georg. p. 553.
Abulfeda, p. 220.
Abulfarag. Chron. ar. p. 181.

vageait la Cappadoce, et s'était emparé de plusieurs places, entre lesquelles était une importante forteresse, nommée le château de Coron. Léon, hors d'état de combattre ces ennemis, demanda et obtint, sans doute à force d'argent, une suspension d'armes et un échange de prisonniers. Il rendit deux mille cinquante-quatre Sarrasins, et reçut un pareil nombre de ses sujets.

XIX. Conjuration découverte par Zoé. Cedr. p. 597, 598. Leo, p. 478, 479. Zon. t. 2, p. 177. Incert. continuat. p. 222. Sym. p. 462. Georg. p. 553, 554.

Léon pouvait bien éviter les dangers de la guerre; mais le déréglement de sa vie et les intrigues de sa cour faisaient de son palais un champ de bataille. Stylien, abusant de son pouvoir, lui donnait de la jalousie; la défiance mutuelle commençait à diviser le prince et le ministre, et il y a grande apparence que Stylien eut quelque part à une conjuration qui se tramait alors contre Léon. L'empereur était allé passer quelques jours dans un lieu enchanté à la pointe du golfe. Stylien était du voyage, et sa fille en faisait le principal amusement. Mais on laissait à Constantinople l'impératrice passer une partie des jours et des nuits en prière dans l'église de Blaquernes. Plusieurs officiers du palais, dont la plupart étaient parents ou alliés de Stylien, et avec eux son fils même, formèrent le complot d'assassiner l'empereur pendant la nuit. Zoé, couchée avec le prince, entendant du bruit dans une cour voisine, se lève aussitôt, et, regardant par une fenêtre, elle aperçoit des mouvements qui lui donnent des alarmes. Elle éveille l'empereur, qui, sautant à demi-nu dans une barque, regagne promptement Constantinople, et rentre au point du jour dans son palais. Soit que Zoé n'eût reconnu personne dans l'obscurité, soit qu'elle ne voulût pas déceler son frère, on s'en tint au simple soupçon, sans faire aucune re-

cherche. L'empereur se contenta de casser le commandant de sa garde de nuit, et de donner son office à Pardè, fils de Nicolas, capitaine des gardes étrangères. Nicolas était gendre de Stylien, ayant épousé la sœur de Zoé; mais, jaloux du crédit de son beau-père, il épiait toutes ses démarches, et en rendait compte à l'empereur, dont il était devenu le confident intime. Stylien, pour le moins aussi fier que le prince, rompit tout commerce avec lui, et cette brouillerie dura quelques jours : mais Léon Théodotace, maître du palais, entreprit, en vue de ses propres intérêts, de les réconcilier, et y réussit.

XX. Mort de Théophano. Cedr. p. 598, 599. Leo, p. 479, 481. Zon. t. 2, p. 177, 178. Glycas, p. 299. Joël, p. 179. Incert. continuat. p. 222. Sym. p. 463. Georg. p. 554, 556. Ducange, fam. Byz. p. 141.

Sur la fin de cette année mourut l'impératrice Théophano. Elle n'avait eu de Léon qu'une fille, qui était morte en naissant. Cette princesse pieuse, au milieu d'une cour dissolue, humble au faîte de la grandeur, ne s'occupa que de prières et d'aumônes. Les Grecs la mirent au nombre des saintes, et ils font encore sa fête le 16 décembre. Ils lui attribuèrent des miracles après sa mort. Elle en avait fait un perpétuel pendant les douze années de son mariage : ce fut de souffrir sans jalousie et sans impatience les infidélités de son mari et les mépris de Zoé. Aussi Léon, qui l'avait si peu ménagée pendant sa vie, respecta-t-il sa mémoire; et, quoique toujours esclave de nouvelles passions, il fit bâtir sous son nom une magnifique église, où son corps fut déposé. Ces pieux hommages étaient plus faciles à rendre, et sans doute moins agréables à cette sainte princesse, que de se corriger lui-même.

An 893. XXI. Léon épouse Zoé.

Peu de jours après la mort de Théophano, Léon épousa Zoé. Ce mariage avec une femme qui avait empoisonné son premier mari, fut un nouveau scan-

dale. Il paraît que l'empereur n'osa même s'adresser au patriarche son frère pour en recevoir la bénédiction nuptiale. Il employa un clerc du palais, nommé Sinape, que le synode patriarcal eut le courage d'interdire, pour s'être prêté à ce ministère. Zoé, devenue Auguste, ne jouit pas long-temps du rang qu'elle avait acheté par tant de crimes : elle mourut au bout de vingt mois ; et, tandis qu'on faisait les préparatifs de ses funérailles, il y eut quelqu'un assez hardi pour graver ces mots au-dedans du cercueil, *malheureuse fille de Babylone*. Un auteur qui écrivait cinquante ans après, rapporte un fait qui ne serait pas exempt d'impiété ni de folie : Léon, dit-il, fit construire une église sous le nom de Sainte-Zoé, qu'on croit avoir répandu son sang pour la foi dans la persécution de Dioclétien, et il y transféra la corps de la nouvelle Zoé. Était-ce pour abuser de l'équivoque, et faire partager à sa concubine les hommages que l'église rendait à une sainte martyre?

XXII. Mort du patriarche Étienne. Cedr. p. 595. Leo, p. 477. Zon. t. 2, p. 176. Joël. p. 179. Greg. vita Basil. jun. Incert. continuat. p. 220. Sym. p. 462. Georg. p. 551. Pagi ad Bar. Fleury, hist. eccles. l. 54, art. 16. Oriens Christ. t. 1, p. 250.

Le patriarche Étienne finit aussi ses jours cette année, mais avec moins de remords. Un auteur contemporain rapporte que ce prélat vertueux, voulant calmer les ardeurs importunes de la jeunesse, se refroidit tellement l'estomac par des remèdes, qu'il en mourut. Il eut pour successeur Antoine Cauléas, de famille noble, et abbé d'un monastère. Antoine ne siégea que deux ans. Il fut, ainsi que son prédécesseur, mis au nombre des saints. Le schisme de Photius était entièrement éteint : cependant l'empereur voulut cimenter la réconciliation de l'Église grecque avec l'Église romaine par un concile, auquel Antoine présida, et dont les actes sont perdus.

Quoique Étienne ne témoignât nulle complaisance pour les désordres de l'empereur son frère, Léon lui adressa ses nouvelles lois concernant les matières ecclésiastiques. Ce prince acheva le grand recueil des Basiliques, entrepris et commencé par son père. Depuis Justinien jusqu'à Phocas, le droit de Justinien avait été en vigueur à Constantinople, et la justice se rendait en langue latine. Depuis Phocas, elle se rendit en langue grecque; mais les lois de Justinien étaient encore en usage. Elles avaient été traduites en grec du temps même de cet empereur, ou peu de temps après lui. On y joignit les constitutions des princes postérieurs. La jurisprudence romaine s'affaiblit de plus en plus jusqu'à Basile. Ce prince, jaloux peut-être de la gloire de Justinien, voulut être l'auteur d'un nouveau corps de droit. Il fit compiler un abrégé des sources principales de la jurisprudence : cet ouvrage, nommé par les Grecs *Procheiron*, c'est-à-dire *Manuel*, était divisé en quarante titres. Léon le retoucha et le rédigea en une meilleure forme. Il publia de plus cent treize nouvelles, et des épitomes ou abrégés d'un assez bon style. Mais l'œuvre à laquelle il donna le plus de soin, fut la compilation des Basiliques, divisées en soixante livres. Il s'aida dans ce travail des conseils de ce même Symbatice qui prit Bénévent. Les livres de Justinien lui fournirent le fond et la méthode; il y ajouta les constitutions des empereurs suivants, retranchant ce qui était superflu, contradictoire, ou abrogé par l'usage. Ces Basiliques furent nommées *Premières*, parce qu'il en parut d'autres ensuite. Constantin Porphyrogénète, fils de Léon, les revit et les corrigea; cette seconde édition prit le nom de

XXIII. Collection des Basiliques.

Arthur Duck. de jure civ. rom. l. 1, c. 5.

Fleury, hist. ecclés. l. 54, art. 16.

Giann. Hist. Nap. l. 7, c. 2.

Basiliques postérieures. Ces soixante livres furent appelés *Basiliques*, soit parce que Basile en fut le premier auteur, soit plutôt encore parce qu'ils renfermaient les lois des empereurs, nommés en grec *Basileis.* On oublia le recueil de Justinien. Basile, Léon, Constantin, traitèrent l'ouvrage de ce prince, comme il avait traité les écrits des anciens jurisconsultes, dont il avait composé les Pandectes. Le nouveau corps de droit fut la loi des tribunaux jusqu'à la fin de l'empire; et, tandis que dans l'Occident la jurisprudence était ensevelie dans les ténèbres de la barbarie, elle se conservait en Orient avec les débris de l'ancienne littérature; en sorte que personne ne pouvait acquérir le titre de savant, qu'il n'eût étudié à Constantinople [1].

[1] Les Basiliques sont assez connues par la belle édition de Fabrotte, où le texte grec est accompagné d'une traduction latine. Quant aux épitomes de Léon-le-Sage, Leunclaueu en a publié un en entier dans son Jus græco-romanum, t. II, p. 78 sqq., et des extraits d'un autre, ibid., p. 131-134. Plusieurs manuscrits de la Bibliothèque du Roi, entre autres les n°s 1343, 1384, 1720, contiennent des copies du même ouvrage. Mais, quelque diligence que plusieurs jurisconsultes célèbres, M. Pardessus, membre de l'Académie des Inscriptions, et M. Biener, de Berlin, aient pu faire, nous n'avons encore pu retrouver l'original d'un épitome du même empereur, dont il existe une traduction en géorgien, faite à la fin du XVIIe siècle ou au commencement du XVIIIe, par le roi Vakhtang V. Cet ouvrage en 418 paragraphes, où l'on ne remarque aucune division en titres, comme dans les épitomes ci-dessus mentionnés, forme la seconde partie du code géorgien, sous le nom de *Samarthali Berdzouli*, lois grecques. Il est extrait en entier des Institutes, du Code, des Pandectes, des Basiliques et des Conciles. On peut, d'après l'ordre des matières, y établir les 43 titres suivants : I, 1-2, de la justice et des juges. II, 3, des hérétiques. III, 4-6, des ventes et achats. IV, 7-15, lois relatives aux propriétés. V, 16-28, de la prescription. VI, 29-41, des transfuges et captifs. VII, 42-52, du vol, du rapt, de la sodomie. VIII, 53-63, des rois et de leurs privilèges. IX, 64-69, des blessures faites par l'homme ou par les animaux. X, 70-72, des trouvailles. XI, 73-77, du mariage ; id. avec des hérétiques. XII, 78-83,

Stylien ne survécut pas long-temps à sa fille. Son crédit, n'ayant pas d'autre appui, tomba par la mort de Zoé. L'empereur écouta les murmures qu'excitait la corruption de son ministre. On l'accusait de vendre la justice, les emplois, la faveur du prince, et de ne donner accès auprès de lui qu'à ceux qui l'achetaient de Mousic et d'un certain Staurace, ses valets, plus avides encore que leur maître. Léon voulut s'assurer par lui-même de la vérité de ces plaintes: il se transporte chez Stylien, et rencontre dans le vestibule Staurace chargé de quantité de mémoires et de requêtes qu'il allait présenter. Il s'en saisit, et y voit des preuves de l'indigne trafic qu'on faisait de ses

An 894.
XXIV.
Disgrace et mort de Stylien.
Leo, p. 479.
Incert. continuat. p. 223.
Georg. p. 554.

époux captifs. XIII, 84-97, incapacités des femmes. XIV, 98-99, du suicide. XV, 100-106, dettes et gages. XVI, 107-127, testaments. XVII, 128-139, du roi et des juges. XVIII, 140-156, priviléges du clergé, témoins. XIX, 157, de la suprématie de Rome. XX, 158-176, réglements pour les esclaves affranchis. XXI, 177-185, des donations. XXII, 186-199, des juges et des jugements. XXIII, 200-202, des gens d'église. XXIV, 203-208, eautions. XXV, 209-216, réglements judiciaires. XXVI, 217-228, des biens d'église. XXVII, 229, habits des clercs. XXVIII, 230-241, églises, asyles. XXIX, 242-250, billets, serments. XXX, 251-255, tuteurs. XXXI, 256-278, du vol, lois sur la propriété. XXXII, 279-290, successions. XXXIII, 291-306, exhérédation. XXXIV, 307-323, dépôts. XXXV, 324-327, des sociétés de commerce. XXXVI, 328-330, meurtres. XXXVII, 331-340, dénonciation, témoins. XXXVIII, 341-345, loyers, salaires. XXXIX, 346-361, sorciers, empoisonnements. XL, 362-376, principes de droit. XLI, 377-389, fausse monnaie, prisons, XLII, 390-397, des fiançailles. XLIII, 398-418, réglements divers sur l'église, le serment et la propriété. Feu M. le baron de Rosenkampf, conseiller d'état actuel à Saint-Pétersbourg, qui s'intéressait à ces recherches, a publié à Moscou, 1829, les titres d'un Manuel du même Léon-le-Sage, qui n'ont également aucun rapport à celui-ci. Si l'original de cette pièce ne se retrouve pas, la copie pourra en tenir lieu. La septième partie du même code géorgien, contenant la législation nationale de la Géorgie en 267 articles, sera imprimée cette année, par autorisation, à l'imprimerie royale, la traduction française par l'auteur de cette note, en regard du texte. —Brosset.

graces. Il fait aussitôt traîner Staurace hors de la maison, et ordonne de l'enfermer dans un monastère. Il entre plus avant, et trouve Mousic dans le même état que Staurace: il lui fait le même traitement, et retourne au palais, sans daigner voir Stylien, qui sentit vivement cette disgrace, et mourut de chagrin quelques jours après.

XXV. Nouvelle conjuration. Cedr. p. 598, 599. Leo, p. 479, 480. Zon. t. 2, p. 177. Incert. continuat. p. 223, 224. Sym. p. 463. Georg. p. 554, 555, 556.

Tant que Stylien avait vécu, Nicolas, qui servait auprès de lui d'espion à l'empereur, avait été en crédit. Mais, après la mort du beau-père, la perfidie du gendre étant devenue inutile à l'empereur, il avait beaucoup perdu de sa faveur. Basile, un de ses fils, aussi ambitieux qu'imprudent et étourdi, se mit en tête de se faire empereur. Il était lié d'intrigue avec un homme hardi et capable de tout entreprendre, nommé Samonas. C'était un Sarrasin qui, ayant abandonné son pays et sa loi, s'était avancé par sa souplesse à la cour de Constantinople. Basile, après lui avoir fait promettre le secret, lui confia son dessein. *Le prince*, lui dit-il, *ne pouvant se passer de femme, ne tardera pas à remplacer Zoé. Toujours esclave de ses amours, il nous ôtera nos emplois pour en gratifier les créatures de la nouvelle maîtresse, qu'il fera sans doute impératrice, et nous serons anéantis.* Après cette ouverture, il lui développe tout le plan de la conjuration, l'exhortant à y prendre part, s'il veut s'élever aux plus hautes dignités. Samonas promet tout, et, pour avancer sa fortune par une voie plus sûre et plus courte, il va aussitôt trouver l'empereur : *Prince*, lui dit-il, *je suis dépositaire d'un secret qu'il m'importe autant de cacher, qu'à vous de le connaître. Je périrai, si je parle; mais vous*

mourrez, si je me tais. Le choix n'est pas difficile à un sujet fidèle. En même temps il lui découvre tout le complot. Comme l'empereur semblait se défier de la vérité de son rapport, *Votre Majesté peut s'en assurer*, lui dit Samonas. *Donnez-moi deux hommes de confiance; je les placerai dans un lieu d'où, sans être aperçus, ils entendront tout de la bouche même de Basile.* Léon lui donna Christophe, grand-maître de la garde-robe, et Calocyr, chambellan. Samonas les cache dans un coin de la chambre. Basile s'y rend bientôt; et Samonas, par ses questions, lui fait déduire le détail de l'entreprise. Les espions, de retour au palais, communiquent à l'empereur toute la conversation, qu'ils avaient mise par écrit. Léon fait aussitôt arrêter les conjurés; mais, naturellement porté à la douceur, il se contenta de confisquer leurs biens et de renfermer dans des monastères ou d'exiler Nicolas, ses enfants et toute la famille de Stylien. Sa clémence épargna même la vie à l'auteur du complot. Basile fut fouetté, on lui brûla publiquement la barbe et les cheveux; et, après avoir été promené ignominieusement par toute la ville, il fut relégué en Grèce, où il mourut misérablement.

An 895. XXVI. Fortune de Samonas. Greg. vita Basil. jun.

Samonas fut magnifiquement récompensé. L'empereur le prit pour chambellan, le nomma patrice et le combla de richesses. La vie déréglée de ce nouveau favori et son air efféminé jetèrent un soupçon fâcheux sur l'empereur. Toute la cour pliait devant lui; il ne se trouva qu'un homme que son arrogance ne put intimider. C'était un pauvre anachorète, nommé Basile. Des officiers qui traversaient les défilés du mont Taurus, l'ayant rencontré couvert de haillons,

et dans un extérieur sauvage, le prirent pour un espion des Sarrasins; il· l'amenèrent à Constantinople, attaché à la queue de leurs chevaux, et le présentèrent à l'empereur, qui le mit entre les mains de Samonas pour l'interroger. Samonas, assis sur un tribunal, environné de gardes, et de tout le faste de sa dignité, le fit venir en sa présence. On ne put engager Basile à fléchir le genou devant son juge, comme c'était la coutume; et Samonas lui demandant d'un ton impérieux qui il était, quel était son pays et son nom, Basile, sans perdre contenance: *Et toi,* lui dit-il, *qui es-tu? Dans quel pays es-tu né?* Il savait que Samonas était Sarrasin de naissance. *Tu parles à un patrice,* reprit Samonas, *et à un chambellan de l'empereur. Eh bien!* dit Basile, *celui qui te répond est ainsi que toi un des habitants de la terre.* Comme Samonas le traitait de scélérat, et que Basile répliquait que ce nom ne pouvait convenir qu'à ceux qui font des actions criminelles, Samonas, craignant qu'il n'en dît davantage, le fit promptement chasser de sa présence, et alla rapporter à l'empereur, que c'était un malheureux vagabond qui ne méritait que la misère, à laquelle il s'était condamné lui-même.

An 896. XXVII. Nicolas-le-Mystique patriarche. Cedr. p. 599. Leo, p. 480, 481. Zon. t. 2, p. 177-178. Joël, p. 179. Incert. contin. p. 224. Sym. p. 463.

Antoine Cauléas étant mort après deux ans d'épiscopat, eut pour successeur Nicolas-le-Mystique, c'est-à-dire assesseur secret du conseil de l'empereur. C'était un homme de mœurs irréprochables, mais d'une sévérité inflexible, qui lui attira des persécutions et des disgraces, pour avoir voulu assujettir les passions du prince aux règles établies dans l'église grecque, comme nous le verrons dans la suite.

C'était la coutume que l'empereur, en certains jours

de l'année, fit un festin solennel, auquel étaient admis les seigneurs et les principaux officiers de la cour; et, tandis qu'il traitait les hommes, sa femme, sa fille ou sa sœur, mais toujours une personne revêtue du titre d'Auguste, faisait les honneurs de la table des femmes : le faible prince, esclave de l'étiquette, n'eut point d'autre raison pour couronner Anne, fille de Zoé, qui ne pouvait avoir au plus que trois ans. Mais, incapable de supporter un long veuvage, accoutumé à être gouverné par des femmes, il se donna bientôt à lui-même et à l'empire une souveraine. Il épousa une jeune phrygienne parfaitement belle, et la fit aussitôt couronner, en lui donnant le nom d'Eudocie. Il la perdit encore avant l'année révolue. Elle mourut en accouchant de son premier enfant, qui ne survécut pas à sa mère.

Georg. p. 556. Pagi ad Bar. Oriens Christ. t. 1, p. 250.

XXVIII. Troisième mariage de Léon.

Les cinq années suivantes ne fournissent aucun événement : il paraît que Léon, enchaîné par une nouvelle passion, ne s'occupa que de ses amours, s'abandonnant à cette molle indolence qu'inspire la volupté. Il se laissa prendre aux charmes d'une seconde Zoé, surnommée Carbonopsine, petite-nièce du saint abbé Théophane-le-Chronologue, qui était mort dans la persécution de Léon-l'Arménien. Si l'on en veut croire les auteurs grecs, trop prévenus en faveur de ce prince, ce nouvel engagement ne fut qu'un effet du désir d'avoir un fils, ce que ses trois femmes ne lui avaient pas donné. Il était, disent-ils, très-savant dans tous les mystères de la divination. L'astrologie, qu'il regardait comme un art infaillible, lui promettait un héritier de sa couronne. Ce fut donc pour remplir sa destinée qu'il jeta les yeux sur Zoé.

An 902.

XXIX. Nouvelle passion de Léon.

Cedr. p. 600. Leo, p. 482. Zon. t. 2, p. 177-178. Glyc. p. 299. Const. Porph. de adm. imp. c. 22. Liutprand. Hist. l. 3, c. 7. Incert. contin. p. 225. Sym. p. 474. Georg. p. 557. Ducange, fam. Byz. p. 141. Fleury, hist. ecclés. l. 54, art. 40.

Il entretint commerce avec elle : mais il attendit pour l'épouser qu'elle eût donné des preuves de sa fécondité. Le succès ne répondit pas si tôt à son impatience, et le scandale précéda de plusieurs années l'union légitime.

XXX. Léon blessé par un assassin. Cedr. p. 599, 600. Leo, p. 481 482. Manass. p. 109. Zon. t. 2, p. 178. Glyc. p. 298. Incert. contin. p. 225. Sym. p. 464. Georg. p. 556, 557.

Avant de s'être donné un successeur, il courut grand risque de périr. L'an 902, entre Pâque et la Pentecôte, comme il entrait dans l'église de Saint-Moce à la suite d'une procession, un homme sautant en bas du jubé, lui déchargea sur la tête un coup de bâton si violent, que, sans un chandelier à branche qui reçut le fort du coup, c'en était fait de sa vie. Le sang qui sortait abondamment de sa blessure effraya tellement ceux qui l'accompagnaient, qu'ils s'enfuirent en s'écrasant les uns les autres. Alexandre, frère de l'empereur, n'assistait point à cette cérémonie, sous prétexte d'une indisposition, ce qui donna occasion de le soupçonner. On cherchait Samonas, favori du prince, et on s'étonnait qu'il ne s'empressât pas à le secourir. Mais, tandis que Léon était en dévotion, sa maîtresse, par son ordre, avait pris ce moment pour s'établir dans le palais, et Samonas, confident des plaisirs de son maître, donnait ses soins à loger cette nouvelle hôtesse. L'assassin fut pris, et, après avoir souffert pendant plusieurs jours les plus rigoureuses tortures, sans déclarer aucun complice, il fut conduit au cirque et brûlé vif, après qu'on lui eut coupé les pieds et les mains. L'horreur d'un pareil attentat fit abolir cette procession annuelle.

XXXI. Courses des Sarrasins.

L'inaction de Léon mettait en mouvement tous les Barbares voisins de l'empire. Les Bulgares recommençaient leurs courses ; les Sarrasins attaquaient

toutes les places où les attirait le désir du pillage. Pendant que Léon occupait ses soldats à bâtir des églises, les Sarrasins d'Afrique firent une descente en Sicile, et prirent Taormine, où ils firent un grand carnage. On attribua la perte d'une ville si forte à la trahison du gouverneur, nommé Caramale, et, de retour à Constantinople, il fut condamné à mort. A la sollicitation du patriarche Nicolas, on lui fit grace de la vie; il fut fouetté, dépouillé de ses biens, et enfermé dans un monastère. Les Barbares étant ensuite passés en Italie, ils se rendirent maîtres de Rhège et assiégèrent Cosence. La mort de leur roi Ibrahim, qui fut tué d'un coup de foudre, leur fit lever le siége. Les Sarrasins de Cilicie firent encore de plus grands ravages. Comme ils n'étaient pas cultivateurs, ils n'avaient de ressources pour vivre que dans leurs épées. Ils portaient également la guerre sur terre et sur mer. Lorsqu'ils ne faisaient pas de courses sur terre, ils montaient leurs navires, et venaient infester toutes les côtes, jusqu'en Grèce et en Macédoine. Conduits par un renégat nommé Damien, célèbre par sa valeur, ils prirent Séleucie sur la mer de Cilicie, s'emparèrent de l'île de Lemnos, et vinrent attaquer Démétriade en Thessalie. C'était une ville ancienne, bâtie par Démétrius-Poliorcète, riche, peuplée, et dont le port était très-fréquenté. Ils la prirent, passèrent tout au fil de l'épée; et, comme si le ciel eût agi de concert avec les Sarrasins pour affliger ce pays, vers ce même temps Bérée, en Macédoine, fut renversée par un tremblement de terre qui fit périr presque tous les habitants.

Cedr. p. 599. Leo, p. 480, 481. Leo Tact. c. 18. Joann. Camen. de excidio Thessal. art. 14. Zon. t. 2, p. 178. Incert. contin. p. 225. Sym. p. 463. Georg. p. 556, 557. Elmacin.

Les Sarrasins méditaient une entreprise beaucoup An 904.

XXXII. Expédition des Sarrasins dans l'Archipel. Joann. Camen. de excidio Thessal. Cedr. p. 600, 601. Leo, p. 482. Incert. contin. p. 225, 226, 227. Sym. p. 464, 465, 466. Georg. p. 557, 558. Pagi ad Bar.

plus importante sur Thessalonique. Cette ville était alors la première de l'empire après Constantinople. Située au fond du golfe qui portait son nom, la beauté et la commodité de son port y attiraient les richesses de l'Asie, de la Grèce et des îles de l'Archipel. Le fleuve Axius, le plus grand de la Macédoine, et dont l'embouchure était voisine, y apportait toutes les marchandises de ce vaste pays. Elle jouissait de tous les avantages d'un territoire fertile et d'un commerce florissant. Cette opulence fut un attrait pour les Sarrasins. Ils équipèrent une flotte de cinquante-quatre gros navires, dont ils donnèrent le commandement au plus fameux de leurs pirates. C'était un renégat nommé Léon, né dans la ville d'Attalée en Pamphylie, qui, s'étant fait mahométan, était venu s'établir à Tripoli de Syrie, d'où il fut surnommé le Tripolite, et, sous ce nom, il s'était rendu la terreur de toutes les côtes de la Méditerranée et de l'Archipel. Il haïssait mortellement les chrétiens, qu'il avait trahis, et leur faisait tous les maux dont il était capable. Pour cacher son dessein sur Thessalonique, il fit mine d'en vouloir à la capitale de l'empire, et vogua vers l'Hellespont. Sur la nouvelle qu'en reçut l'empereur, il fit partir sa flotte, commandée par Eustathe Argyre, qui, étant allé au-devant des Sarrasins jusque dans l'Archipel, et se voyant très-inférieur en forces, prit le parti de se retirer, et de reprendre la route de Constantinople. Le Tripolite le poursuivit jusqu'à Parium à l'entrée de la Propontide. L'empereur se persuadant qu'Eustathe n'avait manqué que de courage, envoya, pour commander à sa place, Himère, son premier secrétaire, qui avait quelque

expérience dans la marine. Le Sarrasin, faisant semblant de fuir devant lui, repassa l'Hellespont, tourna ensuite sur la droite entre Imbros et Samothrace, et gagna l'île de Thase, où il se mit en bataille. A la vue d'un front redoutable de plus de cinquante vaisseaux de haut bord, garnis de toutes les machines en usage dans les combats de mer, et montés d'une jeunesse nombreuse et pleine d'ardeur, Himère n'osa risquer une action: il regagna l'Hellespont, et fit connaître à l'empereur qu'il n'était pas en état de tenir la mer contre des forces si supérieures. Le Tripolite, qui ne cherchait qu'à donner le change, au lieu de le poursuivre, rabattit sur la droite, et, côtoyant le mont Athos, prit la route de Thessalonique.

XXXIII. Préparatifs des Thessaloniciens.

Avant même le retour d'Himère, l'empereur avait appris de quelques déserteurs sarrasins qui avaient gagné le rivage, le dessein des Musulmans. Il avait aussitôt dépêché à Thessalonique un de ses écuyers, nommé Pétronas, pour avertir les habitants de se préparer à la défense. Cet avis jeta l'alarme dans la ville. Tranquille au fond de son golfe, endormie dans le luxe, et dans les plaisirs que nourrit l'abondance, elle n'était point réveillée par le bruit des orages qui grondaient au loin sur les frontières de l'Empire. A la nouvelle d'une attaque prochaine, les habitants sans armes, sans aucun usage de la guerre, trouvaient à peine assez de courage pour songer à leur sûreté. Du côté du continent, une situation avantageuse, une épaisse muraille qu'on disait avoir été bâtie du temps de Xerxès, de fortes tours peu éloignées les unes des autres, mettaient la ville en état de soutenir un siége; mais elle était ouverte du côté de la mer. Son port,

vaste et commode pour le commerce, était aussi accessible aux flottes ennemies qu'aux vaisseaux marchands; et la muraille qui bordait la mer, étant à demi ruinée, s'élevait à peine au-dessus de la poupe des grands vaisseaux. Pétronas avait ordre de rester dans la ville jusqu'à l'arrivée d'un commandant que l'empereur devait incessamment envoyer, et d'aider les habitants à faire les préparatifs nécessaires. C'était un homme intelligent et de beaucoup d'expérience. Il commença par fermer le port d'une chaîne, et il en rendit l'entrée impraticable par des navires coulés à fond. Les habitants voulaient exhausser leur muraille du côté de la mer, il vit que le temps était trop court pour achever assez tôt cet ouvrage, dans une si grande étendue. Il imagina un moyen d'en défendre l'approche. Il y avait aux environs de la ville un nombre infini de tombeaux d'une seule pierre; il les fit jeter dans la mer, et en forma une digue qui devait s'élever jusqu'à fleur d'eau, tout le long de la muraille, à la distance d'une portée de trait. Cette entreprise utile et bien entendue fut interrompue à l'arrivée du commandant Léon, qui, se croyant beaucoup plus sage que Pétronas, fit abandonner la digue, et élever la muraille. Ce nouveau travail, qui fatiguait toute la ville, était à peine commencé, qu'on vint dire que l'ennemi approchait avec une flotte chargée de Syriens, d'Arabes, d'Éthiopiens, d'Africains, plus féroces que les lions et les tigres de leurs déserts. Les habitants des îles de l'Archipel, que les Sarrasins ravageaient sur leur passage, échappés au fer de ces Barbares, arrivaient à tous moments dans des barques, pour chercher asile à Thessalonique, tandis que les Thessalo-

niciens, saisis d'effroi, abandonnaient leurs maisons, et se dispersaient dans les campagnes, traînant leurs femmes et leurs enfants, et cherchant une retraite au fond des forêts, sur les montagnes, dans le creux des rochers.

On vit alors arriver un second commandant nommé Nicétas. Il venait par ordre de l'empereur pour seconder Léon son ami, mais il fut obligé de prendre sa place. Léon, courant à sa rencontre pour le recevoir, tomba de cheval et se rompit la cuisse. Nicétas, chargé seul de tout le détail de la défense, fit avancer des tours de bois le long du mur, qu'on n'avait pas eu le temps de relever. C'était une faible ressource. Il envoya demander du secours aux gouverneurs des provinces voisines; mais, en cette occasion, l'empereur fut puni du mauvais choix qu'il faisait de ses officiers. Ces ames vénales, qui ne briguaient les gouvernements que pour s'enrichir, occupés à piller leurs provinces, où ils faisaient eux-mêmes ce qu'auraient fait les Sarrasins, s'embarrassèrent peu du péril de leurs voisins, et du déshonneur de l'empire: ils n'envoyèrent aucun secours, ou ce ne fut qu'une poignée de misérables sans cœur et sans armes, à charge aux assiégés. Abandonnés de toutes parts, les Thessaloniciens, devenus religieux par la crainte, couraient en foule à l'église du saint martyr Démétrius, patron de leur ville, et la faisaient jour et nuit retentir de leurs gémissements et de leurs prières.

XXXIV. État déplorable des Thessaloniciens.

Enfin le dimanche 29 juillet, au point du jour, la flotte cinglant à pleines voiles se montra dans la rade, et, poussée par un vent favorable, elle vint jeter l'ancre à peu de distance des murailles, avec des cris

XXXV. Arrivée de la flotte sarrasine.

d'allégresse. Tandis que les habitants regardaient avec effroi ce nombreux essaim de Barbares, qui leur paraissaient autant de bêtes féroces, et cette forêt de mâts et de cordages, qui semblaient être une ville flottante, les Sarrasins n'étaient pas moins étonnés, considérant la vaste étendue de cette ville, à laquelle ne ressemblait aucune de celles qu'ils avaient vues, et le peuple immense qui bordait le haut des murs. Car, malgré la fuite d'une partie des habitants, il en restait encore un très grand nombre, et la présence du péril qu'ils avaient tant redouté leur avait rendu le courage. Résolus de périr avec leur patrie, ils s'animaient mutuellement, et, marchant à la mort d'un air intrépide, armés de ce qu'ils avaient pu trouver, ils suivaient Nicétas, qui les distribuait dans les différents postes. Pendant que les Sarrasins se préparaient à l'attaque, le Tripolite, dans un de ses vaisseaux, visitait la muraille, pour en observer les endroits les plus faibles et les plus accessibles. Il choisit le lieu où elle n'était pas encore exhaussée ni bordée de la digue, et donna le signal. Les Sarrasins s'avancent à force de rames, poussant des hurlements affreux, et faisant un grand bruit de timbales et de tous leurs instruments de guerre. Les habitants y répondent avec tant de force, invoquant à leur secours la croix du Sauveur, que les Barbares, prêts à décocher leurs flèches, frappés des cris d'une si prodigieuse multitude, frissonnent d'effroi, et demeurent quelques moments les bras suspendus sur leurs arcs. Enfin on voit partir en même temps, des vaisseaux et des murs, une grêle de traits, plus meurtrière de la part des assiégés: grand nombre d'Esclavons, mêlés avec eux, très-adroits à manier l'arc

et la fronde, manquaient rarement leur coup. Alors une troupe de Sarrasins, brûlant d'impatience, et voulant signaler leur audace, sautent dans la mer, et, se couvrant la tête de leurs boucliers, poussant devant eux des échelles, ils gagnent à la nage le pied des murs, au travers des traits qui pleuvaient sur eux. Ils plantent l'escalade, et montent avec intrépidité. Un torrent de pierres les précipite dans la mer, où ils demeurent ensevelis. Ce mauvais succès arrête la fougue des autres qui se disposaient à les suivre. Ils font reculer leurs vaisseaux, pour être moins à portée des arcs et des frondes; mais les catapultes et les balistes dont le mur est armé leur envoient, à cette distance, les blessures et la mort. Nicétas se trouvait partout, encourageant les habitants. Léon lui-même se faisait porter en litière, pour visiter les postes et animer par sa constance celle du peuple. Les Barbares, repoussés par mer, abordent au rivage oriental et attaquent la ville du côté de la terre. La muraille étant plus haute et plus forte en cet endroit, ils trouvent encore plus de résistance. Après de violents combats renouvelés à plusieurs reprises, et qui ne finirent qu'avec le jour, ils se rembarquent, pour se délasser des fatigues d'une si rude journée. Mais les assiégés n'osent prendre aucun repos; ils passent la nuit chacun dans leur poste de crainte des surprises.

XXXVI. Suite de l'attaque.

Au point du jour, les Sarrasins redescendent à terre, ils se répandent par pelotons autour de l'enceinte, et dirigent leurs plus grands efforts vers les portes. Ils font pleuvoir sur le mur les flèches et les pierres, dont les plus grosses partaient des balistes qui bordaient le front de l'attaque. A la faveur de cette nuée meur-

trière, ils montent aux échelles ; ils étaient près d'atteindre le haut du mur, lorsque les plus vigoureux et les plus déterminés des habitants, bravant la mort qui volait autour d'eux, se penchent de tout le corps, saisissent le haut des échelles, et, redoublant leurs efforts, les renversent avec tous les Sarrasins dont elles étaient chargées, qui tombent les uns sur les autres, percés de leurs propres traits, brisés et fracassés par la chute, par les échelles, par les pierres énormes dont on les accablait en même temps. Ce désastre effraya le reste des Sarrasins : écumants de rage, ils reculent à la portée de leurs machines, s'élançant par pelotons, pour faire usage de leurs arcs et de leurs frondes. Leur fureur était si opiniâtre, que, malgré les ardeurs d'un soleil brûlant, ils passèrent tout le jour sous les armes, sans songer même à prendre de nourriture. Tous leurs efforts n'ayant eu jusqu'alors aucun succès, ils s'avisèrent d'un nouveau moyen pour s'ouvrir l'entrée de la ville ; ce fut d'en brûler les portes. Elles étaient revêtues de fer, et à l'épreuve des plus fortes machines par leur épaisseur. Ils chargent de bois sec, enduit de poix et de soufre, deux chariots qu'ils traînent aux deux plus grandes portes, et, après y avoir mis le feu, ils s'éloignent à quelque distance tirant sans cesse sur les murs. La flamme des chariots fit enfin tomber les portes réduites en charbons : mais les habitants avaient eu le temps de fermer l'ouverture par dedans, avec de grosses pierres qui formaient un nouveau mur. Instruits par cette expérience, ils placèrent sur les murailles, au-dessus des autres portes, de grands vases remplis d'eau, pour éteindre l'incendie, en cas d'une pareille tentative.

Le reste du jour se passa en décharges continuelles.

Pendant la nuit, les Barbares mirent en œuvre une invention nouvelle, qui les élevait au-dessus du mur du côté de la mer, et leur donnait le moyen de sauter dans la ville. Ils joignirent leurs vaisseaux deux à deux, les attachant ensemble avec des chaînes et de gros câbles; et établissant au-dessus un plancher de mâts et de poutres, ils y élevèrent des tours de bois, qu'ils remplirent des soldats les plus robustes et les plus hardis, avec ordre de lancer dans la ville des javelots, des pierres, des feux préparés, et de sauter ensuite sur la muraille. Comme ils travaillaient à la lueur des flambeaux, la plupart des habitants, témoins de ce formidable appareil, désespérant d'y résister, abandonnèrent la muraille; et se disant le dernier adieu, embrassant pour la dernière fois leurs enfants et leurs femmes, ils erraient çà et là dans un morne silence, attendant l'ennemi et la mort. Quelques-uns plus courageux amassaient sur le mur de la poix, de la résine et d'autres matières inflammables, pour mettre le feu aux tours et aux vaisseaux. Dès que le jour parut, on vit avancer ces énormes bâtiments, qui, joignant bientôt la muraille dans l'endroit où la mer était le plus profonde, mirent les assiégeants au niveau des assiégés, en sorte qu'on se battit quelque temps comme de plain-pied, avec le plus grand acharnement. Les feux, les pierres, les coups de main, les cris affreux, et la rage des deux partis, rassemblaient toutes les horreurs d'une bataille furieuse. Mais le nombre des ennemis qui abordaient successivement, grossissant toujours, et celui des habitants diminuant par le carnage, il fallut céder: les Sarrasins se répan-

XXXVII. Prise de la ville.

dirent comme un torrent sur la muraille, et tuant, précipitant les défenseurs, sautèrent dans la ville. Qu'on se représente tous les désastres d'une place prise d'assaut par un ennemi barbare, que la résistance a rendu plus féroce: Thessalonique les éprouva. Le Sarrasin, aussi dissolu que cruel, n'épargna ni l'âge ni le sexe. Les vierges consacrées à Dieu furent la victime de la brutalité, avant que de l'être de la rage. La plupart des habitants, enchaînés par la terreur, se laissèrent égorger sans faire aucun mouvement; d'autres ouvrant les portes, et ne pouvant sortir, tant ils se pressaient les uns les autres, trouvaient devant eux des Sarrasins qui tranchaient à grands coups de cimeterre cette foule serrée, comme si elle n'eût fait qu'un seul corps. Quelques-uns, en petit nombre, se sauvèrent en sautant du haut des murs. Trois cents habitants s'étaient retirés dans l'église d'un monastère: un officier Sarrasin étant arrivé en ce lieu avec sa troupe, et ayant forcé les portes, saute sur l'autel, où il s'assit les jambes croisées à la manière des Orientaux, et de là, comme de dessus un tribunal, il prononce la sentence de mort contre tous ces misérables, et les fait égorger à ses yeux. Cependant on laissa la vie à ceux qui furent en état de la racheter, en livrant les trésors qu'ils avaient cachés durant le siége. De ce nombre furent le gouverneur Léon et son collègue Nicétas. Mais les Barbares ne faisaient cas que de l'or, de l'argent, des pierreries et de la soie, toute autre matière n'était pas acceptée; ils la jetaient dans la mer, et massacraient ceux qui n'avaient rien autre chose à donner, à moins que ce ne fussent de jeunes garçons ou de jeunes filles, qu'ils destinaient à des horreurs pires que la mort.

Entre les prisonniers était un chambellan de l'empereur, nommé Rhodophyle. Il avait été envoyé pour porter cent livres d'or aux troupes d'Italie. Étant tombé malade dans la navigation, il s'était arrêté à Thessalonique, et s'y trouvait lorsque les Sarrasins vinrent l'attaquer. A la première nouvelle de leur approche, il avait pris la précaution d'envoyer secrètement cette somme à Syméon, qui commandait dans une province voisine, qu'on nommait alors le Thème de Strymon, à cause du fleuve qui la traversait. Le Tripolite, ayant appris que Rhodophyle avait apporté un trésor, le fit venir devant lui et lui demanda ce que cet or était devenu. Rhodophyle avoua qu'il l'avait fait transporter ailleurs, en sorte qu'il n'en était plus le maître; mais il promettait de donner en dédommagement beaucoup de richesses, si l'on voulait lui laisser la vie. Sur ces paroles, Léon étincelant de colère, *Scélérat*, lui dit-il, *cet or m'appartenait. Tu mourras, pour apprendre à tes pareils à ne pas voler leurs maîtres.* En même temps il le fait assommer devant lui à coups de bâton. Il ordonne ensuite à ses gens de se préparer au départ; il fait distribuer les prisonniers dans les vaisseaux, avec ordre de séparer ceux qui étaient parents. Ce n'étaient que gémissements et que larmes: enchaînés par les pieds, on les entassait pêle-mêle dans les navires, et à peine leur laissait-on la place de leurs corps. On ne peut peindre avec d'assez vives couleurs ce que, dans le transport, ils souffrirent de la faim, de la soif, de l'infection, et de la cruauté des Barbares. Il suffit de dire que tous ces maux rassemblés en firent périr un grand nombre. Les navires sarrasins ne suffisant pas pour contenir le butin de cette ville opu-

XXXVIII. Les bâtiments de la ville rachetés à prix d'argent.

lente, le Tripolite y employa encore tous les vaisseaux qui se trouvaient dans le port, et fit retirer à force de machines ceux qu'on y avait enfoncés pour en boucher l'entrée. Il déclara ensuite qu'il allait conduire les prisonniers à Tarse, et que, si l'empereur consentait à renvoyer un même nombre de Sarrasins, il accepterait l'échange; sinon, qu'il userait à leur égard du droit que lui donnait la victoire, et qu'il les ferait tous égorger. Alors Syméon, le dépositaire de l'argent de Rhodophyle, qui était venu à Thessalonique pour racheter ceux qu'il pourrait, s'étant hardiment présenté à lui : *Seigneur*, lui dit-il, *je me charge de cette négociation auprès de l'empereur. Je sais qu'il aime ses sujets, et qu'il ne balancera pas de vous rendre autant de Sarrasins, tels que vous les voudrez choisir. Je les amènerai moi-même à Tarse, et je vous en donne ma parole. Permettez-nous seulement d'enterrer les morts, dont les cadavres couvrent toutes les rues de la ville, et de leur rendre les derniers devoirs à la manière des chrétiens.* Le pirate l'accorda, et exigea de Syméon qu'il s'obligeât par écrit et par serment. Tout étant prêt pour le départ, il donna ordre de mettre le feu à la ville; mais Syméon la sauva. Il alla trouver le Tripolite : *Je sais*, lui dit-il, *entre les mains de qui sont les cent livres d'or que Rhodophyle devait porter en Italie. Je promets de vous les faire tenir ici, si vous voulez épargner les bâtiments de Thessalonique. N'espérez pas me les arracher par des supplices. Il n'est pas en votre pouvoir de vous en saisir. Si vous me faites mourir, vous ne les trouverez pas dans les cendres de cette cité malheureuse.* Léon jura qu'il laisserait la ville

sur pied à cette condition, et Syméon tint parole ainsi que le Barbare. L'empereur sut si bon gré à Syméon du double service qu'il avait rendu, qu'à son retour à Constantinople il lui conféra la charge de premier secrétaire.

XXXIX. Départ des Sarrasins.

Enfin le dixième jour après la prise de la ville, les Sarrasins levèrent l'ancre au son de leurs cymbales, mêlé aux cris et aux lamentations des prisonniers, désolés de se voir arrachés du sein de leur patrie. Après une assez longue navigation, ils arrivèrent en Crète; où, ayant fait le dénombrement des prisonniers, ils en trouvèrent vingt-deux mille. Pendant douze jours qu'ils restèrent en ce lieu, ils en vendirent une partie aux Crétois, qui devaient y faire un grand profit; la coutume de ce peuple dans les échanges avec les Grecs, étant d'exiger homme pour homme, et par-dessus encore la rançon du prisonnier qu'ils rendaient. Les Sarrasins, battus de la tempête entre l'île de Crète et celle de Cypre, furent sur le point de jeter grand nombre de chrétiens dans la mer, pour faire place à l'équipage d'un de leurs vaisseaux prêt à périr; et ils l'auraient fait, si le bâtiment qui portait les chrétiens n'eût été emporté loin d'eux par les vents et par les vagues. Ils arrivèrent en cinq jours à Paphos en Cypre, et de là, en deux fois vingt-quatre heures, à Tripoli de Syrie. On y débarqua tout le butin, que les magasins de la ville pouvaient à peine contenir, et peu de jours après on fit rembarquer les chrétiens, pour les conduire à Tarse, où ils devaient être rachetés par l'empereur, ou massacrés. Bientôt Syméon vint, selon sa promesse, les délivrer, par un échange, des maux incroyables que leur avait fait souffrir le cruel

Tripolite. L'empereur, mortellement affligé du désastre d'une ville si florissante, ne tarda pas à la réparer. Sa situation, son commerce, les exemptions qu'il accorda, lui rendirent bientôt son ancien lustre; et l'espace de peu d'années fit disparaître les traces d'un si horrible saccagement.

XL. Histoire d'Eustathe Argyre. Const. de ad. imp. c. 50. Cedr. p. 601, 604. Incert. contin. p. 127, 130, 131. Ducange, fam. Byz. p. 154.

Pour ne pas interrompre le récit de l'expédition des Sarrasins, je ne me suis pas arrêté à faire connaître les deux généraux que l'empereur envoya d'abord pour les combattre. Il sera parlé d'Himère dans la suite. Mais comme les écrivains de ce temps-là ne mettent aucun ordre dans ce qu'ils racontent d'Eustathe, je vais le rassembler en ce lieu. Il était petit-fils de ce Léon Argyre, que Michel III avait inutilement employé pour réduire les Pauliciens de Téphrique, et il fut l'aïeul de l'empereur Romain Argyre, ce qui le rend plus digne d'attention. Il paraît que cette famille était originaire de la Charsiane, contrée de la Cappadoce, où Léon, le premier dont l'histoire fasse mention, fonda un célèbre monastère. Quant au surnom d'Argyre, les écrivains débitent de si frivoles conjectures, qu'il est plus sûr de dire qu'on en ignore la raison. Eustathe s'était avancé à la cour de l'empereur par ses talents et par le crédit d'Himère, patrice et surintendant des postes de l'empire, d'abord son ami intime, et qui devint dans la suite son ennemi. Il fut envoyé à Cibyre en Pamphylie, pour arrêter les courses des Sarrasins de Tarse, et il se fit beaucoup de réputation par les avantages qu'il remporta sur terre et sur mer. Il est remarquable qu'on lui donna pour lieutenant Andronic Ducas, dont le père avait été joint à Léon, son aïeul, dans l'expédition contre les Pauliciens.

Mais il avait un ennemi plus incommode que les Sarrasins : c'était Staurace Platys, chef des Mardaïtes d'Attalée, et receveur des impôts de ces provinces, homme injuste et avide, d'autant plus hardi dans ses exactions, qu'il se sentait appuyé à la cour par Himère, son protecteur. Cependant Himère l'abandonna en faveur de son ami, et Staurace fut rappelé. L'histoire fait entendre qu'Eustathe n'avait pas autant de probité que de valeur, et que, pour détruire ce concussionnaire, il mît en œuvre jusqu'à la calomnie. Peut-être que, dans une cour corrompue, la vérité n'aurait pas suffi seule pour mettre en disgrace un méchant homme. Les succès d'Eustathe contre les Sarrasins, sur la mer de Pamphylie, déterminèrent l'empereur à le faire venir à Constantinople, pour lui donner le commandement de la flotte impériale. Mais après qu'il se fut retiré de devant le Tripolite, Léon lui ayant substitué Himère, les deux amis devinrent rivaux et ennemis mortels. Leur jalousie, nourrie de médisances et de fâcheux rapports, s'accrut à un tel point qu'ils résolurent l'un et l'autre de se détruire. Le crédit d'Himère l'emporta, et Eustathe fut banni de la cour, dépouillé de toutes ses charges, et relégué sur ses terres en Charsiane. Sa disgrace causa les regrets et les murmures des armées de terre et de mer, dont il avait l'estime. Mais ce courtisan, gâté par l'air de la cour, et incapable de sentir l'avantage d'en être éloigné, se porta à un tel désespoir, qu'il s'empoisonna en chemin. Il fut enterré dans le monastère qu'avait fondé son aïeul.

Samonas était le moteur secret de toutes les intrigues de la cour. Esprit remuant et dangereux, il se XLI. Fuite et retour de

Samonas. Cedr. p. 601. Leo, p. 482, 483. Zon. p. 179. Incert. contin. p. 227, 228.

prêtait avec complaisance à tous les caprices du prince, et abusait de sa faveur, pour détruire ces ames roides et généreuses, qui ne savent pas ramper aux pieds d'un favori. Hypocrite achevé, quoique toujours Sarrasin dans le cœur, il affectait un grand zèle pour la religion; il faisait des crimes, et bâtissait des monastères: c'était alors la dévotion à la mode. Comblé de bienfaits, enrichi des dépouilles de ceux qu'il avait ruinés, il fut tenté de retourner dans sa patrie, et d'y transporter le fruit de ses impostures. Peut-être y fut-il déterminé par quelque dégoût dont on ignore la cause. Il feignit d'aller visiter un monastère qu'il faisait bâtir à Damatrys sur le chemin de Nicomédie; et emportant toutes ses richesses, il prit la route de Mélitine, coupant les jarrets à tous les chevaux des postes par où il passait. Léon, averti de sa fuite, envoie courir après lui. On l'atteint, on l'arrête au passage de l'Halys, et malgré ses prières, malgré l'argent qu'il offre, quoiqu'il proteste que la dévotion seule le conduit en Cappadoce à une station célèbre, on le garde en prison jusqu'à l'arrivée de Constantin Ducas, qui le ramène à Constantinople. Il méritait la peine des déserteurs. L'empereur le fait enfermer dans un palais. Mais comme il l'aimait et qu'il voulait le sauver, en conservant une apparence de justice, il ordonne à Constantin de le décharger par son témoignage, lorsqu'il serait juridiquement interrogé, et de dire qu'en effet Samonas n'avait dessein que d'aller accomplir un vœu en Cappadoce. Constantin le promit. Le lendemain, Léon fait comparaître Samonas devant le sénat, et, après avoir fait jurer Constantin par le nom de Dieu et par le salut du prince, qu'il allait dire la vérité, il lui de-

mande quel était le dessein de Samonas. Constantin, préparé à un mensonge, ne l'était pas à un parjure : effrayé du serment qu'il venait de faire, il répond selon la vérité, que Samonas s'enfuyait à Mélitine. Le prince déconcerté chasse Constantin de sa présence, et fait à regret renfermer Samonas, bien résolu de rapprocher au plus tôt de sa personne un courtisan qui le flattait dans ses désordres.

An 905. XLII. Naissance de Constantin. Cedr. p. 601, 602. Leo, p. 483, 484. Manass, p. 109, 110. Zon. p. 178, 179. Glycas, p. 299. Incert. contin. p. 228, 229. Sym. p. 466, 467. Georg. p. 559. Balsamon ad epist. Basilii, ad Amphiloc. Baronius. Pagi ad Bar. Fleury, hist. ecclés. l. 54, art. 40, 41. Oriens Christ. t. 1, p. 250, 251.

Au bout de quatre mois, la naissance d'un fils lui en fournit le prétexte. C'était l'occasion d'accorder des graces. Zoé qui, depuis quatre ans, vivait avec lui comme sa femme, accoucha d'un enfant qui fut nommé Constantin, et auquel on donna dans la suite le surnom de Porphyrogénète. Il fut baptisé dans Sainte-Sophie, le jour des Rois, par le patriarche Nicolas, assisté de tous les prélats qui se trouvaient à Constantinople, et eut pour parrains son oncle Alexandre avec les premiers du sénat et le patrice Samonas, à qui l'empereur fut bien aise de procurer cet honneur, pour l'assurer qu'il n'avait rien perdu de son crédit. Tous les historiens rapportent que, dans le temps de la naissance de Constantin, parut une comète très-lumineuse dont les rayons se dirigeaient vers l'Orient, et qui se fit voir pendant quarante nuits. Ce n'était pas assurément un pronostic de la gloire que cet enfant devait un jour acquérir.

Troubles au sujet des quatrièmes noces de Léon.

Trois jours après le baptême du jeune prince, Léon épousa Zoé et la nomma Auguste, ce qui causa de grands troubles dans l'église de Constantinople. Quoique l'Église grecque fût si indulgente à l'égard des mariages, qu'elle permettait aux prêtres de vivre avec les femmes qu'ils avaient épousées avant leur ordina-

tion, comme il avait été décidé par le concile *in Trullo*, cependant elle fut toujours très-sévère par rapport aux mariages réitérés. On voit par la lettre canonique de saint Basile à Amphilochius, que les secondes noces excluaient de l'Église pendant un an, les troisièmes pendant trois et quatre ans. La trigamie même ne s'appelait plus un mariage, mais une polygamie, une fornication mitigée. A la vérité on ne rompait pas ces mariages, mais on les punissait. Léon lui-même avait publié une constitution par laquelle il condamnait les troisièmes noces, et déclarait ceux qui les contractaient exempts de peine quant à la loi civile, mais soumis aux censures et à la pénitence canonique. Pour les quatrièmes, elles étaient absolument défendues. Nicolas, dans sa lettre au pape, avance que jusqu'alors aucun particulier, ni même aucune personne élevée en dignité n'avait osé contracter un pareil mariage. Les prélats d'Orient n'avaient consenti à célébrer le baptême du fils de Zoé avec la pompe impériale, qu'en faisant promettre avec serment à l'empereur qu'il se séparerait de Zoé. Cependant, trois jours après, il déclara au patriarche qu'il voulait consacrer son union avec elle par l'autorité de l'Église. Nicolas, prosterné à ses pieds, le suppliait de se respecter lui-même, lui représentant *que la majesté impériale, élevée aux yeux de tous les peuples, ne peut cacher les taches de ses vices; que les princes ont au-dessus d'eux un maître plus puissant qui les châtie; qu'ils ne sont pas exempts des lois pour n'en point avoir, mais pour être eux-mêmes leur loi; qu'ils sont soumis au tribunal de leur conscience.* Il le conjurait de se séparer de cette femme, du moins jusqu'à l'arrivée des

légats de Rome et des autres siéges patriarcaux, avec lesquels on délibérerait sur le parti qu'on devait prendre. Mais un coup d'œil de Zoé avait plus de force sur le cœur du prince, que les remontrances de tous les patriarches ensemble. Ce prince impétueux dans ses désirs, voulut absolument être marié, et au refus de Nicolas, il se fit donner solennellement la bénédiction nuptiale par un clerc du palais nommé Thomas, et mit sur la tête de Zoé la couronne d'impératrice.

XLIV. Opposition du patriarche.

Nicolas était d'un caractère dur et opiniâtre, incapable d'aucun ménagement. Ni le respect de la personne de l'empereur, ni l'intérêt de l'empire, qui demandait qu'on ne laissât aucune tache sur la naissance du successeur, ne purent rien gagner sur son esprit. Aussi inflexible après la cérémonie, qu'il l'avait été auparavant, il excommunia le clerc qui avait prêté son ministère, et interdit à l'empereur l'entrée de l'église. Le prince y venait cependant, mais par une porte dérobée. D'abord tous les évèques se joignirent au patriarche; bientôt l'empereur, à force de présents, en détacha une grande partie, qui prétendirent que cette exclusion ne devait durer que peu de temps, et qu'il fallait se rendre aux vives instances de l'empereur. Le prélat, presque abandonné, ne perdit rien de sa fermeté. Léon eut recours au pape Sergius, ainsi qu'aux trois patriarches de l'Orient; ils envoyèrent des légats à Constantinople. Nicolas, persuadé qu'ils ne venaient que pour confirmer la validité de ce mariage, s'abstint de les voir en public, et proposa d'avoir avec eux une conférence particulière dans le palais; ce que l'empereur refusa. L'année entière se passa en sollicitations pressantes de la part de

l'empereur et des légats. Ils ne purent rien obtenir.

An 906. XLV. Euthymius mis à la place de Nicolas.

Enfin Samonas, dévoué sans réserve au service de Zoé, par le crédit de laquelle il gouvernait l'empereur même, ayant en vain employé toute son adresse pour fléchir le prélat, conseilla au prince de se défaire de ce censeur intraitable. L'empereur faisait tous les ans, au premier de février, un festin à toute sa cour. Il y invita Nicolas; et tous les courtisans, de concert avec le prince, s'étant réunis pour le presser de lever l'interdiction et d'approuver le mariage, comme il persistait à refuser, on l'enleva de la table même, et on le transporta au-delà du Bosphore, où il fut laissé seul sur le rivage, sans domestique, sans aucun secours, au milieu d'une nuit obscure, dans un froid très-rigoureux. Il lui fallut gagner à pied au travers des neiges le bourg de Galacrènes, où il avait bâti un monastère. Cette retraite devint pour lui une prison; il y fut gardé étroitement. On ne traita pas avec plus de douceur les évêques qui lui étaient demeurés attachés. Les prélats courtisans s'étant ensuite assemblés, les légats à leur tête, autorisèrent par dispense le mariage de l'empereur, prononcèrent la déposition de Nicolas, et mirent à sa place Euthymius. C'était un moine du mont Olympe, syncelle du patriarche, et fort estimé pour sa vertu. Il n'accepta cette place que pour prévenir les tristes effets de la colère du prince, qui menaçait de faire une loi pour permettre d'avoir à la fois trois ou quatre femmes; et les historiens ajoutent qu'il trouvait des gens habiles, tout prêts à justifier cette loi anti-chrétienne : ce qui n'est jamais impossible à un monarque.

XLVI. Violent

Au mois de juin suivant, il s'éleva un si furieux

orage, qu'on n'en avait jamais vu de semblable. Pendant trois jours, un vent de sud-ouest souffla sans cesse avec tant de violence, qu'il déracina presque tous les arbres, enleva les moissons et les fruits, détruisit les maisons et les églises. Constantinople fut remplie de ruines et resta plusieurs jours déserte, les habitants s'étant enfuis dans les campagnes. Une pluie abondante abattit enfin ce vent impétueux.

orage. Cedr. p. 602. Leo, p. 484. Incert. contin. p. 229. Sym. p. 467. Georg. p. 559.

XLVII. Fuite d'Andronic chez les Sarrasins. Cedr. p. 602, 603. Leo p. 484, 485. Incert. contin. p. 229, 230. Sym. p. 467. Georg. p. 560, 561.

Samonas, malfaisant par nature, aigri encore par le poison de la vengeance, usait de tous ses artifices pour perdre ceux qu'il haïssait, et le prince n'était, sans le savoir, que le ministre de ses ressentiments. Il en voulait surtout à Andronic Ducas, dont le fils Constantin l'avait ramené à Constantinople. Andronic était estimé du prince pour sa valeur et ses talents militaires. Les Sarrasins ayant mis une flotte en mer, Léon choisit Himère pour commander celle de l'Empire, et lui donna pour adjoint ce brave guerrier. Ce fut pour Samonas une occasion de le conduire à sa perte. Il suborna un de ces faux amis, que l'intérêt change en dangereux ennemis, pour avertir Andronic qu'il se donnât bien de garde de partir avec Himère; que l'honneur qu'on semblait lui faire était un piége de Samonas, et que le général avait ordre de lui crever les yeux dès qu'il serait éloigné de Constantinople. Andronic était disposé à tout croire de la méchanceté de Samonas : il refusa d'accompagner Himère, qui, étant parti seul, remporta une grande victoire sur les Sarrasins. Andronic, désespéré de n'en avoir pas partagé la gloire, troublé d'ailleurs par les craintes que lui inspirait un si puissant ennemi, s'enfuit de la cour, et, suivi de son fils et de quelques amis, il se retira dans

un château nommé Cabala près d'Icone en Lycaonie. Samonas, toujours ardent à suivre sa proie, persuade à l'empereur que cette retraite est une révolte; que, par trop de patience, il a laissé échapper un traître qu'il devait prévenir; il l'excite à ne pas perdre de temps pour écraser ce rebelle, avant qu'il ait pu se rendre redoutable. Léon, alarmé par ce discours, fait partir un grand corps de troupes, et met à leur tête Grégoras Ibérize, commandant de la garde, allié d'Andronic, dont le fils avait épousé la fille de Grégoras. Mais les intérêts politiques divisent les familles, et sont capables de rompre les liens les plus étroits. Andronic, hors d'état de tenir contre de si grandes forces, sortit de Cabala et s'enfuit chez les Sarrasins, où il trouva auprès du khalife un asile honorable. L'empereur était aussi bon que Samonas était méchant; il savait d'ailleurs qu'un prince se fait honneur de revenir sur ses pas, quand la passion ou la malice d'autrui l'a conduit trop loin, et que cette sorte d'inconstance, qui le ramène à la raison et à la justice, est un conseil de la vertu. Il ne fut pas long-temps sans se repentir d'avoir perdu un si habile capitaine, et de l'avoir donné à ses ennemis. Il résolut de le rappeler. Pour cet effet il lui écrivit de sa propre main, l'assurant qu'il lui pardonnait le passé, qu'il lui rendait ses bonnes graces, et qu'à son retour il le comblerait encore de nouveaux bienfaits. Cette lettre fut enfermée dans une chandelle de cire, et confiée à un prisonnier sarrasin, qui, sur la promesse d'une grande récompense, se chargea de la porter à Andronic. Samonas, qui n'avait pu empêcher l'empereur de faire cette lettre, s'en servit pour perdre celui que Léon voulait sauver. Il alla trouver

le messager au moment du départ. *Savez-vous*, lui dit-il, *ce que contient la lettre dont vous êtes le porteur? C'est la perte des Musulmans. Si vous aimez encore votre patrie et votre religion, dont mon cœur ne se détachera jamais, mettez la lettre entre les mains du visir. Votre fidélité sera mieux payée, que votre perfidie ne le serait de l'empereur.* Le Sarrasin suivit ce conseil, et le visir ayant mis la lettre sous les yeux du khalife, Andronic fut arrêté avec son fils et tous ceux qui l'avaient suivi. Plusieurs d'entre eux succombèrent aux traitements cruels qu'on leur fit souffrir, et rachetèrent leur liberté en se faisant mahométans. Selon quelques auteurs, Andronic eut la même faiblesse; selon d'autres, il mourut de misère dans la prison.

XLVIII. Retour de Constantin, fils d'Andronic.

Son fils Constantin fut plus heureux. De l'avis de son père qui vivait encore, mais qui était plus étroitement gardé, il concerta avec les autres prisonniers les moyens de s'enfuir; et s'étant coulés le long d'une corde, après avoir rompu leurs fers, ils trouvèrent des chevaux sur lesquels ils prirent la fuite. Poursuivis par une troupe de cavaliers, tantôt se retournant pour les combattre, tantôt leur jetant l'argent qu'ils avaient sur eux, pour retarder la poursuite, ils gagnèrent enfin la frontière avec perte de quelques-uns des leurs. L'empereur fut ravi de joie de les revoir; il les combla de présents, les fit manger avec lui dans la plus belle salle du palais, et, après le repas, prenant par la main Constantin, dont il connaissait le caractère hardi et entreprenant, il le conduisit devant une image de Jésus-Christ: *Ami*, lui dit-il, *comptez sur ma bienveillance; personne ne pourra plus vous nuire au-*

près de moi : mais jurez-moi devant cette sainte image que vous me demeurerez fidèle, et à mon fils après moi. Vous portez le même nom que lui; mais songez que, si jamais l'ambition vous égarait jusqu'à le troubler dans la possession de son héritage, votre perte est infaillible, et qu'on rapporterait votre tête sanglante dans ce palais où je vous reçois aujourd'hui avec tant d'honneur. L'événement donna dans la suite à ces paroles de Léon la force d'une prophétie. Il mit Constantin à la tête d'une des compagnies de ses gardes, et l'envoya commander en Asie, où il se signala par les avantages qu'il remporta sur les Sarrasins.

An 909. XLIX. Les Sarrasins chassés du Garillan. Leo. ost. l. 1, c. 59. Liutprand. Hist. l. 2, c. 14. Murat. ann. Ital. t. 5, p. 258, 268, 269.

Il y avait déja plusieurs années que vingt Sarrasins d'Espagne, emportés par la tempête dans une petite barque, avaient échoué sur la côte de Provence entre Nice et Fréjus, près d'un village nommé Frainet. Ils en avaient égorgé les habitants, et s'étaient fait un rempart d'une haie d'épines sur une montagne voisine. Ils furent assez hardis pour commencer dès-lors à piller les environs, firent venir d'Espagne et d'Afrique un plus grand nombre de leurs camarades, et peu à peu se rendirent formidables à tous les habitants d'alentour. Ce qui augmenta leur insolence, c'est que les peuples de la Provence se faisant alors la guerre les uns aux autres, les appelaient à leur secours; et ces infidèles les détruisirent tous également. Ils infestaient les passages des Alpes, osaient même ravager la France et l'Italie, et poussaient leurs courses, d'un côté jusque dans le Dauphiné, de l'autre jusqu'aux portes de Turin. Tout ce pays fut pendant un siècle exposé aux ravages de ces brigands. Mais une autre colonie de Sarrasins,

établie depuis vingt ans sur les bords et à l'embouchure du Garillan, inquiétait bien davantage l'Italie. Ces barbares voisins, de Gaëte, de Capoue, de Naples, de Bénévent, de Salerne, désolaient par leurs courses tout ce beau pays, et poussaient leurs ravages jusqu'aux environs de Rome. Ils recevaient sans cesse par la mer de nouveaux renforts. Athenulf, prince de Bénévent et de Capoue, eut recours à Léon. Il lui députa Landulf, son fils aîné et son collègue. Léon reçut bien le jeune prince, se flattant d'avoir trouvé l'occasion de relever l'ancienne souveraineté de l'Empire sur Bénévent. Il lui promit toute assistance, et fit équiper une flotte. Landulf, apprenant la mort de son père, retourna en Italie avec le titre de patrice; et peu de temps après, Léon fit partir le patrice Nicolas, surnommé Picigli, avec une bonne armée, lui ordonnant de faire tous ses efforts pour déloger les Sarrasins. Ce patrice, brave et prudent, commença par détacher d'eux Grégoire, duc de Naples, et Jean, duc de Gaëte, leur conférant le patriciat de la part de l'empereur. Ensuite, se joignant aux princes de Capoue et de Salerne, il se fortifia encore de toutes les troupes d'Apulie et de Calabre, et alla camper au-dessus des Sarrasins, sur la gauche du Garillan. Le pape Jean X, qui croyait faire un sacrifice agréable à Dieu en massacrant des infidèles, vint lui-même à la tête d'une armée, avec le marquis Albéric, duc de Spolète, se poster de l'autre côté, en sorte que les Sarrasins enveloppés furent, au bout de trois mois, réduits à l'extrémité. Mourant de faim, et ne pouvant échapper, ils suivent le conseil que leur donnaient secrètement le duc Grégoire et le duc Jean, qui entretenaient tou-

jours intelligence avec eux; ils mettent le feu à leurs baraques, et, se faisant jour le sabre à la main au travers de l'armée chrétienne, ils se dispersent sur les montagnes et dans les forêts voisines. On les poursuit sans relâche; on les détruit les uns après les autres, et bien peu échappèrent au fer ennemi. C'est ainsi que les Sarrasins furent chassés du Garillan; c'était leur place d'armes, le dépôt de leur butin et de leurs prisonniers. Tous les étrangers que leur dévotion conduisait à Rome, tombaient entre leurs mains et leur payaient une grosse rançon. Quoique l'Italie eût beaucoup à souffrir des Hongrois et des Sarrasins du Frainet, elle souffrait encore davantage de ces vautours qui lui déchiraient les entrailles. Cette guerre, commencée vers la fin du règne de Léon, ne fut terminée que cinq ans après sa mort, en 916. Une expédition si bien soutenue pendant sept ans, fit honneur aux armes des Grecs, et montra qu'il ne fallait qu'un brave et habile général pour réveiller dans le cœur de la nation son ancien courage.

I. Etat des frontières du côté de l'orient. Const. Porph. de Them. l. 1. Idem de adm. imp. c. 43, 45.

L'honneur de l'Empire ne se soutenait pas du côté de l'orient. La frontière se dépeuplait, et quelques accroissements arrivés sous le règne de Léon, du côté de l'Euphrate, furent de peu de conséquence. Trois frères qui possédaient des terres au-delà de ce fleuve, au-dessous de Mélitine, se donnèrent à l'empereur, qui, pour illustrer cette acquisition, fit de ce petit canton une province, sous le nom imposant de Thême de la Mésopotamie. La grande Arménie était partagée entre plusieurs petits princes, qui tâchaient de se maintenir entre la puissance des Grecs et celle des Sarrasins, en servant sourdement ceux dont ils paraissaient ouver-

tement ennemis. Tels étaient Cricorice, prince de Taro, pays situé entre l'Euphrate et le mont Taurus à l'occident du lac de Van ; Adranasar en Ibérie, qui portait le titre de curopalate, et Symbâtice, qui paraît avoir été le plus puissant de ces petits souverains. Aussi prenait-il le titre pompeux de *Prince des princes*. Ses états s'étendaient du midi au septentrion, depuis la ville de Kars jusqu'au lac de Van, qui y était renfermé; et cette contrée était dès lors appelée Baasparacan. Les empereurs recevaient quelques présents de ces princes, et leur payaient des pensions ; ils faisaient avec eux des échanges de territoire, s'intéressaient dans leurs démêlés et dans leurs jalousies mutuelles, les attiraient de temps en temps auprès d'eux, leur procuraient des mariages avec des filles d'un rang distingué dans l'Empire, leur donnaient même à Constantinople des établissements utiles; et, avec toutes ces complaisances, ils n'en tiraient pas grand secours. Ce fut pour l'intérêt de ces seigneurs que Léon entreprit une expédition dans la Phasiane, contrée située vers la source de l'Araxe, qui porte quelquefois dans l'antiquité le nom de Phase, ainsi que le fleuve de la Colchide. Les Sarrasins s'étaient emparés de ce pays. Léon y envoya les troupes des provinces voisines, commandées par Lalacon, qui y fit de grands ravages. Catacale, qui lui succéda, prit Théodosiopolis, place très-forte, aujourd'hui Hassan-Cala près d'Arz-Roum, saccagea la Phasiane, et affaiblit en ces contrées la puissance des Sarrasins.

LI. Le père de Samonas à Constantinople.

Ceux de Tarse et de Mélitine envoyèrent dans ce même temps à Constantinople, pour traiter de l'échange des prisonniers. Entre ces envoyés était le père de Sa-

monas. L'empereur, en considération de son favori, les traita splendidement dans le palais de Magnaure; il s'empressa d'étaler à leurs yeux toutes les richesses de l'Empire, et les fit entrer dans l'église de Sainte-Sophie, qu'il avait fait parer de ses plus beaux ornements. On trouva fort mauvais, on regarda même comme une profanation, qu'il eût mis les vases sacrés sous les yeux de ces musulmans. Le père de Samonas, ébloui de tant de magnificence, charmé du grand pouvoir, des honneurs et de l'opulence de son fils, voulait se faire chrétien, et demeurer à Constantinople, pour partager cette brillante prospérité. Samonas, aussi mauvais chrétien que doit l'être un adorateur de la fortune, l'en détourna, lui conseillant de rester dans sa religion et dans son pays, où il lui promettait d'aller le rejoindre, dès qu'il pourrait commodément y transporter tous ses biens.

An 910.

LII. Disgrace de Samonas.

Cedr. p. 605, 606. Leo, p. 475, 485, 486. Zon. p. 180, 181. Glycas, p. 299, 300. Joël. p. 180. Incert. contin. p. 231. 232. Sym. p. 468, 469, 470. Georg. p. 561, 562.

Il n'eut pas le temps d'exécuter ce mauvais dessein. Sa méchanceté lui fit perdre ce qu'elle lui avait procuré. Le jour de la Pentecôte de l'an 910, Léon fit couronner solennellement son fils Constantin par les mains du patriarche Euthymius. Dans le festin qui suivit cette auguste cérémonie, Zoé fut si charmée de l'intelligence et de la bonne mine du maître-d'hôtel de Samonas, qu'elle le demanda pour l'employer à son service, et le courtisan se fit un mérite de le céder aussitôt. Ce domestique se nommait Constantin. Il s'insinua si bien, en peu de temps, dans la confiance de l'empereur et de l'impératrice, que Samonas en devint jaloux; il résolut de le perdre. La calomnie ne lui coûtait rien, il avertit l'empereur que l'impératrice s'était prise d'amour pour Constantin, et qu'elle entretenait

avec lui un secret commerce. Léon, qui avait de bonnes raisons de douter de la vertu de sa femme, voulant cependant éviter l'éclat, se contenta de faire tondre Constantin, et de l'enfermer dans un monastère éloigné. Peu de jours après, sa colère étant calmée, l'inclination qu'il avait pour ce serviteur agréable reprit le dessus, il le fit rapprocher de Constantinople, et transférer dans le monastère que Samonas avait lui-même fondé près de Damatrys. C'était un séjour délicieux, où l'empereur allait souvent se reposer. Il y vit Constantin, et sur-le-champ Samonas eut ordre de lui rendre l'habit séculier, et de l'amener aussitôt pour servir à table. Après le repas, l'empereur lui ordonna de le suivre à Constantinople, et le reprit à son service. Samonas, désespéré du retour de son rival, tourna toute sa colère contre Léon; de concert avec d'autres mécontents, il compose un libelle satirique où le prince était horriblement déchiré, et le jette sur le passage de l'empereur. Ce fut la première chose que Léon rencontra, en entrant dans la sacristie de Sainte-Sophie. Il en fut vivement piqué, et fit les informations les plus exactes pour en découvrir l'auteur. Les devins ne furent pas oubliés; mais toutes ces recherches auraient été inutiles, si un des complices n'eût révélé le secret à l'empereur. Léon, qui ne fut jamais sanguinaire, ne punit Samonas que par la confiscation de ses biens et par une prison perpétuelle, digne récompense de ses criminelles complaisances, et de ses intrigues pernicieuses. Il revêtit Constantin de toutes ses charges, et, pour l'égaler en tout à Samonas, il voulut qu'il eût aussi l'honneur de fonder un monastère, dont le patriarche Euthymius fit la dédicace;

pour honorer la cérémonie, l'empereur y assista avec toute la cour.

LIII. Occasion de la fondation du monastère des Nosies.

Ce monastère fut bâti dans un lieu nommé les Nosies. Voici ce qui détermina Constantin à choisir cet emplacement. Il avait un père plein de probité et de religion, qui cultivait en cet endroit un petit jardin sans autre ornement qu'une belle source d'eau pure, recueillie dans un bassin, où les passants s'arrêtaient volontiers pour se rafraîchir. Un soldat vint s'y reposer, et, tandis que son cheval s'abreuvait, il s'amusa à compter l'argent qu'il rapportait à Constantinople; c'étaient trois livres d'or. En remontant à cheval, il oublia sa bourse, qu'il laissa au bord de la fontaine. Le vieillard la trouva; et, non moins affligé de cette perte que le cavalier même, il la mit à part, priant Dieu de lui en ramener le maître. Trois ans après, le soldat repassa par les Nosies. Après s'être désaltéré, et avoir abreuvé son cheval, il s'assit près de la fontaine, et la regardant en soupirant: *Hélas!* dit-il, *c'est sur tes bords que j'ai perdu toute ma fortune, tout le fruit de mes travaux.* Le maître du jardin l'entendit, et lui demanda le sujet de sa douleur. Le soldat lui raconta son aventure, sans oublier la forme de la bourse, le nombre et la valeur des pièces qu'elle contenait. Sur des indices si bien circonstanciés, le vieillard court à sa cabane, et lui remettant sa bourse, *Tenez,* lui dit-il, *je ne l'ai pas ouverte.* Le soldat, après avoir compté l'argent, charmé de sa bonne foi, le pressait de prendre ce qu'il jugerait à propos, et ne put l'engager à rien accepter. Il s'en alla louant Dieu, et comblant de bénédictions cet homme digne des premiers âges du monde. Ce fut cette cabane

que Constantin changea en un superbe monastère.

Les Sarrasins avaient sur le cœur l'affront qu'ils avaient reçu d'Himère par la défaite de leur flotte. Résolus de prendre leur revanche, ils mirent en mer trois cents vaisseaux, dont ils donnèrent le commandement à ces deux renégats dont nous avons déja parlé, Damien, émir de Tyr, et Léon de Tripoli. Himère alla au-devant d'eux, et les rencontra près de Samos, où commandait alors Romain Lécapène, qui fut depuis empereur. Il se livra un sanglant combat, dans lequel Himère fut vaincu, sa flotte coulée à fond ou dispersée. Il courut lui-même les plus grands risques, et, vivement poursuivi, il gagna enfin le port de Mytilène.

An 911. LIV. Flotte grecque battue par les Sarrasins.

Léon était depuis assez long-temps tourmenté d'une dyssenterie, mal funeste à un grand nombre d'empereurs, et qui fut sans doute, dans la plupart, l'effet de l'intempérance. C'était l'usage, qu'au commencement du carême, les empereurs fissent une exhortation chrétienne au sénat et à leur cour assemblée; ces princes, quoique déréglés dans leur conduite, étaient grands prédicateurs. Cette année 911, Léon, atténué par sa maladie, n'eut de force que pour dire ces paroles: « Vous voyez l'état d'anéantissement auquel je me « trouve réduit. Je ne puis me flatter de vivre encore « long-temps avec vous, et peut-être ne verrai-je pas « le jour de la résurrection du Seigneur. Voici le der- « nier service que je vous demande; souvenez-vous « d'un prince qui vous a gouvernés avec douceur, et « témoignez-en votre reconnaissance à mon fils et à ma « femme. » Ce triste discours fut suivi des gémissements de toute l'assemblée; ils protestèrent d'une voix unanime qu'ils serviraient fidèlement, au péril même

LV. Mort de Léon.

Cedr. p. 606, 607. Leo, p. 486, 487. Zon. p. 181, 182. Glyc. p. 298. Joël. p. 179, 180. Manass. p. 110. Leo, tact. c. 18. Const. Porph. de adm. imp. c. 26. Cod. orig. p. 63. Incert. contin. p. 217, 232. Sym. p. 461, 470. Georg. p. 549, 562. Liutpr. Hist. l. 3, c. 6, 7. Ducange, fam. byz. p. 141, 142.

Baronius. Pagi ad Bar. Fleury, Hist. ecclés. l. 54, art. 47.

de leur propre vie, l'impératrice et son fils; et, après avoir salué le prince, ils se retirèrent fondant en larmes. Avant que de mourir, il eut encore le chagrin d'être témoin d'un grand incendie, qui consuma les archives de la grande église. Sa vie languissante se prolongea plus qu'il n'avait espéré; et le 11 de mai, se voyant près de mourir, il fit venir son frère Alexandre, et le désigna pour son successeur avec son fils encore enfant, lui recommandant avec instance ce jeune prince, et le conjurant de le faire son héritier. On dit même qu'en expirant il prédit à son frère qu'il n'avait plus que treize mois à vivre. Les Grecs de ce temps-là paraissent fort prévenus en faveur du talent prophétique de Léon; à les entendre, il avait prédit presque tous les événements de son règne, et même ceux des temps postérieurs; et c'est peut-être principalement pour cette raison qu'ils lui ont donné le nom de *Sage* et de *Philosophe*, qu'on peut d'ailleurs lui refuser avec justice. On nous a conservé, je ne sais pourquoi, seize oracles de sa façon, qui ne sont qu'un babil inintelligible, et qu'on a prétendu expliquer après les événements; mais l'explication n'est pas moins ridicule que le texte. Il a cependant laissé un ouvrage estimable, c'est sa Tactique, dans laquelle il donne de bons préceptes sur l'art militaire, tel qu'il était de son temps. M. de Maizeroy, officier distingué par son mérite, vient d'en donner une traduction française, qu'il a enrichie de remarques savantes et judicieuses. Ce traité nous apprend plusieurs usages qu'on ne trouverait pas ailleurs. On y voit que tous les jours, soir et matin, on faisait dans le camp une prière commune, où toute l'armée chantait le Trisagion; et que,

la veille d'une bataille, un prêtre faisait sur toutes les troupes une aspersion d'eau bénite. On y voit aussi que l'usage des flèches empoisonnées était ordinaire en ce temps-là; et Léon ne le blâme pas; c'est une preuve de la bassesse de cœur devenue alors générale. On cite encore de ce prince plusieurs autres ouvrages militaires, qui se conservent en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican et dans celle de Florence, avec un grand nombre de discours sur les dogmes de la religion et sur la morale, entre lesquels est une lettre d'un style épiscopal, adressée à tous ses sujets pour les exhorter à vivre chrétiennement. On y reconnaît partout un prince très-orthodoxe, au zèle duquel il ne manquait que son propre exemple. Entre plusieurs monastères, il en fit bâtir un sous le nom de Saint-Lazare, dans lequel on ne recevait pour moines que des eunuques. Il avait eu de Zoé Carbonopsine une fille qui fut nommée Eudocie, et dont on ne connaît que la naissance. Il avait régné 25 ans, 2 mois et 11 jours, et mourut dans sa 46e année.

FIN DU LIVRE SOIXANTE-DOUZIÈME.

LIVRE LXXIII.

I. Gouvernement d'Alexandre. II. Rétablissement du patriarche Nicolas. III. Mort d'Alexandre. IV. Entreprise de Constantin Ducas. V. Proclamé empereur, il assiége le palais. VI. Mauvais succès de l'entreprise. VII. Syméon vient assiéger Constantinople, et se retire. VIII. Le fils du doge de Venise à Constantinople. IX. Zoé rentre dans le palais. X. Andrinople perdue et recouvrée. XI. Alliance avec les Patzinaces. XII. Courses des Grecs et des Sarrasins. XIII. Paix avec les Sarrasins. XIV. Les Grecs marchent contre les Bulgares. XV. Bataille d'Achéloüs. XVI. Romain Lécapène accusé de trahison. XVII. Syméon repoussé devant Constantinople. XVIII. Léon Phocas et Romain Lécapène aspirent tous deux à l'Empire. XIX. Romain se saisit du chambellan Constantin. XX. Trouble dans le palais. XXI. Romain vient au palais. XXII. Léon prend les armes. XXIII. Romain dissipe la rébellion de Léon. XXIV. Diverses conjurations contre Romain. XXV. Romain couronné. XXVI. Romain élève sa famille aux honneurs du trône. XXVII. Fin du schisme de l'Église de Constantinople. XXVIII. Conjurations. XXIX. Méchanceté de Rhentace. XXX. Guerre des Bulgares. XXXI. Mort de Théodora, femme de Romain. XXXII. Le roi d'Ibérie à Constantinople. XXXIII. Nouvelle irruption des Bulgares. XXXIV. Urne des cendres de Maurice. XXXV. Révolte de Boïlas. XXXVI. Nouvelle guerre à Andrinople. XXXVII. Mort du patriarche Nicolas. XXXVIII. Léon-le-Tripolite battu à Lemnos. XXXIX. Entrevue de Romain et de Syméon. XL. Élévation des fils de Romain. XLI. Entreprise sur l'Égypte. XLII. Rivalité de Romain et de Syméon par rapport à la Servie. XLIII. Troubles

dans le Péloponnèse. XLIV. Origine des Maïnotes. XLV. Conjuration de Jean-le-Mystique. XLVI. Mort de Syméon. XLVII. Mariage du roi des Bulgares avec la petite-fille de Romain. XLVIII. Malatia prise par les Grecs. XLIX. Affaires d'Italie. L. Mort du patriarche Étienne. LI. Guerre en Arménie. LII. Conjuration contre Pierre, roi des Bulgare. LIII. Mort de Christophe. LIV. Théophylacte patriarche. LV. Charité de Romain. LVI. Incursion des Hongrois. LVII. Mariage des fils de Romain. LVIII. Événements divers. LIX. Incursion des Russes. LX. Exploits et disgrace de Jean Curcuas et de son frère Théophile. LXI. Le voile d'Édesse transporté à Constantinople. LXII. Romain envoie des secours à Hugues, roi d'Italie, contre les Sarrasins. LXIII. Trève avec les Hongrois. LXIV. Mariage de Romain, fils de Constantin Porphyrogénète. LXV. Changement de vie de Romain. LXVI. Intrigue de Constantin Porphyrogénète pour détrôner Romain. LXVII. Romain détrôné. LXVIII. Enfants de Romain.

ALEXANDRE. CONSTANTIN VII, *dit* PORPHYROGÉNÈTE, second de ce surnom. ROMAIN LÉCAPÈNE.

PENDANT le règne de Léon, son frère Alexandre n'avait eu que le nom d'empereur. Après sa mort, il en eut seul tout le pouvoir, son neveu Constantin, qui partageait ce titre avec lui, n'étant âgé que de six ans. Il était dans sa quarante-deuxième année; mais sa vie, passée tout entière dans la débauche, ne lui avait laissé acquérir nulle expérience. Libertin, ivrogne, ignorant, ne connaissant d'occupation sérieuse que la chasse, il avait autant que son neveu besoin

An 911.
I. Gouvernement d'Alexandre.
Cedr. p. 607, 608, 611. Leo, p. 487, 488. Manass. p. 110. Zon. t. 2, p. 182, 183. Joël. p. 180. Greg. Vita

Basilii jun. Incert. contin. p. 233, 234. Sym. p. 471, 472. Georg. p. 563, 564. 567. Baronius. Pagi ad Bar. Ducange, fam. Byz. p. 141. Oriens Christ. t. I, p. 251, 252.

de gouverneur. Il en prit de conformes à son caractère; c'étaient les compagnons et les ministres de ses plaisirs. Il mit à la tête du clergé du palais un clerc de mœurs dépravées, nommé Jean Lazare, qui mourut peu de temps après lui, en jouant à la paume dans l'Hebdome. Il prodigua les trésors de l'État à deux scélérats, Gabriélopule et Basilize, et les fit patrices. Il fut même tenté de nommer Basilize son successeur, et de rendre son neveu incapable de régner, en le faisant eunuque. Les serviteurs fidèles du jeune prince ne le détournèrent de cet infame dessein qu'en lui faisant espérer que cet enfant ne vivrait pas. Son conseil n'était composé que de charlatans et d'astrologues. Ils lui persuadèrent qu'une vieille figure de sanglier, qui se voyait dans un coin du cirque, était son talisman; que sa fortune y était attachée, et que la vertu secrète de cet animal mystérieux l'avait défendu contre les mauvais desseins de son frère Léon. Capable de tout croire, il adopta cette idée extravagante, fit réparer la figure à demi-mutilée, et voulut l'honorer d'une dédicace solennelle. Il la fit placer au milieu du cirque, qu'il orna des plus riches tapisseries, des lampes et des chandeliers de Sainte-Sophie; et, au milieu de ce magnifique appareil, il fit célébrer des jeux équestres. Cette profanation des ornements d'une église ajouta le scandale au ridicule de cette cérémonie.

II. Rétablissement du patriarche Nicolas.

Dès les premiers jours de son règne, il chassa Zoé du palais. Himère ne fut pas plus tôt de retour avec les débris de la flotte, qu'il le relégua dans un monastère, le menaçant de le traiter en ennemi, pour le punir, disait-il, des mauvais services qu'il lui avait

rendus auprès de son frère Léon. Himère, effrayé de ces menaces, tomba dans une langueur qui le conduisit au tombeau. Le seul événement mémorable de ce méprisable règne, serait le rétablissement du patriarche Nicolas, si Euthymius n'eût pas été traité en même temps de la manière la plus indigne. Léon, dans sa dernière maladie, avait rappelé Nicolas; c'était même entre ses mains qu'il avait reconnu ses désordres; il s'était, en mourant, recommandé à ses prières; il lui avait rendu le gouvernement de son église. Euthymius, qui n'avait accepté qu'à regret le patriarcat, était disposé à le quitter avec joie. Mais Alexandre ne savait rien faire avec modération et avec douceur. Il assembla le clergé et le sénat dans le palais de Magnaure, et ayant fait asseoir Nicolas auprès de lui, il fit amener Euthymius. Dès qu'il parut, des clercs insolents, excités sans doute par le prince, l'accablèrent d'outrages, et lui sautant au visage, le frappant indignement, lui arrachant la barbe, ils le chassèrent de l'assemblée, le traitant d'usurpateur, d'adultère infame, qui avait enlevé une épouse à son époux légitime. Euthymius, supportant patiemment ces insultes, fut relégué dans un monastère, où il mourut peu après. C'est un grand crime à Nicolas que de ne s'être pas opposé à ces indignités.

Syméon, roi des Bulgares, vivait en paix depuis dix ans. Dès qu'il sut qu'Alexandre succédait à son frère, il lui envoya demander si c'était son intention d'entretenir la bonne intelligence, lui offrant son amitié. Alexandre, aussi fier qu'incapable de soutenir par des effets ce ton de hauteur, reçut les ambassadeurs avec arrogance et mépris, ne répondant que par des me- An 912. III. Mort d'Alexandre.

naces. Le roi bulgare irrité se préparait à la guerre, lorsqu'il apprit la mort d'Alexandre. Le 6 juin, ce prince s'étant levé de table, ivre à son ordinaire, après avoir pris quelque sommeil, s'en alla jouer à la paume, et, saisi tout-à-coup d'une extrême douleur d'entrailles, il se fit rapporter au palais, où il expira le lendemain, rendant le sang par le nez et par l'urètre. Il avait régné un an et vingt-sept jours. Les auteurs ne disent pas qu'il ait jamais été marié. Il nomma, en mourant, sept tuteurs à son neveu, la plupart indignes de cet important ministère : c'étaient le patriarche Nicolas, Étienne et Jean Éladas, l'un maître du palais, l'autre des offices, Jean Lazare, dont j'ai parlé; un certain Euthymius, différent du patriarche déposé; Basilize et Gabriélopule. On rapporte que, sous le règne de ce prince, parut à l'occident, pendant quinze jours, une de ces comètes qu'on nomme Xiphias, parce qu'elles ont la forme d'une épée.

IV. Entreprise de Constantin Ducas. Cedr. p. 609, 610, 611. Leo, p. 488, 489, 490. Greg. Vita Basil. jun. Manass. p. 111. Zon. t. 2, p. 183, 184. Incert. contin. p. 235 et seqq. Sym. p. 472, 473, 474. Georg. p. 565, 566. Ducange, fam. Byz. p. 142.

La nouvelle des préparatifs extraordinaires que faisait le roi des Bulgares jetait l'alarme dans Constantinople, et le mauvais choix des tuteurs du jeune prince redoublait les craintes, et excitait les murmures. *Quelle ressource contre un ennemi puissant et déja tant de fois vainqueur, dans des hommes sans expérience, peu d'accord ensemble, et qui, dès les premiers jours de leur gouvernement, donnaient à chaque instant des preuves de leur incapacité? Qu'on devait chercher ailleurs le salut de l'État, et en remettre les forces entre des mains qui sussent en faire usage; que, depuis trois ans, Constantin Ducas, employé en Asie contre les Sarrasins, et exercé aux combats, soutenait par son courage*

l'honneur de l'Empire; qu'étant seul en état de conserver au jeune prince les droits de sa naissance, il méritait de les partager; qu'il fallait le faire venir, l'associer à la souveraineté, et l'opposer aux Bulgares. Le patriarche Nicolas tenait par sa dignité le premier rang entre les tuteurs : instruit des dispositions du peuple, il avertit ses collègues du danger où ils étaient; il leur conseilla de prévenir l'orage, et d'offrir eux-mêmes à Ducas les rênes du gouvernement, avant qu'il eût assez de forces pour s'en saisir et les retenir malgré eux; *qu'ils trouveraient plus facilement les moyens de lui ôter ce qu'ils auraient donné eux-mêmes.* Cet avis fut approuvé. On écrit à Ducas, on l'invite à venir soutenir la couronne en la partageant avec le jeune empereur. Quelque ambitieux que fût Ducas, il respectait les lois, il aimait son prince et ses compatriotes, et avait horreur d'une guerre civile. D'ailleurs, plus cette invitation était extraordinaire, plus il s'en défiait comme d'un piége. Il répondit qu'il ne se sentait pas capable de porter un si grand fardeau, et que de plus il n'était pas d'humeur d'abuser de la jeunesse de son maître, pour le dépouiller d'une portion de ses droits. Les tuteurs sentirent que le soupçon avait plus de part à ce refus, que le devoir et la modestie. Ils le pressèrent de nouveau, et, pour lui prouver leur sincérité, ils envoyèrent leur serment, et, selon la coutume d'alors, la croix que chacun d'eux portait au cou. C'était le gage le plus inviolable de la foi donnée. Sur cette assurance, Ducas prend la route de Constantinople avec un détachement de cavalerie.

Il arrive pendant la nuit et entre par une porte V. Proclamé

empereur, il assiége le palais.

dérobée, qu'on lui tenait ouverte au pied du rempart. Il passe le reste de la nuit dans la maison de Grégoras, son beau-père. Plusieurs seigneurs viennent lui offrir leurs services. Il s'étonne de ne voir paraître aucun des tuteurs, et commence à se douter de leur perfidie. Mais ne perdant pas courage, il se détermine à les forcer de tenir leur parole. Avant le jour, le bruit de son arrivée s'étant répandu dans la ville, une foule de peuple et grand nombre de sénateurs accourent à la maison de Grégoras. On salue Ducas empereur, on le conduit au cirque à la lueur des flambeaux. Les portes du cirque étaient fermées, et l'écuyer de Ducas étant descendu de cheval pour les enfoncer, est renversé par terre d'un coup de lance par un des gardes de l'intérieur. Affligé de cette mort comme d'un mauvais augure de son entreprise, Ducas abandonne le cirque, et marche au palais, où les tuteurs s'étaient renfermés. Il devait bloquer le palais, et tenir le passage des vivres assez long-temps fermé pour forcer les tuteurs à lui ouvrir les portes. Son impatience le perdit. Mais sa bonté naturelle, et l'horreur qu'il avait du carnage, lui fit ménager le sang de ses concitoyens; il fit jurer à ceux qui le suivaient, qu'ils ne feraient usage de leurs armes que pour se défendre. Aussitôt il fait abattre à coups de hache la porte de Chalcé, et pénètre dans la première cour. Une seconde muraille environnait ce vaste édifice. Cependant Jean Éladas, un des tuteurs, avait rassemblé tout ce qu'il pouvait de soldats et de matelots; car le palais donnait sur le port; et les ayant armés de tout ce qui pouvait servir d'armes offensives, il fit avec eux une vigoureuse sortie.

Le combat fut sanglant; plusieurs seigneurs y périrent du côté de Ducas, et entre autres, son fils Grégoras. Le mur était bordé de soldats qui ne cessaient de tirer des flèches. Dans les mouvements que Ducas se donnait pour encourager les combattants, son cheval s'abattit, et dans ce moment une flèche vint lui percer les flancs. A peine eut-il le temps de s'écrier: *Malheureux, que suis-je venu chercher ici?* qu'aussitôt, tous ses gens ayant pris la fuite, un soldat ennemi lui coupa la tête et l'emporta dans le palais. C'était ce que Léon lui avait prédit. En même temps toutes les troupes sortent du palais, tombent sur les fuyards et les taillent en pièces. On fait fermer toutes les portes de la ville, afin qu'aucun d'eux n'échappe. On poursuit, on massacre par toutes les rues. On eût dit que la ville était prise d'assaut. Il y périt plus de trois mille hommes. Grégoras, beau-père de Ducas, et le patrice Léon Chérosphacte, se réfugièrent dans Sainte-Sophie; on les en tira par force; mais les tuteurs se contentèrent de les raser et de les renfermer dans le monastère de Stude. On fit le même traitement au patrice Éladique, après l'avoir promené par toute la ville en le frappant de nerfs de bœuf. On creva les yeux à d'autres patrices. Quelques-uns eurent la tête tranchée au milieu du cirque. Celle de Ducas fut portée au bout d'une pique dans toutes les rues. On chercha en vain Nicétas et Constantin surnommé l'Africain; ils eurent le bonheur de se sauver. On borda de potences le rivage de la mer, dans une grande étendue, près de Chrysopolis; on y pendit le patrice Égidas, renommé pour sa valeur, et avec lui un grand nombre de sénateurs et d'officiers dis-

VI. Mauvais succès de l'entreprise.

tingués. On fit jeter les cadavres dans la mer, sans avoir égard aux larmes et aux prières des familles, qui demandaient la permission de rendre les derniers devoirs à leurs parents. Les tuteurs n'étaient pas encore rassasiés de sang et de supplices, et ils auraient poussé plus loin la cruauté, si un d'entre eux ne leur eût représenté qu'il n'était pas trop sûr pour eux d'abuser, aux dépens de tant de familles, d'un pouvoir passager, qui ne devait durer qu'autant que l'enfance du prince, et qu'ils pourraient bien un jour se repentir de tant d'exécutions. Cette remontrance ne partait pas du patriarche. C'était à lui plutôt qu'à tout autre d'arrêter tant de bras meurtriers, et d'inspirer à ses collègues des sentiments de douceur et de clémence. Mais sa dureté naturelle alla dans cette occasion jusqu'à la férocité, et il ne se distingua que par une rigueur plus impitoyable. On fit raser la femme de Ducas, ce qui était alors une punition honteuse; on la relégua sur ses terres en Paphlagonie, et on rendit eunuque Étienne son fils.

VII. Syméon vient assiéger Constantinople et se retire.

Cedr. p. 611. Leo, p. 490. Zon. t. 2, p. 184. Incert. contin. p. 238. Sym. p. 474, 475. Georg. p. 566, 567. Pagi ad Bar.

Le sang coulait encore dans Constantinople, lorsque Syméon se montra aux portes, à la tête d'une grande armée. A la faveur de tant de troubles, il espérait se rendre maître de la ville sans beaucoup de peine. Mais à la vue de ses fortes murailles, de la multitude de soldats dont elles étaient bordées, et du nombre prodigieux de machines de toute espèce disposées en batterie, il perdit toute espérance, et s'étant retiré à l'Hebdome, il envoya un de ses officiers demander un accommodement. Cette proposition fut favorablement écoutée; et les tuteurs s'étant rendus au palais de Blaquernes, y reçurent les deux fils de

Syméon, qui soupèrent avec le jeune empereur. Le lendemain Nicolas alla trouver Syméon dans son camp; et ce prince pieux, quoique guerrier, s'étant incliné devant lui, reçut sur sa tête l'étole du patriarche, qui prononça des prières. Cependant on ne put convenir des conditions de paix, et Syméon, sans avoir rien conclu, reprit le chemin de Bulgarie avec des présents considérables pour lui et pour ses deux fils.

VIII. Le fils du doge de Venise à Constantinople. Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 270, 271.

Quoique Venise fût entièrement libre, elle entretenait toujours avec l'empire grec une respectueuse correspondance. Le nouveau doge faisait part à l'empereur de son élection, et l'empereur ne manquait pas de décorer le doge même ou son fils du titre de quelque charge de la cour, qui flattait ces princes, mais qui retraçait néanmoins l'ancienne dépendance. Pierre, fils de Participace VII, élu doge cette année, revenait de Constantinople, fort content des présents qu'il avait reçus et du titre de Protospathaire, lorsqu'il fut arrêté sur la frontière de Croatie par Michel, duc d'Esclavonie, qui le dépouilla et le mit entre les mains du roi des Bulgares. L'empereur grec ne pouvait lui être d'aucun secours auprès de Syméon, et ce ne fut qu'à force d'argent que Participace put retirer son fils.

An 914.

IX. Zoé rentre dans le palais. Cedr. p. 611. 612. Leo, p. 490. Zon. t. 2, p. 184, 185. Incert. contin. p. 238, 239. Sym. p. 475. Georg. p. 567.

Le jeune empereur ne pouvait se consoler de l'éloignement de sa mère, qu'Alexandre avait fait sortir du palais. Il la redemandait sans cesse; on ne put l'apaiser qu'en la faisant revenir. Mais à son retour elle se rendit maîtresse des affaires, et fit bientôt repentir les favoris d'Alexandre de la disgrace qu'ils lui avaient attirée. Elle changea entièrement la face de la cour. Le patriarche eut ordre de ne se mêler que du gouvernement de son église. Des autres tuteurs, elle ne

26.

conserva que Jean Éladas, qui lui conseillait d'écarter ses collègues : mais il ne jouit pas long-temps de sa faveur, il mourut de maladie peu de jours après. Zoé donna la charge de grand-chambellan à un de ses fidèles serviteurs nommé Constantin ; elle honora des premières charges du palais un autre Constantin et son frère Anastase, tous deux surnommés Gongyle. Dominique fut commandant de la garde étrangère ; c'était lui qui avait fait éloigner le patriarche ; il eut bientôt le même sort. Il avait été nommé patrice, et était déja en chemin pour aller à l'église recevoir la bénédiction du patriarche, selon la coutume de ceux qu'on élevait à cette dignité ; il eut ordre de retourner chez lui : le grand-chambellan l'accusait auprès de l'impératrice de prendre des mesures pour faire couronner son frère. Sa place fut donnée à Jean Garidas. L'eunuque Damien eut le commandement des gardes de nuit.

x. Andrinople perdue et recouvrée. Cedr. p. 612. Leo, p. 491, 492. Zon. t. 2, p. 185. Incert. contin. p. 239. Sym. p. 475. Georg. p. 568.

Depuis que Syméon s'était éloigné de Constantinople, il se préparait à de nouvelles entreprises. Voyant l'empire gouverné par une femme, il se crut plus assuré du succès. Après avoir ravagé une grande partie de la Thrace, il se présenta devant Andrinople au mois de septembre. La ville, située au confluent de trois rivières, et bien fortifiée, l'aurait long-temps arrêté, s'il n'eût employé un moyen plus fort et plus prompt que toutes les machines de guerre. Il corrompit par argent l'Arménien Paucratucas qui commandait la garnison. Zoé fit usage du même expédient pour retirer cette place des mains de Syméon même ; il la rendit pour une plus grande somme d'argent.

Léon s'était servi des Hongrois contre les Bulgares ;

Zoé eut recours à un peuple barbare plus puissant et vainqueur des Hongrois mêmes. C'étaient les Patzinaces, dont j'ai parlé dans les livres précédents, et que j'ai conduits des bords du Jaïk à ceux du Tanaïs. La forteresse de Sarcel, bâtie pour défendre le passage du fleuve, ne les arrêta pas long-temps. Poussant toujours les Hongrois devant eux, ils s'emparèrent d'une vaste contrée tant au-delà qu'en deçà du Borysthène. Ils étaient divisés en treize tribus qui occupaient huit provinces, quatre à l'orient, quatre à l'occident de ce grand fleuve. Du côté de l'orient, ils confinaient aux Khazars, aux Russes, aux Chersonites, et à tous les peuples qui bordaient le Pont-Euxin sur la côte septentrionale. Du côté de l'occident, ils s'étendaient depuis les Porouïs ou Sauts du Borysthène jusqu'au voisinage des Hongrois: ce qui comprend aujourd'hui la Drik-Polie, la nouvelle Servie, la Podolie, et la Bessarabie jusqu'aux embouchures du Danube. Cette nation, aussi féroce que nombreuse, quoiqu'elle eût été obligée de céder aux Uzes joints aux Khazars, qui lui avaient fait abandonner ses premières demeures, faisait trembler tous les Barbares de son voisinage, et nulle autre peuplade scythique n'était en état de lui résister. Les Hongrois, qu'ils avaient souvent défaits, se reconnaissaient tellement inférieurs, qu'ils refusèrent du secours aux Grecs toutes les fois qu'ils leur en demandèrent contre les Patzinaces. Les Bulgares ne pouvaient nuire à l'Empire, qu'ils ne fussent en paix avec eux. Les Russes ménageaient leur amitié, parce que la Russie n'ayant alors ni chevaux ni moutons, ils en tiraient des Patzinaces, et qu'ils ne pouvaient se mettre en campagne pour aller attaquer l'Empire, sans

XI. Alliance avec les Patzinaces.

Const. Porph de adm. imp. c. 1 et seqq. 13, 37, 38. Deguignes, hist. des Huns, t. 2, p. 519. Danville, Mém. acad. t. 30, p. 249.

laisser leur pays exposé aux incursions de ces redoutables voisins. De plus, obligés de suivre le cours du Borysthène, il fallait porter leurs bateaux sur leurs épaules lorsqu'ils arrivaient aux Porouïs; ce qui les mettait alors à la merci des Patzinaces. L'Empire n'avait donc rien à craindre ni des Hongrois, ni des Russes, ni des Bulgares, lorsqu'il était assuré de cette nation. Mais elle vendait chèrement son secours. Avides et insatiables de présents, il fallait en faire pour leurs femmes, pour leurs parents, pour leurs chevaux. Aussi hardis à demander, que les Grecs étaient timides à refuser, on éludait leurs demandes par de faux prétextes. Dans les avis que Constantin Porphyrogénète donne à son fils Romain, une des choses qu'il lui recommande le plus, c'est que, si les Hongrois ou les Patzinaces envoient demander quelques-uns des habits impériaux ou quelque couronne, en récompense de leurs services, Romain leur réponde, qu'il n'est pas permis à l'empereur, sous peine de malédiction, de leur abandonner aucun de ces ornements, qui ont été apportés du ciel par un ange au grand Constantin; il en dit autant du feu grégeois. Si quelqu'un de leurs princes demande en mariage la fille de l'empereur, ou lui offre la sienne, Constantin veut aussi qu'on lui réponde, que ces alliances ont été prohibées par le grand Constantin sous peine d'anathème : mensonges puérils, qui montrent autant la faiblesse du prince qui les emploie, que la stupidité des Barbares capables d'en être la dupe. Rien ne prouve mieux la bizarrerie des coutumes des diverses nations, que la loi établie chez les Patzinaces pour la succession à la couronne. Elle était héréditaire; mais au lieu de passer aux fils ou aux

frères, elle passait aux cousins, afin, disaient-ils, que l'autorité, sans sortir de la même famille, pût se communiquer à toutes les branches. Tels étaient les Patzinaces, dont l'impératrice voulut se faire un rempart contre les Bulgares. Ce fut un conseil de Jean Bogas, qui promit d'engager cette nation à défendre l'empire; il ne demandait, pour récompense d'un service si important, que l'honneur de patrice. Zoé reçut cette proposition avec joie; elle lui mit entre les mains des sommes considérables pour acheter l'alliance de ce peuple avide. Il réussit dans sa négociation, fit un traité avec eux, et en reçut des otages qu'il conduisit à Constantinople. Les Patzinaces s'engageaient à passer le Danube, et à tomber sur les Bulgares au premier mouvement qu'ils feraient contre l'Empire. L'Arménien Asot, fils du prince de Vaspouracan, vint de la part de son père faire les mêmes offres contre les Sarrasins. Zoé lui fit un accueil honorable, et le renvoya chargé de présents.

An 915.
XII.
Courses des Grecs et des Sarrasins.

Il paraît que ce prince n'attendit pas long-temps à donner des preuves de son attachement à l'Empire. Je crois du moins pouvoir lui attribuer ce que rapporte Abulfeda, que l'année suivante les Grecs firent des courses sur les frontières de la Mésopotamie. L'auteur arabe aura confondu les Grecs avec leurs alliés. Mais Damien, émir de Tyr, qui avait déja fait tant de mal à l'Empire, se préparait à lui enlever les îles de l'Archipel. Dès que la mer fut navigable, on le vit à la tête d'une grande flotte sur les côtes de l'ancienne Carie. Il attaqua Strobèle sur le bord du golfe Céramique; et cette ville aurait bientôt succombé à ses efforts, s'il ne fût mort de maladie. Ce contre-temps

Cedr. p. 612. Leo, p. 491. Incert. contin. p. 242. Sym. p. 475. Georg. p. 558. Abulfeda.

déconcerta tous les projets des Sarrasins, qui se retirèrent en Syrie. Le reste de cette année ne présente qu'un événement, qui peut apprendre aux officiers des princes à ne pas trop compter sur la patience des peuples qu'ils ne craignent pas d'irriter par leurs vexations. Chasès, gouverneur de l'Achaïe, plongé dans la débauche, soutenait un luxe énorme aux dépens de la province, qu'il traitait en pays de conquête. Un jour qu'il assistait à l'office dans une église d'Athènes, le peuple de cette ville, quoique naturellement doux et patient, ayant formé contre lui un complot secret, l'assomma de pierres au pied même de l'autel : vengeance atroce et criminelle par elle-même, et dans ses circonstances, mais bien méritée par celui qui en fut la victime.

XIII. Paix avec les Sarrasins.

Cedr. p. 612, 650. Leo, p. 491. Zon. t. 2, p. 185. Incert. contin. p. 240. Sym. p. 476. Georg. p. 568. Abulfeda. Abulfarage. Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 277. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 668.

Les Sarrasins établis en Sicile ne donnaient pas moins d'inquiétude que ceux de Syrie. Tandis que ceux-ci attaquaient le cœur de l'Empire, les autres travaillaient à en détacher les extrémités, et à s'emparer de ce qui restait aux Grecs en Italie. Ben-Khorab, révolté contre le calife d'Afrique, s'était rendu maître de l'île. Résolu d'illustrer son usurpation par la conquête de la Calabre, il se mit à la tête d'une flotte; mais elle fut battue de la tempête et entièrement détruite dans le détroit de Messine. Peu de temps après, Ben-Khorab fut pris par les troupes que le calife envoya contre lui; on le transporta en Afrique, où il eut la tête tranchée. Mais l'ennemi le plus incommode et le plus dangereux, parce qu'il était le plus voisin de la capitale, était le roi bulgare. Pour pouvoir réunir contre lui toutes les forces de l'Empire, Zoé résolut de se débarrasser des autres guerres en faisant la paix avec les

Sarrasins. Eustathe, gouverneur de Calabre, fit avec les Sarrasins de Sicile un traité, par lequel l'Empire s'engageait à payer tous les ans au calife d'Afrique un tribut de vingt-deux mille pièces d'or, c'est-à-dire, près de cent mille écus de notre monnoie. Il fallait s'assurer du calife de Bagdad. Zoé envoya deux ambassadeurs, Rodin et Toxaras, pour traiter avec lui. La relation que les auteurs arabes nous ont laissée de leur réception, donne une grande idée de la magnificence de cette cour. Toute l'armée, composée de cent soixante mille hommes, tant cavaliers que fantassins, était sous les armes. On rencontrait ensuite la maison du calife rangée en haie, et superbement vêtue : on y voyait sept mille eunuques, quatre mille blancs, trois mille noirs, sept cents portiers. Sur le Tigre flottait un nombre infini de barques richement équipées. Le palais était orné de trente-huit mille pièces de tapisserie, où brillaient l'or et la soie, et de quarante mille tapis. De distance en distance de grands lions, jusqu'au nombre de cent, symboles du prince et de ses ministres, donnaient à toute cette pompe, par leurs rugissements, un air effrayant et sauvage. Au milieu d'une salle immense, un grand arbre, partie d'or, partie d'argent, se divisait en dix-huit grosses branches, sans compter les petites, couvertes de feuilles et chargées d'oiseaux de l'un et de l'autre métal ; les branches s'agitaient par des ressorts ; les oiseaux rendaient un ramage. Les deux ambassadeurs furent introduits par le visir, qui leur servit d'interprète. On convint de la paix et de l'échange des prisonniers. Il s'en trouva entre les mains des Grecs un nombre si supérieur, qu'après avoir rendu homme pour homme, il en coûta encore au ca-

lise cent vingt mille pièces d'or, qui valaient environ quinze cent mille livres de notre monnoie.

An 917. L'impératrice n'ayant plus rien à craindre du côté de l'Orient, fit passer en Europe toutes les troupes d'Asie. On n'avait vu depuis long-temps une si belle armée, et l'on ne doutait pas que cette année ne fût la dernière pour le royaume de Bulgarie. Pour encourager tant de soldats, Zoé leur fit d'avance distribuer la paie de toute la campagne, et y ajouta de nouvelles libéralités. Elle mit à leur tête Léon Phocas, fils de ce vaillant Nicéphore, qui s'était signalé sous les deux règnes précédents. Comme le nouveau général, déja connu par sa valeur, n'avait pas encore l'expérience du commandement, on lui donna pour conseil Constantin l'Africain, qui, ayant échappé cinq ans auparavant à la punition des autres complices de Ducas, avait reparu après la disgrace des tuteurs, et s'était concilié la faveur de Zoé. Tous les officiers distingués par leur rang et par leur mérite voulurent avoir part à la gloire de cette campagne. Entre les autres moins connus dans l'histoire, on remarque Bardas Phocas, frère du général, Romain et Léon, fils d'Eustathe Argyre, et Nicolas, fils de Ducas, qui n'avait pas été enveloppé dans le malheur de son père. Ce brave Mélias, autrefois esclave d'Angurinès, devenu gouverneur d'une province qu'il avait formée, vint avec une troupe d'Arméniens de sa dépendance. Avant le départ on assembla l'armée dans une plaine aux portes de Constantinople, et l'archiprêtre du palais, portant en ses mains le bois de la vraie croix, fit mettre à genoux tous les soldats, et leur fit jurer qu'ils vaincraient ou qu'ils mourraient ensemble, sans se séparer par la fuite.

XIV. Les Grecs marchent contre les Bulgares.

Cedr. p. 612, 613, 614. Leo, p. 991, 992. Zon. t. 2, p. 185, 186. Incert. contin. p. 240, 241. Sym. p. 476, 477. Georg. p. 568, 569, 570.

Après ce serment téméraire, on marcha en Bulgarie. Le sixième jour d'août on rencontra les Bulgares près d'un château nommé Achéloüs, sur les bords du Danube; on les chargea sur-le-champ, et l'armée grecque, très-supérieure en forces, les mit en déroute dès le premier choc. Dans l'ardeur de la poursuite, le général, mourant de soif, descendit de cheval près d'une fontaine; et tandis qu'il se désaltérait, son cheval, ayant rompu son licou, s'enfuit au travers des troupes grecques. On le reconnut, on crut Léon mort; la consternation se répand par toute l'armée; on cesse la poursuite; quelques escadrons tournent bride pour faire retraite. Syméon qui se retirait en bon ordre, apercevant du haut d'une éminence ce qui se passait dans l'armée ennemie, profite du moment; il retourne sur les Grecs, et les trouvant abattus de tristesse et à demi vaincus, il les met aisément en fuite. Les Grecs, auparavant vainqueurs, ne songent pas même à se défendre. Saisis d'une épouvante soudaine, ils se précipitent, ils se renversent hommes et chevaux; on en fait un horrible carnage. Le général Léon gagna Mésembrie. Constantin l'Africain périt dans cette funeste journée avec grand nombre des meilleurs officiers. Quelques auteurs donnent une autre cause à ce triste événement: ils disent que Léon Phocas, poursuivant les ennemis, apprit que Romain Lécapène, commandant de la flotte qui était entrée dans le Danube, au lieu de le seconder, comme il en avait ordre, se retirait, et faisait voile vers Constantinople, à dessein de se faire empereur; qu'étant lui-même possédé de la même ambition, il quitta aussitôt son armée, et courut à toute bride vers le Danube, pour

XV. Bataille d'Achéloüs.

s'assurer de la vérité de ce rapport; et que ses soldats s'imaginant qu'il fuyait, se débandèrent et prirent la fuite; ce qui donna la victoire à Syméon. Tous conviennent que, depuis long-temps, l'Empire n'avait essuyé une si sanglante défaite.

XVI. Romain Lécapène accusé de trahison.

On devait d'autant moins s'y attendre, qu'outre la supériorité des forces, les Patzinaces étaient prêts à se joindre à l'armée grecque, ainsi qu'ils en étaient convenus. Jean Bogas les avait amenés au bord du Danube, et Romain Lécapène, grand-amiral, était entré dans le fleuve avec sa flotte, pour leur procurer le passage. Mais une contestation survenue entre Bogas et Romain rompit ces mesures. Les Patzinaces, lassés d'attendre la fin de cette querelle, abandonnèrent avec mépris des gens qui s'entendaient si mal, et reprirent le chemin de leur pays. Bogas, de retour à Constantinople, accusa Romain devant le sénat d'avoir été la principale cause de la défaite, en refusant de passer les Patzinaces, et en laissant l'armée exposée à la fureur des ennemis, sans donner retraite aux fuyards. Romain fut jugé coupable de trahison et condamné à l'aveuglement; ce qui aurait été exécuté, sans la protection puissante de l'impératrice, qui ne voulait pas perdre un courtisan de très-bonne mine, qu'elle honorait de ses faveurs.

XVII. Syméon repoussé de devant Constantinople.

Syméon, fier de sa victoire, marcha droit à Constantinople. Léon Phocas s'y était rendu avec les débris de son armée. Résolu de périr, ou d'effacer par sa valeur la honte de sa défaite, il sort de la ville à la tête de ce qu'il peut rassembler de soldats, accompagné de Nicolas, fils de Ducas, qui s'était signalé dans la malheureuse bataille contre les Bulgares. A quelque

distance de Constantinople, ils rencontrent un grand corps d'ennemis qui s'étaient avancés pour piller les campagnes; ils le chargent et le mettent en fuite. L'avant-garde, qui accourait pour le soutenir, fut repoussée avec vigueur; enfin toute l'armée réunie ne put résister à leur fougue impétueuse, et les Grecs, combattant en désespérés, allaient rendre la pareille aux Bulgares, lorsque Syméon, pour ne pas perdre entièrement l'honneur de sa victoire, fit sonner la retraite; et marchant en bon ordre, toujours sur la défensive, s'éloigna de Constantinople. Nicolas fut tué dans cette rencontre, en donnant des marques d'une héroïque valeur.

Une couronne mal assurée sur la tête d'un jeune prince qui n'avait rien de grand dans le caractère, mal appuyée par une mère plus occupée de ses plaisirs secrets que des affaires publiques, semblait devoir être le prix du plus hardi usurpateur. Un Macédonien, nommé Basile, essaya de l'enlever par l'imposture; il prétendit être Constantin Ducas, auquel, disait-il, on s'imaginait faussement avoir ôté la vie. Il fit même un parti, mais il fut bientôt pris et brûlé vif. Entre les principaux seigneurs, qui tous se croyaient dignes de l'empire, les deux plus puissants étaient Léon Phocas et Romain Lécapène: l'empereur Léon, en mourant, avait nommé l'un général de ses armées, l'autre grand-amiral. Leur ambition fit taire celle des autres, qui, n'osant entrer en concurrence avec eux, demeurèrent spectateurs du combat. Léon Phocas est déja connu. Romain Lécapène était fils de ce soldat arménien nommé Théophylacte, qui, dans une bataille, avait sauvé la vie à l'empereur Basile.

An 919.
XVIII. Léon Phocas et Romain Lécapène aspirent tous deux à l'empire.
Cedr. p. 614 et seqq. Leo, p. 492 et seqq. Manass. p. 111, 112, 113. Zon. t. 2, p. 186, 187, 188. Glyc. p. 300. Joël, p. 180. Incert. contin. p. 241 et seqq. Sym. p. 477 et seqq. Georg. p. 570 et seqq. Liutpr. Hist. l. 3, c. 6, 8. Sigeb. chron. Ducange, fam. Byz. p. 161. Pagi ad Bar.

Giann. hist. Nap. l. 7, c. 4. Murat. an. d'Ital. t. 5, p. 285.

D'abord simple soldat de marine, il s'était avancé par ses services, et dans une guerre contre les Sarrasins, il s'était fait une grande réputation de force et de courage, en tuant un lion prêt à dévorer un de ses gens. La valeur et la hardiesse étaient égales dans ces deux rivaux; mais Romain savait y joindre la ruse et la souplesse. Léon, au contraire, comme s'il eût été sûr du succès, ne se donnait pas même la peine de cacher ses desseins ambitieux. Il comptait sur sa noblesse, sur son crédit, sur le grand pouvoir du chambellan Constantin, dont il avait épousé la sœur. Constantin était le chef des eunuques, ministres assidus des voluptés de l'impératrice, et par ce mérite arbitres de la cour. Mais Lécapène avait encore en ce point un grand avantage; il disposait de l'impératrice même, dont il s'était fait aimer. Habile dans l'art de dissimuler, il affectait pour le prince un attachement sans réserve, en sorte que Théodore, gouverneur du jeune empereur, craignant pour son élève les effets de l'audace de Léon, lui conseilla de se jeter entre les bras de Romain, comme du plus zélé de ses serviteurs. Théodore écrivit donc à Romain, que sa fidélité exigeait de lui qu'il protégeât la jeunesse du prince contre les traîtres qui en voulaient à sa couronne, et peut-être à sa vie. Mais Romain, appréhendant que ce ne fût un piége, répondit avec une fausse modestie, qu'il était prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le service de son maître, mais qu'il se reconnaissait infiniment au-dessous de la qualité de son protecteur; qu'il se tenait assez honoré d'obéir à ses ordres et à ceux de sa mère. Plusieurs lettres de Théodore ne purent tirer de lui d'autre réponse. Enfin l'empereur lui-même lui

ayant écrit de sa main, il promit de s'opposer de toutes ses forces au chambellan Constantin, et à ceux dont il favorisait les pratiques criminelles.

XIX. Romain se saisit du chambellan Constantin.

Cette intrigue ne put demeurer secrète. Bientôt on ne parlait à Constantinople que de la rivalité de Léon et de Romain, et, comme s'il se fût agi du combat de deux fameux athlètes, chacun se déclarait pour l'un ou pour l'autre. Le chambellan présomptueux se persuadait que son parti ne pouvait succomber. Il résolut d'éloigner Romain; et comme celui-ci refusait de mettre à la voile, que ses troupes et ses équipages ne fussent payés, Constantin se transporta au bord de la mer pour distribuer la paye. Romain vint au-devant de lui dans une chaloupe, et l'abordant avec les démonstrations du plus profond respect, il l'entretint longtemps de son dévouement, du désir ardent qu'il avait de mériter ses bonnes graces, de l'état de la flotte, et des projets qu'il formait pour l'honneur de l'Empire. Il avait eu soin de fournir sa chaloupe des plus vigoureux matelots; et dans le moment que Constantin, satisfait de ses humbles protestations de respect et d'obéissance, lui donnait ordre de lever l'ancre sur-le-champ, Romain ayant dit à ses gens, *Saisissez-vous de cet homme*, la chose fut aussitôt exécutée, sans que personne de la suite du chambellan osât le défendre. Le superbe ministre se trouva en un instant transporté sur la flotte, et prisonnier de l'amiral. La nouvelle de cet enlèvement fit grand bruit à Constantinople; on le regardait comme le signal d'une guerre civile. Zoé, qui n'avait pas été prévenue, envoya le patriarche et les principaux sénateurs demander à Romain la raison d'une action si hardie; ils furent

reçus à coups de pierres; on ne les laissa pas même approcher.

XX. Trouble dans le palais.

Le lendemain, au point du jour, Zoé ayant fait venir son fils et toute sa maison, leur demande la cause de ces mouvements. Tous les autres gardant le silence, Théodore prend la parole : *Princesse,* dit-il, *accusez-en Léon Phocas et Constantin même; l'un a mis le désordre dans les troupes, l'autre dans le palais.* En même temps l'empereur déclare qu'il veut gouverner par lui-même, et il fait revenir auprès de lui le patriarche Nicolas et le tuteur Étienne. L'impératrice les avait bannis de la cour; ils s'en vengent dès le jour suivant, en lui faisant signifier qu'elle ait à sortir du palais. Désespérée d'un affront si outrageant, Zoé court à l'appartement de son fils; elle se jette à son cou et ranime sa tendresse; il verse lui-même des larmes, et commande qu'on lui laisse sa mère. Craignant tout de Léon Phocas, il lui ôte sa charge de capitaine de la garde, et la donne à Jean Garidas. Léon obtient cependant que celle de commandant de la garde étrangère soit donnée à son fils Syméon et à Théodore, son beau-frère, et, après avoir juré à l'empereur une fidélité inviolable, il se retire dans sa maison. A-peine est-il sorti du palais, qu'on en bannit et son fils et son beau-frère. Effrayé de ce nouveau coup de foudre, il croit n'avoir d'autre ressource que de se liguer avec Romain même pour se défendre contre ses autres ennemis. Il monte à cheval et se rend à la flotte. Il expose à Romain les affronts qu'il vient de recevoir, et lui veut persuader qu'il doit s'attendre aux mêmes traitements de la part des ministres d'un jeune prince, ames basses et jalouses de tout mérite qui les efface.

Il lui propose de s'unir ensemble pour résister à leurs attaques. Romain, plus rusé que lui, feint d'embrasser ce parti avec joie; ils cimentent leur nouvelle alliance par des serments réciproques, qui ne coûtent rien à des ames corrompues. Ils conviennent même de marier ensemble leurs enfants, et se promettent le secret. Léon se retire sur ses terres en Cappadoce.

XXI. Romain vient au palais.

Romain, qui ne tenait compte des serments qu'il venait de faire à Léon, envoie au palais pour se justifier; toujours prêt à jurer pour appuyer un mensonge, il proteste par ce qu'il y a de plus sacré, qu'il n'a rien fait pour sa propre élévation; que son unique vue a été de mettre l'empereur à couvert des attentats de Léon. Comme le patriarche, qui gouvernait alors le prince, plein d'une juste défiance, n'admettait point ses excuses, son ami Théodore lui mande qu'il est temps de lever le masque; il lui conseille de se présenter à la tête de la flotte dans le port voisin du palais. Romain, étonné lui-même de la hardiesse de l'entreprise, après avoir long-temps balancé, pressé enfin par les vives sollicitations de ses amis, entre dans le port de Bucoléon, le 25 mars, avec toute sa flotte armée en guerre. A la vue d'un appareil si formidable, Étienne quitte le palais, et le patrice Nicétas, ami de Romain, en fait sortir le patriarche. On permet à Romain d'y entrer; mais on ne le reçoit qu'après lui avoir fait jurer sur la vraie croix que jamais il ne formera aucun dessein au désavantage du prince. Le jeune empereur le conduit à la chapelle du palais, et, après qu'ils se sont engagés l'un à l'autre par des serments mutuels, Romain est revêtu de la charge de commandant de la garde étrangère. De peur que la jalousie ne fasse pren-

dre les armes à Léon Phocas, on force le chambellan Constantin, son ami, de lui écrire qu'il ait patience; qu'on lui prépare un sort encore plus honorable; que, s'il demeure fidèle au prince, il ne sera pas long-temps sans se voir au-dessus de tous ses rivaux. Léon, trompé par ces belles promesses, en attend tranquillement les effets.

XXII. Léon prend les armes. Cependant Romain, profitant habilement de ses avantages, fait tous les jours quelques pas vers le trône. Il rend le jeune prince amoureux de sa fille Hélène, qui joignait beaucoup d'esprit aux graces de la beauté, et le mariage se fait la seconde fête de Pâques. Romain reçoit en même temps le titre de *Père de l'empereur,* dignité supérieure à toutes les autres, imaginée sous le règne précédent en faveur de Stylien. Sa charge de commandant de la garde étrangère passe à son fils Christophe. La nouvelle de tant d'honneurs prodigués à Romain et à sa famille, alla bientôt réveiller la jalousie de Léon Phocas. Le chambellan Constantin va le trouver en Cappadoce, avec trois autres des principaux seigneurs de la cour; ils aigrissent encore son ressentiment. Par leur conseil, Léon assemble une armée nombreuse; toutes les troupes d'Asie, dont il était général, se rendent sous ses enseignes et marchent à sa suite vers Constantinople. Il ne prenait les armes, disait-il, que pour tirer l'empereur des mains de ceux qui le tenaient en esclavage.

XXIII. Romain dissipe la rébellion de Léon. Pour dissiper cet orage, Romain n'eut besoin que du nom de l'empereur. Il composa des lettres par lesquelles le prince ordonnait à tous ceux qui suivaient Phocas, de l'abandonner, promettant des récompenses à ceux qui feraient le devoir de fidèles sujets, comme

il menaçait de châtiment les complices de la révolte. Il scella ces lettres du sceau de l'empereur, et les mit entre les mains d'un clerc nommé Michel, et d'une femme nommée Anne, que la cour employait volontiers dans toutes les intrigues, parce que, pour la servir, elle n'épargnait pas même son honneur. Plus adroite que Michel, et plus exercée à ce manége, elle s'acquitta de sa commission avec succès. Mais Michel fut découvert, et Phocas lui fit couper le nez et les oreilles. Ces lettres ne furent pas sans effet; elles détachèrent de Phocas plusieurs des principaux officiers, ce qui ne l'empêcha pas de continuer sa marche. Il arriva vis-à-vis de Constantinople, et borda de soldats tout le rivage du Bosphore, depuis Chrysopolis jusqu'à Chalcédoine. Il espérait réduire ses ennemis, par la seule terreur de ses armes, à lui proposer des conditions avantageuses. Mais, malgré l'épouvante qui s'était répandue dans la ville, le secrétaire Syméon fut assez hardi pour traverser le détroit dans une chaloupe, portant à l'armée de Phocas une déclaration écrite de la main de l'empereur, et conçue en ces termes: « Ayant « reconnu par expérience la vigilance et la fidélité de « Romain, je l'ai choisi pour le gardien et le défenseur « de ma personne, après Dieu, et, convaincu de son « affection paternelle, je déclare qu'il me tient lieu de « père. Quant à Léon, qui n'a cessé de troubler notre « règne par de sourdes intrigues, et qui nous fait au-« jourd'hui une guerre ouverte, je le déclare déchu de « toutes ses dignités, coupable de haute trahison, et « digne, par ses attentats, de toute ma colère. Vous « donc qu'il a séduits par ses mensonges, reconnaissez « la vérité, séparez-vous d'un rebelle odieux, et ren-

« trez sous l'obéissance de votre légitime empereur. » A l'arrivée de Syméon, toute l'armée, que Léon ne put retenir, s'assemble autour de lui. La lecture des lettres-patentes fait une forte impression sur les troupes. Trompées par les discours de leur général, elles avaient cru jusqu'alors qu'elles servaient l'empereur, et que Phocas agissait d'intelligence avec lui pour le délivrer de la tyrannie de Romain. Dès qu'elles furent désabusées, elles se débandèrent; et Léon abandonné, suivi seulement de ses plus fidèles serviteurs, après s'être en vain présenté devant plusieurs forteresses qui lui fermèrent leurs portes, fut pris par un détachement envoyé pour le poursuivre. Ceux qui le ramenaient à Constantinople lui crevèrent les yeux en chemin, sans doute par un ordre secret de Romain, qui les désavoua, affectant même d'en paraître affligé. Tel fut le succès des projets ambitieux de Léon Phocas.

XXIV. Diverses conjurations contre Romain.

Tant que la victoire avait paru incertaine entre les deux rivaux, ils avaient également partagé la haine publique. Dès que la querelle fut décidée au désavantage de Léon, la compassion lui fit un mérite d'avoir succombé, et le succès de Romain le fit paraître criminel même à plusieurs de ses partisans. Trois des premiers officiers du palais gagnèrent des assassins pour le tuer à la chasse. Le complot fut découvert; on creva les yeux aux coupables, leurs biens furent confisqués; et, après les avoir battus de verges, on les promena sur des mules, dans la grande place, pour les donner en spectacle au peuple. Romain, par une basse vengeance, fit conduire au milieu d'eux l'infortuné Léon Phocas. Le commerce secret établi depuis long-temps entre Zoé et Romain n'était pas l'effet de l'amour: la débauche

d'un côté, l'ambition de l'autre étaient les seuls liens qui les unissaient. Dès que Romain sentit qu'il pouvait voler de ses propres ailes, il négligea Zoé. La princesse, piquée au vif de se voir méprisée par un homme qui lui devait sa fortune, résolut de s'en venger par le poison. Elle fut trahie, et Romain la fit raser et renfermer dans un cloître. Il n'était personne à qui Romain eût de plus grandes obligations qu'à Théodore, gouverneur du prince; c'était Théodore qui avait mis en mouvement son ambition, qui lui avait ouvert l'entrée du port et les portes du palais, qui l'avait, pour ainsi dire, pris entre ses bras pour le placer à côté du prince. Mais Théodore commençait à s'apercevoir que Romain ne se contentait pas d'un rôle subalterne, et il était trop attaché à son élève pour consentir à l'usurpation. Les mesures qu'il prit pour l'empêcher le rendirent suspect; on oublia tous ses services; et un jour qu'il était à table avec son fils Syméon, chez le connétable Théophylacte, Jean Curcuas, alors commandant du guet, suivi d'une troupe d'archers, les enleva tous les trois, et les transporta sur leurs terres au-delà de l'Hellespont avec défense d'en sortir.

Romain agissait déja en souverain; il ne lui en manquait que le titre. Constantin, âgé seulement de quinze ans, prince sans expérience, qu'une longue vie ne lui donna même jamais, tendit la main à cet ambitieux pour l'aider à monter sur le trône. Il le nomma César le 24 septembre, et le 17 décembre de cette même année 919, il lui permit de prendre le diadème, dont le patriarche Nicolas le couronna solennellement. Romain, devenu empereur, prit sur lui tous les soins comme toute l'autorité du gouvernement, et laissa son

XXVI. Romain couronné.

collègue, d'un caractère doux et paisible, passer obscurément ses jours dans des études qui honorent un particulier, mais qui ne doivent occuper que le loisir d'un prince, auquel il n'en reste guère quand il est digne de régner. Pendant ces grands mouvements, dont la cour de Constantinople était agitée, tout était tranquille au dehors. Du moins l'histoire de cette année ne fait mention d'aucune guerre, sinon de quelques combats de peu d'importance entre les Grecs, toujours maîtres de l'Apulie, et les princes de Bénévent et de Capoue, tantôt amis, tantôt ennemis, qui remportèrent alors quelque avantage.

An 920.

XXVI. Romain élève sa famille aux honneurs du trône.

Cedr. p. 619. Leo, p. 496. Zon. t. 2, p. 188. Joël. p. 180. Incert. contin. p. 246. Sym. p. 481. Georg. p. 574. Sigeb. chr.

Le nouvel empereur, pour assurer sa puissance, se hâta d'en répandre l'éclat sur sa famille. Le 6 janvier de l'année suivante, il donna le titre d'Auguste à sa femme Théodora; et, le jour de la Pentecôte, il fit couronner son fils aîné Christophe. Constantin lui-même présidait à cette cérémonie, qui lui causait un mortel déplaisir; mais la crainte l'obligeait de le dissimuler. Agathe, fille de Romain, épousa Léon Argyre. C'était, au rapport des historiens, le plus accompli de tous les seigneurs de la cour. La valeur, la prudence, la simplicité antique, une libéralité inépuisable envers les malheureux, se trouvaient réunies dans sa personne à l'extérieur le plus avantageux.

XXVII. Fin du schisme de l'église de Constantinople.

Cedr. p. 619. Leo, p. 497. Constant 13 novel. Incert. contin. p. 246.

Depuis la déposition du patriarche Euthymius, l'Église de Constantinople était divisée, une partie des ecclésiastiques s'étant séparés de ceux qui avaient approuvé les quatrièmes noces de Léon. Nicolas, voulant réunir les esprits, s'adressa au pape, et Jean X envoya des légats qui rétablirent la concorde. La discipline au sujet des mariages fut réglée par un édit

de l'empereur Constantin, dont on faisait tous les ans une lecture publique dans le jubé de Sainte-Sophie. Cet édit portait, qu'à commencer de la présente année 920, les quatrièmes noces ne seraient plus permises, sous peine d'exclusion de l'entrée de l'église, tant qu'elles subsisteraient. Les troisièmes noces ne se permettaient même qu'avec certaines restrictions. Balsamon, qui vivait à la fin du douzième siècle et au commencement du treizième, observe que, malgré cette constitution, l'Église grecque, jusqu'à son temps, ne permettait pas les troisièmes noces. Dans un synode composé des prélats qui se trouvaient à Constantinople, et dans lequel les autres ecclésiastiques furent admis, on décida que le quatrième mariage de Léon, qui avait excité tant de dissensions et de scandale, n'avait été toléré que par ménagement pour la personne du prince, afin de ne pas aigrir un esprit qui se serait porté à des excès encore plus condamnables. C'était justifier la conduite d'Euthymius. Aussi sa mémoire fut-elle rétablie en honneur. Son corps fut transféré en grande pompe à Constantinople. Mais son nom, que Nicolas avait rayé des diptyques, n'y fut remis que long-temps après, par le patriarche Polyeucte. On parle sur cette année d'une incursion de Sarrasins, qui obligea de transporter à Naples le corps de saint Séverin, déposé auparavant dans un lieu nommé le château de Lucullus, entre Naples et Pouzzoles.

Sym. p. 481. Georg. p. 574. Baronius. Pagi ad Bar. Balsamon ad epist. Basilii ad Amphiloc. Fleury, Hist. ecclés. l. 54, art. 55.

L'ascendant que Romain prenait sur le jeune prince, révoltait les anciens serviteurs de la famille impériale. Ils gémissaient de voir leur maître naturel réduit à une sorte d'esclavage. Ce mécontentement fit éclore grand nombre de complots contre Romain, et dès la

An 921. XXVIII. Conjurations. Cedr. p. 619, 620. Leo, p. 497. Joël. p. 180.

Vita Basil. jun. Incert. contin. p. 246, 247, 248. Sym. p. 481. Georg. p. 574, 575, 576. Sigeb. chron. Zon. t. 2, p. 188.

seconde année de son règne, il se vit environné de conjurations, qu'il eut le bonheur d'étouffer dans leur naissance. Étienne, maître du palais, Théophane, réparateur des murs, Paul, intendant de l'hôpital des orphelins, ligués ensemble pour le détrôner, furent découverts ; ils en furent quittes pour être revêtus de l'habit de moine, et relégués dans l'île d'Antigonie (c'était une île du Bosphore). A peine Romain était-il sorti de ce danger qu'il tomba dans un autre. Comme il faisait la revue de la maison impériale avec Constantin, un domestique du patrice Arsène vint l'avertir que son maître, de concert avec Paul, capitaine des manglabites (c'était un corps de la garde, armé de massues), était prêt à se saisir de sa personne. Sur cet avis, il retourna au palais à toute bride avec Constantin. Les deux coupables furent fouettés, aveuglés, et exilés avec confiscation de leurs biens. Le mauvais succès de ce complot n'intimida pas le trésorier Anastase. Il engagea dans son dessein les secrétaires Théoclète et Démétrius, le chambellan Théodoret, Nicolas Cubaze, et Théodote, pilote de la galère du prince. Surpris et convaincus, ils furent fustigés dans les carrefours de la ville, rasés, et envoyés en exil. On épargna au chambellan l'ignominie publique ; il fut fouetté dans le palais. Tant de conjurations en faveur de Constantin auraient pu engager l'usurpateur à en couper la racine, en faisant périr ce prince ; ce qui lui eût été facile. Mais Romain, plus ambitieux que méchant, se contenta de le rendre méprisable, en prenant le pas au-dessus de lui dans toutes les cérémonies, et dans les inscriptions des actes publics. Quelque temps après, il donna la même prérogative à son fils Christophe, qu'il

avait nommé Auguste, en sorte que Constantin, seul empereur légitime, n'était plus que le troisième dans la maison impériale, et rien dans l'Empire. C'était une contravention formelle au serment que Romain avait fait de ne rien attenter contre l'honneur de ce prince: mais quel ambitieux tint jamais compte de ses serments?

XXIX. Méchanceté de Rhentace.

A ne considérer que le genre de peines dont on châtiait alors les plus grands crimes, on serait tenté de croire que les Grecs de ce temps-là étaient plus humains que n'avaient été les Romains mêmes. Rarement on condamnait au dernier supplice; les forfaits les plus criminels n'étaient ordinairement punis que de l'exil, de la confiscation des biens, de la perte des yeux. On faisait moines des gens qui méritaient la mort. Mais ce n'était pas un effet de l'adoucissement des mœurs. Dans les états qui dégénèrent, toutes les idées s'affaiblissent; les vertus perdent leur énergie, et les crimes leur atrocité: il reste toujours assez de vigueur pour en commettre, mais trop peu pour les punir. Un Athénien, nommé Rhentace, parent du patrice Nicétas, perdu de débauche et accablé de dettes, s'ennuya de voir son père vivre trop long-temps; il résolut de s'en défaire. Le vieillard averti prend la fuite, et fait voile vers Constantinople, pour se mettre à l'abri du trône. Il est pris par des pirates et emmené en Crète. Le fils, devenu maître des biens paternels, les vend et passe à Constantinople, où, s'étant réfugié dans l'enceinte de Sainte-Sophie, parce que son dessein parricide avait éclaté, il continue de se livrer au plaisir. Romain, informé de l'abus que ce scélérat faisait de cet asile, ordonne de l'en tirer et de lui faire son procès. Rhentace, instruit de cet ordre, prend le parti de se sauver

chez les Bulgares, et, pour y être mieux reçu, il contrefait des lettres de Romain à Syméon. On l'arrête, on le trouve saisi de ces lettres, et, pour ce double crime, on se contente de lui crever les yeux et de le dépouiller de ses biens.

XXX. Guerre des Bulgares. Cedr. p. 620, 621. Leo, p. 497, 498. Zon. t. 2, p. 188. Incert. contin. p. 247, 248, 249. Sym. p. 481, 482. Georg. p. 575, 576. Liutpr. in legat. Lup. Protosp. et ibi Peregrin.

Syméon s'ennuyait du repos. Il prit le chemin de Constantinople avec quelques troupes légères. Pothus Argyre eut ordre de marcher à sa rencontre; il s'avança jusqu'à Thermopolis; d'où il envoya Michel, un de ses officiers, avec un détachement pour reconnaître l'ennemi. Michel, surpris dans une embuscade, et enveloppé de toutes parts, se défendit courageusement. Abattant sous ses coups tout ce qu'il trouvait devant lui, il s'ouvrit un passage et regagna le gros de l'armée; mais il mourut bientôt après d'une blessure dont sa valeur n'avait pu le garantir. Syméon, qui ne songeait d'abord qu'à faire une course dans le pays ennemi, retourna sur ses pas pour assembler son armée, dont il donna le commandement à deux habiles capitaines. Après sa retraite, les Grecs, croyant la campagne terminée, s'étaient aussi retirés à Constantinople. Mais Romain, apprenant que les Bulgares revenaient avec de plus grandes forces, joignit aux troupes qu'il avait d'abord employées, toutes celles de la maison impériale, et les fit partir sous le commandement de trois généraux, Jean, surnommé le Recteur, Léon et Pothus. Léon était son gendre, dont j'ai déja parlé; Pothus était frère de Léon. Pour soutenir cette armée, Alexis Mosèle, grand-amiral, borda de vaisseaux le golfe de Céras. Les Grecs, ayant ordre de ne pas s'éloigner de Constantinople, campèrent dans une plaine basse au bord du golfe; et lorsqu'ils croyaient les Bul-

gares encore fort éloignés, ils les virent paraître sur les éminences, et fondre tout-à-coup sur eux avec de grands cris. Le général Jean est le premier à prendre la fuite; le patrice Photin le voyant poursuivi, s'efforce avec sa troupe d'arrêter les ennemis; il lui donne le temps de gagner une chaloupe; mais il lui en coûte la vie, ainsi qu'à sa troupe, qui est taillée en pièces. L'amiral, qui était descendu à terre pour combattre, voulant remonter dans un vaisseau, tombe chargé du poids de ses armes, et est englouti dans les eaux. Léon et Pothus se sauvent dans un château voisin. Le reste de l'armée fuyant vers le rivage pour gagner la flotte, est massacré, pris, ou noyé. Les Bulgares vainqueurs mettent le feu au palais des Fontaines; c'était une superbe maison de plaisance, où les empereurs allaient souvent prendre le frais. Ils pillent, brûlent, détruisent tout sur les bords du golfe, jusqu'aux portes de la ville, et se retirent chargés de butin. Dans le même temps, l'Empire recevait un autre échec en Italie. Landulf, prince de Bénévent et de Capoue, ayant pris les armes, attaqua les Grecs près d'Ascoli et les défit. Ursileüs, qui les commandait, fut tué dans le combat, et presque toute l'Apulie se rendit au vainqueur. Un autre événement fit perdre la Calabre. Jean Muzalon, gouverneur de cette province, s'était rendu odieux aux peuples par sa dureté insupportable. Ils se soulevèrent, le tuèrent, et se donnèrent à Landulf. Pour recouvrer cette partie de l'Italie, Romain résolut de mettre une flotte en mer. Mais auparavant il tenta la voie de la négociation. Il en chargea le patrice Côme, ami de Landulf. Côme, moitié par adresse et par insinuation, moitié par menaces en faisant entendre au

prince qu'il allait s'attirer sur les bras toutes les forces de l'Empire, l'engagea enfin à conclure un traité. Non seulement Landulf abandonna la Calabre, il travailla même de concert avec Côme à ramener les Apuliens et les Calabrois à l'obéissance, et la paix fut rétablie en Italie.

An 922.

XXXI. Mort de Théodora, femme de Romain.

Cedr. p. 621. Leo, p. 494, 498. Zon. t. 2, p. 188. Incert. contin. p. 249. Sym. p. 482. Georg. p. 576, 577. Const. Porph. l. 2, them. 6.

Le 20 février de l'année suivante 922, mourut Théodora, femme de Romain. Ce prince, voulant honorer sa mémoire par un monument singulier, changea en monastère le palais où elle avait fini ses jours. Pour remplir la place d'impératrice, il fit couronner Sophie, femme de son fils Christophe, déja empereur. Elle était fille du patrice Nicétas, maître du palais, qui avait aidé Romain à parvenir à l'Empire.

XXXII. Le roi d'Ibérie à Constantinople.

Les rois d'Ibérie étaient alliés de l'Empire, et ces princes, moins fiers que leurs ancêtres, s'en étaient rendus les vassaux en acceptant le titre de curopalates, devenu chez eux héréditaire. Celui qui régnait alors vint à Constantinople, et Romain s'empressa de le recevoir avec honneur, et d'étaler à ses yeux toute la pompe impériale. On avait superbement décoré la grande place par où on le fit passer à son arrivée. De là on le conduisit à Sainte-Sophie, dont l'intérieur était orné de riches tapisseries, des plus belles peintures, et de tout ce que le trésor de cette église opulente pouvait fournir d'or et de pierreries. Le prince barbare, ébloui de cette magnificence, qui relevait encore la beauté et la majestueuse grandeur de cet admirable édifice, s'écria que c'était là véritablement la maison de l'Être-Suprême; et comparant ce luxe bril-

lant avec la pauvreté de son pays il remporta une merveilleuse idée de la puissance de l'Empire, dont il ne connut pas la faiblesse.

Après un an d'inaction, les Bulgares revinrent au voisinage de Constantinople. L'opulence de cette grande ville avait bientôt réparé les dommages causés par les incursions des ennemis; et c'était pour eux un nouvel attrait. Ils avancèrent jusqu'au palais de l'impératrice Théodora, femme de Théophile, situé hors de la ville; et, n'y trouvant aucune défense, ils le pillèrent et y mirent le feu. Les habitants étaient consternés. Romain, voulant ranimer les courages, invita les officiers de guerre à un splendide festin. L'insolence des Bulgares fit le sujet de l'entretien des convives, et l'empereur n'oubliait rien de ce qui pouvait échauffer les cœurs. Ses discours pathétiques, aidés de l'ardeur que le vin inspire, ayant exalté les esprits, tous devinrent autant de héros, tous promettaient à l'envi de se sacrifier pour l'honneur de l'Empire. Sactice, commandant de la garde de nuit, se signala entre tous par ses bravades; et dès le lendemain, au point du jour, encore embrasé de cette chaleur téméraire, suivi seulement de la compagnie qu'il commandait, il vole au camp ennemi, il le trouve presque abandonné. Les Bulgares étaient déja dispersés dans les campagnes pour butiner. Il massacre ceux qui étaient restés à la garde du camp: mais quelques-uns, échappés du carnage, ayant averti leurs camarades, Sactice se voit bientôt enveloppé d'une armée nombreuse, qui fond sur lui de toutes parts. Il combat long-temps avec une valeur désespérée; obligé de céder au nombre, il bat en retraite. Son cheval s'étant embourbé au passage d'un

An 923.
XXXIII.
Nouvelle irruption des Bulgares.
Cedr. p. 621, 651, Leo, p. 498, 499. Incert. contin. p. 249, 250. Sym. p. 482. Georg. p. 577, 578. Ducange. Const.christ. l. 4, c. 12.

ruisseau, il reçoit une blessure mortelle. Dégagé enfin par ses efforts et par le secours de ses gens, qui, toujours poursuivis, s'arrêtaient de temps en temps pour faire face aux ennemis, il arrive aux faubourgs de Blaquernes; et ayant perdu ses forces avec son sang, il se fait porter dans l'église du Saint-Sépulcre, où il expire la nuit suivante, au grand regret de l'empereur et des soldats, qui donnaient à une fougue insensée l'admiration due à une sage valeur. Les Bulgares, après leur ravage, reprirent le chemin de leur pays. Syméon, mécontent de tirer si peu de fruit de tant d'expéditions, résolut de faire un dernier effort pour se rendre maître de l'Empire. Il conclut un traité de ligue avec le calife d'Afrique. Les conditions étaient que le roi bulgare viendrait par la Thrace, avec toutes ses forces, attaquer Constantinople; que les Sarrasins l'assiégeraient par mer; qu'après la prise, les deux nations partageraient le pillage, et que Syméon demeurerait en possession de la ville. Les députés du calife accompagnèrent ceux du roi, pour obtenir de lui la ratification du traité. Ils furent arrêtés en Calabre et envoyés à Constantinople. Romain, qui sentait combien cette ligue était dangereuse pour l'Empire, profita de cette occasion pour la rompre et pour détacher le calife des intérêts de Syméon. Il fit mettre en prison les députés bulgares, traita au contraire les Sarrasins avec honneur, les chargea de présents pour eux-mêmes et pour leur prince, leur recommandant de lui dire *que c'était ainsi que les Romains se vengeaient des ennemis qu'ils estimaient.* Il s'excusait en même temps sur les troubles d'Italie, de n'avoir pas encore payé le tribut annuel

des vingt-deux mille pièces d'or, et promettait une prompte satisfaction. Les députés, de retour en Afrique, inspirèrent au calife tant d'amitié pour Romain, et par les éloges qu'ils firent de sa générosité, et par les présents qu'ils lui mirent entre les mains, que ce prince non seulement renonça à l'alliance des Bulgares, mais remit même à l'empereur la moitié du tribut qu'il était en droit d'en exiger.

XXXIV. Urne des cendres de Maurice.

On déterra vers ce temps-là dans le monastère de Saint-Mamas, hors de la ville, trois urnes de bronze, remplies de cendres; l'une plus grande et ornée de bas-reliefs; les deux autres plus petites et tout unies. On se persuada que ces cendres étaient celles de Maurice et de ses enfants, quoique cette opinion ne s'accordât guère avec ce que les historiens rapportent des suites de la mort de ce prince. Romain les fit apporter dans la ville par le patrice Pétronace, et déposer dans le monastère de Myrelée, qu'il avait fait bâtir.

An 924. XXXV. Révolte de Boïlas.

Cedr. p. 622. Leo, p. 499. Incert. contin. p. 250. Sym. p. 482, 483. Georg. p. 578. Lup. protosp. chron. Chron. Barense. Murat. ann. d'Ital. t. 5, p. 301.

Curcuas, chargé de la défense de l'Empire du côté de l'Euphrate et de la Syrie, réprimait depuis quatre ans toutes les entreprises des Sarrasins. Mais, en 924, il s'éleva des troubles sur la frontière de l'Arménie et du Pont. Le patrice Bardas Boïlas commandait en cette contrée. Voulant apparemment se faire une principauté, sans courir lui-même aucun risque, il excita deux seigneurs puissants, Adrien et Tazate, à prendre les armes. Ils levèrent l'étendard de la révolte, en s'emparant d'une place forte nommée Païpert. Curcuas, qui se trouvait alors à Césarée de Cappadoce, accourut au bruit de ces mouvements; il livra bataille aux rebelles, les défit, prit Adrien avec les principaux officiers, auxquels il fit crever les yeux. Il renvoya les simples

soldats sans leur faire aucun mal. Quant à Tazate, s'étant réfugié d'abord dans une forteresse, il se rendit ensuite à Constantinople sur la parole qu'on lui donna de l'impunité, et fut reçu entre les gardes de l'empereur, nommés les Manglabites. Peu de temps après, comme on eut découvert qu'il songeait à s'enfuir pour exciter de nouveaux troubles, on le punit d'aveuglement. Boïlas, auteur de cette rébellion, aurait mérité un châtiment encore plus rigoureux. Mais Romain, dont il était l'ami, quoique informé de sa perfidie, se contenta de le faire moine. Dans ce même temps, les Sarrasins d'Italie prirent Oria entre Brindes et Tarente, tuèrent toutes les femmes, et allèrent vendre les hommes en Afrique. Ils s'emparèrent aussi dans ce même pays de la rocque de sainte Agathe.

An 925.

XXXVI. Nouvelle guerre à Andrinople.

Cedr. p. 622. Leo, p. 499. Zon. t. 2, p. 188. Incert. contin. p. 250, 251. Sym. p. 483. Georg. p. 578.

Le patrice Léon commandait dans Andrinople. C'était un guerrier aussi remuant que Syméon même. Il ne cessait de faire des courses dans le pays des Bulgares, et ne leur donnait point de repos. Syméon résolut de se délivrer d'un voisin si incommode. Il vint assiéger Andrinople, et mit tout en œuvre pour la prendre de force. L'infatigable Léon repoussait tous ses assauts, réparait les brèches, et par de fréquentes sorties, animant sa garnison par son exemple, il démontait les machines des assiégeants, les taillait en pièces, et ne rentrait jamais dans la place sans être couvert du sang des Bulgares. La trahison seule put faire succomber cet indomptable guerrier. Les habitants, pressés par la famine, livrèrent à Syméon la ville et le gouverneur. Le roi se vengea lâchement sur lui des maux que le droit de la guerre lui avait permis de faire aux Bulgares. Il ne le mit à mort qu'après lui

avoir fait endurer les supplices les plus cruels. Content d'avoir satisfait sa colère, il se retira, laissant une garnison dans la ville. Mais l'armée grecque, qui n'avait pu être assez tôt préparée pour faire le siége, étant arrivée quelques jours après la retraite de Syméon, la garnison prit la fuite, et laissa la place au pouvoir de ses anciens maîtres.

XXXVII. Mort du patriarche Nicolas.

Nicolas qui remplissait le siége de Constantinople depuis quatorze ans, qu'il avait été rétabli, mourut le 15 mai de cette année 925. Quoiqu'il ait paru trop occupé des affaires séculières, pour être irréprochable dans un siècle plein de noires intrigues, et qu'il soit difficile de justifier un assez grand nombre de ses actions, cependant les Grecs, jaloux apparemment de l'honneur de leur capitale, l'ont inséré dans leur calendrier au nombre des saints. Au mois d'août suivant, on lui donna pour successeur Étienne, déja archevêque d'Amasée, qui était eunuque.

Leo, p. 502. Zon. t. 2, p. 188. Incert. contin. p. 254. Sym. p. 485, 486. Georg. p. 581. Oriens Chris. t. 1, p. 252. Pagi ad Bar. Fleury, hist. ecclés. l. 55, art. 12.

An 926.

XXXVIII. Léon-le-Tripolite battu à Lemnos.

L'année suivante, les Grecs se vengèrent des cruautés que Léon-le-Tripolite avait exercées vingt-deux ans auparavant sur Thessalonique. Ce pirate, à la tête d'une nombreuse flotte, après avoir désolé sur son passage les îles de l'Archipel, était à l'ancre dans le port de Lemnos. Le patrice Jean Radin alla l'attaquer, le défit, prit, brûla ou coula à fond tous ses vaisseaux. Il n'en échappa qu'un seul; c'était celui de Léon, qui se sauva plein de désespoir et couvert de honte.

Cedr. p. 622. Leo, p. 499. Zon. t. 2, p. 188. Incert. contin. p. 251. Sym. p. 487. Georg. p. 578.

XXXIX. Entrevue de Romain et de Syméon.

Au mois de septembre, Syméon mit toutes ses troupes en campagne, et marcha vers Constantinople, ravageant la Macédoine et la Thrace, sans laisser même sur pied aucun arbre. S'étant avancé jusqu'à la porte de Blaquernes, il demanda une conférence, pour trai-

Cedr. p. 622, 623, 624. Leo, p. 499, 500, 501.

Zon. t. 2, p. 188, 189. Glyc. p. 300, Incert. contin. p. 251, 252, 253. Sym. p. 483, 484. 485. Georg. p. 578 et seqq.

ter d'accommodement. Romain lui envoya le patriarche Étienne, le patrice Michel Stypiote, et Jean, devenu ministre d'état, à la place d'un autre du même nom, et surnommé le Recteur, qui, se voyant calomnié auprès du prince, avait renoncé aux affaires pour se renfermer dans un monastère qu'il avait fondé. Syméon, après s'être entretenu avec eux, les renvoya, demandant à conférer avec l'empereur même, dont il connaissait, disait-il, l'équité et la prudence. Romain fut flatté de cette marque d'estime. Il désirait ardemment la paix, et était vivement affligé de voir répandre tant de sang. Il fit aplanir le rivage à la pointe du golfe, pour y donner à sa galère un accès facile et commode. On forma ensuite une enceinte entourée d'une forte palissade, où devaient se rendre les deux princes. Pendant qu'on travaillait à cet ouvrage, Syméon donnait une nouvelle preuve de son éloignement de la paix, en brûlant une célèbre église de la sainte Vierge, et ravageant tout le territoire voisin. L'empereur, au contraire, s'occupait de dévotion; prosterné dans l'église de Notre-Dame de Blaquernes, il arrosait la terre de ses larmes, priant Dieu d'amollir le cœur de Syméon et de lui inspirer des pensées de paix. On gardait dans cette église un manteau qu'on disait avoir appartenu à la sainte Vierge; il s'en revêtit par-dessus ses habits impériaux, comme d'une cuirasse impénétrable, et, suivi d'une partie de sa garde bien armée, il monta dans son navire pour se rendre au lieu de la conférence. C'était le 9 novembre. Syméon y vint de son côté au milieu d'une troupe nombreuse de Bulgares, dont les armes brillaient d'or et d'argent. Ils célébraient les louanges de leur roi par des chansons et

des acclamations, affectant de lui donner en langue grecque tous les titres dont on avait coutume de décorer les empereurs. Les murs de Constantinople étaient bordés d'une foule de peuple, qui considérait avidement ce brillant spectacle. L'empereur, s'avançant d'un air intrépide à la vue de tant d'ennemis, entra le premier dans l'enceinte, où il attendit Syméon. Après les ôtages donnés de part et d'autre, Syméon ayant fait visiter le lieu, de crainte de quelque surprise, descendit de cheval et s'approcha de l'empereur. Les deux princes s'étant salués et embrassés, l'empereur parla en ces termes : « Prince, j'entends dire que vous êtes « vraiment chrétien, attaché d'esprit et de cœur à no- « tre sainte religion : je vois cependant que vos actions « ne s'accordent guère avec votre croyance. Un vrai « chrétien cherche la paix; il chérit les autres hom- « mes comme ses frères. Notre Dieu est un Dieu de « paix; il n'appartient qu'aux infidèles, comme aux « animaux féroces, de se repaître de carnage. Si donc « vous voulez mériter le titre qui nous est commun, « et dont vous vous faites honneur, mettez fin à tant « de funestes guerres; purifiez vos mains sanglantes, « pour ne les plus tremper dans le sang de mes sujets; « épargnez celui des vôtres, et faisons une paix dura- « ble. Vous êtes homme, et vous attendez comme nous « une autre vie; peut-être notre corps ne sera-t-il de- « main qu'une vile poussière, mais qui se ranimera un « jour pour subir le sort qu'aura mérité notre ame im- « mortelle. Une fièvre peut nous faire tomber le scep- « tre des mains. Placez-vous devant le tribunal du sou- « verain juge : couvert du sang de tant de peuples, de « quel œil l'envisagerez-vous ? Comment vous justifierez-

« vous d'avoir ôté la vie à tant de ses créatures? Si « c'est l'amour des trésors qui vous rend inhumain, « retenez votre bras, je satisferai vos désirs. Je ne croi- « rai jamais payer trop cher une paix qui sauvera les « peuples, qui conservera les enfants aux pères, aux « femmes leurs époux, à vous-même vos sujets, la « tranquillité de la vie et le calme de la conscience. » Syméon, touché de ces paroles, consentit à la paix. Il n'était plus question que d'en dresser les articles. Cette négociation fut remise à la prudence des plénipotentiaires qui seraient nommés par les deux princes. Ils s'embrassèrent avec tendresse, et dans leurs adieux mutuels, l'empereur combla Syméon de magnifiques présents. Le roi bulgare, de retour dans son camp, assembla son conseil, et fit l'éloge de la sagesse et de la modération de l'empereur. Peu de jours après, il reprit la route de ses états.

XL. Élévation des fils de Romain.

Cedr. p. 624. Leo, p. 501, 502. Zon. t. 2, p. 189. Manass. p. 113. Vita Basil. jun. Incert. contin. p. 254, 255. Sym. p. 485. Georg. p. 581. Sigeb. Chr. Ducange, Fam. byz. p. 146.

Constantin Porphyrogénète, seul empereur légitime, voyait déja au-dessus de lui Romain et son fils aîné Christophe. Son caractère doux et timide souffrait avec patience cet indigne abaissement. Quelques auteurs disent même que le mépris de Romain allait jusqu'à lui refuser le traitement nécessaire, et que ce prince, habile dans les arts et surtout dans la peinture, était quelquefois réduit à vendre les amusements de son loisir pour subvenir à ses besoins. L'ambition de Romain ne se trouva pas encore satisfaite. Il donna dans la suite la qualité d'Augustes à ses deux autres fils, Étienne et Constantin, et il leur associa encore Romain, fils aîné de Christophe. Tous ces nouveaux Augustes prirent le pas sur Porphyrogénète. Romain avait un quatrième fils, nommé Théophylacte : comme il le desti-

nait à remplir le siége de Constantinople, il l'avait fait tonsurer dès l'enfance par le patriarche Nicolas, qui, peu après, lui donna le sous-diaconat et le fit son syncelle.

XLI. Entreprise sur l'Égypte. Elmacin.

Les auteurs arabes parlent d'une entreprise que Romain fit vers ce temps-là sur l'Égypte, et dont la certitude n'est appuyée que sur leur témoignage : les historiens grecs n'en font aucune mention. Elmacin raconte que les gardes des embouchures du Nil prirent une frégate légère, où se trouva un homme magnifiquement vêtu. On l'interrogea, il avoua qu'il était espion, et que l'empereur devait envoyer en Égypte mille barques armées en guerre. Sur ce rapport, l'émir d'Égypte se hâta de se mettre en défense. Il garnit de vaisseaux toute la côte entre Alexandrie et Damiette; il fit dresser des tours mobiles sur des roues de fer. Pendant qu'on travaillait à cet ouvrage, la tempête jeta sur les côtes un vaisseau grec, d'où sortirent deux hommes, qui déclarèrent qu'un an auparavant l'empereur avait envoyé en Égypte un de ses parents, pour reconnaître l'état du pays. On ne douta pas que ce ne fût celui qu'on avait trouvé dans la frégate. Le bruit courut que la flotte grecque, étant en mer, avait été attaquée d'une violente tempête; que trois cents barques avaient péri avec tout leur équipage, et que les autres étaient retournées à Constantinople. Les Musulmans continuaient leurs préparatifs; mais un vent impétueux ayant tout détruit, ils reçurent de la Syrie d'assez puissants secours pour ôter aux Grecs toute espérance de faire aucun progrès en Égypte.

XLII. Rivalité de Romain et

Ce fut aussi dans ce temps-là que Zacharie, prince des Serves, protégé par l'empereur, fit la guerre aux

de Syméon par rapport à la Servie.

Const. Porph. de adm. imp. c. 32. Ducange, fam. Dalmat. p. 271, 272.

Bulgares. Voici quelle en fut l'occasion. Sous le règne de Léon, Pierre, roi de Servie, allié de Syméon, fut soupçonné d'entretenir des intelligences secrètes avec les Grecs. Le roi bulgare envoya une armée dans ses états. Pierre fut pris et conduit en Bulgarie, où il mourut en prison. Paul lui ayant succédé par la faveur de Syméon, Romain lui suscita un rival. C'était Zacharie, qui avait sur la couronne des droits légitimes, étant issu de la branche aînée des rois de Servie. Ce prince, chassé de son pays, avait trouvé asile auprès de Romain, qui lui fournit des troupes pour se rétablir. Mais Paul le défit, et l'envoya prisonnier en Bulgarie. Trois ans après les intérêts changèrent. La guerre s'étant élevée entre Paul et Syméon, Zacharie, soutenu par les Bulgares aussi bien que par les Grecs, monta sur le trône, et dans la guerre qui survint ensuite entre Romain et Syméon, il se déclara pour l'empereur, attaqua les Bulgares, les défit, et fit porter à Romain la tête de leurs généraux. Syméon irrité lève une grande armée, et marche contre Zacharie, qui, effrayé d'un si puissant armement, abandonne ses états et s'enfuit en Croatie. Les Bulgares font élire à sa place Zeesthlave, réfugié chez eux, jeune prince de la race royale. Mais ce n'était qu'une feinte de leur part; leur dessein était de s'emparer du pays. En effet, ayant conduit Zeesthlave sur la frontière, où se rendirent en même temps les seigneurs serves pour recevoir leur roi, ils se saisirent et du roi et des seigneurs, les chargèrent de chaînes, et les emmenèrent en Bulgarie. Ils entrèrent ensuite dans le pays, qu'ils saccagèrent et dépeuplèrent entièrement, transportant chez eux tous les habitants, de quelque condition qu'ils fussent. Ils passèrent de là

en Croatie, pour y porter la même désolation. Mais ils y furent eux-mêmes taillés en pièces. Sept ans après, Zeesthlave s'étant échappé des mains des Bulgares, revint en Servie, où il ne trouva dans tout le pays que cinquante misérables, devenus presque sauvages et ne vivant que de leur chasse. Il eut recours à l'empereur grec, dont il promit de se rendre vassal, comme l'avaient été les premiers rois de Servie. Romain lui accorda du secours; il lui renvoya tous les Serves qui s'étaient réfugiés en grand nombre dans l'Empire. Ceux qui s'étaient dispersés dans les contrées voisines, revinrent aussi de toutes parts; bientôt la Servie recouvra son ancienne population. Elle se maintint à l'ombre de l'Empire, auquel elle demeura soumise tant que Romain régna. Mais ensuite les Serves, ennuyés de cette dépendance, se mirent en pleine liberté.

XLIII. Troubles dans le Péloponnèse.

Const. Porph. de adm. imp. c. 50.

Les Esclavons cantonnés dans le Péloponnèse payaient à l'Empire, depuis quatre-vingts ans, le tribut léger qui leur avait été imposé sous le règne de Michel III. Ils tentèrent de secouer le joug, et refusèrent de reconnaître le gouverneur, de fournir des troupes, et de payer aucune redevance. Crinitès Arotras, envoyé depuis peu dans ce pays, eut ordre d'employer la force pour les dompter, ou de les exterminer. Il les attaqua, brûla leurs campagnes, et les poursuivit sans relâche dans leurs retraites, où ils se défendirent pendant huit mois. Enfin, réduits à l'extrémité, ils se soumirent et demandèrent grace. On leur pardonna leur révolte; mais on augmenta les impôts dont ils étaient chargés. Ce peuple misérable, hors d'état de payer ce qu'on exigeait, implora la clémence de l'empereur, qui voulut bien remettre ce qui avait été imposé de nouveau.

XLIV. Origine des Maïnotes.

Ceux qu'on nomme aujourd'hui Maïnotes, et qui habitent ce même pays, ne descendent point de ces Esclavons, qui étaient distingués en Milinges et Ézérites, comme je l'ai dit ailleurs. Selon Constantin Porphyrogénète, les Maïnotes sont un reste des anciens Grecs, qui ne se sont jamais mêlés avec les nouvelles peuplades. Opiniâtrement attachés à l'idolâtrie, ils s'étaient cantonnés avec leurs idoles dans les défilés du mont Taygète, et n'ont reçu le baptême que sous le règne de Basile-le-Macédonien. Leur pays est sans eau, inaccessible, fertile seulement en oliviers. Ils tirent leur nom de la ville de Maïna, et c'est la plus ancienne mention que je trouve de cette ville sous ce nom. Elle se nommait auparavant Messa, entre le mont Taygète et le golfe de Coron, vers la pointe du cap de Ténare. Soumis à l'Empire, ils recevaient du commandant de la province un gouverneur particulier, et payaient un tribut annuel de quatre cents pièces d'or. Ce peuple, autrefois séparé de ses voisins, l'est encore aujourd'hui. Environné de la puissance ottomane, mais défendu par l'âpreté de ses montagnes, et par la férocité de son caractère, il forme une république indépendante.

XLV. Conjuration de Jean le ministre.

Cedr. p. 624, 625. Leo, p. 502. Incert. contin. p. 254. Sym. p. 486. Georg. p. 581, 582.

Romain se croyait affermi sur le trône, depuis qu'il y avait placé sa famille. Environné de trois empereurs, il semblait être hors d'atteinte. Cependant peu de jours après, dans le même mois d'octobre, il courut risque d'être renversé par une conjuration. Jean, ministre d'état, avait épousé la fille du patrice Côme, intendant des postes de l'Empire. Côme, désirant ardemment voir sa fille impératrice, aiguillonna l'ambition de son gendre. Constantin, grand maître-d'hôtel,

entra dans ce complot. Mais leurs démarches, quelque secrètes qu'elles fussent, donnèrent du soupçon à des courtisans, jaloux peut-être de n'avoir pas été admis dans cette intrigue. Ils accusèrent le ministre, qui eut ordre de sortir du palais, mais avec permission d'y entrer, et d'approcher du prince, pour lui faire part de ses conseils dans les affaires du gouvernement. Romain était attaché à ce ministre complaisant et flatteur; il ne pouvait se persuader qu'il fût coupable. Mais enfin, pressé par les accusateurs, qui n'oublièrent rien pour constater le crime, il fit de sérieuses recherches, et reconnut que le fait n'était que trop véritable. Il ordonna d'arrêter Jean et de lui faire son procès. Jean prévint l'exécution de cet ordre en se sauvant dans un monastère, où il prit l'habit de moine. C'était, suivant l'usage de ce temps-là, une sauvegarde inviolable. Constantin se mit à couvert par le même moyen. Le châtiment ne tomba que sur Côme, qui fut traité avec plus de douceur qu'il ne méritait. Il fut dépouillé de sa charge et battu de verges. Il arriva dans le même temps, en Lydie, un furieux tremblement de terre qui fit ouvrir un large abîme, où furent engloutis des églises et des villages entiers avec leurs habitants.

An 927.
XLVI. Mort de Syméon.
Cedr. p. 625. Leo, p. 502. Zon. t. 2, p. 189. Glyc. p. 300, 301. Incert. contin. p. 255. Sym. p. 486, 487. Georg. p. 582.

La défaite de Syméon en Croatie lui causa un mortel chagrin, qui le conduisit au tombeau le 27 mai de l'année suivante 927. Il eut pour successeur Pierre, un de ses fils. Le caractère guerrier de Syméon avait procuré beaucoup de gloire aux Bulgares; mais leurs succès leur avaient coûté des fleuves de sang, et l'on peut dire que la Bulgarie était ruinée à force de victoires. La mort de Syméon mit en mouvement les Croates, les Hongrois, et tous les Barbares du voisinage. Tous se

Liutpr. hist. l. 3, c. 9. Idem in legat. Pagi ad Bar.

préparaient à écraser un jeune prince qui, outre la faiblesse de son âge et l'épuisement de ses forces, voyait encore ses États désolés par la famine, et ravagés par des nuées de sauterelles qui dévoraient l'espérance des moissons. De tant d'ennemis prêts à fondre sur la Bulgarie, les Grecs étaient les plus redoutés. La mort du défunt roi avait rompu la négociation entamée pour la paix, et l'on savait que Romain se disposait à se venger sur le fils des maux que le père avait faits à l'Empire.

XLVII. Mariage du roi des Bulgares avec la petite-fille de Romain.

Le conseil des Bulgares fut d'avis de se montrer prêt à faire la guerre, pour trouver les Grecs plus disposés à faire la paix. Pierre fit marcher une armée en Macédoine, et envoya en même temps à Constantinople deux seigneurs, avec un moine arménien nommé Calocyr, adroit négociateur; le roi bulgare déclarait à l'empereur *qu'il était en état de soutenir la guerre, mais qu'il ne tiendrait qu'à Romain que les deux nations vécussent en paix; que pour la rendre même plus assurée, il était disposé à s'unir à l'Empire par un mariage, si l'on ne dédaignait pas son alliance.* L'empereur, qui avait alors besoin de toutes ses forces contre les Sarrasins, écouta cette proposition. Il envoya sur-le-champ à Mésembrie le moine Théodose Abucès, et Constantin, clerc du palais, pour entrer en négociation. Comme de part et d'autre on désirait sincèrement la paix, elle ne fut pas long-temps à conclure. Les envoyés grecs furent accompagnés à leur retour de neuf seigneurs bulgares. Les articles arrêtés dans la conférence furent acceptés de l'empereur; et les députés, cherchant dans la famille impériale une alliance pour leur roi, fixèrent leur choix sur Marie,

fille de Christophe et petite-fille de Romain. La beauté de cette princesse leur répondait du consentement de leur prince ; ils le prièrent de se rendre en personne à Constantinople. L'empereur envoya au-devant de lui Nicétas son parent, maître du palais, pour l'amener avec honneur à la cour. Il alla lui-même le recevoir à la porte de Blaquernes, et l'embrassa tendrement à son arrivée. Après un moment d'entretien, on présenta la princesse à son futur époux ; Théophane, grand-maître de la garde-robe, dressa les articles, et le traité de paix fut signé en même temps que le contrat de mariage, le 8 octobre. Le patriarche Étienne donna aux deux époux la bénédiction nuptiale dans l'église de Sainte-Marie de la Fontaine. On les conduisit ensuite dans la ville, où les noces furent célébrées avec magnificence. Trois jours après la princesse, partant avec son mari, fut conduite par son père, sa mère, et toute la cour, jusqu'à l'Hebdome ; les adieux furent, de part et d'autre, touchants et pleins de tendresse. Marie prit le nom d'Irène. Plusieurs auteurs rapportent que ce fut à l'occasion de ce mariage que Christophe et ses fils prirent le pas sur Constantin. Les Bulgares, disent-ils, le demandèrent ainsi pour faire honneur à leur reine, et Romain, peut-être auteur secret de cette demande, ne se fit pas long-temps prier pour l'accorder.

XLVIII. Malatia prise par les Grecs.

Cedr. p. 626, 627. Leo, p. 504. Incert. contin. p. 257, 258.

La révolte de Boïlas avait été un signal de guerre pour les Sarrasins de Malatia. Ils recommencèrent leurs ravages sur les frontières de l'Empire. Mais ils trouvèrent dans Curcuas, qui commandait en Orient, un ennemi invincible. Ce général vaillant, habile, infatigable, les battit en toute occasion. Toujours les

Sym. p. 487. Georg. p. 584, 585. Elmacin. Abulfeda. Pagi ad Bar.

armes à la main, il portait le fer et le feu jusqu'aux bords de l'Euphrate, ruinait les campagnes, détruisait les villages et les villes, massacrait ou faisait esclaves hommes, femmes, enfants. Après avoir fait un désert de toute la contrée, il mit le siége devant Malatia, la capitale du pays et la plus forte place des Sarrasins. Ses attaques, poussées avec vigueur, réduisirent bientôt les assiégés à l'extrémité. Ils demandèrent à capituler. L'émir Abou-hafs, et Abou-salath, le plus distingué des habitants, vinrent se jeter à ses pieds. Ils allèrent par son ordre à Constantinople, implorer la clémence de l'empereur; ils en obtinrent un traité de paix, par lequel ils s'obligeaient à se détacher du calife, et à servir l'Empire contre les Sarrasins mêmes. Ils tinrent fidèlement parole; ils secondèrent Curcuas dans toutes ses entreprises; et c'était pour les Grecs un spectacle aussi étonnant que flatteur, de voir deux Sarrasins entrer dans Constantinople, à la tête d'une troupe de leurs compatriotes qu'il amenaient prisonniers, comme on se sert de certains animaux apprivoisés pour prendre et dompter ceux de leur espèce. Mais les deux Sarrasins étant morts en 934, Malatia secoua le joug des Grecs et se rendit à ses anciens maîtres. Curcuas, aidé de Mélias, ce préfet de Lycande dont j'ai parlé, assiégea de nouveau la ville, la prit de force, et la rasa. Il ne traita pas avec moins de rigueur les autres places de cette contrée. Toute la petite Arménie fut réduite en province. Ce pays fertile et abondant, joint à la préfecture de Lycande, fut pour le trésor de l'empereur une nouvelle source de richesses; et l'Euphrate, qui depuis long-temps ne voyait que des Musulmans sur ses bords, recommença de couler sous les lois de

l'Empire, dans une partie considérable de son cours.

XLIX. Affaires d'Italie.

Cedr. p. 631. Lup. chron. Liutpr. hist. l. 3, c. 5. Pagi ad Bar. Murat. annal. d'Ital. t. 5, p 422.

Ce n'était pas sans peine que les Grecs conservaient ce qu'ils possédaient encore en Italie. Attaqués par les princes lombards, ils avaient sans cesse les armes à la main pour se maintenir en Apulie, où ils étaient maîtres de Bari, capitale du pays. Hugues, qui de marquis de Provence était devenu roi d'Italie, cherchait à s'appuyer de l'alliance des puissances voisines. Il députa vers l'empereur grec le père de Liutprand, ce célèbre évêque de Crémone, qui fut lui-même envoyé dans la suite. Entre d'autres présents plus considérables, l'ambassadeur amenait deux beaux chiens de chasse, qui, effarouchés de l'habillement bizarre du prince grec, le prirent pour un animal sauvage; et aboyant, grinçant des dents, ils allaient sauter sur lui et le mettre en pièces, s'ils n'eussent été retenus par un grand nombre de personnes. Malgré cet incident ridicule, Romain fit un accueil honorable à l'envoyé; il lui sut gré surtout de lui avoir mis entre les mains plusieurs prisonniers; c'étaient des chefs d'Esclavons qui pillaient le territoire de Thessalonique. Ils avaient attaqué l'ambassadeur sur son passage, et avaient été vaincus et pris eux-mêmes par son escorte.

An 928.

L. Mort du patriarche Étienne.

Cedr. p. 627, 628, 629. Leo, p. 504. Zon. t. 2, p. 190. Glycas, p. 301. Incert. contin. p. 258, 261.

Le patriarche Étienne, après trois ans de pontificat, mourut le 18 juillet 928. Théophylacte, destiné depuis son enfance à cette dignité, n'étant encore âgé que d'onze à douze ans, Romain son père, fort peu instruit des lois ecclésiastiques, et aussi peu scrupuleux sur leur observation, n'osa cependant user de sa puissance en faveur d'un enfant si éloigné de l'âge canonique. Il semble néanmoins qu'il fut tenté de le faire, et qu'il balança long-temps. Ce fut apparemment la raison qui

Sym. p. 487, 488, 489. Georg. p. 585, 587. Oriens Christ. t. 1, p. 252, 253. Pagi ad Bar. Fleury, hist. ecclés. l. 55, art. 12.

retarda l'élection du successeur. Enfin le moine Tryphon, personnage d'une vertu reconnue, fut ordonné patriarche le 14 décembre. Tous les historiens grecs s'accordent à dire que Tryphon ne fut nommé que par *interim*, jusqu'à ce que le jeune prince fût plus avancé en âge; ce qui supposerait, dans ce prélat confidentiaire et dans les Grecs qui l'ont mis au nombre des saints, un grand mépris ou une grande ignorance des lois de l'Église. Je croirais plutôt que Tryphon entra de bonne foi dans le patriarcat; mais que le dessein de l'empereur et des prélats vendus à la cour qui le nommèrent, était, sans qu'il le sût, de le destituer, dès qu'ils pourraient mettre en place Théophylacte; et cette conjecture s'accorde avec l'événement. Tryphon gouvernait depuis trois ans l'église de Constantinople, lorsque l'empereur, craignant apparemment de ne pouvoir aisément le faire sortir de place, s'il l'y laissait plus long-temps, eut recours à une ruse également indigne du prince qui l'employa et des prélats qui s'y prêtèrent. Théophane, métropolitain de Césarée, surnommé le Porc à cause de ses mœurs, affectant de prendre un vif intérêt à l'honneur de Tryphon, l'avertit *qu'on cherchait tous les moyens de le destituer; mais que, la sainteté de sa vie le mettant hors d'atteinte, l'empereur, faute d'autre prétexte, prétendait qu'il était ignorant jusqu'à ne savoir pas écrire; qu'il lui était facile de confondre une pareille imputation, en signant seulement son nom* : ce que Tryphon fit sans difficulté, au bas d'un papier que Théophane lui présenta. Cette signature ayant été portée à l'empereur, il fit écrire au-dessus un acte de démission volontaire, par lequel Tryphon renonçait à

l'épiscopat, dont il se reconnaissait indigne. Cet acte si facile à démentir, servit de fondement à un synode composé d'évêques de cour, pour prononcer la déposition de Tryphon, qui retourna dans son monastère, où il mourut peu après. Cependant on n'osa encore nommer Théophylacte, et le siége de Constantinople demeura vacant jusqu'au mois de février 933.

LI. Guerre en Arménie. Const. Porph. de adm. imp. c. 45. Abulfeda.

Quoique les rois d'Ibérie fussent alliés et comme vassaux de l'Empire, ils disputaient néanmoins aux Grecs la possession des pays limitrophes. Sous le règne de Léon, Catacale s'était rendu maître de Théodosiopolis et de la Phasiane, d'où il avait presque entièrement chassé les Sarrasins. Après le départ de ce général, le roi d'Ibérie s'était emparé de toutes ces places, et prétendait s'y maintenir. Pour éviter une guerre avec ce prince, on convint que l'Araxe ferait la borne des deux états, et on abandonna aux Ibériens tout le pays situé au septentrion de ce fleuve. Les Sarrasins possédaient encore une partie du Vaspouracan, aux environs du lac de Van dans l'ancienne Arménie. Curcuas y conduisit une grande armée, mit le siége devant Aklath, situé à la pointe occidentale du lac, et força les habitants à demander la paix. Il ne l'accorda qu'à condition qu'ils planteraient la croix au milieu de leur mosquée; à quoi ils consentirent. Il alla ensuite attaquer Bidlis, qui n'en était pas éloignée; il y eut le même succès et en exigea la même condition.

An 930. LII. Conjuration contre Pierre, roi des Bulgares. Cedr. p. 627, 628.

L'alliance contractée entre la famille impériale et Pierre, roi des Bulgares, n'avait pas étouffé les défiances mutuelles; et trois ans après le mariage de Marie, Romain fit assez connaître ses mauvaises intentions, par la protection qu'il s'empressa d'accorder à un re-

Leo, p. 505. Incert. contin. p. 260. Sym. p. 488, 489. Georg. p. 586.

belle. Jean, frère de Pierre, conspira contre ce prince avec plusieurs seigneurs. Le complot ne put demeurer caché. Jean fut fouetté, renfermé dans un cloître et revêtu de l'habit de moine. Les autres conjurés moururent dans les supplices. Romain, pour s'appuyer contre Pierre du crédit d'un prince remuant, qui avait encore beaucoup de partisans, envoya un moine à la cour de Bulgarie, sous prétexte de racheter quelques prisonniers, mais avec des ordres secrets d'enlever Jean, et de l'amener à Constantinople. Le moine eut l'adresse de réussir. Jean fut reçu avec honneur; on lui fit quitter l'habit monastique, qu'il portait à regret; on lui assigna de grands revenus en terres; l'empereur le maria avantageusement; et Christophe ne refusa pas de faire les honneurs de la noce, quoique l'époux fût l'ennemi de son gendre, les intérêts politiques ayant de tout temps fait taire la voix de la nature. Il n'en aurait pas tant fallu pour faire venir Syméon aux portes de Constantinople. Mais son fils, d'un caractère doux et pacifique, ne témoigna aucun ressentiment. Peu de temps après, Michel, autre frère de Pierre, préférant la pourpre à l'habit de moine que son père Syméon lui avait fait prendre, se révolta contre son frère, s'empara d'une forteresse, et attira sous ses étendards un parti nombreux. Mais il n'eut pas le temps d'en faire usage, étant mort au milieu de ses premiers mouvements. Les Bulgares qui s'étaient attachés à lui formèrent une assez grande armée; et, n'osant demeurer dans le pays, ils se jetèrent sur les terres de l'Empire. Ils traversèrent la Macédoine, et pénétrèrent en Épire, où ils s'emparèrent de Nicopolis, aujourd'hui Prévèse-la-Vieille. Ils s'y maintinrent long-temps contre les for-

ces des gouverneurs de la Grèce; mais enfin ils furent réduits à se soumettre.

An 931. LIII. Mort de Christophe. Cedr. p. 627 628, 636. Leo, p. 504 505, 510. Zon. t. 2, p. 190. Joël, p. 180. Vita Basil. jun. c. 23. Incert. contin., p. 258 et seqq. Sym. p. 487 489. Georg. p. 585, 587, 588. Ducange, fam. Byz. p. 148.

Nicétas, maître du palais, avait rendu les plus importants services à Romain pour l'élever à l'Empire, et il en était récompensé. Sa fille Sophie avait épousé Christophe, fils aîné de Romain, et déja revêtu de la qualité d'empereur; elle avait elle-même le titre d'Auguste. Mais cet ambitieux s'ennuya de ne voir son gendre et sa fille qu'au second rang, et, pour les faire régner, il résolut de détrôner le père. Le secret fut trahi par un des complices, comme il arrive presque toujours; Nicétas fut rasé, banni et enfermé dans un monastère. On ne dit pas que Christophe eût aucune part à ce complot, ni même qu'il en eût connaissance; et la douleur extrême que témoigna Romain peu de temps après, lorsque la mort lui enleva ce fils, semble justifier pleinement Christophe, à moins que ces larmes ne fussent, comme il n'est par rare à la cour, des larmes de théâtre. Sophie perdit, avec son mari, toute la considération qu'elle avait eue, et fut même obligée de sortir du palais. Christophe avait eu deux fils et une fille : Romain, qui avait aussi reçu le titre d'Auguste, et qui mourut avant lui ; et Michel qui, sans être honoré du même titre, avait le privilége de porter la robe impériale et la chaussure de pourpre. Il fut mis au nombre des clercs après la disgrace de ses oncles. La fille, Marie, nommée aussi Irène, avait épousé Pierre, roi des Bulgares, et, pour empêcher la rupture entre les deux princes, elle faisait de fréquents voyages à Constantinople. Après la mort de son père Christophe, elle vint rendre visite à Romain son grand-père, et lui amena ses trois enfants. Elle fut reçue

avec tendresse, et s'en retourna chargée de présents.

An 933.

LIV. Théophylacte patriarche.

Cedr. p. 633, 639. Leo, p. 506. Zon. t. 2, p. 194. Joël. p. 180. Glycas, p. 301. Incert. contin. p. 261, 277. Sym. p. 489, 495. Georg. p. 587, 588. Liutpr. legat. Pagi ad Bar. Ducange, fam. Byz. p. 147. Fleury, hist. ecclés. l. 55, art. 51. Oriens Christ. t. 1, p. 253, 254.

Romain se consola de la mort de son fils par l'éclat d'une brillante cérémonie. Il était si contraire à la discipline de l'Église de charger du ministère épiscopal un jeune homme de seize ans, que l'empereur, pour autoriser une nouveauté si révoltante, voulut, malgré la jalousie ordinaire de l'église de Constantinople, s'appuyer du suffrage du pape. Albéric, alors maître de Rome, obligea le pape Jean XI son frère, qu'il tenait en prison, de satisfaire l'empereur. Jean envoya donc à Constantinople des légats, qui non-seulement apportèrent l'approbation du pape, mais qui placèrent eux-mêmes le jeune prélat dans la chaire patriarcale, le 2 février 933. Son père, qui lui confiait le gouvernement d'un grand diocèse, ne jugea pas cependant à propos de l'abandonner lui-même à sa propre conduite; et c'était une chose bien étrange, de voir un patriarche de Constantinople sous la direction d'un gouverneur. On eut à se repentir de ne l'avoir pas laissé en cet état toute sa vie. Tant qu'il fut guidé par une main étrangère, il ne s'écarta pas de la modestie convenable à sa dignité. Mais dès qu'il fut maître de ses démarches, il ne justifia que trop la sagesse des lois canoniques, qui ont fixé l'âge auquel il est permis de monter aux divers degrés de la hiérarchie. Il ne connut plus de règle, et se livra sans pudeur à toutes ses passions. Il méprisait les fonctions de son ministère. Maître des dispenses, il crut pouvoir se dispenser lui-même des lois de l'Évangile et de toute décence. L'histoire avertit qu'elle rougirait de raconter ce qu'il ne rougissait pas de faire. Il fournissait aux dépenses de ses débauches par le trafic des évêchés et des autres

places ecclésiastiques, qu'il vendait au plus offrant. Il porta jusque dans le sanctuaire le goût de la dissipation et du plaisir; et pour égayer la sérieuse dignité des cérémonies de l'Église, il introduisit dans les offices publics les plus solennels, des danses, des divertissements, des clameurs insensées, des chansons profanes et même déshonnêtes, qui, mêlées au chant des hymnes, alliaient le culte du diable avec celui de la majesté divine. Un auteur qui vivait cent cinquante ans après observe que cet usage monstrueux n'était pas encore aboli de son temps. On peut croire que c'est de là qu'il s'est répandu jusqu'en Occident, où une ignorance licencieuse a maintenu dans quelques diocèses, pendant des siècles entiers, un abus aussi scandaleux que ridicule, malgré toutes les censures ecclésiastiques. Les chevaux étaient la passion dominante de Théophylacte. On lui en comptait plus de deux mille : ses écuries emportaient tous ses soins; c'était pour lui la portion la plus chérie de son diocèse. Insensible aux misères des pauvres, il nourrissait ses chevaux à grands frais des fruits les plus exquis, et n'épargnait pour eux ni les liqueurs les plus recherchées, ni les parfums les plus précieux. On rapporte qu'un jour de Jeudi-Saint, tandis qu'il célébrait la messe, on vint lui annoncer que sa plus belle jument, qu'on lui nomma, venait de mettre bas. L'impatience que lui causa une nouvelle si intéressante lui fit achever le saint sacrifice avec une indécente précipitation; il jette aussitôt ses habits pontificaux, court à son écurie pour voir le poulain; et ce ne fut qu'après l'avoir contemplé à son aise, qu'il revint à Sainte-Sophie achever l'office. Nous verrons dans la suite que cette frénésie lui causa la mort.

Charité de Romain.

Cedr. p. 627, 628, 629. Leo, p. 504, 505, 506. Zon. t. 2, p. 190. Glyc. p. 301. Incert. contin. p. 258 et seqq. Sym. p. 488, 489. Georg. p. 585 et seqq.

L'empereur son père, tout vicieux qu'il était, eût été un meilleur évêque. Dévoré d'ambition et passionné pour les femmes, du moins rougissait-il de ses vices. Il aimait l'argent, mais la compassion pour les misérables était plus forte en lui que l'avarice. Au jour de Noël 932 commença un hiver si rigoureux, que la terre fut couverte de neige et de glace pendant quatre mois entiers. La peste, la famine, deux fléaux qui se succèdent presque toujours quand ils ne vont pas ensemble, firent encore un ravage affreux; et afin de compléter le nombre des maux que le ciel envoie dans sa colère, un incendie consuma une partie de Constantinople, et une pierre énorme, détachée de la voûte d'un des marchés de la ville, écrasa soixante personnes. Tant de calamités accumulées remplirent la ville de misérables, et firent connaître la charité de l'empereur. Les hôpitaux étant remplis, il fit fermer les portiques de cloisons, pour y loger les malades. De distance en distance, en dehors, on posa des boîtes fermées, mais percées d'une ouverture pour recevoir les aumônes, et c'est le premier exemple que je trouve des troncs, qui ne furent connus en France et placés dans nos églises que trois cents ans après, sous le pontificat d'Innocent III. Il tirait de son trésor les charités les plus abondantes : il lui en coûtait tous les mois cinquante mille écus de notre monnaie, pour secourir tant les malades que les autres pauvres de sa capitale. Il faisait tous les jours manger à sa table trois pauvres, auxquels il distribuait encore une aumône; le mercredi et le vendredi c'étaient trois moines. On faisait une lecture édifiante pendant le repas. Après ce temps d'infortune, dont ses libéralités adoucirent la rigueur, il

ne cessa le reste de sa vie d'employer une partie de ses trésors au soulagement des malheureux, à la décoration des églises, et à l'entretien des monastères. Il respectait les moines dont il connaissait la vertu, et loin de s'offenser de leur liberté à le reprendre de ses désordres, il écoutait leurs remontrances avec douceur, avouait ses fautes et versait des larmes, mais sans se corriger. Le moine Basile lui ayant un jour reproché en face qu'il se déshonorait lui-même, et qu'il attirait sur lui et sur ses états la colère de Dieu, en corrompant les filles de ses sujets, il reçut cette correction avec une humble confusion, et voulut même la payer d'une somme d'or que le saint refusa. La misère des temps avait ruiné quantité de familles, et la somme de l'argent emprunté par des débiteurs insolvables dans la ville de Constantinople, montait à trois millions de nos livres. Il s'en chargea, et après avoir satisfait les créanciers, il fit brûler au milieu d'une place toutes les obligations. Il paya de plus le loyer dû pour les habitations. Il fit rebâtir ou réparer plusieurs villes de Thrace et de Macédoine ruinées par les Barbares. Constantinople vit par ses ordres élever plusieurs palais, planter des jardins délicieux : mais elle lui sut encore plus de gré d'ouvrir des asiles à la misère, à la vieillesse et aux maladies. Compatissant aux malheurs des exilés, il ne les perdait pas de vue; il était attentif à s'informer de leur état, à les secourir dans leur indigence, aussi empressé à les rappeler, qu'eux-mêmes à revoir leur patrie; et lorsqu'il fut détrôné, il n'y avait personne en exil. Quoique ce prince eût usurpé l'Empire, et qu'il fût libéral d'un bien qui ne lui appartenait pas légitimement, il a cependant le

mérite de n'avoir pas dévoré seul tout le fruit de cet illustre brigandage; et l'on doit au moins lui savoir autant de gré qu'à ces voleurs publics, qui restituent en aumônes une partie de ce qu'ils ont enlevé par des rapines et des injustices.

An 934.

LVI. Incursion des Hongrois.

Cedr. p. 629. Leo, p. 506. Incert. contin. p. 262. Sym. p. 488, 490. Georg. p. 588.

Depuis que les Hongrois s'étaient établis sur les bords du Danube, ils avaient tourné leurs armes contre la Germanie et l'Italie. Ils avaient même porté le ravage jusque dans les provinces méridionales de la France. L'année 934, au mois d'avril, ils se jetèrent en Thrace pour la première fois, et saccageant tout sur leur passage, ils s'avancèrent jusqu'aux environs de Constantinople. Pour se délivrer de ces nouveaux ennemis, l'empereur ne crut pas devoir employer la force des armes; il jugeait bien que, vainqueur ou vaincu, il les attirerait de nouveau, soit pour venger leur honte, soit pour profiter de leur succès. Il crut donc qu'il était plus sage de traiter avec eux, et leur envoya Théophane, grand-maître de la garde-robe. Théophane se fit beaucoup d'honneur par sa dextérité dans cette négociation. Il sut leur inspirer des sentiments de paix. L'empereur de son côté n'épargna pas l'argent pour adoucir ces cœurs féroces, et pour tirer de leurs mains ses sujets prisonniers.

LVII. Mariage des fils de Romain.

Cedr. p. 629. Leo, p. 506. Incert. contin. p. 262. Sym. p. 490. Georg. p. 588. Ducange, Fam. Byz. p. 147.

Romain espérait perpétuer sa race sur le trône, qui lui avait coûté tant de travaux et d'artifices. Depuis la mort de Christophe, Étienne était l'aîné de ses fils. Il lui fit épouser Anne, fille du patrice Gamalas, à laquelle il donna en même temps le titre d'Auguste. Constantin, son second fils, fut marié, le 14 janvier, à Hélène, fille du patrice Adrien; mais, dès le 2 février suivant, elle fit place par sa mort à une nouvelle épouse :

ce fut Théophano sortie d'une de ces familles dont l'origine se perd dans l'antiquité.

LVIII. Événements divers. Liutpr. Hist. l. 4, c. 4. Lup. chron. et ibi Peregrin. Giann. Hist. Nap. l. 7, c. 4. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 647 Elmacin. Abulfeda.

Les six années suivantes ne fournissent que des guerres peu importantes contre les princes d'Italie. Les ducs de Naples reconnaissaient encore la souveraineté des empereurs; mais les autres princes d'Italie, plus remuants et plus ambitieux que puissants, se déchiraient mutuellement par des jalousies, des querelles, des invasions et des chicanes sanglantes. Tantôt amis, ils s'unissaient ensemble pour déposséder les Grecs de ce qui leur restait dans l'Apulie et la Calabre; tantôt ennemis, ils employaient le secours des Grecs contre leurs voisins. Landulf, prince de Bénévent, attaqué par les Grecs, eut recours à Thibaut, duc de Spolète, qui, étant venu le joindre avec de grandes forces, battit les troupes de l'Empire. Hors d'état de tenir la campagne, elles se cantonnèrent dans des châteaux, où Thibaut alla les forcer. Il fit grand nombre de prisonniers, qu'il renvoyait après les avoir faits eunuques; c'était, leur disait-il par une raillerie cruelle, pour avancer leur fortune, les hommes de cette espèce étant en grand honneur à la cour de Constantinople. Après une paix de peu de durée, la guerre recommença entre les Italiens et les Grecs. On combattit avec différents succès. Il y eut une rude rencontre près de Matéra dans la Basilicate, où les Grecs furent vaincus, et poursuivis jusqu'au bord de la mer. Leur général Imogalapte se noya en voulant gagner une barque près du rivage. Les Sarrasins d'Orient ne donnaient nulle inquiétude : le brave Curcuas servait de barrière à l'Empire. Ce fut en ce temps-là que les califes de Bagdad perdirent toute autorité, et furent réduits à n'être plus

que des fantômes de souverains, auxquels on ne laissa que l'honneur stérile d'être regardés comme chefs de la religion. Al-Rhadi, fils de Moctader, qui mourut en 940, fut le dernier calife qui régna avec splendeur. Ses successeurs, dépouillés de tout pouvoir sur leurs provinces, où un grand nombre d'usurpateurs se rendirent souverains, tombèrent dans le mépris; et pendant trois cents ans que leur nom subsista encore, ces puissants maîtres de l'Orient ne furent plus que de vils esclaves. Mais la dynastie des califes Fatimites qui s'était établie en Afrique depuis trente ans, étendait de plus en plus sa puissance. Quoique les Sarrasins fussent depuis long-temps maîtres de la Sicile, les habitants ne leur obéissaient que par contrainte; ils se regardaient toujours comme sujets de l'Empire. Ceux d'Agrigente se révoltèrent contre Salem, leur gouverneur, dont la cruauté leur était insupportable. Le calife Aboul-Casem fit partir une flotte pour faire le siége d'Agrigente, et les habitants implorèrent l'assistance de Romain, qui, malgré le traité fait avec le calife, leur envoya des troupes. Avec ce secours ils tinrent pendant quatre ans, et battirent plusieurs fois les Sarrasins, qui furent même obligés de lever le siége. Mais les infidèles étant revenus avec des forces supérieures, il fallut céder. Une partie des Agrigentins s'enfuit de la ville; le reste se rendit, sous la condition d'avoir la vie sauve. Le commandant de la flotte fit embarquer les chefs de la révolte, comme pour les transporter en Afrique. Mais il avait donné un ordre secret de percer le vaisseau en pleine mer; ce qui fut exécuté, et tous les chrétiens furent submergés. Depuis vingt ans de mariage, Constantin Porphyrogénète, qui n'était em-

pereur que de nom, n'avait point encore d'enfants. En 939, sa femme Hélène mit au monde un fils qui fut nommé Romain comme son aïeul maternel, et qui régna dans la suite.

An 941. LIX. Incursion des Russes. Cedr. p. 629, 630, 636, Leo, p. 506, 507. Zon. t. 2, p. 190, 191, 194. Const. Porph. de adm. imp. c. 9. Incert. contin. p. 262, 263, 264. Sym. p. 490, 491. Georg. p. 588, 589. Liutpr. Hist. l. 5, c. 6, 9. Sigeb. chron. Elmacin. Pagi ad Bar.

Depuis la première irruption des Russes, quatre-vingts ans auparavant, sous le règne de Michel III, il s'était établi un commerce entre la Russie et Constantinople. Le prince des Russes résidait à Novogorod. Au commencement du printemps, leurs barques se rendaient par diverses rivières dans le Borysthène, et descendaient à Kiovie. C'étaient des canots d'une seule pièce. Rassemblés au mois de juin, ils partaient ensemble et suivaient le cours du fleuve jusqu'aux Porouïs. Ils traînaient alors leurs canots le long du bord, ou les portaient sur leurs épaules. Se rembarquant ensuite, et entrant avec le fleuve dans le Pont-Euxin, il descendaient aux embouchures du Danube. Là, vendant en Bulgarie une partie de leurs marchandises, ils portaient le reste à Constantinople. Au mois de novembre, ils retournaient à Kiovie, d'où ils se dispersaient dans leur pays, pour revenir au mois d'avril. Ils ne craignaient dans leur voyage que les Patzinaces, leurs éternels ennemis, qui les côtoyaient, et avec lesquels il fallait souvent combattre. Ennuyés enfin d'un profit médiocre qui leur coûtait tant de peines, ils résolurent d'emporter en une fois le gain de plusieurs années, et d'épuiser la source de tant de richesses. Au printemps de l'an 941, le Pont-Euxin se couvrit de dix mille canots, et cette flotte, sous les ordres d'Inger, prince des Russes, se montra le 11 juin à l'entrée du Bosphore. N'osant encore s'engager dans le détroit, ils débarquèrent d'un côté en Thrace, de

l'autre en Bithynie, et portèrent de toutes parts l'horrible férocité d'une nation barbare, altérée de sang et avide de pillage. Non contents de mettre le feu aux métairies, aux villages, aux églises, ils se faisaient un jeu des supplices les plus inhumains. Ils mettaient les habitants en croix, perçaient les autres de javelots et les laissaient cloués à la terre; d'autres liés à des poteaux servaient de but à leurs flèches. Leur cruauté distinguait les prêtres et les clercs; après leur avoir attaché les mains derrière le dos, ils se divertissaient à leur enfoncer des clous dans le crâne. L'absence de la flotte de l'Empire leur donnait le temps d'exercer ces fureurs. Tous les vaisseaux étant employés à garder les côtes d'Asie ou les îles de l'Archipel, contre les entreprises des Sarrasins, il ne restait dans les ports de Constantinople que quinze brigantins, qu'on y avait laissés à cause du mauvais état où ils se trouvaient. Romain les fit radouber en diligence, et après un jeûne de plusieurs jours, il y fit monter ses meilleurs officiers de marine, avec ce qu'ils pouvaient contenir de soldats. Il en donna le commandement au patrice Théophane, avec ordre d'aller attaquer les Russes. Ils étaient remontés dans leurs canots et s'étaient rassemblés près du Phare, à l'entrée du Pont-Euxin. Inger, voyant les Grecs venir en si petit nombre, les méprise, et ordonne à ses gens de les envelopper et de les prendre sans les tuer. La mer devient calme en ce moment, ce qui était très-favorable pour lancer le feu grégeois. Théophane se jette au milieu de la flotte russe; il rompt en cent endroits l'ordonnance de ces faibles canots, les disperse, les coule à fond : les vaisseaux vomissent des feux de toutes parts. Les Russes effrayés

sautent dans la mer pour éviter les flammes; ils périssent par les feux ou dans les eaux. D'autres sont pris, ou assommés à coups de rames. Comme leurs canots tiraient peu d'eau, quelques-uns, à la suite d'Inger, abordèrent au rivage, où les vaisseaux grecs ne pouvaient les poursuivre. On conduisit à Constantinople grand nombre de prisonniers, auxquels Romain fit sur-le-champ trancher la tête. Ceux qui s'étaient échappés, étant descendus sur la côte de Bithynie pour se pourvoir des choses nécessaires dont ils manquaient, furent rencontrés par un grand corps de cavalerie et d'infanterie, que commandait Bardas Phocas; il tomba sur eux et les tailla en pièces. Jean Curcuas, qui était accouru avec toutes les troupes d'Asie, au premier bruit de l'arrivée des Russes, survint en ce moment et acheva la défaite. Ceux qui purent se sauver regagnèrent leurs canots, et voguèrent vers les côtes de la Thrace, où ils espéraient trouver une retraite. Mais Théophane, qui n'avait cessé de les faire observer, leur coupe le chemin; il fallut combattre une seconde fois, et le reste de leur flotte fut presque entièrement détruit. Il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui gagnèrent, à force de rames, les côtes voisines du mont Hémus, et qui profitèrent de la nuit pour remonter vers l'embouchure du Borysthène, d'où ils retournèrent dans leur pays, trois mois après leur départ. Inger étant mort, Elga, sa femme, vint en 945 à Constantinople, demander le baptême; elle prit le nom d'Hélène, et reçut de grands honneurs. Elle fut la première de la famille des princes de Russie, qui embrassa la religion chrétienne. Mais elle ne put y engager son fils Vinceslas, que les historiens

grecs nomment *Sphendosthlabus*. Celui-ci, plus guerrier encore que son père, fut ennemi de l'Empire, comme je le dirai dans la suite.

LX Exploits et disgrace de JeanCurcuas et de son frère Théophile.

Cedr. p. 631. Leo, p. 507. Zon. t. 2, p. 191. Incert. contin. p. 264, 265, 266. Georg. p. 590.

Jean Curcuas, qui s'était signalé dans cette occasion, fut le héros de l'empire. Romain, qui connaissait son mérite, en avait fait usage aussitôt qu'il était monté sur le trône; il l'avait mis à la tête des armées d'Orient; et ce brave guerrier, non content de conserver les provinces qui restaient à l'Empire, recouvrait celles qu'il avait perdues. Un homme de ce caractère mérite mieux que les empereurs mêmes d'être connu de la postérité. Aussi un historien nommé Manuel avait-il écrit sa vie en huit livres. La perte de cet ouvrage ne nous laisse que le peu de lumières qu'on peut tirer des histoires générales, qui renvoyent le lecteur à cet écrit de Manuel pour le détail des exploits de Curcuas. Voici ce qu'on sait de ce grand homme. Il était né dans la petite Arménie, fils de ce Curcuas, capitaine des Icanates, qui conspira contre Basile en 879. Il fut élevé par son parent Christophe, archevêque de Gangres, qui prit soin de l'instruire dans la religion, et de cultiver par l'étude des lettres son heureux naturel. Toujours fidèle à Romain, nous l'avons vu réprimer la rébellion de Boïlas, prendre deux fois et ruiner Malatia. Les Sarrasins empiétant toujours sur l'Empire, en avaient reculé les bornes jusqu'au fleuve Halys; il l'étendit jusqu'au-delà de l'Euphrate, rendit tributaire une grande partie de la Mésopotamie, poussa ses conquêtes jusqu'aux bords du Tigre, prit aux Sarrasins plus de mille places, et envoya plusieurs fois à Constantinople des peuplades entières de Musulmans prisonniers. Hardi à s'exposer au danger des

batailles, prudent au milieu du danger, il joignait à l'exemple d'une valeur héroïque cette éloquence militaire, étincelante de courage, si capable d'embraser le cœur des soldats. Les Grecs le nommaient le nouveau Bélisaire; ils le mettaient même au-dessus; et depuis que ces contrées avaient commencé à connaître les aigles romaines, elles ne trouvaient que Trajan qui pût lui être comparé. Son fils Romain apprit sous lui l'art de la guerre, et s'y distingua sous le règne de Nicéphore Phocas. Mais le guerrier le plus semblable à Curcuas, fut son frère Théophile, qui partagea ses dangers et sa renommée. Patrice et duc de Chaldie, loin de s'abandonner à la mollesse et à la débauche, comme tous les gouverneurs de provinces de ce temps-là, toujours à cheval, toujours la cuirasse sur le corps, il ne s'occupa qu'à seconder son frère dans ses glorieux travaux : sans cesse aux prises avec les Sarrasins, il ravageait leurs campagnes, ruinait leurs villes, ne leur donnait point de repos. Il réduisit la forte place de Théodosiopolis et tous les châteaux d'alentour. Il se signala par ses exploits en Mésopotamie. On le nommait le Salomon de l'Orient, par allusion à ce brave lieutenant de Bélisaire. Il fut l'aïeul de Jean Zimiscès, qui régna dans la suite. L'envie ajouta le dernier trait au tableau de Curcuas. Tandis qu'il exposait sa vie sur la frontière pour rétablir l'honneur et la puissance de l'Empire, des courtisans oisifs travaillaient sourdement à le perdre. On l'accusa en son absence d'aspirer à la couronne, de n'entretenir une armée qu'à dessein de l'employer contre ses maîtres, et de s'être mis en possession de plusieurs grandes terres, les unes enlevées aux sujets du prince, les

autres conquises sur les ennemis. Romain écouta ces calomnies; mais pour éclaircir la vérité, il envoya sur les lieux des commissaires. Ces magistrats s'étant trouvés, par bonheur, incorruptibles, certifièrent l'innocence de Curcuas. L'empereur, pour le dédommager de cette injuste persécution, conçut le dessein de l'honorer de son alliance. Il voulut marier Euphrosyne, fille de Curcuas, à Romain, fils de Constantin, son second fils. La bienveillance du prince réveilla la fureur de l'envie. On souleva contre Curcuas toute la famille impériale. Il fallut céder à l'orage, renoncer à tous ses emplois, et abandonner le service de la patrie. Telle fut la récompense de tant de sang répandu pour elle, et de vingt-deux ans de continuelles fatigues. On mit à sa place Panthérius, dont le seul mérite était d'être parent de l'empereur.

An 642.

LXI. Le voile d'Édesse transporté à Constantinople.

Joël. p. 180. Zon. t. 2, p. 192. Leo, p. 508. Incert. contin. p. 268. Sym. p. 491. Georg. p. 590, 591. Elmacin. Abulfarage. Abulfeda.

Avant que Curcuas fût rappelé, il couronna ses exploits par une campagne très-funeste aux Sarrasins. Il mit à feu et à sang tout le Diarbek, prit Arzan, Dara, Rusalaïn, dont tous les habitants furent passés au fil de l'épée. Arrivé aux portes d'Édesse, il menaça de la traiter avec la même rigueur, si on ne lui mettait entre les mains ce voile fameux que l'on gardait dans cette ville, et sur lequel on croyait voir la face de Jésus-Christ, imprimée, disait-on, par lui-même, et envoyée au roi Abgare. Curcuas offrait de rendre à ce prix tous les prisonniers. Le calife Al-Mottaki consulta les gens de loi, qui se trouvèrent partagés de sentiment; les uns disant qu'il leur serait honteux d'accorder par crainte aux chrétiens ce qu'ils ne leur demandaient que pour insulter à leur faiblesse; les autres, que ce serait racheter à bon marché tant de

Musulmans. Ce dernier avis prévalut. Le voile fut porté à Constantinople. Le patriarche, suivi du clergé et d'une foule de peuple, alla au-devant jusqu'au bord du Sagaris en Bithynie. Cette relique célèbre entra dans la ville le 15 août, et fut d'abord portée à l'église de Blaquernes, où l'empereur la reçut avec grande vénération. Le lendemain, toute la famille impériale se joignit au clergé et au sénat, pour l'accompagner à Sainte-Sophie, où elle reçut les hommages de toute la ville. Elle fut, de là, transportée dans le palais.

LXII. Romain envoie du secours à Hugues, roi d'Italie, contre les Sarrasins.

Liutpr. Hist. l. 5. c. 4, 7. Sigeb. chron. Pagi ad Bar. Murat. ann. d'Ital. t. 5, p. 349, 350. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 701, 702.

Les Sarrasins du Frainet insultaient la Provence et l'Italie par des ravages continuels. Hugues, roi d'Italie, voulant déloger ces brigands, et manquant de marine, s'adressa aux empereurs de Constantinople : il les pria de lui envoyer une flotte avec le feu grégeois, pour brûler les vaisseaux sarrasins, et leur couper les secours d'Espagne, tandis qu'il irait par terre les forcer dans leur retraite. Ce projet fut exécuté ; et c'en était fait de cette colonie insupportable à tous les pays voisins, si Hugues, par une mauvaise politique, ne les eût sauvés lui-même. Craignant que Bérenger, marquis d'Yvrée, son ennemi, qui s'était retiré en Allemagne, ne revînt l'attaquer en Italie, il résolut de se servir de ces Barbares pour lui fermer les passages. Il traita donc avec eux, et leur permit de s'établir sur les montagnes qui séparent l'Allemagne de l'Italie. Ils revinrent peu à peu à leur première demeure, et continuèrent leur brigandage jusqu'en 972 qu'ils furent entièrement exterminés par Guillaume, comte de Provence.

Il y avait neuf ans que Théophane avait préservé

An 943. la Thrace de la fureur des Hongrois. Il en avait été

LXIII. Trève avec les Hongrois. Cedr. p. 631. Leo, p. 507. Incert. contin. p. 267. Sym. p. 491. Georg. p. 590.

récompensé par la charge de grand-chambellan. Il fut encore employé en 943 à une même négociation, et il eut le même succès. Les Hongrois étant venus au mois d'avril se jeter sur les terres de l'Empire, furent arrêtés dans leur course, donnèrent des ôtages, et firent une trève de cinq ans.

An 944.

LXIV. Mariage de Romain, fils de Constantin Porphyrogénète. Cedr. p. 631, 633. Leo, p. 507. Const. Porph. de adm. imp. c. 26. Incert. contin. p. 262. Sym. p. 491. Georg. p. 590. Liutpr. Hist. l. 5, c. 5. Ducange, fam. Byz. p. 143.

Dans le temps que Hugues avait emprunté de Romain le secours d'une flotte contre les Sarrasins, l'empereur avait demandé à ce prince une de ses filles. Il avait dessein de la marier à Romain, fils de Constantin Porphyrogénète et de sa fille Hélène, quoiqu'il n'eût encore que cinq ans. Hugues, à qui la débauche avait donné beaucoup d'enfants, n'ayant pas de fille légitime, lui offrit une de ses bâtardes nommée Berthe, parfaitement belle, qu'il avait eue de Besola, sa concubine. Constantin, quoiqu'empereur, ne disposait pas de ses propres enfants; Romain, aussi peu délicat que Hugues sur cet article, accepta la proposition sans balancer. Pascal, écuyer de l'empereur et duc de Lombardie, fut député pour recevoir Berthe des mains de son père, et Sigefroi, évêque de Parme, la conduisit à Constantinople avec un train magnifique et de riches présents. La cérémonie du mariage fut faite au mois de septembre 944. Le nom de Betrhe fut changé en celui d'Eudocie, qu'avaient porté la tante et la bisaïeule paternelles de son mari. Elle ne vécut que cinq ans depuis son mariage, et mourut avant qu'il pût être consommé.

LXV. Changement de vie de Romain. Cedr. p. 632,

Romain Lécapène, parvenu à un âge assez avancé, commençait, quoiqu'un peu tard, à se reconnaître. L'ivresse de l'ambition, les accès violents du liberti-

nage, n'avaient point étouffé dans son cœur les sentiments de religion. Il avait eu autant de remords que de faiblesses. Ce qui contribua le plus à le ramener des égarements de sa vie, ce fut le respect qu'il avait toujours conservé pour les personnes consacrées à Dieu. Entre les moines vertueux auxquels il donnait un libre accès, il chérissait Sergius, neveu du patriarche Photius, mais qui joignait au savoir de son oncle des vertus que son oncle n'avait pas. Romain fit bâtir pour lui un monastère, où Sergius rassembla huit cents moines sous sa discipline, et l'empereur fournissait à leurs besoins. Ce saint abbé travailla efficacement à la conversion du prince; mais il ne put corriger la faible complaisance qui l'aveuglait à l'égard de ses fils. Il lui représentait sans cesse, mais inutilement, qu'il devait craindre d'être puni lui-même, comme autrefois le patriarche Héli, des désordres qu'il n'avait pas le courage d'arrêter dans sa famille.

633, 634. Leo. p. 508, 509. Manass. p. 114. Zon. t. 2, p. 192 Glycas, p. 302. Incert. contin. p. 269, 270. Sym. p. 492, 493, 494. Georg. p. 501, 502. Joël, p. 180. Liutpr. Hist. l. 5, c. 9.

LXVI. Intrigue de Constantin Porphyrogénète pour détrôner Romain.

Cette menace n'eut que trop d'effet. Constantin Porphyrogénète, s'ennuyant enfin de n'être assis qu'au dernier rang sur un trône qui lui appartenait tout entier par le droit de la naissance, forma le dessein d'en faire descendre l'usurpateur, et crut n'y pouvoir réussir qu'en excitant contre le père l'ambition de ses fils. Étienne et Constantin, fils de Romain, étaient également déréglés dans leurs mœurs; mais le second avait plus de retenue et de respect pour son père; l'autre, plus vain, plus emporté, parut plus facile à séduire. Porphyrogénète mit en œuvre pour ce manége un certain Basile, qu'on surnommait l'Oiseau; attaché depuis l'enfance à son service. C'était un homme souple,

adroit, fécond en ruses et propre à prendre toutes sortes de formes, en un mot, un de ces fourbes subalternes que les princes savent employer aux bassesses et aux mensonges dont ils croient avoir besoin, quand ils ne jugent pas à propos de les faire eux-mêmes. Basile sut bientôt s'insinuer dans la plus intime familiarité d'Étienne ; et quand il se vit maître de son esprit, après lui avoir demandé pardon de sa liberté, qui n'était qu'un effet de son zèle, il lui représenta *qu'étant déja empereur, dans toute la force de son âge, avec une prudence supérieure, et toute l'expérience que donne aux autres la vieillesse, on était étonné qu'il laissât le destin de l'Empire si long-temps suspendu à un fil usé et prêt à se rompre ; qu'on disait de toute part qu'il devait se produire, se mettre au-devant d'un vieillard qui laissait tout languir avec lui, et prendre en main les rênes de l'état ; qu'on lui connaissait d'assez grandes qualités pour régir la terre entière ; qu'il était redevable à la patrie de cette vigueur de corps et d'esprit que le ciel lui avait donnée pour la gouverner ; que dès qu'il se montrerait à la tête des affaires, on verrait rajeunir l'Empire, les Bulgares et les Sarrasins trembler dans leurs limites, et toutes les provinces refleurir sous son heureuse influence ; qu'il pouvait être assuré d'être secondé dans ce noble projet par Constantin, son beau-frère, qui ne souhaitait rien tant que de se voir affranchi de la dureté bizarre d'un beau-père intraitable.*

LXVII. Romain détrôné. Il n'était pas difficile d'étouffer dans un cœur corrompu les sentiments de la nature. Étienne, animé par Basile, va tenter la fidélité de son frère Constantin ; il

le trouve si contraire à son dessein qu'il n'ose même lui en faire confidence; il se charge seul de l'exécution, d'autant plus facile que Romain, alors malade, était incapable d'aucune résistance. Le palais de Constantinople était par lui-même une place forte, toujours défendue par une garde nombreuse. Il était ouvert à tout le monde, depuis l'aurore jusqu'à la troisième heure du jour. Alors on faisait sortir tous ceux qui n'étaient pas nécessaires au service, et la porte demeurait fermée jusqu'à la neuvième heure. Basile avait fait entrer dans le complot plusieurs officiers considérables; les plus distingués étaient Manuel Curtice, et Marien Argyre, fils de ce Léon Argyre qui avait épousé Agathe, fille de Romain Lécapène; il était par conséquent petit-fils de l'empereur même qu'on allait détrôner. Mais comme il portait à regret l'habit de moine, il embrassa volontiers cette occasion de s'en dépouiller. L'histoire nomme encore Cladon, Philippe, et le général Diogène, qui furent secondés de leurs amis. Le jour qu'Étienne avait pris pour exécuter son dessein, il choisit l'heure où tout le monde était sorti à l'ordinaire. Il entre avec ses conjurés dans l'appartement de son père, le saisit dans son lit, le menace d'un plus mauvais traitement s'il jette le moindre cri, l'enveloppe d'un voile, et le transporte sans bruit hors du palais, et de là dans l'île de Proté, à l'entrée de la Propontide. On l'enferme dans un monastère, où sur-le-champ on lui coupe les cheveux, et on lui fait prendre l'habit de moine. Constantin, frère d'Étienne, qui n'avait pas voulu prendre de part à l'attentat, voyant le succès, voulut en profiter. Il se joint à son frère. Le bruit de cet enlèvement se répand bientôt dans la

ville; on disait même que Porphyrogénète avait été assassiné. Le peuple accourt au palais; on demande à grands cris à voir Porphyrogénète; il se montre aux fenêtres, et la sédition cesse. Les deux fils de Romain, désespérés de voir que le peuple n'a des yeux que pour ce rival, se tiennent renfermés. Cette révolution arriva le 20 décembre 944. Romain avait régné 25 ans et 4 jours. Sergius l'accompagna dans cet exil, et se joignit à Polyeucte, abbé du monastère, pour consoler ce père infortuné. Il profita de leurs avis salutaires, et, délivré de la séduction du pouvoir souverain, il trouva dans la retraite le repos et le vrai bonheur, qu'il avait en vain cherché sur le trône. Porphyrogénète eut trop tard connaissance du testament de Romain, par lequel ce prince rétablissait l'ordre qu'il avait troublé lui-même: il donnait le premier rang dans l'Empire à Constantin Porphyrogénète; il ne nommait ses deux fils qu'au second rang, et les déclarait déchus de tous leurs droits, s'ils formaient aucun attentat contre le premier empereur. Liutprand prétend que Porphyrogénète n'eut aucune part à la déposition de Romain, et que tout se passa à son insçu. J'ai mieux aimé suivre les historiens grecs, qui doivent avoir été mieux instruits.

LXVIII. Enfants de Romain. Cedr. p. 644. Vita Basil. jun. Du Cange, fam. Byz. p. 148.

Outre les enfants de Romain Lécapène, que nous avons déja fait connaître, il eut une fille qui épousa Romain Saronite, maître du palais. Celui-ci, devenu veuf, voulant se soustraire aux orages de la cour, distribua ses biens à ses enfants, et embrassa la vie monastique sous le règne de Romain-le-Jeune. C'est ce que rapportent les historiens de l'Empire. Cependant un auteur contemporain dit qu'il mourut de maladie,

lorsqu'il songeait à se faire empereur. Romain avait encore eu d'une esclave bulgare un bâtard nommé Basile, qui joua dans la suite un grand rôle, et dont nous aurons plusieurs fois occasion de parler.

FIN DU LIVRE SOIXANTE-TREIZIÈME ET DU TOME TREIZIÈME.

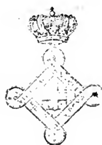


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME TREIZIÈME

DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE SOIXANTE-HUITIÈME.

LIVRE SOIXANTE-NEUVIÈME.

LIVRE SOIXANTE-DIXIÈME.

LIVRE SOIXANTE-ONZIÈME.

LIVRE SOIXANTE-DOUZIÈME.

LIVRE SOIXANTE-TREIZIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME TREIZIÈME.

ADDITIONS AU TOME XIII.

§ 33, PAGE 134, LIVRE 69.

[L'empereur, qui faisait tous ses efforts pour conserver contre les Arabes les villes qu'il possédait encore dans la Sicile, était occupé alors des moyens de défendre les côtes occidentales de ses états contre les incursions des Sarrasins de l'Occident. Les Arabes établis dans l'Italie [1] n'avaient pas tardé à s'y rendre redoutables, et leurs flottes partaient des ports dont ils s'étaient emparés, et portaient le ravage sur toutes les rives de l'Adriatique. Vers cette époque, le patrice Théodose fut envoyé à Venise pour y donner au duc Pierre Trandonico [2] le titre de spathar [3], et pour lui ordonner d'armer une flotte pour combattre les Arabes et arrêter leurs déprédations [4]. Les Vénitiens répondi- XXXIV. [Les Vénitiens combattent les Sarrasins dans l'Adriatique.]

[1] Voyez ci-dev., p. 70, l. LXVIII, § 50.—S.-M.

[2] Pierre Trandonico, issu d'une famille noble qui tirait son origine de Pola, en Istrie fut nommé duc en l'an 836, après la déposition de Jean Particiacus. Il fut assassiné après un règne de vingt-neuf ans, en l'an 864. Urse Particiacus le remplaça.—S.-M.

[3] Theodosius Patricius Venetias veniens imperiali nomine Petrum ducem Spatarium imperii constituit. Andr. Dand, l. VIII, c. 4, § 6. — S.-M.

[4] Venetos requisivit, ut contra Saracenos apparatum bellicum mittere velociter procuraret. Andr. Dand. *Chron.*, l. VIII, c. 4, § 6. — S.-M.

rent avec zèle aux ordres de l'empereur. Bientôt une flotte de soixante voiles fut en mer, et elle se dirigea sur Tarente [1], où commandait un chef arabe, que les historiens de Venise appellent Saba [2]. Les musulmans étaient nombreux et braves; ils résistèrent avec succès aux Vénitiens qui, accablés par le nombre, furent presque tous tués ou pris [3]. Ce succès excita l'ardeur des Arabes; ils équipèrent une flotte nombreuse, se portèrent sur la côte de Dalmatie, où ils prirent et brûlèrent la ville d'Oséro [4], le lundi de Pâques. De là, traversant le golfe, ils firent éprouver le même sort à la ville d'Ancone, et au retour ils s'emparèrent des vaisseaux marchands des Vénitiens, qui revenaient avec de riches cargaisons, et rentrèrent triomphants dans Tarente [5]. La guerre continua toujours au désavantage des Vénitiens; ils furent encore défaits par les Arabes en un lieu nommé San Sagos [6]; et ceux-ci continuèrent d'épouvanter toutes les côtes de l'Adriatique de leurs déprédations.] — S.-M.

1 Veneti zelo fidei accensi, paratas LX naves bellicas usque Tarentum urbem destinarunt. Andr. Dand., l. VIII, c. 4, § 7. — S.-M.

2 Saba Saracenorum princeps. Ce personnage ne m'est connu que par les historiens de Venise. Cependant je dois remarquer qu'il est question dans Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.*, c. 28, d'un personnage du même nom. Je doute qu'il soit le même, car cet historien dit qu'il venait d'Afrique, et d'ailleurs il en parle pour une époque bien plus moderne. — S.-M.

3 Multitudini nequeuntes resistere, penè omnes capti et interfecti sunt. Andr. Dand., l. VIII, c. 4, § 7. — S.-M.

4 *Auserensis urbs.* Dans l'antiquité, *Absorus* ou *Apsorus*, actuellement Oséro dans l'île du même nom, située à l'extrémité septentrionale du golfe Adriatique, entre la Morée et la Croatie. — S.-M.

5 Redeuntes cum præda Venetorum naves, quæ mercibus oneratæ repatriabant, capiunt. Andr. Dand. *Chron.*, l. VIII, c. 4, § 8. — S.-M.

6 In loco vocato San Sagos. Andr. Dand. *Chron.*, l. VIII, c. 4, § 15. — S.-M.

PAGE 250.

Les traditions arméniennes rapportées par M. Saint-Martin (t. XIII, p. 180, not. 4) faisaient descendre l'empereur Basile Ier de la famille des Arsacides; à peine ce prince fut-il sur le trône, qu'ayant appris d'un évêque arménien que c'étaient les princes Bagratides qui avaient le droit de mettre la couronne sur la tête des princes de leur nation, il députa Nicétas, avec de riches présents, à Achot Ier, fondateur de la dynastie Bagratide en Arménie, pour le prier de remplir envers lui cette fonction. Achot lui envoya une riche couronne : Basile se la fit mettre sur la tête dans un second sacre, et fit partir un autre ambassadeur nommé Nicodème, pour lui porter l'expression de sa gratitude, avec une lettre où il le nommait son fils chéri. (Tchamtch. II, 697). — B.

PAGES 275, 278.

Le Paulicien nommé par les Grecs Chrysochir, porte en arménien le nom de Kourhchahr. Comme il avait commis des hostilités sur le territoire grec, Basile envoya contre lui des troupes nombreuses, composées pour la plupart de soldats de la Petite et de la Haute-Arménie. On poursuivit les rebelles jusqu'à un lieu nommé Patriké. Arrivée là, l'armée avait ordre, si Kourhchahr s'arrêtait, d'en prévenir le général, et de revenir sur ses pas, s'il rentrait dans son pays. Les Pauliciens campèrent au pied de la montagne, les

Grecs sur le sommet. Une contestation s'éleva alors entre ces derniers, chacun prétendant à la palme de la valeur : « Pourquoi tant de paroles, s'écria un soldat arménien, quand l'ennemi est là, et que chacun peut faire ses preuves? Allons, celui qui se comportera le mieux sera nommé brave entre tous. » Là-dessus on convient de se diviser en deux troupes, et que six cents des plus déterminés descendront attaquer les ennemis, tandis que les autres resteront sur la hauteur, et qu'au moment d'en venir aux mains, ceux-ci pousseront des cris, et formeront une ligne aussi étendue que possible, pour tromper les Pauliciens sur leur petit nombre.

Au point du jour, les six cents fondent à l'improviste sur le camp ennemi, en criant ensemble *Victoire à la Croix!* En même temps l'arrière-garde leur répond par d'affreuses clameurs. A moitié endormis, ou sortant à peine des bras du sommeil, les Pauliciens effrayés, et ne sachant à qui ils ont affaire, tombent dans le plus grand désordre, et sont impitoyablement massacrés. La grande armée grecque, informée de cet heureux événement, n'eut qu'à se montrer pour achever la victoire. On poursuivit les Pauliciens à trente milles de là.

Cependant Kourhchahr, échappé à grand'peine au glaive des Grecs, arrive avec quelques hommes au bord d'un fleuve large et profond. Tandis qu'il cherche un passage sûr, on l'atteint; il est reconnu, massacré, et sa tête portée à l'empereur, ravi d'être délivré d'un ennemi si redoutable. (Tchamtch. *ib.*, 698.)

PAGE 341.

En l'an 888, selon les auteurs grecs cités par Tchamtchian, le roi Achot Ier vint à Constantinople présenter ses hommages à l'empereur Léon. Comme il était accompagné de quelques troupes, l'empereur les lui demanda pour l'aider dans la guerre qu'il soutenait contre les Bulgares. Achot consentit à les laisser avec leur général Melric ou Méli, peut-être le même qui, dans Lebeau, est appelé Curtice. Les troupes se conduisirent avec bravoure en diverses rencontres, et finirent par partager les revers des armées grecques. Méli vaincu revint dans la Petite-Arménie, puis à Lycande, sur les frontières du pays de Dchahan, où il construisit un fort que l'on voit encore sur les cartes arméniennes, sous le nom d'Achotoï-Avan; ce fort étant sur les terres de l'Empire, Léon en donna le commandement à Méli. Le général arménien servit fidèlement Léon et son successeur, et mourut dans un combat contre les Bulgares. (*Ib.* 706.)

PAGE 353.

On a vu Basile Ier se faire couronner par Achot, Bagratide d'Arménie. Son successeur Léon reçut à son tour, en 893, les hommages de Sembat, à son avénement au trône, lui envoya de riches présents, et une lettre où il le nommait aussi son cher fils. Les deux souverains renouvelèrent tous les ans cet échange de dons précieux et de bons procédés. (*Ib.* 711.)

Page 359.

L'empereur Léon eut occasion, en 898, de s'immiscer dans les affaires de l'Arménie. Vahan Bagratide, prince de Taron, étant mort, son fils Grégoris lui succéda. C'était un homme déterminé, mais astucieux, qui entretenait en apparence des rapports d'amitié et de soumission envers Léon, et de l'autre se ménageait avec les ennemis de l'Empire. On se douta de sa perfidie, et il fut invité à se rendre à Constantinople. Il refusa, sous prétexte de ne pas abandonner son pays à la merci des infidèles; mais il saisit et retint en prison deux princes arméniens, qu'il soupçonnait de l'avoir trahi. Comme ils étaient parents du roi Sembat, celui-ci pria l'empereur de s'entremettre pour les faire délivrer. Par ses ordres, un député nommé Constantin alla trouver Grégoris, qui, au lieu des captifs, lui remit un de ses enfants naturels, nommé Achot. L'empereur, qui tenait à le gagner, combla Achot de bons traitements, et Grégoris y fut si sensible qu'il renvoya plus tard les deux captifs avec son frère Apoughan : celui-ci ne fut pas moins bien traité qu'Achot. Ne sachant plus à qui se fier, Grégoris vint alors à Constantinople, et reçut le titre de Magistros. Son frère lui-même fut fait patrice, et épousa la fille de Constantin. A la mort des deux frères, la province de Taron fut partagée entre leurs enfants.

Plus tard, en 926, sous le règne de Romain, Bagrat, l'un des fils de Grégoris, vint à Constantinople, et épousa la fille de Théophylacte, grand-patrice,

proche parent de l'empereur, fut lui-même créé patrice, et reçut l'investiture de la partie du Taron qui relevait de l'Empire. Son cousin, Thornic, en mourant, légua à Romain la partie de la même province qui lui était échue, demandant seulement pour sa famille quelques possessions à Constantinople. Romain accepta le legs et la condition. Sembat, frère de Thornic, vint demeurer à Constantinople, tandis que Vahan, son troisième frère, restait dans sa province. De cette façon, la famille des Taronites se partageait entre la capitale de l'Empire et son ancienne patrie. Il en est souvent question dans cette histoire. Voyez, pour plus de détails, Tchamtch. II, p. 726, 817. — B.

Page 428.

Ce ne fut pas un roi d'Ibérie qui vint à Constantinople en 922, mais Achot II, roi Bagratide d'Arménie, qui mérita par son courage le surnom d'Ercath (*fer*, mot arménien, qui, pour le dire en passant, a pris dans la langue géorgienne, la forme *rkiné*).

Dès l'an 911, nous voyons le roi Sembat Ier, réduit à la plus grande faiblesse par l'insubordination de ses grands, avoir recours à l'empereur [1] Léon-le-Sage, qui lui promit sa protection, mais qui fut empêché par la mort d'exécuter ses promesses. Son successeur Constantin était trop jeune pour sentir de quelle

[1] Le manuscrit de Jean Catholicos porte à tort, en cet endroit, le nom de *Basile*. P. 447, c. 67, n° 91 des manusc. arm. de la Bibl. — B.

importance il était pour lui de secourir Achot, et Alexandre fut trop occupé pour le pouvoir.

Achot II succéda à son malheureux père en 914. A la tête de six cents hommes déterminés et dévoués à sa cause, il parcourut les diverses parties de son royaume, battant ses ennemis en détail, et leur prenant toutes les places dont s'était emparé Jousouf Ostican, ou gouverneur de l'Aderbidjan pour le khalife Moktader-Billah. Il réussit même à chasser les Arabes de Tiflis. Tant d'exploits et de bravoure le rendaient digne de la couronne. A cette époque, régnait sur l'Ibérie, Aternerseh II, prince Bagratide, cinquième rejeton d'une branche collatérale de la famille royale d'Arménie, allié fidèle de Sembat père d'Achot, qui lui avait donné, en 899, le titre de roi d'une partie de l'Ibérie, au lieu de celui de prince, en récompense de ses loyaux services. Plus tard, en 904, Aternerseh avait payé les bontés de Sembat, en l'aidant de toutes ses forces contre les tentatives de Constantin son propre gendre, roi de Mingrélie. Dans le temps dont nous parlons, ce pays et celui des Abkhazes avaient pour roi Gourgen,[1] qui n'oublia pas la générosité

[1] L'Ibérie, à cette époque, était divisée en trois royaumes : celui d'Ibérie, proprement dite, comprenant la province de Gougark, celui de Mingrélie, et celui des Abkhazes. On ne peut dire précisément quelles dynasties fournissaient des souverains aux deux derniers; mais souvent on y voit des princes géorgiens. Au temps d'Aternerseh, ce fut d'abord un nommé Constantin, son gendre, qui régna sur les Mingréliens, et, après s'être révolté contre le roi d'Arménie, Sembat, en 904, finit par devenir son allié. Le même prince, ou un autre du même pays, qui n'est pas nommé, aida en 922 le roi Achot dans ses guerres contre le roi des Abkhazes; et nous voyons, peu après, dans les auteurs arméniens, un Gourgen, roi des Abkhazes, donner asile au roi Achot son ami, en 915, et le couronner de concert avec Aternerseh. Ce Gourgen était le fils de

dont Sembat avait usé envers son prédécesseur, en lui rendant la liberté, malgré ses coupables attentats. Aternerseh et Gourgen s'unirent pour seconder Achot, et le firent couronner en 915.

A peine Achot eut-il triomphé de ses ennemis du dehors, que les princes arméniens commencèrent à se faire la guerre les uns aux autres et à susciter au roi de nouveaux embarras. Le gouverneur de l'Aderbidjan recommença également ses ravages, et couvrit de deuil toute l'Arménie. Tous les éléments, suivant l'expression de Jean Catholicos, semblèrent conjurés contre elle. La terre, la mère des hommes, privée par tant de guerres des bras nécessaires à sa culture, refusa le tribut de ses fruits; les fleuves, quittant leur lit, inondèrent la campagne, et des grêles extraordinaires détruisirent les arbres et firent périr un grand nombre d'hommes et d'animaux. Le cours des saisons se trouva dérangé; les froids de l'hiver, au milieu de l'été, occasionnèrent de graves maladies, soit dans les lieux découverts, soit surtout dans les montagnes. Et pour mettre le comble à tant de disgraces, le ciel semblait poursuivre les derniers débris de ce malheureux

la sœur d'Aternerseh. En résumé, nous trouvons cette série de rois des Abkhazes, sans date toutefois : Gourgen, Thotos ou Theudat, Bagrat, et successivement plusieurs princes qui furent à leur tour rois de Géorgie, jusqu'à Ber, dont nous ne connaissons point la famille, et qui est mentionné au tome XIV de cet ouvrage, p. 3. Voyez aussi la note, p. 259. Quant au titre de ces rois, les Arméniens les appellent Ichkhan, Medz-Ichkhan, Tagavor, prince, grand-prince, roi, dénominations souvent appliquées au même individu, quoique bien différentes, et qui ont dû varier suivant la puissance du souverain. A défaut d'auteurs nationaux, c'est dans les historiens de l'Arménie que l'on peut espérer de trouver les renseignements qui nous manquent sur les rois ibériens. — B.

peuple, en consumant par la foudre ce qui avait échappé aux autres fléaux, à la famine, qui en fut la suite, et à la dent des bêtes féroces, devenues plus nombreuses et plus cruelles dans l'absence de l'homme. C'est à l'an 918 que se rapportent ces récits.

Achot essaya vainement de faire tête à tant d'ennemis et de revers, il fut une dernière fois écrasé par la puissance du khalife. Constantin Porphyrogénète, étonné que le roi d'Arménie ne songeât pas à solliciter la protection de l'Empire, ordonna au patriarche Nicolas d'écrire au patriarche Jean, retiré alors à la cour d'Aternerseh, à ce souverain lui-même, et à Gourgen prince des Abkhazes et d'une partie de l'Ibérie. Dans sa lettre, le patriarche exprimait, au nom de l'empereur, le chagrin qu'il ressentait des maux de l'Arménie, et engageait le roi à s'unir à ceux d'Ibérie, des Abkhazes, et de l'Albanie, contre l'ennemi commun.

Jean réussit mieux auprès du curopalate Aternerseh, et de Gourgen, que des princes arméniens; et n'espérant rien de ceux-ci, à cause de leurs disenssions, il répondit, en novembre de l'an 920, de la province de Taron, où il se trouvait, pour engager l'empereur à secourir sa nation, ou tout au moins à lui donner un asile sur les terres de l'Empire, lui faisant entendre que le gros du peuple arménien l'y suivrait, et se soumettrait aux Grecs.

Émù de la triste peinture des maux de l'Arménie, tracée par le patriarche Jean, écrivain d'ailleurs très-remarquable, bien que son style soit plein de redondances, et quelquefois de mauvais goût, Constantin envoya Théodore Basilique à Achot et au patriarche, pour les engager à venir à Constantinople. Le roi

accepta avec empressement l'offre bienveillante de l'empereur, se rendit dans la capitale avec quelques-uns de ses grands, et reçut dans toute la route les témoignages les plus flatteurs de l'attachement des populations chrétiennes qu'il traversait. Les honneurs qui lui furent rendus à Constantinople ne prouvent pas qu'Achot fût traité en vassal, ou en Barbare, comme le dit Lebeau. On raconte qu'Achot voulant montrer sa force aux Grecs, prit par les deux bouts une grosse barre de fer, et la courba circulairement, en forme de couronne; d'où lui fut donné, selon quelques-uns, son nom d'Ercath. Quant au patriarche Jean, il résista à toutes les invitations, et refusa de paraître à Constantinople, de peur, disait-il, de scandaliser les faibles, en communiquant avec les partisans du concile de Chalcédoine.

Pendant qu'Achot était à Constantinople, Jousouf quittait l'Arménie, pour rentrer dans son gouvernement, et les seigneurs arméniens, sortant de leurs retraites, s'empressaient de réparer les malheurs de leurs pays respectifs. En apprenant ces heureuses nouvelles, Achot demanda à l'empereur la permission de partir, qui lui fut accordée, ainsi qu'une bonne escorte de troupes grecques. Comblé d'honneurs et de présents, Achot, après s'être déclaré l'allié soumis de l'Empire, revint en Arménie, où ses peuples lui témoignèrent une vive allégresse. La seule ville de Colb, dans la province de Taïk, appartenant à Achot, connétable d'Arménie, retiré alors près de Jousouf, ayant refusé de le recevoir, il en vint aux mains avec les habitants, les vainquit, et les laissa piller par les soldats grecs. Une autre ville du voisinage, où s'était sauvée une partie

de la population, eut le même sort. Après cela, les Grecs furent congédiés, et le roi Achot rentra dans sa résidence royale d'Érazgavors. En 921, il y fut rejoint par son frère Abas, qui, durant la tourmente, avait trouvé un asile chez le grand-prince des Abkhazes, et avait épousé sa fille. B.

Page 441.

En l'année 926, le roi du Vaspouracan, Gagic-l'Usurpateur, se voyant tout-à-fait tranquille du côté du roi d'Arménie, voulut aussi s'appuyer de l'alliance des Grecs. En ayant conféré avec ses grands, ils lui représentèrent l'inutilité de sa démarche, comme de toutes les précédentes, et la perfidie des Grecs à l'égard des autres peuples chrétiens, qu'ils ne croyaient jamais devoir secourir contre les infidèles. Il consulta alors son clergé, sur la question de savoir en quoi consistaient les différences d'opinions religieuses des deux peuples. On lui répondit que le concile de Chalcédoine, admis par les Grecs et rejeté par les Arméniens, faisait le fond de la difficulté. Gagic écrivit à ce sujet une lettre au patriarche de Constantinople, pour lui exposer le désir qu'il aurait de voir sa nation unie de croyance religieuse avec les Grecs, et le peu de fondement qu'ont ceux-ci, de reprocher aux Arméniens leur aversion pour le concile de Chalcédoine. C'était de la polémique, et il n'y avait pas assez de bonne foi à Constantinople, pour que ses raisons fussent goûtées; aussi la lettre resta-t-elle sans réponse. [Tch.II, 818, suiv.]B.







